



L E S

CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

TRADUCTION NOUVELLE,
SUR L'ÉDITION LATINE

Des Peres Benedictins de la Congregation de saint Maur,

AVEC DES NOTES.

Et de nouveaux Sommaires des Chapitres

Par M. Du Bois, de l'Academie

DERNIERE ÉDITION

Revûe, corrigée & augmentée par l'Auteur

Alfred



Leuwig

59.ii.1934.

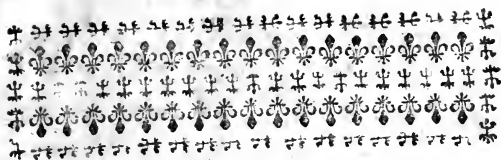
A P A R I S,

Chez JEAN DE NULLY, rue S. Jaques,
à l'Image saint Pierre.

M D C C X I I.

Avec Privilege de Sa Majesté.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



AU ROY.

SIRE,

Quelque peu considerable que paroisse , ce que je prends la liberte de presenter à V Ô T R E M A J E S T É , j'ose dire qu'il n'est pas indigne du plus grand Roi de la terre ; puisque

E P I T R E.

c'est S. Augustin même , c'est à dire le plus honnête homme , le plus grand esprit , & le plus grand Saint qui ait été dans l'Eglise depuis les Apôtres. Je puis dire que c'est saint Augustin. puisque c'est le portrait de son cœur fait par lui-même, & avec toute la fidélité d'un homme qui parle à Dieu ; & que, comme il dit lui-même dans cet Ouvrage, Chacū n'est que ce qu'il est dans le fond de son cœur. Un tel objet attirera , sans doute, l'attention d'un Prince , que toutes les grandes occupations , qui le tirent au-dehors, n'ont pas empêché de travailler sur son cœur ; & qui l'a fait avec un succès, qu'on remarque dans toutes ses actions ; & qui fait voir, qu'il est encore plus maître de lui-même, par la force de sa raisō, qu'il ne l'est de toute l'Europe , par celle de ses Armes toujours victorieuses. C'est-là , SIRE , la plus pure & la plus solide portion de la gloire de V. M. puisque, bien loin que sa grandeur, sa puissance, & son bonheur lui aient été d'aucun secours, pour*

Liv. 10.
Chap. 3.

EPI T R E.

acquérir cette sorte de gloire, c'est précisément ce qu'elle a eu à combattre, pour y arriver. Les contradictions qu'éprouvent les autres hommes, leur apprennent par force, à reprimer leurs mouvemens; & ils trouvent tant de choses qui s'y opposent, qu'ils seroient malheureux, s'ils ne prenoient ce party-là. Mais qui l'a pu faire prendre à un Prince, qui n'a jamais éprouvé la moindre contradiction, qui s'est vu maître de tout, dès qu'il a été capable de s'apercevoir qu'il avoit des inclinations & des desirs, devant qui tout ce qui auroit pu faire obstacle à ses volontez, s'est toujours aplani de lui-même; & qui a toujours trouvé dans sa sagesse & dans sa valeur, encore plus que dans la force de ses Armes, de quoi renverser tout ce qui pouvoit s'opposer à ses entreprises? On ne scauroit assez admirer, SIRE, que la seule raison de V. M. ait fait ce que celle de la plupart des autres hommes, avec le secours des contradictions, ne scauroit faire; & qu'il soit vrai de

E P I T R E.

dire, que le plus grand, le plus puissant, le plus brave, & le plus heureux de tous les Rois, est aussi le plus doux, le plus humain & le plus modéré de tous les hommes. Non, S I R E, on ne scauroit assez l'admirer, & je n'ay pas dû craindre après cela, de vous présenter un ouvrage, où saint Augustin declare, qu'il ne parle qu'à ceux qui sont appliquez à regler le dedans d'eux mêmes ; * & qui n'est fait que pour rappeler les hommes à leur cœur ; & pour leur faire comprendre, que c'est en moderant ses mouvemens, & non pas en s'y abandonnant, qu'ils peuvent esperer d'arriver à ce bonheur, qu'ils cherchent tous avec tant d'ardeur, quoique par des routes si différentes. Un tel langage ne scauroit manquer d'être entendu, par un Prince qui a commencé de si bonne heure à porter de ce côté là cette penetration si vive, & ce discernement si juste, par où il sait bien démêler toutes choses, & donner à chacune son juste prix ; & qui nous fait voir, par le reglement :

* LIV. I
chap. 33.

E P I T R E.

de sa vie , que son application à lui-même augmente de jour en jour. C'est de quoi il est bien difficile que les Princes soient capables , dans l'ardeur de ces premières années , où la passion de la gloire des armes est toujours ce qui tient le dessus dans leur cœur. Mais , S I R E , V. M. pourroit-elle trouver encore quelque chose à desirer, sur tout ce que les hommes appellent gloire , après toutes les grandes actions , par où elle a étendu si loin les frontieres de son Royaume ; après qu'elle s'est mise en possession de donner des Loix à toute l'Europe, & de regler elle seule les conditions de la Paix , quand elle trouve bon de la donner à ses ennemis ; après que le bruit de sa valeur & de ses Armes , ayant passé d'Europe en Afrique, & de-là jusqu'aux extremités du nouveau Monde, a porté les Princes de toutes ces parties de la Terre à rechercher son alliance & son amitié ; après qu'elle a purgé la mer des Corsaires de Barbarie, & qu'elle les a foudroyez jusque dans leurs

E P I T R E.

forts ; enfin après qu'elle a vû les Souverains au pied de sô Thrône, chercher par leurs soumissions , à rentrer dans l'honneur de ses bonnes graces ? V. M. aiant donc épuisé cette premiere sorte de gloire , par des choses d'un si grand éclat , & dont on n'avoit point encore vû d'exemple, elle se doit à elle-même le reste d'une si belle vie ; & elle ne scauroit l'employer à rien de plus noble , & de plus digne d'elle, qu'à travailler sur ce grand cœur, qui après avoir si bien fait voir aux hommes ce qu'il est, n'a plus qu'à penser à ce qu'il doit être aux yeux de Dieu. C'est à quoi rien ne peut être plus utile , que les Confessions de S. Augustin; puis que c'est le livre du monde où l'on apprend le mieux ce qu'on est , & ce qu'on doit être ; & que S. Augustin, en y faisant son portrait , y a si bien fait celui de tous les hommes , qu'il n'y a personne qui ne s'y trouve, & ne s'y reconnoisse lui-même. Tout ce qui me reste à desirer, SIRE , c'est que V. M. me fasse l'honneur d'agréer la libertié que je

EPI TRE.

*prends, de lui offrir la traduction que
j'en ai faite; & de la regarder comme
une marque de l'extrême passion que
j'aurois, de pouvoir quelque chose pour
le service d'un Prince, dont la bonté
inspire encore plus d'amour, que l'éclat
de sa grandeur & de sa gloire n'im-
prime d'admiration; & qu'elle veuille
bien juger par - là de l'attachement
inviolable que j'ay pour sa Personne
sacrée, & du tres-profond respect avec
lequel je seray toute ma vie,*

SIRE,

DE VÔTRE MAJESTÉ,

Tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-fidele serviteur
& sujet Du Rois,

à V





AVERTISSEMENT.

L n'y a point de Livre plus connu que celui des Confessions de Saint Augustin : il est entre les mains de tous ceux qui font quelque profession de piété ; & il a cela de particulier, qu'on ne s'en lasse jamais , & que plus on le lit , plus on le goûte. Aussi a-t-il tout ce qu'on peut désirer de plus propre pour attacher ses Lecteurs : l'esprit & le cœur y trouvent également de quoi se nourrir ; & il n'est pas moins plein de sentimens, que de veritez.

Il presente sans cesse aux hommes , les deux objets les plus dignes de leur attention , & qu'ils ont le plus d'intérêt de bien connoître , c'est-à-dire , Dieu , & eux-mêmes ; & c'est par-là qu'il excelle entre tous les autres Livres de piété. Car, comme toute la piété chrétienne roule sur deux points, humilité & charité ; & qu'on n'a d'humilité qu'à proportion qu'on se connoît soi-même ; ni de charité , qu'à proportion que l'on connoît Dieu , il est clair, que les Livres les plus capables d'inspirer la piété, sont ceux qui nous apren-

ij *AVERTISSEMENT,*
nent le mieux à connoître Dieu, & à
nous connoître nous-mêmes.

Les Confessions de saint Augustin font
l'un & l'autre parfaitement ; & l'on ne
sçauroit dire lequel des deux on y ap-
prend le mieux , ou de connoître Dieu,
ou de se connoître soi-même.

On y voit quelle est la pureté , la sim-
plicité , la sublimité, la sainteté ; l'immu-
tabilité de la nature de Dieu ; sa sagesse,
sa bonté , sa providence ; ce qu'il a fait
pour nous , ce qu'il est pour nous ; & en-
fin tout ce que l'intelligence humaine ,
éclairée des lumières les plus vives de la
Foi , est capable de connoître de certe
Majesté infinie : dont la plupart des Chré-
tiens même ont des idées si grossières &
si basses.

On y voit le neant de l'homme, sa foi-
blesse, ses miseres ; quel ravage le peché
a fait en lui ; jusqu'où va la corruption
& la dépravation de son cœur , en quoi
elle consiste particulièrement ; quelles en
sont comme les principales branches ; ce
qu'il doit sacrifier à Dieu, pour se le ren-
dre propice ; ce qui nous éloigne de lui,
ce qu'il faut faire pour s'en rapprocher ;
par où il faut le chercher ; ce qui empê-
che qu'on ne le trouve ; quelle est la cause
précise de chaque sorte de vices ; à com-

bien de sortes de tentations principales nous sommes exposez ; comment nous pouvons nous en défendre ; quelles sont les bornes qu'il faut garder dans l'usage de ce qui touche les sens ; combien ces sortes de choses ont de pouvoir sur le cœur de l'homme ; dans quel abîme d'aveuglement elles le précipitent, quand il s'y abandonne ; de quelle maniere il devient esclave de ses passions ; combien la verité a-peu de force sur lui , quand il est dans cet état ; quelles sont les ruses & les artifices , par où il se défend contre elle , lors même qu'elle lui est connue ; & enfin tout ce que le plus grand esprit de l'antiquité , le plus appliqué à étudier le cœur de l'homme, & le mieux instruit de ce que l'Ecriture nous en apprend, a pu découvrir sur ce sujet.

Voilà une legere idée de ce qu'on trouve dans les Confessions de saint Augustin, & toutes ces choses y sont traitées , non par de certains détails languissans , qui chargent beaucoup plus qu'ils n'instruisent ; mais de cette maniere vive & précise, qui prend toujours les choses par le fond ; qui remonte jusqu'aux premiers principes, & qui réduisant tout en systêmes, les plus clairs & les plus simples du monde , est également propre à insinuer

les choses dans l'esprit , dans la memoire , & dans le cœur.

C'est ce qui fait le caractere particulier de saint Augustin , & qui reluit dans tous ses Ouvrages. Mais ses Confessions ont encore cet avantage au dessus de tous les autres , que c'est son cœur , ce cœur si saint & si plein de Dieu , qui parle d'un bout à l'autre de ce Livre. De-là vient , qu'au lieu qu'on sort de la lecture de la plupart des autres Livres de pieté , aussi froid qu'on y est entré ; on ne sçauroit lire celui-ci sans être touché , & sans ressentir quelque étincelle de ce feu divin , qui faisoit parler ce grand Saint.

Voilà ce que font les Livres où le cœur parle , & c'est à quoi l'esprit ne sçauroit suppléer. Car le langage de l'esprit & celui du cœur , sont deux sortes de langages tout differens. Le cœur n'entend que celui du cœur ; & à moins que ce ne soit le cœur qui parle , dans les discours de pieté , ils demeurent sans effet. Aussi voyons-nous , qu'au lieu que les discours des Apôtres étoient si efficaces , & ceux mêmes de ces grands Saints des premiers siècles qui leur avoient succédé , & qui brûloient du même feu dont les Apôtres avoient esté embrasés le jour de la Pentecôte ; tout ce qu'on dit , & qu'on écrit presentement

sur cette matiere , ne fait presque plus d'effet; parce qu'il est rare que le cœur y ait quelque part , & que ce n'est presque plus que l'esprit qui parle.

Il faut donc remonter aux sources , & chercher la pieté , premierement dans l'Ecriture , & ensuite dans les Ecrits des Saints , & sur tout de ceux dont le cœur étoit le plus rempli du feu de ce divin Esprit, qui parle dans les Livres Canoniques; & c'est ce que tout le monde reconnoît particulièrement dans saint Augustin , & qui se voit encore mieux dans ses Confessions , que dans tout le reste de ses Ouvrages , comme nous avons déjà dit.

C'est le jugement qu'il en a porté luy-même , quoiqu'il ne s'en soit expliqué que de la maniere qui convenoit à son humilité & à sa modestie ; & qu'en ont porté après lui des personnes fort illustres en science & en pieté , comme on verra à la fin de cet Avertissement ; & c'est ce que la lecture de l'Ouvrage même fera , sans comparaison mieux voir , que tout ce qu'on en pourroit dire.

On ne s'étonnera pas après cela , que les Confessions de saint Augustin soient devenues si communes , qu'on les ait traduites en toutes langues, & qu'elles l'aient même esté tant de fois dans la nôtre. Mais

vi] *AVERTISSEMENT.*

comme on auroit pû s'étonner , qu'après la traduction de Monsieur d'Andilly, qui est entre les mains de tout le monde , & qui a paru avec tant d'approbation & d'éclat , on ait pû penser à en donner une nouvelle : celui qui a donné celle-cy , a dit dans les éditions précédentes , comment il s'étoit embarqué à y travailler : & sans le repeter icy, il suffit de dire , que ce qu'elle a de particulier , c'est qu'elle a été faite sur la plus correcte de toutes les Editions Latines , c'est à dire , sur celles des PP. de la Congregation de Saint Maur , qu'on a encore corrigée en quelques endroits, comme on a dit dans l'Avertissement de la petite Edition Latine, qu'on a donnée au public il y a quelques années. On a même suivi les divisions des PP. BB. & on les a marquées par les mêmes nombres , afin que ceux qui voudroient conferer l'un avec l'autre, le pussent faire plus aisément. Mais il y a quelques chapitres, dont on a porté le commencement quelques lignes plus haut ou plus bas, que dans les autres éditions, parce que la division n'en étoit pas bonne, & qu'elle pouvoit même troubler le sens ; & on ne manque pas d'en avertir , quand on le fait.

On a mis à tous les chapitres des

AVERTISSEMENT. viij

sommaires tout nouveaux , sans compter les sommaires des Livres , qui sont à la teste de chacun, & qui reviennent à peu près à ceux que ces PP. ont donnez. On a marqué à la marge les citations des passages de l'Ecriture , que S. Augustin emploie, ou à quoi il fait allusion : ce qui n'est pas inutile , pour faire mieux sentir la grace & la force de ses expressions. On a mis en grosses lettres les premiers mots des sentéces principales, qui sont comme autant de regles & de principes, qu'il est le plus utile de remarquer & de retenir.

On a éclairci par des notes les endroits qui pouvoient en avoir besoin : celles - là sont au bas de la page en caractere Romain ; & il y en a à la marge en caractere Italique, qui servent à faire remarquer & retrouver les choses les plus importantes, & les plus capables de contribuer à l'instruction & à l'édification du Lecteur. Enfin , pour lui donner lieu de retrouver à point nommé tout ce qu'il se souviendra d'avoir vû , dans quelque endroit du Livre que ce puisse être , on a mis à la fin une Table des matieres fort ample & fort exacte ; qui non seulement renvoye à la page où chaque chose se rencontre; mais qui marque encore si c'est au haut , au bas , ou au milieu de la page.

Quant à la maniere de traduire ce qu'on a suivi , il faudroit trop de discours pour en faire le détail ; & il suffit de dire qu'on a travaillé sur ce principe , que les meilleures traductions ne sont pas celles qui s'attachent le plus scrupuleusement à rendre un mot par un mot ; mais celles qui expriment le mieux , & qui font le mieux sentir ce que l'Auteur a eu dessein d'imprimer dans l'esprit & dans le cœur de ses Lecteurs , & qui approchent le plus de ce qu'il auroit fait lui-même , s'il estoit né parmi nous , & qu'il eût écrit en nôtre langue.

La plupart de ceux qui lisent les Confessions de saint Augustin , ne passent pas le dixième Livre , & laissent les trois derniers. Il est vrai que ce sont les plus épineux de tous : mais on s'est particulièrement appliqué à les éclaircir ; & peut-être que ceux qui les liront dans cette traduction, les entendront mieux qu'ils n'ont fait jusqu'ici , & qu'ils ne les liront pas avec moins de plaisir que le reste de l'Ouvrage. Ce sont même ceux où l'on voit le mieux la beauté , la fécondité , la netteté de l'esprit de S. Augustin ; & quelle étoit son adresse à démêler les choses les plus difficiles.

C'est ce qu'on remarque particulièrement.

AVERTISSEMENT. ix

ment dans l'onzième Livre, où il traite si au long de la nature du temps : mais ce qu'on y admire le plus, c'est le don qu'avoit ce grand Saint de mettre de l'onction par tout ; & jusques dans les matieres les plus séches & les plus abstraites.

On verra dans le douzième, comment il manie l'Ecriture ; combien il y apporte de circonspection & de sagesse ; comment il sçait écarter toutes les idées grossieres que la Lettre de l'Ecriture pourroit donner à ceux qui ne la penetrent pas assez ; & avec quelle adresse il démêle, au travers de ses obscuritez, le sens qui s'accorde le mieux avec ce que la foy & la raison nous apprennent de la nature de Dieu.

Le trézième a paru jusqu'à present le moins intelligible de tous. En effet, l'obscurité est presque inséparable des longues allegories ; & tout ce Livre n'est autre chose, qu'une explication allegorique de l'Histoire de la creation du monde ; où saint Augustin fait voir sous l'écorce de la lettre, tout ce que Dieu a fait dans la plenitude des temps, pour former & sanctifier son Eglise. Cependant, on croit pouvoir dire, que si ce Livre fait encore quelque peine, ce ne sera peut-être plus qu'à ceux à qui toutes les allegories en-

x *AVERTISSEMENT.*

font, & qui n'aiment que les choses simples, & dégagées de tous les voiles des figures.

Il n'est pas nécessaire d'examiner icy si ce goût-la est préférable à celui des Anciens, qui s'attachoient beaucoup aux allegories. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se trouvoient dans une nécessité presque inévitable d'y avoir recours: aiant à défendre les Livres de l'ancien Testament, & toute la conduite de Dieu à l'égard du Peuple Juif, contre les calomnies des Payens, & de diverses sortes d'heretiques. D'ailleurs, ils voyoient que S. Paul ne se contente pas de nous mettre sur les voyes des allegories, en nous donnant pour regle, que tout ce qui se passoit à l'égard du Peuple de Dieu, dans le tems de l'ancienne Loi, n'étoit que des figures de ce qui a été manifesté dans la nouvelle; mais qu'il y entre lui-même. Car c'est ce qu'il fait, lorsqu'il nous fait voir, dans Agar & dans Sara, l'ancienne & la nouvelle alliance: & les Juifs & les Chrétiens dans Isaac & dans Ismaël: & cela portoit naturellement ces grands hommes à croire, que tout ce qui le trouve dans l'ancien Testament, de quelque nature qu'il puisse être, enferme sous l'écorce de la lettre quelque Mystere de la Loi nouvelle.

AVERTISSEMENT. xj

Ils entroient dans cette pensée d'autant ^{Math.} plus aisément , que J. C. même nous dé- ^{32. 40.} clare , que la Loi & les Prophetes se réduisent à ces deux grands Commandemens , qui comprennent tout ce qui peut operer nôtre sanctification ; & qu'ils sçavoient que ce grand dessein de la sanctification des Elus , est la fin à quoi tous les Ouvrages de Dieu se rapportent ; & qu'au lieu que la Sagesse éternelle n'a fait que *se joïer* , dans la creation de l'Univers ^{Prov. 8.} & de tout ce que nous y voyons de plus ^{30.} admirable , ce qu'elle aime , qu'elle cherche , & dont elle *fait ses délices* , c'est d'é- ^{Ibid.} *tre avec les enfans des hommes* ; c'est à dire, de les éclairer , de les conduire , & de regner dans leur cœur. Ainsi , ces grands Saints sont tout au moins excusables , d'avoir cherché en tout ce qui est la fin de tout.

C'est sur ce principe que saint Augustin cherche dans l'histoire de la Creation du monde, l'ordre, & l'œconomie de tout ce que Dieu a fait pour former & pour sanctifier son Eglise ; & il le fait avec tant d'esprit , & y réussit si bien , qu'on ne se laisse point de l'admirer , sans compter le profit qu'on y peut faire. Car le système de la formation & de la sanctification de l'Eglise , ne se trouve nulle part si bien,

xij *AVERTISSEMENT.*

que dans ce trezième Livre , & d'ailleurs tout ce que S. Augustin écrit , sur quelque sujet que ce soit , est toujours semé d'une infinité de principes & de sentimens , qui portent la lumiere de la verité dans l'esprit , & le feu de la charité dans le cœur.

Il semble s'écarter en quelques endroits de ces deux derniers Livres ; & en effet , quand il trouve sur son chemin quelque chose d'utile & d'édifiant , il ne fait nulle difficulté de se détourner. Mais cela ne dérange point ses idées , & ne lui fait point perdre de vûe le but principal à quoi il tend. Et c'est ce qu'on voit clairement , lors qu'il reprend tout ce qu'il avoit traité avec quelque espece de desordre ; & qu'il vient à le reduire , comme il fait dans le dix-neuvième chapitre du douzième Livre , & dans le trente-deuxième & le trente-quatrième chapitre du treizième.

Comme saint Augustin parle des Manichéens en plusieurs endroits de ses Confessions , & qu'il les a même presque toujours en vûe dans cet Ouvrage ; il est difficile de le bien entendre , à moins de sçavoir quelles gens c'étoient , & quels étoient les principaux points de leur doctrine. Ainsi , on a crû qu'il étoit à propos d'en instruire le Lecteur. C'est ce

AVERTISSEMENT. xiiij

qu'on fait par S. Augustin même : On a mis à la fin de cet Avertissement, ce qu'il en dit dans son Livre *Des heresies*, à *Quod-vult deus*, & l'on marque à la marge, les endroits des Confessions à quoi chaque chose peut servir d'éclaircissement.

Quand on voit jusqu'où alloit l'extravagance de ces Heretiques, on a peine à comprendre, qu'un si grand genie ait pu seulement les écouter. Mais on comprend encore moins, que David, cet homme selon le cœur de Dieu, se soit trouvé capable d'adultere & de meurtre; que le plus sage & le plus éclairé de tous les Rois, se soit laissé aller à l'idolatrie; & que saint Pierre, le plus zélé de tous les Apôtres, ait renoncé J. C. Plus ces exemples sont terribles & incomprehensibles pour nous, plus ils sont propres à nous convaincre du néant de l'homme, & à nous faire adorer la profondeur impénétrable des Jugemens de Dieu; qui pour faire éclater la puissance de sa grace, & afin que toute bouche demeure muette, & que qui conque se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur, laisse quelquefois tomber dans le dernier abîme de l'aveuglement & du peché, ceux qu'il veut porter à un plus haut point de sainteté & de lumiere.

Que si l'on veut sçavoir par où saint

Rom. 3. 19.

I. Cor. 1.

31.

Augustin se trouva susceptible de la doctrine des Manichéens , & ce qu'il lui en sembloit, dans le temps même qu'il y paroïssoit le plus attaché , on le verra en divers endroits de cet Ouvrage : & on le peut voir encore , par ces paroles de la Preface du Livre de la Vie heureuse , nombre 4.

Dans le temps de ma premiere jeunesse, une certaine timidité d'enfant, qui tenoit de la superstition , me faisoit craindre d'entrer dans l'examen de la verité. Mais l'âge m'ayant enflé le cœur , je passai dans une autre extrémité ; & croyant que ceux qui promettent de faire voir la verité à découvert , meritoient plus de creance, que ceux qui veulent conduire les hommes par voye d'autorité ; je tombai entre les mains de certaines gens , qui regardent comme quelque chose d'excellent & de divin cette lumiere sensible qui frappe nos yeux , & qui veulent qu'on l'adore. J E N E P O U V O I S M'ACCOMMODER D'UNE TELLE DOCTRINE: mais je m'imaginois qu'ils cachoient là-dessous quelque chose de grand & de merveilleux , qu'ils me dévoileroient dans la suite.

Il s'en explique encore à peu près de la même maniere dans le premier chapitre du Livre qui porte pour titre : *Combien il est utile de croire* , qu'il adresse à un de ses

amis

A V E R T I S S E M E N T. xv

amis nommé *Honoré*, qui s'étoit laissé seduire comme lui par ces Heretiques, & voici ce qu'il en dit :

Vous sçavez, mon cher Honoré, que ce qui nous fit donner dans les pieges de ces gens-là, c'est qu'ils nous assuroient, que sans se servir de la voye imperieuse de l'autorité, ils conduiroient à Dieu, & délivreroient de toute erreur, quiconque voudroit se ranger sous leur discipline. Car qu'est-ce qui m'obligea de les suivre, & de les écouter avec soin durant près de neuf ans, au mépris de la sainte Religion qui m'avoit été inspirée dès mon enfance, sinon ce qu'ils nous disoient, qu'au lieu qu'on nous imposoit le joug d'une croyance superstitieuse, & qu'on nous obligeoit de croire les choses, sans nous en rendre raison; ils ne vouloient être crus, qu'après avoir éclairci la verité, d'une maniere qui la faisoit voir à découvert? Comment ne me serois-je pas laissé atirer par de telles promesses, sur tout dans la situation où j'étois, lors que je tombai entre leurs mains; c'est-à-dire, plein de tout le feu & de toute l'inconsideration de la jeunesse; amoureux de la verité, mais enflé de cette sorte d'orgueil que l'on prend d'ordinaire dans l'Ecole, à entendre disputer de toutes choses des gens qui passent pour habiles & ne demandant moi-même qu'à disputer & à

xvi *AVERTISSEMENT.*

discourir ; méprisant , & traitant de chansons & de fables , tout ce qui n'entroit pas dans mon sens ; & mourant d'envie de me voir déjà en possession de cette verité qu'ils promettoient de faire voir si clairement ?

Mais qu'est-ce qui m'empêcha aussi , de m'attacher entierement à eux ; & qui fit que je me contentai d'être de ceux qu'ils appellent Auditeurs , sans vouloir abandonner les affaires & les esperances que je pouvois avoir dans le monde , sinon que je M'APERÇÛS QU'ILS ÉTOIENT BIEN PLUS FERTILES EN RAISONS , POUR COMBATER LA DOCTRINE DE L'EGLISE : QU'ILS N'ÉTOIENT RICHES EN PREUVES , POUR ÉTABLIR LA LEUR ?

Voilà de quelle maniere saint Augustin se laissa prévenir de la doctrine de ces Heretiques , dont il demeura infecté durant tant d'années , quoiqu'il n'en fût point content , comme on vient de voir , & comme il le dit encore , au chap. 14. du septième Livre de ses Confessions. Mais Dieu , qui sçait tirer le bien du mal , a fait que les erreurs mêmes où il a permis que ce grand Homme soit tombé , ont été utiles , non-seulement à lui , mais encore à toute l'Eglise , puisque les efforts d'esprit qu'il a faits pour s'en tirer , ou pour

AVERTISSEMENT. xvii

ramener à la verité ceux qui les lui avoient inspirées , lui ont fait découvrir une infinité de veritez & de principes d'un prix inestimable , comme on verra dans toute la suite de ce Livre. C'est ce qu'on peut voir encore dans tout ce qu'il a écrit contre les Manichéens, & sur tout, dans les trois Livres *du libre Arbitre*, dans celui, *de la veritable Religion*, dans les deux Livres *des Mœurs de l'Eglise Catolique, & des Mœurs des Manichéens*; & dans les deux *de la Genese contre les Manichéens*. Car il n'y a rien de plus élevé, de plus solide, & de plus lumineux que ces ouvrages; que nous n'aurions peut-être jamais eus, si celui par qui Dieu les a donnez à son Eglise, ne s'etoit point écarté de la sainte Doctrine.

Au reste, cette cinquième édition a été faite sur une copie revûë & retouchée tout de nouveau d'un bout à l'autre; & augmentée de plusieurs Notes importantes.

Voilà dequoi on a crû devoir rendre compte au Lecteur, sur le sujet de cet Ouvrage. Plaise à la misericorde de Dieu d'y donner sa benediction, & de le rendre utile à son Eglise.

Le Livre de la veritable Religion & les deux Livres des Mœurs de l'Eglise Catolique sont traduits, & imprimés avec des notes chez Coignard.

Saint Augustin, dans son Livre des Heresies, à Quod validius.

LA Secte des Manichéens tire son origine d'un certain persan, qui s'appelloit Manes, mais dont les disciples changerent le nom, dans le tems que sa doctrine insensée commença de se répandre dans la Grece. Car comme le mot de Mane en grec signifie insensé, & qu'un tel nom alloit à faire traiter leur Patriarche de fou, ils le changerent en celui de Manichée. Quelques-uns même d'entr'eux, qui avoient un peu plus de littérature que les autres, mais qui n'en étoient que plus grands imposteurs, ne trouvant pas ce nom encore assez déguisé, doublerent la lettre N. & au lieu de Manichée, ils l'appelloient Mannichée, comme qui diroit Distributeur de la Manne.

Celui ci donc, marchant sur les traces de quelques autres Heretiques, imagina deux principes, contraires l'un à l'autre, *a* qu'il supposoit éternels; & deux natures ou deux substances, l'une bonne & l'autre mauvaise, *b* prétendant qu'elles étoient entrées en guerre l'une contre l'autre: que dans cette guerre il s'étoit fait un mélange des deux; qu'une partie de la bonne avoit trouvé moyen de se démêler de la mauvaise, mais que ce qui n'avoit pu s'en tirer étoit tombé avec la mauvaise dans la damnation éternelle; *c* sans compter beaucoup d'autres extravagances, à quoi cette supposition les conduisit, & dont le détail nous meneroit trop loin.

C'est sur ce principe impie & chimerique, qu'ils soutiennent que les âmes des hommes sont de même substance que Dieu: *e* mais qu'encore qu'elles soient bonnes de leur nature, elles sont mêlées avec la mauvaise substance, & ont besoin par conséquent de quelque chose qui les en dégage.

Ils demeurent bien d'accord que le monde est l'ouvrage de la bonne Nature, c'est à dire, de Dieu: mais ils prétendent qu'il a été fait du mélange de la bonne & de la mauvaise substance, arrivé dans le tems de cette guerre qu'elles avoient eue l'une contre l'autre.

Que ce n'est pas seulement par la puissance de Dieu, agissant dans tout l'Univers, & dans tous les Elemens dont il est composé que se fait la separation de la bonne & de la mauvaise substance; mais qu'elle se fait encore par ceux qu'ils appellent parmi eux les Elus, à mesure qu'ils prennent de la nourriture *g*

Car ils croient, qu'il y a quelque partie de la substance de Dieu mêlée avec les choses bonnes à manger, aussi-

* Liv. 5.
ch. 10. n.
20 & ch.
11. vers la
fin, l. 7.
ch. 2. &
ch. 3 n. 5. l.
13. ch. 30.
b l. 4. cn.
15. n. 24.
& l. 5. ch.
10. n. 20.
c l. 7. ch. 2.
n. 3. d l. 4.
e l. 5. n. 20.
Vers la fin
& l. 5. ch.
10. vers la
fin.
f l. 4. ch.
15. n. 26.
& l. 5. ch.
10. n. 18.
vers la
fin. & l. 9.
ch. 4 n. 10.
g Liv. 7.
ch. 2 vers
le milieu.
h Liv. 3 ch.
10. & l. 4.
ch. 1. vers
le milieu.

bien qu'avec toutes les autres parties de l'Univers ; *a* & *a* Ibid.
 qu'elle en est dégagée par la maniere de vivre de leurs
 Elûs , bien plus pure & plus sainte que celle de ceux
 qui ne sont qu'Auditeurs parmi eux. Ces Auditeurs
 sont comme le second Ordre de leur Eglise, qui n'est
 composée que de ces deux sortes de gens.

Qu'à la reserve de leurs Elûs , tous les autres hom-
 mes, jusqu'à leurs Auditeurs même , ne font que souil-
 ler, & engager de plus en plus avec la substance du mal,
 cette partie de la bonne substance , c'est à dire , de la
 substance de Dieu, qui est mêlée avec ce que l'on boit
 & ce que l'on mange ; & que c'est ce que font par-
 ticulierement ceux qui mettent des enfans au monde. .

Que tout ce qui se peut purifier quelque part que
 ce soit, de cette bonne substance, qu'ils conçoivent com-
 me une espece de lumiere, & se dégager de la mauvai-
 se. s'en va dans le Royaume de Dieu, comme dans son
 lieu naturel; & qu'il y est porté sur de certains grands
 Navires, qui sont le Soleil & la Lune, *b* qu'ils préten- *b* Liv.3.
 dent avoir été faits de la substance même de Dieu. *ch.6. n.*

Que cette lumiere même corporelle & sensible aux *10. & liv,*
 yeux de tous les animaux, en est aussi ; & non seule- *5. ch.7.*
 ment la partie de cette lumiere qui se trouve dans le *n.12. vers*
 Soleil & dans la Lune, où elle est la plus pure , selon *le com-*
 eux, mais tout ce qu'il y en a dans tous les autres corps *mence-*
 lumineux; où ils croient qu'elle est mêlée avec celle *ment.*
 du mal , & qu'elle a besoin par conséquent de quel-
 que chose qui l'en dégage & qui la purifie.

Que de cinq Elemens qu'ils suposent, *c* comme l'ou- *c* Liv.3.
 vrage de leur race de tenebres, & dont ils appellent l'un *ch.6.n.31.*
 la fumée, l'autre les tenebres , l'autre le feu , l'autre
 l'eau, & l'autre le vent; chacun a ses puissances particu-
 lieres qu'il a produites. Que tous les animaux à deux
 pieds, dont les hommes tirent leur origine, selon eux, sont
 nez de la fumée ; les serpens des tenebres, les bêtes à
 quatre pieds du feu, les poissons de l'eau, & les oiseaux
 du vent. Que pour faire la guerre à ces cinq Elemens,
 & pour les détruire, Dieu envoya de son Royaume cinq
 autres Elemens, formez de sa substance; & que ce fut
 dans le combat des bons & des mauvais Elemens, que
 se fit le mélange des uns & des autres. Que la fumée fut
 mêlée avec l'air, les tenebres avec la lumiere, le mau-
 vais feu avec le bon , la mauvaise eau avec la bonne,
 & le mauvais vent avec le bon vent. Que ces deux
 grands Navires, qui reportent la substance de Dieu dans
 son Royaume, c'est à dire, les deux grands Astres d'a-

Firmament , ne sont differens l'un de l'autre, qu'en ce que la Lune a été faite de la bonne eau , & le Soleil du bon feu.

Et un peu plus bas :

Leurs Elus ne mangent point de chair ; prétendant que dès qu'un animal est mort , tout ce qu'il y avoit dans son corps de la substance de Dieu en échape ; & que comme il n'y a plus, dans les chairs de cet animal, aucune portion de cette substance à separer de celle du mal; elles ne meritent pas d'entrer dâs l'estomac d'un Elu.

C'est sur ce même principe , qu'ils s'abstiennent de manger des œufs , aussi-bien que de la chair : car ils croient que les œufs meurent dès qu'on les casse.

Ils ne mangent point de lait non plus , quoi que le lait sort du corps d'un animal vivant ; & ce qui les en empêche, ce n'est pas qu'ils croient qu'il n'y ait dans le lait aucune portion de la substance de Dieu; mais c'est que l'erreur n'est jamais bien d'accord avec elle-même.

Ils mangent des raisins, mais ils ne boivent jamais de vin; non pas même de celui qui n'a point encore bouilli, & qui ne fait qu'être exprimé des grapes; & cela, parce qu'ils croient que le vin est le fiel des puissances de tenebres.

Ils croient que les ames de leurs Auditeurs passent quand ils meurent dans le corps de leurs Elus, ou dans les choses bonnes à manger dont ces Elus se nourrissent; ce qui leur paroît la voye la plus abrégée pour purifier ces ames, & les degager de la mauvaise substance, après quoi elles ne rentrent plus dans aucun corps. Pour celles de tous les autres hommes, ils croient qu'elles entrent après leur mort dans les corps des animaux, ou dans quelque chose de ce qui tient à la terre par des racines, & qui vit du suc qu'il en tire. Car ils sont persuadez, que dans les arbres & dans les herbes, il y a non-seulement de la vie , mais du sentiment : que toutes les plantes souffrent de la douleur quand on les blesse, ou qu'on en detache quelque chose ; & qu'ainsi il n'est pas même permis de defricher la terre, & d'en arracher les ronces & les épines.

6 Liv. 3.
ch. 10. &
liv. 4. ch. 1.
vers le
milieu.

C'est sur ce principe qu'ils condamnent l'agriculture, cet art le plus innocent de tous les arts , & leur folie va jusques à croire, qu'on ne scauroit l'exercer, sans se rendre coupable d'un nombre infini de meurtre. Ils les pardonnent néanmoins à leurs Auditeurs, en considération de ce que c'est ce qui leur donne moyen de fournir à leurs Elus, de quoi manger; prétendant que cette portion

de la substance de Dieu, que l'estomac des élus dégage de ce qu'ils mangent, obtient le pardon de tous ces crimes, à ceux qui leur apportent des fruits à purifier. *a* *a* Liv. 3. Les Elus ne travaillent donc jamais à la terre : & ne ch. 10. & voudroient pas même cueillir un fruit, ni détacher une liv. 4. ch. 1. feuille d'un arbre: mais ils ne laissent pas de manger ce que leurs Auditeurs leur apportent. De sorte, que selon leurs principes mêmes, ils ne vivent que de ce qui rend les autres coupables d'une infinité de meurtres.

Ils ont grand soin de recommander à ces mêmes Auditeurs, que s'ils mangent de la chair, ce ne soit au moins que de celle des animaux que d'autres auront tuez, & qu'ils se gardent bien d'en tuer jamais aucun, *b* de peur d'offenser les Puissances des tenebres, qui sont *b* Liv. 4. selon eux enchaînées dans l'air, & dont ils croient ch. 2. n. 3. que cette chair est l'Ouvrage *c*

Quoique les Elus aient des femmes, & qu'ils en *c* Liv. 4. usent, ils prennent garde autant qu'ils peuvent, qu'el- ch. 15. n. les ne deviennent grosses; de peur que cette portion de 26. Liv. 7. la substance de Dieu qui entre en eux avec les alimens, ch. 3. n. 4. & que leur estomach dégage de la mauvaise substance, & liv. 10. ne s'y trouve engagée de nouveau, en passant dans les n. 46 vers la fin, & enfans qu'ils mettroient au monde. Car ils croient que liv. 13. les ames des enfans qui viennent au monde, ne sont ch. 30 un autre chose que ces particules de la substance de Dieu, peu avant la fin. qui entrant dans les peres, par le boire & par le manger, & passant d'eux dans leurs enfans se retrouvent engagées dans la chair. Or puisqu'ils empêchent autant qu'ils peuvent ce qui est la fin du mariage il est sans doute qu'ils l'improvent & le contournent.

Ils croient qu'Adam & Eve sont nez des Puissances sorties de la fumée; qu'ils ont eu un pere appelé saclas, qui devoroit les enfans de tous ses compagnons, & qui fit passer dans sa femme, & par elle dans les enfans qu'il en eut, tout ce qui s'étoit trouvé de la substance de Dieu dans ces enfans qu'il avoit devorez.

Que le Serpent dont il est parlé dans la Genèse; & qui selon eux ouvrit les yeux à nos premiers peres, & leur donna la connoissance du bien & du mal, n'étoit *d* Liv. 3. c. 6. n. 10. autre chose que ce même Jesus-Christ; qui est venu au com- & liv. 5. dans les derniers tems pour operer la délivrance des mance- c. 9. n. 16. ames, mais non pas celles des corps *e* Liv. 5. m. 10. vers

Que la chair dont il a paru revêtu n'étoit point une véritable chair, mais une chair phantastique, *d* propre à la fin. tromper les yeux des hommes, & que sa mort & sa re- *e* Liv. 5. surrection ont été que des illusions, *e* non plus que le c. 9 n. 16.

a Liv. 3. c. corps même qui a paru mourir & ressusciter. Que le Dieu 7. n. 13. & qui a donné la Loi à Moïse, & qui a parlé par tout ce 14. & 1. 9. qu'il y a eu de Prophetes parmi le peuple Juif, *a* n'étoit ch. 4. n. 8. point le veritable Dieu mais un des Princes des tenebres. vers le Ils pretendent que le nouveau Testament même a été commen- falsifié; *b* & sur ce fondement ils n'en reçoivent que ce cement. qui leur plaît & rejettent le reste; & comme ils ne le & n. 11. reconnoissent pas pour veritable dans toutes ses parties, vers la ils en font beaucoup moins de cas que de certains Li- fin. vres apocrifés.

b Liv. 5. Ils croient que leur Patriarche est ce même S. Esprit ch. 11. que J. C. avoit promis d'envoyer; & que cette promesse

c Liv. 5. n'a été acomplie que lorsque Manichée est venu au c. 5. n. 9 monde. *c* C'est ainsi que cet imposteur parle de lui-même un peu dans ses Livres, où il se qualifie Apôtre, c'est à dire, au des- Envoïe de J. C. & se donne pour ce divin Esprit, que sous du J. C. avoit promis d'envoyer. C'est pour cela qu'il avoit milieu, & douze principaux Disciples, comme J. C. a eu douze 1. 9. c. 4. Apôtres; & cela se conserve encore presentement parmi n. 9. un les Manicheens. Car entre leurs Elûs, il y en a douze peu avant principaux, qu'ils appellent les Maitres, & un treizieme le milieu. qui est le Chef de ceux-là. Leurs Evêques sont aussi au

d Liv. 4. nombre de 72. par raport aux 72 Disciples: ce sont ces c. 4. n. 8. Maitres qui les ordonnent, & eux ordonnent les Prê- & 1. 5. c. 9. tres. Ces Evêques ont aussi leurs Diacres. Tous les au- n. 16. vers tres d'entre ces Elûs, qui ne sont ni Maitres, ni Evê- le milieu. ques, ni Prêtres, ni Diacres, s'appellent simplement Elûs.

e Liv. 4. Ils ne laissent pas d'envoyer de ceux-là même, pour c. 13. n. 26. maintenir ou etendre leur malheureuse Secte dans les vers la lieux où elle est déjà, ou pour la répandre dans ceux fin, & 1. 5. où elle n'est pas encore; & ils choisissent pour cela ceux c. 10. n. 8. qui leur en paroissent le plus capables.

& 1. 7. c. 3. Ils ne croient pas que le baptême de l'eau soit de n. 4. & 5. nulle utilité à personne pour le salut *f* aussi ne bapti-

f Liv. 5. sent-ils point ceux qu'ils sequissent, & qu'ils font entrer c. 10. n. dans leur Secte.

20. au Ils adressent leurs prieres au Soleil durant le jour, & commen- se tournent en priant du côté qu'il paroît; & la nuit cement. ils les adressent à la Lune, & se tournent de son côté, & 1. 13. c. quand elle est sur l'Horison; & quand elle ne paroît pas, 30. vers la ils se tournent du côté de l'Orient tirant un peu vers fin. le Nord parce que c'est par-là que le Soleil revient du

g Liv. 4. couchant au levant; & ils prient toujours debout.

c. 13. n. 26. Ils ne voient pas que le libre arbitre soit la source au com- du pech.; ils l'attribuent à la substance du mal, *g* qu'ils mence- suposent comme un principe opposé à Dieu. *b* & éternement.

nel comme lui, & qu'ils croyent mêlé à la nature de l'homme; prétendant que toute chair est l'ouvrage de cette mauvaise substance *a*

Ainsi, au lieu de regarder comme une maladie de *a* Liv. 3. notre nature, corrompue dans le premier homme, cette *c. 10. n.* convoitise de la chair, qui forme en nous des desirs contraires à ceux de l'esprit; ils croient que ce n'est autre la fin, & chose que cette même substance du mal, qui est, selon *l. 7. c. 3.* eux, mêlée à notre nature *b* & qui lors même qu'elle *n. 4. & 1.* est séparée de nous, & que nous en sommes purifiés & *13. c. 30.* délivrés, subsiste dans la sienne propre, comme quelque vers la chose de vivant & d'immortel; & qu'ainsi quand la fin. chair forme des desirs contraires à ceux de l'esprit, & *b* Liv. 5. c. que l'esprit en forme de contraires à ceux de la chair, *10 vers la* ce sont deux âmes & deux intelligences contraires, fin, & *1. 8.* l'une bonne, & l'autre mauvaise, qui se combattent *ch. 10. des* dans un même homme. *c* Et au lieu que nous disons le com- que ce vice de notre nature, que nous apellons la mence- concupiscence, sera quelque jour détruit, & qu'elle en ment *n.* sera guérie; ils prétendent que cela ne se fait que par *22. & 1. 9.* la separation de la bonne substance d'avec la mauvai- *c. 4. n. 10.* se; qui à la fin des siècles, & après l'embrasement ge- au. com- neral du monde, sera confinée dans je ne sçai quel glo- mence- be, comme dans une espece de prison, où elle vivra ment. éternellement; & que les âmes, bonnes de leur nature, *c* Liv. 8. mais qui n'auront pu être séparées de la mauvaise sub- *c. 10. n.* stance, seront autour de ce globe, comme une espece *22. au* de couverture, dont il sera environné de toutes parts. commen- *Saint Augustin dans la revue qu'il a faite de ses Ouvrages, cement.*

liv. 2. chapitre 6.

L Es treize Livres de mes Confessions vont à louer la justice de Dieu, de tous les maux par où il a permis que j'aye passé; & sa bonté, de tous les biens qu'il m'a faits. Cet Ouvrage élève le cœur & l'esprit à Dieu. C'est au moins ce qu'il faisoit en moi pendant que j'y travaillois, & qu'il y faisoit encore quand je le relis. peut-être que d'autres en jugent autrement, mais je sçai qu'il y a beaucoup de nos freres qui ont eu & qui ont encore un grand goût pour ce Livre-là.

Je parle de moi dans les dix premiers Livres; & dans les trois derniers, j'explique le commencement de la Genèse, jusques à l'endroit où il est dit que Dieu se repose le septième jour.

Dans un endroit du quatrième Livre, où je parle de mes miseres, au sujet de la mort d'un de mes amis; je dis que l'amitié qui étoit entre nous avoit fait, que nos deux

mes n'en étoient qu'une : & j'ajoute que ce qui faisoit que je craignois de mourir après l'avoir perdu , c'étoit peut-être , de peur que celui que j'avois tant aimé n'achevât de perdre un reste de vie , qu'il avoit encore en moi ; ce qui me paroît une déclaration frivole , & qui n'auroit pas dû trouver place dans un Ouvrage aussi sérieux que celui où je confesse mes misères : quoi que cette badinerie soit un peu corrigée par le mot de peut-être.

Ce que je dis encore dans le treizième Livre, que le firmament a été placé entre les eaux spirituelles qui sont au-dessous, n'a pas été assez pesé. Car la chose est très-difficile & très-cachée. Cet Ouvrage commence par ces paroles : *Seigneur, votre grandeur est infinie.*

Le même, dans sa seconde Lettre au Comte Darins, qui est la 131. de la nouvelle Edition, nombre fixième.

IE vous envoie le Livre de mes Confessions, puisque vous l'avez souhaité, mon cher fils ; & c'est avec la plus grande joye du monde, que je le donne à un aussi homme de bien & aussi solidement Chrétien que vous l'êtes. C'est dans ce Livre-là que vous devez me regarder, si vous vouiez ne me pas loüer au-delà de ce que je mérite : car c'est à moi-même, & à ce que je dis de moi dans cet Ouvrage, qu'il faut se rapporter de ce qui me regarde, & non pas aux autres. Considérez bien le portrait que vous y verrez de moi ; & voyez ce que j'étois de moi-même & par moi-même ; & si vous trouvez présentement en moi quelque chose qui vous plaise, loüez-en avec moi celui que j'ai prétendu qu'on loüât de ce qu'il a fait en moi. Car c'est à sa gloire que j'ai parlé de moi, & non pas à la mienne ; aussi est-ce lui qui nous a faits ce que nous sommes, & non pas nous. Nous n'avons fait au contraire que nous perdre & nous défigurer nous-mêmes : mais celui qui nous avoit faits nous a refaits. Lors donc que vous m'aurez connu dans cet Ouvrage, tel que je suis, priez pour moi, afin qu'il plaise à Dieu d'achever ce qu'il a commencé en moi, & qu'il ne permette pas que je le défaille.

Le même, dans le Livre du don de persévérance, chap. 20.

IL n'y a aucun de mes Ouvrages, qui ait été mieux reçu, & qui ait eu plus de cours, que celui de mes Confessions ; & quoiqu'il ait été fait & publié avant la naissance de l'hérésie Pelagienne, vous sçavez combien de fois je dis à Dieu dans cet Ouvrage : *Commandez-nous, Seigneur, ce que nous désirons de vous : mais donnez-nous ce que vous nous commandez.*

Possidins , dans le prologue de la vie de S. Augustin.

CE qu'Augustin a eu en vûë , quand il a écrit le Livre de ses Confessions , a été d'empêcher que sur ce qu'on pourroit avoir entendu dire de lui, on n'en eût trop bonne opinion : & qu'on ne le crût autre que ce qu'il savoit qu'il étoit.

Adam Salsbout, de l'Ordre de S. François , dans un de ses Sermons sur la crainte de Dieu , après avoir cité quelque chose du quatrième Livre des Confessions du S. Augustin chap. 16. & du cinquième chap. 4. ajoute.

VOilà un beau mot , & bien digne du grand Augustin. O combien ferois-je, que ce Livre de ses Confessions fût familier à tous ceux qui m'écou- tent ; qu'ils l'eussent sans cesse entre les mains, & qu'ils le lussent & le relussent sans cesse ! Car il n'y a point de Livre au monde plus capable de déprendre le cœur de l'homme de toutes ces choses vaines , passagères & perissables que le monde nous présente, & de nous guer- rir de l'amour propre. Je l'ai connu trop tard ; & je ne m'en console point.

Le Père Cuillon, Jésuite , dans un endroit où il parle des Confessions de S. Augustin.

LES Confessions de S. Augustin sont de tous ses Ou- vrages celui qui est le plus rempli du feu de l'a- mour de Dieu , & le plus propre à l'allumer dans les cœurs ; le plus plein d'oraison , & le plus capable d'en inspirer , & où l'on voit le mieux l'exactitude & la fidélité de ce saint homme, à tenir compte de tous les bienfaits qu'il avoit reçus de la miséricorde de Dieu. C'est-là qu'on apprend ce que c'est qu'un cœur pénétré de reconnoissance des graces de Dieu, embrasé d'amour pour son Libérateur, & qui fait tout son plaisir d'en pu- blier les grandeurs & d'en chanter les louanges ; & qui- conque lira cet Ouvrage, ne pourra s'empêcher d'admi- rer, combien ce feu divin que J. C. est venu répandre sur la terre, étoit ardent dans le cœur de ce grand Saint.

Saint Augustin a fait le Livre de ses Confessions l'an 400. de Jésus-Christ , qui étoit le 46. de son âge , & le 5. de son Episcopat.

Les Notes se rapportent, non à ce qui suit les chiffres qui y renvoient , mais à ce qui les précède immédiatement.

Quand on cite dans les Notes, les Ouvrages de S. Augus- tin , c'est toujours selon l'ordre de la nouvelle Edition.

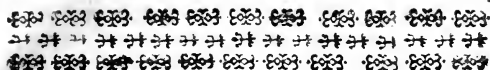
A P P R O B A T I O N.

DE tous les Ouvrages dont saint Augustin a enrichi l'Eglise, il n'y en a aucun qui puisse contribuer plus efficacement à la conversion des pecheurs, & à la sanctification des Justes, que celui de ses Confessions. Il apprend aux uns quelles sont les playes de leur cœur : ce que c'est que sa corruption naturelle, & ce que l'abandon aux plaisirs, & l'amour des choses de la terre y ajoute, & il fait voir aux autres, jusqu'où va ce que nous devons à Dieu, & en quoi consiste ce culte tout gratuit qu'il demande de nous, & qui se réduit à l'amour du souverain bien & de la justice éternelle, & qui n'est autre que Dieu même. Toutes ces grandes vertitez y sont traitées de la maniere du monde la plus propre à les faire entrer dans le cœur, & réduites en principes si elevez, & dont les conséquences vont si loin, & se tirent si naturellement, qu'on peut dire qu'il n'y a point de livre au monde, après l'Ecriture, où l'on puisse mieux s'instruire de la doctrine du salut que dans celui-là. Ainsi, on ne sçauroit assez louer le zele de ceux qui se sont appliquez à le traduire en langue vulgaire, afin que tous ceux qui sçavent lire, fussent en état de profiter d'un tel trésor. Mais entre toutes les Traductions qui en ont été faites jusqu'ici, on peut dire que celle-ci est la plus pure & la plus fidelle, & que les pensées de S. Augustin y sont rendues avec toute l'exactitude qu'on peut desirer, & en même tems avec toutes les graces dont nôtre langue est capable. Elle est encore enrichie de Notes fort utiles, pour l'éclaircissement des endroits où il y a quelque sorte d'obscurité, & pour appliquer l'attention du Lecteur, à ce qui se trouve dans tout le corps de l'Ouvrage de plus édifiant & de plus instructif. Enfin elle est assortie, de tout ce qui peut aider à tirer d'une lecture si sainte, le fruit qu'on a sujet d'en prendre, & on n'y trouvera rien qui ne soit pur, & qui ne porte à la piété. C'est le témoignage que les Docteurs soussignez rendent au public, par cette Aprobation donnée à Paris, le 2. Mars mil six cent quatre vingt-six.

GERJ AIS.

T. ROULLAND.

NOUVEAU



L E S

CONFESSIONS

DE S. AUGUSTIN.

L I V R E I.

CHAPITRE PREMIER.

Grandeur de Dieu. Qu'il est au dessus de la force des hommes d'entreprendre de le louer. Que c'est lui-même qui nous y porte. Que nous ne sçaurions trouver de repos qu'en Dieu, & pourquoi. Qu'il faut de la foi pour invoquer Dieu, & pour le chercher.

I. **S** EIGNEUR, vôtre grandeur est infinie: vôtre puissance est sans bornes aussi bien que Ps. 47. 1.
vôtre sagesse, & vous êtes infiniment au dessus de toutes les louanges qu'on vous peut donner. Cependant un homme, c'est-à-dire, une tres-petite parcelle des ouvrages de vos mains, veut entreprendre de vous louer; un homme qui, de quelque côté qu'il se tourne, porte avec lui le poids de sa mortalité, qui lui remet tant sans cesse devant les yeux, & son péché, & la peine dont il a été suivi, le devrait faire souvenir sans cesse que vous résistez aux orgueilleux. Il veut vous louer néanmoins, cet homme, cette petite partie des ouvrages de vos mains, il veut vous louer, & c'est vous-même qui lui en inspirez le Jac. 4. 6.
dessein, & qui faites qu'après avoir cherché inutilement son bonheur en toute autre chose, il le trouve enfin à vous louer; car vous nous avez Pourquoi il n'y a
faits pour vous, & nôtre cœur est toujours en ans point pour
l'agitation & dans le trouble, jusqu'à ce qu'il soit nous de
au point de ne chercher son repos qu'en vous. Mais repoi.

2 LES CONFESIONS

*qu'en
Dites,*

faites-moi comprendre, Seigneur, lequel des deux va devant, de vous invoquer ou de vous louer ; & s'il faut vous connoître pour vous invoquer, ou vous invoquer pour vous connoître. Car comment vous invoquer si l'on ne vous connoît ? ne seroit-on pas en danger d'invoquer quelqu'autre chose au lieu de vous ? mais aussi ne faut-il pas commencer par vous invoquer pour arriver à vous connoître ?

*Il faut de
la foi pour
prier*

Rom. 10.

14.

Pf. 21. 27.

Au moins ne sçauroit-on vous invoquer si l'on ne croit en vous ; ni croire en vous si quelqu'un ne vous annonce & ne vous prêche ; & ce n'est qu'après que vous avez été annoncé, que ceux qui vous cherchent parviennent à vous louer : car en vous cherchant ils vous trouvent, & quand ils vous ont trouvé, ils vous louent.

*Comment
on cherche
Dieu.*

Ce sera donc en vous invoquant, Seigneur, que je vous chercherai, & ce sera par la foi qui me fait croire en vous que je vous invoquerai : car vous m'avez été annoncé. Ainsi c'est ma foi, qui vous invoque, cette foi que vous m'avez donnée. que vous m'avez inspirée par l'homme-Dieu, Jesus-Christ vôtre Fils & par le ministère de ceux qui vous annoncent & qui vous prêchent.

CHAPITRE II.

Ce que c'est qu'invoquer Dieu. Que Dieu est dans tous ses ouvrages, sans qu'il y en ait aucun qui le contienne.

2. **E**T que fais-je, quand j'invoque mon Seigneur & mon Dieu, sinon de l'appeler pour le faire venir en moi ? mais qu'y a-t-il en moi où mon Dieu puisse venir ? quoi Dieu venir en moi ! Le Dieu qui a fait le Ciel & la Terre ? Y a-t-il donc quelque chose en moi qui puisse vous contenir, ô mon Dieu ? Le Ciel & la Terre qui m'enferment & qui me contiennent, sont-ils eux-mêmes capables de vous contenir ?

Peut être que c'est vous contenir que d'être, & que ce qui fait que tout ce qui existe vous contient,

c'est que vous en êtes l'Auteur & le Createur, & que rien ne seroit sans vous. * Ainsi dès là que je suis, pourquoi vous demander que vous veniez en moi, puisque si vous n'y étiez je ne serois point? Mais je suis d'ailleurs si éloigné de vous contenir, que vous êtes dans l'enfer où je ne suis pas: car votre parole m'apprend, que *si je descends dans l'enfer, je vous y trouverai.* Ps. 138. 8.

Il est donc vrai, ô mon Dieu, que je ne serois point si vous n'étiez en moi, ou plutôt si je n'étois en vous, puisque toutes choses sont sorties de vous, *Ce qui fait que les choses sont.* & que vous les contentez toutes. Mais à me regarder comme étant en vous, aussi-bien qu'à vous regarder comme étant en moi, j'ai toujours sujet de vous demander: Seigneur, qu'est-ce que je fais, quand je vous invoque, c'est-à-dire, quand je vous appelle pour venir en moi, puisque moi même je suis en vous? D'où pourriez-vous venir en moi? *Jerem. 23. 24.* Vous dites que vous remplissez la capacité du Ciel & de la terre; seroit-ce donc de là que vous pourriez venir en moi, si j'étois quelque part hors de cette capacité qui m'enferme?

* Contre les Manichéens qui pretendoient qu'il y avoit bien des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

CHAPITRE III.

De quelle maniere Dieu est par tout; & comment il faut concevoir son immensité.

3. **M**Ais quoique vous remplissiez le Ciel & la Terre, peut-on dire pour cela qu'ils vous contiennent, ou que ce qui fait qu'ils ne vous contiennent pas, c'est que non seulement vous les remplissez, mais que vous passez encore au delà? Car où s'étendrait ce reste de vous-même qui passerait l'étendue du ciel & de la terre? Ne faut-il donc pas plutôt dire que bien loin d'avoir besoin que quelque chose vous contienne, c'est vous qui contenez toutes choses, & que c'est en les contenant que vous

Quelle il faut avoir de l'immensité de Dieu.

les remplissez ? Aussi n'êtes-vous pas comme une liqueur dont les parties ne demeurent ensemble que parce que le vase qui en est plein , les lie en les contenant ; & quand ce que vous remplissez s'en iroit en pieces , vous ne vous écoulerez pas pour cela. Ainsi tant s'en faut que vous tombiez quand vous vous répandez sur nous , que vous nous relevez au contraire par cette effusion ; & bien loin qu'elle vous desunisse, c'est par elle que vous nous réunissez en vous.

De toutes les choses que vous remplissez*il n'y en a donc aucune où vous ne soiez tout entier, sans néanmoins qu'elles vous contiennent & qu'elles vous enferment. Mais quand on dit que nulle chose ne vous enferme & ne vous contient tout entier, cela ne veut pas dire que l'étendue & la capacité de tous les êtres, ne contient qu'une partie de vous-même , soit que l'on conçoit qu'ils ne contiennent tous ensemble que la même partie, ou que chacun contient la sienne; les plus grands une plus grande, & les plus petits une plus petite , comme si vous aviez des parties, & qu'il y en eût de plus grandes & de plus petites les unes que les autres. Ce qu'il faut donc concevoir par là ; c'est qu'encore que vous soyez tout entier en toutes choses, il n'y en a aucune qui vous enferme & qui vous contienne.

* Saint Augustin n'insiste si long-tems sur cela que pour saper toujours en passant les fausses opinions des Manichéens sur la nature de Dieu.

CHAPITRE IV.

Idee magnifique de la nature & de la grandeur de Dieu.

4. **Q**U'êtes-vous donc , ô mon Dieu ? qu'êtes-vous , sinon le Dieu & le Maître de
 Ps. 17. 32. toutes choses ? , Car y a-t-il quelqu'autre Dieu ou
 „ quelqu'autre Seigneur que vous ? Vous êtes infiniment grand, infiniment bon, infiniment miséricor-

dieux, infiniment juste. Nulle beauté n'est comparable à la vôtre ; rien ne résiste à votre force, rien ne borne votre puissance. Vous êtes présent par tout , sans paroître nulle part ; vous êtes toujours le même , & vous présentez toujours pour ainsi dire, la même forme à ceux qui vous considèrent, sans qu'on puisse jamais arriver à vous comprendre. Vous ne changez jamais, & vous faites tous les changemens qui arrivent dans le monde. Aussi incapable de renouvellement, qu'exempt de consommation & de défaillance, vous renouvelez toutes choses, & vous consommez les orgueilleux * par une défaillance insensible. Toujours en action, toujours en repos ; recueillant & amassant incessamment sans avoir besoin de rien ; soutenant, remplissant , & conservant toutes choses ; donnant à chacun non seulement son être, mais son accroissement & sa perfection ; demandant sans cesse, quoique rien ne vous manque.

Vous aimez, mais sans passion, vous êtes jaloux, mais sans trouble ; vous vous repentez , mais sans vous rien reprocher ; vous entrez en colère, mais vous n'en êtes pas plus ému ; vous changez vos opérations , mais jamais vos desseins ; vous retrouvez, sans avoir jamais rien perdu ; vous aimez à gagner, sans avoir nulle indigence ; vous exigez du profit de vos dons , sans être avare. Quoique personne n'ait rien qui ne soit à vous , on vous constitue débiteur quand on vous donne ; cependant c'est sans rien devoir à personne que vous rendez à chacun ce qui lui est dû. Enfin quoique vous remettiez ce qu'on vous doit , vous n'y perdez rien, & vous n'en êtes pas plus pauvre.

Mais qu'est-ce que tout ce que je dis ici ; ô mon

* C'est-à-dire, ceux qui vivent pour eux-mêmes, & qui cherchent leur bonheur ailleurs qu'en Dieu. Voyez la fin du 16. Chap. du Livre 7. & la 55. Lettre de S. Aug. nomb. 28.

Dieu ! ô ma vie, ô mes chastes delices ; & qu'est-ce que tout ce que l'on peut dire en parlant de vous ? Et néanmoins malheur à ceux qui se taisent sur vôtre sujet : car de quoi que ce soit que l'on parle on ne dit rien si l'on ne parle de vous.

CHAPITRE V.

Il demande la grace de bien comprendre quel bien c'est que de posséder Dieu & pour obtenir que Dieu se donne à lui, il commence par un humble avou de ses pechez & de ses miseres.

De la priere.

5. **Q**Uand sera-ce, ô mon Dieu, que je goûterai pleinement & sans partage le repos qui se trouve en vous ? Quand sera-ce que vous viendrez dans mon cœur ; & que vous me transporterez hors de moi-même par une sainte ivresse, qui me fasse oublier tous mes maux pour ne me plus souvenir que de vous, & pour m'attacher à vous seul comme à mon unique bien ? Car que n'êtes-vous point pour moi ? Rendez-moi capable par vôtre miséricorde de le comprendre & de le dire. Et que suis-je pour vous, & par où suis-je digne que vous me commandiez de vous aimer ? Vous me le commandez néanmoins, * Seigneur ; & si j'y manque, vôtre colere s'alume contre moi, & vous me menacez d'une effroyable misere, comme si ce n'en étoit pas une assez grande que de ne vous point aimer.

Il n'y a que Dieu qui puisse nous faire comprendre ce qu'il est pour nous.
Dites-moi, Seigneur, ce que vous êtes à mon ame, dites-le moi, je vous en conjure par la grandeur de vos miséricordes ; dites à mon ame : *Je suis ton salut* ; mais dites-le lui de telle sorte qu'elle le comprenne. Voilà mon cœur prêt à vous entendre, ô mon Dieu ; ouvrez son oreille secrette, & dites-lui : *Je suis ton salut*. Faites qu'à cette voix je coure vers vous, que je vous trouve, & que je

* Car tout le culte que Dieu demande de nous se réduit à l'aimer. Voyez la 167. Lettre de S. Aug. numb. 13.

m'atache à vous pour jamais. Laissez-moi voir, *A quel prix on peut espérer de voir Dieu.*
 ô mon Dieu, la beauté de votre visage. Faites que je meure à moi-même pour être capable de le voir, de peur que faute de le voir je ne meure.

6. Mon ame est une maison bien étroite pour vous recevoir; mais c'est à vous à la reparer; vous y trouverez bien des choses capables de blesser vos yeux, je le sçai, si je le confesse; mais qui peut la purifier que vous? & n'est-ce pas à vous que je dois dire avec le Prophete: „ Purifiez-moi, *Ps. 18. 131.*
 „ Seigneur, de mes pechez secrets; & n'imputez „ point ceux d'autrui à votre serviteur? *a*

Or si je parle ici, c'est que je croi: vous le sçavez, Seigneur, & que j'ai commencé par m'accuser moi-même devant vous de toutes mes iniquitez. La confiance que j'ai en votre misericorde me fait croire que vous m'avez remis tout ce qui étoit sorti de la corruption de mon cœur. Je ne compte que sur cela seul, ô mon Dieu, & je suis bien éloigné d'entrer en contestation avec vous, de vouloir trouver ma cause bonne contre vous, qui êtes la vérité même. Ce seroit vouloir me tromper moi-même, & ce mensonge d'iniquité m'acableroit de nouveau. Je n'entre donc point en contestation avec vous: „ car si vous vouliez compter avec „ nous à la rigueur, qui pourroit subsister devant „ le Tribunal de votre justice?

a C'est-à-dire, ceux où l'on tombe par la suggestion d'autrui. *S. Aug. liv. 3. du libre arbitre, chap. 10.*

CHAPITRE VI.

Il commence à parler de sa naissance, & de ce que sont les hommes dans les premiers tems de l'enfance qu'il décrit d'une manière admirable, & où il fait remarquer les merveilles de la bonté & de la providence de Dieu; & à l'occasion du peu de durée de la vie des hommes, & de chacun des âges dont elle est composée, il parle de l'éternité & de l'immortalité de Dieu, & en donne la plus grande & la plus belle idée du monde.

7. **S**ouffrez donc, ô mon Dieu, que je parle à votre miséricorde, quoique je ne sois que cendre & que poussière. C'est à elle seule que je parle, & non pas aux hommes qui se moqueroient peut-être de ce que j'ai à vous dire. Peut-être que vous vous en moquerez aussi, mais vous reviendrez à avoir pitié de moi. Ce que j'ai donc à vous dire, Seigneur, c'est que je ne sçai d'où je suis venu, où je me trouve, c'est-à-dire, dans cette vie mortelle, ou dans cette mort vivante : car je ne sçai lequel de ces deux noms lui convient le mieux.

Il ne me peut rester aucun souvenir de ma naissance ; mais je sçai, Seigneur, selon ce que j'ai appris de ceux par qui vous m'avez fait naître, qu'en venant au monde j'y ai été reçu dans le sein de votre bonté & de votre providence ; puisque c'est elle qui m'a fait trouver dans le lait des nourrices le secours nécessaire à ma foiblesse. Car si les mammelles de ma mère & de mes nourrices se trouvoient pleines de lait, c'étoit vous, Seigneur, qui les en remplissiez, & non pas elles : c'étoit vous qui me fournissiez par elles cet aliment que vous avez institué pour les enfans, par un effet de ces dispositions admirables par lesquelles vous pourvoyez à tout, & qui descendent dans tous les besoins de vos créatures.

C'étoit vous qui faisiez que je n'en voulois pas prendre plus que vous ne m'en vouliez donner, &

Gen. 18.
27.

*Ce que
c'est que
la vie pré-
sente.*

que celles qui me nourrissoient vouloient bien me donner ce que vous leur en donniez. Car ce mouvement qui les portoit à me donner ce lait dont elles étoient pleines , & à se soulager en me le donnant , est un effet de l'ordre que vous avez établi en toutes choses , & qui faisoit que c'étoit un bien pour elles , que je tirasse d'elles le bien qui me convenoit,& qui ne me venoit pas d'elles, mais de vous par elles ; puisqu'il n'y a point de bien qui ne vienne de vous, ô mon Dieu , & que c'est de vous que je tiens tout ce qui concourt à la conservation de ma vie. C'est ce que j'ai reconnu long-tems depuis, & que vous m'avez fait entendre par tous les biens que vous nous faites, & au dedans & au dehors, comme par autant de bouches qui publient la grandeur de vos liberalitez. Car tout ce que je sçavois faire en ce tems-là c'étoit de succer le lait, de goûter ce qui me faisoit quelque plaisir,& de pleurer quand quelque chose me faisoit du mal.

8. Peu de tems après, je commençai à rire, d'abord en dormant, puis éveillé, à ce que j'ai entendu dire,& je n'ai pas eu de peine à le croire, ayant vû la même chose dans d'autres enfâns : car il ne s'est rien conservé de tout cela dans ma memoire. Ensuite je devins peu à peu capable de remarquer la difference des lieux où l'on me portoit,& je tâchois de faire entendre ce que je voulois à ceux qui pouvoient y satisfaire: mais je n'en pouvois venir à bout, patce que ces mouvemens de ma volonté étoient au dedans de moi,& eux aux dehors, & qu'aucun de leurs sens ne leur donnoit moyen de voir dans mon ame. Je m'efforçois donc de marquer mes volontez par des mouvemens & des cris tels que j'étois capable d'en faire, mais qui n'exprimoient ce qui se passoit en moi, que d'une maniere fort confuse & fort imparfaite. Et lors qu'on ne m'obéissoit pas, soit faute de m'entendre, ou de peur

que ce que je demandois ne me fit mal , j'entrois en colere, comme si de grandes personnes, des personnes libres , & sur qui je n'avois aucun droit, eussent été obligées de m'obéir; & ne pouvant me venger d'elles autrement , je m'en vengeois par mes larmes. Voilà ce que j'ai remarqué dans d'autres enfans , qui sans rien sçavoir de toutes ces choses , m'en ont plus appris que ceux qui m'ont élevé , quoiqu'ils les sçussent.

9 Mais enfin tout cela est passé , & quoique je sois encore , mon enfance n'est plus , au lieu que rien ne passe jamais , Seigneur , de tout ce qui est en vous. Vous êtes toujours vivant; vous êtes avant tous les siècles; & avant tout ce qu'on pourroit concevoir qui les eût devancez : car vous êtes le Dieu & le Seigneur de tous les êtres, qui ne sont tous que parce que vous les avez créez. ^a En vous subsiste la cause stable & permanente de toutes les choses qui sont le plus sujettes à l'instabilité, l'origine immuable de toutes celles qui sont le plus sujette à changer ; les idées & les raisons éternelles & vivantes de toutes celles qui ont le moins de durée, & de celles qui sont privées de vie & de raison.

Ne dédaignez pas, Majesté infinie, de vous abaisser jusqu'à écouter mes demandes ; compatissez à ma misere & à mon ignorance, Pere de misericorde , & dites moi si mon enfance a succédé à quelqu'autre âge qui fût déjà passé quand elle a commencé , & si l'on peut regarder comme un premier âge le tems que j'ai demeuré dans le ventre de ma mere. J'ai oïï dire aussi quelque chose de ce qui s'est passé à mon égard dans ce tems-là, & j'ai vû des femmes dans le même état où ma mere étoit alors ; mais avant ce tems là même étois-je quelque chose ? étois-je quelque part , ô mon Dieu ? ô la douceur de ma vie ! Je n'ai per-

^a Contre les Manichéens qui prétendoient qu'il y avoit bien des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

*Ce que
c'est que
l'éternité
de Dieu.*

sonne qui m'en puisse rien apprendre , & je n'ai pû consulter sur cela, ni mon pere, ni ma mere, ni ma propre memoire, ni l'experience des autres. Mais peut-être que vous vous moquez de moi, quand je vous fais de telles questions, & que vous voulez que je me borne à vous louer de ce qui m'est connu.

10. Je vous loue donc & vous rends graces , ô mon Dieu, souverain Seigneur du Ciel & de la terre, de toutes les merveilles que vous avez operées en moi dès le commencement de ma vie, & dans le cours de mon enfance. Car encore que ma memoire n'en ait rien conservé, vous nous faites connoître ces premieres particularitez de nôtre vie, parce que nous voyons dans les autres , & par la créance même que nous donnons , au raport de ceux qui en ont été témoins, quoique ce ne soient que des femmes simples & peu éclairées. J'ai grand sujet de vous en louer , puisque j'avois deslors l'être & la vie; & que même vers la fin de ce premier âge je commençois à chercher des moyens & des signes qui pussent exprimer mes pensées.

Et quel autre que vous , pourroit être l'Auteur d'un tel ouvrage ? Quelqu'un peut-il avoir été l'ouvrier & le createur de lui-même , & y a-t-il quelqu'autre canal par où l'être & la vie pût couler en nous que vous seul, ô mon Dieu , qui nous faites ce que nous sommes, & en qui l'être & la vie ne sont point choses differentes , parce que vous êtes l'être & la vie par essence, & que vous êtes l'un & l'autre, & tout ce que vous êtes au souverain degré, sans qu'il vous arrive jamais aucune sorte de changement. Car les jours ne s'écoulent point à vôtre égard ; quoique ce soit en vous qu'ils s'écoulent, puisqu'ils sont en vous comme tout le reste , & que comme c'est en vous & par vous que subsiste tout ce qui subsiste, c'est aussi en vous & par vous que passe tout ce qui passe.

Comme donc vos années ne passent point,

Prérogative de la nature de Dieu.

Eternité & immutabilité de Dieu.

ps. lxxv. 28.

*Ce que
c'est que
l'éternité.* elles ne sont toutes qu'un jour toujours présent, & qui ne s'écoule jamais ; & cependant combien de jours ont passé , pour nous & pour nos peres, par cet aujourd'hui perpetuel dont vous jouissez , & qui assigne à chacun de nos jours sa durée, & leur donne le peu qu'ils ont d'être & de subsistance ; & combien y en passera-t-il encore de la même sorte ?

Mais vous, Seigneur, vous êtes toujours le même ; & il n'y a pour vous qu'un jour éternel, toujours présent, & selon lequel il est vrai de dire que vous faites aujourd'hui tout ce que vous avez fait , à remonter jusqu'au commencement des tems ; & que vous ferez aujourd'hui tout ce que vous ferez dans la suite de tous les siècles.

*Il ne s'a-
git pas
tant de
compre-
dre ce que
l'on croit
de Dieu,
que de
n'en rien
croire que
de vrai.* S'il y en a qui ne comprennent pas ce que je dis, je ne sçauois qu'y faire. Mais que ceux-là même fassent leur joye de ces merveilles qui les passent. Qu'ils en fassent leur joye , encore une fois , tout incompréhensibles qu'elles sont pour eux, & qu'ils aiment mieux arriver en vous cherchant à ce que vous êtes véritablement, quoiqu'ils ne puissent le comprendre , que non pas à quelque chose qu'ils pourroient comprendre, mais qui seroit tout autre chose que vous.

CHAPITRE VII.

Il fait voir qu'il y a de la corruption & de la malignité dans les enfans même qui sont encore à la mamelle. Que tout ce qu'on y remarque d'ailleurs est admirable ; que ce sont autant de merveilles de la toute-puissance de Dieu ; & que nous aurions toujours grand sujet de le louer quand nous n'en aurions point reçu d'autres bienfaits.

11. **E**Xaucez-nous, Seigneur, & faites-nous miséricorde. Malheur aux hommes à cause de leurs pechez ! & que suis-je, moi qui parle de la sorte, sinon un homme & un pecheur ? Cependant vous avez pitié de cet homme , parce que vous êtes l'auteur de son être , mais non pas

de son peché. Qui pourra me marquer les pechez de mon enfance? car il n'y a point d'homme sans peché & sans soüilleure devant vos yeux; non pas même l'enfant qui n'est né que depuis un jour. Qui me marquera donc les pechez de mon enfance? Pourroit-ce être quelqu'autre enfant en qui je pusse voir une image de ce qui s'est passé en moi dans cet âge dont il ne me peut rester aucun souvenir? Job. 25. 4.

Mais en quoi est-ce que je pechois alors? peut-être en ce que l'ardeur que j'avois de teter alloit jusqu'à me faire pleurer: car qui peut douter qu'une pareille ardeur pour la nourriture qui m'est propre presentement ne fût une faute digne de blâme & de correction? Ce que je faisois donc alors étoit blâmable, quoique dans l'incapacité où j'étois de comprendre les remontrances qu'on eût pû me faire sur ce sujet, la raison non plus que la coûtume ne souffroit pas qu'on m'en fit. Mais enfin, dés-là qu'avec l'âge nous nous défaisons de ces manieres; il est clair qu'elles sont vitieuses, puisque la raison ne nous porte à nous défaire que de ce qui est mauvais; & que l'on ne sçauroit dire que dans cet âge là-même, il fût bien de vouloir avoir à quelque prix que ce fût des choses qu'on n'auroit pû me donner sans me nuire; & d'en venir aux larmes & à la colere contre ceux qui avoient soin de moi, qui ne dépendoient point de moi, qui avoient au dessus de moi la raison & le discernement, & même contre ceux qui m'avoient mis au monde; de les fraper, & de tâcher de leur faire du mal, parce qu'ils ne m'obéissoient pas, & dans des choses qui m'auroient été pernicieuses.

Ce n'est donc que par l'impuissance de nuire qu'on peut dire qu'il y a de l'innocence dans les enfans; & non pas par la disposition de leur cœur. J'en ai vû un qui ne parloit pas encore, & qui étoit si transporté d'envie & de jalousie contre un

La corruption de l'homme paroît dès sa premiere enfance.

Par où on peut dire que les enfans sont innocens.

autre qui teroit la même nourrice, qu'il en étoit tout pâle, & qu'il ne regardoit ce frere de lait qu'avec des yeux & de haine & de colere. Cela se voit tous les jours ; & il y a même de certaines pratiques superstitieuses, par où les meres & les nourrices prétendent expier ces choses-là : mais enfin un enfant est-il innocent, lorsqu'il ne peut souffrir qu'un autre, qui est sans secours, partage avec lui le lait d'une nourrice, qui en a abondamment & suffisamment pour tous les deux ?

Cependant, quoique ce soit un vice, & un vice considerable, on le souffre dans les enfans, & on ne les en aime pas moins, parce qu'on sçait que cela s'en ira avec l'âge : mais quoique l'on ait cette indulgence pour les enfans, & que vous l'approuviez, Seigneur, on ne l'auroit pas pour des personnes d'un âge plus avancé, en qui l'on remarquerait la même chose.

12. Ce corps qui dès les premiers momens de mon enfance s'est trouvé assorti de tous ses membres, muni de tous ses sens, orné de la proportion de toutes ses parties, est donc vôtre ouvrage, * ô mon Seigneur & mon Dieu. C'est vous qui lui avez donné la vie, & qui lui avez imprimé cet instinct toujours en action par où chacun veille à la conservation de son être, & vous voulez que je vous en loue, & que je vous en rende grâces, & que je commence par là de chanter vos grandeurs & la gloire de vôtre nom. Car je ne laisserois pas d'être obligé de reconnoître vôtre puissance & vôtre bonté, quand vous ne m'auriez point fait d'autres biens que ceux-là, qui non plus que tous les autres ne peuvent venir que de vous seul, dont l'unité & la simplicité reluisent dans le rapport qui lie la multiplicité & la variété de tous les êtres ; la beauté dans tout ce qu'il y a de beau, & qui n'est

Tout
montre
Dieu à
eux qui
ont les
yeux de

* Contre les Manichéens qui prétendoient que toute chair étoit l'ouvrage du mauvais Dieu qu'ils suposoient.

DE S. AUGUSTIN , LIV. I. CH. VIII. 15
tel que par une impression & un réjaillissement de *l'esprit*
cette beauté primitive & originelle qui est en vous; *sains* &
& la sagesse dans les loix admirables de l'ordre par *ouvert*
lequel vous rangez & compassez toutes choses.

Je ne sçai de ces premiers tems de mon enfance
que ce que l'on m'en a dit , & à quoi ce que j'ai
remarqué dans d'autres enfans , m'a fait voir que
je pouvois ajoûter foi : car il ne m'en est non plus
resté de souvenir que de celui que j'ai passé dans
le ventre de ma mere. Ainsi à peine puis-je le re-
garder comme ayant fait partie de la vie que je
mene ici bas.

Or s'il y avoit du peché en moi dès ce tems-là,
& si j'ai même été conçu dans l'iniquité , en quel *pl. 50. 7.*
lieu, en quel tems est-ce que vôtre serviteur peut
dire : ô mon Seigneur & mon Dieu , qu' I ait été
innocent ? Mais je laisse là ce premier âge ; & en
vain m'y arrêteroïs-je presentement , puisqu'il ne
m'en reste pas le moindre souvenir.

CHAPITRE VIII.

Il parle du tems où sa raison commença de se développer; & de la maniere dont les enfans apprennent à parler.

13. **P**Our venir de cette premiere enfance à
l'état où je suis, il a fallu passer par une
autre enfance, un peu moins enfance que la pre-
miere , & où la raison commence à se développer ;
ou plutôt cette seconde enfance est survenue , & a
été, pour ainsi dire , entée sur la premiere , qu'on
ne peut pas dire qui s'en fût allée , comme si elle
m'eût quité pour aller autre part : mais enfin elle
n'étoit plus; puisque d'un enfant à la mamelle &
qui ne parloit point encore, j'étois devenu un en-
fant un peu plus grand, & qui commençoit à parler.

Je me souviens de cet état ; & j'ai remarqué de-
puis par où j'ai appris à parler , & que ce n'a pas

Comment les enfans apprennent à parler. éré par aucune methode, ni par aucune leçon que des personnes plus avancées en âge m'ayent faite pour m'apprendre les mots , comme on m'en fit bientôt après pour m'apprendre à lire, mais par la force de l'intelligence naturelle que vous avez mise en moi, ô mon Dieu. Car voyant qu'avec tous les efforts que je pouvois faire, & par les differens sons de ma voix , & par le mouvement & l'agitation que je me donnois , pour exprimer ce que je voulois, afin qu'on y satisfît ; je ne pouvois venir à bout de le faire entendre parfaitement, ni à tous ceux que j'aurois voulu ; je commençai à comprendre & à remarquer que puisqu'au son de certains mots on se portoit vers certaines choses , il falloit que ces mots fussent les noms par où on exprimoit ces choses-là. Ce fut donc par les gestes & les divers mouvemens du corps de ceux qui parloient devant moi, que je compris ce que leurs paroles vouloient dire. Aussi est-ce comme une langue naturelle, commune à toutes les nations ; car les divers mouvemens du visage, des yeux, & des autres parties du corps, aussi bien que le son de la voix , expriment les mouvemens de l'ame pour tout ce qu'elle veut avoir ou faire , conserver ou rejeter. C'est ainsi qu'à force d'entendre les mêmes paroles employées & mises en leur place dans plusieurs differens discours , je remarquai peu à peu ce qu'elles vouloient dire, & ayant dressé ma langue à les prononcer, je m'en servis pour exprimer mes desirs & mes volontez.

Nos miseres augmentent à proportion que nous entrons plus avant dans le commerce des hommes. Voilà de quelle sorte l'usage des signes établis entre les hommes pour communiquer leurs pensées , me devint commun avec ceux avec qui j'étois ; & par là je commençai d'entrer plus avant dans le commerce orageux & tumultueux de la vie humaine , demeurant toujours dépendant de mon pere & de ma mere, & soumis aux volontez de ceux qui avoient soin de moi.

CHAPITRE IX.

Quel malheur c'est pour les enfans d'avoir à dépendre des fausses opinions de ceux qui les élèvent. Combien on avoit de peine à le faire étudier dans son enfance. Comment on commença de lui faire connoître Dieu. Combien il craignoit le foïet , quoi qu'il s'y exposât sans cesse ; & combien ceux qui châtient les enfans sont enfans eux-mêmes , & dignes de châtiment.

14. **Q**uelles misères n'ai-je point eues à essuier dans cet état, ô mon Dieu , & de combien de fausses opinions me suis-je vû le jouet ? Car ce qu'on me mettoit sans cesse devant les yeux durant mon enfance , & à quoi l'on réduisoit ce qu'on apelloit bien vivre, c'étoit de suivre les avis de ceux qui m'instruisoient, & d'arriver par là à être estimé dans le monde, & à exceller dans cet art de bien-parler , qui ouvre le chemin aux vains honneurs & aux fausses richesses du siècle.

Ensuite on me mit à l'école pour apprendre les premiers élémens des lettres. J'étois assez misérable pour ne pas voir combien cela me devoit être utile : cependant on ne laissoit pas de me châtier quand je n'apprenois pas bien , & cette severité dont on usoit envers moi, étoit approuvée des personnes d'un âge plus avancé ; parce que ceux qui ont vécu avant nous, nous ont frayé ce chemin fâcheux, par où on me forçoit de marcher, & qui est comme une multiplication des peines & des maux à quoi les enfans d'Adam ont été condamnés.

Je tombai dès ce tems-là entre les mains de quelques-uns de ceux qui ont soin de vous invoquer , ô mon Dieu , & je compris , par ce qu'ils me disoient de vous, & selon les idées que j'étois capable de m'en former à cet âge-là , que vous étiez quelque chose de grand ; & qu'encore que vous fussiez invisible , & hors de la portée de nos sens, vous pouviez nous exaucer & nous secourir,

Dépendance des fausses opinions des hommes, premier malheur de l'enfance.

Aussi commençai-je dès mon enfance à vous prier ; & à vous regarder comme mon recours & mon apui ; & à mesure que ma langue se dénoïoit, j'employois ses premiers mouvemens à vous invoquer, & tout petit que j'étois je vous priois, avec une ardeur qui n'étoit pas petite, que je n'eusse point le fôiet à l'école. Cependant lorsque pour me préserver de l'égarement où l'impunité m'auroit jetté, vous refusiez de m'exaucer, ceux à qui j'avois affaire, & ceux même qui m'avoient mis au monde, & qui étoient bien éloignez de vouloir qu'il m'arrivât le moindre mal, ne faisoient que rire de mes coups, quoique ce fût alors pour moi le plus grand de tous les maux.

Y a-t-il quelqu'un, ô mon Dieu, qui par cette piété solide par où l'on s'unit à vous, & non pas par stupidité & par insensibilité, soit venu au point de compter pour si peu de chose les chevaliers, les ongles de fer, & les autres tourmens de cette sorte, dont tous ceux qui s'y voyent exposez, vous conjurent avec des prières si ardentes, de vouloir bien les garentir, qu'il se moque de ceux qui en ont horreur, comme nos peres & nos meres se moquoient dans nôtre enfance de ce que nos Maîtres nous faisoient souffrir ? Car nous n'en avions pas moins d'horreur, & nous ne vous demandions pas avec moins d'instance d'en être garantis, quoique nous nous y exposassions sans cesse, en negligeançant de lire, d'écrire, ou d'étudier nos leçons autant qu'on le vouloit. Et en cela je pechois, ô mon Dieu, car je ne manquois, ni d'esprit, ni de memoire, & vous m'en aviez assez

Tout ce qui occupe les hommes, n'est qu'amusement d'enfants. donné pour cet âge-là. Mais j'aimois à jouer & à badiner ; & mes Maîtres m'en châtioient, quoiqu'ils en fissent autant de leur côté, puisque ce que les hommes faits appellent des affaires, ne sont que de veritables badinages. Ainsi les Maîtres, aussi enfans que les enfans mêmes, ne les châtent

que de ce qu'ils ont de commun avec eux; & personne n'a pitié ni des uns ni des autres de ces enfans.

Car, à juger sainement des choses, qui pourroit aprouver qu'un enfant pour s'amuser à joier à la paulme, & pour n'avancer pas assez dans des choses à quoi on ne le pouffoit qu'afin qu'elles lui donnassent moyen dans la suite de badiner d'une autre maniere bien moins pardonnable, en fût châtié par un homme qui n'en faisoit pas moins de son côté, & qui étoit même bien plus piqué de colere & d'envie, quand il arrivoit que quelqu'autre Regent avoit eu de l'avantage sur lui dans quelque question de Grammaire, que je ne l'étois quand quelqu'un de mes compagnons en avoit eu sur moi à la paulme ?

CHAPITRE X.

Combien il étoit coupable de negliger d'apprendre des choses qui lui devoient être d'une grande utilité. Ce qui le détournoit de l'étude; & combien sont vaines & frivoles les fins pour lesquelles la plupart des hommes font étudier leurs enfans.

36. **C**ependant je pechois, ô mon Dieu, qui *Tout entre*
 sçavez faire servir à vos desseins, non *dans l'or-*
 seulement les choses de la nature, qui sont l'ouvra- *dre de la*
 ge de vos mains, mais le peché même, dont vous *sagesse de*
 n'êtes point l'Auteur; je pechois, en manquant *Dieu, jus-*
 d'obeir à mes parens & à mes Maîtres. Car quel *qu'au pé-*
 que fût leur but sur ce qu'ils me vouloient faire *ché.*
 apprendre, c'étoient des choses dont je pouvois fai-
 re un bon usage dans la suite; & si je negligeois
 ce qu'ils desiroient de moi, ce n'étoit pas pour me
 porter à quelque chose de meilleur, mais c'est que
 j'aimois à joier, & que mon orgueil étoit flaté
 quand j'avois l'avantage au jeu sur mes compa-
 gnons: c'est que j'aimois à entendre des contes & *Combien*
 des fables, qui ne faisoient qu'augmenter de plus *il est per-*

*nicieux
aux en-
fans de les
laisser s'o-
cuper de
choses fri-
voles.*

en plus la démangeaison que j'avois pour ces sortes d'amusemens, & qui passant de mes oreilles jusques dans mes yeux, me donnoient une ardeur incroyable pour les spectacles où ces aventures fabuleuses sont représentées, & qui sont les amusemens des hommes faits. Cependant comme il n'appartient qu'à ceux qui sont constituez en dignité, d'en donner au peuple, il n'y a presque personne qui ne souhaite de voir ses enfans en cet état; & en même tems qu'on fait châtier les enfans quand ils quittent l'étude pour aller aux spectacles, on ne les fait étudier que pour arriver aux charges qui mettent en-droit d'en donner. Ouvrez les yeux de votre miséricorde, Seigneur, sur ces miseres des hommes; tirez de cet esclavage, & ceux qui vous invoquent déjà comme je fais, & ceux-mêmes qui ne vous invoquent pas encore. Délivrez-les Seigneur, afin que venant à vous invoquer, ils puissent obtenir que vous acheviez d'operer leur délivrance.

CHAPITRE XI.

Du soin qu'il eut de demander le Baptême dans une maladie violente, dont il fist surpris étant encore enfant; & pourquoi on diffère de le baptiser. Combien sa mere étoit soigneuse de l'élever dans la piété.

17. **D**ÉS ma premiere enfance, j'avois entendu parler de la vie éternelle, dont nous avons reçu la promesse & le gage par l'abaissement de nôtre Seigneur & nôtre Dieu, qui a bien voulu descendre jusqu'à nous, pour nous guerir de nôtre orgueil; & dès ma naissance, ma mere, qui a toujours eu beaucoup de confiance en vous, avoit eu soin qu'on me mît au nombre des Catechumenes, en m'imprimant le signe de la Croix de ce divin Sauveur, & en me faisant goûter ce sel * mystereux, qui est le Simbole de cette sa-

*Fin de
l'Incarna-
tion du
Fils de
Dieu.*

* On donnoit du sel à ceux qu'on recevoit au nombre

gesse toute celeste dont il est venu faire des leçons aux hommes.

Vous vîtes, Seigneur, car vous preniez déjà soin de moi , vous vîtes avec combien d'ardeur & de foi , tout enfant que j'étois , je demandai le Baptême de vôtre Christ, nôtre Seigneur & nôtre Dieu, dans une ataque soudaine d'un mal d'estomac qui me mit à deux doigts de la mort ; & ce que je fis pour l'obtenir de la pieté de ma mere, & de celle de vôtre sainte Eglise, la mere commune de nous tous. Le trouble où cet accident avoit jetté celle qui m'avoit mis au monde, & dont le cœur chaste brûloit d'ardeur de me faire renaître spirituellement par la foi, lui avoit déjà fait faire toutes les diligences necessaires pour me faire initier , & laver dans ces eaux salutaires, où l'on reçoit la remission du peché, par la foi en Jesus-Christ. Mais comme le mal se dissipa tout d'un coup, on remit à un autre tems à me nettoyer de mes pechez, parce que l'on comptoit que si j'avois à vivre je ne manquerois pas de me souiller de nouveau ; & que l'on sçavoit que les pechez où nous tombons après avoir été baptisez, sont bien plus grieux † & d'une bien plus dangereuse consequence.

Je croyois donc deslors en vous , aussi bien que ma mere, & tout le reste de nôtre famille , à la reserve de mon pere , dont l'autorité ne put jamais prévaloir dans mon esprit sur celle que ma mere s'y étoit acquise par sa pieté ; ni me détourner de la foi en Jesus-Christ qu'il n'avoit pas encore embrassée. Car elle n'oublioit rien pour faire que je vous eusse pour pere , ô mon Dieu , plutôt

des Catechumenes ; & de là vient qu'on en donne encore aujourd'hui dans l'administration du Baptême. Voyez le 26. chap. du Liv. de Catechizandis rudibus. Ce Livre est traduit , & imprimé à Paris chez Pralard.

† Voyez la note sur la 151 Lettre de S. Augustin, nomb. 14. dans l'édition française.

*Monique
étoit soi-
gneuse
d'élever
son fils
dans la
piété.*

*Fondement
de l'obéis-
sance que
les femmes
doivent à
leurs ma-
ris.*

*Pour com-
bien pen-
s-t-on com-
pte le péché.*

*Pourquoi
sainte Mo-
nique dis-
fera de
faire bap-
tiser son
fils.*

que celui dont vous m'avez fait naître , & vous l'assistiez par vôtre grace , afin que dans les bons desseins qu'elle avoit pour moi, elle eût l'avantage sur son mari , à qui néanmoins elle étoit soumise dans tout le reste, quoiqu'elle fût beaucoup meilleure que lui , parce que de lui obéir c'étoit vous obéir à vous même, puisque vous le lui commandiez.

18. Je voudrois bien , ô mon Dieu , si c'étoit vôtre bon plaisir , que vous me fissiez connoître dans quelle vûë l'on diffère de me baptiser , & si ç'a été un bien pour moi que l'on m'ait ainsi laissé la liberté de pécher. Car n'est-ce pas me l'avoir laissée , que d'avoir différé mon Baptême ; & ne le voyons-nous pas clairement parce que nous entendons dire encore tous les jours sur le sujet de la plupart des enfans? Laissez-le en repos, dit-on, qu'il fasse ce qu'il voudra, il n'est pas encore baptisé. Cependant parle-t-on comme cela quand il est question de la santé du corps ; & trouve-t-on personne qui dise : qu'importe qu'il se fasse de nouvelles playes, il n'est pas encore guéri : N'eût-il donc pas été bien meilleur pour moi que l'on eût promptement rendu la santé à mon ame , & que tous mes soins & tous ceux de mon père & de ma mère se fussent appliquez à me conserver avec vôtre protection ce bienfait de vôtre miséricorde? Oui sans doute : mais comme ma mère voyoit venir le déluge de tentations qui alloit fondre sur moi au sortir de mon enfance , elle aimeroit mieux exposer aux flots de ce torrent cette terre informe qui pouvoit recevoir un jour la forme de l'homme nouveau , que la forme même & l'impression celeste que j'aurois reçu au baptême.

CHAPITRE XII.

Il continue à parler de l'aversion qu'il avoit pour l'étude, & des vûes toutes terrestres de ceux qui le forçoient d'étudier : ce qui lui donne lieu d'admirer la sagesse de Dieu, qui fait tout entrer dans son ordre, & qui sçait tirer le bien du mal.

19. **D**E's mon enfance même, où l'on craignoit beaucoup moins pour moi à cet égard que dans l'âge qui la devoit suivre, je ne laissois pas de pecher, par l'aversion que j'avois pour l'étude, & qui me revoltoit contre la severité avec laquelle on me forçoit de m'y apliquer. Cependant on ne m'en pressoit pas moins ; & ce qui se faisoit en moi à force de me presser étoit un bien, quoiqu'on ne pût pas dire que je fisse bien, puisque je n'aprenoïis que malgré moi, & qu'encore que ce que l'on fait soit un bien, on ne fait jamais bien tant qu'on le fait malgré soi.

Ceux qui me faisoient étudier, ne faisoient pas bien non plus, puisqu'ils n'avoient point d'autre vûe dans ce qu'ils me faisoient apprendre, que de me mettre en état de contenter cet apêtit insatiable de ce que les hommes apellent des biens & des honneurs, & qui n'est en effet qu'indigence & ignominie. C'étoit vous, ô mon Dieu, qui me faisiez du bien par eux, & vôtre providence, dont les soins vont jusqu'à tenir compte de tous les cheveux de nos têtes,* se servoit pour mon bien de la dépravation même de ceux qui m'obligeoient d'étudier. Vous ne faisiez pas moins un bon usage de celle qui me donnoit de l'aversion pour l'étude, puisque vous vous en serviez pour me faire souffrir la peine que je meritois par cette aversion même, qui faisoit que j'étois déjà un si grand pecheur, tout petit enfant que j'étois. Car par une loi inévitable de l'ordre que vous avez établi, tout es-

Il n'y a que l'amour du bien qui rende nos actions bonnes.

Les meilleures choses deviennent mauvaises

quand on les fait par de mauvaises vûes.

* Matth. 10. 30.

Ce qui n'a que notre corruption pour prin-

cipe, de-

vient un bien entre

les mains de Dieu,

par l'usage qu'il en

fait faire.

Il ne faut à Dieu pour nous

punir, que

notre de-

privation
même.

se fait à lui-même par son propre dérèglement, la punition qu'il mérite.

CHAPITRE XIII.

De l'aversion qu'il avoit pour le Grec, & d'où elle pouvoit venir. Combien les enfans sont coupables d'avoir plus de goût pour des fables que pour les premiers élémens des Lettres, quoique l'un soit pernicieux, & que l'autre soit d'une très grande utilité.

20. J'Avois une grande aversion pour le Grec, que l'on me montrait dans mon enfance; & je ne comprends pas bien encore d'où cette aversion me pouvoit venir, à moi qui avois eu dès le commencement tant de goût pour le Latin, c'est-à-dire, pour ce qu'enseignent de cette Langue, ceux que l'on appelle Grammairiens. Car pour ce qu'on en apprend sous ces premiers Maîtres qui montrent à lire, à écrire & à compter, il m'avoit été tout aussi insupportable que le Grec. Mais d'où cette aversion auroit-elle pû venir que du fonds de péché que je portois en moi, de ce qu'étant tout dans la chair & dans le sang, ma vie n'étoit que vanité & légèreté, & de ce que mon esprit se laissoit aller à l'impétuosité de ses mouvemens, sans aucun retour sur lui-même? Car enfin ces premiers élémens des lettres dont j'avois eu tant de dégoût, sont ceux où il y avoit le plus de certitude & de solidité, & qui sont le plus d'usage; puisque c'est par là que je suis venu au point de pouvoir lire tout ce qui me tombe sous la main, & d'écrire tout ce qu'il me plaît. Et peut-on comparer à une étude si utile celle où je passai au sortir de celle-là, & qui n'alloit qu'à me réplir des aventures fabuleuses d'un certain Enée, errant çà & là par le monde, à charger ma mémoire de ses infortunes, pendant que j'oubliois les miennes propres, qui me faisoient errer bien plus misérablement que lui; & à me faire pleurer la mort de Didon, qui se tua par un excès d'amour pour

Ce qu'il y a de plus utile dans ce que l'on apprend aux enfans.

pour ce Troyen, au lieu de pleurer celle que je me donnois misérablement à moi-même en me rempissant de ces folies , & en m'éloignant de vous, ô mon Dieu , qui êtes la vie de mon ame ?

21. Car qu'y a-t il de plus digne de pitié que d'être sans pitié pour ses propres miseres ; & de pleurer la mort que Didon se donna par l'excès de son amour pour Enée , au lieu de pleurer celle qu'on se donne à soi-même quand on est sans amour pour vous , ô mon Dieu , qui êtes la lumière de mon cœur , la nourriture de mon esprit, l'époux & le soutien de mon ame ? Cependant je ne vous aimois point ; & cette ame adultère vous manquant de foi , se prostituoit misérablement. On lui applaudissoit même dans ces prostitutions ; & à force d'entendre retentir de toutes parts cette voix empestée : *Courage , courage , voilà qui va bien* , elle auroit eu honte de ne se pas prostituer. Voilà quelle étoit ma misère ; & au lieu de la pleurer, je pleurois la mort de Didon, & la foiblesse qu'elle avoit eue pour un étranger ; moi qui avois celle d'aimer au lieu de vous ce qui n'est que l'ouvrage de vos mains, & qui tient même le plus bas rang entre vos ouvrages ; & de vouloir demeurer terre , en ne cherchant que la terre. Et lorsque quelque chose me détournoit de la lecture de ces fables , j'avois de la douleur d'être obligé de quitter ce que je ne pouvois lire sans douleur. Cependant ce sont ces sortes de folies que l'on appelle les belles Lettres , & qu'on met si fort au dessus de cette première étude où l'on apprend à lire & à écrire.

22. Mais que j'entende, ô mon Dieu , la voix de votre vérité, qui me crie au fond de mon ame, *On se trompe , on se trompe* ; cette première est bien au dessus de l'autre. Aussi aimerois je sans comparaison mieux oublier les aventures d'Enée, & tout ce que je puis sçavoir de pareille nature,

que d'oublier à lire & à écrire. Car quoique ces voiles que l'on voit flotter à la porte des écoles des Grammairiens marquent, selon eux, qu'il y a de grands mystères cachez sous ces fables qu'ils nous débitent, il n'y a personne de bon sens qui ne les prenne au contraire pour une marque du besoin qu'ils ont de chercher quelque couverture à leur égarement & à leur folie.

Quand ceux qui font métier d'enseigner la Grammaire, & de vendre aux autres de ces sortes de connoissances, & ceux qui les achètent d'eux crierioient contre ce que je viens de dire ici, où je vous expose, ô mon Dieu, les sentimens de mon cœur, & où je m'accuse moi-même avec plaisir de ce qu'il y a eu de corrompu dans mes voyes, pour m'exciter d'autant plus à l'amour de la rectitude des vôtres, je ne m'en mettrois pas beaucoup en peine. Aussi crierioient-ils sans sujet: car si je leur demande s'il est vrai qu'Enée ait abordé à Carthage, les moins habiles d'entr'eux me répondront qu'ils n'en savent rien; & ceux qui le sont plus que les autres, diront même qu'il n'y fut jamais. Mais si je leur demande comment il faut écrire le nom d'Enée, la connoissance qu'ils ont des regles de l'Ecriture & de l'ortographe les fera tous répondre de la même maniere, & ce qu'ils répondront sera vrai, puis qu'il sera conforme à ce que les hommes ont institué, & dont ils sont convenus sur la forme & l'usage des caracteres. Et si je leur demande encore lequel des deux est le plus utile pour les besoins de la vie, de savoir lire & écrire, ou de savoir toutes ces fictions des Poëtes, & lequel des deux on doit le plus craindre d'oublier, il n'y a aucun de ceux qui n'ont pas entierement perdu la raison qui puisse balancer entre l'un & l'autre.

Il est donc vrai que je pechois, lorsque dans mon enfance je préférois ces folies à des choses

d'un si grand usage , & que j'allois même jusques à n'aimer que les unes, & à ne pouvoir souffrir les autres. Car on me mettoit au desespoir quand on me venoit chanter, ,, un & un sont deux, deux & deux sont quatre ; & au contraire , j'étois ravi quand je pouvois repasser dans mon imagination des choses aussi vaines, qu'un cheval de bois plein de gens de guerre , l'embrasement de Troie , & l'ombre de Creuse aparoisant à son mari.

CHAPITRE XIV.

D'où vient l'aversion que les enfans ont pour les langues, eux qui ont appris si aisément & si volontiers à parler dès le tems qu'ils étoient encore entre les bras de leurs nourrices. Quel usage la sagesse de Dieu sait faire des contradictions que les hommes éprouvent dans tous les tems de leur vie.

23. **D**'Où vient donc que je haïssois le Grec, puisque ce qu'on en apprend chez les Grammairiens est plein de pareilles fables ? Car Homere en est un grand ouvrier ; & ses fictions, toutes vaines qu'elles sont , donnent beaucoup de plaisir. Cependant il m'étoit insupportable dans mon enfance ; & je croi que Virgile ne l'est pas moins aux enfans dont le Grec est la langue naturelle , lorsqu'on les force d'étudier cet Auteur comme on me forçoit d'étudier Homere. Il n'en faut point chercher d'autre cause que la difficulté d'apprendre une langue étrangere ; & c'étoit une amertume qui se répandoit sur tout ce qu'il y auroit eu de doux pour moi dans les fables qui sont écrites en cette langue. Car je n'en entendois pas un mot ; & l'on n'épargnoit ni menaces, ni châtiment pour me forcer à l'apprendre.

Je n'entendois pas mieux le Latin dans le tems de ma premiere enfance , mais il ne m'en avoit rien coûté pour l'apprendre ; cela s'étoit fait insensiblement, à mesure que j'avois été capable de re-

*Ce qui
fait que
les enfans
apprennent
si aisé-
ment à
parler.*

*Dessain de
Dieu dans
les amer-
tumes qu'il
nous fait
essayer.*

marquer la signification des mots , parmi les ca-
resses de mes nourrices , & les souris de ceux qui
s'amusoient à moi , & qui prenoient plaisir à me
faire joüer. Je n'avois eu nulle dureté à essuyer
pour cela ; & sans que personne m'en pressât, mon
cœur m'en pressoit assez , par l'envie qu'il avoit
de faire entendre ses mouvemens , ce qui ne se
pouvoit faire sans apprendre quelques mots , que
je n'apprenois point par voye d'instruction , com-
me ce que j'ai appris depuis , mais à force d'en-
tendre parler ceux qui étoient autour de moi , & à
qui je mourois d'envie de faire entendre tout ce
qui me venoit dans l'esprit ; ce qui fait bien voir
que ces choses là s'apprennent beaucoup mieux
par la curiosité naturelle abandonnée : elle-même ,
que par les menaces & les châtimens qu'on
employe pour faire étudier les enfans. Cependant
il en faut ; pour reprimer les excès de cette curio-
sité même ; & c'est à quoi ces loix adorables de
vôtre sagesse , qui par des amertumes salutaires
nous rappellent à vous , en nous sevrant des dou-
ceurs empoisonnées de tout ce qui nous en avoit
éloignez , font servir , ô mon Dieu , tout ce qui
nous fait éprouver quelque contradiction dans la
vie depuis les ferules de nos Regens , jusqu'aux
instrumens des suplices des Martirs.

CHAPITRE XV.

*Il demande à Dieu la grace de ne point succomber sous la
verge de sa justice , & de n'employer jamais que pour
lui tout ce qu'il avoit appris de bon.*

*Belle
prière.*

Tout

24. **E**Xaucez-moi , Seigneur , & ne permettez
pas que je tombe dans l'abatement, sous
la verge dont vous me châtiez. Faites que je ne
cesse point de vous louer de la miséricorde que
vous m'avez faite de me retirer de mes voyes de
peché. Faites que je trouve infiniment plus de

douceur en vous que je n'en trouvois autrefois ^{consiste à}
 dans tous les plaisirs trompeurs que je recherchois ^{trouver de}
 avec tant d'ardeur. Faites que je vous aime d'un ^{la douceur}
 amour solide & inébranlable ; & que je m'attache ^{dans le}
 de toutes mes forces à votre main toute-puissan-
 te, afin qu'elle me soutienne jusqu'à la fin de ma
 course , & qu'elle me garantisse de toutes sortes
 de tentations.

Vous êtes mon Seigneur , mon Roi & mon
 Dieu : que tout ce que j'ai appris de bon & d'utile
 dans mon enfance , & qui se réduit à sçavoir par-
 ler , lire , écrire & compter , soit donc consacré à
 votre service , & que je ne l'emploie jamais que
 pour vous. Car pour les choses vaines dont je me
 remplissois alois, vous aviez soin de m'en châtier;
 & vous m'avez pardonné le plaisir criminel que
 j'y prenois. Il est vrai qu'en étudiant ces folies,
 j'ai appris plusieurs façons de parler tres utiles,
 mais on pourroit les apprendre tout de même dans
 des lectures où il n'y auroit rien de frivole & de
 vain ; & si l'on prenoit cette voye pour instruire
 les enfans , ils y marcheroient en toute seureté.

CHAPITRE XVI.

*Que le torrent de la coutume entraîne tout. Combien les
 Livres des Poetes sont pernicioeux aux enfans; & combien
 il s'y trouve des choses capables de les corrompre.*

25. **M**Ais où sont ceux qui te résistent, mal-
 heureux torrent de la coutume ? Ne te
 verrons-nous jamais à sec ; & jusques à quand
 entraîneras-tu les enfans d'Adam dans cette mer
 si profonde & si orageuse , dont ceux même qui
 se tiennent au bois de la Croix du Sauveur ont
 tant de peine à se tirer ? N'est-ce pas en suivant
 ton impetuosité qu'on m'a fait faire le sujet de
 mes études de ces Livres où l'on voit un Jupiter
 tonnant & adultère tout ensemble ? On sçait bien

que ce sont choses inalliables ; mais on a mis à la main de cet infame un tonnerre imaginaire , afin de diminuer par là l'horreur qu'on auroit eüe de l'imiter dans ses veritables crimes.

Y a-t-il quelqu'un parmi ces Maîtres de Grammaire qui ait jamais fait l'attention qu'il auroit dû à ce beau mot d'un de leurs Auteurs. * *Ce sont des fictions d'Homere, qui dégradoit les Dieux en leur attribuant les foiblesses des hommes ; j'aurois mieux aimé qu'il eût taché d'élever les hommes en les portant à imiter la vertu des Dieux.*

Cependant cet Auteur-là même n'a pas bien parlé , puisque ce qu'Homere a fait par ces fictions , ce n'est pas d'attribuer à des Dieux les foiblesses des hommes , mais d'ériger en Dieux des hommes perdus ; afin que leurs crimes ne passassent plus pour crimes , & que quiconque en feroit autant , pût se flater d'être imitateur des Dieux du Ciel, p'ûtôt que de ce qu'il y a eu d'infames & de scelerats parmi les hommes.

26. Et néanmoins, ô torrent infernal, les hommes ne cessent point de jeter leurs enfans à la merci de tes flots : ils payent même ceux qui leur aprennent des choses si capables de les corrompre ; on les traite comme quelque chose d'important & de sérieux, & cela à la vûë des Magistrats, qui donnent même des gages à ceux qui les enseignent , par dessus ce qu'ils peuvent recevoir de ceux qui vont à leur école. Faut-il donc s'étonner du bruit que font à nos oreilles les cailloux que tu entraînes , c'est-à-dire , ceux qui s'abandonnent à ton impetuosité , & si nous les entendons qui crient de toutes parts : „ C'est dans ces „ Livres-là qu'on apprend l'usage & la signification „ des termes ; c'est où l'on puise cette éloquence „ si nécessaire pour bien exprimer ce que l'on „ pense , & pour l'insinuer aux autres ?

Quoi , si Terence ne nous avoit représenté un

jeune débauché qui s'excite à contenter sa passion par l'exemple de Jupiter, & par la vûe d'un Tableau où ce Dieu sous la figure d'une pluie d'or qu'il fait tomber dans le sein de Danaë, trouve moyen de la surprendre, n'aurions-nous jamais pu apprendre l'usage & la signification des termes que ce Poëte employe dans cette malheureuse description? Voyez de quelle maniere ce jeune homme scût profiter des leçons d'impudicité que ce prétendu Maître du Ciel lui faisoit par cette action. „ Et quel étoit, nous dit-il, le Dieu qui me „ montrait un si bel exemple? Ce n'est pas moins „ que celui dont le tonnerre fait trembler les vou- „ tes du Ciel. Quoi, ce qu'il a fait je ne l'aurois pas fait, moi qui ne suis qu'une foible creature? Je l'ai fait, & le plus volontiers du monde. Qu'on ne dise donc plus que rien n'est plus propre que cette infame description à nous apprendre l'usage des termes que Terence y employe, mais plutôt, que l'usage qu'il en a fait, pour peindre une action si honteuse, est la chose du monde la plus capable de faire passer par dessus l'horreur du mal.

Je n'en veux point aux mots, qui par eux-mêmes ne sont que des vases exquis & précieux; je n'en veux qu'au vin de l'erreur que nous presentent des Maîtres qui en étoient enyvrez; & qui nous châtoient quand nous refusions d'en boire, sans que nous trouvassions personne de sens raffiné à qui nous pussions en appeler.

Cependant, ô mon Dieu, dont la miséricorde a fait que je puis repasser devant les yeux ces desordres de mon enfance, sans craindre ce qu'ils auroient dû m'attirer; j'apprenois ces choses-là de tout mon cœur: j'étois assez misérable pour y prendre plaisir, & c'étoit sur cela qu'on me regardoit comme un enfant de bonne esperance.

Eutuch.
Act. 3.
Scen. 5.

Bonheur
de ceux
qui ont
fait une
sincere pen-
itence.

CHAPITRE XVII.

Sur quoi roule ce qu'on appelle exercices de classes, & combien on a tort de ne pas choisir des choses utiles & édifiantes pour exercer l'esprit des enfans.

17. **P**ermettez-moi, mon Dieu, de dire aussi quelque chose de l'esprit que vous m'aviez donné, & des folies à quoi on me faisoit consumer tout ce qu'il pouvoit avoir de vigueur. J'en avois assez de dépit, mais il falloit en passer par là, & au lieu qu'on m'aplaudissoit quand je faisois ces choses-là, & que je les faisois bien, j'auroit été non seulement repris, mais châtié, si j'y avois manqué. On nous obligeoit donc d'exprimer en prose ce que Virgile fait dire à Junon dans le transport de la douleur & de la colere où elle étoit de ne pouvoir empêcher le Roi des Troyens d'aborder en Italie. J'avois bien oui dire que ce personnage que Virgile fait faire à Junon n'étoit qu'une fable : mais il falloit suivre les folies & les imaginations de nôtre Auteur ; & l'on trouvoit que celui-là avoit le mieux fait, qui en gardant ce qui convenoit à la Déesse, qu'il faisoit parler, avoit exprimé le plus vivement les mouvemens de son dépit & de sa douleur, & par des termes les mieux assortis à la qualité des choses.

La bonté de l'esprit de S. Augustin se faisoit remarquer des son enfance. Et que me revenoit il, ô mon Dieu, ô ma véritable vie, de ce que quand c'étoit à mon tour, on m'aplaudissoit bien davantage qu'à la plupart de mes condisciples ? Qu'est-ce que tout cela, sinon du vent & de la fumée ? n'y avoit-il point d'autres sujets pour exercer mon esprit & ma langue ? N'en auroit-on pas trouvé dans vos écritures, où tout retentit de vos loüanges ? Et n'est-ce pas là qu'il falloit chercher de quoi exercer l'activité, & fixer la mobilité de mon esprit, au lieu de le remplir de chimères, & de le donner en proye aux esprits im-

purs qui voltigent dans l'air : car c'est proprement ce que l'on faisoit ; & on sacrifie en plus d'une maniere aux Anges revoltez.

CHAPITRE XVIII.

Ceux mêmes qui sont chargez d'instruire les enfans , les corrompent & par où. Ce que Dieu fait pour ceux qui le cherchent. Par où on s'éloigne de Dieu, & par où on s'en approche. De combien les Grammairiens sont plus soigneux d'observer les loix arbitraires de leur art , que les loix éternelles de la verité.

28. **M**Ais faut-il s'étonner, ô mon Dieu, que je m'abandonnasse à des choses si vaines, & que je m'éloignasse ainsi de vous, puisqu'on me proposoit pour modèle des gens à qui on applaudissoit quand ils contoient leurs débauches ; pourvu qu'ils le fissent d'une manière aisée, naturelle & élégante, au lieu que s'il leur échappoit quelque mauvais mot, ou quelque solecisme, en contant quelque chose de bon qu'ils eussent fait, ils étoient sifflés de tout le monde ? Vous voyez, Seigneur, cette dépravation des hommes ; cependant parce que vous êtes patient, & infiniment miséricordieux, quoique sans préjudice des droits de votre justice, vous gardez un profond silence, mais vous ne le garderez pas toujours. Dés à présent même vous retirez de cet abîme de corruption ceux qui vous cherchent, & dont le cœur touché des douceurs ineffables qui se trouvent en vous, vous dit avec le Prophète : *Ce que je cherche & que je chercherai sans cesse, Seigneur, c'est la lumière de votre visage.* Or c'est être bien loin de cette lumière que d'être abîmé dans la nuit ténébreuse de ses passions.

Car ce n'est pas par un mouvement local qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche de vous ; & ce que l'Evangile nous dit de ce prodigue, qui s'en étant allé dans un pays éloigné, consuma tout

Il ne faut jamais penser à la miséricorde de Dieu qu'on ne se souvienne de sa justice.

Ps. 26. 8. Caractère des vrais justes.

Ce que nous sommes si près de Dieu.
Luc. 15 13.

ce que son pere lui avoit donné de bien , ne nous doit rien faire imaginer qui ait rapport , ni à un homme qui s'en iroit quelque part au loin de son pied à cheval , en carosse , ou sur un vaisseau , ni à un oiseau qui s'envole. Et que nous represente le pere de ce prodigue , sinon vous , ô mon Dieu, dont la douceur se signale envers nous , lorsque vous nous donnez les talens & les avantages naturels, & encore plus lorsque vous recevez ceux qui reviennent à vous après les avoir dissipés & prostitués aux creatures, & que vous leur tendez les bras de vôtre misericorde ? Etre loin de la lumière de vôtre visage , n'est donc autre chose que croupir dans les tenebres de ses passions & de sa sensualité.

29. Voyez, ô mon Seigneur & mon Dieu, mais toujours avec la même patience , voyez quelle est la dépravation des hommes, d'observer avec tant de soin les loix arbitraires par où ceux qui les ont dévancez , ont réglé la prononciation des lettres & des syllabes , & de fouler aux pieds les loix im-

Quelle est la voye du salut. muables que vous avez établies, & qui sont la seule voye par où nous puissions arriver au salut éternel. Cela va jusqu'au point que si quelqu'un de ceux qui font profession de savoir, ou d'enseigner ces regles de Grammaire , venoit à les enfreindre en prononçant le mot d'homme , sans observer l'aspiration qu'elles veulent qu'on y fasse , *

il se feroit plus de tort par là dans l'esprit des hommes , que par tout ce qu'il pourroit avoir de haine contre un autre homme au mépris de vos saintes loix ; tant les hommes sont éloignés de comprendre que le mal que nos plus grands ennemis nous pourroient faire, n'approche pas de celui que nous nous faisons nous-mêmes quand nous les haïssons ; & que cette haine fait bien plus de dégât dans un cœur , qu'ils n'en sauroient faire dans tout ce qui nous appartient.

C'est à nous-mêmes que nous faisons le plus de mal quand nous en voulons.

* Cela ne s'observe qu'en latin.

Cependant combien cette Loi de *ne pas faire* Par où se
aux autres ce que nous ne voudrions pas que les regle ce
autres nous fissent, est elle plus profondément gra- que les
 vée dans nos ames que toutes ces loix de Gram- hommes se
 maire ? Mais qui peut s'élever jusqu'à cette lu- doivent
 miere inaccessible où vous habitez , ô mon Dieu, les uns
 qui seul possédez tout ce qu'on peut appeller grand, aux au-
 & d'où , sans rompre le silence que vous vous tres.
 imposez pour un reins , les loix immuables & 1 ob. 4.
 perpetuelles de vôtre justice ne cessent point de 16.
 faire pleuvoir des tenebres vengeresses sur les pas- Matth 7.
 sions & les déreglemens des hommes ? 12.

Ils vont jusqu'à cet excès que nous voyons Par où
 tous les jours dans le Barreau des gens qui aspi- Dieu pu-
 rent à une vaine reputation d'éloquence , prendre nit princi-
 garde avec le plus grand soin du monde à ne pas palemment
 blesser les loix de la Grammaire par quelque mau- les dére-
 vaise construction , dans ces discours enflammez glements
 par où ils poursuivent à outrance la condamnation des hom-
 de quelqu'un qu'ils ont pris en haine, & où ils ont mes.
 des hommes pour juges , & des hommes pour au-
 diteurs , & compter pour rien de violer la loi
 éternelle par la fureur avec laquelle ils cherchent
 à faire périr leurs semblables.

CHAPITRE XIX.

Quel tort fait aux enfans la dépendance où ils sont des opinions des autres. Par combien d'endroits la corruption du cœur se fait remarquer dans les enfans. Que la même dépravation que l'on trouve dans les hommes à quelque âge que ce soit est en eux dès l'enfance. Ce que Jesus-Christ a regardé dans les enfans quand il nous les a proposés pour modèle.

30. **J**'Etois sur le bord de cet abîme de corruption dans ces tems de mon enfance dont je viens de parler; & j'y avois même déjà un pied, malheureux que j'étois, puisque j'avois bien plus de soin d'éviter les mauvaises façons de parler, que de m'empêcher, quand il m'en échappoit quelque'une, de porter envie à ceux qui parloient plus purement. Cependant ces pechez de ma jeunesse que je vous expose, ô mon Dieu, & dont je m'accuse presentement devant vous, m'attiroient des louanges de ceux dont les sentimens étoient tellement mon unique regle, que je croyois que bien vivre n'étoit autre chose que leur plaire. Ainsi je n'avois garde de sentir la puanteur du borbier où j'étois plongé, & qui me tenoit si loin de vous, & me rendoit si indigné du moindre regard de vos yeux. Car à juger des choses par la lumiere de ces yeux adorables, qui en est la véritable regle, y avoit-il rien de plus corrompu que moi, puisqu'en même tems que je regardois comme ma regle les volontez de mon Precepteur

Quoiqu'on se trompe sur ce que l'on croit de son devoir, on peche des qu'on man- que. & de mes Regens, & de ceux qui m'avoient mis au monde, je faisois sans cesse des choses qui leur déplaissent, & tâchois de les tromper par une infinité de mensonges, à quoi la passion du jeu, & l'ardeur de voir les spectacles, & de contrefaire ensuite avec mes compagnons les niaiseries que j'y avois vû représenter, me forçoit d'avoir recours :

Je dérobois même tout ce que je pouvois de dessus la table de mon pere , ou du lieu où l'on ferroit les provisions , & cela par une certaine gourmandise d'enfant , ou pour avoir dequoi attirer d'autres enfans de mon âge qui venoient jouer avec moi , & qui me vendoient le plaisir qu'ils me donnoient, quoiqu'ils y eussent leur part. Et lorsque nous jouions ensemble , mon orgueil flaté du plaisir de gagner , & d'avoir quelque avantage sur les autres , me faisoit souvent mettre la supercherie en usage. Cependant , quand les autres en faisoient autant , & que je les y surprénois , il n'y avoit rien que je pusse moins souffrir , ni contre quoi je m'emportasse davantage : mais quand j'y étois surpris moi-même , j'étois toujours plus prêt de me mettre en colere que de ceder.

Est-ce donc là cette prétendue innocence des enfans ? Quelle innocence , ô mon Dieu ! Non, non , il n'y en faut point chercher ; & ce qu'on leur voit faire sur le sujet de leurs noix , de leurs balles , & de leurs moineaux , & qui ne leur attire que des ferules , parce qu'ils n'ont affaire qu'à des Precepteurs & des Regens , marque visiblement ce même fonds de corruption & d'injustice qui éclate dans la suite de l'âge, quand il est question d'argent , de terres , & d'esclaves , & qui leur attire la corde, parce qu'ils ont affaire aux Princes & aux Magistrats. Ce n'est donc que la petitesse des enfans que vous avez regardée , ô mon Sauveur & mon Roi , & que vous nous avez proposée comme un simbole d'humilité , lorsque vous avez dit que *le Royaume du Ciel est pour ceux qui leur ressemblent.*

On n'est d'ordinaire dans un âge avancé , que ce qu'on a été dès l'enfance. Ce que Jesus-Christ a eu en vue quand il a dit qu'il falloit être comme des enfans.

Matt. 19.

CHAPITRE XX.

Combien la sagesse, la bonté & la toute-puissance de Dieu paroissent admirables dans ce que l'on remarque en l'homme dès son enfance. Que ce qu'il y a en nous de déréglé, & qui paroît dès cet âge-la ne vient que de nous-mêmes, & comment Dieu nous en punit.

Cependant, ô mon Seigneur & mon Dieu, dont la sagesse gouverne avec tant d'ordre ce que vôtre toute-puissance a tiré du néant, j'aurois toujours beaucoup de grace à vous rendre quand vous auriez borné vos libéralitez envers moi aux bienfaits que j'en avois reçus dès mon enfance. Car j'avois deslors l'être, la vie & le sentiment; je veillois à ma propre conservation par ce concert admirable de toutes les parties dont nous sommes composez, qui est une impression secrète de l'unité souveraine & invisible qui nous a donné l'être, & un sentiment interieur me faisoit prendre garde avec beaucoup de soin à maintenir mes sens dans leur integrité naturelle. La verité me faisoit plaisir, autant que j'étois capable d'en apercevoir dans la petite étendue de mes pensées, & dans les petites choses qui leur servoient d'objet. Je craignois d'être trompé, j'avois beaucoup de memoire, j'aprenois de jour en jour à me faire entendre. j'étois touché de l'amitié, je craignois la douleur, le mépris & l'ignorance. Qu'y a-t-il dans une telle creature que de loüable & d'admirable; & qu'est ce que tout cela sinon des dons de la libéralité de mon Dieu? car je ne me le suis pas donné moi-même. † Or il n'y a rien dans tout cela que de bon; & ce n'est autre chose que moi-même: Qui peut donc douter que celui qui m'a fait ne soit bon? C'est lui qui est mon

Belle peinture de ce qu'il y a d'admirable dans l'homme, à ne considérer même que ce qu'on y remarque dès l'enfance.

Ce qui nous ar-

† Contre les Manichéens qui prétendoient que toute chair étoit quelque chose de mauvais, comme ayant été produite par le mauvais Dieu.

bien, & je lui rends grace dans les transports ^{rive quand}
 d'une sainte joye, de tous ces biens que je posse- ^{nous cher-}
 dois dès mon enfance. Que s'il y avoit deslors en ^{chons hors}
 moi du déreglement & du peché, c'est qu'au ^{de Dieu à}
 lieu de ne chercher de plaisir, de grandeur & de ^{satisfaire}
 verité qu'en vous, j'en cherchois dans moi-même ^{de plaisir,}
 & dans les autres creatures ; mais je n'y trouvois ^{de gran-}
 qu'erreur, confusion & douleur. ^{deur & de}

Soyez donc éternellement beni & remercié de ^{verité que}
 tout ce qu'il vous a plû de me donner, ô mon ^{est en}
 Dieu, en qui seul je trouve mes délices, ma gloi- ^{nous,}
 re & ma confiance ; mais conservez-le moi, s'il
 vous plaît. Par là vous me conserverez moi-mê-
 me : tout ce que vous avez mis en moi ira croîs-
 sant & se perfectionnant toujours de plus en plus :
 & comme je ne suis que par vous, je ne serai ja-
 mais qu'avec vous.

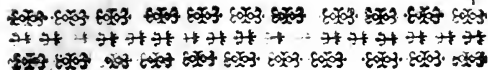
Fin du premier Livre,



SOMMAIRE

DU SECOND LIVRE.

IL déplore avec un vif sentiment de douleur les desordres où il commença de se jeter dans la seizième année de son âge, & qui augmentèrent beaucoup par l'oïveté où il demeura quelque tems cette année-là dans la maison de son pere; & entr'autres un certain vol qu'il fit de nuit avec ses compagnons, surquoi il s'examine & se juge lui-même le plus severement du monde; & qui lui donne lieu de parler admirablement de ce qui jette les hommes dans le peché, & de ce qu'ils cherchent dans toutes les choses qui les y portent.



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Il commence à parler des desordres de sa jeunesse ; & fait une peinture admirable de l'état où les plaisirs mettent ceux qui s'y abandonnent.

1. **I**L faut que j'étaie ici mes turpitudes passées, & ces malheureux plaisirs de ma chair qui ont corrompu mon ame. Ce n'est pas que je les aime, ô mon Dieu, mais c'est pour m'exciter toujours de plus en plus à vous aimer. Le plaisir que je prens à vous aimer, & l'envie que j'ai de vous aimer encore davantage, est donc ce qui m'oblige à repasser mes voyes de peché dans l'amerrume de mon cœur ; afin que la douleur même que produit en moi un si triste souvenir me fasse d'autant mieux goûter ce plaisir celeste, qui bien loin d'être trompeur, funeste, & passager, comme ceux qui m'avoient séduit, n'a rien que de solide & d'heureux, & par où vous avez retiré mon cœur de cette multiplicité d'objets à quoi il s'étoit abandonné en se détournant de vous, * unité souveraine & ineffable ; & qui n'avoient fait que le dissiper & le mettre en pieces.

Co qui a porté saint Augustin à publier les desordres de sa jeunesse.

Effet de la douceur que Dieu nous fait trouver en lui.

Ce que fait en nous l'amour des creatures.

* Voyez le chap. 4. du 9. Liv. nomb. 10. & la fin du chap. 16. du 12. Liv.

Belle peinture de l'état d'un cœur livré à ses passions.

Ce fut au sortir de mon enfance, que cherchant à contenter l'ardeur que je sentois pour les voluptez les plus grossières, je me livrois à une infinité de passions qui pullulant de jour en jour dans mon cœur, y firent enfin comme une forêt épaisse où il se perdoit lui-même, & qui lui déroboit le jour. Par là route la beauté de mon ame fut défigurée, & à force de me plaire à moi-même, & de chercher à plaire aux autres, je n'étois plus devant vos yeux que corruption & pourriture.

CHAPITRE II.

Son abandon à la volupté. Dans combien de maux & de peines la recherche des plaisirs nous jette. A quoi se borne la chasteté conjugale. De combien l'état de ceux qui ont la force de renoncer à la volupté est plus heureux que celui des autres. Où l'on peut trouver des plaisirs purs & sans mélange.

D'où sortent les nuages qui offusquent les yeux de l'esprit des jeunes gens.

2. **E**T qu'est ce qui faisoit mon plaisir, sinon d'aimer & d'être aimé ? Mais au lieu de m'en tenir à ce qu'il y a de lumineux & de pur dans cette union des esprits & des cœurs à quoi l'amitié se borne, le fond bourbeux de ma cupidité, remué par cette pointe de volupté qui se fait sentir à l'âge où j'étois, exhaloit des nuages qui offusquoient les yeux de mon esprit, & le mettoient hors d'état de discerner les sentimens honnêtes d'une affection legitime, d'avec les mouvemens impurs d'une passion criminelle. L'un & l'autre bouillonnaient confusément dans mon cœur, avec une ardeur qui emportoit aisément la foiblesse de mon âge ; & qui m'ôtant la vûe des precipices où me portoit l'impetuosité de mes passions, me jettoit dans l'abîme d'une infinité de crimes. Votre colere éclatoit sur moi, & je ne m'en apercevois point : car le bruit que faisoit autour de moi la chaîne de mort & de peché que je traînois me rendoit sourd, & c'étoit la juste

punition de mon orgueil. Ainsi je m'éloignois tous les jours de vous de plus en plus, & vous me laissez faire, je m'abandonnois sans mesure à mes plaisirs sensuels, dont l'ardeur, comme une poix bouillante, brûloit mon cœur, & consumoit tout ce qu'il avoit de vigueur & de force. Et vous gardiez un profond silence, ô mon Dieu, en qui j'ai commencé si tard à trouver mon bonheur & ma joye, vous gardiez un profond silence, pendant que je m'éloignois de vous, & que je courois après ces faux plaisirs, qui n'étoient que des semences de peine & de douleur; ces plaisirs brutaux par où je m'avoilissois en pensant m'élever, & qui au lieu du repos que j'y cherchois ne me produisoient qu'une lassitude inquiète & agitée.

C'est un effet de la colere de Dieu, que d'être insensible aux effets de la colere de Dieu.

De quelle nature sont les plaisirs criminels & ce qu'en on peut attendre.

3. O si j'eusse trouvé quelqu'un qui eût été capable de mettre un frein * à la malheureuse impetuosité qui m'emportoit ! de m'apprendre à me tenir dans les bornes de l'usage que l'on peut faire de ces beautés passageres qui reluisent dans les creatures du bas étage, & de moderer l'impression que ce qu'elles me presentoient de doux faisoit en moi, afin que les ardeurs de l'âge où j'étois se contrinsent au moins dans l'étendue de ce que souffre l'union conjugale, si je ne pouvois être assez maître de moi-même pour n'en user que pour mettre des enfans au monde. Ce sont les termes que votre loi prescrit sur ce sujet, ô mon Dieu, dont la providence descend jusques dans ce qui est nécessaire pour la propagation de nôtre mortalité : mais qui sçavez aussi émousser les pointes de cette ardeur, qu'on n'auroit point senti dans le Paradis terrestre : car lors-même que nous sommes le plus loin de vous, votre main toute-puissante est près de nous & en état de nous secourir.

A quoi se doit borner le commerce du mariage.

Que n'étois-je au moins attentif à la voix de la

* Les Mss. portent, qui m'eût fait apercevoir du malheureux état où j'étois,

1. Cor. 7. trompette celeste, par laquelle vous nous avez fait
 28. entendre cet avertissement salutaire : *Ceux qui
 Ibid. 1. prennent ce parti là , seront bien plus acablez que
 Ibid. 23. les autres du poids des afflictions de la vie , & je
 voudrois vous les épargner : Et celui-ci , C'est un
 bien pour l'homme que de se passer de femme : Et cet
 autre encore , Celui qui n'a point de femme n'est
 occupé que des choses de Dieu, & n'a qu'à chercher à
 lui plaire , au lieu que quand on est marié on est
 occupé des choses de ce monde, & du soin de plaire à
 sa femme. Voilà ce qu'il falloit écouter & mettre
 bien avant dans mon cœur ; & qui m'auroit dû
 faire prendre le parti, sans comparaison plus heu-
 reux de m'interdire tout d'un coup tous les plai-
 sirs sensuels pour arriver au Royaume du Ciel ; &
 de ne faire mes délices que de la seule esperance
 de meriter un jour vos chastes embrassemens.*

4. Au lieu de cela, malheureux que je suis , je
 me livrai tout entier à l'ardeur qui m'enflammoit,
 sans vouloir me borner à ce qu'il y a de permis &
 de legitime ; mais en vous abandonnant de la
 sorte je n'évitai pas vos châtimens : car qui les
 peut éviter ? Vous étiez toujours sur moi la verge
 à la main ; mais une verge de misericorde , puis-
 que les amertumes que vous répandiez sur mes
 plaisirs criminels, ne tendoient qu'à me réduire à
 chercher des plaisirs purs & sans mélange ; & où
 peut-on en trouver de tels, sinon en vous, ô mon
 Dieu , dont les preceptes n'ont rien de dur & de
 penible qu'en aparence ; qui guerissez par les
 blessures mêmes que vous faites ; & qui en faisant
 mourir le corps , empêchez que l'ame ne meure
 en se separant de vous ?

Quel étoit mon état , ô mon Dieu , & combien
 étois-je loin des celestes délices de vôtre maison,
 dans cette seizième année de mon âge , qui fut
 celle où je devins esclave de ces voluptez effrenées
 qu'on voit regner avec tant de licence, à la honte

*Ce que
 Dieu pré-
 tend par
 les amer-
 tumes qu'il
 fait sentir
 à ceux qui
 s'éloignent
 de lui.*

*Caractère
 de la Loi
 de Dieu.
 Ps. 93. 20.
 Deut 31.
 32.*

du genre-humain , quoi qu'elles soient si sévèrement défendues par vôtre sainte Loi ? Cependant mon pere & ma mere ne se mirent point en peine de me garantir de tous ces débordemens par un mariage : tous leurs soins n'alloient qu'à me faire apprendre à bien parler, & à me rendre habile dans l'art de persuader.

CHAPITRE III.

On le retire de Madaure, où il avoit commencé ses études, pour l'envoyer les achever à Carthage. Il passe quelque tems chez son pere entre les deux. Combien l'oisiveté où il étoit pendant ce tems-là , augmenta ses débordemens. Combien il faisoit peu de cas des avis que sa mere lui donnoit sur ce sujet , & jusqu'où alloit son emportement. Ce qui empêcha son pere & sa mere de le retirer de la débauche par un mariage. Combien la trop grande indulgence qu'ils avoient pour lui , augmenta ses déreglemens.

5. **C**ette année-là on me fit revenir de Madaure, ville voisine du lieu de ma naissance, où l'on m'avoit envoyé d'abord pour apprendre les lettres humaines, & les principes de l'éloquence; * & il y eut de l'interruption à mes études pendant que mon pere, qui n'étoit qu'un simple bourgeois de Thagaste, & des moins accommodez; mais à qui son courage & l'envie qu'il avoit de m'avancer, faisoit faire plus qu'il ne pouvoit, travailloit à faire le fonds nécessaire pour m'envoyer à Carthage , où il falloit aller pour les achever.

Ce n'est pas pour vous , ô mon Dieu , que je marque ici ces particularitez de ma vie, c'est pour mes freres, c'est pour le genre-humain que je vous les dis: c'est-à-dire, pour ceux de toute cette multitude à qui ce que j'écris pourra tomber entre les mains. Et pourquoi le fais-je , sinon pour leur mettre devant les yeux , aussi bien qu'à moi-mê-

* C'est ce qui fait qu'il apelle ceux de Madaure ses peres dans la 232. de ses Lettres qui leur est adressée.

*Condition
nécessaire
pour faire
arriver
nos cris
jusques à
Dieu.*

me , la profondeur de l'abîme de corruption où nous sommes plongez, & le besoin que nous avons de pousser du fond de cet abîme des cris qui puissent arriver jusqu'à vous , & dont vous puissiez être touché ? Et c'est ce qui ne manque point lorsqu'ils partent d'un cœur qui reconnoît ses miseres , & qui commence à vivre de la Foi.

C'étoit quelque chose de beau à mon pere que de faire de tels efforts pour me donner moyen d'aller au loin continuer mes études : aussi en étoit-il loué de tout le monde ; & d'autant plus que beaucoup d'autres , bien plus riches que lui , ne faisoient rien d'aprochant pour leurs enfans. Mais ce même pere si zelé pour ce qui pouvoit servir à m'établir dans le monde , ne se mettoit point en peine de m'établir dans vôtre crainte à mesure que j'avançois en âge. Il ne s'informoit point si j'étois chaste , pourvu que je fusse éloquent ; & c'étoit assez pour lui que mon esprit fût fecond en tours & en expressions ; quoique la sterilité regnât dans mon cœur , parce qu'encore que vous fussiez, ô Dieu de bonté, le veritable & l'unique propriétaire de ce fond ingrat , vous le laissiez sans culture.

6. Mon pere avoit un si petit bien, qu'avant qu'il pût mettre ensemble ce qu'il falloit pour m'envoyer à Carthage , il se passa bien du tems : & comme durant tout ce tems-là , que je demeurai chez lui, dans cette seizième année de mon âge, je n'avois rien du tout à faire , & qu'il n'étoit plus parlé d'étude ni de leçons, ce fut alors que je me jettai jusques par dessus la tête dans le boubier des voluptez , sans qu'aucune main charitable se mît en devoir de m'en tirer. Il arriva même un jour que mon pere , avec qui j'étois allé aux bains , s'étant aperçû que j'étois déjà capable du mariage , & se laissant flater à l'esperance de me voir bientôt des enfans , s'en alla tout aussitôt

en faire part à ma mere, plein de cette sorte de
 joye que produit dans les enfans du siècle l'en-
 yrement où les tient une volonté corrompue qui *Où tom-
 bent enfin*
 n'a de goût que pour les choses de la terre ; & *ceux qui*
 d'où comme d'un vin fumeux, il exhale sans cesse *s'aban-*
 des vapeurs imperceptibles, qui les offusquent en- *donnent à*
 fin jusqu'à leur faire oublier le Createur, & à *l'amour*
 leur faire prostituer aux creatures un amour qui *des choses*
 n'est dû qu'à vous. *de la*
terre.

Mais comme vous aviez déjà commencé de
 vous bâtir un temple dans le cœur de ma mere, &
 d'y établir vôtre demeure, au lieu que mon pere
 n'étoit encore que Catecumene, & même depuis
 fort peu de tems, une telle nouvelle la fit fremir
 de crainte ; & quoique je n'eusse pas encore été
 mis par le saint Baptême, au nombre de vos fidel-
 les ; elle avoit trop de pieté pour n'être pas saisie
 d'horreur à la vûe de tout ce qu'il y avoit de fu- *ps. 26. 8.*
 neste pour moi dans ces voyes corrompues où
 marchent ceux qui vous tournent le dos, au lieu
 de chercher sans cesse la lumiere de vôtre visage.

7. Je disois tout à l'heure, ô mon Dieu, que
 vous gardiez un profond silence pendant que je
 m'éloignois de vous ; mais comment l'ai-je pû
 dire, malheureux que je suis ! Car n'étoit-ce pas
 vous qui me parliez par la bouche de ma mere,
 vôtre fidelle servante, lorsqu'elle me donnoit des *Avis de*
 avis, comme je me souviens qu'elle fit un jour en *sainte*
 part culier, & d'une maniere qui marquoit si bien *Monique*
 son inquierude, m'exhortant à éviter toutes sortes *à son fils.*
 d'impureté ; mais sur tout à me bien garder d'a-
 voir jamais aucun commerce avec des femmes
 mariées ? Cependant rien de tout ce qu'elle me
 put dire ne m'entra dans le cœur ; je traitois de
 discours de femmes ces avis si salutaires, & j'au-
 rois eu honte de m'y rendre, ne prenant pas garde
 qu'ils venoient de vous, ô mon Dieu, & que c'é-
 toit vous qui me parliez par la bouche. Ainsi en

méprisant sa voix , que j'aurois toujours dû respecter , quoique je n'y reconnusse point la vôtre, puisque c'étoit la voix de ma mere , & d'une de vos fidelles servantes , c'étoit vous que je méprisois.

*Jusqu'où
va l'em-
portement
des jeunes
gens qui
s'abandon-
nent au
vice.*

Mais je ne voyois rien de tout cela , & je courois au précipice avec tant d'aveuglement que quand je voyois de mes compagnons qui se vantoient de leurs débauches , & qui s'en sçavoient d'autant meilleur gré qu'elles étoient plus infames, j'avois honte de n'en avoir pas fait autant. Ainsi je faisois le mal non seulement pour avoir le plaisir de le faire , mais pour avoir celui d'en être loué ; & au lieu que c'est par le vice qu'on merite le mépris , c'étoit pour éviter le mépris que je m'abandonnois de plus en plus au vice ; & quand je n'avois pas assez fait pour aller de pair avec ce qu'il y avoit de plus perdu parmi eux, je me vantois de choses que je n'avois point faites , de peur d'être d'autant plus méprisé que j'étois moins corrompu.

8. Voilà avec quelles gens je courois les ruës de Babilone , me veautrant dans ses bourbiers qui me paroissoient un bain délicieux & parfumé ; & l'ennemi invisible , qui vouloit m'y voir abîmé à ne m'en pouvoir tirer , me fouloit encore aux pieds , & m'enfonçoit jusqu'au centre. Il me seduisoit d'autant plus aisément que l'état où j'étois m'exposoit davantage à ses séductions. Car ma mere qui à la verité s'étoit déjà tirée du milieu de Babilone, mais que les restes de ce qu'elle y avoit contracté apesantissoient encore un peu , en étoit demeurée aux avis qu'elle m'avoit donnez d'éviter tout ce qui étoit contraire à la chasteté ; & quoiqu'elle vît bien que ce qu'elle avoit appris de mon pere étoit la chose du monde la plus dangereuse pour moi ; & que les suites en seroient funestes, elle ne pensa point à les prevenir , & à contenir les bouillons de ma jeunesse dans les bornes d'un legi-
time

DE S. AUGUSTIN, LIV. II. CH. IV. 49
rime mariage, si l'on ne pouvoit pas les étoufer
entièrement.

Ce qui l'empêcha d'en venir à cet expédient, *Ce qui a rapport à la fortune l'emporte presque toujours sur ce qui a rapport au salut.*
c'est qu'elle craignoit qu'un mariage ne fût un
obstacle à tout ce qu'on esperoit que je pourrois
faire de progrès, non dans ce qui a raport à la vie
future, qu'elle n'attendoit que de vous, mais dans
les lettres & les sciences, où elle souhaitoit fort
de me pousser aussi-bien que mon pere, quoique
par des vûes fort differentes. Car pour lui, com-
me il ne pensoit presque point à-vous, tous les
projets qu'il faisoit sur mon sujet ne tendoient
qu'à la vanité, au lieu qu'elle étoit persuadée que
ces sortes d'études, à quoi on a accoutumé d'a-
ppliquer les enfans, bien loin de me détourner de
vous, me pourroient être de quelque secours pour
arriver à vous connoître & à vous posséder. C'est
au moins ce que j'en puis juger, parce que j'ai
connu des mœurs & des dispositions de l'un & de
l'autre. Mais enfin la liberté qu'on me donnoit
sur ce qui alloit à mon divertissement, passoit de
si loin ce que la discretion & la douceur veulent
que les peres & les meres relachent quelquefois *L'indulgence des peres & des meres combien j'en avais.*
de leur severité, qu'elle tenoit la porte ouverte à
tout ce que l'ardeur de mes passions me pouvoit
inspirer; & de tout cela il se formoit entre vous
& moi comme un nuage épais, qui me cachoit,
ô mon Dieu, la lumiere si pure de vôtre verité; &
mon iniquité s'engraissant de jour en jour par
mes dissolutions, noïoit les yeux de mon a ne.

CHAPITRE IV.

*Il va de nuit voler des poires avec ses compagnons. Ce qu'il
cherchoit dans cette action.*

9. **L**E Larcin est condamné par vôtre Loi, je
dis même dans celle qui est gravée dans le
cœur de l'homme, & que toute sa corruption ne
sçauroit venir à bout d'effacer. Car entre ceux

même qui font métier de voler, y a-t-il quelqu'un qui trouvât bon qu'on le volât, quelque riche qu'il pût être, & quelque grande que fût la nécessité de celui qui en viendrait là ? Cependant j'ai été capable de former & d'exécuter le dessein de voler, *On fait* & je l'ai fait sans y être réduit par aucun besoin, *souvent le* mais par pur ragoût pour l'injustice, & par la depravation d'un cœur qui prenoit plaisir à s'engraïsser de l'iniquité, puisque j'avois en abondance de ce que je dérobaï, & que ce que j'avois étoit même beaucoup meilleur que ce qui me fit commettre ce larcin. Aussi ne fut-ce pas pour l'avoir & pour en jouir que je volai, mais par le seul plaisir de voler & de pecher.

Il y avoit auprès de nôtre vigne un poirier chargé de poires : lles n'étoient ni fort belles, ni fort bonnes; cependant nous résolûmes de les voler, une troupe d'enfans d'bauchez que nous étions ; & une belle nuit, après avoir bien joué & bien couru, selon nôtre maudite coûtume , nous allâmes secouïer cet arbre, & en emportâmes tout le fruit. Nous en mangeâmes quelque peu ; mais ce n'étoit pas pour le manger que nous l'avions volé; & quand cela n'auroit dû aboutir qu'à le jeter aux pourceaux, nous étions contents d'avoir fait quelque chose qu'il ne falloit pas faire, & ce que nous avions fait ne nous plaisoit que par-là.

Voilà quel étoit, ô mon Dieu, ce misérable cœur, qu'il a plû à vôtre miséricorde de tirer du fonds de l'abîme. Qu'il vous dise donc maintenant ce qu'il prétendoit lors qu'il vouloit être méchant par le seul plaisir de l'être, & qu'il ne cherchoit dans sa malice, que sa malice même ? Qu'avoit-elle qui ne dût donner de l'horreur ? Cependant je l'aimois ; ce qui me perdoit me faisoit plaisir, & c'étoit le peché même que je cherchois, plutôt que ce qui me le faisoit commettre.

O bassesse, ô prostitution d'une ame qui n'ayant

DE S. AUGUSTIN, LIV. II. CH. V. 51
ni lustre ni vigueur, qu'autant qu'elle se tient unie
à vous, a été capable de s'en détacher pour se li-
vrer à ce qui ne pouvoit que la défigurer & la per-
dre, & d'aller jusqu'à se plaire, non dans ce qui
pouvoit lui revenir de son infamie & de son pe-
ché, mais dans son péché même & son infamie !

CHAPITRE V.

*Qu'il n'est pas naturel de faire le mal pour le mal même, &
sans qu'il en revienne quelque profit ou quelque plaisir.*

10. **O**N peut être touché de la beauté de cer-
tains corps, comme de celle de l'or &
de l'argent, & de plusieurs autres semblables : on
le peut être de tout ce qui fait plaisir aux sens, qui
tous, jusques au toucher, sont flattez d'une cer-
taine convenance qui se trouve entre l'organe &
l'objet : on le peut être des honneurs du monde,
& de ce qui élève au dessus des autres, & qui fait
qu'on a pouvoir sur eux ; & c'est ce qui fait qu'on
trouve du plaisir dans la vengeance : on le peut
être de celui de vivre : car enfin cette vie, toute
mortelle qu'elle est, a ses charmes ; & elle plaît
par elle-même, aussi-bien que par le rapport qu'elle
nous donne avec tout ce qu'il y a d'agréable
dans toutes les beautés d'ici-bas. Enfin on peut
être touché de l'amitié ; & il y a quelque chose de
fort doux dans cette union parfaite, qui de plu-
sieurs esprits n'en fait qu'un.

Toutes ces sortes de choses ont leurs douceurs,
qui n'approchent pas néanmoins de celles que l'on
trouve en vous, ô mon Dieu, dont tout ce qu'il y
a de capable de plaire est l'ouvrage, & qui seul Ps. 72. 2.
faites le plaisir des Justes, & les délices de ceux
qui ont le cœur droit. Mais enfin, quoiqu'il faille
bien se garder de vous quitter & de s'écarter de
votre Loy pour arriver à la possession de ces cho-
ses-là ? c'est néanmoins ce qui nous jette dans le
péché. Car ce qui nous fait pecher, n'est jamais *Quelle est*

*la source
de tous les
pechez, qui
se com-
mettent
dans le
monde.*

qu'une ardeur emportée pour ces biens du bas étage, qui va jusqu'à nous les faire préférer à ce qu'il y a de plus excellent & de plus élevé, c'est-à-dire, à vous, ô mon Dieu, à votre Loi & à votre vérité.

*On ne
presume
pas que
personne
puisse être
méchant
sans qu'il
lui en re-
vienne
rien.*

II. L'amour de ces sortes de choses est tellement ce qui nous fait pecher, que lorsqu'il s'agit de vérifier si un homme qu'on accuse de quelque crime en est véritablement coupable, on a peine à le croire, jusqu'à ce qu'il paroisse qu'il ait pû s'y laisser aller par la passion d'avoir, ou par la crainte de perdre quelque'un de ces biens d'ici-bas, qui tous ont leur prix & leur beauté, quoiqu'infinitement au dessous de ces biens de-là haut qui doivent faire un jour nôtre beatitude. S'il s'agit d'un meurtre, par exemple, il faut ou que le meurtrier aimât la femme de celui qu'il a tué, ou qu'il voulût avoir sa terre, ou le voler pour avoir de quoi vivre, ou qu'il craignât que cet homme ne lui fit quelque tort, ou qu'il en eût reçu quelque injure, & qu'il voulût s'en venger : car qui pourroit croire qu'il l'eût tué par le seul plaisir de tuer ?

Sallust.

On a dit d'un homme celebre dans l'Histoire, par sa ferocité & sa cruauté, qu'il commettoit tous les jours des meurtres & des violences dont il ne lui revenoit rien ; mais encore avoit-il ses raisons. C'étoit, dit l'Historien, pour se tenir en haleine, & pour ne pas perdre l'habitude des méchantes actions : mais quel besoin avoit-il de s'y exercer ? C'étoit pour parvenir à se rendre maître de son pais, pour s'élever aux Charges, pour avoir le Commandement des armées, pour amasser du bien, & se tirer de la nécessité où le mauvais état de ses affaires l'avoit réduit : enfin pour éviter la severité des loix, & se mettre à couvert de ce qu'il avoit mérité par ses crimes. Ainsi on ne trouvera pas que Catilina même aimât le mal qu'il faisoit : & il n'aimoit que ce qui le lui faisoit faire.

CHAPITRE VI.

Il cherche ce qui avoit pû le porter à ce larcin, & fait voir que dans tous les vices, il y a toujours quelque apparence de bien qui séduit ; mais que ce qu'on y cherche ne se trouve dans sa pureté qu'en Dieu.

12. **Q**U'ay-je donc pû aimer en toi, ô mon larcin, crime infame, crime nocturne, où je me laissai aller dans cette seizième année de mon âge ! Par quelle sorte de beauté as-tu pû me charmer ? Car étois-tu autre chose qu'un larcin ? On ne peut pas même dire que tu fusses quelque chose, & je ne sçai pourquoi je t'adresse la parole. Pour les fruits que je dérobai ils avoient quelque beauté, puisqu'ils étoient l'ouvrage de vos mains, ô mon Dieu, Créateur de toutes choses, mon souverain bien, mon bien véritable, en qui il n'y a pas moins de beauté que de bonté. Mais ce ne fut pas de ce qu'ils avoient de bon qui me tenta, puisque je ne manquois pas de ces sortes de fruits ; car j'en avois en abondance, & de plus beaux & de meilleurs. Je ne les volai donc que pour avoir le plaisir de voler ; puisque je ne les eûs pas plutôt que je les jetterai. Je n'en voulois que le mal qu'il y avoit à les prendre ; c'étoit de quoi je cherchois à me repaître, & si j'en mangeai quelques-uns, cela seul fit tout le goût que j'y trouvai.

Je vous demande donc, ô mon Seigneur & mon Dieu, ce qui a pû me plaire dans ce larcin : car il n'y a nulle sorte de beauté dans un tel crime ; & bien loin qu'on y puisse trouver ni de celle qui reluit dans les vertus, comme la prudence ou la justice ; ni de celle que l'on trouve dans l'ame de l'homme, dans sa mémoire, dans ses sens, ni même dans sa vie animale & végétale ; ni de celle qu'on voit dans les astres ; ni de celle qu'on remarque dans tout ce que la terre & la mer enferment, & dans cette succession qui perpetuë les espèces,

Par où certains vices séduisent les hommes. quoique chaque chose particulière ne dure qu'un tems , il n'a pas même un certain faux éclat de quelques autres vices qui séduisent les hommes , en leur présentant une image trompeuse de quel- qu'un des avantages que vous possédez.

13. Car l'orgueil semble leur promettre quel- que sorte de grandeur & d'élevation ; quoi qu'il n'y ait rien de grand ni d'élévé que vous, ô mon Dieu. L'ambition leur propose les honneurs & la gloire , quoique non seulement tout honneur & toute gloire vous soit dûë, mais que vous soyez en possession d'une gloire qui ne finira jamais. La hauteur & la cruauté des puissances du siècle, cher- che à se faire craindre , quoiqu'il n'y ait rien à craindre que vous ô mon Dieu, dont la puissance est telle, qu'il n'y a ni adresse , ni force , par où personne, en quelque tems, & en quelque lieu que se soit, puisse espérer de vous échapper , ni de se tirer de vos mains. La volupté sollicite leurs affec- tions, en leur présentant ce qu'elle a de doux & de touchant, quoique rien ne le soit à l'égal de votre charité ; & qu'on ne puisse rien aimer, non seule- ment de si salutaire , mais de si délicieux & de si doux que votre vérité, dont la beauté surpasse in- finiment toutes les autres beautés. La curiosité semble conduire à la science ; mais qu'est ce que toute la science des hommes, au prix de ces con- noissances infinies qui sont en vous , & qui em- brassent toutes choses ?

L'ignorance même & l'imbecillité d'esprit se couvrent du nom de simplicité & d'innocence ; mais quelle simplicité approche de celle de votre nature , & qu'y a-t-il de si innocent & de si peu mal faisant que vous , puisque les mechans mê- me n'ont de mal que celui qui est une suite natu- relle de leurs œuvres ? a La paresse semble pro-

a Car il ne faut pas s'imaginer que Dieu ait besoin de tirer de lui-même de quoi punir les pechez des hommes.

mettre du repos, mais où en peut-on trouver qu'en vous ? Le luxe n'a qu'un faux air de richesse & d'abondance ; au lieu que tous les biens sont en vous, & dans une plénitude qui ne souffre point de diminution, & qui est une source de douceurs inalterables. La prodigalité contrefait la magnificence, mais cette magnificence approche de celle avec laquelle vous nous comblez de toutes sortes de biens. L'avarice veut avoir beaucoup ; & vous avez tout. L'envie voudroit exceller, & être au dessus de tout ; mais c'est ce qui n'appartient qu'à vous. La colere cherche dans la vengeance une fausse lueur de justice ; au lieu qu'il n'y a que vous qui sçachiez vous venger justement. La crainte est en garde contre les accidens imprevis qui peuvent enlever ce qu'on aime, & elle voudroit le mettre en seureté ; mais comme il n'y a que vous pour qui il n'y ait rien d'imprévu ni de surprenant, il n'appartient qu'à vous d'être sûr de ne point perdre ce que vous aimez ; & ce n'est qu'en vous qu'on peut trouver cette securité que la crainte cherche. Enfin cette tristesse même qui se fait sentir dans la perte des choses dont la cupidité est flattée, ne vient que de ce que nous voudrions que comme rien ne sçauroit vous ôter ce qui fait votre félicité, rien ne peut aussi nous ôter ce qui fait nôtre plaisir & nôtre joye.

14. Voila quels sont les mouvemens par où une ame adulate se détournant de vous. *Ce qu'on cherche dans le mal même est quelque chose de bon,* cherche hors de vous ce qui n'est dans sa pureté qu'en vous seul, & à quoi l'on n'arrive que lorsqu'on revient à vous. Ainsi il est clair que ceux qui s'éloignent de vous, & qui s'élèvent contre vous, ne cherchent ny qu'il sorte pour cela de la tranquillité ineffable dont il jouit dans la lumière éternelle & inaccessible qu'il habite, mais il sçait si bien ranger & ordonner toutes choses, & jusqu'au peché même, que ce qu'il a fait le plaisir du pecheur devient l'instrument de son supplice. S. Augustin sur le Pseaume 7.

*mais il
n'est pas
où l'on le
cherche.*

dans leur perversité même qu'à se rendre semblables à vous en quelque chose ; & cela fait voir que vous êtes tellement le principe & le centre de tout, que même en vous fuyant on ne sçauroit s'empêcher de vous chercher en quelque maniere.

*Par où
on prend
plaisir à
faire ce
que ch'je
de défen-
dre.*

Qu'ay je donc pû aimer dans ce larcin, & qu'avoit-il qui pût me flater de quelque fausse ressemblance avec mon Seigneur & mon Dieu ? Par où ai-je pû prendre plaisir à violer ainsi vôtre Loy ? Ne seroit-ce point que j'aurois trouvé quelque air d'indépendance & de liberté, à faire impunément quelque chose de défendu, quoique je n'aie osé le faire qu'on cache, & qu'une telle liberté ne fût qu'un véritable esclavage : & n'aurois-je point crû voir dans cette licence de tout faire quelque image tenebreuse de vôtre Toute-puissance.

Voilà, mon Seigneur & mon Dieu, voilà quelles sont les ombres & les phantômes après quoi l'on court quand on s'éloigne de vous. O corruption, ô vie monstrueuse, ô abîme de mort ? Quoi, ce qui étoit défendu, a-t-il donc pû me plaire : par cela seul qu'il étoit défendu.

CHAPITRE VII.

Il rend grace à Dieu de l'avoir mis en état de pouvoir rapeller sans craindre le souvenir des pechez de sa jeunesse ; & fait voir que les penitens & les justes sont également redevables à la grace ; puisque, comme c'est elle qui retire les uns du mal, c'est elle qui en préserve les autres,

15. **P**AR où puis-je reconnoître, ô mon Dieu, la miséricorde que vous m'avez faite de me mettre en état de pouvoir rapeller la memoire de ces desordres de ma jeunesse, sans craindre ce qu'ils auroient dû m'attirer ? Que je vous aime donc sans mesure, ô mon Dieu, & que je ne cesse jamais de chanter vos loüanges, & de vous rendre grace de ce que vous m'avez pardonné tant d'œuvres d'iniquité. Je reconnois que vôtre grace &

vôtre miséricorde est ce qui a fait fondre & disparaître mon péché, comme le Soleil fait fondre la glace ; je reconnois que c'est elle qui m'a préservé de tout le mal que je n'ai point fait : car quel mal n'étois-je point capable de faire, puisque j'ai pu aimer un crime dont il ne me revenoit rien ? Je vous suis donc redevable, ô mon Dieu, non seulement du pardon que vous m'avez accordé des pechez que j'avois commis, mais de la protection par laquelle vous m'avez garenti de tous ceux que j'aurois encore pu commettre. Car *Qui est* l'homme qui faisant attention à sa corruption & à sa foiblesse, ose attribuer à ses propres forces ce qu'il trouvera d'innocence & de pureté dans ses mœurs & dans sa vie, & se croire d'autant moins obligé à vous aimer, comme s'il avoit eu moins de besoin de votre miséricorde, que ceux qui se convertissant à vous après avoir vécu dans le désordre, obtiennent le pardon de leurs pechez ?

*Jusques
où va ce
que nous
devons à
la grace.*

Que ceux qui ayant suivi l'attrait de la vocation intérieure par où vous les avez apelles à vous, ont évité des desordres comme ceux où je me souviens d'avoir vécu, & que je vous confesse ici, ne m'insultent donc point, & ne se moquent point de moi ; puisque s'ils n'ont point été malades, ou, pour parler plus juste, s'ils l'ont été moins que moi, ce n'est que par le secours du même Médicin, à qui je suis redevable de ma guérison. Qu'ils ne voas en aiment donc pas moins ; & qu'ils vous aiment même d'autant plus que le bien fait d'avoir été préservé de tant de pechez, est bien plus grand que celui d'en avoir été tiré.

*Ceux dont
la vie a
été la plus
pure n'ont
nul sujet
de se pré-
férer aux
plus grands
pecheurs ;
& pour-
quoi ?*

CHAPITRE VIII.

Qu'il ne se porta à ce larcin que par compagne.

16. **Q**ue me revenoit-il donc, malheureux que je suis, de tous ces desordres qui me

*On fait
souvent
par com-
pagnie, le
mal qu'on
ne feroit
jamais si
on étoit
seul.*

font rougir présentement que j'en rapelle la mémoire, & sur tout de ce larcin où je n'ai été touché que du larcin même ? Rien sans doute, puisque ce larcin lui même n'étoit rien ; & c'est ce qui fait que j'étois d'autant plus misérable & plus criminel. Cependant je ne m'y serois jamais porté moi seul, je m'en souviens fort bien ; ainsi ce n'est pas seulement le larcin même que j'ai cherché, mais le plaisir d'entrer en société de crime avec ceux que j'eus pour complices dans cette action. Il n'est donc pas vrai que ce soit du larcin tout seul que j'aie été touché ; ou plutôt cela est encore vrai, puisque ce que j'y trouvois de plus n'étoit rien non plus que le larcin même. Que se passa-t-il donc en moi, & par où puis-je pénétrer quel fut le vrai motif de cette méchanceté que je tâche de discuter par le secours de celui qui me fait voir clair dans mon propre cœur, & qui en sçait démêler les replis les plus cachez ? Si j'avois été touché de ce fruit que je dérobaï, & si je n'avois eu pour but que de l'avoir & d'en jouir, j'aurois pu le prendre moi seul ; il ne m'auroit point fallu de compagnon dans le crime par où je pouvois arriver à ce qui auroit fait mon plaisir, & je n'aurois pas eu besoin de chercher dans la malice d'autrui, de quoi exciter la mienne. Mais comme ce n'étoit point de ce fruit que j'étois touché, il est clair que je ne l'étois que du crime même, & du plaisir de le partager avec ceux qui m'aiderent à le commettre.

CHAPITRE IX.

Que les enfans ne fassent capables que de se corrompre les uns les autres.

17. **Q**UELLE horrible dépravation de cœur ? & comment ai-je pu en être capable ? Qu'étoit-ce donc dans le fonds, & qui peut sonder

DE S. AUGUSTIN, LIV. II. CH. X. 59
 cet abîme de péché ? Nous cherchions à rire ; &
 nous nous chatoüillons nous-mêmes , pour ainsi
 dire, par le plaisir de tromper ceux qui ne s'atten- *La corrup-*
 doient pas au tour que nous leur faisons , & qui *tion de*
 ne manqueroient pas d'en avoir un grand dépit. *l'homme*
 Cependant cela ne m'auroit point fait rire , si *va jus-*
 j'avois été seul à le faire ; & pourquoi ? Est ce *qu'à lui*
 qu'on ne rit par volontiers quand on est seul ? ce *faire sen-*
 la arrive pourtant quelquefois , & lorsqu'il se pré- *tir de la*
 sente tout d'un coup aux yeux ou à l'esprit qu'el- *joie du*
 que chose de fort ridicule, on a beau être seul, on *mal d'am-*
 ne sçauroit s'empêcher de rire. Quoiqu'il en soit, *erui.*
 je me souviens fort bien, & vous le voiez, ô mon
 Dieu, que je n'aurois jamais commis ce larcin ,
 où je me laissai aller sans être touché de ce que je
 dérobois , & par le seul plaisir de dérober, & que
 je n'en aurois pas même été tenté , si j'avois été
 seul. O qu'on est ennemi de soi-même quand on
 est capable d'une amitié comme celle qui étoit
 entre ces autres enfans & moi ! A quoi une telle *Caractere*
 amitié peut elle être propre , qu'à faire dans la *de l'amiti-*
 raison un renversement qui passe toute créance ? *rié que les*
 O jeux détestables , qui n'aboutissent qu'à faire *méchans*
 naître l'envie de faire du mal à quelqu'un sans qu'il *ont les uns*
 en revienne rien , & même sans y être porté par *pour les*
 aucun desir de vengeance ! Car dès que quelqu'un *autres.*
 de la troupe a dit : *Allons, allons, faisons une telle*
chose, il n'y en a pas un qui ne suive, & qui n'eût
 honte de n'avoir pas perdu toute honte.

CHAPITRE X.

*Belle peinture de l'honnêteté & de l'innocence, & du bonheur
 de ceux qui s'y attachent. Où l'on tombe quand on
 s'abandonne à soi-même.*

18. **Q**UI peut suivre les fibres de cette racine
 d'iniquité ? qui peut en démêler la com-
 plication & les nœuds ? Elle me fait horreur, & je



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE III.

CHAPITRE I.

Son arrivée à Cartage. Son ardeur pour les amours impudiques. Quel en étoit le principe. De combien d'amertumes ses plaisirs étoient traversés.

I ALLAY donc enfin à Cartage ;
& je n'y fus pas plutôt que je me
vis comme assiégué d'une foule d'a-
mours impudiques qui se presen-
toient à moi de toutes parts. Je n'aimois pas *Ceux qui*
encore ; mais je ne demandois qu'à aimer ; & *s'éloi-*
une misère secrète faisoit que je me voulois *gnent de*
mal de n'être pas encore assez misérable. L'envie *Dieu,*
que j'avois d'aimer me faisoit chercher de tous *croient*
côtés à quoi me prendre : un état tranquille, *chercher*
sans agitation & sans perils , auroit été quelque *des plai-*
chose d'insupportable pour moi ; & je n'aimois *sirs, & ce*
que les routes pleines de pièges & de précipices. *sont des*
Comme je ne me nourrissois point de vous, *misères*
ô mon Dieu , qui êtes le vrai aliment des *qu'ils*
cœurs , j'étois dévoré d'une faim intérieure, *cherchent,*
mais qui ne me portoit point à rechercher cette *Etat de*
nourriture incorruptible , dont j'étois d'autant *ceux qui*
plus dégoûté , que j'en étois plus vuide ; & de là *ne pensent*
venoit la languent de mon ame, qui toute couver- *point a se*
te d'ulcères se jettoit misérablement au dehors, *remplir de*
Dieu.
Quelle est
la vérité.

*ble cause
qui nous
fait cher-
cher du
plaisir
dans les
choses sen-
sibles.*

cherchant dans les choses sensibles de quoi soulager sa démangeaison ; à peu près comme ces animaux galeux qui vont se frottant à tout ce qu'ils rencontrent.

Mon plaisir étoit d'être aimé aussi-bien que d'aimer : car on veut trouver de la vie dans ce qu'on aime ; mais je n'aurois pas été content de ne posséder que le cœur de la personne qui m'aimoit ; je n'en demeuroid pas à l'amitié & tout ce qu'elle a de pur étoit altéré par les vapeurs infernales, qui sortoient du fonds corrompu de ma cupidité. Cependant tout infame que j'étois je me piquois d'honnêteté & de politesse, tant j'étois possédé de l'esprit de mensonge & de vanité. Je me trouvais donc enfin dans les filets de l'amour, où je souhaitois d'être pris : je fus aimé, & j'arrivai même à la possession de ce que j'aimois : mais quels effets de votre miséricorde & de votre bonté, ne me faites vous point sentir, ô mon Dieu, par les amertumes que vous repandîtes sur ces fausses douceurs ? Car ces malheureux liens, où je m'étois jetté si volontiers, ne servirent qu'à me tenir exposé aux traits ardents de la jalousie, des soupçons, de la crainte, de la colere, des querelles & des démêlez.

*La misé-
ricorde de
Dieu est
d'autant
plus gran-
de pour les
pêcheurs,
qu'elle les
épargne
eux-mêmes.*

CHAPITRE II

Son ardeur pour les Spectacles & les Comedies. D'où vient le plaisir qu'on y prend. Caractere de la véritable compassion & quelle nature est celle que Dieu a de nos miseres. Ce qui nous reste des plaisirs par où nous cherchons à nous soulager dans nos maux.

*Ce qui
fait à mer-
la Com-
die.*

2. J'Avais une passion emportée pour les Spectacles des theatres, dont les représentations étoient comme autant de peintures de mon malheureux état, & comme autant d'huile sur mon feu.

Comment se peut-il faire qu'on aime ce sentiment de douleur qu'imprime la représentation de certaines aventures, tristes & tragiques ? Car on

feroit bien fâché d'être exposé à quelque chose de semblable. Cependant la douleur qu'elles causent est ce qu'on aime dans la Comedie, & c'est ce qui en fait tout le plaisir. Il est clair que cela ne vient que de ce qu'on a l'esprit malade, puisqu'on n'est plus ou moins touché de la representation de ces passions, que selon qu'on les a plus ou moins vivées dans le cœur, Ce qui fait qu'on est attendri à la Comedie.

Le sentiment du mal qui est en nous, s'appelle *misere*, & celui du mal qui est dans les autres s'appelle *compassion* : & l'effet naturel de celui-là est de nous porter à secourir ceux qui souffrent. Ce que c'est que la compassion. Mais quel lieu peut avoir la compassion dans des choses saintes & des aventures de theatre, où il n'y a per-
sonnes à secourir ? Tout se réduit donc à la douleur qu'elles impriment ; & l'on est d'autant plus content des acteurs, qu'ils en donnent davantage. Car si ce que ces fables, ou ces histoires ont de tragique, est joué d'une maniere à ne faire rien sentir, on s'en va mécontents, & l'on gronde contre les Comediens : au lieu que quand on en est touché, on demeure attentif, & l'on prend plaisir à s'attendrir & à pleurer.

3. Quoi donc, aime-t-on la douleur ; & cherche-t-on même autre chose que la joye ? Peut-être qu'encore qu'on fuyé la misere, & qu'on ne veuille point patir, on aime à compatir aux miseres d'autrui. Or Aimer à compatir, c'est en quelque sorte aimer la douleur, puisque la compassion n'est point sans douleur. C'est l'effet de l'amour que nous avons naturellement les uns pour les autres. Mais où va s'il, où nous porte-t-il ? Pour-
quoi un sentiment si loisible & honnête, ne demeure-t-il pas dans ses bornes ? Pourquoi devient-il passion, pourquoi se confond-t-il avec les bouillons de la sensualité ? Pourquoi entre-t-il dans ce torrent de poix embrasée ? Quel est le principe de la compassion.

Mais quoi, pour éviter qu'il n'aille jusqu'à cet :

*Ecueil des
naturels
tendres.*

Deut. 3.

*Quelle est
la verita-
ble com-
passion.*

excès , faut-il aussi l'étouffer en nous , en sorte que nous ne soyons capables d'aucun mouvement de compassion ? Non sans doute, il faut en avoir , & par conséquent aimer la douleur en de certains cas ; mais il faut aussi , ô mon ame, être en garde contre l'impureté , en quoi ce sentiment de tendresse degénere facilement , & se tenir pour l'éviter sous la protection de mon Dieu , du Dieu de nos peres , qui merite d'être loué & glorifié dans toute l'éternité. Car presentement même je ne suis pas sans compassion; mais au lieu que dans ce tems là ce qui me faisoit prendre part à la joye même imaginaire des amans de theatre qui faisoient tant que de parvenir à une possession criminelle l'un de l'autre , faisoit aussi que quand quelque accident venoit à les enlever l'un à l'autre, j'étois touché d'un mouvement de compassion qui étoit une sorte de douleur , mais qui ne laissoit pas d'avoir son plaisir ; j'ai presentement plus de compassion de ceux qui sentent la detestable joye d'avoir pu satisfaire leur passion, que de ceux qui sont dans la douleur de se voir privez d'une volupté pernicieuse, & déchus d'une vaine felicité.

C'est-là une compassion veritable, & telle qu'elle doit être ; mais on ne se fait point un plaisir de la douleur dont elle est accompagnée. Car encore que ce sentiment douloureux des miseres d'autrui soit louable, à le regarder comme un mouvement de charité, ceux qui sont veritablement misericordieux & compatissans , voudroient ne trouver jamais rien qui l'excitât ; & autant qu'il est contre la nature de la bonté d'aimer à faire du mal , autant est-il contre celle de la compassion sincere d'aimer à trouver des miseres pour sentir le plaisir d'en être touché. Il y a donc quelque sorte de douleur que l'on doit approuver; mais à proprement parler, il n'y en a point que l'on doive aimer.

C'est ainsi, ô mon Seigneur & mon Dieu, qu'en-

core que vous nous aimiez d'un amour bien plus véritable & plus solide que celui que nous pouvons avoir les uns pour les autres, la compassion que vous avez pour nous, est d'autant plus sincere & plus parfaite, qu'elle ne peut jamais être accompagnée d'aucun sentiment de douleur. Mais qui peut atteindre à une si grande pureté ?

4. J'en étois bien éloigné lors que j'étois assez malheureux pour aimer la douleur même: car c'étoit ce que je cherchois dans la représentation de ces aventures tragiques qui ne me regardoient en aucune maniere, & qui n'étoient même que des fables inventées à plaisir; & cette sorte de douleur étoit tellement ce que j'y cherchois, que ce qui me tiroit des larmes étoit toujours ce qui me faisoit le plus de plaisir, & qui m'attachoit le plus. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque j'étois comme ces malheureuses brebis qui étant tombées dans des ronces & dans des épines, pour s'être écartées du troupeau, & n'avoir pas voulu se tenir sous la houlette du pasteur, se trouvent à la fin toutes couvertes de galle. La cuisson que je ressentais, étoit donc ce qui me faisoit aimer les pointes de cette sorte de douleur que les spectacles imprimant. Je n'aurois pourtant pas aimé ce qui les auroit enfoncées trop avant; & j'aurois été bien fâché d'essuyer des aventures aussi tragiques que celles que je prenois plaisir à voir représenter. Mais comme ce n'étoient que des malheurs en peinture, & que ce qu'ils avoient de piquant ne faisoit qu'éclore la peau, c'étoit un soulagement à ma demangeaison; mais un soulagement comme celui que l'on trouve à se grater, & qui ne faisoit qu'augmenter l'inflammation de mes ulcères, & y engendrer le pus & la bouë. Une telle vie, ô mon Dieu, se peut-elle appeler une vie.

Quelle est la nature de la compassion que Dieu a pour nous.

Ce qui fait aimer la Comédie.

Quelle sorte de soulagement on trouve dans les plaisirs des sens.

CHAPITRE III.

Ce que son emportement lui fit faire un jour de Fête , & dans l'Eglise même. Son avancement dans l'étude de la Rhétorique. Insolence des Ecoliers à Cartage.

5. **C**ependant vôtre miséricorde ne me perdoit point de vûë, elle me suivoit toujours pas à pas , quoique de loin , & voloit autour de moi , pour ainsi dire , comme un oiseau autour de ses petits , qu'il craint de perdre : car & dans tous ces débordemens , qui faisoient que je n'étois plus qu'une masse de corruption & de pourriture , & dans ces curiositez trompeuses & sacrilèges , qui en m'éloignant de vous , m'asservissoient à ce qu'il y a de plus bas parmi vos créatures , & me prostituoient aux Démons , à qui tous mes crimes étoient comme autant de sacrifices , vous ne manquiez point de me faire sentir vôtre verge paternelle.

Mon emportement étoit si grand , qu'un jour , dans l'Eglise même , & pendant qu'on étoit occupé à la célébration de vos mystères , j'osai bien former un dessein criminel ; & régler sur le champ même un traité damnable , dont je ne pouvois attendre que des fruits de mort , Vous sçûtes bien m'en faire porter la peine ; mais quelque grande qu'elle fût , ce n'étoit rien en comparaison de ce que je meritois , miséricorde infinie de mon Dieu , qui avez enfin été mon refuge & mon azile , & qui m'avez retiré du commerce de ces criminels emportez avec lesquels je marchois la tête haute , errant au gré de mes desirs , & m'éloignant d'autant plus de vous , que je courois avec plus d'ardeur dans mes voyes corrompues , au lieu de suivre celles qui conduisent à vous : & que je me plaisois dans ma revolte , où je me flatois d'une malheureuse liberté , qui n'étoit qu'un véritable esclavage.

6. Ces études à quoi je m'apliquois , & qu'on regarde comme celles qui sont le plus dignes d'oc-

Ce que l'on a fait proprement parler, quand on s'attache à la sensualité.

super les honnêtes gens , m'ouvroient le chemin du barreau; & je me flatois déjà de l'esperance d'y exceller , & d'y acquerir cette malheureuse gloire qui se mesure parce que l'on a d'adresse à déguiser la verité. Car les hommes sont assez aveugles pour juger ainsi des choses , & même pour faire vanité d'un tel aveuglement. Ce qui me donnoit de telles esperances, c'est que je tenois déjà le premier rang dans les écoles de Rhetorique, & j'étois tout enflé de la joye de me voir si avancé.

Cependant vous sçavez, ô mon Dieu , que j'étois bien plus posé & plus retenu que les autres écoliers, & que j'avois un grand éloignement des désordres que je voyois faire tous les jours par ceux qu'on appelle à Carthage les *Insulteurs*, & qui au lieu de rougir d'un nom si detestable , & qu'ils ne se sont acquis que par des actions diaboliques , en font vanité , & le prennent pour une marque de galanterie. Je ne laissois pourtant pas d'être tous les jours avec eux , & d'être bien-aise qu'ils m'aimassent. J'avois même une secreete honre de n'être pas aussi impudent qu'eux , quoique d'ailleurs j'eusse horreur des insultes qu'ils faisoient sans cesse aux nouveaux venus , se jouant de leur simplicité, prenant à tâche de les déconter nancer & de les mettre en désordre par mille avanies, dont leur joye maligne se repaissoit. Je ne connois rien qui ressemble davantage à la malice des Démons ; & rien ne convient mieux à ceux qui font ce métier-là que le nom d'*Insulteurs*. Mais ils ne prennent pas garde qu'ils sont les premiers insultez & foulez aux pieds par ces esprits malins, dont ils deviennent le jouet par cette malice même qui leur fait trouver du plaisir à se jouer des autres, & à leur en faire accroire.

L'ap-
plaudisse-
ment qui
se donne
au mal
parmi les
jeunes
gens, cor-
rompt les
meilleurs
naturels.

CHAPITRE IV.

Son application à l'étude de l'éloquence. Changement que fit en lui la lecture de l'Hortence de Ciceron. Combien elle lui donna d'amour pour la sagesse ; & combien le respect du nom de Jesus-Christ lui avoit été imprimé avant dans le cœur dès son enfance.

7. **V** Oila avec quelles gens je vivois, dans un âge où il est si difficile de ne se pas porter au mal qu'on voit faire. J'étois pourtant toujours fort appliqué à l'étude des livres où l'on apprend l'éloquence ; car j'avois une grande passion d'y exceller, quoique ce ne fût que pour une fin damnable, puisque c'étoit pour le vain plaisir de me voir en considération parmi les hommes. Je suivois le train ordinaire de cette sorte d'étude, & j'en étois à un certain ouvrage de cet Orateur fameux * dont la langue se fait d'ordinaire bien plus admirer que le cœur. Cependant ce Livre intitulé *Hortence* *, & qui n'est proprement qu'une exhortation à la Philosophie, me changea le cœur. Il me donna des vûes & des pensées toutes nouvelles, & fit que je commençai de vous adresser, ô mon Dieu, des prieres bien différentes de celles que je vous faisois auparavant. Je me trouvai tout d'un coup n'ayant plus que du mépris pour les vaines esperances du siècle, & embrasé d'un amour incroyable pour la beauté incorruptible de la véritable sagesse. Enfin je commençai à me lever pour retourner à vous : car ce n'étoit plus pour apprendre à bien parler que je lisois cet ouvrage, quoique ce fût ce que ma mere prétendoit en m'entretenant aux études. Le fonds des choses l'avoit emporté sur le stile ; & j'étois alors si occupé de l'un, que je ne regardois plus à l'autre. J'étois alors dans ma dix-neuvième année ; & mon pere étoit mort il y avoit plus de deux ans.

8. Quel ardeur ne sentojs-je point, ô mon

* Ciceron.

* Cet ouvrage est perdu.

Par où saint Augustin commença de se sentir porté à l'étude de la véritable sagesse.

Iuc. 15.
18.

Dieu de me dégager de toutes les choses de la terre , & de prendre mon vol pour m'élever jusqu'à vous? C'étoit proprement ce qui se passoit en moi, quoique cela ne fût pas bien démêlé dans mon cœur , & que je ne visse pas bien à quoi tendoit ce que vous y faisiez invisiblement : car n'est-ce pas en vous que reside la veritable sagesse ? Et qu'est ce que cette Philosophie à quoi je me sentoient porté par la lecture de ce Livre, sinon l'amour de la sagesse ?

Il y a des gens qui seduisent par la Philosophie, ou pour mieux dire, par leurs erreurs qu'ils tâchent de faire passer sous un si beau nom. Dans cet ouvrage même Cicéron fait le dénombrement de presque tout ce qu'il y avoit en ce tems-là de Philosophes de cette espece ; & de ce qu'il y en avoit eu jusqu'alors. Et ce qu'il en rapporte fait bien voir combien est salutaire l'avertissement que vôtre esprit saint nous a donné, lorsqu'il nous a dit, par la bouche d'un de vos plus fideles serviteurs: *Prenez garde qu'on ne vous séduise par la Philosophie, & par les illusions de certains faux raisonnemens, qui ne roulent que sur des traditions purement humaines, & sur les principes d'une science mondaine, & non pas sur Jesus-Christ en qui toute la plénitude de la divinité habite corporellement.*

Col. 2. 1

Vous sçavez, ô pure lumiere de mon cœur; que cette voix de vôtre saint Apôtre n'étoit point encore venue jusqu'à moi. Cependant je n'avois que du dégoût pour toutes ces sectes dont les sentimens sont rapportez dans cet ouvrage ; & je ne prenois plaisir à le lire que parce que je me sentoient porté par cette lecture avec une ardeur incroyable à aimer & à chercher la sagesse même , quelque part qu'elle fût , pour m'y attacher & ne m'en separer jamais.

Une seule chose m'embarassoit , & ralentissoit un peu mon ardeur, c'est que dans tout cela je ne

Bienheur de ceux à qui l'on a imprimé des l'enfance quelques sentimens de piété. voyois point le nom de JESUS CHRIST. Car par votre miséricorde, Seigneur, j'avois été imbu dès mes plus tendres années de ce nom adorable de votre cher Fils, mon Sauveur; je l'avois, pour ainsi dire, succé avec le lait, & il m'étoit entré si avant dans le cœur, que quelque érudition, quelque politesse, & quelque vérité que je trouvasse dans les ouvrages où je ne le voyois point, je n'en pouvois être parfaitement content.

CHAPITRE V.

Il se met à lire l'Ecriture. Quel en est le caractère : & ce qui empêche qu'on ne la goûte.

Caractère de l'Ecriture sainte. 9. **I**E me mis donc à lire l'Ecriture sainte, pour voir un peu ce que c'étoit. Mais que trouvais-je ? un Livre aussi inaccessible à l'orgueil des sages du siècle, qu'il est au dessus de la portée des enfans : bas en apparence, mais infiniment élevé en effet : plein de Mysteres, mais de Mysteres voilés & cachez sous des figures. Il s'en falloit bien que je ne fusse tel qu'il auroit fallu pour y entrer; & je n'étois point assez souple pour me faire à ses allures. Ce que j'en dis présentement n'est pas ce qu'il m'en parut alors; & tout ce que je trouvais dans ce tems-là, c'est que l'Ecriture ne meritoit pas d'être comparée avec ce qu'il y a de dignité & de majesté dans les ouvrages de Cicéron. Car *Ce qui empêche qu'on ne goûte l'Ecriture. Condition nécessaire pour lire l'Ecriture avec fruit.* J'étois trop enflé pour m'accommoder de cette bassesse apparente; & je n'avois pas d'assez bons yeux, pour pénétrer ce qu'elle cache. C'est ce qui se découvre aux humbles & aux petits à mesure qu'ils avancent; mais j'aurois été bien fâché de m'abaisser & de devenir petit comme eux, quoique la grandeur dont je me flatois ne fût qu'enflure & bouffissure.

CHAPITRE VI.

Il se laisse séduire aux Manichéens, & par où, Extravagance de la doctrine de ces Herétiques, & particulièrement sur la nature de Dieu. Combien ceux dont l'ame est dans les sens sont exposez aux séductions de l'erreur.

10. J'étois dans l'état que je viens de dire. lorsque je fis rencontre de certaines gens ^a, les

plus extravagans, & en même tems les plus orgueilleux de tous les hommes; charnels ^b au de là

de tout ce qu'on peut croire, conteurs d'impertinences & de fables, dont tous les discours sont

des pièges du sathan; & qui pour surprendre les ames se servent d'un apas composé de vôtre saint

nom, de celui de nôtre Sauveur JESUS CHRIST, & de celui de vôtre Saint Esprit, le divin Conso-

lateur de nos ames, ou, pour mieux dire des syllabes qui entrent dans ces noms adorables. Car

quoiqu'ils n'ayent autre chose dans la bouche, & qu'ils les fassent sonner fort haut, c'est de l'air battu & rien plus; & jamais aucune verité n'a

trouvé d'entrée dans leur cœur. Cependant ils me

parloient sans cesse *verité, verité*, & ils ne me pro-

mettoient que *verité*, quoiqu'ils n'y en eût point

en eux. Car il n'y a rien de si faux que ce qu'ils

me disoient, non seulement de ce que l'on peut

proprement appeler *verité*, c'est-à-dire de vous;

mais même de ce qui n'est que l'ouvrage de vos

maines, je veux dire des élémens de ce bas monde:

surquoi l'amour que je vous dois, ô mon Pere; ô

mon souverain bien: ô beauté qui surpasse toutes

les autres beautés, ne m'auroient pas même per-

mis de m'arrêter à écouter les Philosophes qui en

a

b

*Il est com-
tre l'a-
mour que
nous de-
vons à
Dieu, de
nous occu-
per de cho-
ses qui ne
vont qu'à
satisfaire
la curio-
sité.*

^a Les Manichéens.

^b C'est-à-dire, dominez par les impressions de la chair & du sang, jusqu'à ne pouvoir rien concevoir que de corporel: en sorte qu'ils croyoient que le mal même étoit une substance corporelle, comme l'on verra plus bas

O vérité , vérité éternelle, avec combien d'ardeur soupirois - je pour vous du fonds de mon cœur, pendant que ces gens là faisoient retentir à mes oreilles le son vuide d'un si beau nom, dont ils me rebattoient en mille manieres, & de vive voix, & par un nombre infini de vos gros volumes! C'étoient comme les plats qu'ils me servoient dans la faim que j'avois de vous ; mais au lieu de vous je n'y trouvois que le *Soleil & la Lune* ^a, qui sont quelque chose de beau, mais qui ne sont que vos ouvrages & non pas vous ; & qui ne tiennent pas même le premier rang entre vos ouvrages, puisque les substances spirituelles , qui sont sorties de vos mains aussi bien que les autres, sont bien au dessus de ces corps celestes & lumineux.

Ce n'étoient pas même ces substances du premier ordre que je cherchois , c'étoit vous-même, vérité éternelle , qui ne pouvez jamais éprouver aucune sorte d'alteration ni de changement. Et ces gens là me présentoient au lieu de vous , de certains êtres lumineux qui n'étoient que des imaginations & des phantômes , qu'il seroit encore moins pardonnable d'aimer & d'adorer que le Soleil, puisqu'au moins le Soleil est un être véritable, qui frappe très réellement les yeux, au lieu que ces autres choses ne sont que des illusions d'une ame abusée par ce qui lui est demeuré de l'impression des sens. Cependant je me repaissois de ces mets trompeurs , parce que je les prenois pour vous ; mais je ne m'en repaissois qu'à contre cœur. Car comme il s'en faut bien que vous soyez rien qui ressemble à ces êtres imaginaires , je n'y trouvois rien moins que le goût que l'on trouve en vous ; & une telle viande ne faisoit que m'épuiser au lieu de me nourrir.

Si les viandes que l'on voit quelquefois en son-

^a Voyez ce qui a été dit de la doctrine des Manichéens dans l'avertissement.

ge, & que l'on croit manger, ne nourrissent point, parce qu'enfin ce ne sont que des illusions & des songes, au moins ressembtent-elles parfaitement aux viandes réelles dont on se nourrit. Mais pour celles ci, elles ne vous ressembloient en aucune sorte; & vous me l'avez bien fait voir depuis. Car ce n'étoient que des images & des représentations de corps, & de corps phantastiques & imaginaires, qui n'étoient nullement comparables aux corps véritables que nos sens aperçoivent dans le Ciel & sur la terre, & qui touchent les yeux des autres animaux aussi bien que les nôtres. Ceux-là sont quelque chose de plus réel que les images que nous nous en formons; mais certains corps d'une grandeur infinie que ces geus-là se figurent, & dont ces images leur fournissent la matière, ont bien moins de réalité que ces images mêmes, puisqu'ils ne sont rien du tout. Cependant c'étoit de ces sortes de chimères que je me repaissois alors, mais sans y rien trouver dont je pusse me nourrir, chères délices de mon cœur, qui faites toute ma force, & en qui je n'en trouve jamais plus que lorsque l'amour que j'ai pour vous va jusqu'à me faire tomber en défaillance. Car combien s'en faut-il encore une fois, que vous soiez rien de semblables à ces êtres imaginaires que je me figurois alors, qui n'étant que de fausses images de corps qui ne furent jamais, avoient encore bien moins de réalité que celles que nous nous formons des véritables corps, & qui en ont elles-mêmes beaucoup moins que les corps qu'elles nous représentent; puisque vous êtes même toute autre chose que ces grands corps si lumineux que nous voyons dans le Ciel, & que tous ceux que nous n'y sçaurions apercevoir d'ici-bas: car il n'y a rien en tout cela que vous n'avez fait; ce n'est pas même ce que vous avez fait de plus excellent; & non seulement vous n'êtes aucune sorte de corps, mais vous êtes quelque chose de tout

*Par où
nos ames
sont vi-
vantes.*

différent des ames mêmes; puis-que si elles font vivre les corps, & si par-là elles sont bien plus nobles & plus excellentes, vous les faites vivre elles-mêmes, unique vie de mon cœur; & vivant de vous-même, sans changement & sans fin, vous êtes la vie de tout ce qui est principe de vie.

*Luc. 15.
16.*

*Extrava-
gance; des
Mani-
chéens.*

II. Où étiez-vous donc alors, ô mon Dieu, & combien étiez vous loin de moi, ou plutôt combien étois-je loin de vous dans cette terre étrangère où tout me manquoit, comme à cet enfant prodigue réduit à envier le gland que mangeoient les pourceaux, dont i avoit soin? En effet, le gland de ces fables des Grammairiens & des Poètes, dont j'avois repû autrefois une imagination toute charnelle, ne valloit-il pas mieux que ces malheureux dogmes dont je me repaissois alors, & qui étoient comme autant de pièges d'erreur où ces gens-là me faisoient donner? Et ces ouvrages des Poètes où nous voyons une Medée emportée dans l'air par des dragons volans, n'ont-ils pas quelque chose de meilleur & de plus solide que ces cinq élémens que ces misérables s'efforcent d'établir par mille fausses couleurs, & qu'ils font répondre à leurs cinq autres ténébreux, & autres semblables chimères, dont on ne sçautroit se laisser abuser sans se donner la mort? Car enfin la connoissance de la Poésie, toute vaine qu'elle est, donne moyen de gagner du pain; & au lieu que si j'ai écouté la fable de Medée quand on me l'a débitée, & si je l'ai débitée à d'autres, je ne l'ai jamais ni prise ni donnée que pour une fable, j'ai été assez malheureux pour ajouter foi aux dogmes insensés de ces herétiques.

*Ce qui
nous expo-
se à l'er-
reur.*

Et qu'est-ce qui m'a pû faire tomber dans cet abîme, sinon l'égarement de mon esprit, qui s'agitoit & se débatoit vainement, faute d'être instruit de la véritable voye par où on peut arriver à vous connoître, ô mon Dieu, à qui je confesse présente-

ment mes miseres & mes fautes, & qui avez eu pitié de moi avant que j'eusse jamais pensé à vous en faire l'aveu ? Car au lieu de vous chercher par cette intelligence que vous m'avez donnée, & par où vous m'avez distingué des bêtes ; je ne vous cherchois que par ces images grossieres que mes sens ont fait passer dans mon esprit, vous, mon Dieu, qui êtes encore plus inaccessible aux sens & à l'imagination que ce qu'il y a de plus intime dans mon ame, & que l'excellence de vôtre nature élève au dessus de tout ce qu'il y a en moi de plus élevé & de plus dégagé de la matiere.

Voilà ce qui me fit tomber dans les pieges de cette femme audacieuse & insensée, que Salomon dans une figure énigmatique nous représente assise devant sa porte ; & criant aux passans : *Entrez & mangez hardiment de ce pain dont je fais un mystere, & desalterez-vous délicieusement de cette eau que je ne donne qu'en cachette.* Et il ne faut pas s'étonner qu'elle ait pû me séduire, puisqu'elle me trouva hors de moi-même, c'est-à-dire, tout dans mes sens, & tellement offusqué des impressions que j'en avois reçues, que mes pensées ne pouvoient s'élever plus haut.

CHAPITRE VII.

Que ce qui le fit tomber dans les erreurs des Manichéens fut principalement l'ignorance où il étoit sur ce que c'est que le mal ; sur la nature de Dieu ; sur la véritable justice, & sur la maniere dont on peut accorder l'immutabilité de Dieu avec la diversité des pratiques qu'il a ordonnées en divers tems.

2. Comme mes idées n'alloient donc point au de-là de ce qui frappe les sens, ou qu'on peut se représenter par les images qu'on en a tirées ; & que ce qui est d'un autre genre, & qui existe bien plus véritablement que toutes les choses sensibles, m'étoit absolument inconnu, non seulement

Quelle est la source des fausses idées que tant de gens se jurent de la nature de Dieu.

Combien ceux dont l'ame est dans les sens sont peu capables des choses de Dieu.

Ce qui fit tomber S. Augustin dans les erreurs des

*Mani-
chéens.*

je donne créance aux imaginations extravagantes de mes seducteurs, mais je m'en sçavois bon gré, & prenois pour une marque de bon esprit la facilité avec laquelle j'y entrois. Elle ne venoit que de ce que je ne voyois pas d'autre moyen de me satisfaire moi même quand ils me demandoient d'où vient le mal ! si Dieu a un corps borné à un certain espace ? s'il a des ongles & des cheveux ; si l'on peut prendre pour justes des gens * qui avoient plusieurs femmes en même tems, qui trempoient leurs mains dans le sang des hommes, & qui sacrifioient des animaux ?

a
* Patriar-
ches.
3. R. is
18. 40.

*Ce que
c'est que
le mal.*

Tout cela me demontoit le plus aisément du monde dans l'ignorance où j'étois ; & ce qui m'éloignoit le plus de la verité me faisoit croire que j'y entrois. Car je ne sçavois pas que le mal n'est autre chose que la privation du bien, en sorte que ce qu'il y a de mal dans une chose est d'autant plus grand que cette privation approche davantage du néant. Et comment l'aurois-je sçu, moi dont l'esprit ne voyoit rien au de-là des phantômes que les corps avoient imprimez dans mon imagination par mes yeux, comme mes yeux ne voyoient rien au de-là des corps que ces sortes de phantômes representent ?

*Ce que
c'est que
Dieu.*

an. 4.

Je

Je ne sçavois pas non plus que Dieu est un pur esprit ; & qu'il n'est par conséquent ni un corps composé de divers membres, ni rien autre chose de materiel ; puisque toute matiere a des parties dont chacune est moindre que son tout ; & que quand on suposeroit une matiere infinie, toujours seroit-il vrai que chaque partie de cet infini étant bornée à un certain espace, seroit moindre que le tout ; puisque ce qui est materiel ne sçauroit être

Propriété tout entier par tout, & que cela n'appartient

a Les Manichéens s'imaginoient que l'Eglise croyoit tout cela de Dieu, sous prétexte que l'Ecriture parle en quelques endroits comme si Dieu avoit un cop comme les nôtres,

qu'aux natures spirituelles ; c'est-à-dire , à Dieu , *des natu-*
 & aux autres esprits. Je ne voyois pas même *ce res spiri-*
 qu'il y avoit en nous par où nous pussions être *tuelles,*
 semblables à Dieu, ni sur quel fondement l'Ecri-
 ture avoit pû dire que nous avons été faits à son
 image.

13. Je ne connoissois point cette justice vérita-
 ble & toute interieure qui ne juge point des cho-
 ses par les coûtumes & les pratiques exterieures ,
 mais par la rectitude immuable de la Loy éternel-
 le de ce Dieu Tout-puissant, qui n'a établi diver-
 ses pratiques extérieures que par rapport à ce qui
 convenoit aux diverses rencontres des tems , &
 aux differens états des nations. Je ne sçavois pas
 que c'est de cette sorte de justice qu'ont été justes,
 Abraham, Isaac, Jacob, Moyse, David & tous ces
 autres saints Personnages, qui ont été loüez de la
 bouche de Dieu même , & qui ne peuvent être
 taxez d'injustice que par des ignorans qui ne se
 conduisent dans leurs jugemens, que par des vûes
 tout humaines ; & qui prétendent que tout ce qui
 s'est passé depuis le commencement du monde se
 doit mesurer par ce qu'ils pratiquent , & qu'ils
 trouvent établi de leur tems.

Que diroit-on d'un homme qui ne sçachant pas
 l'usage de chaque piece d'armes mettroit les cui-
 sars à la tête, & le casque aux jambes, & murmu-
 reroit de ce que l'un ne viendroit pas bien à l'au-
 tre, ou qui dans un de ces jours où l'on ne permet
 de tenir le marché que jusques à midi, après quoi
 l'on fait fermer les boutiques tout le reste du jour,
 se plaindroit de n'avoir pas la liberté d'étaler &
 de mettre en vente l'après-dinée ce qu'il y auroit
 pû mettre le matin ; ou qui trouveroit mauvais
 que dans une même maison un des valets maniant
 de certaines choses qu'on ne laisseroit pas manier
 à celui qui doit verser à boire ; ou qu'on fît dans
 l'écurie ce qu'on ne permettoit pas de faire au-

près de la table ; ou que les valets ne fussent pas servis comme les maîtres ?

*Justice
éternelle,
invariable,
quoi-
qu'elle or-
donne tai-
rôt une
chose &
tantôt une
autre.*

Voilà à peu près comme sont ceux qui trouvent mauvais que des choses qui ont été permises aux Justes des premiers siècles ne le soient plus aujourd'hui ; & que Dieu, selon la diversité des tems, ait ordonné autre chose à ceux-là, & autre chose à ceux-ci ; quoique la justice à quoi les uns & les autres se sont conformez ait toujours été la même. Car pourquoi sont-ils choquez de cette diversité ; eux qui voyent dans un même corps que ce qui convient à une partie ne convient pas à l'autre ; & dans un même jour que ce qui est permis le matin est défendu l'après-dinée ; & dans une même maison qu'on laisse & qu'on fait même faire de certaines choses dans un endroit qu'on défend & qu'on ne souffriroit pas dans un autre ?

Au lieu donc que la justice en elle-même ne peut ni changer ni varier, les tems à quoi elle préside, changent & se succèdent les uns aux autres, parce que telle est la nature des tems ; & comme la vie des hommes est trop courte, & l'étendue de leur esprit trop bornée pour embrasser celle de tous les siècles ; & pour voir le rapport de ce qui convenoit à des tems & à des nations dont ils n'ont point de connoissance, avec ce qui convient à ce qu'ils ont devant leurs yeux ; ils sont choquez de la différence qu'ils trouvent entre l'un & l'autre ; eux qui ne le sont point, & qui s'accoutument même fort bien de celle qu'il y a entre ce qui convient, aux différentes parties d'un même corps, ou aux différentes heures d'un même jour, ou aux divers endroits, & à la différente qualité des personnes d'une même maison.

14. Voilà à quoi je n'avois point encore pris garde, quoique j'eusse devant les yeux mille choses qui auroient dû m'en faire apercevoir. Car quand je faisois des vers il ne m'étoit pas permis

de mettre toutes sortes de pieds dans toutes sortes de vers ; & dans un même vers chaque pied avoit sa place, qu'il ne m'étoit pas libre de changer. Cependant toutes ces différentes choses se trouvent réunies & subsistent toutes ensemble dans l'art qui me conduisoit. Comment ne prenois-je donc pas garde que cette justice éternelle par où tout ce qu'il y a jamais eu de Saints se sont conduits, réunie en elle-même d'une manière bien plus excellente tout ce qu'elle a jamais ordonné ; & qu'encore qu'elle n'ait pas toujours ordonné les mêmes choses, & qu'elle en ait établi différentes selon la diversité des tems, elle n'en est pas moins demeuree invariable ? Et comment étois-je assez aveugle pour condamner ces saints Patriarches sur la manière dont ils ont usé des choses de ce monde ; & qui n'alloit pas seulement à suivre l'ordre & l'inspiration de Dieu, mais à nous laisser des figures prophétiques de ce qu'il lui avoit plu de leur révéler ?

Justice éternelle, toujours invariable, quoique ses Ordonnances varient selon les tems. Les Saints de l'ancien Testament prophétisoient par leurs actions mêmes,

CHAPITRE VIII.

Différence de ce qui n'est mauvais que par rapport aux circonstances des tems : & de ce qui l'est en soi. Des pechez contre Dieu, & de ceux contre le prochain. Tous les principes fondamentaux de la Morale Chrétienne, sont admirablement expliqués dans ce Chapitre.

15. **M**Ais s'il y a des choses qui ne sont justes ou injustes, que selon de certaines circonstances des tems & des lieux, il y en a aussi qui sont tellement justes par elles-mêmes, qu'en quelque tems & en quelque lieu que ce soit on n'a jamais pu y manquer sans injustice ; comme d'aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, & de toute son ame ; & le prochain comme soi-même. Et de là il s'ensuit que les Pechez contre nature, comme ceux des habitans de Sodome, ont toujours été également detestables & punissables.

Quelles sont les choses qui sont toujours justes, sans aucune différence de tems. Deut. 6.5. Math. 22.37.

Gen. 19.
24.

*Ce qui
fait l'é-
normité
des pechez
contre na-
ture.*

*On est
obligé de
suivre les
loix du
pais où
l'on se
trouve; &
pourquoi.*

*Les or-
dres de
Dieu sont
préférables
aux Loix
particulie-
res de
quelque
société que
ce soit.*

bles, sans aucune difference de tems ni de nation, en sorte que si tous les peuples de la terre s'y étoient abandonnez, comme ceux de ces malheureuses villes, ils auroient tous été également coupables devant Dieu, qui n'a pas fait les hommes pour user ainsi les uns des autres. Ainsi c'est violer les loix de la société qui doit être entre le Créateur & les créatures, que de souiller par une infamie si desordonnée la pureté de la nature dont il est l'auteur.

Pour ce qui n'est crime que parce qu'il est contraire aux mœurs & à l'usage de quelque pais ou de quelque peuple, la regle qu'on doit suivre sur cela, est de se conformer à l'usage reçu & pratiqué dans les lieux où l'on se trouve. Car chaque état ou chaque nation subsiste sur de certaines conventions générales, qu'il n'est permis ni aux citoyens, ni aux étrangers de violer; puisque toute partie qui s'éloigne du raport qu'elle doit avoir avec son tout est vicieuse & dereglée.

Mais quand c'est Dieu qui ordonne quelque chose de contraire aux mœurs ou aux conventions mutuelles de quelque peuple que ce soit, il faut le faire, quoiqu'il ne se soit jamais fait; il faut l'établir quoiqu'il ne fût point encore établi, ou le rétablir si l'on n'avoit que cessé de le pratiquer. Car si un Prince peut ordonner dans les lieux de son obéissance des choses que ni ses Prédecesseurs ni lui n'avoient point encore ordonnées, & s'il est constant que bien loin que ce soit violer les loix de la société que de suivre cette nouvelle Ordonnance, ce seroit au contraire les violer que de ne la pas suivre, puisque la premiere Loy de toute société, c'est d'obéir à son Roy; combien plus sommes-nous obligez d'obéir sans hesiter à tout ce que Dieu nous commande, puisqu'il est le Roi des Rois, & que sa Royauté s'étend sur toutes les créatures? Et comme dans les sociétés

DE S. AUGUSTIN, LIV. III. CH. VIII. 81
humaines les puissances supérieures sont toujours
celles à qui l'on obéit préféablement aux autres,
qui ne voit qu'il faut que Dieu soit obéi préféra-
blement à toutes ?

16. Ce que j'ai dit de ces sortes de pechez qui
vont à se corrompre soi-même n'est pas moins
vrai de ceux qui blessent le prochain par quelque
chose d'injurieux ; ou par quelque tort qu'on lui
fait, soit par haine & par vengeance, soit pour
avoir son bien, comme les voleurs qui détroussent
les passans ; ou pour prévenir quelque mal que
l'on en craint ; ou par pure envie, comme il arrive
à ceux qui se voyant dans la misere ne scauroient
souffrir que d'autres soyent plus heureux, ou qui
même étant dans la prospérité craignent que d'au-
tres ne s'élèvent aussi haut qu'eux, ou prennent
en haine ceux qui sont déjà élevez ; soit enfin par
le seul plaisir de se repaître des maux d'autrui,
comme ceux qui aiment les combats des gladi-
ateurs, ou ceux qui font métier d'insulter aux au-
tres & de s'en moquer.

*Quel pe-
ché c'est
que de se
faire un
plaisir des
maux
d'autrui.*

Voilà quelles sont les principales branches des
pechez des hommes ; dont la racine est toujours
ou l'orgueil, c'est à dire, la passion de s'élever au-
dessus des autres ; ou la curiosité, c'est à dire, le
desir de sçavoir & de connoître ; ou la vulté,
c'est-à-dire l'envie de jouir de ce qui fait plaisir
aux sens. Car c'est toujours par quelqu'une de
ces trois sortes de concupiscences, ou par deux,
ou par toutes, que l'on pêche, soit contre quel-
qu'un de ces trois premiers préceptes & du déca-
logue qui reglent ce qu'on vous doit, ô mon Dieu,
qui par les douceurs de vos bontés infinies rempe-
rés l'éclat de vos grandeurs ; ou contre quelqu'un
de ces sept autres qui reglent ce que l'on doit au
prochain.

*Quelles
sont les
sources
des pecher
des hom-
mes.*

*Decalo-
gue, regle
de ce
qu'on doit
à Dieu,
& de ce
qu'on doit
au pro-
chain.*

Mais par où est-ce que les pechés des hommes
vous peuvent regarder, vous qui ne scauriés être

*Nos pe-
chez ne*

font aucun mal à Dieu. ni corrompu par aucune impureté, ni blessé par aucun attentat? Vous ne les punissez donc, à proprement parler, que du mal qu'ils se font à eux-mêmes: car c'est toujours contre eux-mêmes qu'ils péchent lorsqu'ils péchent contre vous; & leur iniquité retombe toujours sur eux-mêmes; soit lors qu'ils corrompent leur propre nature, & qu'en usant avec excès des choses mêmes permises, ou en se portant avec une ardeur brutale, *Sur qui tombe le mal que nous faisons.* jusqu'à ce qui est défendu, & jusques à abuser les uns des autres, contre les loix de cette même nature, ils renversent l'ordre où vous l'avez établie en la créant; ou lors que regimbant contre *Pl. 2. 12.* l'éperon, ils s'emportent contre vous par des *Rom. 1. 26.* mouvemens secrets, ou par des paroles de blasphème; ou lors que pour éviter quelque chose qui les choque, ou pour parvenir à quelque chose qui leur plaît, ils portent leur audace jusqu'à rompre les liens de la société civile par des divisions, & des cabales.

L'excès dans l'usage même des choses permises est un péché & par où? Or rien de tout cela ne se fait jamais que lors qu'on vous abandonne; ô fontaine de vie; & qu'au lieu de ne s'attacher qu'à vous, qui êtes le bien commun, & le modérateur aussi bien que le Créateur de toutes choses, on se tire à part, par un mouvement d'orgueil & d'amour propre, pour s'attacher à quelque faux bien.

Act. 9. 5. *Principe de tout péché.* Comme donc l'orgueil est ce qui éloigne de vous, ce n'est que par une humble pitié qu'on s'en rapproche. C'est-là ce qui fait que vous nous purifiez, & que vous nous guérissiez de toutes nos habitudes de péché; que vous nous pardonnez nos fautes à mesure que nous vous les confessons; que vous exaucez les gémissemens que la pesanteur du joug de l'iniquité nous fait pousser; & que vous brisez les chaînes où nous nous sommes volontairement engagés; pourvu que l'amour d'une fausse liberté ne nous fasse plus, pour ainsi

Ce qui nous éloigne de Dieu. *Fruit de l'humilité.* Comme donc l'orgueil est ce qui éloigne de vous, ce n'est que par une humble pitié qu'on s'en rapproche. C'est-là ce qui fait que vous nous purifiez, & que vous nous guérissiez de toutes nos habitudes de péché; que vous nous pardonnez nos fautes à mesure que nous vous les confessons; que vous exaucez les gémissemens que la pesanteur du joug de l'iniquité nous fait pousser; & que vous brisez les chaînes où nous nous sommes volontairement engagés; pourvu que l'amour d'une fausse liberté ne nous fasse plus, pour ainsi

dire, lever les cornes contre vous ; & que cette malheureuse avarice à qui vous ne suffisez pas, & qui pour vouloir tout embrasser ne manque jamais de tout perdre a, ne nous fasse point préférer ce qui n'est un bien que pour nous à ce qui est le bien general de tout le monde, c'est-à-dire à vous, ô mon Dieu.

*L'amour
des biens
particuliers nous
fait perdre le bien
souverain
& universel.*

a Voyez la fin du 41. chap. du 10. Liv.

CHAPITRE IX.

a

Des pechez legers. De certaines actions qui paroissent des pechez & qui n'en sont point. Qu'il faut faire tout ce que Dieu ordonne de quelque nature qu'il soit, & qu'il ne s'agit que de bien connoître ce qu'il ordonne.

17. **O**utre ces deux sortes de crimes, dont les uns vont à se corrompre soi-même, & les autres à nuire au prochain, il y a dans ceux mêmes qui s'avancent vers le bien des pechez legers qu'on ne sçauroit s'empêcher de condamner, quand on juge des choses par les regles les plus parfaites a; mais qui manquent pourtant un amendement qu'on ne sçauroit aussi s'empêcher de louer quand on considère les fruits qu'on a sujet d'en attendre, quoiqu'ils ne soient encore, pour ainsi dire, qu'en herbe. Il y a même de certaines actions qui ont quelque air de ces deux premières sortes de crimes, dont les uns vont à se corrompre soi-même, & les autres à faire tort au prochain; mais qui ne sont pourtant point des pechez, parce qu'elles ne sont ni contre ce qu'on vous doit, mon Seigneur & mon Dieu, ni contre les loix de la société humaine; comme de faire des amas extraordinaires des choses qui sont nécessaires à la vie, & dont les conjonctures où l'on se

*Belle regle pour
juger de
ce qui est
peché ou
non.*

a Comme de certaines fautes de promptitude ou d'indiscretion, où l'amour même du bien peut faire tomber quelquefois.

trouvent demandent qu'on ne demeure pas dépourvû Car quoi qu'on ne le fasse que par besoin, ceux qui le voyent faire ne sont point assurés qu'il n'y entre un peu d'avarice. Il en est de même de l'exactitude & de l'application avec laquelle ceux qui sont préposés pour châtier les coupables s'acquittent de ce devoir. Car quoi qu'ils ne le fassent qu'avec une autorité legitime, & dans la seule vûë d'empêcher le mal, ceux qui les voyent faire ne sont point assurés qu'il n'y entre quelque mouvement de colere & de cruauté.

Il y a grande différence entre ce que nos actions sont aux yeux de Dieu, & ce qu'elles paroissent aux yeux des hommes. Ainsi entre les actions qui paroissent mauvaises aux hommes, il y en a beaucoup que vous approuvez, & à quoi vôtre verité rend témoignage. Et entre celles que les hommes approuvent, il y en a beaucoup aussi que vous condamnez ; parce que souvent les circonstances du tems & ce qu'il y a de particulier & de caché dans l'intention, font qu'une action est toute autre chose que ce qu'elle paroît. Mais enfin quoique vous pussiez ordonner tout d'un coup de moins attendu, & de plus extraordinaire, à qui peut douter qu'il ne fallût le faire sans balancer, quand

Ce qui fait la qualité de nos actions. vous l'auriez défendu auparavant, & qu'il vous plairoit de tenir caché pour un tems ce qui vous obligeroit de l'ordonner ; & même quand il seroit contraire aux loix de quelque société particuliere : puisque ce qui fait la justice de quelque société que ce puisse être, c'est uniquement de vous obéir. La question est de sçavoir que c'est vous qui ordonnez ces choses-là ; & heureux ceux qui le sçavent. Or tout ce que vous avez fait faire d'extra-

a Comme quand Dieu ordonna à son peuple d'emporter tout ce qu'ils pourroient des richesses des Egyptiens. Car ce qui auroit été un crime sans cet ordre exprés de Dieu devint une action legitime : & tant s'en faut que ce fût un péché aux Israélites que de voler ainsi les Egyptiens, qu'ils eussent péché s'ils eussent manqué de le faire. *S. Aug. cont. Faust. l. 22. chap. 7.*

DE S. AUGUSTIN, LIV. III. CH. X. 85
ordinaire à tout ce que vous avez jamais eu de
veritables serviteurs étoit nécessaire pour l'état où
les choses étoient alors, ou pour annoncer par des
figures les mysteres à venir, a.

a Car ces saints personnages prophétisoient par leurs
actions aussi bien que par leurs paroles. *S. Augustin.*
contre Faust. liv. 4.

CHAPITRE X.

*Les principes des Manichéens le firent tomber jusques dans
les imaginations les plus extravagantes de ces heretiques.*

18. C'Étoit faute d'être instruit de ce que je
viens de dire que je me mocquois de ces
saints Patriarches & Prophetes qui vous ont si fi-
dellement servi; mais par ces moqueries insensées
je m'en attirois bien d'autres de vous puis qu'en-
fin ces beaux principes, dont je m'étois laissé pre-
venir; me conduisirent enfin de degré en degré
jusqu'à cet excès d'extravagance que de croire
que quand on déracine une figue de l'arbre qui
l'a produite, la mere & la fille pleurent chacune de
son côté; & que ce lait que l'une & l'autre jettent
en sont les larmes. Que néanmoins si cette figue,
qui n'a pû être cueillie que par un attentat dont
tout bon Manichéen seroit incapable, vient à être
mangée par quelqu'un de ceux qu'on appelle S.
& *Elus* parmi eux, les gemissemens qu'il pous-
se dans la priere, en seront exhaler des Anges, &
même des particules de la substance du Dieu sou-
verain & veritable, qui seroient toujours demeu-
rées engagées dans ce fruit si elles n'en avoient
été détachées par les dents de cet *Elu*; & par le
dissolvant de son estomach. Aisi j'étois assez mi-
serable pour croire qu'il falloit avoir plus de pitié
des fruits de la terre que des hommes pour qui
ils sont faits. Car quelque fainr que pût avoir un
homme qui n'eût pas été Manichéen, j'aurois cru

*Extra-
vagance
des Ma-
nichéens.*

que c'eût été condamner cette pauvre figue au dernier supplice que de la lui donner à manger.

CHAPITRE XI.

Douleur de sainte Monique de voir son fils Manichéen. Combien elle répandoit de larmes pour lui. Songe prophétique par où Dieu la consola.

39. **V** Oila dans quel abîme de tenebres j'étois plongé : mais vous avez enfin étendu du haut du Ciel vôtre main favorable pour m'en retirer , touché des larmes que ma mere, vôtre fidele servante , ne cessoit point de répandre pour moi. Car comme elle me voyoit mort , parce qu'elle regardoit les choses des yeux de la foi , & *Combien la foy de sainte Monique étoit vive,* qu'elle en jugeoit par la lumiere interieure de l'esprit que vous lui aviez communiqué, elle me pleuroit bien plus amèrement que les autres meres ne pleurent leurs enfans quand elles les voyent porter en terre. Mais vous l'exauciez , Seigneur , vous l'exauciez ; vous aviez égard à ses larmes , qui couloient en si grande abondance, & dont elle baignoit tous les lieux où elle faisoit ses prieres. Ce songe même d'où elle sortit toute consolée, & qui fit qu'elle me permit de demeurer & de manger avec elle, ce qu'elle n'avoit point voulu souffrir depuis qu'elle avoit sçu que j'étois engagé dans des erreurs si detestables , & dont elle avoit tant d'horreur, ne venoit-il pas de vous ? Et voici quel il étoit. Elle se vit elle même sur une longue regle de bois, & auprès d'elle un jeune homme tout brillant de lumiere , qui la voyant plongée dans la douleur , lui demanda avec un visage gai & souriant , quel étoit donc le sujet de cette douleur & de ces torrens de larmes qu'elle répandoit tous les jours ? Il le lui demanda de cet air qui fait voir que les questions que l'on fait , sont plutôt pour apprendre quelque chose de bon à

Revelation en voyée de Dieu à sainte Monique, sur la conversion future de son fils.

ceux à qui l'on parle , que pour rien apprendre d'eux ; & elle lui ayant répondu qu'elle pleuroit la perte de mon ame : Tenez-vous en repos, lui dit-il; & ne voyez-vous pas que ce fils que vous pleurez est où vous êtes ? Sur quoi ayant regardé à côté d'elle, elle me vit sur la même regle où elle étoit. En faut-il davantage pour faire voir que vôtre oreille n'étoit pas fermée aux gémissemens de son cœur, ô mon Dieu, dont la bonté n'est pas moindre que la puissance ; & qui non seulement avez soin de nous, mais dont l'application est pour chacun en particulier comme si vous n'en aviez point d'autre à conduire ?

20. N'est-ce pas encore par un effet du soin que vous aviez de l'éclairer & de la consoler intérieurement, que m'ayant conté ce même songe , & voyant que j'en voulois conclurre qu'elle devoit espérer de se voir un jour comme j'étois, plutôt que de me voir comme elle étoit, elle me répondit sans hésiter : Non non cela ne peut être ; & il ne m'a pas été dit que j'étois où vous étiez, mais que vous étiez où j'étois.

Jé ne puis me dispenser de reconnoître ici devant vous, Seigneur , ce que j'ai dit plusieurs fois dans d'autres rencontres, & dont je me souviens fort bien , que cette reponse que vous me fîtes entendre par la bouche de ma mere, qui sans balancer un moment sur l'interprétation que je voulois donner à son songe , & qui toute fautive qu'elle étoit pouvoit avoir sa vrai semblance, vit tout d'un coup ce qu'il falloit voir , & que je n'aurois pas vû sans elle , me toucha plus que le songe même par où il vous avoit plu de soulager sa douleur en lui donnant dès-lors des présages d'une joye qu'elle devoit goûter un jour , mais qui étoit encore bien éloignée. Car je demeurai encore bien près de neuf ans dans cet abîme de bouë , & dans ces tenebres d'erreur , faisant souvent des

L'esperance des Saints ne ralentit point leur ferveur.

efforts pour en sortir , mais des efforts qui n'aboutissoient qu'à m'y enfoncer encore davantage. Et durant tout ce tems là cette veuve , telle que vous les aimez, c'est à dire, pieuse, chaste & temperante , ne cessoit point de prier & de pleurer pour moi, avec une ardeur, qui bien loin de s'être ralentie par l'esperance que vous lui aviez donnée, n'en étoit devenue que plus vive. Mais quoique vous receussiez favorablement ses prieres , vous me laissiez toujours engager de plus en plus dans l'erreur qui m'aveugloit.

CHAPITRE XII.

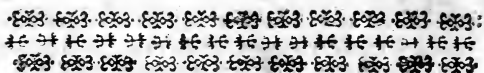
Entretien de sainte Monique avec un S. Evêque. Parole consolante de ce Prelat, qui fut reçue d'elle comme une assurance que Dieu lui donnoit de la conversion de son fils.

21. **V**OUS lui donnâtes encore une autre assurance que je marquerai en passant, puisqu'elle me revient dans l'esprit: car je laisse beaucoup d'autres choses ; les unes parce que je n'en ai pas la memoire bien présente; & les autres parce que l'impatience que j'ai de venir à celles que je me sens le plus pressé de declarer à la loüange de vôtre saint nom, ne me permet pas de m'y arrêter.

Ce fut par la bouche d'un saint Evêque , nourri dans le sein de vôtre Eglise, & versé dans vos saintes Ecritures. Elle le pressoit un jour de vouloir bien confeser avec moi, pour refuter mes erreurs, & me faire passer du mensonge à la verité: car elle s'adressoit pour cela à tous ceux qu'elle croyoit capables de me rendre cet office. Mais ce bon Prelat n'en voulut rien faire, & il fit fort sagement , à ce que j'ai compris depuis. Ne voyez-vous pas, lui dit-il , que vôtre fils n'est point assez docile, & qu'il est trop enflé de ces vaines connoissances, qui ont encore pour lui la grace de la nouveauté?

Car elle lui avoit appris avec combien de fierté j'avois insulté à quelques ignorans ; qui s'étoient trouvez embarrassés de mes questions. Laissez-le donc, continua ce saint Evêque, & contentez-vous de prier pour lui. Il se détrompera tout seul par la lecture des Livres mêmes de ces gens-là, & il ne lui faut autre chose pour voir combien leurs erreurs sont impies & détestables. Il lui conta tout de suite qu'ayant lui-même été mis entre les mains de ces heretiques par sa mere qu'ils avoient séduite, il avoit non seulement lû, mais transcrit la plus grande partie de leurs Livres ; & que sans que personne fût entré en dispute avec lui, & se fût mis en devoir de lui ouvrir les yeux, il avoit reconnu de lui-même combien cette secte étoit détestable, & s'en étoit retiré. Ma mere ne se rendoit pas pour cela ; & ne cessoit point de le conjurer avec beaucoup de larmes qu'il voulût bien me voir, & entrer en matiere avec moi. Mais lui, comme lassé de ces instances : Allez, lui dit-il, vous n'avez qu'à continuer : il n'est pas possible qu'une mere qui demande avec tant de larmes le salut de son fils, ait jamais la douleur de le voir perir ; ce qu'elle reçût, à ce qu'elle m'a dit plusieurs fois depuis, comme une voix qu'elle auroit entendue du Ciel.

Fin du Troisième Livre.



SOMMAIRE

DU QUATRIÈME LIVRE.

IL déplore l'aveuglement qui l'avoit tenu neuf ans entiers dans les erreurs des Manichéens, & qui les lui avoit même fait inspirer à d'autres ; la vanité qui l'avoit porté à disputer le prix de la Poësie, & l'entêtement qu'il avoit eu pour l'Astrologie judiciaire. Ensuite il parle de l'amitié qu'il fit avec un jeune homme de son âge, dans le tems qu'il commençoit d'enseigner la Rhétorique à Thagaste, & de la douleur qu'il eut lors que Dieu le lui enleva ; ce qui lui donne lieu de dire les plus belles choses du monde sur la manière dont on doit aimer ses amis & sur le néant de toutes les choses qui passent. Il touche quelque chose de son Ouvrage de la Beauté & de la Convenance, qu'il avoit fait à l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans, & de l'ouverture qu'il avoit naturellement pour les sciences.



LES


CONFESSIONS

DE S. AUGUSTIN.

L I V R E IV.

CHAPITRE I.

Ses égaremens continuentsil entraîne même les autres dans l'erreur & sa vanité va jusqu'à lui faire disputer le prix de la Poësie. Ce que les principes des Manichéens lui faisoient faire pour expier ses pechez, Il confesse toutes ses miseres d'autant plus volontiers, qu'elles font mieux voir ce qu'il devoit à la misericorde de Dieu qui l'en avoit tiré.

1.  **E**T O I S alors dans la dix-neuvième année de mon âge, & durant les neuf qui se passerent depuis celle-là jusqu'à la vingt-huitième, je ne fis autre chose que me livrer à l'erreur, & en infecter les autres; trompeur & trompé par les illusions d'une infinité de passions. Je trompois donc, & publiquement, en faisant des leçons de ces vaines connoissances à quoi l'on a donné le nom de *belles lettres*; & en secret par des dogmes empoisonnez qui se couvroient d'un faux nom de Religion, dominé dans l'un par l'orgueil, dans l'autre par la superstition, & dans tous les deux par le mensonge & la vanité.

Je cherchois les fumées d'une gloire populaire, jusqu'à disputer le prix de la Poësie, & à me repaître de quelque chose d'aussi vain que les acclamations de theatre qu'il attire à celui qui le remporte; & le fragile éclat d'une couronne qui

se flétrit du matin au soir^a ; & courrois toujours avec la même ardeur après les folies des spectacles , & les plaisirs emportez de l'impudicité. Il est vrai que je cherchois aussi à me purifier de ces souillures ; mais tout ce que je sçavois faire pour cela c'étoit d'apporter des fruits à manger à ceux qu'on apelloit *Saints* & *Elus* parmi les Manichéens, afin que dans le Laboratoire de leur estomach ils en tiraient des Anges & des Dieux par qui je pûsse être delivré de mes pechez Voila à quoi je passois ma vie , avec quelques-uns de mes amis, abusez comme moi , & qui l'étoient même par moi.

Que ces sages que vous n'avez pas encore mis sous vos pieds en abbattant leur orgueil par une humilité salutaire , se moquent de moi tant qu'il leur plaira ; cela ne m'empêchera pas de confesser à la gloire de vôtre saint Nom ma honte & ma turpitude. Permettez-moi donc, ô mon Dieu, & faites-moi la grace de parcourir & de retrouver dans le fonds de ma mémoire , tous mes égaremens passez ; & de vous offrir un sacrifice de

Ps. 16. 6 loüanges en action de grace de la miséricorde que vous m'avez faite de m'en retirer. Car quand on

*A quoi
on doit
s'attendre
quand on
veut se
conduire
soi-même.*

veut se servir de guide à soi-même ; peut-on manquer de tomber dans le précipice ; & peut-on jamais être bien que lorsqu'on se tient attaché à vous , pour succer , comme un enfant collé aux mammelles de sa nourrice, ce lait dont vous nourrissez ceux qui sont encore enfans dans la vie de la grace ; ou pour se soutenir par une autre sorte de nourriture incorruptible , que vous donnez à ceux qui sont plus avancez , & qui n'est autre chose que vous même ; & un homme , quel qu'il soit , qu'est-il autre chose qu'un homme ? Que les forts & les riches se moquent donc de moi ,

^a On mettoit une couronne de fleurs sur la tête de celui qui avoit remporté le prix de la Poësie.

si bon leur semble ; pour moi, qui sens ma misère & mon indigence, je m'en tiendrai à publier vos grandeurs & vos miséricordes.

CHAPITRE II.

Il commence d'enseigner la Rhetorique. Avec combien d'exactitude & de pureté d'intention il s'acquittoit de cet employ. Son commerce avec une femme qu'il entretenoit, & à laquelle il gardoit fidélité, comme si s'en étoit une femme légitime. Dans quel esprit il rejetta les offres d'un certain devin qui se faisoit fort de lui faire remporter le prix de la Poésie. Combien il avoit de fausses idées sur la nature de Dieu.

2. J'Enseignois la Rhetorique dans ce tems-là ; & maîtrisé par ma cupidité je faisois trafic de cette éloquence qui se vante de sçavoir maîtriser les cœurs. Vous sçavez, Seigneur, qu'au moins j'avois cela de bon que j'étois bien aise de n'avoir que des écoliers sages & reglez ; c'est-à-dire, de ceux qui passent pour tels aux yeux des hommes ; & que si je leur enseignois les adresses de l'éloquence, c'étoit avec une intention droite, & dans la vûe que s'il les employoient quelque jour pour sauver la vie à des coupables, au moins ils ne s'en servissent jamais pour faire perir des innocens. Comme dans les voyes pleines de pièges où je marchois, & au travers de l'épaisse fumée qui exhaloit de mes crimes & des mes déreglemens, vous me suiviez toujours des yeux, quoique de loin, vous voyez donc au moins quelques étincelles de droiture dans la fidélité avec laquelle j'enseignois ces enfans ; quoique nous n'aimassions & ne cherchassions ni eux ni moi que la vanité & le mensonge.

J'avois une femme dans tout ce tems-là ; & quoique ce ne fût qu'une concubine, dont l'ardeur folle & emportée de mon impudicité avoit eu soin de se pourvoir, je n'en voyois point d'autre, & je lui gardois fidélité. Mais je ne laissois

*Differen-
ce de l'a-
mour im-
pudique,
& de l'a-
mour con-
jugal.* pas d'éprouver & de sentir dans ce malheureux commerce combien il y a de difference entre l'amour conjugal qui a pour but de mettre des enfans au monde ? & un amour de débauche & d'impudicité d'où l'on craint d'en voir naître, quoique quand il en vient on ne puisse s'empêcher de les aimer.

3. Je me souviens que dans ce même tems aiant voulu disputer le prix de la Poësie, qui se donne en plein theatre à celui qui a le mieux fait ; un certain homme qui faisoit le métier de devin, me fit demander ce que je voulois lui donner, & qu'il me feroit remporter le prix. Je sçavois que c'est en sacrifiant de certains animaux aux demons que ces gens là pretendent arriver à leur but ; & que c'étoit par là que celui-ci se faisoit fort de me les rendre favorables ; & comme j'avois en horreur ces mysteres d'abomination, je lui fis dire que quand la couronne à quoi j'aspirois seroit toute d'or, & qu'elle devroit être immortelle, je ne consentirois pas que pour me la procurer on fit mourir une mouche.

*Pour agir
par un
vrai motif
d'amour
de Dieu,
il faut
bien sça-
voir ce
que c'est
qu'aimer
Dieu,
Combien il
est dange-
reux de se
méprendre* Cependant, ô Dieu de mon cœur, ce ne fut point par aucun mouvement de cet amour chaste qu'on doit avoir pour vous que je rejetterai cette daimable proposition ; puisque je ne sçavois pas même ce que c'étoit que vous aimer, & que j'étois si éloigné de vous connoître, que je ne pouvois vous concevoir que comme une certaine lumiere fort pure & fort subtile, mais toujours corporelle, ^b car une ame n'est-elle pas impure & adultere, quand au lieu de vous adresser ses soupirs elle les adresse à de tels phantômes ? N'est-ce pas là mettre son esperance dans la fausseté, & devenir *la pâture des vents*, pour user des

a Parce que les Manichéens étoient persuadez qu'on ne pouvoit sans crime ôter la vie à aucune sorte d'animaux.

b C'étoient l'idée que les Manichéens avoient de Dieu.

termes d'un de vos Prophetes ? Ainsi en même ^{dans l'in-}
 tems que je ne voulois pas qu'on sacrifiât aux ^{dée qu'on}
 demons pour moi , je m'y sacrifiois moi-même ^{a de Dieu.}
 par les superstitions où j'érois. Car ce que ce Pro- ^{Osée. 12.}
 phete appelle *devenir pâture des vents*, n'est-ce pas ^{11.}
 devenir la pâture des demons , qui se repaissent
 de nos égaremens ? & qui s'en font un plaisir &
 un joiët ?

CHAPITRE III.

*Son entêtement pour l'Astrologie judiciaire. Combien elle est
 contraire aux principes de l'Evangile. Ce que Vindicien &
 Nebride lui disoient pour le retirer de cette vaine curiosité.*

4. **P**OUR ces autres imposteurs à qui l'on don-
 ne le nom d'Astrologues, comme ils ne se
 servent point de sacrifices , & que leurs prédic-
 tions ne sont point fondées sur le culte des de- ^{Le pieté}
 mons ; je ne cessois de les consulter. Cependant la ^{ne permet}
 veritable pieté Chrétienne les condamne & les ^{pas de}
 rejette aussi-bien que les autres ; & avec grande ^{s'arrêter}
 raison ; puisqu'au lieu qu'elle nous oblige, ô mon ^{aux pré-}
 Dieu, de vous confesser nos fautes , & de vous ^{dictions}
 dire avec le Prophete : *Ayez pitié de moi , Sei-* ^{des Astro-}
gneur ; & guérissez mon ame, devenuee malade par ^{logues. &}
le peché qu'elle a commis contre v us ; & qu'elle ^{pourquoi.}
veut que bien loin d'abuser de la bonté avec la- ^{Is. 40. 8.}
quelle vous nous pardonnez , nous nous souve- ^{Joan. 8,}
nions de cet avis du Sauveur à l'aveugle né ; Vous ^{14.}
voilà guéri, prenez garde à ne p us pecher, de peur
qu'il ne vous arrive quelque chose de pire ; ces gens-
 là renversent une si sainte doctrine. Car n'est-ce
 pas la renverser que de nous venir dire comme ils
 font ; il y a dans le Ciel une cause qui par une for-
 ce inévitable vous jette dans le peché, c'est Ve-
 nus, Mars, ou Saturne, qui vous ont fait faire une
 telle action ? Et n'est-il pas clair que cela ne va
 pas à moins qu'à disculper l'homme , qui n'est

que chair & sang , corruption & pourriture , & à flatter son orgueil d'une fausse innocence , en rejetant tout le mal qu'il fait sur le Créateur & le Modérateur du Ciel & des astres, c'est-à-dire , sur vous, ô mon Dieu , source de toute justice, & de cette douceur celeste que nous trouvons dans le bien ; qui rendez à chacun selon ses œuvres ^a, mais qui ne rejetez pas un cœur contrit & humilié ?

Matth. 16.
27.
El. 50. 15.

Jac. 4. 6.
Eies. 5. 5.

5. Vous ne m'abandonnâtes pas dans ce besoin, ô mon Dieu ; & vous vous servîtes pour me détromper d'un celebre vieillard que je voyois fort souvent en ce rems-là. C'étoit un homme de tres-bon esprit, grand Medecin, & tres-distingué dans cet art, & dont la main avoit mis sur ma tête, malade de l'amour de la fausse gloire , la couronne que j'avois remportée dans cette dispute de la Poésie où j'étois entré ; ce qu'il avoit fait en qualité de Proconsul & non pas de Medecin. Ce ne fut pas non plus en qualité de Medecin qu'il contribua à me tirer de l'état où j'étois : cela n'appartenoit qu'à vous , ô mon Dieu , qui n'êtes pas moins fidelle à faire grace aux humbles, que ferme à résister aux orgueilleux ; & ce fut vous en effet qui commençâtes d'apliquer des remedes à mon ame par le moyen de ce bon vieillard.

Comme je le voyois donc fort familièrement, & que j'étois presque toujours avec lui , ne pouvant me lasser de l'entendre parler , parce qu'encore qu'il ne parlât pas le plus poliment du monde, c'étoit toujours d'une maniere vive & sententieuse, qui faisoit beaucoup de plaisir ; il s'aperçut bien-tôt par les entretiens que nous avions ensemble , que j'étois fort attaché aux Livres des tireurs d'horoscope ; & il me conseilla , avec toute la bonté que j'aurois pû attendre d'un pere , de

^a D'où il s'ensuit que chacun est donc coupable du mal qu'il fait.

quitter

quitter tout cela : & de ne pas consumer à des choses si vaines le travail & l'application dont j'avois besoin pour des études utiles & solides, il me dit même qu'étant jeune, il s'étoit appliqué à l'Astrologie dans le dessein d'en faire profession, & de s'en servir pour gagner du bien ; & que puisqu'il étoit venu à bout d'entendre Hipocrate quand il l'avoit étudié depuis, je pouvois bien croire que les mystères de l'Astrologie ne s'étoient pas trouvez au dessus de sa portée ; & qu'en effet il n'y avoit renoncé, pour s'appliquer à la Médecine, que parce qu'il en avoit reconnu la fausseté, & qu'il n'étoit pas d'un honnête homme de faire métier de tromper. Et vous ne devez pas faire difficulté, ajoûtoit-il, d'en croire un homme qui faisant son compte de subsister par cette vaine science, l'avoit appris le plus à fonds qu'il lui avoit été possible ; au lieu que comme vous avez déjà la Rhetorique pour gagner du bien, c'est sans besoin, & par pure curiosité que vous vous appliquez à l'Astrologie.

Je lui demandai sur cela comment il se pouvoit donc faire que ceux qui en tiroient des prédictions rencontraient si souvent ? & il me répondit, selon ses idées, que cela venoit du hazard, qui pouvoit beaucoup dans les choses de la nature. Car, me disoit-il, si dans cette autre sorte de divination où pour s'éclaircir sur quelque chose, l'on se sert du Livre de quelque Poète ouvert au hazard, on rencontre souvent des vers qui quadrent merveilleusement bien à l'affaire dont il s'agit, quoique le Poète n'eût rien moins que cela dans l'esprit quand il écrivoit ; il peut bien arriver, par quelque secret instinct, & par de certains mouvemens de l'ame qui sont inconnus à l'Astrologue même, que ses réponses s'accordent avec les aventures de celui qui le consulte, ainsi quand les Astrologues rencontrent, c'est par hazard, & point du tout par science.,,

6. Voila ce que vous me fîtes entendre par le ministère de ce bon vieillard, & qui s'étant imprimé dans ma memoire me mit sur les voyes pour aller plus avant dans la suite. Car alors ni lui, ni mon cher ami Nebride, qui étoit un des meilleurs hommes du monde, fort sage quoique jeune, & fort en garde contre la fausseté, & qui se mocquoit de toutes ces vaines prédictions, ne purent jamais me persuader de les rejeter; parce que je déferois bien davantage à l'autorité de ceux qui en ont écrit, qu'à tout ce que ces deux hommes me pouvoient dire; & que je n'avois encore rien trouvé qui eût le degré de clarté qu'il me faisoit pour être convaincu, à n'en pouvoir plus douter, que quand les Astrologues répondoient juste à ceux qui les consultoient, c'étoit par hazard, & non pas par science, ni par aucune connoissance qu'ils pussent tirer de l'inspection des Astres.

CHAPITRE IV.

Il fait la plus grande amitié du monde avec un jeune homme de son âge, & lui inspire ses erreurs, Dieu le lui enleve bien-tôt après. Merveilleux changement que fit le Baptême dans le cœur de ce jeune homme, quoiqu'il fût sans connoissance quand on le lui donna. Dans quel excès de douleur la mort de cet ami jetta saint Augustin.

7. **E**Nviron le même tems, comme je commençois d'enseigner dans le lieu de ma naissance, * Tha-ce *, je fis amitié avec un jeune homme, avec gaste qui je me trouvai dans une conformité d'inclinations & de sentimens qui me le fit aimer au de-là de tout ce qu'on peut dire. Nous étions tous deux de même âge, & dans la fleur de nos ans; nous nous étions connus dès nôtre premiere enfance; nous nous étions vûs croître l'un l'autre; nous avions été à l'école ensemble, & nous avions joiué ensemble. Mais ce qu'il y avoit alors d'amitié en-

tré nous n'aprochoit pas de celle qu'il y eut depuis ; si toutefois celle-ci même se peut appeler amitié : Car il n'y a de vraie amitié que celle que vous formez entre ceux qui vous aiment , & qui sont unis par le lien de cette charité que repand dans nos cœurs le Saint Esprit qui nous est donné. Cependant celle qui étoit entre ce jeune ^{Rom. 37.} homme & moi , m'étoit d'une douceur incroya-^{5.} ble. Elle étoit fondée , comme j'ai déjà dit , sur une parfaite conformité d'inclinations & de sentimens : car il me déferoit tellement sur toutes ^{Ce qui fait l'amitié entre les hommes.} choses que de la sainte doctrine , où il avoit été nourri dès son enfance, mais dont-il n'étoit néanmoins que mediocrement instruit, je l'avois jeté dans ces chimères & ces superstitions pernicieuses dont ma mere étoit si affligée de me voir prévenu , & qui lui faisoient verser tant de larmes. Nous convenions donc en tout jusques dans l'erreur ; & cette parfaite union de nos cœurs faisoit que je ne pouvois vivre sans lui. Mais vous , Seigneur, qui êtes tout à la fois & le Dieu des vengeances, & le Pere des miséricordes, vous nous ser- ^{Ps. 93. 1.} riés de près comme un maître qui poursuit ses es- ^{2. Cor. 1.} claves fugitifs ; & à peine avois-je joui un an des ^{3.} douceurs de cette amitié, qui faisoit alors le plus grand plaisir de ma vie , que par un de ces coups merveilleux par où vous sçavez nous faire retourner à vous quand il vous plaît, vous enlevâtes du monde celui que j'aimois.

8. Qui pourroit jamais faire le dénombrement de vos bontés, quand chacun se réduiroit à celles qui ne regardent que lui ? Quel coup de sagesse & de providence , ô mon Dieu , que celui que vous fîtes dans cette rencontre , & combien l'abîme de vos jugemens est-il impenetrable à toutes les pensées des hommes ? Ce jeune homme ayant été surpris d'une grosse fièvre tomba tout d'un coup dans une sueur que l'on crut celle de la mort , & où il

demeura long-tems sans connoissance. Comme on n'en esperoit plus rien, on le baptisa dans cet état sans qu'il s'en aperçût ; & je ne m'en mettois point en peine, persuadé que ce qui se passoit sur son corps , sans qu'il en sçût rien, ne prévaudroit pas sur ce que je lui avois inspiré. Mais il s'en falloit bien que les choses ne fussent comme je pensois.

Je n'attendois que de le voir en état de lui pouvoir parler de ce qui s'étoit passé : car je ne parlois d'auprès de lui , & l'attachement que nous avions l'un pour l'autre, ne me permettoit pas de le quitter un seul moment. Je ne le vis donc pas plutôt revenu de l'extrémité où il avoit été, & en voye de guérison , que je voulus railler avec lui de ce Baptême qu'on lui avoit donné dans le tems qu'il étoit sans connoissance , & qu'on lui avoit dit depuis qu'il avoit reçu, ne doutant point qu'il n'entrât dans la raillerie. Mais il eut horreur de moi, comme si j'eusse été son plus grand ennemi ; & avec une fermeté qui me surprit d'autant plus que je m'y attendois moins , il me déclara que si je voulois être de ses amis, je me gardasse bien de lui tenir de pareils discours. Je fus bien étonné de l'entendre parler de la sorte , mais je retins tous mes mouvemens , & j'attendois que sa santé fût rétablie , & que je lui visse assez de force pour discuter avec lui tout ce qui me passoit par l'esprit, lorsque vous le dérobares , Seigneur , à mes séductions & à mes folies, & que par un coup qui devoit faire un jour toute ma consolation , vous le mîtes en seureté dans vôtres sein. Car peu de jours après , & moi étant absent , il retomba dans une fièvre qui l'emporta.

9. La douleur de cette perte , fit une si étrange impression sur moi qu'il n'y avoit plus que trouble & obscurité dans mon cœur. Je ne voyois de toutes parts que l'image de la mort : mon pais

me devint un exil ; il n'y avoit plus rien que d'in-
 supportable pour moi dans ma propre maison ; &
 tout ce qui m'étoit doux quand je pouvois le par-
 tager avec celui que j'avois tant aimé , me de-
 vint un supplice ne l'ayant plus. Mes yeux le cher-
 choient par tout , & ne le trouvoient nulle part ;
 tout ce que je voyois m'étoit en horreur, parce que
 je ne l'y voyois point , & qu'au lieu que quelque
 part que je fusse sans lui quand il vivoit, tout me
 disoit : Le voici, vous l'allez voir toute à l'heure,
 rien ne me le disoit plus. Je ne me connoissois plus
 moi-même ; & mon ame à qui je demandois sans
 cesse : Pourquoi êtes-vous triste à ce point là , &
 pourquoi me troublez-vous de la sorte ? ne trou-
 voit rien à me répondre , & quand je lui disois ,
 qu'elle se confiât en Dieu, & qu'elle s'appuyât sur
 lui, elle n'en vouloit rien faire ; & sa désobéis-
 sance étoit bien fondée, puisque ce phantôme de
 divinité en quoi je voulois qu'elle mît son espe-
 rance, étoit quelque chose de bien moins réel &
 de moins bon que cet ami que je venois de per-
 dre. Je ne trouvois donc de douceur que dans
 mes larmes ; c'étoit de quoi je faisois mes déli-
 ces, & elles m'étoient depuis la mort de mon ami
 ce qu'il m'étoit pendant qu'il vivoit.

*Belle pein-
 ture de ce
 que fait
 dans les
 hommes
 la douleur
 de la per-
 te de leurs
 amis.*

*Ps. 41. 6.
 Ibid.*

*Il n'y a
 que ceux
 qui ont de
 Dieu l'in-
 dée qu'il
 en faut a-
 voir qui se
 trouvent
 s'en lasser
 quand ils
 ont re-
 cours à lui
 dans leurs
 afflictions.*

CHAPITRE V.

*D'où vient que les larmes sont de quelque consolation aux
 personnes affligées.*

10. **T**Out cela est passé présentement, Seigneur,
 & le tems a fermé ma playe. Mais d'où
 vient que les misérables trouvent quelque sorte de
 douceur & de soulagement dans leurs larmes ?
 pourrois-je l'apprendre de vous qui êtes la vérité, &
 mettre l'oreille de mon cœur assez prêt de votre
 bouche, pour entendre de vous quelque réponse sur
 ce sujet ? Je sçai qu'encore que vous soyez pre-

sont à tout, vous êtes infiniment éloigné de nos misères ; & qu'au lieu que nous sommes balotés par les divers accidens de la vie, vous demeurez stable en vous-même, sans jamais éprouver aucune sorte de changement. Mais je sçai aussi que dans nos maux nous n'avons point d'autre ressource que de vous adresser nos larmes & nos soupirs.

Ce qui fait donc que dans les amertumes de la vie nous trouvons quelque douceur à nous plaindre, à gémir, à pleurer & à soupirer, ne seroit-ce point quelque espérance secrète, que vous nous exaucerez ? Cela est vrai des larmes que nous versons dans la prière, puisqu'elles ont un but à quoi nous désirons d'arriver ; mais non pas de celles que fait répandre une douleur comme celle où j'étois d'avoir perdu mon ami. Car je n'espérois pas de le voir revivre : je ne vous le redemandois point par mes larmes ; & elles n'avoient point d'autre cause que ma douleur, & la misère où m'avoit réduit la perte de ce qui avoit fait toute ma joye. N'est-ce donc point que les larmes nous plaisent par leur amertume même, lorsque quelque perte comme celle que j'avois faite nous a mis au point de n'avoir que du dégoût & de l'horreur pour les choses mêmes qui nous faisoient le plus de plaisir ?

CHAPITRE VI.

En quel état l'avoit mis la douleur qu'il avoit de la perte de son ami.

II. **M**Ais à quoi bon ce que je viens de dire ; car il ne s'agit pas présentement de vous faire des questions, mais de vous confesser mes misères. J'étois misérable ; & on l'est dès qu'on livre son cœur à l'ambour des choses qui passent. Aussi est-on déchiré lorsqu'on vient à les perdre ; & c'est alors que cette misère se fait sentir, quoiqu'on ne s'en aperçût point auparavant. Voilà

*Sur quoi
l'on doit
compter
quand on*

l'état où j'étois alors : je pleurois amèrement, ne trouvant de douceur & de repos que dans l'amertume de mes larmes ; & la douleur de la perte de mon ami rendoit ma vie malheureuse, quoiqu'elle me fût pourtant encore plus chere que lui. Car j'aurois été bien aise de la changer pour une plus heureuse ; mais quelque fâché que je fusse d'avoir perdu mon ami, j'aurois encore été plus fâché de perdre la vie. Je ne sçai même si dans le tems qu'il vivoit j'aurois voulu mourir pour le garantir de la mort ; & si j'aurois été pour lui comme Oreste étoit pour Pilade , & Pilade pour Oreste. Car l'histoire , ou la fable , dit qu'ils s'aimoient jusqu'au point de souhaiter de mourir l'un pour l'autre, ou tous deux ensemble ; parce que de vivre l'un sans l'autre , c'étoit pour eux quelque chose de pire que la mort.

Il se forma en moi un sentiment bien contraire à celui-là : car d'un côté la vie m'étoit ennuyeuse ; mais en même tems j'aurois fort appréhendé de mourir ; & cela venoit peut-être de ce que plus mon ami m'avoit été cher , plus j'avois de haine & d'horreur pour la mort qui me l'avoit enlevé. Je croyois même qu'ayant pû trancher les jours de celui-là , elle alloit bien-tôt emporter tout le reste des hommes. Voila en quelle situation j'étois alors ; & je m'en souviens fort bien : voila quel étoit le fonds de mon cœur ; & vous voyez que j'en ai la memoire encore toute fraîche, vous qui voyez tout ce qui se passe en nous, ô mon Dieu, mon unique esperance ; qui purifiez mon cœur de la souillure de ces sortes d'amitiés emportées, qui tenez mes yeux attachez à vous , & qui m'empêchez de tomber dans les pieges qui m'environnent.

*se laisse
aller à
l'amour
des choses
qui passent.*

*Les amitiés trop
vives ne
sont point
sans péché.*

Je trouvois étrange qu'il y eût encore des hommes vivans sur la terre après que celui que j'avois aimé, comme s'il n'eût jamais dû mourir, m'avoit été enlevé ; & comme j'étois un autre lui-même ,

il me paroïssoit encore plus étrange que je pusse vivre après sa mort.

Celui qui en parlant de son ami l'apelloit *la moitié de son ame*, exprimoit admirablement bien ce que fait l'amitié. Car pendant que mon ami vivoit il me sembloit que son ame & la mienne n'en étoient qu'une en deux corps differens. Ainsi depuis qu'il n'étoit plus, la vie m'étoit en horreur, parce que je ne pouvois m'accoutumer à ne vivre que par une moitié de moi-même ; & peut-être aussi que ce qui faisoit que je ne voulois point mourir , c'est que je craignois que celui que j'avois si cherement aimé n'achevât de perdre cette moitié de vie que je trouvois qu'il avoit encore en moi. a

a Saint Augustin dans le sixième Chapitre du second Livre de la revûe qu'il a faite de ses ouvrages deseprouve ce qu'il dit ici ; & le traité de *Declamation frivole* , qui n'auroit pas dû trouver place dans un ouvrage aussi sérieux que celui de ses Confessions.

CHAPITRE VII.

Qu'il étoit incapable de se tourner vers Dieu dans sa douleur qu'il l'auroit même fait inutilement , & pourquoi.

*Comment
il faut aimer les
hommes.*

12. **Q**Uelle folie de ne sçavoir pas se borner à n'aimer les hommes que comme on doit aimer ce qui est sujet à mourir ; de porter si impatiemment ce qui est une suite nécessaire de l'état où nous sommes dans cette vie ! c'est ce qui m'avoit fait tomber dans l'état où j'étois alors. Il n'y avoit pour moi que trouble & agitation : je je pleurois & soupirois sans cesse , ne pouvant trouver aucune sorte de repos , & ne sçachant de quel côté me tourner. Mon cœur tout déchiré, & pour ainsi dire, tout ensanglanté , ne pouvoit plus durer en moi , & je ne sçavois plus qu'en faire. Il n'étoit plus touché ni de l'ombre & de la fraîcheur.

cheur des bois, ni des jeux, ni de la musique, ni des parfums, ni de la bonne chère, ni de ce que le commerce de l'amour a de plus capable de faire impression sur les sens, ni des livres, ni des vers : tout lui étoit devenu insupportable, jusqu'à la lumière même ; enfin tout ce qui n'étoit point celui que j'avois perdu m'étoit en horreur, hors les soupirs & les larmes. J'y trouvois quelque sorte de repos ; mais dès que quelque chose m'empêchoit de m'y abandonner, je me sentois accablé du poids de ma douleur.

Il n'y avoit que vous, ô mon Dieu, qui pûssiez me soulager & me guérir ; mais je ne voulois point me tourner vers vous. J'en étois même incapable ; & d'autant plus qu'il n'y avoit rien d'arrêté ni de solide dans l'idée que j'avois de vous. Car ce que je me représentois, quand je voulois penser à vous, n'étoit rien moins que vous. Et ce que je prenois pour mon Dieu n'étoit qu'un vain phantôme de mon imagination abusée. Ainsi quand mon âme se jettoit entre les bras de ce Dieu imaginaire, pensant y trouver quelque repos, elle se trouvoit sans soutien, & retomboit sur moi-même, qui n'étois plus pour elle qu'une demeure insupportable, dont elle ne pouvoit ni s'accommoder, ni se tirer. Car où est-ce que mon cœur auroit pû se retirer hors de lui-même ? Comment faire pour m'éloigner de moi-même ; & quelque part que je me tournasse, ne m'y portois-je pas toujours ? Mais ne pouvant sortir de moi-même, je sortis ; au moins du lieu de ma naissance ; & comme mes yeux cherchoient un peu moins mon ami dans les lieux où je n'avois pas accoutumé de le voir, je quittai Thagaste, & m'en allai à Carthage.

Il faut

bien con-

noître.

Dieu pour

nous trou-

ver soula-

ger dans

nos maux

quād nous

avons re-

cours à

lui.

CHAPITRE VIII.

Le tems, le changement de lieu & la douceur qu'il trouvoit dans le commerce de ses autres amis, dissipent peu à peu sa douleur. Belle peinture de ce qui fait la douceur de l'amitié.

13. **L**E tems fait son effet; il agit insensiblement sur nous, & par les divers objets qu'il présente à nos sens, il fait dans nos esprits des changemens qui surprennent. Ainsi à mesure que les jours se succedant les uns aux autres me ramenoient d'autres idées, & reveilloient le souvenir & le sentiment des choses qui m'avoient fait plaisir autrefois, je revenois peu à peu; & ma douleur cedit à d'autres choses, qui n'étoient pas à la vérité de nouvelles douleurs, mais qui en étoient des semences. Car pourquoi avois-je été si touché de la mort de mon ami, sinon parce que c'est s'appuyer sur un sable mouvant que d'aimer un homme mortel comme s'il ne devoit jamais mourir.

Ce qui contribua le plus à me remettre & à me consoler, ce fut la douceur que je trouvois dans le commerce de quelques autres de mes amis, qui convenoient avec moi dans l'amour de ce que j'aimois au lieu de vous. Ce n'étoit qu'un cahos & un labyrinthe d'erreurs & de faussetez, d'autant plus capable de corrompre nos ames que nous nous entretenions avec plus d'ardeur : car je ne voulois parler d'autres choses, quoique ce Dieu chimerique ne me fût d'aucun secours, lorsqu'il m'arrivoit de perdre quelques-uns de mes amis.

Mais cette conformité d'erreur n'étoit pas la seule chose qui me faisoit trouver de la douceur dans le commerce de mes amis ; c'étoient toutes les autres choses en quoi consiste le plaisir de l'amitié, comme de s'entretenir, de rire & de badiner ensemble, de se rendre reciproquement des témoignages d'affections; de lire ensemble quelques

Belle peinture de la maniere dont le tems dissipe nos afflictions.

Cause précise de la douleur que nous sentons grand nous perdons ce que nous aimons.

Belle peinture de ce qui fait la douceur de l'amitié.

Livres agreables; de combattre quelquefois les sentimens les uns des autres; mais sans aigreur, & comme l'on combat les siens propres, & de relever, par le sel de ces sortes de contradictions peu fréquentes le plaisir de convenir sur mille autres choses; d'apprendre tour à tour quelque chose les uns des autres, de se plaindre de l'absence de ceux qu'on ne voit point, & de goûter la joye de voir arriver ceux que l'on attendoit. Car de toutes ces démonstrations d'amitié, que le cœur exprime par la bouche, par les yeux, & par milles autres sortes de signes qui font plaisir; il se fait comme un feu qui fond en une les ames de plusieurs personnes qui s'aiment.

CHAPITRE IX.

Comment il faut aimer ses amis; & par où on peut s'assurer de ne les point perdre. Qu'il n'y a que Dieu que nous ne sçaurions perdre malgré nous.

14. **V** Oila ce que nous aimons dans nos amis; & qu'il est si naturel d'aimer, que nous nous sentons coupables dès que nous sommes sans amour pour ceux qui nous aiment, & qui ne demandent de nous que des marques de bienveillance. Et de là viennent aussi ces larmes si ameres, *La douleur de la* ces douleurs si vives, & ces tristesses si profondes, *leur de la* quand nous venons à perdre quelqu'un de nos amis. De-là vient qu'au lieu des douceurs que son *perte se* amitié nous faisoit goûter; nôtre cœur demeure *mesure* abîmé dans l'amertume, & que la mort de ceux *par le* qui s'en vont, fait que la vie de ceux qui demeurent *plaisir* n'est plus qu'une mort. *qu'on* *trouvoit* *dans la* *passion.*

Heureux qui vous aime, ô mon Dieu, & qui aime ses amis en vous, & ses ennemis pour l'amour de vous! Car on n'est sûr de ne perdre aucun de ceux qu'on aime, quand on ne les aime qu'en celui *Comment il faut que* qu'on ne sçauroit perdre. Et qui est celui-là sinon *notre cœur* nôtre Dieu; le Dieu qui a fait le Ciel & la terre, *soit tourné* *pour être* *heureux.* *Ce qui* *nous met*

*au dessus
de la
crainte de
perdre nos
amis.
Ce qui fait
que l'on
perd Dieu.
Ce qui ar-
rive à
ceux qui
abandon-
nent Dieu.*

& qui ne les remplit que parce qu'il les a faits, *
& que c'est en les remplissant qu'il les a fait. ? On
ne vous perd, Seigneur, que lors qu'on vous abandon-
ne ; & où peut aller celui qui vous abandon-
ne ? Où va-t-il, sinon de vous favorable & bien-
faisant, à vous-même irrité, & armé des foudres
de vôtre colere ? Car où peut-il se mettre à cou-
vert des peines que lui fait sentir vôtre Loi éter-
nelle, c'est-à-dire, vôtre verité, qui n'est autre
que vous-même ?

* Contre les Manichéens qui croyoient qu'il y avoit
dans l'Univers bien des choses qui n'étoient point l'ou-
vrage de Dieu, quoique sa substance s'étendit jusques
dans celles-la même.

CHAPITRE X.

*Peinture admirable du néant, & de la vanité de tout ce
qui est sujet au tems. Quel usage il en faut faire ; &
qu'elle est la véritable cause de la douleur que nous fait
sentir la perte des choses que nous aimons.*

Ps. 79. 4.

*Nul re-
pos qu'en
Dieu.*

*Et pour-
quoi.*

*Condition
de toutes
les choses
du monde.*

15. **D**IEU des vertus, tournez-vous vers nous,
montrez-nous la lumière de vôtre visa-
ge ; & ce sera alors que nous serons heureux. Car de
quelque côté que le cœur de l'homme se tourne,
à moins que ce ne soit vers vous, il ne trouve
que douleurs & angoisses, quelque beauté qu'il y
ait dans les choses qu'il cherche hors de vous
& de lui-même ; parce que la nature de toutes
ces choses qui ne sont que l'ouvrage de vos
mains, & qui ne seroient point, si vous ne leur
aviez donné l'être, * est de naître & de mourir.
En naissant elles commencent d'être ; & arrivent
par un certain progrès au point de perfection qui
leur convient, après quoi on les voit défailir
& mourir. C'est une loi generale ; & de toutes
les choses du monde, il n'y en a aucune qui en
soit exceptée. Ainsi la vitesse même avec la-

* Comp. en passant aux Manichéens.

quelle on les voit , dès qu'elles sont nées, s'avancer vers la perfection de leur être , ne fait que les avancer vers le néant. Telle est la nature de ces choses-là, & vous ne leur avez rien donné de plus. *Tout passe hors Dieu, & pour-quoi.* Aussi ne sont-elles que des parties d'un tout où elles n'entrent pas toutes à la fois, mais tour à tour, à mesure que les unes s'en vont , & que les autres leur succèdent ; de la même manière , à peu près, que les paroles dont nos discours sont composés : car ils n'ont leur intégrité que par le moyen de cette succession de mots, qui fait que dès que l'on a fait son office il cesse pour faire place à celui qui le doit suivre.

Si mon ame use de ces choses passagères , que *Quel sage il faut faire des choses, qui passent.* ce ne soit donc que pour vous en louer , ô mon Dieu , Créateur de toutes choses ; mais que ce qu'elles ont d'agréable aux sens ne fasse pas qu'elle les aime & qu'elle s'y prenne. Car comme elles ne font que passer & courir vers le néant , elles laissent dans l'ame des regrets qui la déchirent ; parce qu'elle voudroit pouvoir se reposer dans ce qu'elle aime , & y trouver de la stabilité ; & toutes ces choses-là n'en ont point. Elles échappent à tout moment ; & s'écoulent avec une rapidité que nos sens ne sont pas capables de suivre, & qui les leur derobe dans le tems même qu'ils en jouissent. Car nos sens sont grossiers & pesans ; parceque ce ne sont que des sens corporels & matériels, & que telle est leur nature. Ils ont toute la force qu'il leur faut pour les fonctions à quoi ils sont destinez ; mais ils n'en ont pas assez pour saisir & pour arrêter des choses qui coulent avec tant de vitesse, depuis le point qui leur a été assigné pour commencer d'être, jusqu'à celui qui doit terminer leur durée : Car votre parole éternelle a dit à chacune en les créant : *Cause précise de la douleur que nous fait sentir la perte des choses que nous aimons.* Vous commencerez-là ; & vous n'irez que jusques-là.

CHAPITRE XI.

Il s'excite par les plus belles reflexions du monde à mépriser tout ce qui passe, pour ne s'attacher qu'à Dieu.

16. **N**E te laisse donc point aller, ô mon ame, à ce qui n'est que vanité & instabilité; & prend garde que le bruit que fait au dedans de toi une foule de vains desirs & de vaines affections ne t'empêche d'entendre le Verbe même de Dieu, qui te rapelle à lui; & qui t'apprend que le repos solide & inalterable n'est que dans l'amour de ce qu'on ne sçauroit perdre à moins qu'on ne cesse de l'aimer. Pour toutes les choses du monde, elles ne font que passer & se succéder les unes aux autres; & ce n'est que par cette vicissitude continue que se trouve complet le tout que composent ces choses du bas étage. Mais le Verbe de Dieu ne passe point: c'est donc là qu'il faut te fixer & t'établir enfin, après tant d'expériences si capables de te rebuter des créatures; & qui font si bien voir que leurs charmes n'ont rien que de trompeur.

Ce Verbe de Dieu, qui n'est autre que la vérité éternelle, est l'Auteur de ta nature & de ton être. Dépose donc entre ses mains ce que tu ne tiens que de lui; par ce moyen il ne s'en perdra rien:

Avant tout ce qu'il y a en toi de corrompu se rectifiera; & toutes tes playes se refermeront; ce flux perpetuel qui se répand hors de toi-même s'arrêtera; tu rentreras dans toi-même; & au lieu que ces mouvemens de ton cœur qui te porte vers les créatures t'entraîneroient dans le néant à quoi elles tendent, ils se redresseront; & se portant vers celui qui demeure éternellement, ils participeront avec toi à la stabilité de sa nature.

Par où 17. Pourquoi te retires-tu de l'ordre en suivant les mouvemens de ta chair? Que ne l'y fais-tu plutôt rentrer elle-même, en l'obligeant de re-

suivre & de l'obéir : Toutes les diverses choses dont elle fait passer le sentiment jusqu'à toi ne sont que des parties d'un tout que tu ne sçaurois embrasser. Elles te plaisent néanmoins ces parties, mais si tes sens étoient capables d'embrasser le tout, au lieu qu'ils n'en font eux-mêmes qu'une partie, bornée en punition de tes pechez à une certaine étendue, tu voudrois que tout ce qui te fait plaisir à chaque moment passât, pour avoir le plaisir beaucoup plus grand de voir le tout.

C'est ce que tu peux remarquer dans celui de tes sens par où tu entends ce qu'on te dit. Car tu ne voudrois pas que chaque syllabe fût quelque chose de fixe & de permanent ; & tu veux au contraire qu'elles passent promptement ; pour faire place aux autres, sans quoi tu ne pourrois embrasser le discours entier qu'elles composent. Il en est de même de tout ce qui est composé de diverses parties successives, & qui ne sçauroient être toutes à la fois ; & le tout, quand on le peut embrasser, fait beaucoup plus de plaisir que chaque partie n'en sçauroit faire.

Mais enfin, nôtre Dieu, le Dieu qui a fait toutes choses, est encore bien au dessus de tout cela, & fait bien un autre plaisir ; & au lieu qu'il est de la nature des autres choses de passer pour faire place à celles qui doivent leur succéder, il ne passe point ; parce qu'il ne peut rien venir à quoi il doive faire place.

CHAPITRE XII.

Il rappelle les hommes à leur cœur , & leur apprend où l'on trouve Dieu , ce qu'ils peuvent attendre des douceurs qu'ils cherchent ailleurs ; quelle folie c'est que de chercher le repos où il n'est point ; que le Fils de Dieu ne s'est incarné que pour désabuser les hommes sur ce point-là, & pour leur apprendre de quel côté ils doivent tourner toutes leurs affections.

*Quel usage
on doit
faire des
beautés
sensibles.*

18. *Si tu es touchée de ce qu'il y a de beau dans les corps, que cela même te porte à louer le Dieu qui leur a donné l'être ; & fais remonter ton amour de l'ouvrage à l'ouvrier , de peur de lui déplaire, en t'arrêtant à ce que tu trouves d'agréable dans les créatures.*

*Combien
nos ames
mêmes
sont peu
de chose ,
à moins
qu'elles ne
se tiennent
unies à
Dieu.*

* Si ce sont les ames qui te plaisent, aime-les , mais en Dieu : car par elles-mêmes elles ne sont qu'instabilité , non plus que les autres créatures. Ce n'est qu'en lui, & par lui qu'elles sont quelque chose de fixe & de stable ; & s'il ne les soutenoit elles periroient & retomberoient dans le néant. Ne les aime donc qu'en lui , & tâche de porter vers lui , aussi bien que toi , toutes celles que tu pourras. Dis leur, dis-leur sans cesse , n'aimons que lui, c'est lui qui a fait tout ce que nous voulons & il n'en est pas loin : car il ne s'est pas retiré de ses ouvrages après les avoir faits, & tout est en lui aussi-bien que par lui.

*Où il faut
aller pour
trouver
Dieu.*

Mais encore où est-il ? Où le trouve-t-on ? C'est dans cette partie de nous-mêmes , où le goût de la vérité se fait sentir. Il est dans le fonds de nos cœurs, mais nos cœurs en se répandant dans les choses extérieures se sont éloignés de lui. *Retenez-*

II. 46. 8. *donc dans vos cœurs, previez celui que vous êtes ; & attachez-vous à celui qui vous a faits : établissez-vous & vous fixez en lui , & vous se-*

* C'étoit auparavant le commencement du chap. 12. mais il est clair qu'il doit être où on l'a porté.

rez quelque chose de stable & de fixe , reposez-vous en lui: & vous jouïrez d'un repos parfait.

Pourquoi vous jetez-vous dans des routes pleines de rochers & de précipices ? Où allez-vous, où courez-vous par tels chemins ? Ce que vous aimez vient de lui, & c'est quelque chose de bon, mais qu'est-ce en comparaison de lui ? Vous trouvez de la douceur dans ces sortes de choses, mais cette douceur se changera en amertume , par une juste punition de l'injustice que l'on commet quand on aime au lieu de lui qu'on ne puisse être de ce qu'il a fait.

Pourquoi vous obstinez-vous à marcher dans des chemins difficiles & raboteux ? Le repos n'est point où vous croyez le trouver : Cherchez ce que vous cherchez, mais ne le cherchez pas où il n'est point. Vous cherchez la vie heureuse dans la region de la mort elle n'est pas là, car comment pourroit elle être dans ce qui ne merite pas même le nom de vie ?

19. Celui qui est nôtre vie est descendu dans ces bas lieux, & ayant souffert la mort , quoiqu'elle ne fût dûë qu'à nous , il l'a fait mourir elle-même, par cette abondance de vie dont il est le principe, & il nous crie, d'une voix de tonnerre , que nous sortions d'où nous sommes, & que nous remontions vers lui, jusques dans cette lumiere secrète où il habite, & d'où il est venu vers nous , s'étant enfermé d'abord dans ce sein virginal où il a épousé la nature humaine ; jusqu'à se revêtir d'une chair mortelle comme la nôtre , pour nous rendre participans de son immortalité. C'est de là qu'il est sorti tout d'un coup , comme un époux de son lit nuptial ; & se dressant sur ses pieds , comme un geant qui va commencer sa course, il a fourni la sienne sans s'arrêter ; nous criant sans cesse par ses paroles , par ses actions, par sa vie, par sa mort, par sa descente vers nous , par son

*Cause
précise des
amertu-
mes - que
nôtre at-
tachement
aux choses
du monde
ne manque*

*jamaïs de
nous pro-
duire. Tout
consiste à
se bien
persuader
que le
vrai repos
n'est qu'en
Dieu.*

*Fin de
l'Incarna-
tion du
Fils de
Dieu.*

Pf. 18. 6.

*Pourquoi
Jésus -
Christ a
quitté la
terre.
Jean. I.
10.
1. Tim.
1. 15.*

retour vers son Pere, que nous retournions à lui. Et s'il s'est dérobé à nos yeux, ce n'est qu'afin que nous rentrions dans nôtre cœur, où nous ne manquerons pas de le trouver. Car quoiqu'il n'ait pas voulu être long-tems avec nous d'une maniere sensible & qu'il ait paru nous quitter; il ne nous a pas quitté, & il est au milieu de nous. Il est venu dans le monde pour sauver les pecheurs; quoiqu'il y fût quand il y est venu, puisque c'est par lui que le monde a été fait; & il est rentré d'où il n'étoit jamais sorti. Que mon ame lui expose donc ses maux & ses besoins, afin qu'il la guerisse: car elle a peché, elle l'a offensé.

*Pf. 4. 3.
Ce que
nous cro-
yons de
l'Incar-
nation du
Fils de
Dieu ne
sert qu'à
nous ren-
dre plus
coupables
si nous
demeurons
encore at-
tachés à
la terre.
Quel est
le premier
pas qu'il
fa t faire
pour nous
élever
vers Dieu.*

Enfans des hommes, jusques à quand vôtre cœur fera-t-il donc apesanti comme il est? Quoi, après même que la vie est descenduë vers vous, vous refusez encore de monter vers elle, & de passer de la mort à la vie? Vous montez néanmoins, mais d'une maniere bien contraire à celle-ci; & vôtre orgueil vous élève & vous enfle jusqu'à vous soulever contre le ciel. Descendez donc pour remonter, & remonter jusqu'à Dieu; car en pensant vous élever contre lui vous êtes tombez.

Voilà, ô mon ame, ce qu'il faut que tu dises aux hommes, afin qu'ils pleurent dans cette vallée de larmes. Voilà par où il faut que tu les portes à Dieu, aussi bien que toi. Car c'est son esprit qui fait dire ces choses-là: & ce sera par le mouvement de ce divin esprit que tu leur parleras, si c'est le feu de la charité que te fait parler.

CHAPITRE XIII.

Que c'étoit fante de sçavoir ce qu'il vient de dire dans les deux derniers Chapitres qu'il avoit laissé aller son cœur à l'amour des beautez passageres. Ce qui nous touche dans ces sortes de beautez Son ouvrage de la Beauté & de la Convenance

20. **T**outes ces veritez m'étoient inconnuës dans le tems dont je parle; aussi m'a-

bandonnois-je tout entier à l'amour des beautez du bas étage, qui me précipitoit dans l'abîme. Comme je n'étois occupé d'autre chose, je disois quelquefois à mes amis dans les entretiens que nous avions ensemble: Nous n'aimons que ce qui nous paroît beau; mais qu'est-ce que la beauté? Par où est-ce qu'elle nous attire, & qu'est-ce qui fait que les choses nous plaisent & que nôtre cœur s'y prend? Car si nous n'y trouvions quelque agrément nous ne nous sentirions point portez à les aimer.

Je prenois donc garde qu'au moins en matiere *Differen-*
de corps, autre chose est ce qu'on appelle *beauté*, *ce de la*
& qui resulte de l'union de toutes les parties; & *beauté &*
autre chose ce qu'on appelle *convenance*, & qui ne *de la con-*
plaît que par le rapport qu'il a à quelqu'autre cho-
se; comme par exemple, une partie à son tout, un
soullet au pied pour lequel il est fait; & ainsi du
reste. Cette reflexion m'ayant encore fait venir
d'autres vûes & d'autres pensées, je fis deux ou
trois Livres *de la beauté & de la Convenance*. Vous *Premier*
sçavez combien il y en avoit, ô mon Dieu: car *ouvrage*
pour moi je ne m'en souviens plus, n'ayant plus *de S. Au-*
cet ouvrage que j'ai perdu je ne sçai comment. *gustin,*
perdu.

CHAPITRE XIV.

Ce qui le porta à dedier son Ouvrage de la Beauté & de la Convenance à Hiérius. Ce qui fait qu'on aime ceux dont on entend dire du bien, quoiqu'on ne les connoisse point. Comment les honnêtes gens sont bien aise qu'on les aime. Quelle misere, c'est de regler ses affections sur les opinions des hommes.

21. **M**Ais qu'est-ce qui me porta, ô mon Seigneur & mon Dieu, à le dedier à un Orateur de la Ville de Rome, appelé Hiérius? Car je n'avois jamais vû cet homme-là; cependant la grande reputation de sùffisance qu'il s'étoit acquise m'avoit donné de l'amour pour lui; & j'avois

été fort touché de certaines choses qu'on lui avoit entendu dire, & que l'on m'avoit rapportées. Mais ce qui me le faisoit principalement aimer, c'étoit l'opinion que les autres en avoient ; car il étoit estimé de tout le monde & on ne pouvoit assez s'étonner qu'étant né en Syrie, & ayant d'abord fait sa principale étude de la langue Grecque, où il avoit excellé, il eût pû se rendre assez habile dans la Latine, pour se faire admirer de ceux qui la sçavoient le mieux ; & qu'il fût même devenu un des plus grands Philosophes de son tems.

Comment est-ce que le bien qu'on entend dire d'un homme fait qu'on l'aime, quoiqu'on ne l'ait jamais vû ? Est-ce que la bouche de ceux qui le louent cet amour passe dans le cœur de ceux qui les entendent parler ? Non, mais l'amour que les uns ont pour lui en fait maître dans le cœur des autres. Car on n'aime ceux dont on entend dire du bien, qu'autant qu'on a sujet de croire que ceux qui en parlent, sont persuadés de ce qu'ils en disent, & que l'amour est ce qui les fait parler.

*Par où
on conçoit
de l'estime
pour ceux
dont on
entend dis-
re du bien,*

22. L'amour que j'avois pour celui-ci, ou pour celui-là, se regloit donc alors par les jugemens des hommes, & non pas par le vôtre, ô mon Dieu, qui est la véritable regle des choses, & une regle qui ne trompe jamais. Cet amour-là même n'étoit pourtant pas comme celui qu'on auroit pour quelque celebre cocher du Cirque, * ou pour quelqu'un de ces braves, qui dans les combats des bêtes, se font attirer les acclamations du peuple ; c'étoit un amour bien plus solide & bien plus réel,

*De quel-
le manie-
re les*

& de la nature de celui que j'aurois souhaité qu'on eût eu pour moi, Car j'aurois été bien fâché d'être loué & aimé, comme on aime & comme

* Un des exercices du Cirque étoit de mener des chariots & il y avoit un prix pour celui qui s'en acquittoit le mieux. *Horace, Ode. I.*

en louë ceux qui divertissent le peuple sur les Théâtres, quoique je les aimasse & les loüasse moi-même. J'aurois mieux aimé demeurer obscur & inconnu à tout le monde, que de devenir célèbre de cette sorte; & on m'auroit fait plus de plaisir de me haïr que de m'aimer comme on aime ces gens-là.

D'où viennent donc ces différences ? & à quelle balance est-ce qu'une même ame regle les divers poids de ces différentes sortes d'amour ? Comment puis-je aimer dans un autre ce que je deteste, & que je serois au desespoir qu'on aimât en moi ? Car cet autre est un homme comme moi : ainsi on ne peut pas dire qu'il en est comme d'un homme qui aime un bon cheval, mais qui ne voudroit pas être ce cheval là, quand cela seroit possible ; puisqu'enfin un farceur est un homme de même nature que les autres hommes. Comment puis-je donc aimer dans un homme ce que je hay, & que je serois bien fâché qu'on pût trouver en moi, quoique je ne sois qu'un homme pêtri de la même terre ? Le cœur de l'homme est un abîme impenetrable : on viendroit plutôt à bout de compter les cheveux de nos têtes dont vous tenez compte néanmoins, ô mon Dieu ; sans vous méconter d'un seul, que de démêler la variété infinie des mouvemens & des sentimens de nos cœurs.

23. Pour cet Orateur, il étoit de ceux que j'aimois, comme j'aurois voulu qu'on m'aimât. Mais enfin dans tout cela j'étois gouverné par mon orgueil ; & emporté çà & là par le vent de mes erreurs & de mes passions, au travers desquelles vous ne laissiez pas de me conduire & d'avoir soin de moi, sans que je m'en aperçûsse.

Mais comment sçai-je, & sur quel fondement ai-je pû dire, que l'approbation où je voyois cet homme là, étoit ce qui me l'avoit fait aimer, plutôt que les choses mêmes par où il se l'étoit attri-

*Misere de
ceux dont
les juge-
mens des
hommes
gouver-
nent les
inclina-
tions &
les mou-
vements.*

rée ? C'est que si au lieu qu'on le louoit de ces choses-là, & qu'on les rapportoit avec éloge, on en eût pris sujet de le blâmer & de le mépriser, je ne me serois jamais senti porté à l'aimer comme j'avois fait. Cependant ni de sa part, ni de la part de ce qu'on m'en rapportoit, il n'y auroit eu ni plus ni moins; & tout le changement auroit été de la part du cœur de ceux qui m'en parloient. Voilà où en est une pauvre ame qui n'est pas encore établie dans la solidité de la vérité. Elle va & vient au gré des jugemens des hommes, qui l'offusquent, & l'empêchent de voir cette lumière celeste, quoique nous l'ayons devant nos yeux.

Je comptois pour beaucoup que cet homme pût voir quelque chose de moi, par où il pût juger de mes études; quoiqu'autant que son aprobation m'auroit fait plaisir, autant aurois-je été contristé du contraire; parce que mon cœur étoit assez malheureux pour dépendre de pareilles choses, & qu'il n'avoit point encore cette solidité & cette fermeté que l'on ne trouve qu'en vous. Cependant quand je remettois devant les yeux de mon esprit cette *beauté* & cette *convenance* même qui faisoient le sujet de l'ouvrage que je lui avois adressé, c'étoit toujours avec un plaisir qui me ravissoit, & qui ne dépendoit de l'aprobation de personne.

CHAPITRE XV.

Ce que c'est que ce qu'on appelle Beauté, & ce qu'on appelle Convenance. Que ce qui le faisoit donner dans les imaginations des Manichéens, n'étoit que l'incapacité de concevoir les choses incorporelles. Dérèglement de diverses parties de l'ame, cause précise des diverses sortes de vices. Ce qui nous met en état ou hors d'état d'entendre la voix de la vérité.

24. **M**ais je ne voyois point encore le fonds d'une si grande chose; parce qu'il auroit fallu pour cela pénétrer dans les secrets de cet

art si profond avec lequel vous avez fait toutes choses, Dieu tout puissant, seul auteur de toutes les merveilles que nous voyons. Cependant raisonnant sur ce que mon esprit apercevoit dans les beautés corporelles, je posois pour principe que ce qui fait qu'une chose plaît par elle-même est ce qu'on appelle *Beauté* ; & que ce qui fait qu'elle plaît par le rapport qu'elle a à quelque autre chose est ce qu'on appelle *Convenance*. Voilà comment je définissois ces deux choses, & par où je distinguois l'une de l'autre ; & j'établissois mon principe par plusieurs exemples tirez des choses corporelles.

Mais quand je voulois passer plus avant, & considérer la nature de l'ame, les fausses opinions dont j'étois prévenu sur les substances spirituelles ne me permettoient pas de voir la vérité. Elle se presentoit pourtant à moi, & portoit son éclat jusques dans mes yeux ; mais ce qui auroit dû les éclairer ne faisoit que les ébloüir. Ils s'en détournent loin tournoient incontinent ; & ne pouvant s'arrêter à considérer les choses incorporelles, ils revenoient tout aussi-tôt à ce qui est étendu, figuré & coloré ; & sous prétexte que je n'apercevois dans mon esprit ni étendue, ni figure, ni couleur, je croyois qu'il n'étoit pas possible que je le visse.

Or comme c'étoit par quelque chose d'accordant & de tendant à la paix que la vertu ne paroïssoit aimable, au lieu qu'il y a dans le vice quelque chose de discordant & de tendant à la guerre, & que c'est ce qui le doit faire haïr ; je prenois garde qu'il falloit donc qu'il y eût de l'unité dans l'un, & de la division dans l'autre. C'étoit dans cette unité que je faisois consister la nature de l'ame raisonnable, & celle de la vérité & du souverain bien ; & pour cette division que je remarquois dans ce qui fait le dérèglement de la vie, j'étois assez misérable pour me la figurer com-

Combien ceux qui ne savent concevoir les substances spirituelles sont loin de la vérité. Ce qui fait que la plupart des hommes croient qu'ils ne sauroient voir leur esprit.

me une certaine nature de souverain mal, a qui me paroïsoit être non seulement une substance, mais une substance vivante, quoiqu'elle ne vint point de vous, ô mon Dieu, seul auteur de toutes choses. Je donnois à l'une le nom de *Nature simple*, & je me la représentois comme une substance intelligente, qui n'étoit ni mâle ni femelle; & je donnois à l'autre le nom de *Nature double*, parce que je me la représentois comme avec deux têtes, dont je prétendois que l'une étoit *la colere*, principe des crimes qui vont à nuire à quelqu'un, & l'autre *l'intemperance*, principe des crimes par où on se corrompt soi-même; & dans tout cela je ne sçavois ce que je disois Car je n'avois pas encore compris que le mal n'est point une substance; & que notre ame n'est point le bien souverain & immuable.

25. Je ne sçavois pas non plus que c'est de cette ame, toute bonne qu'elle est par sa nature, que procedent & les crimes qui vont à nuire au prochain, & dont la cause précise est le dérèglement de ce qu'on appelle *la partie irascible* de l'ame; & ceux par où on se corrompt soi-même, & dont la cause précise est le dérèglement de ce qu'on appelle *sa partie concupiscible*, & sa trop grande sensibilité pour les plaisirs du corps; & enfin toutes les erreurs & les fausses imaginations qui déshonorent la vie des hommes, & dont la cause précise est le dérèglement de l'intelligence même, & de la partie supérieure de l'ame.

Il y en avoit bien alors dans la mienne, puisque je ne sçavois pas que l'ame n'étant pas la vérité même, il faut pour y participer qu'elle soit éclairée d'ailleurs; c'est à dire de vous, ô mon Dieu. Car c'est vous qui faites luire la lumière dās nos tenebres: nous n'avons tous tant que nous

a Telles étoient les rêveries des Manichéens: comme on l'a vû dans l'avertissement. Voyez sur cela le chap. 20. du liv. 9. nomb. 20. & le chap. 30. du Liv. 13.

sommes

D'où
procede
chaque
sorte de
vice.

D'où nous
vient tout
ce que
nous

hommes; que ce que nous avons reçu de vôtre plénitude; & vous êtes la lumière dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés, & à qui il n'arrive jamais ni changement ni obscurcissement quelconque.

26. Quoique je fisse donc quelques efforts pour m'élever vers vous, vous me repoussiez, & je retombois dans mes pernicieuses & mortelles imaginations, parce que vous résistez aux orgueilleux; & que c'est le comble de l'orgueil & de la folie, que de s'imaginer, comme je faisois alors, que ma nature & la vôtre n'étoient qu'une même chose. * Cependant, quoique je fusse sujet au changement, comme je le voyois clairement, par l'envie même que j'avois d'arriver à la sagesse, & de changer en mieux, je m'obstinois à vouloir que vôtre nature fût sujete à changer, plutôt que d'avouer qu'elle fût quelque chose de différent de la mienne. Voilà ce qui faisoit que vous me repoussiez, & que vous résistiez aux élans de mon orgueil.

*avons de
lumière.
Pl. 17 29.
Jean. 17.*

*Combien
les fausses
imagina-
tions des
Mani-
chéens é-
loignoient
S. Augus-
tin de la
vérité.*

Ainsi, demeurant toujours abîmé dans la chair, sans pouvoir me faire d'idées d'une autre genre que celles des corps; & toujours persuadé que la chair étoit quelque chose de mauvais, & qui venoit d'un mauvais principe; j'étois de ceux dont il est dit qu'ils vont toujours où l'égarement de leur esprit les mène, sans aucun retour vers vous. Car j'allois toujours m'enfonçant de plus en plus dans les chimères dont j'étois prévenu; & me figurant en vous, en moi-même, & dans les natures purement corporelles, des choses qui n'y furent jamais; & qui bien loin d'être l'ouvrage de vôtre vérité, n'étoient que de vaines imaginations de mon esprit, qui les formoit des images des choses corporelles, dont il étoit rempli & offensé.

*Dans
quels abî-
mes d'er-
reur jette
l'incapaci-
té de con-
cevoir une
substance
spirituelle.*

Cependant je m'en faisois accroire, tout extra-
* Voyez dans l'Avertissement quelle étoit la doctrine des Manichéens sur la nature de l'ame.

vagant que j'étois ; & je disois sans cesse à ceux qui se tenoient dans l'humilité de la foi, & que j'ai présentement le bonheur d'avoir pour Concitoyens & pour freres , avec l'esperance d'avoir part à l'heritage qui les regarde , dont je m'éloignois alors sans le sçavoir. Comment est-ce qu'une ame qui est l'ouvrage de Dieu peut tomber dans l'aveuglement & dans l'erreur ? & je trouvois mauvais qu'on me dît : mais comment est-ce qu'une partie de la substance de Dieu même y peut tomber ? Car plutôt que de reconnoître que mon ame, étant capable de changement, s'étoit volontairement écartée du droit chemin , & que c'étoit en punition de son peché qu'elle étoit sujette à l'erreur ; je m'obstinois à soutenir, qu'une partie de vôtre substance , dont les lumieres les plus communes de la raison m'auroient dû faire reconnoître l'immuabilité , y avoit été jettée par force.

27 Je n'avois que vingt-six ou vingt-sept ans, lorsque je fis l'ouvrage dont je viens de parler ; & comme j'avois l'esprit rempli des phantômes que mon imagination composoit de ce qu'elle avoit tiré des corps , ils excitoient en moi un bruit qui m'empêchoit d'entendre la douce voix de la vérité. Je prêtois pourtant quelquefois l'oreille à cette harmonie celeste , en méditant sur ce que c'étoit que la Beauté & la Convenance ; & j'aurois bien voulu me voir près de l'Epoux , & avoir la joye d'entendre sa voix. Mais ce bruit interieur de mes erreurs qui me tiroient hors de moi , & les fougues de mon orgueil, qui en pensant m'élever me jettoit dans le fonds de l'abîme, ne me le permettoient pas. Car je ne vous écoutois point avec la fidelité nécessaire pour arriver à la joye que vous faites goûter à ceux qui n'ont d'attention qu'à

Jean 3
29.

Ce qui nous met en état d'entendre la

* Car les Manichéens croyoient que nos ames étoient des particules de la substance de Dieu, comme on a vu dans l'Avertissement.

vous ; & pour ressentir ce tressaillement interieur *voix de*
 qui est reservé à ceux dont l'humilité a bûisé les os. *Dieu.*
Pf 50. 10.

CHAPITRE XVI.

Avec quelle facilité il avoit entendu dès l'âge de vingt-ans les Cathogories d'Aristote ; & tout ce qui regarde l'Eloquence, les Mathematiques & la Musique. Par où tous ces avantages d'esprit lui étoient demeurez inutiles. Que quelque peu de lumiere qu'on ait, on est heureux, quand on sçait se tenir dans le sein de l'Eglise, & dans la soumission qu'on doit à la Fti.

28. **D**ÉS l'âge de vingt-ans, j'avois lû & entendu le Livre des Cathogories d'Aristote, qui me tomba entre les mains dans ce tems-là ; & dont j'avois conçu une haute idée , sur ce que j'en avois ouï dire à Carthage à mon Maître de Rhetorique, & à quelques autres qui passoient pour habiles ; & qui, non plus que lui, ne prononçoient jamais ce mot-là que d'un certain ton fier & emphatique , qui me faisoit regarder cet ouvrage comme quelque chose de sublime & de divin , à quoi je serois trop heureux de pouvoir atteindre quelque jour. Cependant , dès que je me mis à le lire , je l'entendis sans peine, quoique je ne fusse aidé de personne ; & je l'entendis si bien , qu'en ayant conféré depuis avec des gens qui l'avoient étudié sous de tres-bons Maîtres, & qui avoient qu'ils avoient eu bien de la peine à l'entendre, même avec le secours des explications , & des figures qu'on leur traçoit , pour leur en faciliter l'intelligence ; ils ne m'en purent rien dire au delà de ce que j'avois compris de moi-même. Aussi me paroissoit-il qu'Aristote s'explique assez clairement dans ce Livre, sur le sujet des substances , & de ce qui se peut considerer dans chacune. Dans un homme, par exemple, outre la substance, on peut encore considerer de quelle figure il est ; de quelle taille ; quelles sont ses affinitez , c'est-à-dire , de

Cathegories d'Aristote.

qu'il est frere ou parent, &c. en quel lieu il est; en quel tems il est né, en quelle posture, ou en quelle situation il est; s'il est habillé ou armé: s'il fait ou s'il souffre quelque chose; & toutes les autres circonstances qui peuvent se rapporter à quelqu'un de ces neuf Chefs, dont je viens de donner des exemples, & au genre même de la substance, ce qui va presque à l'infini.

29. Mais que me servoit-il d'avoir pû entrer dans cette doctrine d'Aristote? & n'étoit-ce pas même un mal pour moi, puisque je croyois que ces dix Cathégories comprenoient tellement tout ce qui existe, que je ne vous en exceptois pas vous-même, ô mon Dieu; quelque parfaite que soit la simplicité & l'immutabilité de votre nature? Car je me figurois que votre substance étoit à l'égard de votre grandeur, de votre beauté, & de vos autres attributs, ce que sont les substances corporelles à l'égard de leurs qualitez, dont elles sont le sujet & le soutien; au lieu que vous avez cela de particulier, que vous êtes vous-même votre grandeur & votre beauté.

*Simplicité
de la na-
ture de
Dieu.*

Or il n'en est pas ainsi des corps; puisque ce qui fait qu'un corps est beau ou grand, ce n'est pas précisément qu'il est corps; car il ne laisseroit pas d'être corps, quand il auroit moins de grandeur ou de beauté. Ainsi, l'idée que je m'étois formée de vous n'étoit rien moins que la vraie idée qu'il en faut avoir; & ce vain phantôme, qui sortoit du fond de mes miseres étoit bien éloigné de la solidité immuable des perfections infinies, que vous possédez dans votre éternelle félicité. Mais il falloit, selon la sentence que vous prononçâtes au premier homme, * que la terre de mon cœur me produisît des ronces & des épines; & que ce ne fût que par un long travail que je gagnasse le pain qui m'étoit nécessaire pour ma nourriture.

* Gen. 3.
18.

*Nous
sommes
condam-
nés à ga-
gner à la
sueur de
notre
front, non
seulement
le pain du
corps; mais
encore ce-
lui de l'a-
me.*

On en 30. Que me servoit-il encore d'avoir entendu

sans l'aide de personne, tout ce que j'avois pû lire *demeure*
 de ces Livres qui traitent des Arts à quoi on a *aux veri-*
 donné le nom de liberaux; & dont j'aurois dû être *tez parti-*
 exclus, s'il est vrai qu'il n'y a que les cœurs libres *culieres ;*
 qui en soient dignes ; puisque je n'étois qu'un *& on ne*
 malheureux esclave de mes vices & de mes pas- *s'en sert*
 sions? Je lisois ces sortes de Livres avec un grand *point pour*
 plaisir ; mais sans prendre garde d'où venoit tout *s'élever à*
 ce que j'y trouvois de solide & de vrai ; parce que *la verité*
 je tournois le dos à la lumiere , & que ne regar- *éternelle*
 dant que ce qui en étoit éclairé, je n'étois point *dont elles*
 éclairé moi-même. *tiennent,*
& elles
dérivent.

Je compris sans beaucoup de peine, quoique je
 ne fusse aidé de personne , tout ce qui regarde
 l'Eloquence, la Geometrie , la Musique , l'Arith-
 metique. Vous le sçavez , mon Seigneur & mon
 Dieu, puis que c'est vous qui m'aviez donné cette
 ouverture & cette penetration d'esprit , dont j'au-
 rois dû vous faire un sacrifice, en ne l'employant
 que pour vous , mais dont je ne me suis servi que *Ce que*
 pour me perdre ; parce qu'ayant voulu avoir en *nous a-*
 ma disposition cette portion si excellente des biens *prend la*
 que je tiens de vous, & ayant negligé de vous don- *parabole*
 ner en garde tout ce que mon esprit avoit de lu- *de l'en-*
 miere & de force, je me suis éloigné de vous, pour *fant pro-*
 aller dans une terre étrangere , où j'ai consumé *digue.*
 tout mon bien avec des prostituées , car je puis *Pl. 58. 10.*
 appeller ainsi les passions à quoi je me suis livré. *Lue 15.*
 Etoit-ce donc pour faire un si mauvais usage , de *13.*
 mon esprit, que vous me l'aviez donné si bon? Car *Beauté de*
 je ne trouvois nulle difficulté dans ce que les meil- *l'esprit de*
 leurs esprits même, & les plus appliquez, n'enten- *saint Au-*
 doient qu'avec bien de la peine ; & je ne m'aper- *gustin.*
 cevois qu'il y eût rien de difficile dans ces choses
 là, que par le besoin qu'ils avoient que je les leur
 expliquasse , c'étoit même tout ce que pouvoient
 faire ceux qui avoient le plus d'esprit, que de me
 suivre & de m'entendre, quand je les leur dévelo-
 pois,

Quelles idées les Manichéens avoient de la nature de Dieu & de celle de l'âme. 31. Mais à quoi tout cela me servoit-il, ô mon Dieu ; puisqu'au lieu de vous concevoir comme la vérité par essence, je croyois que vous n'étiez qu'un corps lumineux, d'une étendue infinie, & dont j'étois moi-même une portion ? Quelle extravagance ! & y en a-t-il une plus détestable ? Cependant j'en étois-là ; & pourquoi rougirois-je présentement de l'avouer devant vous, ô mon Dieu, & d'en prendre sujet de vous invoquer & de célébrer la grandeur de vôtre miséricorde ; puisque je ne rougissois point alors de répandre mes blasphèmes, & d'aboyer publiquement contre vous ?

Quel est le parti de ceux qui ont moins d'ouverture d'esprit. Que me servoit cette facilité & cette vivacité d'esprit, qui m'avoit fait pénétrer toutes ces sciences, & démêler les difficultés d'un si grand nombre de Livres, sans aucun secours humain ; puisque sur ce qui regarde la piété, j'étois tombé dans des imaginations où il n'y avoit pas moins d'extravagance que de sacrilège, & qui auroit dû me faire autant de honte que d'horreur ? Dans quel mal égal à celui-là pourroit jeter la grossièreté & la simplicité d'esprit ? Et que nuisoit-elle à ceux de vos humbles Fidéles, à qui vous aviez donné moins de pénétration, puisqu'ils ne s'éloignoient point de vous, & qu'ils se tenoient dans le sein de vôtre Eglise, comme des poussins dans le nid, sans prendre l'essor avant le tems, & attendant que les ailes leur vinssent ; c'est-à-dire, que leur charité s'acrût, par l'aliment de la sainte Doctrine & le suc de la véritable Foi

Belle prière. O mon Dieu, faites que nous nous tenions sous vos ailes, & que nous ne mettions nôtre confiance qu'en vous. Protegez-nous, soutenez-nous, portez-nous ; puisqu'il faut que vous portiez, & ceux qui sont encore enfans dans la vie de la grace, & ceux même qui y sont les plus avancez. Car toute nôtre force n'est que foiblesse, tant que nous nous appuyons sur nous-mêmes ; & nous ne

Qui sont ceux que l'on peut

Pf. 62. 8.
Isai. 46. 4.

sommes véritablement forts, que lorsque nous ne nous appuyons plus que sur vous. Notre véritable bien n'est qu'en vous ; mais il y est ; & c'est quelque chose qui subsiste toujours, & qui ne sauroit perir. C'est en nous détournant de cet unique bien que nous sommes devenus mauvais : il faut donc que nous retournions à vous , Seigneur, si nous voulons ne pas perir. Nous sommes assurez d'y trouver notre trésor & notre bien, qui subsiste toujours sans diminution quelconque ; & qui n'est autre chose que vous-même. Et nous devons retourner avec d'autant plus de confiance vers la maison paternelle, que nous ne saurions craindre de ne la pas retrouver. Car quoique nous l'ayons malheureusement abandonnée , elle n'en est pas moins demeurée ce qu'elle étoit. Elle n'est point tombée en ruine pendant notre absence, & une telle maison ne déperit point , puisque ce n'est autre chose que votre éternité même.

*apeller
forts.
Où est le
bien de
l'homme.*

*Il fait en-
core allu-
sion à la
parabole
de l'en-
fant pre-
digne.*

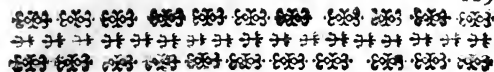
Fin du quatrième Livre.



SOMMAIRE

DU CINQUIÈME LIVRE.

IL parle de ce qui lui arriva dans sa vingt-neuvième année, qui fut celle où après avoir reconnu l'ignorance de Fauste, de qui il atendoit depuis si long-tems l'éclaircissement de tous ses doutes, il commença à se désabuser des Manichéens; & où après avoir enseigné quelque tems la Rhétorique à Carthage, il s'en alla à Rome dans le dessein d'y faire la même chose. Il y tomba malade à l'extrémité; & étant revenn de cette maladie, il poursuit & obtient l'emploi de Professeur de Rhétorique à Milan, où il acheve de se détromper, par les discours publics de saint Ambroise, qui lui font enfin prendre la résolution de renoncer tout-à-fait à cette malheureuse secte; & de demeurer Cathecumene dans l'Eglise, jusqu'à ce qu'il fût pleinement éclairci de la vérité.



L E S

CONFESSIONS

DE S. AUGUSTIN.

L I V R E V.

CHAPITRE PREMIER.

Dans quelle vûë il expose ici le secret de son cœur , & les miséricordes de Dieu sur lui. Par où il est vrai de dire que toutes les creatures jusqu'à celles qui sont privées de sentiment, chantent les loüanges de Dieu. Quel usage nous en devons faire , si nous voulons goûter le repos qui se trouve en Dieu.

1. **R** Ecevez le sacrifice de mes Confessions, que vous présente ma bouche, ô mon Dieu ; cette bouche que vous avez formée , & que vous portez à publier vos grandeurs & vos bienfaits. Guerissez toutes les maladies de mon ame ; afin qu'elle s'écrie de toute sa force , *Seigneur , qu'y a t-il de semblable à vous ?* Car celui qui vous expose ce qui se passe en lui ne vous apprend rien ; puisqu'il n'y a rien de caché pour vous dans les replis les plus secrets de nos cœurs , où il n'y a pas même de ténacité qui vous résiste, & dont vous ne veniez à bout quand il vous plaît de l'amollir par votre miséricorde, ou de la dompter par votre justice : Et c'est ce que votre Prophete nous apprend , quand il dit „ que „ personne ne sauroit se mettre à couvert de votre „ chaleur. Si je publie donc vos miséricordes sur moi ; c'est afin que mon ame , en vous loüant, s'exerce toujours de plus en plus à vous aimer.

Ps. 138.

Ps. 34. 10.

Il n'y a

rien en

nous qui

puisse é-

chaper à

la connois-

sance de

Dieu , ni

résister à

sa puissance :

ce.

Ps. 18. 7.

*Par où il
est vrai de
dire que
les choses
mêmes in-
animées
publient
les louan-
ges de
Dieu.*

*Condition
nécessaire
pour trou-
ver quel-
que repos
en Dieu.*

Vos creatures ne cessent point de faire retentir vos louanges de toutes parts. Car non seulement la bouche de ceux dont vous avez converti le cœur les chante & les publie ; mais on peut dire même , que toutes les creatures jusqu'aux animaux privez de raison , & aux corps mêmes qui n'ont ni sentiment ni vie, vous louent par la bouche de ceux à qui la considération des merveilles qui reluisent dans vos ouvrages , sert de degré pour s'élever à vous ; en qui seul nôtre ame lassée & fatiguée par les agitations de cette vie , trouve de quoi se delasser & reprendre des forces lorsqu'elle n'use de ce que vous avez fait que comme d'un vehicule pour se porter vers vous , seul auteur de tout ce que nous voyons de beau & d'admirable dans la nature.

CHAPITRE II.

*Belle peinture de l'état où se mettent ceux qui se détournent de Dieu, & du bonheur de ceux qui reviennent à lui.
Ce qui empêche qu'on ne trouve Dieu.*

*Inquiétude
de l'insépa-
rable de
l'iniquité.*

*Tout con-
court aux
desseins de
Dieu jus-
qu'au pe-
tiot même.*

POUR ceux dont le cœur est livré à l'iniquité , & à l'inquietude par conséquent , ils ont beau fuir : vous les voyez ; & vous sçavez même faire usage de leur malice & de leur noirceur , qui entre dans l'économie de vos desseins , comme les ombres dans un tableau ; & qui , tout difforme qu'elle est , fait partie d'un tout dont la beauté remplit d'admiration quand on le considère. Car en quoi vous peuvent-ils nuire ; & par où pourroient-ils faire brèche à l'empire souverain que vous exercez avec tant de justice , sur tout ce qui est compris dans l'étendue du Ciel & de la Terre ? Où vont-ils , quand ils vous fuient ; & peuvent-ils se cacher quelque part , où vous ne puissiez les trouver ? ils ne fuient que pour ne vous point voir ; mais vous ne les voyez pas moins pour

cela; & leur aveuglement ne fait que les faire heur- Sag. 11.
 ter contre vous : car rien de ce que vous avez ^{25.}
 fait ne scauroit vous échaper. Ils vous trouvent *On n'é-*
 donc malgré qu'ils en ayent ; & s'étant soustraits *chape*
 à vôtre bonté par leur injustice , ils vont heurter *point à la*
 contre la rectitude immuable de vôtre justice éter- *justice de*
 nelle, qui pour les punir comme ils le meritent ne *Dieu.*
 fait que les livrer à ce que leur propre dépravation
 leur fait souffrir. Ne devoient-ils pas penser que *Par où*
 vous êtes par tout, quoiqu'aucun lieu ne vous en- *Dieu pu-*
 ferme ; & que par une prérogative qui vous est *nit princi-*
 particuliere , vous êtes présent à ceux même qui *palement*
 s'enfuyent le plus loin de vous ? *les mé-*
chans,

Qu'ils se convertissent donc à vous , & qu'ils
 vous cherchent ; puisque vous êtes si près d'eux,
 & que vous ne vous retirez pas de vos creatures,
 comme elles se retirent de vous. Dès qu'ils se tour-
 neront vers vous , & qu'ils vous chercheront , ils
 vous trouveront dans leur cœur. Car vous êtes *Bonheur*
 dans le cœur de tous ceux qui vous confessent *de ceux*
 leurs miseres ; & qui après un égarement laissant *qui re-*
 & acablant ; viennent enfin se jeter entre vos *viennent à*
 bras , & pleurer dans vôtre sein. Vôtre main pa- *Dieu.*
 ternelle effuye leurs larmes : mais ils en répandent
 toujours de plus en plus, & ils en font leur plaisir
 & leur joye ; parce que c'est leur Createur même
 qui prend soin de les consoler , & non pas les
 hommes , qui ne sont que chair & que sang.

Pour moi , je ne vous trouvois point , quoique :
 je vous cherchasse , & que je vous eusse devant
 moi : mais il ne faut pas s'en étonner. Car quand *Tant*
 je vous cherchois de la sorte, j'étois bien loin hors *qu'on est*
 de moi ; & comme je n'étois pas même en état de *hors de*
 me trouver moi-même , c'est-à-dire de me con- *soi-même.*
 noître , & de comprendre quelle étoit la nature *il n'est pas*
 de mon ame, je n'avois garde de vous trouver. *possible de*
trouver
Dieu.

CHAPITRE. III.

Arrivée de Fauste à Carthage ; quel homme c'étoit. Combien ce que les Philosophes ont découvert sur les choses de la nature, est au dessus des fables des Manichéens. Ce qui a empêché ces grands esprits de l'antiquité d'arriver à la connoissance de Dieu. Quel est le sacrifice qu'on doit faire à Dieu pour meriter de le connoître & de lui plaire. Jesus-Christ unique voye pour arriver à l'immortalité, inconnu aux anciens Philosophes. Combien ils ont été aveuglez sur les choses de Dieu, eux qui voyoient si clair sur celles de la nature.

3. **J'**Ai à parler ici, en presence de mon Dieu, de ce qui m'arriva dans ma vingt-neuvième année ; qui fut celle où je trouvai à Carthage un certain Evêque des Manichéens, appelé Fauste. ^a C'étoit un homme fort dangereux ; & dont le demon se servoit comme d'un piege pour surprendre bien des ames : car il parloit fort agreablement ; & c'étoit par là qu'il étoit le plus capable de séduire. Mais quelque grande que fût son éloquence, dont j'étois touché aussi bien que les autres, & quelque prévenu que je fusse en sa faveur, par la reputation qu'il avoit d'être versé dans toutes les belles connoissances ; je ne laissois pas de faire la difference de la maniere de dire les choses, d'avec les choses mêmes. Ce que je cherchois, c'étoit quelque chose de solide & de vrai ; & dans la faim qui me pressoit, je ne m'arrêtois pas à la beauté des plats ; je ne regardois que la qualité des viandes que cet homme me presentoit.

*Né pas
confondre
les choses
avec la
maniere
de les
dire.*

J'avois beaucoup lû les ouvrages des Philosophes ^b & je n'avois pas oublié ce que j'y avois appris : & quand je venois à le comparer avec ces fables sans fin que les Manichéens nous débitent, je

^a Il étoit Affriquain, & de la ville de Mileve, comme nous l'apprenons de S. Aug. même, dans l'avant propos de l'excellent ouvrage qu'il a écrit contre cet Heretique.

^b Il appelle ainsi tous ceux qui ont observé la nature.

trouvois sans comparaison plus de vrai-semblance dans ce qu'ont écrit ces grands esprits, qui ont été capables de pénétrer les secrets de la nature, & les proportions des parties de l'Univers ; quoiqu'ils n'aient pû arriver à la connoissance de celui qui en est le Maître. Car vôtre grandeur vous élève infiniment , ô mon Dieu , au dessus de toutes les pensées des hommes ; & au lieu que vous regardez favorablement les humbles, & que vous vous rendez accessible à ceux dont le cœur est contrit & humilié ; vous vous tenez loin des orgueilleux, & vous ne permettez pas qu'ils vous trouvent, avec tout cet esprit que la curiosité porte si loin ; & qui va jusqu'à compter les étoiles & les grains de sable du bord de la mer , & à suivre le cours & les mouvemens des astres.

Dieu inaccessible aux plus grands esprits, quand ils manquent d'humilité.

Pl 137. 6.

4. C'est vous qui avez donné à ces Sages du siècle, cette force & cette sagacité d'esprit , avec laquelle ils recherchent ces sortes de choses , & qui leur en a fait découvrir un si grand nombre ; jusqu'à prédire les éclipses du soleil & de la lune long-tems avant qu'elles arrivassent ; & à marquer non seulement le jour & l'heure qu'on les verroit, mais encore quelle partie de ces grands corps en devoit être obscurcie ; & l'événement a fait voir qu'ils ne se sont point trompez dans leur calcul. Ils ont même inventé & donné des regles, dont on se sert encore aujourd'hui pour ces sortes de prédictions ; & par où l'on trouve non seulement l'année & le mois, mais même le jour & l'heure des éclipses de ces astres, & quelle partie de leur globe elles doivent dérober à nos yeux ; & cela ne manque point.

Les hommes admirent ces découvertes, sur tout lorsqu'ils ne savent pas comment elles se font ; & ceux qui les savent faire s'en parent & s'en glorifient, par un orgueil impie , qui fait que vôtre lumière s'éclipse pour eux ; & qu'au lieu qu'ils voyent de si loin les défaillances du Soleil & de la

Dieu s'éloigne de ceux qui voyent avec complaisance.

*leur esprit
& leurs
talens.*

Pf. 58. 50.

*Ce que
nous de-
vons sa-
crifier à
Dieu.*

Lune ; ils ne s'aperçoivent pas de la leur propre, dans le tems même qu'ils y tombent. Et cela, faute de rechercher, avec une piété religieuse, d'où leur vient cet esprit qui les rend capables de pénétrer & de découvrir tant d'autres choses. Et quoi qu'ils parviennent jusques à connoître que c'est vous qui les avez fait, ils n'ont soin, ni de vous donner en garde ce qu'ils tiennent de vous, afin que vous conserviez vôtre ouvrage en eux ; ni de vous immoler, ce qui n'est en eux que le leur propre ; c'est-à-dire, & leur orgueil, figuré par les oiseaux, qui s'élancent jusques dans les nuës ; & leur curiosité, figurée par les poissons, qui descendent jusques dans les recoins & les sinuosités des abîmes les plus profonds ; & leur sensualité, figurée par les bêtes, qu'on voit paître dans les champs, & qui ne vont jamais qu'où le mouvement de la volupré les porte. Car voilà ce qu'ils devroient vous sacrifier ; afin que vôtre feu divin, consumant en eux toutes ces passions, qui ne sont que des fruits & des semences de mort, les renouvellât, & mît dans leur cœur le principe & le gage de l'immortalité.

Deut. 4.

*24
Jésus-
Christ est
la seule
voya pour
arriver à
l'immor-
talité.*

1. Cor. 1.

30.

Matt. 17.

36.

5. Mais ils n'en connoissent point la voye, qui n'est autre que vôtre Verbe, par lequel vous avez fait, & ces grands corps dont ils observent & mesurent les mouvemens, & eux-mêmes, & les yeux par où ils les aperçoivent, & l'esprit qui les rend capables d'en trouver les grandeurs, & d'en suivre les démarches : ce Verbe, vôtre Fils unique, vôtre sagesse éternelle, dont la sublimité passe toutes nos suputations & nos calculs ; mais qui est devenu nôtre sagesse, nôtre justice, nôtre sanctification, en se faisant homme, & en se mettant au rang des autres hommes, jusqu'à payer le tribut à Cesar.

Ils ne connoissent point cette voye, par où ils devroient descendre du faîte de leur orgueil, jusqu'au centre de l'humilité de ce Dieu ancanti ;

pour remonter par lui jusqu'à lui-même. Non, ils ne la connoissent point ; & se croyant aussi élevez & aussi lumineux que ces astres qu'ils contemplent, ils sont plus bas que ce qu'il y a de plus bas sur la Terre ; & il n'y a dans leur cœur insensé que tenebres & aveuglement. Ils découvrent un grand nombre de veritez sur le sujet des creatures ; & ils ne cherchent point avec pieté la verité éternelle qui leur a donné l'être. Ainsi , ou ils ne la trouvent point ; ou s'ils la trouvent, & s'ils viennent jusques à reconnoître que c'est Dieu ; au lieu de l'honorer comme il le merite, & de lui rendre les graces qui lui sont dûes , ils se perdent eux-mêmes dans la vanité de leurs pensées. Ils se prennent pour sages, en s'attribuant ce qui ne vient que de vous ; & aveuglez par leur corruption, ils vont jusques à vous attribuer, Verité éternelle, ce qui ne peut venir que d'eux, puisque ce n'est qu'erreur & mensonge : transformant la majesté du Dieu incorruptible, en des représentations des choses corruptibles, comme d'hommes, & même d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds , & de serpens. C'est ainsi qu'ils mettent le mensonge à la place de votre verité ; & qu'au lieu d'adorer le Createur, ils adorent la creature.

6. Ils n'ont pas laissé néanmoins de découvrir beaucoup de choses tres vrayes & tres-certaines, sur ce qui regarde vos ouvrages. J'étois assez instruit de toutes ces découvertes ; & quand je venois à les conferer avec les imaginations de Maniché , qui a beaucoup écrit sur les choses de la nature , & qui étoit fort second en extravagances, je trouvois l'un bien differend de l'autre. Car au lieu que la verité de ce que les uns en ont dit me paroïssoit clairement par le calcul , & par le cours des saisons , & les revolutions des astres, je ne voyois rien dans les réveries de l'autre ; par où on peut rendre raison des Solstices, des équi-

Les avantages de l'esprit ne font la plupart du tems qu'éloigner de Dieu.
Rom. I. 21.

Idolatrie, punition du mauvais usage que les anciens Philosophes ont fait de leur esprit.

Ignorance & extravagance de Maniché.

noxes, des éclipses, & des autres choses que j'avois vû tres-bien expliquées dans les livres des Philosophes. Cependant on vouloit m'obliger d'ajouter foi à ces chimeres; quoi qu'elles ne s'accordassent nullement, ni avec ce qui m'étoit connu par les regles des Mathematiques, ni avec ce que je voyois de mes propres yeux.

CHAPITRE IV.

Que nulle autre connoissance que celle de Dieu ne sçauroit rendre les hommes heureux.

Le vrai
bonheur est
de connoi-
tre Dieu,
& non pas
d'être sça-
vant dans
les choses
de la na-
ture.
Rom. 21.

7. **M**Ais, ô Dieu de verité; ce n'est pas par être instruit de ces sortes de choses que l'on parvient à vous plaire: on a-beau les sçavoir, on est malheureux si on ne vous connoît point; & quand on les ignoreroit, on est heureux pourvû que l'on vous connoisse. Entre ceux qui vous connoissent, il y en a qui les sçavent, mais ils n'en sont pas plus heureux; & tout ce qui fait leur bonheur, c'est de vous connoître; pourvû que cette connoissance les porte à vous glorifier, & à vous rendre les graces qui vous sont dûës; & qu'ils ne s'égarent pas dans la vanité de leurs pensées. Car de la même maniere. que la condition d'un homme qui use avec action de graces des fruits d'un arbre dont il est le maître, mais dont il ne sçait au juste ni la hauteur ni la largeur, est préférable à celle d'un autre homme qui sauroit l'un & l'autre parfaitement, & qui pourroit dire combien cet arbre a de branches, mais qui n'en jouiroit point, & qui n'aimeroit ni ne connoîtroit point celui dont cet arbre est l'ouvrage; ainsi, quand un homme ne sauroit pas seulement ce que c'est que le Pole & l'étoile du Nord, s'il est d'ailleurs du nombre de ces vrais fideles, qui vivant comme ne possédant rien, quoique le monde entier n'appartienne legittimement qu'aux justes, ne s'ata-

Caractere
des vrais
fideles.

chient qu'à vous, qui êtes Maître de toutes choses ; on ne sçauroit douter, sans folie, qu'il ne vaille incomparablement mieux, qu'un autre homme qui sçauroit compter les étoiles, peser les élémens, & mesurer le Ciel ; mais qui negligeroit de connoître & de servir celui qui *a fait toutes choses avec nombre, poids & mesure.* Sag. 18.
20.

CHAPITRE V.

Impudence & temerité de Manichée. Caractere de la véritable pieté. Combien il est contre la pieté de se vanter de sçavoir ce qu'on ne sçait pas, & même de faire parade de ce que l'on sçait. Providence de Dieu, d'avoir permis que Manichée ait écrit des choses à quoi il n'entendoit rien. Que pour n'être pas instruit des choses de la nature, les affaires du salut n'en vont pas plus mal.

8. **Q**U'est-ce qui obligeoit Manichée d'écrire sur ces choses-là, puisqu'on n'a nul besoin de les apprendre pour s'instruire dans la pieté ? Car vous nous avez dit par la bouche d'un de vos Prophetes, que la pieté n'est autre chose que la sagesse. Manichée auroit pû être dépourvû de sagesse & de pieté, quand il auroit été parfaitement instruit de toutes ces connoissances : mais dès-là que sans en avoir la moindre teinture, il a bien eu l'impudence d'en faire des leçons, il n'est pas possible qu'il sçût seulement ce que c'est que la pieté. Car au lieu que ce qui porte à faire parade de ces choses-là, quelque versé qu'on y puisse être, n'est jamais que la vanité ; la pieté ne pense qu'à vous louer, & à vous servir. Ce que c'est que la pieté. Job 28. Pieté incompatible avec le mensonge & l'imposture. Caractere de la pieté.

C'est de quoi Manichée étoit bien éloigné ; & si vous avez permis qu'il ait beaucoup écrit sur les choses de la nature, c'est afin qu'étant convaincu du mensonge sur ces choses-là, par ceux qui les sçavent ; on pût voir de quel esprit il étoit possédé, & se deffendre d'autant mieux de ses impostures. Providence de Dieu, d'avoir permis que Manichée fit le Docteur sur les

choses de la nature à quoi il n'entendait rien.
 Impiété de Manichée.
 res, sur des choses qui sont moins sensibles & moins connues. Car il ne se donnoit pas pour un homme du commun ; & il ne prétendoit pas moins, que de persuader aux hommes, que le saint Esprit, ce divin Consolateur des Fidéles, & la source des dons célestes dont ils sont enrichis, habitoit personnellement en lui, avec tout ce qu'il a de puissance & de majesté.

De sorte, qu'encore que ce que l'on peut savoir des astres, des mouvemens du Soleil & de la Lune, & de tout ce qui se passe dans les Cieux, ne fasse point partie de la science du salut; dès-là que Manichée est convaincu de n'avoir dit que des faussetez sur tout cela, on voit clairement que ce n'est que par une vanité insensée, qu'il en a parlé, & même par une temerité sacrilege; puisqu'encore qu'il n'en eût aucune connoissance, & qu'il n'y ait rien que de faux dans tout ce qu'il en dit, il le donne comme venant d'une personne divine.

9. Lorsqu'entre ceux que vous m'avez donnez pour freres, dans la société de vos Fidéles, j'en voi qui ne sont point instruits de ces choses-là, & qui se méprennent même dans ce qu'ils en croient, je prends patience; parce que je sçai que pourvû que dans ce qu'ils pensent de vous, ô mon Dieu, Createur de toutes choses, il n'y ait rien d'indigne de la noblesse & de la sainteté de vôtre Nature, l'ignorance où ils sont sur la situation des parties de l'Univers, & sur les mouvemens des astres, ne leur fera point de tort. Elle leur en pourroit faire néanmoins, s'ils croyoient que ces sortes de choses fissent partie de la doctrine de la piété, & qu'ils allassent jusqu'à donner pour constant ce qu'ils ne sçavent pas, & à le soutenir avec opiniâtreté. Cependant, la charité voudroit que l'on supportât cette foiblesse là, même dans ceux qui sont encore, pour ainsi dire, au berceau de la vie de la Foi; & que l'on atendît avec patience, que

croissant & se renouvellant de jour en jour, ils devinssent enfin des hommes parfaits ; & arrivassent à cette solidité qui fait qu'on ne se laisse plus emporter aux vents des opinions des hommes. Eph.4. 3

Mais pour celui qui s'érige en Docteur & en Maître de ceux à qui il debite ses imaginations sur ces sortes de choses , & que la passion d'en être regardé comme leur guide & leur lumière a porté jusqu'à cet excès , qu'il se donne pour le saint Esprit même , & qu'il veut que ses sectateurs croient qu'en le suivant, c'est ce divin Esprit qu'ils suivent , & non pas un homme comme les autres , qui peut s'empêcher de rejeter & de detester sa folie & son impudence, dès qu'on le voit convaincu de fausseté sur ce qu'il s'ingère d'enseigner ?

Mais je ne voyois pas bien encore , si selon le système de Manichée, on ne pourroit point rendre raison de l'accroissement & du décroissement des jours & des nuits , des éclipses, & des autres phenomenes qui sont si bien expliquez dans les livres des Philosophes que j'avois lûs , & supposé qu'on le pût , l'opinion que j'avois de la sainteté de cet homme-là m'auroit fait panacher de son côté, quand je n'aurois pû voir avec certitude lequel des deux systèmes étoit le vrai.

CHAPITRE VI.

Caractere de Fauste. Par où il imposoit. Prix des choses, indépendant des manieres. Saint Augustin parvient enfin à entretenir Fauste, & reconnoît son ignorance.

10. **D**URANT cet espace de près de neuf années, que l'égarement de mon esprit me fit passer à écouter les rêveries des Manichéens, j'atendois l'arrivée de Fauste , avec une grande impatience. Car tout ce que j'en avois pû rencontrer d'autres étoit demeuré court sur les objec-

trons, que la connoissance que j'avois de ces choses-là m'avoit donné lieu de leur faire. Mais ils me remettoient à Fauste, comme à un homme, qui dans les conferences que j'aurois avec lui, quand il seroit à Carthage, me refoudroit clair comme le jour toutes ces difficultez, & tout ce que je lui en pourrois proposer d'autres, quelques grandes qu'elles fussent.

*Quel
homme
c'étoit que
Fauste.*

Je le vis donc enfin, & je trouvai un homme agreable, qui parloit bien, & qui étaloit avec beaucoup plus de grace que les autres ce qu'ils ont acoutumé de debiter : mais c'étoient toujours les mêmes choses ; & dans la soif où j'étois, à quoi me pouvoit être bon un homme qui auroit versé à boire de fort bonne grace, & qui avoit même à la main des coupes fort précieuses & fort propres ; mais qui n'avoit rien à mettre dedans ? J'avois les oreilles rebatues il y avoit longtemps de toutes les choses qu'il me contoit ; & pour être mieux dites, je ne les en trouvois ni meilleures ni plus vrayes ; & celui qui me les debitoit ne me paroissoit pas plus habile, pour avoir un visage composé, & des manieres de parler agreables. Ceux qui me l'avoient tant vanté, étoient gens qui ne jugeoient pas bien des choses ; & il ne leur avoit paru sage & habile, que parce qu'ils avoient trouvé du plaisir dans la maniere de parler.

*Il est rare
de sçavoir
juger des
choses in-
depen-
damment
de la ma-
niere dont
elles sont
dites.*

Il y en a qui vont dans une autre extrémité : ils rejettent la verité dès qu'elle leur est proposée avec grace, & elle leur devient suspecte par cela seul : j'en ai aussi trouvé de ceux-là. Mais vous m'aviez déjà fait connoître, ô mon Dieu, par ces voyes secretes & admirables, par où vôtre verité s'insinuë dans les cœurs, que les uns & les autres ont tort ; & que les choses ne sont ni plus ni moins vrayes, pour être bien dites ; ni plus ni moins fausses, pour l'être mal : que la

verité & la fausseté font comme des mets , les uns salutaires , & les autres nuisibles & empoisonnez; & que les bonnes ou les mauvaises manieres de parler font comme des plats , les uns d'argent , & les autres de terre; & que toutes sortes de mets peuvent être servis dans toutes sortes de plats. C'est vous, ô mon Dieu, qui m'aviez appris ce que je viens de dire, puisque c'est quelque chose de vrai; & que par quelque canal que ce soit que la verité nous vienne, elle ne vient jamais que de vous.

II. La grande envie que j'avois eüe de connoître Fauste , & qui m'avoit fait attendre son arrivée avec tant d'impatience , fut donc satisfaite en quelque sorte ; & par ce qu'il y avoit de vif & de pathétique dans ses discours , & par la facilité qu'il avoit à trouver sur chaque chose les expressions les plus propres & les plus naturelles. Je sentoïis ce plaisir-là comme les autres , & je faisois même valoir plus que personne tout ce que cet homme pouvoit avoir de bon. Mais comme je ne l'entendois jamais parler qu'en présence de beaucoup de monde ; je ne pouvois lui proposer mes difficultez & les discuter avec lui ; & cela me faisoit une grande peine.

Je trouvai pourtant moyen de le voir en particulier avec quelques-uns de mes amis ; & dans des tems où la bienveillance pouvoit permettre que chacun parlât à son tour ; & je lui proposai quelques difficultez : mais je reconnus bientôt qu'il n'avoit nulle teinture des sciences, à la reserve de la Grammaire , qu'il ne sçavoit même que superficiellement. Cependant comme il avoit lû quelques oraisons de Cicéron , & quelques livres de Seneque, avec quelque chose des Poëtes , & ce qu'il y avoit de livres de sa secte qui étoient le mieux écrits en Latin, & qu'il s'exerçoit sans cesse à parler; il avoit aquis une facilité de s'exprimer qui plaisoit

beaucoup, & par où il étoit d'autant plus capable d'imposer & de séduire, qu'il y avoit dans sa personne beaucoup de graces naturelles, & qu'il étoit merveilleusement maître de son esprit.

Ce que j'en dis-là, sur ce que ma memoire me fournit, n'est-il pas conforme à la verité, mon Seigneur & mon Dieu, qui voyez le fond de ma conscience & de mes pensées, & qui penetrez les replis les plus secrets de mon cœur ? Ce qui se passoit alors à mon égard étoit l'effet des dispositions cachées de vôtre providence, qui pour me donner de l'horreur des erreurs à quoi je m'étois laissé aller, commençoit de me mettre devant les yeux tout ce qu'elles avoient de plus capable de me faire honte.

CHAPITRE VII.

Insuffisance de Fauste, reconnue par lui-même. S. Augustin se voyant trompé dans l'esperance qu'il avoit eue que Fauste le satisferoit sur toutes ses difficultez, commence à se dégoûter des Manichéens.

12. **C**AR dès que je vis que Fauste n'étoit nullement versé dans les sciences où j'avois crû qu'il excelloit ; je commençai à perdre l'esperance qu'il pût me résoudre les difficultez qui m'arrêtoient. Tout autre qu'un Manichéen auroit pu ignorer ces sortes de choses, & ne pas laisser d'être bien instruit de ce qui regarde la pieté : mais l'un ne va point sans l'autre, à l'égard des Manichéens, dont les livres sont pleins d'une longue suite de fables sur le sujet du Ciel, du Soleil, de la Lune & des autres Astres. ^a Je ne m'atendois donc plus qu'il pût me donner sur cela l'éclaircissement que je demandois ; & me faire voir, par la comparaison de ce qu'on trouve dans les livres de sa secte sur les Phenomenes du Ciel, avec ce que j'en avois appris ailleurs, où ils sont expliquez par

^a Voyez ce qui en a été dit dans l'Avertissement.

les principes des Mathematiques , si ce que les Manichéens en disent étoit le plus vrai-semblable, ou si l'on pouvoit au moins trouver également de part & d'autre dequoi rendre raison de ce que nous voyons. Car quand j'avois voulu entrer avec lui dans cet examen , il s'en étoit excusé , & il avoit eu assez de modestie pour ne se pas charger d'un tel fardeau , sçachant bien qu'il n'entendoit rien à tout cela , & ne faisant même aucune difficulté de l'avouer. Aussi n'étoit-il pas comme quelques autres , que j'ai eu le malheur de rencontrer dans mon chemin , & qui n'ayant que du babil, & ne sçachant ce qu'ils disoient , entreprenoient de me satisfaire sur ces choses-là. Pour Fausste, il avoit du sens , & quoiqu'il ne fût pas à vôtre égard ce qu'il auroit dû être , il avoit au moins cette sorte de sagesse qui fait qu'on prend garde à soi. Ainsi , connoissant son ignorance , il ne voulut point s'engager temerairement dans une dispute dont il voyoit bien qu'il ne se tireroit pas à son honneur , & je l'en estimai davantage. Car il est plus beau de sçavoir se tenir dans ses bornes, & d'avoüer son insuffisance, que d'être le plus parfaitement instruit sur des choses comme celles que j'avois envie de sçavoir, & c'est ce que je lui ai toujours vû faire , toutes les fois que je lui ai proposé des questions trop subtiles & trop difficiles pour lui.

*Bonne foi
de Fausste.*

*La sincé-
rité & la
modestie
font plus
d'honneur
que la
science.*

13. Comme l'ardeur que j'avois eüe pour la doctrine des Manichéens , étoit donc tout-à-fait amortie , & qu'après ce que j'avois trouvé d'incapacité dans le plus celebre de leurs Docteurs, quand j'avois pensé lui proposer mes difficultez, je n'esperois plus qu'aucun des autres me les pût résoudre: tout ce que j'eus de commerce avec lui de là en avant, ne roula plus que sur d'autres sortes d'études , qui étoient de sa portée & de son goût, & qui avoient raport à la profession que je fai-

fois deslors à Carthage d'enseigner la Rhetorique. Nous lisions donc ensemble, & je choisissois ce que je voyois qu'il étoit bien aisé d'entendre, ou qui me paroïssoit propre pour un esprit comme le sien. Du reste toutes les résolutions que j'avois prises de ne rien épargner pour m'instruire à fonds de la doctrine de cette secte s'évanouirent. Je ne voulus pourtant pas m'en retirer tout-à-fait, & comme je m'y trouvois, & que je ne voyois encore rien de meilleur, je crus qu'il falloit m'en contenter & m'y tenir, à moins que dans la suite il ne se présentât quelque chose de plus vrai-semblable.

Ainsi, au lieu que ce Fauste avoit été pour beaucoup d'autres un piège de mort; ce fut lui qui commença, sans le sçavoir & sans le vouloir, à me dégager de celui où j'étois pris. Car votre providence ne m'abandonnoit point, ô mon Dieu, & la main invisible de votre miséricorde, touchée des larmes que ma mere vous offroit pour moi jour & nuit, & qui étoit comme le sang de son cœur percé de douleur, ne cessoit point de me conduire à son but, par des voyes cachées, qu'on ne sçauroit assez admirer. C'est donc vous qui fîtes en moi tout ce que je viens de dire. Car quand est-ce que l'homme vient à désirer vos voyes, sinon lorsque vous dressez ses pas? & qui peut nous procurer le salut, sinon vous, ô mon Dieu, dont la main est la seule qui puisse rétablir & réparer ce qu'il y a de gâté & de défiguré dans vos ouvrages?

S. Augustin commence à se désabuser des Manichéens.

Pf. 30. 26.

CHAPITRE VIII.

Ce qui le fit résoudre de quitter Carthage, pour aller enseigner à Rome. Les choses même à quoi la seule cupidité nous porte, nous conduisent à Dieu quand il lui plaît, Ste. Monique tâche d'empêcher le voyage de son fils; & le suit jusqu'à la mer. Comment il se démêla d'elle. Les regrets de cette Sainte Femme, quand elle le vit parti, effet de ce qu'il y avoit encore de charnel dans l'attachement qu'elle avoit pour lui.

14. **C**E fut encore vous, Seigneur, qui fites en sorte qu'on me persuada d'aller à Rome, pour y faire ce que je faisois à Carthage; & je ne veux pas manquer de déclarer ici, en votre présence, ce qui me fit prendre cette résolution; puisqu'on decouvre jusques dans ces petites particularitez de ma vie, la profondeur de vos conseils, & les soins toujours veillans de votre miséricorde sur moi; que je ne dois perdre aucune occasion de faire connoître & de célébrer.

Ceux de mes amis qui me portoient à faire ce voyage, m'assûroient que le gain, aussi-bien que la considération, seroit tout autre à Rome qu'à Carthage; & quoique cette esperance me touchât, la principale, & presque la seule raison qui me déterminâ, fut que tout le monde convenoit, qu'à Rome les jeunes gens qui étudient sont bien plus reglez & plus modestes, qu'on les tient beaucoup plus de court; qu'on ne souffre point qu'ils se jettent en foule, & d'un air fier & insolent dans la classe d'un autre Maître que le leur; & qu'ils n'ont pas même la liberté d'y entrer, à moins que le Maître ne le permette. A Carthage au contraire, c'est une chose honteuse que le desordre & la licence qu'on voit parmi les écoliers. Ils entrent par force dans les classes autres que la leur, & avec une impudence qui tient de la fureur, ils mettent tout

Le plus grand de tous les malheurs est de se tromper sur ce que l'on croit permis ou défendu.

Quelle est la plus terrible punition des méchans.

Dans tous ce que les hommes font, Dieu a ses fins, bien différentes des leurs.

Dieu se sert pour nous conduire à lui de notre dépravation même,

en desordres; sans aucun respect de ce que le Maître a établi pour l'avancement de ses écoliers. Il n'y a personne qui ne soit exposé à leurs outrages & à leur violence, qui va jusqu'à un excès que les Loix devroient punir; mais que le malheur de la coutume autorise; ce qui ne fait que les rendre d'autant plus misérables, qu'ils prennent pour permis ce qui ne l'est pas, & qui ne le sçauroit jamais être par votre Loi éternelle, seule regle de toute justice; & qu'ils se croient impunis dans ce qu'ils font, quoiqu'ils soient punis invisiblement, par l'aveuglement même qui le leur fait faire, & qui est quelque chose de bien pire, que ce qu'ils font souffrir aux autres.

C'étoit la plus grande peine du monde pour moi, d'être obligé de souffrir dans les écoliers étant Professeur, des déportemens dont je n'aurois pas été capable quand j'étudiois; & ce fut ce qui me fit résoudre d'aller enseigner dans un lieu où tout le monde m'assuroit qu'il ne se passoit rien de séblable. Mais c'étoit vous, ô mon Dieu, en qui je mets presentement toute ma confiance, & qui serez un jour mon partage dans la terre des vivans, c'étoit vous qui me portiez à changer de país, pour me faire changer de vie; & pour me faire entrer dans la voie du salut. C'étoit pour cela que vous me faisiez trouver à Carthage des dégoûts qui m'en chasseroient, & à Rome des amorces qui m'y attiroient.

Ceux qui me firent prendre cette resolution, & qui m'y portoient, les uns par leurs actions insensées, & les autres par leurs vaines promesses, étoient des gens qui n'aimoient que cette vie mourante: mais vous vous serviez, pour me redresser, de leur perversité même, & de la mienne propre. Car il y en avoit de toutes parts; & comme ceux qui par leur insolence m'ôtoient le repos qui m'auroit été nécessaire pour m'acquiter de mes fonctions, étoient des enragez & des furieux; ceux qui me

DE S. AUGUSTIN, LIV. V. CH. VIII. 147
portoit à changer de lieu étoient des charnels,
qui n'avoient de goût que pour les choses de la
terre ; & si ce que je détestois d'un côté étoit une
veritable misere ce que je cherchois de l'autre n'é-
toit qu'une fausse felicité.

15. Il n'y avoit que vous, ô mon Dieu, qui sçus-
siez la veritable fin, pour laquelle ce voyage se fai-
soit, mais vous n'en fites rien connoître, ni à moi,
ni à ma mere, qui eut une grande douleur de me
voir partir, & qui me suivit jusques à la mort; fai-
sant tous ses efforts pour me retenir, ou pour me
faire consentir qu'elle fût du voyage. Je m'en de-
mélai par une tromperie, lui aiant fait croire, que
je ne voulois que suivre jusques dans le vaisseau
un de mes amis qui s'embarquoit ; & que je ne
pouvois me résoudre de quitter, qu'au moment
qu'il faudroit lever la voile. J'échapai par ce mo-
yen, n'ayant pas fait de difficulté de mentir à ma
propre mere, & une mere comme celle là : mais
vôtre misericorde m'a pardonné ce peché-là avec
beaucoup d'autres encore plus abominables, dont
j'étois chargé dans ce tems-là ; & vous me préservâtes
des eaux de la mer, pour me faire arriver
jusques aux eaux salutaires de vôtre grace, qui en
effaçant toutes mes impuretez, devoient arrêter
ces torrens de larmes que ma mere versoit tous
les jours pour moi en vôtre presence.

Je voulois l'obliger de s'en aller toujours devant :
mais cōme elle ne pouvoit se résoudre à partir de
là sans moi, tout ce que je pûs obtenir fut qu'elle
passeroit la nuit dans un lieu d'où nôtre vaisseau
n'étoit pas fort loin, & où il y avoit une Chapelle
bâtie en l'hōneur de S. Cyprien. Elle ne s'y fut donc
pas plutôt retirée, que je me dérobai, & part, la même nuit,
pendant qu'elle étoit en priere & en larmes. Et que vous
demandoit-elle avec tant de larmes, Seigneur, sinon que
vous ne permissiez pas que je m'embarquasse ? Mais comme les vûes de
*C'est sou-
vent par
misericor-
de que
Dieu re-
fuse de*

nous exau-
ger sur de
certaines
choses que
nous lui
demandons
votre miséricorde sur moi, & sur elle-même, alloiër bien plus loin que les siennes, ce qu'elle vous demandoit sans cesse pour moi, prévalut sur ce qu'elle vous demandoit dans ce moment. Car vous ne refusâtes de l'exaucer sur l'un, que parce que vous vouliez l'exaucer sur l'autre, en faisant en moi ce qui étoit le principal but de ses prières & de ses desirs.

Le vent s'étant levé, on mit à la voile, & nous perdîmes bien tôt le rivage de vûë. Ma mere ne m'y trouvant plus le matin, s'abandonnoit à sa douleur; & faisoit retentir à vos oreilles ses gémissemens & ses plaintes. Mais vous n'en teniez aucun compte; parce que vous aviez résolu de m'arracher à ma cupidité par ma cupidité même; & de punir en même tems, par une juste douleur, ce qu'il y avoit encore de charnel dans l'attachement qu'elle avoit pour moi. Car elle aimoit à me voir, comme les autres meres aiment à voir leurs enfans. Ce sentiment étoit même beaucoup plus vif en elle, que dans la plûpart des autres; & comme elle ne sçavoit pas quelle joye vous deviez lui faire recueillir de cette séparation, qui lui faisoit tant de peine, elle pleuroit amèrement; & se tourmentoit d'une maniere qui marquoit assez qu'elle tenoit encore de la corruption d'Eve, par cette attache naturelle, qui lui faisoit porter avec douleur, l'absence de ce qu'elle avoit enfanté avec douleur. Mais enfin, après m'avoir bien reproché ma dureté & ma fourberie, elle se remit à vous prier pour moi, & s'en alla chez elle, & moi à Rome.

CHAPITRE IX.

Son arrivée à Rome, il y tombe malade à l'extrémité. Il ne demande point le Baptême dans cette maladie. Sa guérison, effet des prières de sa mere. Quelle étoit la piété de cette sainte femme.

16.] E n'y fus pas plutôt, que je fus surpris d'une grande maladie, qui me mit aux portes de l'Enfer. Car outre le péché d'origine, qui nous fait

tous mourir en Adam, j'étois encore chargé d'une ^{1. Cor. 15.}
 infinité de crimes énormes; & de tout ce que j'avois ^{22.}
 commis de maux contre vous, contre moi-même,
 & contre mon prochain; puisque vous ne m'aviez
 encore remis par J. C. aucun de ces pechez, & ^{Eph. 2.}
 qu'il n'avoit point encore aboli par sa Croix l'ini- ^{14.}
 mitié que tant de crimes m'avoient fait contracter
 avec vous. Et comment cela se feroit-il pû faire,
 par le merite d'une passion fantastique & imagi-
 naire, a comme je croiois alors qu'avoit été celle
 de ce divin Sauveur? Ainsi, mon ame étoit d'autant
 plus véritablement morte, que je croiois que la
 mort de Jésus-Christ n'avoit été qu'une feinte; &
 autant que j'étois abusé, en croiant que cette mort
 si réelle & si précieuse, n'étoit qu'une illusion; au-
 tant l'étois-je de croire que mon ame étoit vivan-
 te, quoiqu'elle fût la proie de la mort. Cependant
 ma fièvre alloit toujours en augmentant, & j'étois
 à deux doigts de la mort; & de la mort éternelle.
 Car si je fusse mort alors, quel auroit été mon par-
 tage, si non les flammes & les tourmens de l'Enfer?
 & pouvois-je m'attendre à autre chose par les Loix
 éternelles de vôtre verité & de vôtre justice?

Ma mere étoit trop éloignée de moi, pour sçavoir
 l'état où j'étois : mais elle ne laissoit pas de prier
 pour moi; & comme vous êtes présent par tout,
 vous étiez où elle étoit & où j'étois. D'un côté vous
 receviez ses prieres; & de l'autre vous exerciez vô-
 tre miséricorde envers moi, en me rendant la santé
 du corps; quoique mon ame demeurât toujours in-
 fectée du poison de son impiété sacrilege. Car quel-
 que grand qu'eût été le peril où je m'étois vû, je
 n'avois point demandé le Bâptême; ce qui fait bien
 voir que je valois beaucoup moins alors, que
 dans ce tems de mon enfance, où étant tombé
 malade, je sollicitai avec tant d'empressement la

a Comme étant le corps même de Jésus-Christ, se-
 lon les Manichéens,

* Liv. 1.
chap. 11.
piété de ma mere , de me faire donner ce Sacre-
ment , comme je me souviens de l'avoir rapporté
plus haut , * & de vous en avoir rendu grâces.
Mais l'âge n'ayant fait qu'augmenter ma dépra-
vation & ma folie, je me mocquois, ô mon Dieu,
de ce remède que vous avez institué pour la guer-
rison de nos âmes.

Cependant vous n'avez pas permis que je sois
mort en cet état, où je ne pouvois que mourir dou-
blement. Si ce malheur fût arrivé, quelle plaie au-
roit-il fait au cœur de ma mere ? Elle n'en seroit
jamais revenue: car il n'est pas possible d'exprimer
jusques où alloit l'amour qu'elle avoit pour moi ;
& de combien les douleurs que lui faisoit ressentir
l'envie qu'elle avoit de me procurer une naissance
spirituelle, passaient celles qu'elle avoit ressenties
en me mettant au monde.

17. Ainsi, je ne conçois pas qu'elle eût jamais pû
se consoler, si sa tendresse eût été blessée par un en-
droit si sensible, & qu'elle m'eût vû mourir en cet
état. Et que seroient devenues, ô mon Dieu, tant de
prieres, si vives & si continuelles ! Auroit-il pû se fai-
re que le Dieu de miséricorde eût méprisé le cœur
contrit & humilié d'une veuve chaste, temperante,
appliquée à faire l'aumône, & à rendre toutes sortes
de soumissions & de devoirs à vos fideles serviteurs ;
qui ne passoit aucun jour sans porter son offrande à
votre Autel ; & ne manquoit jamais le matin & le
soir de se rendre à l'Eglise, & d'y employer le tems,
non à des discours inutiles avec d'autres femmes
de son âge ; mais à écouter votre parole, & à vous
offrir ses prières ? Auriez-vous pû , ô mon Dieu,
mépriser les larmes de cette veuve si chrétienne ,
vous qui l'aviez faite ce qu'elle étoit ? & lui au-
riez-vous refusé votre divin secours, après tant de
prieres si ferventes, par lesquelles elle vous deman-
doit non de l'or ou de l'argent, ni aucun autre de
ces sortes de biens qui sont sujets à périr, mais le sa-

Es. 50. 19.

Piété de
sainte
Monique.

lut de l'ame de son fils ? Non Seigneur, cela n'é- ^{Dieu nous}
 roit pas possible: aussi ne l'abandonniés-vous point. ^{exauce}
 Vous l'exauciez, & vous faisiez ce qu'elle vous de- ^{quelque-}
 mandoit: mais vous le faisiez dans vôtre ordre, & ^{fois, en}
 selon ce que vous aviez arrêté dans vôtre Prédes- ^{faisant le}
 tination éternelle. Car ce n'étoit pas pour la trom- ^{contraire}
 per, que vous lui aviez donné tant d'assurances de ^{de ce que}
 mon salut, par ces songes que vous lui aviez en- ^{nous lui}
 voyez, & par ces réponses qu'elle avoit reçûes de ^{deman-}
 la bouche de ceux qui lui parloient de vôtre part, ^{dons.}
 & dont j'ai rapporté quelque chose. * Elle conser- ^{* Liv. 3.}
 voit tout cela dans son cœur ; & vous le represen- ^{ch. 11. &}
 toit dans ses prieres, comme autant de titres de ^{12.}
 vos promesses : car vôtre miséricorde est si gran-
 de, que vous daignez par vos promesses vous con-
 stituer debiteur de ceux-mêmes à qui vous remet-
 tez si liberalement tout ce qu'ils vous doivent.

CHAPITRE X.

Il continuë de frequenter les Manichéens à Rome, n'étant pas encore desabusé de leur opinion sur le principe du mal, quoi- qu'il desespérât de trouver la verité parmi eux. Il panche du côté des Academiciens qui paroissent douter de tout. Son ardeur à rechercher la verité, ralentie par le commerce qu'il avoit avec les Manichéens. Ses erreurs sur la nature de Dieu, sur celle du mal, & sur l'Incarnation de J. C.

18. **V**ous me tirâtes donc enfin de cette ma-
 ladie; & vous rendîtes au fils de vôtre ser-
 vante la santé du corps, afin de pouvoir dans la
 fuite lui rendre la santé de l'ame, qui est quelque
 chose de bien meilleur & de bien plus solide.

Je continuois toujours de frequenter à Rome,
 comme j'avois fait à Carthage, ces faux saints qui
 trompent d'autant mieux les autres, qu'ils sont les
 premiers trompez ; & je voyois, non seulement
 ceux qu'on appelle Auditeurs parmi les Mani-
 chéens, & du nombre desquels étoit celui chez qui
 j'avois été malade, & avec qui je demeurois enco-

re depuis ma convalescence ; mais ceux même qu'ils appellent *Elûs*.

Car j'étois toujours persuadé que ce n'étoit pas nous qui péchions, mais une certaine autre nature qui étoit en nous ; & mon orgueil se trouvoit flatté de cette imagination , qui alloit à m'exempter de faute : & qui faisoit qu'au lieu de vous confesser mon péché, quand j'étois assez malheureux pour en commettre, & de vous dire avec le Prophete :

Pl. 40.5. *Seigneur, guérissez mon ame, devenue malade pour avoir péché contre vous*, je prenois le parti de m'excuser moi-même, & de rejeter le mal que j'avois fait sur quelque chose qui étoit en moi, mais qui n'étoit point moi. Cependant, ce n'étoit autre chose que moi-même, divisé contre moi-même par mon impiété. Ainsi mon péché étoit d'autant plus incurable, que je ne voulois pas me reconnoître pecheur ; & que par une injustice detestable, j'aimois mieux que ce fût vous, ô Dieu tout-puissant, qui fussiez vaincu, en moi par l'iniquité, a quoique cela ne pût aboutir qu'à ma perte & à ma ruine ; que d'être moi-même vaincu par vôtre grace, qui en triomphant de ma corruption m'auroit procuré le salut. Car vous n'aviez pas encore mis à ma bouche & à mon cœur ce frein qui empêche qu'il ne nous échape de ces paroles de blasphême, par où les méchans s'excusent dans leurs pechez ; & c'est ce qui faisoit que je demeurais toujours en commerce avec leurs *Elûs*.

19. Cependant, comme je desespérois de trouver, dâs la malheureuse doctrine de cette secte, de quoi m'avancer dans la connoissance de la verité, je la negligeois beaucoup ; quoique j'y restasse, résolu de m'en contenter & de m'y tenir ; jusqu'à ce que j'eus-

a Car selon les Manichéens, le péché ne venoit que de ce que leur prétendue substance de mal prevaloît en nous sur la substance de Dieu, dont ils croyoient que l'ame de chacun étoit une portion.

Ce qui éloigne le plus le retour & la conversion des pecheurs,

Pl. 140.4.

se trouvé quelque chose de meilleur. Ce qui me faisoit prendre ce parti-là, c'est qu'il me passoit par l'esprit, qu'il se pouvoit bien faire que les Académiciens eussent été les plus sages de tous les Philosophes ; & qu'ils eussent eu raison de croire, que tout étoit douteux ; & que l'homme ne pouvoit arriver à la connoissance d'aucune verité. Car je croiois alors, avec la plûpart du monde, que c'étoit-là leur sentiment ; & je n'avois pas encore pénétré pourquoi ils avoient parlé d'une maniere à faire penser cela d'eux. a

Cette situation d'esprit où j'étois alors, fit que je ne pûs m'empêcher de parler à mon hôte, d'une maniere à rabattre quelque chose de la trop grande crédulité où il étoit, pour toutes ces fables dont les livres des Manichéens sont remplis. Cependant, je les voyois toujours plus volontiers, que tout ce qu'il y avoit d'autres gens qui n'avoient jamais été engagez dans cette heresie ; & quoique je n'eusse plus la même opiniâtreté à la soutenir, le commerce que j'avois avec ces gens-là, qui sont en grand nombre à Rome, mais sans oser se découvrir, diminuoit de beaucoup mon ardeur à chercher quelque chose de meilleur & de plus solide, que ce qu'ils m'avoient inspiré.

J'en avois d'autant moins sur ce sujet, que je desespérois, ô mon Dieu, Créateur du Ciel & de la terre, & de tout ce qu'il y a d'invisible, aussi bien que de visible, de trouver la verité dans votre Eglise, dont rien ne m'avoit tant donné d'éloignement, que de m'être laissé persuader, qu'on ne pouvoit se ranger de son côté, sans s'engager à croire, que vous ayez un corps & des membres comme nous, & bornez comme les nôtres à une certaine étendue. Cependant, l'idée que je m'étois faite de mon Dieu, n'étoit pas dans le fond moins grossiere que celle-là ; puis-

a Voyez la lettre de S. Augustin à Hermogenien. C'est *Dans com.*
la premiere de la nouvelle édition.

bien d'erreurs jette l'incapacité de concevoir une substance spirituelle,

que je ne me le representois jamais, que comme quelque chose de massif & de corporel; parce que je ne pouvois concevoir, que ce qui n'étoit point corps fût quelque chose; & c'étoit là la principale & presque la seule cause de mes erreurs; dont je ne pouvois jamais me tirer, à moins de commencer par me détromper sur ce point-là.

Combien les fausses imaginations des Manichéens éloignent S. Augustin de la vérité.

20. De là venoit que je me representois le mal même comme une substance corporelle, composée de deux parties, l'une hideuse & grossière, à quoi les Manichéens donnent le nom de terre; & l'autre plus subtile, qui est selon eux, l'ame malfaisante, qui anime ce vilain corps; & qu'ils conçoivent comme un air qui le pénétreroit de tous côtés. Comme donc je ne sçai quel sentiment de piété m'empêchoit de croire, qu'un Dieu bon eût créé aucune mauvaise substance; j'établissois deux natures contraires, l'une bonne & l'autre mauvaise; & je me les representois comme deux masses, que je supposois infinies, quoique je donnasse un peu moins d'étendue à la mauvaise qu'à la bonne.

C'est de ce principe d'erreur que sortoient toutes les autres imaginations pernicieuses & sacrilèges dont j'étois prévenu; & lorsque pour m'en tirer, je pensois recourir à la Foi de l'Eglise Catholique; mon esprit se sentoit repoussé, & retomboit dans ses imaginations extravagantes; parce que je prenois pour la Foi Catholique, ce qui n'étoit rien moins; & qu'il me sembloit, ô mon Dieu, dont je ne sçau-rois assez louer les miséricordes sur moi, qu'il étoit bien plus selon la piété, de vous croire au moins infini, du côté opposé à celui par où je croiois que la substance du mal vous touchoit, quoique je ne pusse m'empêcher d'avouer que vous étiez fini de celui-ci; que de vous croire fini de toutes parts, comme vous le seriez, si vous aviez un corps comme les nôtres. Et je trouvois qu'il valoit encore mieux croire, qu'il y avoit des choses que vous n'aviez point créées, que d'avouer que vous fussiez

DE S. AUGUSTIN, LIV. V. CH. XI. 155
auteur de la nature du mal, que je me représentois comme une substance, & une substance corporelle ; ne pouvant même concevoir l'ame autrement, que comme une certaine nature de corps, fort subtile, mais toujours contenue dans quelque espace.

Sur le sujet même de votre fils unique, notre Sauveur, je n'admettois que ce qui pouvoit s'accorder avec mes vaines imaginations. Je croyois donc, que pour venir vers nous, & pour operer notre salut, il étoit sorti de cette masse lumineuse que je me figurois, & que je prenois pour vous. Mais comme je ne concevois pas, qu'une telle nature eût pû naître de la Vierge Marie, sans être mêlée & comme incorporée à la chair, & qu'il me paroissoit impossible, qu'elle y eût été mêlée sans être souillée, la peur de tomber dans l'inconvenient de croire que votre fils eût participé à l'impureté de la chair, m'empêchoit de croire qu'il fût né revêtu de chair.

Ceux que vous éclairez de la lumière de votre esprit auront pitié de moi, si ce Livre de mes Confessions leur tombe entre les mains, & ils s'en mocqueront sans doute, autant que la douceur de leur charité le peut permettre; mais enfin voila où j'en étois.

a Car, selon les Manichéens, toute chair étoit impure comme étant, selon eux, l'ouvrage du mauvais Dieu qu'ils supposoient.

CHAPITRE XI.

La peine sur de certains endroits de l'Ecriture, dont il lui paroissoit que les Manichéens avoient raison d'être choquez. Il cherche à s'éclaircir sur cela. Par où les Manichéens se tiroient de ce qui les incommodoit dans le nouveau Testam. Ce qui éloignoit le plus S. Aug. de la vérité.

21. **D'**Ailleurs, je ne voyois pas par où on pouvoit défendre de certaines choses de vos saintes Ecritures, à quoi ces heretiques trouvent à redire ; quoique je souhaitasse fort de pouvoir conférer sur tout cela avec quelqu'un de ceux

qui les avoient étudiées beaucoup , & de voit un peu ce qu'ils m'en pourroient dire. J'avois déjà entendu à Carthage les discours d'un certain Helpide , qui disputoit publiquement contre les Manichéens ; & j'en avois été touché. Car il les

Par où les Manichéens étudioient les autorités du nouveau Testament dont ils se sentoient incommodes.

Ce qui éloignoit le plus saint Augustin de la vérité.

pressoit par des endroits de l'Evangile dont je trouvois qu'il étoit difficile de se démêler ; & ce qu'ils y répondoient me paroissoit pitoyable. Aussi n'osoient-ils s'en expliquer ouvertement : mais quand nous étions en particulier, ils nous disoient que les Livres du nouveau Testament avoient été falsifiez, par quelques gens qui avoient voulu faire un mélange de la Loi des Juifs , & de la Foi des Chrétiens. Mais ils le disoient en l'air , & ils n'avoient à nous produire aucuns exemplaires de ces livres, dans la pureté où ils prétendoient qu'ils devoient être. Après tout, ce qui me faisoit le plus de tort, & qui entretenoit le plus l'aveuglement où j'étois, c'étoit de ne pouvoir rien concevoir que de corporel, & de m'être laissé prévenir de l'imagination de ces deux masses de bien & de mal. Car étant accablé & comme étouffé sous ces deux poids, il ne m'étoit pas possible de respirer l'air pur & serain de votre vérité.

CHAPITRE XII.

Il commence d'enseigner la Rhetorique à Rome. Il y trouve de l'infidélité parmi les écoliers. Par où elle lui déplaisoit principalement.

22. **C**ependant , j'avois commencé de m'appliquer tout de bon, à ce qui m'avoit fait venir à Rome ; c'est-à-dire , à professer la Rhetorique, dont je faisois des leçons à mon logis à quelques-uns de qui j'étois déjà connu , & par qui je commençois de me faire connoître à d'autres. Mais je fus bien surpris , quand je me vis exposé à Rome de la part des écoliers , à des inconveniens dont j'étois au moins à couvert en Afrique,

Je trouvai à la vérité qu'ils n'étoient pas si turbulens à Rome, & qu'ils n'avoient pas l'insolence de se jeter dans les classes, & d'y mettre tout en désordre; comme font ceux de Carthage: mais on m'avertit que souvent toute une troupe d'écoliers desertoit de complot fait; & que faisant banque-route à leur Maître, ils alloient étudier sous un autre; comptant pour rien de manquer de foi, & ne-faisant nul cas de la justice, quand il étoit question de sauver un peu d'argent.

Je n'avois pas moins de haine pour l'infidélité de ceux-ci, que pour l'emportement de ceux de Carthage. A la vérité c'étoit une haine qui n'étoit pas bien pure; & à quoi ce qui pouvoit retomber sur moi d'une telle injustice avoit peut-être plus de part, que l'injustice même. Mais après tout, ceux qui sont capables d'un tel manquement de foi sont des infames, qui vous en manquent à vous-même, pour de faux biens que le tems emporte; & qui ne sont que de l'argile detrempée, sur quoi l'on ne sçauroit porter la main sans se salir. Ce sont des âmes adulteres, qui se laissant aller à l'amour de ce monde qui pousse, vous méprisent, ô mon Dieu; vous qui demeurez éternellement; qui rappelez à vous ces âmes prosternées, & qui leur pardonnez quand elles y reviennent. Aussi ai-je encore presentement de la haine pour ces cœurs injustes & dépravés, quoi qu'en même tems je les aime, par l'envie que j'ai qu'ils se corrigent & qu'ils se convertissent; qu'ils preferent à leur argent les sciences qu'on leur enseigne, & vous à tout, ô mon Dieu. qui êtes la vérité éternelle, la source inépuisable de tout ce qu'il y a de biens durables & solides, & les chastes delices des âmes pures. Mais alors je craignois bien plus, par rapport à moi même, de trouver en eux de l'infidélité & de l'injustice, que je ne souhaitois, par rapport à vous, d'y voir de la probité & de la vertu.

*Combien
Saint Augustin se
jugeoit severement
lui-même.*

*Caractere
des biens
de ce monde.*

CHAPITRE XIII.

Le Prefet de Rome, après s'être assuré de la capacité de S. Augustin, l'envoie à Milan, où l'on demandoit un Professeur de Rhetorique. Il est bien reçu de S. Ambroise Dans quel esprit il écoutoit les discours que ce saint Prélat faisoit à son peuple, & de combien ils lui paroissent plus solides que ceux de Fauste.

23. **A**insi, dès que je sçus que ceux de Milan avoient envoyé vers Simmaque, Prefet de Rome pour lui demander un Professeur de Rhetorique, & qu'ils avoient même donné les ordres necessaires, pour le faire venir par la voiture publique, sans qu'il lui en coûtât rien; je poursuivis cet emploi; par le moyen de ce que j'avois d'amis parmi les Manichéens, qui ne sçavoient pas, non plus que moi, que ce qu'ils me procuroient devoit aboutir à me tirer de leurs erreurs; & Simmaque s'étant assuré de ma capacité, par un discours que je fis devant lui, sur un sujet qu'il m'avoit donné, il m'envoya à Milan.

Dés que j'y fus, j'allai trouver l'Evêque Ambroise, qui étoit un de vos plus fidèles serviteurs, celebre par toute la terre, & distingué entre les plus gens de bien; & qui dispensoit tous les jours à votre peuple, avec un grand soin, votre Divine parole, qui est & un pain qui nourrit & qui engraisse; & une huile qui embellit, & qui fait qu'on a la joye peinte sur le visage; & un vin qui enivre, mais d'une yvresse qui nous faisant goûter les plaisirs du Ciel, nous détache de ceux de la terre.

C'étoit votre main invisible, qui me menoit à ce saint homme, afin qu'il m'ouvrît les yeux, & qu'il me menât à vous. Il me reçut en vrai Pere, & avec cette charité vraiment Episcopale qui lui faisoit toujours faire un si bon accueil aux étrangers. Je commençai donc à l'aimer, quoique je ne le regardasse pas d'abord comme un homme

qui pût me faire connoître la vérité, n'espérant pas de pouvoir la trouver dans vôtre Eglise; mais comme un homme qui avoit de la bonté pour moi. J'écoutois avec soin les discours qu'il faisoit au peuple, mais ce n'étoit pas avec l'intention qu'il auroit fallu; & c'étoit plutôt pour juger de son éloquence, & pour voir si elle répondoit à sa réputation, & s'il en avoit sur cela plus ou moins qu'il ne meritoit. Je ne perdois donc aucune de ses paroles, & c'étoit tout ce que je cherchois: car je n'avois que du mépris pour les choses: mais je trouvois dans ses discours une douceur qui me faisoit beaucoup de plaisir. Il n'y avoit pourtant pas tant d'agrément dans sa manière de parler, que dans celle de Fauste: mais il l'emportoit de beaucoup par l'érudition, & par le fonds des choses. Car au lieu que les discours de Fauste n'étoient que des contes à perte de vûë; & tels que l'extravagance des Manichéens en peut fournir; celui-ci enseignoit des choses utiles & solides, & prêchoit la doctrine du salut: mais combien en est-on loin, quand on est dans le péché comme j'étois alors? Je m'en rapprochois pourtant peu à peu sans m'en apercevoir.

CHAPITRE XIV.

A force d'entendre parler saint Ambroise, son cœur commence de s'ouvrir à la vérité. Il se désabuse peu à peu sur ce qui lui faisoit de la peine dans l'ancien Testament. La doctrine Catholique commence à lui paroître soutenable, Son mépris pour celle des Manichéens augmente. Et enfin il renonce à cette malheureuse secte; & prend le parti de demeurer Catholique dans l'Eglise jusqu'à ce qu'il fût pleinement éclairci de la vérité.

24. **C**AR quoique dans la persuasion où j'étois, qu'il n'étoit pas possible à l'homme de trouver le chemin qui conduit à vous, je n'eusse d'attention que pour la manière de parler de ce

Saint homme , & point du tout pour les choses-
 qu'il disoit ; je ne pouvois si bien faire la sépara-
 tion de ce que j'aimois, & de ce que je méprisois,
 que l'un ne m'entrât dans l'esprit aussi-bien que
 l'autre; & mon cœur touché de l'éloquence d'Am-
 broise, s'ouvroit à la vérité de ce qu'il disoit; mais
 peu à peu , & par degrez. Car d'abord je trouvai
 que ce qu'il enseignoit se pouvoit soutenir , & au-
 lieu que je croiois auparavant qu'il n'y avoit rien
 à répondre aux argumens par où les Manichéens
 attaquoient la foi Catholique ; je commençai à
 voir qu'on pouvoit sans temerité entreprendre de
 la défendre.

C'est ce que je reconnus particulièrement; lors-
 que j'entendis développer à ce Saint homme quel-
 ques endroits de l'ancien Testament, qui enfer-
 ment de grands mysteres sous des figures & des
 expressions énigmatiques ; & qui jusqu'alors, bien
 loin de me conduire à la vie, n'avoient fait que
 me donner la mort , parce que je les prenois à la
 lettre. Après lui avoir donc entendu expliquer
 plusieurs de ces endroits, & découvrir le sens spi-
 rituel caché sous l'écorce de la lettre ; je com-
 mençai à revenir de la fausse créance où j'avois
 été, qu'il n'y avoit rien à répondre aux objections
 de ceux qui rejettent la Loi & les Prophetes , &
 qui font profession de s'en moquer & de les dé-
 tester. Cependant , je n'étois pas encore persua-
 dé, qu'il fallût embrasser la Foi Catholique , sur
 cela seul, que parmi ses Sectateurs , il s'en trou-
 voit d'assez habiles pour la défendre , & pour
 repousser les objections de ses ennemis. Je conve-
 nois qu'elle se pouvoit aussi-bien soutenir que ce
 que j'avois suivi jusqu'alors : mais je ne croyois
 pas qu'il fallût le condamner pour cela ; & quoi-
 que je ne regardasse plus la Foi Catholique com-
 me vaincue ; elle ne me paroissoit pas encore
 victorieuse.

*Par où S.
 Augustin
 commença
 de se dé-
 faire des
 impressions
 dont il
 étoit pre-
 venu con-
 tre la Foi
 Catholi-
 que.*

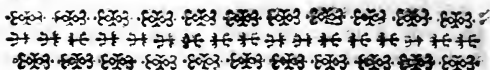
*2 Cor.
 5, 3.*

25. Je commençai donc à faire tous mes efforts, pour voir si je ne pourrois point convaincre de fausseté les opinions des Manichéens, par des preuves certaines & évidentes. J'aurois même pu me détromper à moins ; & il m'auroit été facile de chasser de mon esprit toutes les chimères dont je m'étois laissé prévenir, si j'avois été capable de concevoir une substance spirituelle : mais cela ne m'étoit pas possible. Cependant, à mesure que je considérois ce que beaucoup de Philosophes ont pensé sur ce qui se passe dans ce monde visible, & qui peut être l'objet de nos sens, & que je le comparois avec ce que les Manichéens en ont dit ; je trouvois sans comparaison moins de probabilité dans les opinions de ceux-ci, que dans celles des autres. Mais cela ne fit que me mettre dans la situation où l'on croit communément qu'étoient les Académiciens ; & je commençai à douter de tout, sans pouvoir me déterminer à rien. Je résolus néanmoins d'abandonner les manichéens, ne voyant pas que dans cet état même de doute & d'incertitude, je puisse demeurer attaché à une secte dont je mettois déjà les sentimens beaucoup au dessous de ceux de quelques Philosophes, à qui je ne voulois pourtant point me livrer ; parce que ne voyant point chez eux le nom salutaire de Jesus-Christ, je n'avois nulle esperance d'y trouver de quoi guerir les plaies & les langueurs de mon ame. Je pris donc enfin le parti de demeurer Catechumene dans l'Eglise Catholique, dont mon pere & ma mere m'avoient toujours inspiré le respect & l'amour, & de me retenir-là, jusqu'à ce que quelque chose de bien clair & de bien certain me fit voir de quel côté je devois tourner.

*Ce qui se-
noit enco-
re saint
Augustin
dans l'er-
reur.*

*S. Augu-
stin se re-
tire enfin
de la secte
des Mani-
chéens.*

Fin du cinquième Livre.



SOMMAIRE

DU SIXIÈME LIVRE

Sainte Monique passe la mer, & vient à Milan trouver son fils, qui étoit alors dans sa trentième année. A mesure qu'il continue d'écouter saint Ambroise, son cœur s'ouvre tous les jours de plus en plus à la vérité ; & il reconnoît de plus en plus l'extravagance de la doctrine des Manichéens. Passant par la rue à Milan, dans le tems qu'il préparoit un discours à la louange de l'Empereur, la rencontre d'un pauvre homme pris de vin lui fait faire de grandes reflexions sur le miserable état où il étoit. Il en gemit souvent avec Alipe & Nébride. Quels ils étoient l'un & l'autre. Ce qui se passoit dans son cœur sur le dessein de changer de vie, & combien ses anciennes attaches lui causoient d'agitation sur ce sujet.



LES

CONFESSIONS

DE S. AUGUSTIN.

L I V R E VI.

C H A P I T R E I.

Ce qui l'empêchoit de trouver Dieu.. Sainte Monique passe la mer, & le vient trouver à Milan. Il lui apprend qu'il n'est plus Manichéen. Comment elle reçut cette nouvelle. Les prières de cette sainte Femme redoublent à mesure qu'elle voit avancer l'effet des promesses de Dieu sur la conversion de son fils.

1. **O** U étiez - vous , alors , ô mon Dieu , en qui j'avois commencé , dès ma plus tendre jeunesse , de mettre mon espoir ? où vous étiez-vous retiré, & comment se pouvoit-il faire , que vous vous tinssiez si loin de moi ? N'étois-je pas votre ouvrage ; & n'est-ce pas vous qui m'aviez donné cette nature si excellente, qui me relève si fort au dessus de tous les autres animaux ? Vous m'aviez donné une raison & un discernement qu'ils n'ont point : cependant j'étois dans les tenebres & dans l'aveuglement ; & je marchois au travers des précipices. Mais comment aurois-je pû vous trouver, puisqu'au lieu de vous chercher dans mon cœur , dont vous êtes le Dieu, je vous cherchois hors de moi ; j'étois même tombé au plus profond de l'abîme ; puisque j'avois perdu jusqu'à l'espérance de trouver la vérité ?

Ce qui empêche qu'on ne trouve Dieu qu'on le cherche.

*Courage
& perse-
verance de
sainte
Monique.*

Ma mere, à qui sa pieté donnoit des forces au dessus de celles de son sexe, m'étoit venu joindre à Milan; me suivant par mer & par terre, & me priant tous les perils, par la confiance inébranlable qu'elle avoit dans la fidélité de vos promesses. Car dans le tems de la tempête, où les passagers, qui n'ont point encore tâté de la mer, ont besoin que les matelots les rassurent & les consolent, elle rassuroit les matelots, & leur promettoit qu'ils arri- veroient à bon port, se fiant sur la promesse que vous lui en aviez faite à elle-même, dans une vision qu'elle avoit eüe.

Elle me trouva dans un état bien dangereux: car qu'y a-t-il de plus mortel que d'avoir perdu l'espe- rance de trouver la verité? Mais ce devoit toujours être une grande consolation pour elle, d'appren- dre que je n'étois plus Manichéen, quoique je ne fusse pas encore Catholique. Cependant, quand je le lui dis, je ne vis point en elle ce traiffaillement de joye, que les bonnes nouvelles à quoi on ne s'attend point ont accoutumé de donner; quoi- que par-là elle se vît hors de peine, sur ce qui lui en avoit le plus fait dans mes miseres, & qui faisoit que me regardant comme mort, elle me pleuroit jour & nuit; mais toujours dans l'espe- rance que vous me ressusciteriez. Car elle me pre- sentoit sans cesse à vous dans le fonds de son cœur, comme un mort dans son cercueil;^a afin qu'il vous plût de me dire: *Levez-vous, je vous le comman- de*; & qu'après m'avoir redonné la parole & la vie, par la force de cette voix toute-puissante, vous lui rendissiez enfin ce fils qu'elle avoit perdu.

Elle ne fut donc point transportée d'aucun mou- vement extraordinaire de joie, lors qu'elle aprit que vous aviez déjà fait en moi une si grande par- tie de ce qu'elle vous conjuroit tous les jours

^a Il fait allusion à la résurrection du fils de la veuve de Naïm.

avec tant de larmes d'y vouloir faire ; & qu'elle vit que si je n'étois pas encore établi dans la vérité, j'étois au moins dégagé de l'erreur. Et comme elle se tenoit assurée, que vous acheveriez ce qui restoit à faire, puisque vous lui aviez promis le tout : elle me répondit sans s'émouvoir, & d'un air qui marquoit bien la confiance qu'elle avoit en vous, qu'elle esperoit qu'avant qu'elle partît de ce monde, JESUS-CHRIST lui feroit la grace de me voir au monde de vos fideles, & enfant de l'Eglise Catholique.

Elle s'en tint là à mon égard : mais en même tems elle vous sollicitoit sans cesse, source de miséricordes, & vous conjuroit avec plus de ferveur & de larmes que jamais, de vous hâter de me secourir, & de dissiper mes tenebres. Elle étoit plus assidue, que jamais, à l'Eglise, où elle recevoit de la bouche d'Ambroise, avec une avidité incroyable, ces eaux vives de la vérité, qui réjaillissent jusqu'à la vie éternelle. Car elle n'avoit pas moins d'amour & de veneration pour ce saint homme, que s'il eût été un Ange du Ciel ; sachant que c'étoit lui qui m'avoit mis dans cet état de doute & de suspension, où j'étois alors ; & qu'elle regardoit, comme une crise, qui, après m'avoir mis plus en danger que jamais, me tireroit de tous mes maux, & me rendroit une santé parfaite.

Jean. AE.
24.

CHAPITRE II.

Avec quelle docilité sainte Monique défera aux deffenses de S. Ambroise, sur le sujet de certaines oblations qui se faisoient en Affrique aux tombeaux des Martyrs. Ce qui fit qu'elle se rendit si aisément sur cela. Ses sentimens pour saint Ambroise, & ceux de S. Ambroise pour elle.

*Docilité
de sainte
Monique.*

2. **C**omme elle avoit accoustumé d'apporter aux tombeaux des Saints des oblations de pain & de vin, & de quelqu'autre chose à manger, selon ce qui se pratiquoit en Affrique; elle voulut faire la même chose à Milan: mais le Portier de l'Eglise n'ayant pas voulu le lui permettre, & lui aiant dit que l'Evêque l'avoit deffendu; elle obéit avec une soumission que je ne pouvois me lasser d'admirer. Car sans insister le moins du monde, & sans examiner sur quoi cette deffense pouvoit être fondée, elle condamna sur le champ ce qu'elle avoit pratiqué jusqu'alors. Aussi n'étoit-ce pas l'amour du vin qui la menoit, & elle n'étoit pas comme beaucoup d'autres, de l'un & de l'autre sexe, que cette passion rend ennemis de la verité; & à qui on ne sçauroit parler de sobriété, sans leur faire soulever le cœur, comme si on leur presentoit du vin où il y eût les trois quarts d'eau. Ainsi quand elle venoit à l'Eglise, avec sa corbeille pleine des mets qu'elle vouloit distribuer aux pauvres, après en avoir goûté la première, comme pour faire honneur à ceux qu'elle mettoit du festin, elle ne réservoit pour elle qu'une tres-petite portion de vin; encore étoit-il aussi trempé que la sobriété la plus exacte le peut demander. Et quoiqu'elle eût dessein d'honorer par ces sortes d'ofrandes les tombeaux de plusieurs Saints, elle ne portoit par tout que la même portion, & c'étoit un breuvage, non seulement

bien trempé, mais bien tiède, qu'elle partageoit même avec ceux qui l'assistoient; parce que ce qu'elle cherchoit en cela, c'étoit de satisfaire sa pitié, & non pas de flatter la volupté

Dés qu'elle scut donc que ce Prélat si illustre, & si appliqué à inspirer la pitié à son peuple, voyant que ces sortes d'oblations venoient de ce que les Payens pratiquoient aux funérailles de leurs proches, & qu'elles pouvoient être une occasion d'intemperance, à ceux qui étoient sujets à ce vice-là, les avoit défendues à ceux mêmes qui gardoient en cela les regles de la sobriété la plus exacte; elle s'en abstint sans aucune peine. Et de là en avant, au lieu d'une corbeille pleine de ce qui n'est que des productions de la terre; elle aprit à ne plus porter aux tombeaux des Martyrs, qu'un cœur plein d'une autre sorte d'offrande bien plus pure, & se réservant à distribuer d'une autre manière, ce qu'elle étoit en état de donner aux pauvres, elle se soumit sans peine à ne plus célébrer dans l'Eglise d'autre festin, que celui qui nous fait participer au corps du Seigneur, dont la passion a été exprimée, & comme renouvelée, par l'immolation des Martyrs; & par la mort précieuse qui les a couronnés de gloire.

Cependant, pour dire ici ce que j'en pense, & dont vous êtes témoin, mon Seigneur & mon Dieu, puisque vous voyez le fond de mon cœur, je ne croi pas qu'elle se fût soumise si aisément, si ce qu'elle avoit accoutumé de faire lui eût été interdit par un autre Evêque, qu'elle n'eût pas autant aimé qu'elle aimoit Ambroise. Mais pour celui-là, elle l'aimoit tendrement par plusieurs raisons, & sur tout parce qu'elle le regardoit comme l'instrument de mon salut. Lui de son côté l'aimoit chèrement, à cause de cette pitié si édifiante & si fervente, qui lui faisoit pratiquer toute sor-

Les pratiques dont quelques-uns abusent; doivent être défendues, quoiqu'elles ne soient pas mauvaises en elles-mêmes.

Ce qu'on doit retenir, garder principalement dans les honneurs que l'on rend aux Martyrs.

Combien il est utile aux fidèles que les Pasteurs se fassent aimer.

te de bonnes œuvres, & qui la rendoit si assidue à l'Eglise; & il ne me voioit presque jamais, qu'il ne se mît sur ses louanges, qu'on voioit sortir de la plénitude du cœur de ce saint Prélat; & qu'il ne me félicitât, de ce que Dieu m'avoit donné une telle mere. Mais il ne sçavoit pas quel étoit le fils d'une mere si chrétienne: il ne sçavoit pas que ce malheureux fils doutoit de tout ce qu'elle croyoit avec une foi si vive; & qu'il ne pouvoit pas même se persuader, qu'on pût trouver le chemin qui mene à la vie.

CHAPITRE III.

Il fait de grands efforts pour tâcher de découvrir la vérité; mais sans implorer le secours de Dieu par la priere. Par où il trouvoit la condition de S. Ambroise heureuse. De quelle maniere ce S. Prélat lisoit. Combien il étoit difficile de le trouver de loisir. Quelle joye S. Augustin eut d'apprendre, par les discours publics de S. Ambroise, que la creance de l'Eglise sur la nature de Dieu étoit tout autre qu'il n'avoit cru.

*Ce qui
faisoit
que saint
Augustin
avançoit
peu dans
la recher-
che de la
vérité.*

3. **I** E n'avois encore aucun soin de vous prier, ô mon Dieu, & de gémir en vôtre présence, pour implorer vôtre secours. Je ne faisois que chercher & raisonner en moi-même avec une ardeur inquiète; ou discourir avec les autres, quand l'occasion s'en presentoit. Quant à l'Evêque Ambroise, je trouvois sa condition fort heureuse, mais ce n'étoit que par raport à ce qu'elle avoit de tel selon le monde, comme de se voir honoré au point qu'il l'étoit par les plus grandes Puissances de la terre: car je ne pouvois m'ôter de l'esprit, que le celibat ne lui fût dur à porter. Du reste, je ne connoissois ni les combats qu'il avoit à rendre contre les tentations qui naissoient de la consideration même où il étoit; ni l'esperance qui le soutenoit dans ses travaux; ni ce qui faisoit sa consolation dans les miseres de cette

vie,

vie ; ni le plaisir qu'il trouvoit à ruminer ^a votre sainte parole , plus favoureuse que les mets les plus délicieux ; & je n'avois encore nulle idée ni nulle expérience de tout cela. Lui, de son côté ne sçavoit pas non plus quelles étoient les agitations de mon esprit, & dans quel précipice j'étois sur le point de tomber. Car je ne pouvois presque l'aborder , parce qu'il étoit sans cesse assiégé d'une foule de gens qui avoient affaire à lui, & aux besoins desquels il étoit obligé d'avoir égard ; & si ces sortes d'affaires lui laissoient quelques momens de vuide , ce n'étoit que ce qu'il lui falloit pour satisfaire aux besoins de son corps , ou pour chercher dans la lecture de quoi nourrir son esprit.

Il ne lisoit que des yeux & du cœur, qui cherchoit le sens des choses , à mesure que les yeux parcouroient les pages du livre , & on ne lui voyoit jamais remuer les levres. C'est ainsi que je l'ai toujours vû lire : car dans le tems même qu'il employoit à la lecture, entroit qui vouloit ; & on ne lui annonçoit jamais personne. Quand je le trouvois sur les livres ; je m'asseyois , & me tenois là dans un profond silence : car qui auroit osé troubler un homme si attentif à ce qu'il faisoit ? & après y avoir demeuré bien long-tems, je me retirois sans rien dire ; jugeant bien que dans le peu de tems qu'il pouvoit avoir pour se délasser l'esprit par la lecture , après avoir eu la tête rompuë des affaires qui se traitoient devant

*Comment
saint Am-
broise li-
voit.*

*Discretion
de S. Au-
gustin.*

^a Ce qui fait que S. Augustin se sert si volontiers de ce mot, c'est l'instruction enfermée dans la défense faite au peuple de Dieu, de manger de la chair des animaux qui ne ruminent point. Il la développe lui-même, dans le 6. liv. contre Fauste , chap. 7. où il dit que ces sortes d'animaux ne sont declarez impurs , que parce qu'ils sont la figure de ceux qui reçoivent les veritez avec avidité ; mais qui ne les rappellent jamais pour les repasser & les mediter.

lui , * il ne seroit pas bien aise qu'on l'interrompît.

On doit toujours bien juger de l'intention des gens de bien. Je croi même que ce qui l'empêchoit de lire haut, c'est qu'il craignoit que ceux qui l'auroient entendu lire lui demandassent l'explication de ce qu'il se seroit trouvé d'obscur dans ce qu'il lisoit, & ne lui fissent consumer à discuter ces difficultez le tems qui lui étoit nécessaire pour lire ce qu'il avoit résolu. Peut-être le faisoit-il aussi pour ménager sa voix , qui s'enrouïoit & s'éteignoit fort aisément. Mais quelle que fût en cela l'intention d'un si saint homme, on ne sçauroit douter qu'elle ne fût bonne.

4 Cependant je ne trouvois nul moyen de m'éclaircir avec lui sur ce que j'aurois voulu sçavoir ; & de recevoir les saints oracles de ce cœur où vôtre vérité résidoit , à moins que ce ne fût sur des choses qui se pouvoient traiter en peu de mots ; & il auroit fallu le trouver bien de loisir, pour lui pouvoir exposer tout ce qui me faisoit de la peine, & qui tenoit mon esprit dans l'agitation où il étoit. Comme il ne m'arrivoit donc jamais de le trouver en cet état; tout ce que je pouvois faire étoit d'aller entendre les discours qu'il faisoit au peuple tous les Dimanches. C'étoient d'excellentes explications de la parole de vérité : & à force de les entendre, je comprenois tous les jours de plus en plus , qu'on pouvoit fort bien se démêler de toutes ces objections malignes & calomnieuses par où les Manichéens tâchent de saper l'autorité des saintes Ecritures. Et quand je vis que ceux que vous avez élevés à la qualité de vos enfans , en les faisant renaître par vôtre grace, dans le sein de l'Eglise Catholique , ou au moins ceux de ce nombre là qui jugent des choses selon l'esprit, ne croyoient nullement que vous

* Car les affaires mêmes temporelles se jugeoient presque toutes par les Evêques.

eussiez un corps comme les nôtres , ni que vôtre substance fût quelque chose de borné à un certain espace ; & que la maniere dont ils entendent ce que dit l'Ecriture , que vous avez fait l'homme à vôtre image , ne donne point cette idée de vous , je me sentis transporté de joye , quoique je ne pusse encore concevoir en aucune maniere ce que c'étoit qu'une substance spirituelle. Je commençai donc à me faire honte à moi-même , de n'avoir fait autre chose durant tant d'années , qu'aboyer contre des chimeres , que je prenois pour la Foi Catholique , & qui n'étoient que l'ouvrage d'un esprit dominé par les impressions de la chair & du sang : & d'avoir été assez impie & assez temeraire , pour la condamner sans daigner m'éclaircir de sa doctrine. Car autant qu'il est vrai que vous avez fait l'homme à vôtre image , autant est-il certain que vous n'avez ni corps ni membres comme nous ; qu'au lieu que l'homme est un être borné à un certain espace , vous êtes tout entier par tout , sans que nul espace vous contienne , ô mon Dieu , qui pour être si caché & si élevé au dessus de nous , ne laissez pas d'être près de nous , & de nous être toujours present.

Gen. i.

CHAPITRE IV.

Quelle honte il avoit de la temerité avec laquelle il avoit condamné la doctrine de l'Eglise sans la connoître, & de la credulité qu'il avoit eue pour les Manichéens. Il se rapproche peu à peu de l'Eglise, voyant qu'elle croyoit tout autre chose de la nature de Dieu, que ce qu'il s'étoit imaginé; & que bien loin de prendre à la lettre tout ce que contient l'ancien Testament, elle donnoit pour regle que la Lettre tue. Ce qui le tenoit encore en suspens.

C'est une temerité qui n'est pas pardonnable, que de condamner des choses dont on ne veut pas prendre la peine de s'éclaircir.

5. **J**E reconnoissons donc, que ce qu'il y avoit à faire, dans le tems que je ne comprenois pas en quel sens il est vrai de dire que vous avez fait l'homme à votre image, c'étoit de m'en instruire; & non pas d'insulter à vos fidelles, comme si leur créance sur ce sujet eût été telle que je l'imaginois. Ainsi je sentoisi dans le fonds de mon cœur, une ardeur d'autant plus vive de connoître à quoi il falloit s'en tenir, que j'étois plus honteux d'avoir été si long-tems abusé, car ces vaines promesses des Manichéens; qui à force de m'assurer qu'ils ne me diroient rien que de certain, m'avoient fait prendre pour tel les choses du monde les moins certaines, dont je m'étois entêté sur leur parole; & que j'avois débitées à mon tour, comme si elles eussent eu le dernier degré d'évidence & de certitude. Je n'en reconnus clairement la fausseté que quelque tems après celui dont je parle; mais deslors même, je voyois fort bien au moins, qu'elles n'étoient pas certaines; quoique je les eusse prises pour telles autrefois, & que j'eusse été assez aveugle pour en prendre sujet de décrier votre sainte Eglise.

Ainsi, quoiqu'il ne me parût pas encore, que ce qu'elle enseigne fût la vérité; je connoissois au moins qu'elle n'enseignoit point ce que j'avois pris pour fondement des outrages que je lui avois faits. J'avois donc une grande honte du passé: je

revenois peu à peu; & je voyois avec une extrême ^{nir à la} joye, que la foi de vôtre Eglise, qui seule est le ^{verité, il} corps de vôtre fils unique, & où l'on m'avoit im- ^{faut com-} primé dès mon enfance le respect du Nom de ^{mencer par} Jesus-Christ, rejettoit toutes ces fables; & qu'il ^{connoître} étoit contre la pureté de sa doctrine, de croire que ^{son égare-} vous ayez un corps & des membres comme les nôtres, vous, mon Dieu, qui êtes le Createur de l'Univers, & que vous soyez quelque chose de contenu dans un espace, puisque quelque grand que l'on suposât cet espace, il seroit toujours borné de toutes parts.

6. C'étoit encore une grande joye pour moi, de voir, qu'on étoit bien éloigné de vouloir que je regardasse les livres de l'ancien Testament, du même œil dont je les avois regardez jusqu'alors; & qui ne m'y avoit fait trouver tant d'absurditez, que parce que je prenois tout à la lettre; & que je croyois que ce qu'elle présente étoit tout ce que vos Saints-mêmes y voyoient. Ainsi, ce fut une grande joye pour moi, quand je vis que dans les discours qu'Ambroise faisoit au peuple, il avoit soin de repeter à tout propos, & de donner pour regle, ce beau mot de vôtre Apôtre: „ La lettre 2. Cor. 3. „ tuë, & c'est l'esprit qui vivifie. C'est ce qu'il fai- 6. soit principalement, lors qu'étant tombé sur quel- qu'un de ces endroits, qui à les prendre à la lettre semblent inspirer le mal plutôt que le bien, il venoit à l'expliquer & à faire voir le sens spirituel, en levant le voile de la figure.

Cependant, quoique je ne trouvasse rien qui me choquât dans ses explications, je ne sçavois si je devois les prendre pour bonnes. Car je n'osois donner créance à rien, tant je craignois de tomber dans le précipice de l'erreur: mais rien n'étoit plus propre à donner la mort à mon ame, que cet état même de suspension & d'incertitude. J'aurois voulu qu'on m'eût démontré tout ce qui me faisoit

encore de la peine ; & qu'on me l'eût rendu aussi clair que sept & trois font dix : car pour cela je le comprenois fort bien, & je n'étois pas assez insensé pour en douter. J'aurois donc voulu qu'on m'eût fait voir avec la même clarté tout ce qu'il falloit croire ; ce qui comprend & des choses corporelles de leur nature , * mais qui n'étoient pas presentes à mes sens ; & des choses spirituelles, que je ne pouvois me représenter que sous des idées toutes corporelles.

La Foi est la véritable voye pour arriver à la connoissance de la vérité.

Pour guerir mon esprit sur tout cela , il n'auroit fallu que croire ; & si mon œil interieur eût été purifié par la Foi , il eut pû atteindre en quelque sorte la nature immuable & éternelle de vôtre vérité. Mais comme un homme qui a passé par les mains d'un mauvais Medecin craint tous les autres, quelque bons qu'ils soient ; mon ame, qui sçavoit ce qu'il lui en avoit coûté, pour avoir été de trop facile créance, & qui craignoit de se trouver encore atrapée , en prenant le faux pour le vrai , ne vouloit plus rien croire , quoique ce ne fût qu'en croyant qu'elle pouvoit recouvrer sa santé ; & par là elle vous résistoit , & se revoltoit contre vous , ô mon Dieu, puisque c'est vous qui avez établi & préparé le remede de la Foi , qui l'avez mis dans la vogue où il est , & qui l'avez dispensé par toute la terre , pour guerir les maladies du genre humain.

Foi, remede préparé pour la guerison des hommes.

* Comme l'humanité sainte de Jesus-Christ, & toutes les merveilles visibles & sensibles qui sont rapportées dans l'un & dans l'autre testament.

CHAPITRE V.

La doctrine Catholique commence à lui paroître de beaucoup preferable à celle des Manichéens, & l'Eglise bien plus en droit de vouloir être crüe que ces herétiques. Que la raison même veut qu'on se soumette à la foi. Il ne trouve plus rien qui le choque dans l'Ecriture. Il en respecte les obscuritez même. Caractere de ces divins Livres.

7. **C**ependant, je commençai de là en avant à donner la preference à la doctrine de l'Eglise Catholique ; & je trouvois qu'encore qu'elle voulût que l'on commençât par croire, soit qu'elle n'eût pas de quoi prouver ce qu'elle enseigne, ou faute de trouver des esprits capables de ses preuves, son procedé étoit bien plus raisonnable, & moins suspect de tromperie, que celui des Manichéens ; qui se moquant de la simplicité de ceux qui croient, & commençant par promettre temerairement de ne rien enseigner que de clair & de démontré, avancement sans preuves une infinité d'absurditez & de fables, à quoi ils veulent qu'on ajoûte foi. Ensuite, la main douce & invisible de vôtre miséricorde changeant peu à peu les plis & la situation de mon cœur, je vins à considerer combien je croyois de choses que je n'avois point vûes, & qui s'étoient même passées avant que je fusse au monde ; comme tout ce que l'on trouve dans les Histoires prophanes, sans compter ce que j'avois ouï dire de plusieurs villes & de plusieurs païs où je n'avois jamais été ; combien j'en avois cru sur la foi de mes amis, des medecins, & de plusieurs autres, dont le témoignage sert de fondement à presque tout ce que l'on fait dans la vie : Enfin combien je croyois fermement que j'étois né d'un tel pere & d'une telle mere, sans en rien sçavoir néanmoins que par le témoignage de ceux à qui je l'avois ouï dire.

Combien il est injuste de ne pas se soumettre à la Foi, pen- dant qu'on donne cre- ance sur une infinité de choses à la parole des hommes.

Ce fut par ces sortes de reflexions, que vous me fites comprendre ; que l'autorité de vos saintes Ecritures étant aussi grande & aussi établie qu'elle l'est, parmi presque tous les peuples de la terre, ce sont ceux qui refusent de croire qu'il faut blâmer, & non pas ceux qui croient ; & que ceux qui me viendroient dire. „ D'où savez-vous que „ ces Livres partent de l'esprit du seul Dieu veritable, & source de toute verité ; & que c'est lui „ qui les a inspirés à ceux qui les ont mis entre „ les mains de tous les hommes ? ne meritoient „ pas d'être écoulez.

J'entrois même d'autant plus aisément dans ce que vous me fites comprendre sur ce sujet, que tout ce que j'avois pû lire des livres de ces Philosophes, qui mettent tout en question, sans aucun respect pour les veritez les plus constantes, & qui combattent les opinions les uns des autres, avec le dernier acharnement, ne m'avoit jamais pû faire douter de vôtre existence, quoique je ne sçusse proprement ce que vous étiez ; ni de cette providence admirable avec laquelle vous conduisez tout ce qui regarde les hommes.

8. Il est vrai que ce que je croyois sur cela ne me paroissoit pas toujours avec le même degré de clarté & de certitude : mais enfin je n'ai jamais douté que vous ne fussiez, & que vous n'eussiez soin de nous ; quoique je ne fusse quelle idée il falloit avoir de vôtre nature, ni quelle étoit la voye par où nous pouvions aller ou retourner à vous.

Ce qui nous doit faire songer à mettre à l'autorité de l'Ecriture.

Voyant donc que dans l'incapacité où nous sommes d'arriver à la connoissance de la verité, par la voye de l'intelligence & de la raison, nous avons besoin d'une autorité comme celle de l'Ecriture ; je compris, que vous n'auriez jamais permis qu'elle s'en fût aquis autant qu'elle en a par toute la terre ; si vous n'aviez voulu que

ce fût par elle que l'on crût en vous , & que l'on cherchât à vous connoître. Car ce que j'y trouvois autrefois d'absurditez , & dont j'avois été si choqué , ne m'arrêtoit plus ; depuis que j'avois entendu expliquer , d'une maniere tres-raisonnable & tres-plausible, plusieurs de ces endroits là ; & je n'attribuois ses obscuritez qu'à la profondeur des Misteres.

Son autorité me paroissoit même d'autant plus venerable , & d'autant plus digne , qu'on y ajoutât foi , avec une soumission religieuse , qu'en même tems qu'elle se rend accessible à tout le monde , par la simplicité de son stile , elle cache la majesté de ses Misteres , sous une profondeur qu'on ne perce pas aisément ; & que comme dans ce qu'elle a de clair il y a de quoi nourrir les plus simples , il y a dans ses obscuritez de quoi exercer l'aplication & la penetration des meilleurs & des plus solides esprits. Elle embrasse donc indifferemment tout le monde , & ouvre son sein à tous les hommes , dont elle ne transmet néanmoins qu'un petit nombre jusqu'à vous ; de la même maniere , à peu près , qu'un linge dans quoi l'on presse quelque chose , ne laisse passer que ce qu'il y a de plus pur. Mais quelque petit que soit ce nombre-là , il est encore bien plus grand qu'il ne seroit , si l'Ecriture avoit moins d'autorité parmi les hommes , & si elle ne les atiroit tous à elle , par la simplicité si sainte & si venerable de son langage.

*Caractere-
des saintes
Ecritures.*

*La simp-
licité du
stile de
l'Ecritu-
re est com-
me l'apât
par où elle
atire tout
le monde.*

Voilà de quoi je m'entretenois alors : car vous m'assistiez , ô mon Dieu ; & vous exauciez les soupirs de mon cœur. Il sembloit que je ne fisse qu'errer au gré des flots : mais vous me serviez de Pilote ; & vous regliez ma course ; & quoique je marchasse toujours dans la voye large de ce siecle corrompu, vous ne m'abandonniez point.

*Math. 7.
13.*

CHAPITRE VI.

Il cherche à s'établir dans le monde ; & toutes ses entreprises ne lui produisent que des amertumes. La rencontre d'un pauvre homme pris de vin, qu'il vit en passant par les rues de Milan , dans le tems qu'il méditoit un Panegyrique à la louange de l'Empereur , lui fait faire de grandes reflexions sur ses miseres. Ce qu'il dit sur ce sujet à quelques-uns de ses amis.

9. **J**E cherchois avec empressement des honneurs & des biens, & je pensois même à me marier, mais vous vous moquiez de tous mes projets. Car dans la poursuite de ce que je recherchois avec tant d'ardeur, je ne trouvois que peine & amertume ; & c'étoit, ô mon Dieu, l'effet des dispositions secrettes de vôtre providence sur moi, qui m'étoit d'autant plus favorable, qu'elle ne permettoit pas que je trouvasse aucune douceur dans tout ce qui n'étoit point vous. Regardez donc encore, avec un œil de miséricorde, ce qui reste à rectifier dans mon cœur ; vous, mon Dieu, qui m'avez conservé le souvenir de ce que vous faïsiez pour moi dans ce tems-là, & qui me portez à vous en rendre graces ; & puisque vous avez degagé mon ame de ces liens de mort, qui la serroient si étroitement, faites qu'elle s'attache à vous de toutes ses forces.

C'étoit pour lui faire chercher en vous la guérison de ses maux, & pour la réduire à renoncer à tout, & à se convertir à vous, Dieu éternel, principe de toutes choses ; & autant élevé au dessus de toutes les autres substances, que le Créateur l'est au dessus de la creature ; que vous aviez soin d'appuyer sur les points de ses miseres, & de les lui enfoncer jusqu'au vif. Car peut-on être plus misérable que je l'étois, dans le tems que je me préparois à prononcer à la louange de l'Empereur, un Panegyrique, où je devois dire bien des mensonges ;

Quel est le plus grand effet des miséricordes de Dieu sur nous.

Belle prière.

mais à quoi ceux-même qui auroient bien vû que je mentois , n'auroient pas laissé d'applaudir ; & que j'étois dans l'agitation & dans l'angoisse où peut être un homme qui medite un tel dessein ? Aussi fires-vous , Seigneur , tout ce qu'il falloit pour me rendre ma misere sensible.

Passant par la ruë à Milan la tête pleine de tous ces soins qui me consommoient comme la fièvre ; j'aperçus un pauvre qui avoit bû , à ce qu'il me paroïssoit , & qui se divertissoit & se réjouïssoit de toute sa force. Je ne pû m'empêcher de soupirer en le voyant ; & touché d'un vif sentiment de mes folies , & des maux qu'elles me faisoient souffrir ; je dis à quelques-uns de mes amis avec qui j'étois , & qui savoient ce que je roulois alors dans ma tête ; que pretendons-nous par toutes les agitations & les peines que nous nous donnons , pressez par l'aiguillon de nos passions , qui nous piquent sans cesse , comme des bœufs à la charue , nous font traîner le fardeau de nos miseres ; dont la masse se grossit , comme une boule de neige , à mesure que nous la traînons ? Que pouvons-nous nous promettre de tout cela , que d'arriver à une joye tranquille & exempte de tout soin ? car c'est à quoi se réduit tout ce qu'on appelle felicité temporelle. Or voilà un gueux qui est déjà à ce point-là , où nous n'arriverons peut-être jamais ; & ce que nous cherchons par des chemins détournés & difficiles, où il y'a mille choses fâcheuses à essuyer, il se l'est procuré avec quelques sols qu'il a amassez en demandant l'aumône.

Il est vrai que la joye de ce pauvre homme étoit une étrange sorte de joye : mais celle à quoi j'aspirois par tous mes soins n'étoit-elle pas encore moins réelle ; sans compter qu'enfin il se réjouïssoit , & que je me tourmentoïis : qu'il étoit libre de toute crainre & de toute inquietude , & que j'en avois beaucoup.

Dieu se sert de tout pour ouvrir les yeux de ceux qu'il veut attirer à lui.

Quel est le vrai principe de nos agitations & de nos peines.

Cependant, quoique j'eusse souhaité d'avoir de la joye plutôt que des inquietudes & de la crainte, & que je n'eusse pas balancé, si on m'avoit demandé lequel des deux j'aimerois le mieux; j'aurois encore moins balancé, si on m'avoit demandé lequel des deux j'aimerois le mieux, d'être dans l'état où étoit ce pauvre homme, ou d'être comme j'étois; & malgré tous mes soins & toutes mes craintes, j'aurois préféré ma condition à la sienne. Mais n'aurois-je pas eu tort; & dans la vérité son état ne valoit-il pas mieux que le mien? Car quoique je fusse plus sçavant que lui, ce n'étoit pas là une raison pour préférer mon état au sien; puisque toute ma science ne me donnoit point de joye; & que l'usage que j'en prétendois faire, n'étoit point d'instruire les hommes; mais de chercher à leur plaire, & c'étoit parce que je n'avois que cela pour but, que vous brisiez mes os, avec la verge de votre justice, pour user des termes d'un de vos Prophetes.

10. Et qu'on ne me vienne pas dire, qu'il y a joye & joye, qu'il faut bien prendre garde d'où vient celle que l'on ressent; & qu'au lieu que l'ivresse de ce pauvre homme étoit ce qui faisoit toute sa joye, la gloire devoit faire celle que je cherchois: car qu'est ce que c'est que la gloire que l'on cherche hors de vous, Seigneur? Celle où j'aspirois étoit tout aussi vaine, que la joye de cet ivrogne; & mon esprit étoit bien plus dangereusement troublé de la passion de cette fausse gloire, que le sien ne l'étoit des vapeurs du vin; puisqu'au lieu que la nuit devoit dissiper son ivresse, il y avoit long tems que je me levois & me touchois avec la mienne, qui même n'étoit pas encore prête à finir.

La joye
à être à
l'espérance
Il est pourtant vrai qu'il y a joye & joye: mais c'est en comparant celle qui vient de la Foi & de l'Espérance chrétienne, avec une joye vaine

Par où la
science est
à désirer.

Pf. 52. 2.

& frivole , telle qu'étoit celle de ce pauvre hom- ^{à part,}
 me. Car à comparer son état au mien , il étoit ^{toutes les}
 bien plus heureux que moi ; non seulement en ce ^{autres sont}
 qu'il étoit transporté de joye , au lieu que j'avois ^{égales.}
 le cœur déchiré de mille soins ; mais encore en ce
 que c'étoit en souhaitant du bien à ceux qui lui
 avoient donné l'aumône , qu'il avoit gagné de
 quoi boire ; au lieu que c'étoit par des menson-
 ges que je prétendois arriver à la gloire à quoi
 mon orgueil me faisoit aspirer.

Je dis sur cela plusieurs choses à mes amis , à
 peu près en ce sens-là ; & ces sortes de rencontres
 me faisant faire reflexion sur l'état où j'étois , je
 trouvois qu'il n'y avoit rien de plus misérable. ^{De quelle}
 Mais la douleur que me donnoit la vûe de mes ^{nature}
 maux ne faisoit que les augmenter Je n'avois pas ^{sont les}
 même le courage de profiter & de jouir de ce ^{plaisirs de}
 qu'il m'arrivoit d'heureux ; car dans le moment ^{ce moment.}
 que je pensois le saisir , il m'échappoit.

CHAPITRE VII.

*Alipe , Nebride, & lui, se plaignent souvent entr'eux des
 miseres de la vie. Quel homme c'étoit qu'Alipe. Sa passion
 pour les spectacles. Dieu l'en guerit tout d'un coup , par
 quelque chose que saint Augustin, faisant sa Leçon , vint
 à dire sur ce sujet sans aucun dessein. Alipe s'étoit laissé
 séduire aux Manichéens , & par où.*

II. **V**oilà sur quoi je gémissois souvent avec ^{Quel étoit}
 mes amis ; & sur tout avec Alipe & Ne- ^{Alipe.}
 bride. Le premier étoit de Thagaste comme moi,
 & d'une des premières familles de la ville ; & avoit
 quelques années moins que moi ; aussi avoit-il
 étudié sous moi dans ce lieu-là , dès le tems que
 je commençai d'y enseigner , & depuis encore à
 Carthage. Il m'aimoit beaucoup , parce qu'il me
 croyoit savant , & honnête homme , & je ne l'ai-
 mois pas moins de mon côté , parce qu'il étoit
 d'un excellent naturel ; & que tout jeune qu'il

étoit, on voyoit en lui de grandes dispositions à la vertu. Cependant, le torrent des déreglemens de Carthage l'avoit entraîné, & il s'étoit laissé aller à la folle ardeur qu'on a dans ce lieu-là pour les vains amusemens des spectacles, qui se donnent au peuple dans la Cirque. J'y enseignois alors la Rhetorique: mais il ne venoit point encore à mes Leçons, à cause de je ne sçai quelle brouïllerie qu'il y avoit eu entre son pere & moi.

*Tout ce
qu'on a de
bon peut
être ane-
anti par
une seule
passion.*

J'avois une peine extrême de le voir possédé de cette folle passion, qui étoit capable d'aneantir tout ce qu'il y avoit de bon en lui; & qui me faisoit presque perdre toutes les grandes espérances que j'en avois conçûes. Mais je n'étois pas à portée de lui donner des avis, ni de lui faire des remontrances; ne pouvant prendre avec lui, ni l'autorité d'un Maître, ni la liberté d'un ami, parce que je croyois qu'il étoit pour moi comme étoit son pere. Cela n'étoit pas néanmoins; & sans s'arrêter à ce que son pere avoit contre moi, il commença à me voir, & à venir même quelquefois dans ma Classe, où il se tenoit quelque tems à écouter.

12. Cependant, j'avois oublié le dessein que j'avois eu de faire ce qui pouvoit dépendre de moi, pour le guerir de cette passion insensée, qui n'auroit pas manqué de ruiner & d'aneantir tout ce qu'il avoit d'esprit & de bonnes qualitez. Mais vous, dont la Providence veille sur tout ce que vous avez créé, vous ne l'aviez point oublié, sçachant qu'il devoit être un jour, non seulement un de vos enfans, mais un grand Evêque, & un dispensateur fidelle de vos saints Misteres.

Vous vous servîtes de moi pour le changer: Mais afin qu'on ne pût attribuer son changement qu'à vous, vous permîtes qu'il se fit lorsque j'y pensois le moins. Car un jour comme j'étois dans ma Classe, faisant ma Leçon à mon ordinaire, il

entra , & ayant pris place parmi mes écoliers , après m'avoir salué , il se mit à éconter ce que je disois. J'étois sur un endroit que je trouvai qu'on pouvoit éclaircir & embellir , par la comparaison de ce qui se passoit au Cirque ; & cela me donna lieu de m'étendre avec une raillerie vive & piquante, contre ceux qui sont possédez de l'amour de ces folies. Vous sçavez, ô mon Dieu, que je ne pensois à rien moins qu'à guerir Alipe de cette maladie: cependant il prit tellement pour lui ce que je disois, qu'il crut que je ne l'avois dit que pour lui seul. Mais il avoit le cœur si bien fait , qu'au lieu qu'un autre m'en auroit voulu mal, il n'eut sur cela de colere que contre lui-même , & il ne m'en aima que mieux. Aussi aviez-vous dit il y a longtemps , dans vos saintes Ecritures : , Reprenez , l'homme sensé , & il ne vous en aimera que , mieux. Mais ce n'étoit pas moi , qui l'avois repris : c'étoit vous, ô mon Dieu , qui faites servir à vos desseins , & entrer dans vôtre ordre, toujours juste , tout ce que nous faisons avec dessein ou sans dessein. Ce fut vous qui vous servîtes de ma bouche & de mon cœur, pour porter le feu sur la playe que cette passion avoit faite à un esprit dont il y avoit tant à espérer ; & pour arrêter la gangrene qui gaignoit de jour en jour , & qui auroit consumé tout ce qu'il avoit de bon.

Qui peut ne pas publier vos loüanges , ô mon Dieu, que ceux qui ne connoissent point la grandeur de vos miséricordes? J'en ai le sentiment gravé jusqu'au fonds de mes entrailles: & c'est ce qui me porte à vous en louer. Du moment qu'Alipe m'eut entendu parler contre la folie des spectacles, il se retira de cet abîme , où il étoit enfoncé jusques par dessus la tête: il eut assez de force d'esprit, pour se sevrer tout d'un coup de ce malheureux plaisir qui l'aveugloit; & il renonça si bien à tous les amusemens du Cirque, qu'on ne l'y vit plus.

Ce qu'il

font les

remor-

trances

sur le cœur

des honnê-

tes gens.

Rien de

servit

dans le

monde.

Les meilleurs naturels sont ceux qui se laissent le plus aisément surprendre à ce qui a quelque apparence de bien.

Il entreprit même d'obtenir de son pere la permission d'étudier sous moi, comme il avoit fait à Thagaste ; & il en vint à bout , malgré la repugnance de cet homme, qui avoit de l'éloignement pour moi. Il recommença donc de venir à mes Leçons ; & je l'eus bientôt pour compagnon dans la malheureuse superstition où j'étois. Ce qui le séduisit , ce fut cette grande continence dont les Manichéens font profession, & qu'il prenoit pour vraie, quoiqu'elle n'ait rien que de faux ; * & que ce ne soit qu'un vain phantôme propre à tromper des âmes droites & innocentes, qui ne sachant pas encore penetrer le fonds des choses où il paroît de la vertu, se laissent éblouir par le faux éclat de ce qui n'en a que l'apparence.

* Voyez le Livre des Mœurs des Manichéens. chap. 19.

CHAPITRE VIII.

Alippe étant à Rome retombe par une rencontre fort extraordinaire dans la passion qu'il avoit eue pour les spectacles.

13. **I**L étoit déjà à Rome, quand j'y arrivai ; & il y étoit allé pour apprendre le Droit. Car il n'étoit pas encore défait en ce tems-là de ces vûes basses & routes terrestres sur quoi ses parens, qui ne lui prêchoient que ce qui a rapport à ce monde-ci , lui avoient fait former le plan de sa vie ; & là il retomba , par une rencontre fort extraordinaire , dans l'abîme d'où il s'étoit tiré ; & se vit plus passionné que jamais pour les spectacles des gladiateurs ; voici comment la chose arriva.

Par où Alippe retombe dans la passion des spectacles. Quelques jeunes gens de ses amis , & qui étudioient le Droit comme lui , sortant un jour de dîner ensemble , le trouverent dans leur chemin , & entreprirent de le mener avec eux à l'amphitheatre. C'étoit un de ces jours funestes , où l'on

se fait un plaisir de voir répandre le sang humain. Comme il avoit une extrême horreur pour ces sortes de cruautéz, il résista d'abord de toute sa force. Mais les autres, usant de cette sorte de violence qu'on se fait quelquefois entre amis, & l'entraînant malgré qu'il en eût, il leur dit : „ Vous „ pouvez entraîner mon corps, & me placer parmi „ vous à l'amphitheatre : mais vous ne disposerez „ pas de mon esprit, ni de mes yeux, qui ne prendront assurément aucune part au spectacle. Ainsi, „ j'y serai comme n'y étant point; & par ce moyen „ je me mettrai tout à la fois au dessus de la violence que vous me faites, & de la passion qui vous possède. Mais il eut beau dire, ils l'emmenèrent; & peut-être que ce fut en partie, pour voir s'il pourroit s'en tenir à ce qu'il leur avoit dit.

Enfin ils arriverent, & se placèrent le mieux qu'ils purent; & pendant que tout l'amphitheatre étoit dans le transport de ces barbares plaisirs, Alipe défendoit à son cœur d'y prendre part, & se tenoit les yeux fermés; & plutôt à Dieu qu'il se fût aussi bouché les oreilles. Car aiant été frappé d'un grand cri, que quelque chose d'extraordinaire qui venoit d'arriver dans le combat avoit excité parmi le peuple, la curiosité l'emporta; & ne voulant que voir ce que c'étoit, persuadé que quoique ce pût être, il s'en détourneroit & le mépriseroit après l'avoir vû, il ouvrit les yeux; & ce fut assez pour faire à son cœur une plaie bien plus mortelle, que celle qu'un des combatans venoit de recevoir, & pour le faire tomber bien plus dangereusement que ce Gladiateur, dont la chute avoit donné lieu au cri qui lui avoit fait ouvrir les yeux. Ce fut par là que ce cœur, où il y avoit bien plus de présomption que de force, & qui étoit d'autant plus foible, qu'il avoit compté sur lui-même, au lieu de ne rien attendre que de vous, se trouva blessé tout d'un coup. La cruauté s'y glissa dans le même mo-

La curiosité ouvre la porte au mal.

Notre force se mesure par la défiance que nous avons de nous-mêmes.

Combien peu de chose nous change tout d'un coup de bien en mal. ment, que ce sang qu'on venoit de répandre frappa ses yeux ; & bien loin de les détourner de ce qui se passoit, il les y tint atachez , beuvant la fureur à longs traits sans s'en apercevoir , & se laissant enivrer à ce plaisir barbare & criminel.

Ce n'étoit plus ce même homme qu'on avoit traîné là par force ; c'étoit un homme de même trempe que tous ceux qui faisoient la foule dans l'amphitheatre , & un digne compagnon de ceux qui ly avoient amené. Le voilà ataché au spectacle comme les autres, mêlant ses cris avec les leurs, s'échauffant , & s'interessant comme eux à ce qui se passoit. Enfin il sortit de là avec une telle ardeur pour les spectacles, qu'il ne respiroit plus autre chose ; & que non seulement il étoit prêt d'y retourner avec ceux qui l'y avoient mené , mais qu'il en étoit plus entêté qu'aucun, & qu'il y menoit les autres. Qui pouvoit le relever, après une telle rechute, que la main toute-puissante de votre miséricorde ? Aussi est-ce elle seule qui l'a fait : & vous lui avez appris, ô mon Dieu , à ne mettre plus sa confiance qu'en vous, & à ne rien attendre de ses propres forces : mais ce n'a été que longtemps depuis. * Cependant , le souvenir de cette aventure se conservoit dans son cœur , pour lui servir à l'avenir de preservatif & de remede.

Nos chutes mêmes nous sont utiles, quand il plaît à la miseri- corde de Dieu.

* Le Chap. 9. commençoit auparavant dès ici ; mais il est clair qu'il doit commencer plus bas.

CHAPITRE IX.

Dans le tems qu'Alipe étudioit à Carthage , il est pris sur un soupçon de vol. De quelle maniere son innocence fut reconnue.

24. **C**E fut aussi pour l'instruire, & afin qu'un homme qui devoit un jour tenir une si grande place dans vôtre Eglise , apprît de bonne heure combien il faut prendre garde , dans le jugement des affaires, à ne pas donner créance trop légèrement aux acufations mêmes qui ont le plus d'aparence de verité, si l'on veut ne pas s'exposer à condamner temerairement ses semblables; ce fut pour cela, dis-je, autant que j'en puis juger, que vous permîtes que dans le tems qu'il étudioit sous moi à Carthage , il fut pris pour un voleur & arrêté par les Gardes du Palais.

Il s'y promenoit seul sur le haut du jour, vis-à-vis du lieu où l'on rend la justice, pensant à quelque chose qu'on lui avoit donné à reciter , comme on a acoûtumé de faire pour exercer les écoliers , & n'ayant à la main que des tablettes, & le poinçon dont on se sert pour écrire dessus ; lors qu'un autre écolier, qui étoit un veritable voleur, s'étant glissé , sans qu'Alipe s'en aperçût , sur la terrasse qui avance sur la rue des Orfèvres, se mit à couper le plomb des balustres de la terrasse, avec une hache qu'il avoit aporté sous son manteau. Au bruit que faisoit la hache , les Orfèvres qui étoient sous la terrasse commencerent à crier, & envoyerent du monde pour se saisir du voleur, qui les entendant crier prend la fuite , & laisse sa hache , de peur qu'on ne l'en trouvât saisi. Alipe, qui ne l'avoit point vû entrer sur cette terrasse, le voyant sortir , & fort vite , & voulant sçavoir ce qui le faisoit fuir de la sorte , va sur la terrasse, trouve la hache, la prend ; & il la regardoit tout

éonné, lorsque ceux qu'on avoit envoyez pour voir ce que c'étoit que ce bruit-là arriverent. Ceux-ci, lui voyant entre les mains l'instrument dont le bruit les avoit fait acourir, se saisissent de lui, & l'emmenent. Aussi-tôt tous ceux qui demeuroient dans l'enceinte du Palais s'atroupent, & ravis d'avoir, à ce qu'ils croyoient, pris le voleur sur le fait, ils le menoient devant le Juge pour lui faire faire son procez.

*La Providence
prend soin
des innocens.*

15. Vous permîtes, Seigneur, pour l'instruction d'Alipe, que la chose allât jusques-là: mais vous vintes aussi à point nommé, au secours de son innocence, dont il n'y avoit de témoin que vous seul. Car comme on le menoit ainsi en prison, ou peut-être même au suplice, un certain Architecte, qui étoit particulièrement chargé du soin de tous les édifices publics, se trouva sur le chemin. Ceux qui tenoient Alipe furent ravis de cette rencontre, comme ayant entre les mains de quoi faire voir à cet homme, à qui il falloit se prendre de ce qui se perdoit dans l'enceinte du Palais; & de quoi se laver des soupçons qui tomboient quelquefois sur eux. L'Architecte reconnut Alipe, qu'il avoit vû souvent chez un certain Sénateur, à qui Alipe alloit faire sa Cour; & le tira à part, pour sçavoir ce qui avoit donné lieu à tout ce désordre. Alipe lui ayant conté la chose comme elle s'étoit passée; l'Architecte obligea cette populace de le suivre, malgré tout leur bruit & toutes leurs menaces; & marcha droit où demouroit celui qui avoit fait le coup. Un petit garçon qui étoit à lui, & qui l'avoit même suivi sur cette terrasse, ayant paru sur la porte, Alipe le reconnut, & en avertit l'Architecte. Celui-ci voyant que ce n'étoit qu'un enfant, qui ne comprenant point de quelle conséquence tout cela pourroit être pour son maître, diroit tout le plus aisément du monde, lui montra la hache, & lui demanda à

qui elle étoit. Elle est à nous, dit l'enfant qui répondit avec la même facilité à toutes les autres questions qu'on lui voulut faire. Ainsi tout re-tomba sur ceux de cette maison : cette populace, dont Alipe avoit déjà commencé d'essuyer les insultes, demeura confuse ; & cet homme , qui devoit être un des dispensateurs de vôtre parole , & devant qui il devoit passer tant d'affaires importantes , * aprit par sa propre expérience , combien il faut apporter de circonspection à démêler la vérité.

* Car la plupart des affaires mêmes temporelles se jugeoient par les Evêques, comme on a déjà vû ailleurs.

CHAPITRE X.

Ce qui avoit fait venir Alipe à Rome. Son amitié pour saint Augustin. Ses emplois. Son intégrité. Quel homme c'étoit que Nebride. Combien il étoit attaché à S. Augustin.

16. **J**E l'avois trouvé à Rome , quand j'y étois arrivé ; & il s'étoit attaché à moi , par une amitié si étroite , que quand j'allai à Milan , il y vint avec moi , ne pouvant se résoudre à me quitter : car ce fut la principale cause de son voyage, quoiqu'en même tems il fit son compte d'y exercer la Jurisprudence qu'il avoit aprise ; en quoi il suivoit l'inclination de ses parens , plutôt que la sienne propre.

*Jusqu'où
alloit l'a-
mitié
d'Alipe
pour saint
Augustin.*

Il avoit déjà été en charge par trois fois ; & il s'y étoit comporté avec une probité & un désintéressement que ses collègues ne pouvoient se lasser d'admirer : lui de son côté admiroit bien davantage, qu'on pût être autrement ; & qu'il se trouvât des gens qui fissent moins de cas de la probité que de l'argent.

Son intégrité avoit même été mise à une rude épreuve , dans le tems qu'il servoit en qualité d'Assesseur, auprès du Tresorier General de l'Em-

pereur dans le département d'Italie; & il s'étoit vu tenté, non seulement par l'esperance du gain, mais par la crainte de quelque chose de tres-fâcheux. Un Sénateur fort puissant qui s'étoit aquis bien des gens par ses bienfaits, & qui en tenoit beaucoup d'autres dans la crainte, par la grande consideration où il étoit, ayant voulu faire quelque chose que les Loix ne permettoient pas, mais à quoi il ne croyoit pas qu'un homme comme lui dût trouver le moindre obstacle, Alipe s'y oposa. On lui offrit des presens, il les rejetta avec mépris: on en vint aux menaces, il s'en moqua: tout le monde admirant une ame d'une trempe si peu commune, & qui ne pouvoit être ébranlée, ni par l'envie d'avoir pour ami, ni par la crainte d'avoir pour ennemi, un homme qui avoit tant de moyens de faire du bien ou du mal; & qui passoit pour sçavoir bien faire sentir ce qu'on pouvoit attendre de son amitié ou de sa haine. L'Officier même sous qui Alipe servoit, n'osant résister ouvertement au Sénateur, quoique dans le fonds il ne lui fût pas moins contraire, rejettoit tout sur son Ajoint, disant qu'il lui lioit les mains; & il disoit vrai: car s'il se fût relâché, Alipe auroit quitté son emploi.

Une seule chose s'étoit trouvée capable d'ébranler tant soit peu son intégrité: c'étoit l'envie même qu'il avoit de se rendre habile dans sa profession: & il hésita quelque tems, s'il ne se feroit point faire des livres, sur le fonds des dépenses publiques, qui étoit à la disposition du Magistrat auprès duquel il servoit. Mais ayant consulté la justice, il prit le meilleur parti; persuadé qu'il valoit mieux la suivre, en s'abstenant de ce qu'elle lui défendoit; que de se prévaloir de la facilité qu'il auroit trouvé à se contenter sur cela s'il eût voulu.

Je sçai bien que ce n'est pas là une fort grande

*Intégrité
d'Alipe.*

action : mais je sçai aussi : ,, que qui est fidelle *Luc. 16.*
 ,, dans les petites choses l'est dans les grandes ; 10.
 & que ce n'est pas pour rien que le Sauveur a dit
 de sa propre bouche : ,, Si vous n'êtes pas fideles *Ibid. 11.*
 ,, dans la dispensation des faux biens, pouvez-vous
 ,, esperer que l'on vous confie les veritables ? & si
 ,, vous ne l'êtes pas dans le maniment de ce qui
 ,, n'est que le bien des étrangers ; comment vous
 ,, confieroit-on celui des enfans ? Voilà quel étoit
 cet Alipe, qui m'aimoit si tendrement, & qui étoit
 en balance, aussi bien que moi, sur la maniere de
 vie que nous devons suivre.

17. Pour Nebride, il étoit d'auprès Carthage : *Jusques où*
 il y demouroit même la plûpart du tems ; & s'il *alloit l'an*
 étoit sorti de son pais, s'il avoit quité sa maison *mitié de*
 & sa mere, qui n'étoit pas d'humeur à le suivre, *Nebride*
 comme la mienne m'avoit suivie, & s'il avoit laissé *pour saint*
 à l'abandon ce qu'il avoit de bien du côté de son *Augustin.*
 pere, qui étoit un fonds de terre fort considera-
 ble, ce n'étoit que pour me venir trouver à Milan :
 comptant pour beaucoup de passer sa vie avec un
 homme qui lui paroïsoit touché comme lui d'un
 grand amour pour la sagesse & pour la verité. Mais
 il étoit encore indeterminé comme moi, soupirant
 comme moi après la vie heureuse, qu'il recher-
 choit avec une grande ardeur : au reste d'une vi-
 vacité infatigable à creuser les questions les plus
 difficiles.

Nous étions donc tous trois touchés d'un vif
 sentiment de nos miseres ; & nous n'ouvrions la
 bouche que pour nous en plaindre les uns aux au-
 tres, attendant le tems favorable, où il vous plai-
 roit de nous départir le pain dont nous avions
 besoin dans la faim qui nous pressoit. Cependant,
 lorsque rebutez par toutes les amertumes que vô- *Pf 144. 18.*
 tre misericorde avoit soin de répandre sur nôtre
 vie, toute selon l'esprit du monde, nous ve-
 nions à considerer, pourquoi nous demeurions ex-

posez à tant de maux, & ce que nous pouvions espérer d'une telle vie; il ne se presentoit à nous que tenebres & obscuritez, qui ne faisoient que nous rebuter encore davantage, & nous faire dire en gemissant: „ Combien ceci durera-t-il encore? Nous le disions à tout moment: mais nous ne laissions pas de suivre toujours le même train de vie; parce que nous ne trouvions pas à quoi nous prendre., en quittant ce que nous avions.

CHAPITRE XI.

Quels reproches S. Augustin se faisoit à lui-même de se voir si peu avancé, depuis tant de tems qu'il avoit commencé d'être touché de l'amour de la sagesse. Belle peinture des agitations de son cœur, pendant qu'il balançoit encore entre Dieu & le monde, & qu'il vouloit acorder l'un avec l'autre.

18. **I**'Admirois sur tout, comment il se pouvoit faire, qu'après avoir été si vivement touché de l'amour de la sagesse, dès l'âge de dix-neuf ans, & après toutes les belles resolutions que j'avois faites, de m'y donner tout entier, dès que je pourrois trouver jour à y parvenir; & de renoncer pour cela à toutes les vaines esperances qui servoient p'aliment à ma cupidité, sans m'arrêter davantage aux promesses du monde, qui ne sont que mensonge & illusion, je me trouvasse à trente aussi peu avancé que le premier jour; & qu'au bout de tant d'années; j'en fusse encore à me débatre dans le même borbier, où me tenoit l'envie de jouir des choses presentes: quoiqu'elles m'échappassent des mains à tout moment, & qu'elles ne fissent que dissiper mon cœur, & consumer tout ce qu'il avoit de vigueur & de force.

Belle peinture des divers mouvemens dont

Tout ce tems-là s'étoit passé à me dire à moi-même, dans les premieres années: Me voilà sur le point de trouver la verité que je cherche: ce ne fera pas plus loin que demain; elle se montrera à moi,

moi ; & je m'attacherai pour jamais à elle, & de ^{Augustin} puis, Fauste est sur le point d'arriver ; & il m'é- ^{avait été} claira sur tout ; & dans les derniers temps, ô ^{agité dans} que les Academiciens étoient de grands hommes, ^{sa jeunesse} & qu'ils avoient raison de dire que l'homme ne ^{se, en cher-} sçauroit rien voir de certain , sur quoi il puisse ^{chant la} compter pour le reglement de sa vie. ^{verité.}

Mais pourquoi desespérer? me disois-je ensuite ; cherchons avec plus de soin que jamais. J'ai déjà trouvé que ce qui me paroissoit autrefois absurde dans l'Ecriture ne l'est point; & qu'on le peut entendre tout autrement que je ne pensois , & d'une maniere qui ne choque ni la raison ni les bonnes mœurs. Il en faut donc revenir au point où mon pere & ma mere m'avoient mis dès mon enfance; & me tenir-là , jusqu'à ce que la verité me soit clairement connue. Mais où la chercher, & quand le pourrai-je ? Ambroise n'a point de tems à me donner. je n'ai pas non plus le loisir de lire. Je ne sçai même où prendre des livres : quand serai-je en état d'en acheter , & où trouverai-je quelqu'un qui m'en prête ?

Cependant, il faut penser au salut de mon ame; & partager si bien mon tems, que j'en trouve pour cela. Je vois plus de sujet de bien esperer que jamais; puisque la Foi Catolique n'enseigne rien moins que ce que j'ai crû jusques-ici, & dont j'ai eu la temerité de l'accuser; & que ce qu'il y a de gens habiles parmi ceux qui en font profession, déclarent que c'est une impiété que de croire, que Dieu ait un corps comme les nôtres, & qu'il soit quelque chose ^{Impiété} de borné à un certain espace. Negligerois-je après ^{dont il} cela de chercher l'éclaircissement des autres choses ^{faut se} qui m'arrêtent? Je ne puis me dispenser de donner ^{garder} tout le matin à mes écoliers: mais que fais-je le reste ^{touchant} du tems , & pourquoi ne le pas employer à une si ^{la nature} grande affaire? Mais ne m'en faut-il pas pour faire ^{de Dieu.} ma cour aux personnes puissantes, dont la protec-

tion m'est nécessaire ? ne m'en faut-il pas pour préparer ce que j'enseigne à mes écoliers ; & même pour reparer mes forces , & délasser mon esprit épuisé par tant de soins ?

19 Mais que tout aille sans dessus-dessous : il n'est plus tems de s'arrêter à des choses si vaines & si frivoles , & il ne faut plus penser qu'à la recherche de la vérité. Cette vie n'est que misère : on n'a pas un seul jour d'assuré. Que seroit-ce, si la mort venoit à me surprendre, & qu'il fallût sortir du monde en l'état où je suis ? est-il tems, après la mort, de s'instruire de ce qu'on aura négligé d'apprendre durant la vie ; & à quoi me pourrois-je attendre, qu'à porter la peine d'une telle négligence ?

Mais qui sçait si la mort ne termine point tous nos soins & toutes nos inquiétudes, en éteignant tout ce qui est principe de vie & de sentiment en nous ? C'est ce qu'il faut chercher ; aussi-bien que tout le reste ^a Mais à Dieu ne plaise , que cela se puisse mettre en question ! Car ce n'est pas en vain qu'il a permis que la foi chrétienne se soit acquise une si grande autorité par toute la terre ; & si l'ame devoit mourir avec le corps, il n'auroit jamais fait pour nous toutes les grandes choses qu'il a faites. Pourquoi donc diférer davantage de renoncer à toutes les esperances de cette vie, pour ne plus penser qu'à chercher Dieu & la véritable félicité ?

Mais n'allons pas si vite : les choses du monde ont leur prix & leurs douceurs, il ne faut pas s'en retirer si legeremēt, & il y auroit de la honte à y revenir, après les avoir abandonnées. Je suis sur le point d'avoir quelque emploi considérable ; & après cela je n'aurai plus rien à désirer. J'ai un grand nombre d'amis, qui ont beaucoup de crédit ; & si j'étois si pressé, & que je voulusse me contenter de peu de

^a Le bon sens veut donc que l'on cherche & qu'on examine ce que les libertins suposent , comme s'ils le voyoient aussi clair que le jour.

chose, il me seroit aisé d'obtenir quelque charge de Judicature, après quoi je n'aurois plus qu'à prendre une femme, qui m'aportât assez de bien pour ne m'être pas à charge par la dépense; & je bornerois là tous mes desirs. Car, après tout, entre ceux qu'on regarde comme les plus grands hommes, & qu'on se propose même pour modeles, combien y en a-t-il qui ont été mariez, & qui n'ont pas laissé d'être tres-appliquez à l'étude de la sagesse ?

20. Voilà ce qui se passoit dans mon cœur ; & pendant que les vents de toutes ces différentes pensées l'agitoient & l'emportoient tour à tour, le tems s'écouloit, & je différois toujourns de me convertir à vous, mon Seigneur & mon Dieu ; & me donnant sans cesse la mort à moi-même, je remertois de jour en jour à chercher la vie en vous. Je ne desirois rien tant que la vie heureuse : mais quand je venois à l'envisager où elle se trouve véritablement, elle me faisoit pour : a ainsi, je la cherchois & la fuyois en même tems.

C'étoit quelque chose d'affreux pour moi, que de me passer de femme; parce que je ne connoissois, ni par experience, ni autrement, la vertu du remède par où vôtre miséricorde guérit les hommes de cette foiblesse; & que je regardois la continence, comme l'effet d'une force que je croyois que l'homme dû tirer de son propre fonds, & que je ne trouvois point en moi. Car j'étois assez ignorant, pour ne pas sçavoir ce que dit l'Ecriture, que nul ne peut avoir la continence, que ceux à qui il vous plaît de la donner.* Et vous me l'auriez donnée sans doute, si je vous l'avois demandée par les gémissemens de mon cœur ; & qu'une Foi solide & véritable m'eût fait remettre entre vos mains tous mes soins & toutes mes inquietudes.

Ce n'est que sur la confiance en la miséricorde de Dieu, qu'il faut entreprendre de le servir.
Sag. 8.
21.
Condition pour obtenir de Dieu ce qu'on lui demande.

a La persuasion où l'on est, que ceux qui sont à Dieu sont heureux n'est que dans l'esprit: il y en a une au contraire dans le sentiment, & celle là l'emporte sur l'autre.

CHAPITRE XII.

Alipe tâche de détourner saint Augustin du mariage, & pense à la fin à se marier lui-même, voyant combien tout autre état paroïssoit misérable à un homme dont il avoit si bonne opinion.

*Heureux
qui n'a
point con-
nu le mal.*

21. **A**lipe me détournoit du mariage, autant qu'il lui étoit possible; me disant à tout propos, que dès que j'y serois engagé, nous ne pourrions plus vivre ensemble dans ce loisir tranquille, que l'amour de la sagesse nous faisoit désirer depuis si long-tems. Pour lui, il étoit chaste au dernier point; & cela étoit d'autant plus admirable, que la volupté ne lui étoit pas inconnue, & que dès sa première jeunesse il en avoit fait l'expérience. Mais bien loin d'y demeurer attaché, il s'étoit repenti de ce qui lui étoit arrivé; & méprisant cet infâme plaisir, il avoit gardé de là en avant une parfaite continence.

*Ce qui
fait qu'on
reçoit si
mal vo-
lontiers,
des avis,
quand on
est dans
l'engage-
ment des
sens.*

Quand il me pressoit sur ce sujet, je me défendois par l'exemple de ceux qui pour avoir été mariez n'avoient pas laissé de s'appliquer à l'étude de la sagesse, de chercher Dieu, d'aimer leurs amis, & de leur être fideles; mais j'étois bien éloigné de la grandeur d'ame de ces saints Personnages. L'infirmité de ma chair me tenoit asservi à ce malheureux plaisir; & non seulement je traînois ma chaîne, mais je craignois d'en être délivré; & comme on ne pouvoit se mettre en devoir de la détacher, sans toucher à la playe qu'elle m'avoit faite, je repoussois ceux qui vouloient me rendre cet office; & voila ce qui me faisoit rejeter les avis d'Alipe. Je ne me contentois pas même de les rejeter; j'essayois encore de le séduire, & de lui inspirer mes foiblesses; & le démon se servoit de moi pour amolir sa fermeté, & pour le faire tomber, de l'état libre où il étoit dans les filets de la volupté.

22. Il ne pouvoit comprendre, que je fusse domi-

né par ce plaisir-là au point que je l'étois : car toutes les fois que nous entrions en matière sur ce sujet : je lui avoüois franchement que je ne pourrois jamais me résoudre à passer ma vie dans le célibat. Mais en même tems je plaidois ma cause ; & pour faire cesser son étonnement , je lui disois qu'il y avoit bien de la différence entre ce qu'il n'avoit éprouvé qu'en passant ; & dont il ne portoit la privation sans peine, que parce qu'il en avoit perdu l'idée, & qu'il ne s'en souvenoit presque plus ; & les douceurs d'un commerce comme celui où j'étois, & à quoi il ne manqueroit rien, dès qu'on y auroit ajouté l'honnêteté du mariage. Qu'ainsi il ne devoit pas s'étonner, que je fîsse cas d'une vie si douce, & que je ne pusse y renoncer.

Alipe, à force de m'entendre parler de la sorte, commençoit aussi à vouloir se marier, la curiosité <sup>Combien les man-
vais exem-
ples des
personnes
qu'on esti-
me sont
dange-
reux.</sup> faisant en lui ce que la volupté n'avoit pû faire ; & comme il étoit d'autant plus étonné de me voir esclave de cette passion, qu'il en étoit moins touché ; il disoit qu'il vouloit donc voir ce que ce pouvoit être que cette sorte de plaisir, sans lequel un homme dont il avoit si bonne opinion trouvoit la vie insupportable. Mais l'essai lui auroit coûté cher ; & l'auroit bien pû faire tomber de l'heureuse liberté dont il jouïssoit, dans une servitude pareille à celle qui faisoit son étonnement. Car ce qu'il vouloit faire, c'étoit proprement ce que vôtre Ecriture appelle <sup>Ec. 28. 15.
Ec. 3. 27.</sup> *vouloir entrer en marché avec la mort* ; & il ne prenoit pas garde , que, comme dit encore la même Ecriture , *Celui qui aime le danger y perira.*

Ce qu'il y a d'honnête dans le mariage, & qui se réduit à bien conduire une famille, & à élever des enfans , ne nous touchoit donc l'un & l'autre que fort médiocrement. Ce qui nous menoit principalement, c'étoit, de ma part , l'envie de contenter l'ardeur insatiable d'une malheureuse passion, dont j'étois devenu esclave par l'accoutumance, & de la

fienne, le curiosité qu'avoit fait naître en lui l'étonnement de me voir sur cela comme j'étois; & cela seul l'alloit faire donner dans le même piège où j'étois pris depuis si long-tems.

Voilà l'état où nous étions, & dont il ne nous étoit pas possible de nous tirer, jusqu'à ce qu'il vous plût d'avoir pitié de nos miseres, ô mon Dieu, dont la bonté est telle, que l'élevation infinie où vous êtes ne vous fait point abandonner le soin de nôtre bassesse; & ne vous empêche point de nous secourir, par des voyes qui sont au dessus de toutes les pensées des hommes, & qu'on ne sçauroit jamais assez admirer.

CHAPITRE XIII.

On trouve un parti pour Saint Augustin, dont le mariage ne se diffère, que parce que la fille étoit encore trop jeune. Combien sainte Monique même desiroit de voir son fils marié.

23. **C**Ependant, on travailloit tout de bon à me marier : j'avois même déjà demandé une certaine fille en mariage, & on me l'avoit promise. Ma mere sur tout n'oublioit rien pour avancer cette affaire, esperant que le mariage me conduiroit au Baptême, à quoi je lui paroissais de jour en jour plus disposé; & c'étoit pour elle la plus grande de toutes les joyes. Car à mesure que je m'aprochois de la Foi, elle voyoit aprocher l'accomplissement de ses souhaits & de vos promesses. Mais quoique sollicitée par ses propres desirs, autant que par mes instances & mes prieres; elle vous demandât tous les jours de tout son cœur, qu'il vous plût de lui envoyer quelque vision, par où elle pût s'assurer de mon futur mariage, vous ne lui fîtes jamais rien voir sur cela.

Ce qui cause les fausses visions. Comme elle en étoit fort occupée, le mouvement des esprits, & l'effort de l'imagination, lui causaient quelquefois sur ce sujet de certaines fausses visions qu'elle me contoit; mais elle n'en faisoit.

aucuns cas, & n'y pouvoit ajoûter foi, comme elle faisoit à ce qui venoit de vous. Car elle disoit qu'un certain sentiment inexplicable ; lui faisoit fort bien faire, la difference des songes par où il vous plaisoit de lui faire connoître quelque chose, & de ceux qui ne venoient que de son imagination. Cependant on ne laissoit pas de faire toutes sortes de diligences pour avancer mon mariage : mais comme la fille qu'on avoit demandée pour moi ne pouvoit être de deux ans en état de se marier, on avoit résolu d'attendre, parce qu'à cela près on étoit content de tout le reste.

*Les Saints
sçavent
distinguer
les visions
que Dieu
leur en-
voie, de
celles de
l'imagi-
nation.*

CHAPITRE XIV.

Projet que S. Augustin & quelques-uns de ses amis avoient fait, de vivre ensemble en communauté de biens.

Ce qui empêcha qu'il ne s'exécût.

24. **L**Es miseres & les agitations de la vie, dont nous nous entretenions souvent, un bon nombre d'amis que nous étions, nous paroissent si insupportables, qu'elles nous avoient fait penser à nous retirer du commerce du monde, pour achever nos jours dans la douceur d'un loisir qui ne fût troublé par aucune sorte d'affaire; & c'étoit presque une chose résolüe entre nous. Le plan que nous avions fait pour cela étoit, que chacun apporteroit ce qu'il pourroit avoir; & que de tout cela il ne se feroit qu'une seule masse de biens, que l'amitié rendroit commune à tous; en sorte qu'on ne pourroit plus dire, qu'une telle chose fût à celui-ci, & une telle autre à celui-là, mais que tout ce bien, composé de ce que chacun auroit apporté, seroit tout entier à chacun, & que tous auroient droit sur chaque partie.

Nous comptions sur environ dix personnes, qui pourroient entrer dans cette société; & dans ce nombre-là il y en avoit de fort riches. Mais celui qui l'étoit le plus, c'étoit un homme de la même

ville dont nous étions Alipe & moi , apellé Romanen, a avec qui j'avois fait une amitié tres-particuliere, dès m'a plus grande jeunesse ; & que des affaires tres-importantes & tres-fâcheuses avoient fait venir à la Cour de l'Empereur. C'étoit lui qui avoit ce dessein-là le plus à cœur ; & comme il étoit le plus riche de tous , son suffrage étoit aussi sur cela de plus grand poids que celui de tous les autres. Nous avions même arrêté, que chaque année on choisiroit dans la troupe deux Oeconomés, qui auroient soin de tout ; & que tous les autres demeureroient en repos, sans se mêler de rien, pendant que ces deux-là seroient en charge. Mais quand nous vîmes à penser, si nos femmes s'accommoderoient d'une telle vie : car quelques-uns en avoient déjà, & je voulois aussi en avoir une ; tout ce beau plan si bien concerté s'évanoüit , & s'en alla en fumée.

Nous voila donc à gemir & à soupirer comme auparavant ; ne trouvant pas qu'il y eût autre chose à faire, que de suivre le train ordinaire des enfans du siecle, & la voye large par où ils marchent. C'est ainsi que nos cœurs alloient de projets en projets : mais comme il n'y a rien de stable que ce que vous avez arrêté dans vos conseils éternels , vous vous moquiez de tous nos plans ; & votre sagesse dispoit les siens. Car ce que vous aviez resolu s'aprochoit ; & vous étiez sur le point de nous départir la nourriture dont nos cœurs avoient besoin , & d'ouvrir votre main liberale , pour combler nos ames de benedictions & de graces.

a C'est celui à qui S. Augustin adressa depuis ses livres *Contre les Académiciens* , & celui *De la veritable Religion*,

CHAPITRE XV.

On lui ôte sa concubine, & il en reprend une autre.

25. **C**Ependant, mes pechez alloient toujours se multipliant. On m'avoit arraché la femme que j'entretenois depuis plusieurs années, parce qu'un tel commerce auroit été un obstacle à mon mariage; & comme je l'avois toujours fort aimée, cette séparation avoit fait à mon cœur une playe qui seigna long-tems. Pour elle, elle s'étoit retirée en Afrique, après vous avoir promis solennellement, que nul autre homme ne lui seroit jamais rien; & m'avoit laissé un fils qu'elle avoit eu de moi. Mais moi, malheureux, qui devois avoir bien plus de force qu'elle, je n'eus pas même celle de suivre son exemple; & comme je ne pouvois me marier de deux ans, & que ce qui m'y faisoit penser n'étoit pas tant l'amour de ce qu'il y a d'honnête dans le mariage, que l'ardeur de la volupté qui me dominoit; je ne pus attendre si long tems, & je me pourvûs d'une autre femme, de même espèce que la première; comme pour entretenir, & pour augmenter même, le feu dont mon ame étoit embrasée, & afin que ne cessant point de le fomentier, je le portasse dans le mariage autant, ou plus vif que jamais. Mais quoique j'eusse remplacé celle qu'on m'avoit ôtée, la playe que cette séparation avoit faite à mon cœur ne se refermoit point. La douleur en étoit un peu éteinte: mais ce n'étoit que par le pus qui s'y formoit, & qui ne faisoit que la rendre plus fâcheuse & plus incurable, quoique le sentiment n'en fût pas si vif.

CHAPITRE XVI.

Son abandonnement au peché diminué, mais ce n'est encore que par la crainte de la mort & de l'Enfer. Cette seule crainte l'avoit empêché de se ranger du côté des Epicuriens. Son aveuglement sur la nature de plaisirs qui peuvent faire le bonheur de l'homme. Nul repos qu'en Dieu.

29. **M**Ais comment puis-je jamais vous rendre les graces que je vous dois, source de miséricorde ; ni célébrer assez dignement la grandeur de vos bienfaits, & la sainteté de vôtre Nom, qui merite d'être loué & glorifié dans tous les siècles des siècles ? Car à mesure que mes miseres augmentoient, vous vous aprochiez insensiblement de moi ; & vôtre main s'avançoit, sans que je m'en aperçusse, pour me tirer du borbier où j'étois. & me laver dans les saintes eaux de Baptême.

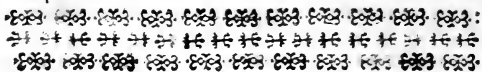
L'impetuosité qui m'entraînoit dans le gouffre des plaisirs sensuels étoit un peu rallentie : mais ce n'étoit encore que par la crainte de la mort, & de ce Jugement terrible que vous devez exercer à la fin des siècles. Cette crainte m'étoit toujours demeurée ; & toutes les fausses opinions qui m'avoient passées par l'esprit n'avoient jamais pû l'éteindre. Je le disois souvent à mes chers amis, Alipe & Nebride, lorsque je m'entretenois avec eux, de ce qui doit faire après la mort le différent partage des bons & des méchans ; & je leur avoüois franchement, que rien ne m'avoit empêché de donner la palme à Epicure, & de preferer ses sentimens à ceux de tous les autres Philosophes, que la ferme creance où j'avois toujours été, que l'ame demeure vivante après la mort, & qu'elle reçoit le traitement qu'elle a mérité par ses actions ; ce qu'Epicure a toujours été fort éloigné de croire. Car à cela près, leur disois-je, que manqueroit il à nôtre félicité, si nous étions immortels ; & que tous nos sens fussent dans un sentiment perpetuel de plaisir ;

*On peut
toujours
bien espé-
rer de ceux
en qui il
se conserve
quelque
sentiment
de crainte.*

que nous ne pûssions craindre de perdre ; & que pourrions-nous deurer de plus ?

Mais quand je parlois de la sorte, je ne prenois pas garde, qu'il n'y a rien de plus misérable que d'être abîmé dans les plaisirs sensibles , jusqu'à ne pouvoir apercevoir cette beauté celeste , qu'on ne doit aimer que pour elle-même ; cette lumiere si pure à quoi les yeux de la chair ne sçauroient atteindre, & qui ne se voit que de ceux du cœur ; & j'étois assez aveugle, pour ne pas voir d'où venoit le plaisir même que je prenois à m'entretenir sur cela avec mes amis. Car en même tems que je leur debitois des sentimens si honteux, & que j'étois si fort pour la volupté , je sentoie un plaisir qui étoit tout d'un autre genre ; & qui tenoit tellement le dessus , que quand j'aurois eu jusques par dessus la tête de tout ce qui peut flatter les sens , je n'aurois pu être heureux sans mes amis ; que je n'aimois néanmoins que d'un amour tout gratuit, comme celui que je sçavois qu'ils avoient pour moi.

O labyrinthe d'erreur ! Malheur à l'ame qui se retire de vous ; & dont l'audace insensée peut aller jusqu'à croire, qu'elle trouvera quelque chose de meilleur ! Tournons-nous de quel côté nous voudrons : nous ne trouverons de routes parts que peines & angoisses, & il n'y a de repos qu'en vous. Ce n'est qu'en vous que nous pouvons trouver le secours dont nous avons besoin : c'est vous seul qui nous tirez de nos miseres & de nos erreurs ; & qui après nous avoir établis dans vôtre voie, nous dites pour nous fortifier & nous consoler : Courez hardiment : je serai vôtre soutien durant vôtre course ; & vous ferai arriver où vous aspirés , & où je le serai encore.



SOMMAIRE

DU SEPTIÈME LIVRE

IL représente la situation où il étoit dans la trente & unième année de son âge ; & combien il étoit encore éloigné de la vérité dans ce tems-là, sur la nature de Dieu , & sur l'origine du mal , qu'il cherchoit avec de grandes agitations. Par quelle rencontre il acheva de se désabuser de l'Astrologie judiciaire. Ce que fit en lui la lecture de quelques livres des Platoniciens. Par où il se défit peu à peu de toutes ses fausses imaginations ; & de quelle manière il parvint enfin à connoître ce que c'est que Dieu , quoiqu'il fût encore dans l'erreur sur le sujet de Jesus-Christ. Difference des sentimens que l'on prend dans lecture des Philosophes , & de ceux que l'Ecriture inspire.



L E S

CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

L I V R E V I I.

C H A P I T R E I.

Fausſes idées qu'il avoit de la nature de Dieu. Il fait de grands efforts pour ſ'en défaire, mais inutilement. Ce qui les entretenoit en lui.

I. **D**Ans le tems dont je parle, j'étois déjà hors de cette première jeunefſe, que j'avois ſoüillée de tant de crimes & d'abominations ; & j'entrois dans un âge plus meur, mais où il m'étoit encore plus honteux de demeurer rempli de mes vaines imaginations. Car je ne pouvois encore concevoir de ſubſtance d'un autre genre , que celles qui frappent les yeux. J'étois pourtant fort éloigné de croire, mon Dieu , que vous euſſiez un corps comme les nôtres ; & dès le moment que j'avois commencé de recevoir quelque teinture de vérité , j'avois toujours rejeté cette imagination ; & c'étoit une grande joye pour moi , de voir qu'il n'y avoit rien de plus contraire à la Foi de l'Egliſe Catholique , votre Epouſe , & nôtre Mere ſpirituelle. Mais je ne voiois point quelle autre idée je devois donc me former de vous ; & cela me faiſoit faire de grands efforts, pour tâcher d'arriver à celle qu'il en faut avoir : comme ſi les penſées d'un homme, & d'un homme tel que j'étois , euſſent été capables d'atteindre juſqu'à vous, qui êtes non ſeulement le

Dieu souverain, mais le seul véritable Dieu ^a,

Cependant, je croyois au moins, d'une créance ferme & inébranlable, que vôtre nature étoit incapable d'alteration & de changement. Car encore que je ne pusse dire par où ni comment; je voïois pourtant tres-clairement, que ce qui est alterable vaut moins que ce qui est inalterable; & que ce qui est incapable de corruption & de chāgement doit être mis sās hésiter au dessus de tout ce qui en est capable.

Mon cœur, armé de cette vérité, sur quoi je ne pouvois être en doute, s'eforçoit de combattre tous les vains phantômes dont j'étois rempli, & d'écarter avec cela seul, de devant les yeux de mon esprit, cette foule d'imaginations grossieres & charnelles, qui se presentoient sans cesse à moi. Mais avec tous mes efforts, à peine pouvois-je m'en defaire pour quelques momens. Elle revenoit aussitôt, tout aussi épaisse que jamais, & m'aveugloit de telle sorte, qu'encore que ce ne fût point sous la forme d'un corps comme les nôtres que je me representasse cette nature que je suposois inalterable, immuable & incorruptible, & que je mettois par cette raison au dessus de tout ce qui est capable d'alteration, de corruption & de changement; je ne pouvois la concevoir que comme quelque chose de corporel, qui réplissoit quelque espace, & qui penetrant toutes les parties de l'univers s'étendoit encore infiniment au de là. Car tout ce qui n'avoit pas cette sorte de grandeur & d'étendue, qu'ont les choses qui remplissent quelque espace, me paroïsoit n'être rien, je dis rien du tout; & par conséquent encore plus rien, pour ainsi dire, qu'un espace dont on ôteroit toute sorte de corps & de matiere, soit terrestre ou liquide; aëtienne ou celeste, en sorte qu'il ne demeurât plus qu'un vuide, qui seroit comme un néant de quelque étendue.

^a Contre les Manichéens, qui établissoient un bon & un mauvais Dieu.

2. Ce qui entrenoit en moi cette fausse imagination, c'est que mon œil intérieur étoit tellement offusqué, & mes idées tellement dépendantes des images que les choses qui touchent nos sens avoient fait passer en moi, que je ne vois rien au delà, & que je ne me voyois pas moi-même.^a Mais quelque grand que fût mon aveuglement sur tout cela, il se seroit dissipé bien aisément, si j'avois pris garde, que ce qu'il y avoit en moi de capable de former ces images mêmes qui m'offusquoient, n'étoit ni de la nature de ce qu'elles représentent, ni de la leur; & que c'étoit pourtant quelque chose, & quelque chose de grand, puisqu'il avoit la vertu de les former; & cela seul m'auroit fait voir clairement, qu'il y a donc quelque chose de très-réel, qui n'est ni une masse contenue dans quelque espace, ni une espace contenant capable de contenir quelque chose.

Cette incapacité de rien concevoir que de corporel faisoit donc aussi, ô mon Dieu, qui êtes la vie de ma vie, que je ne vous concevois vous-même que comme quelque chose d'infiniment étendu; & qui pénétrant toute la masse du monde, passoit encore au delà de tous côtez; en sorte qu'au lieu que la terre, le ciel, & toutes les autres choses que je supposois que votre substance pénétreroit avoient leurs bornes, & se terminoient à un certain point de cette même substance; rien ne la bornoit d'aucun côté.

Je croiois donc, que comme la masse de cet air grossier, dont la terre est environnée, n'empêche point le passage de la lumière du Soleil, & qu'elle le pénètre & le remplit tout entier sans le rompre, & sans en écarter les parties; de même, vous pénétriez non seulement les corps de l'Univers les moins grossiers, comme le ciel, l'air & l'eau, mais la terre même, jusques dans ses plus petites parties; & que c'étoit en embrassant & en pe-

^a Car c'est ne se pas voir soi-même, que de ne pouvoir son esprit.

*Par où
chacun
peut aper-
cevoir son
esprit, &
en connoi-
tre la na-
ture.*

*Comment
ceux qui
ne savent
pas s'ele-
ver au
dessus des
impres-
sions des
sens sont
sujets à fa-
uter la na-
ture de
Dieu.*

netrant ainsi invisiblement toute la masse de vos créatures , que vous étiez présent à tout , & que vous gouverniez toutes choses , Voilà quelles étoient mes pensées & mes conjectures sur ce sujet ; & tout cela ne venoit que de ce que je n'étois pas capable de concevoir autre chose que des corps.

Il n'y avoit rien de plus faux que cette imagination ; puisque si cela étoit ainsi. il y auroit plus de votre substance dans une plus grande partie de la terre, & moins dans une plus petite ; & selon cette maniere de vous concevoir présent à tout, le corps d'un éléphant, aiant bien plus de volume que celui d'un moineau, & remplissant un bien plus grand espace , contiendrait par conséquent une bien plus grande partie de votre substance ; & ainsi elle seroit partagée par morceaux, dans les diverses parties de l'Univers, qui en contiendroient les unes plus , & les autres moins, à proportion de leur volume. Or il s'en faut bien que cela soit, mais votre lumière n'avoit pas encore dissipé les tenebres de mon cœur.

CHAPITRE II.

Argument sans réplique, par où Nebride confondoit les Manichéens.

I. **L**E seul argument par où Nebride combattoit les Manichéens, dès le tems que nous étions à Carthage, & dont j'avois été fort touché, aussi bien que tous ceux qui l'avoient entendu comme moi , auroit dû me suffire pour me tirer des filets de ces malheureux seducteurs , qui sont les premiers trompez , & qui étant les plus grands parleurs de tous les hommes , ne laissent pas d'être plus muets que les poissons, puisque votre parole n'est point dans leur bouche. Nebride leur demandoit donc, ce qui seroit arrivé, si vous n'aviez pas voulu entrer en guerre avec leur prétendue race de tenebres, qui vous est opposée , selon eux , comme quelque chose qui feroit en mal ce que vous êtes

S. Augustin les bat par ce même argument dans son

en bien; & quel mal elle auroit pû vous faire ? Si l'on prétend qu'elle vous en auroit fait : dés-là on suppose que vous n'êtes ni inviolable ni incorruptible. Si au contraire on convient qu'elle ne vous auroit pu nuire, on ne sçauroit plus dire pourquoi vous seriez entré avec elle dans une guerre, qui n'auroit abouti qu'à mettre au pouvoir de cette puissance ennemie, & confondre avec certaines natures que vous n'auriez point créées, une production de vôtre substance, ou plutôt une partie de vous-même, qu'elles auroient tellement corrompue & changée de bien en mal; que d'heureuse qu'elle étoit, elles l'auroient rendue malheureuse; en sorte qu'elle auroit eu besoin de secours pour sortir de leurs mains, & pour être purifiée de ses soûillûres. Car ils prétendent que l'ame de l'homme est cette partie de vôtre substance, qui est tombée au pouvoir de la race de tenebres; & que c'est ce qui a fait qu'il a fallu que vôtre Parole éternelle, qui étoit demeurée libre & pure, quoique corruptible, puisqu'elle est selon eux de la même substance que cette portion corrompue, vînt la tirer de l'esclavage, & la purger de l'impureté où elle étoit tombée.

livre Des mœurs des Manichéens, ch. 12. & en beaucoup d'autres endroits de ses ouvrages.

Comment les Manichéens concevoient la corruption de la nature de l'homme.

Ils ne sçauoient donc jamais se démêler de cet argument. Car s'ils disent que vôtre substance, de quelque maniere qu'on la conçoive, est quelque chose d'incorruptible; dés-là ils condamnent eux-mêmes de fausseté la supposition detestable de cette prétendue guerre, & du tort qu'ils veulent qu'elle ait fait à une partie de vôtre substance. Si au contraire ils disent que vous êtes quelque chose de corruptible; ils se font leur procès à eux-mêmes par un tel blasphème. Ainsi, ce seul argument étoit plus que suffisant, pour me faire rejeter tout ce qu'ils m'avoient fait avaler, & qui me tenoit dans de si grandes angoisses, puisqu'ils ne sçauoient y répondre, qu'en se jettant dans des impietez qui font horreur; & qui rendent coupables d'un énorme

facrilege, & la langue & le cœur de quiconque est capable de les avancer & de les penser.

CHAPITRE III.

Ane peut encore comprendre d'où vient le mal, ni entrer dans ce que la doctrine de l'Eglise nous en apprend, quoiqu'il fût déjà convaincu de l'impiété de celle des Manichéens sur ce sujet.

4. **C**ependant, quoique je crûsse fermement que nôtre Seigneur & nôtre Dieu, qui est le seul Dieu veritable, & le createur non seulement de nos ames, mais de nos corps, & de tout ce qui existe, ne pouvoit être capable d'aucune sorte de corruption, d'alteration ni de changement; j'en étois encore à chercher, d'où pouvoit venir le mal. Mais quoique je n'en visse pas bien la cause, je voyois au moins tres-clairement, qu'il falloit la chercher d'une maniere, qui ne me fît rien admettre d'où l'on pût conclurre, que vous fussiez sujet au changement. & qu'autrement je deviendrois méchant, en cherchant ce qui nous rend tels. Ainsi, je n'étois plus en danger que cette recherche de l'origine du mal me conduisît à rien qui fût indigne de vous étant désormais convaincu de la fausseté de ce que disent sur ce sujet ces malheureux séducteurs, que je detestois de tout mon cœur, & que cette recherche de l'origine du mal n'avoit fait que rendre assez mechans & assez impies, pour aimer mieux soutenir que le mal avoit eu prise sur vôtre nature, que d'avouer que la leur en fît.

5. J'entendois dire que le libre arbitre étoit la cause du mal que nous faisons, & vôtre justice celle du mal que nous avons à souffrir, & je m'efforçois de le comprendre: mais je n'en pouvois venir à bout; & quoique mon esprit pût faire, pour per-

a Il apuye sur cela à cause des Manichéens, qui vouloient que toute chair fût l'ouvrage de leurs puissances des tenebres, comme on a vû dans l'Avertissement.

*Jusqu'où
alloit l'im-
piété des
Mani-
chéens.*

cer le nuage qui l'offusquoit, il en demeuroit toujours envelopé.

Je sentoie que j'avoie une volonté ; c'est de quoi je n'étoie pas moins assuré que de ma propre existence ; & cela me faisoit un peu entrevoir la lumière. Car je voyois à n'en pouvoir douter , que quand je voulois ou ne voulois pas quelque chose, c'étoit moi-même qui le voulois ou qui ne le voulois pas ; & cela commençoit à me donner quelque soupçon , qu'il ne falloit point chercher ailleurs qu'en moi-même la cause de mon péché.

Par où il est clair que le mal que nous faisons ne vient que de nous-mêmes.

Quant à ce que je ne faisois qu'à regret, & comme malgré moi, je trouvois qu'à proprement parler , je le souffrois plutôt que je ne le faisois ; & il me paroissoit que ce n'étoit pas tant un péché, qu'une punition ; & dès que je venois à penser que vous êtes juste , je ne pouvois douter que je ne l'eusse méritée. ^a Mais , me disois - je en même tems : Qui est-ce qui m'a fait ? n'est-ce pas mon Dieu , qui non seulement est bon , mais qui est la bonté par essence ? D'où me vient donc cette mauvaise volonté , qui me détournant du bien, & me portant au péché, m'attire les justes peines que je souffre ? Qu'est-ce qui peut avoir mis cela en moi ? qui a planté dans mon cœur cette racine d'amertume & d'iniquité ; s'il est vrai que toutes les parties dont je suis composé, soient l'ouvrage de mon Dieu, qui est la douceur & la rectitude même ? Si c'est le diable qui en est l'auteur, qui est-ce qui a fait le diable ce qu'il est ? Sa mauvaise volonté dira-t-on. Mais d'où lui est-elle venue à lui-même , puisque Dieu en créant les Anges , n'avoit rien mis en eux qui ne fût bon ?

Toutes ces pensées me faisoient perdre haleine, & me replongeoié dans mes tenebres ordinaires ;

^a Par ce principe qui ne peut être contesté, les maux qu'on voit souffrir aux enfans, qui n'ont point encore l'usage de la raison, sont une preuve évidente du péché originel.

Pl. 6. 6.

quoiqu'elles ne me fissent pas retomber jusques dans cet abîme d'erreur, qu'on peut regarder cōme un Enfer, où bien loin de chanter vos loüanges, on ne fait que blasphemer vôtre saint Nom, & porter l'impieté jusqu'à aimer mieux soutenir que le mal vous domine, que d'avouer que l'homme est véritablement coupable de celui qu'il fait.

CHAPITRE IV.

Il commence d'aprocher de la verité sur la nature de Dieu, & de voir ce qu'il falloit poser pour principe, quand on vouloit examiner d'où vient le mal.

6. **J**E m'efforçois de penetrer tout ce qui me faisoit encore de la peine; & j'aurois voulu que tout cela se fût développé devant moi, avec la même clarté avec laquelle je voiois déjà, que ce qui est incorruptible vaut mieux que ce qui est corruptible; d'où je conclusois, que quoique vous pussiez être, vous étiez quelque chose d'incorruptible; puisqu'on ne sçauroit rien concevoir de meilleur que vous, qui êtes le souverain bien. Car s'il est vrai, comme j'en étois déjà convaincu, que ce qui est incorruptible vaut mieux que ce qui est corruptible; il s'ensuit que si vous n'ériez pas incorruptible, on pourroit concevoir quelque chose de meilleur que vous.

Par où il est clair que la substance de Dieu est incorruptible.

C'éroit donc dans la lumière où je voyois déjà, que *ce qui est incorruptible vaut mieux que ce qui est corruptible*, que je devois vous chercher; & ce n'éroit qu'en suposant cette verité fondamentale, que je devois tâcher de découvrir, d'où pouvoit venir ce qu'on appelle mal ou *corruption*, & qui n'a point de prise sur vôtre substance. Car la corruption ne peut rien sur le Seigneur nôtre Dieu, parce qu'étant Dieu, il n'y peut être sujet, ni par *sa volonté*, ni par aucune sorte de *nécessité* ou de *violence*, ni par aucun *cas fortuit*. Il n'y peut être sujet par *sa*

volonté, puisque la corruption n'est point un bien, & qu'il est si peu possible qu'il veuille pour lui-même autre chose que le bien. qu'il n'en peut même vouloir d'autre que lui-même, parce qu'il est le seul véritable bien. Il ne peut non plus y être sujet par aucune sorte de nécessité ou de violence, puisqu'il ne peut être forcé à rien; & que si la corruption pouvoit quelque chose sur lui contre son gré, il faudroit que sa puissance eût moins de force pour s'en défendre, que sa volonté pour ne s'y pas laisser aller; & par conséquent qu'il en eût moins que lui-même, puisque sa puissance & sa volonté ne sont autre chose que lui-même. Enfin il ne peut être sujet à la corruption par aucun cas fortuit; car qu'y a-t-il de fortuit & d'imprevû pour vous, ô mon Dieu, qui connoissez tellement toutes choses, que nulle chose n'existe, que parce que vous voyez qu'elle existe? Mais pourquoi toutes ces raisons pour prouver que Dieu est incorruptible; puisque s'il ne l'étoit pas, il ne seroit pas Dieu.

CHAPITRE V.

Comment il raisonneoit quand il vouloit chercher la cause du mal; & ce qui l'empêchoit de voir la vérité sur ce sujet.

7. **J**E cherchois donc d'où pouvoit venir le mal; mais je le cherchois mal; & je ne voyois pas qu'il y avoit beaucoup dans la maniere même dont je le cherchois; car voici comment je m'y prenois.

Je me representois toutes les creatures soit celles à quoi nos yeux peuvent atteindre, comme la terre, la mer, l'air, les astres, les arbres, les animaux; soit celles que nous ne voyons point, comme le firmament, les Anges & toutes les natures spirituelles, que mon imagination me peignoit toujours comme autant d'êtres corporels, assignant à chacun son

espace De tout cela je composois comme une grande masse , où je faisois entrer toutes les diverses substances que vous avez créées ; c'est-à-dire , & celles qui sont véritablement des corps , & celles qui ne sont que de purs esprits , mais que je ne pouvois me représenter que comme des corps. Je donnois à cette masse la grandeur qu'il me plaisoit , ne pouvant lui assigner au juste son véritable volume ; mais enfin je la suposois bornée de tous côtez.

Combien y a-t-il de Chrétiens qui se figurent l'immesité de Dieu de cette sorte ?

Pour vous, Seigneur , je vous concevois comme une substance infinie , qui envelopant & pénétrant toute cette masse , s'étendoit encore au-delà de toutes parts à l'infini : comme qui se représenteroit une mer , infinie de tous côtez ; & au milieu de cette mer une éponge , d'une prodigieuse grosseur , mais pourtant finie , que cette mer pénétrerait & embrasseroit toute entière. C'est ainsi que je concevois que vôtre substance infinie remplissoit la masse finie , que compose l'assemblage de toutes vos créatures.

Cela supposé , je disois, Voila donc ce que c'est que Dieu , & les créatures. L'excellence de son être surpasse infiniment tout ce qu'on en peut trouver dans ce qu'il a créé : mais comme il est bon , il n'a rien créé que de bon. D'ailleurs , il embrasse & pénétre toutes choses : où peut donc être le mal ? & par où a-t-il pû trouver entrée dans cette masse ? De quel racine , ou de quelle semence a-t-il pû sortir ?

Dira-t-on qu'il n'y a point de mal ? Nous le craignons néanmoins , & nous sommes en garde pour nous en défendre ; & quand nous aurions tort de le craindre , toujours seroit-ce un mal que cette crainte ; & un mal même d'autant plus grand , qu'elle nous tourmenteroit sans sujet. D'où vient donc le mal , encore une fois , s'il est vrai que Dieu ait fait toutes choses ? car étant bon

comme il est, il n'a pû rien faire que de bon. Il est quelque chose de bien meilleur que ce qu'il a fait, puisqu'il est le souverain bien : mais ces substances, quoi qu'inférieures à la sienne, ne laissent pas d'être des biens. Ainsi tout est bon, Créateur & creatures : d'où vint donc le mal ?

N'est-ce point que la manière dont Dieu a fait toutes choses étoit quelque chose de mauvais ; qu'encore qu'il l'ait mise en ordre, & qu'il lui ait donné une forme qu'elle n'avoit pas, il lui a laissé quelque chose de sa première nature, qu'il ne lui a pas pû de changer en bien ? Mais pourquoi auroit-il laissé subsister ce reste de mal ? N'est-il pas tout puissant, & ne pouvoit-il pas par conséquent rectifier toute cette matière, de telle sorte, qu'il ne restât plus rien en elle de mauvais ? Pourquoi même en auroit-il fait quelque chose, puisqu'elle étoit mauvaise ? & pourquoi ne l'a-t-il pas plutôt anéantie, par un effet de sa toute-puissance ? car pouvoit-elle subsister contre sa volonté ? Que si l'on dit qu'elle est éternelle ; d'où vient qu'après l'avoir laissée si long tems telle qu'elle étoit, il s'est enfin avisé d'en faire quelque chose ? & s'il lui a pris tout d'un coup envie d'agir, que n'employoit-il plutôt sa toute-puissance à détruire cette mauvaise matière ; afin qu'il n'y eût plus que le bien souverain & infini, qui n'est autre que lui-même ? Que si l'on dit qu'il n'eût pas été bien, qu'étant bon comme il est, il eût manqué de produire quelque chose de bon, il n'avoit qu'à détruire cette mauvaise matière, & en reproduire une bonne, dont il eût fait toutes choses. Car il ne seroit pas tout-puissant, s'il n'avoit pu rien produire de bon, sans le secours de cette matière, qu'on suppose qu'il n'avoit point produite.

Voilà ce que je roulois misérablement dans mon esprit, rongé de soins, & saisi de toute la terreur *Combien* que la pensée de la mort peut imprimer, quand on *la* *mort*

doit paroître terrible à ceux qui n'ont pas encore trouvé la vérité.

en est encore à chercher la vérité. Mais quelque loin que j'en fusse, sur une infinité de choses, j'avois au moins cela de bon, que mon cœur se tenoit fortement attaché à la Foi de l'Eglise Catholique, sur vôtre Fils J. C. nôtre Seigneur & nôtre Sauveur. Ce que j'en pensois étoit pourtant encore informe, & contraire en bien des choses aux regles de la saine doctrine. Mais enfin, je ne me départois point de ce que j'en sçavois; & je m'y établissois même tous les jours de plus en plus.

CHAPITRE VI.

Par où il se desabusa de l'Astrologie judiciaire. Belle histoire, & bien capable de faire voir quel fondement l'on peut faire sur les prédictions des Astrologues.

8. **I**'Avois même déjà rejeté tout le fatras des vaines prédictions des Astrologues, où il n'y a pas moins d'impiété que de tromperie,^a & c'est encore un nouveau sujet que j'ai de célébrer vôtre miséricorde, & de pousser du fonds de mon cœur des Cantiques à sa loüange; puisque c'est vous qui m'en avez retiré. Car qui peut nous retirer de la mort de l'erreur, sinon la vie qui ne peut mourir, & la sagesse primitive, qui au lieu que nos ames ont besoin d'en être éclairées, n'a besoin d'aucune lumière étrangère, & qui veillant à la conduite de l'Univers, étend ses soins jusqu'aux feuilles que le vent emporte?

J'avois résisté à toutes les raisons du sage vieillard Vindicien, & à celles de Nebride, qui pour être plus jeûne, ne laissoit pas d'avoir merveilleusement de l'esprit. Le premier parloit plus affirmativement, & décidoit tout net, qu'il n'y avoit nul moyen de prédire l'avenir,^a qu'on ne rencontre sur cela que par hazard, & sans sçavoir ce que l'on disoit, mais que d'un grand nombre de choses prédites à l'aventure, il étoit difficile qu'il

a Voyez le commencement du chap. 3. du livre 4.

n'en

Par où nous pouvons sortir de l'erreur,

Liv. 4.
chap. 3.

n'en arrivât quelqu'une. Et quoique Nebride ne parlât sur cela, que comme un homme qui doute & qui cherche ; il me disoit tres-souvent la même chose.

Ce fut donc par le moyen d'un autre de mes amis , appellé Firmin , que vous me détrompâtes enfin sur ce sujet. C'étoit un homme qui avoit été bien élevé , assez instruit dans l'éloquence , mais qui avoit peu de connoissance de l'Astrologie. Ce pendant il n'en étoit pas moins appliqué à ces vaines curiositez, & il ne faisoit autre chose que consulter les tireurs d'horoscope ; quoiqu'il eût appris de son pere la chose du monde la plus propre à désabuser de cet Art : mais il ne voyoit pas combien elle étoit décisive sur ce sujet.

Il vint donc me trouver un jour, comme un de ses meilleurs amis , pour me consulter sur quelque chose, qui lui donnoit de grandes esperances pour sa fortune ; & me demander ce qu'il me paroïssoit qu'on en devoit croire par son horoscope. Je lui dis ce qui me vint dans l'esprit : mais comme peu s'en falloit que je ne fusse déjà sur tout cela de l'avis de Nebride , je ne pûs m'empêcher d'ajouter que j'étois presque convaincu, qu'il n'y avoit rien de plus vain & de plus ridicule , que ces sortes de prédictions.

Ce fut sur cela qu'il me conta, que son pere avoit été autrefois fort appliqué à l'étude de l'Astrologie, & qu'il avoit un ami qui n'en étoit pas moins entêté : qu'ils y travailloient tous les jours ensemble , & que l'ardeur qu'ils avoient l'un & l'autre pour ces sortes de prédictions, augmentoit tous les jours par-là de plus en plus. Ils alloient jusqu'à observer le point de la naissance des bêtes qui naissoient chez eux, & à marquer quelle étoit dans ce moment la position des astres ; pour s'assurer par tout ce grand nombre d'experiences, de ce qu'il pouvoit y avoir de certain dans cet Art.

Il se rencontra , que dans le tems que la mere de Firmin étoit grosse de lui, cet ami de son pere avoit une esclave qui l'étoit aussi ; ce qui n'avoit garde d'échaper à un homme qui alloit jusqu'à prendre garde quand ses chiennes étoient pleines, & à observer le moment qu'elles feroient leurs petits. Chacun étant donc appliqué de son côté à observer, l'un le moment que sa femme acoucherait , & l'autre celui où son esclave en feroit autant , il arriva que toutes deux acoucherent précisément dans le même instant ; en sorte que la figure que chacun dressoit de son côté , l'un pour son fils , & l'autre pour celui de son esclave, se trouva précisément la même. Car ils avoient eu soin de s'entre-avertir, au moment que chacune de ces deux femmes entra en travail d'enfant , & de tenir des gens tout prêts , pour s'envoyer dire l'un à l'autre des nouvelles de la naissance de ce que l'une & l'autre mettroient au monde , & comme chacun d'eux étoit fort bien obéi dans sa maison, cela ne leur fut pas difficile. Ceux donc qui partirent pour cela , de chez l'un & de chez l'autre, se rencontrèrent si juste à la moitié du chemin, qu'il n'étoit pas possible que la position des astres n'eût été précisément la même au point de la naissance de ces deux enfans. Cependant, comme Firmin étoit né d'une famille considerable dans son païs, il marchoit dans un chemin semé de fleurs ; & avangoit de jour en jour en biens & en consideration ; au lieu que cet autre , pour être né sous le même aspect , n'en avoit pas une meilleure fortune , n'en étoit pas moins esclave , à ce que me disoit ce même Firmin , qui connoissoit parfaitement sa personne & son état.

9. Cette histoire, que je ne pouvois m'empêcher de croire, sur la foi d'un aussi honnête homme que celui qui me la disoit , acheva de dissiper tout ce qui m'empêchoit encore de me rendre à ce qu'on

m'avoit dit contre l'Astrologie ; je commençai à tâcher de retirer Firmin lui-même de ces vaines curiositez. Je lui representai , que pour lui pouvoir parler juste , après avoir examiné son horoscope, il auroit fallu que j'y eusse vû, qu'il étoit né de personnes de consideration , & d'une des premieres familles de leur ville ; qu'outre les avantages de la naissance , il avoit encore eu celui d'être bien élevé & d'être instruit dans les belles Lettres. Et que si cet esclave , qui étoit né sous le même aspect m'avoit consulté sur son horoscope ; il eût fallu aussi , pour lui pouvoir parler juste , que j'eusse vû dans cet horoscope, commun à tous les deux , la basse naissance de celui-ci , sa condition servile , & toutes les autres choses , qui rendoient sa fortune si differente de celle de Firmin.

Or , lui disois-je , par où aurois-je pû voir des choses si differentes, dans une même nativité? Cependant , il auroit fallu les y voir pour répondre juste à l'un & à l'autre ; & si j'avois dit la même chose aux deux, je me serois trompé dans l'un ou dans l'autre. D'où je tirois cette consequence infaillible , que quand un tireur d'horoscope rencontre, c'est par hazard, & non pas par science ; & que quand il ne rencontre pas, il ne s'en faut pas tant prendre à son ignorance , qu'à l'incertitude de tout ce qui n'a pour fondement que le hazard.

10. Ce que j'avois appris de Firmin m'ayant donc mis sur les voyes , je m'apliquai à voir par où je pourrois le mieux tourner en ridicule, ceux qui font métier de débiter de telles illusions : car je ne cherchois plus qu'à les pousser ; & je craignois qu'ils ne se tirassent d'affaire sur cette histoire, en disant que j'avois été trompé par Firmin, ou qu'il l'avoit été par son pere. Je pris donc garde, que par les regles de l'horoscope , on doit prédire les mêmes choses à deux jumeaux , dont la naissance se suit d'ordinaire de si prés, que quand le peu de

Gen. 25.
25.

tems qu'il y a de celle de l'un à celle de l'autre pourroit faire quelque difference, elle est si peu sensible, que l'observation de l'Astrologue ne va point jusques-là, non plus que les tables sur quoi il est obligé de travailler, & de fonder ses prédictions. Ainsi les tables d'un Astrologue qui auroit voulu faire l'horoscope d'Esau & de Jacob, ne pouvant lui présenter que la même position pour tous les deux; ou il se seroit trompé, en prédisant les mêmes choses à l'un & à l'autre, puisque leurs aventures ont été si différentes; ou s'il avoit prédit à chacun ce qui lui est arrivé, il auroit parlé au hazard, & non pas par science; puisqu'à suivre les regles, on ne peut dire que les mêmes choses, sur les mêmes aparences.

*La sagesse
de Dieu*

*preside à
tout, &
fait tout
entrer
dans son
ordre.*

*Il n'appar-
tient pas à
l'homme
de deman-
der raison
de la con-
duite de*

Dieu.

Cependant par des mouvemens cachez, qui sont l'effet de cette Justice & de cette Sagesse admirable, avec laquelle vous gouvernez toutes choses, & qui ne sont connus ni des devins, ni de ceux qui les consultent, il arrive que chacun reçoit la réponse que meritent les dispositions secretes de son cœur, & que vous avez réglée dans la profondeur impénétrable de vos Jugemens toujours justes. Et que l'homme se garde bien de vous en demander raison, & de vous dire, pourquoi cela? qu'il s'en garde bien, encore une fois; & qu'il se souviene qu'il est homme.

CHAPITRE VII.

Quels efforts il faisoit, pour penetrer d'où pouvoit venir le mal. Ce qui l'avoit mis hors d'état de le comprendre.

II. **V**ous m'aviez donc déjà tiré de cette erreur, ô mon Dieu; mais j'en étois toujours à chercher d'où pouvoit venir le mal; & c'étoit un labyrinthe, où je ne pouvois trouver d'issue. Cependant vous ne permettiez pas que l'agitation de toutes les différentes pensées qui me ve-

noient sur ce sujet ; me fit entrer dans le moindre doute sur vôtre existence ; ni qu'elle ébranlât tant soit peu la ferme créance où j'étois, que vôtre substance est immuable & inalterable ; que vous avez soin des hommes, & que vous les jugez selon leurs œuvres ; & enfin que c'est en Jesus-Christ, vôtre Fils & nôtre Sauveur, & dans ces saintes Ecritures, pour lesquelles l'autorité de vôtre sainte Eglise Catholique nous imprime tant de respect, que vous voulez que l'on cherche la voie qui conduit à la vie bienheureuse, à quoi la mort nous sert de passage.

Ce n'étoit donc qu'en supposant ces veritez, comme un fondement inébranlable que je cherchois d'où pouvoit venir le mal : mais dans cette recherche, combien d'agitations, combien de douleurs & de tranchées ? car mon cœur étoit, pour ainsi dire, dans le travail de l'enfantement ; combien de gemissemens & de soupirs ! Ils arrivoient jusques à vous, Seigneur, sans que j'en sçusse rien ; & les angoisses secretes de mon cœur, étoient comme autant de cris éclatans, qui monroient jusqu'au Trône de vôtre misericorde, quoique tout cela se passât dans un profond silence. Car il n'y avoit que vous seul qui sçussiez ce que je souffrois ; & ce que ma bouche en faisoit passer jusqu'aux oreilles de mes plus intimes amis, n'en étoit que la moindre partie. Il s'en falloit bien qu'ils ne vissent toutes les tempêtes dont mon ame étoit agitée ; & les jours n'auroient pas été assez longs pour les leur faire connoître, quand je ne leur aurois parlé d'autre chose. Mais enfin rien de tout cela ne vous étoit caché : vous entendiez tous les rugissemens de mon cœur, pour user des termes d'un de vos Prophetes, & tous mes desirs vous étoient connus : mais la lumiere qui devoit éclairer mes yeux ne me paroissoit point encore : car c'est au dedans de nous qu'elle luit ; & j'étois tout entier dans les choses du dehors.

Où l'on doit chercher la voie du salut.

Ceux qui cherchent sincere-ment la verité ont sujet d'espérer que Dieu les assistera.

Ps. 37. 9.

Ce qui nous empêche de voir la lumiere intérieure.

*D'où vient
que nous
ne trou-
vons de
repos qu'en
Dieu.*

Elle n'est rien de tout ce qui est contenu dans quelque espace ; & mes pensées ne pouvoient s'élever au dessus des choses de cette nature. Aussi n'y en avoit-il aucune , où je pusse me reposer & trouver mon compte ; en sorte que je pusse dire : „ Me voici bien , il ne m'en faut pas davantage. Cependant elles me tenoient dans leurs liens, & ne me permettoient pas de m'en dégager , pour aller où j'aurois été véritablement bien. Car comme j'étois d'une nature bien plus excellente, que toutes ces sortes de choses , quoi qu'inférieure à la vôtre , je ne pouvois être véritablement heureux ; ni jouir de cette joye solide dont vous êtes la source , qu'en me tenant soumis à vous , comme vous m'aviez soumis toutes les natures qui sont moins nobles que la mienne. C'étoit-là le juste temperament que je devois garder , & comme la moyenne region , que vous m'aviez assignée ; & où je ne pouvois manquer de trouver le salut de mon ame , si je m'étois attaché à conserver l'avantage que j'avois d'avoir été fait à votre image : * par là en tenant mon esprit dans la soumission qu'il vous devoit, je me serois toujours vu au dessus de toutes les choses sensibles & corporelles.

*La servitude
aux créa-
tures, puni-
tion de
ceux qui
veulent*

Mais pour avoir voulu m'élever contre vous avec orgueil ; pour avoir osé marcher contre mon Seigneur la tête haute , & me faire un bouclier contre lui de la dureté & de l'inflexibilité de mon cœur, je me trouvois, pour ainsi dire, sous les pieds de ces créatures du dernier ordre , qui sont d'une nature si fort au dessous de la mienne ; & elles m'acabloient & me suffoquoient de telle sorte , qu'elles ne me permettoient pas même

* Car c'est vouloir être Dieu soi-même, & ne se pas contenter d'être l'image de Dieu, que de ne se pas tenir dans sa dépendance , & de vivre comme si on n'avoit point de maître dont on dût prendre la loi.

de respirer. Dès que j'ouvris les yeux, elles se pre^{secoier les} sentoient à moi de toutes parts, & quand je pensois ^{jong de} entrer en moi-même, je n'y trouvois que les ima- ^{Dieu.} ges de ces mêmes corps dont je tâchois de me détourner. Elles se jettoient en foule dans les yeux de mon esprit ; & sembloient me vouloir dire : „ Où penses-tu aller , cœur impur ? es-tu digne „ de voir les choses spirituelles ?

Voilà l'état où m'avoient réduit les playes, que ^{Par où} mon orgueil avoit faites à mon ame. Car l'or- ^{Dieu punit} gueil est la gangrene des cœurs ; & c'est par les ^{les orgueil-} impressions mortelles qu'il y fait , que vous pu- ^{leux.} nissez les orgueilleux. C'étoit donc mon orgueil ^{Pl. 88. 22.} qui me tenoit séparé de vous : & l'enflûre en étoit si grande , qu'elle me couvroit les yeux.

CHAPITRE VIII.

Dieu lui ouvre peu à peu les yeux de l'esprit.

12. **V**OUS êtes Eternel & toujours le même, Seigneur : mais votre colere ne demeure pourtant pas éternellement sur nous. Aussi avez-vous eu pitié de moi, quoique je ne sois que poussiere & que cendre , & comme le tems approchoit, que vous aviez résolu de purifier mon ame de toutes les souillures qui la défiguroient , vous ne lui donniez point de relâche , & les douleurs in- ^{Quelle} ternes, dont vous lui faisiez sentir les pointes , ne ^{sorte de} lui permettoient pas de trouver aucune sorte de ^{regard,} repos , jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à vous attein- ^{pour nous} dre par ce regard de pure intelligence , qui seul ^{faire dé-} peut nous donner une connoissance certaine de ce ^{couvrir la} que vous êtes. A mesure que votre miséricorde ^{nature de} portoit sa main invisible sur mon enflûre , elle ^{Dieu.} diminuoit peu à peu ; & ces douleurs si cuisantes, que vous me faisiez sentir au dedans de moi-même, étoient comme un caustique salulaire, par où vous consumiez de jour en jour la taye que j'avois sur les yeux.

CHAPITRE IX.

Il se met à lire quelques livres des Platoniciens, & il y trouve tout ce que la Foi nous apprend du Verbe de Dieu, mais pas le moindre vestige du mystère de l'Incarnation. Par ces Philosophes si éclairés sont ternés dans les superstitions de l'Idolatrie. Ce que nous apprend le Commandement que Dieu fit autrefois à son peuple, de piller l'or des Egyptiens,

Jac. 4. 14.

13. **E**T d'abord, pour me faire connoître combien vous êtes opposé aux orgueilleux, & que ce n'est qu'aux humbles que vous donnez votre grace; & combien grande est la miséricorde que vous avez faite aux hommes, lorsque pour leur ouvrir la voye de l'humilité, vous avez voulu que votre Verbe se fit chair, & qu'il habitât parmi nous; vous me fîtes tomber entre les mains, par le moyen d'un certain homme, enflé d'un orgueil outré, quelques ouvrages des Platoniciens, * traduits de Grec en Latin.

*Fin de
l'Incarna-
tion.*

Joan. I. 14.

*Joan. I. 1.
Doctrine
des Plato-
niciens,
conforme
à celle de
l'Eglise
sur le Ver-
be de Dieu.*

Je les lus & j'y trouvai toutes ces grandes veritez : Que dès le commencement étoit le Verbe : Que le Verbe étoit en Dieu ; & que le Verbe étoit Dieu : Que cela étoit en Dieu dès le commencement : Que toutes choses ont été faites par le Verbe : Que de tout ce qui a été fait, il n'y a rien qui ait été fait sans lui, qu'en lui est la vie : Que cette vie est la lumière des hommes ; mais que les tenebres ne l'ont point comprise : Qu'encore que l'ame de l'homme rende témoignage à la lumière, ce n'est point elle qui est la lumière, mais le Verbe de Dieu : Que ce Verbe de Dieu, & Dieu lui-même, est la véritable lumière, dont tous les hommes qui viennent au mon-

* Car rien ne fait mieux voir, combien Dieu est opposé aux orgueilleux, que l'aveuglement des Platoniciens ; qui pour avoir approché de si près, de ce que la Foi nous apprend de sa nature, n'ont pas été plus éclairés sur la véritable piété ; que leurs livres ne sont non plus capables d'inspirer, que ceux des autres philosophes, comme l'on verra plus bas, c. 20.

de sont éclairés : Qu'il étoit dans le monde ; que le monde a été fait par lui , & que le monde ne l'a point connu. Car quoique cette doctrine ne soit pas en propres termes dans ces livres-là , elle y est dans le même sens , & appuyée de plusieurs sortes de preuves.

Mais que ce Verbe soit venu dans sa propre maison ; que les siens n'ayent pas voulu le recevoir ; & qu'il ait donné à ceux qui l'ont reçu, qui croient en lui , & qui invoquent son saint Nom, le pouvoir de devenir enfans de Dieu ; c'est ce que je n'y trouvais point.

Connoissance du Mystere de l'Incarnation réservée aux Chrétiens.

14. J'y trouvais bien que ce n'est ni de la chair & du sang, ni par la volonté de l'homme, ni par la volonté de la chair , mais de Dieu , qu'est né ce Verbe Dieu comme celui dont il est né. Mais que le Verbe se soit fait chair, & qu'il ait habité parmi nous , c'est ce que je n'y trouvais point.

Jean. 1. 13.

J'y trouvais bien que le Fils est dans la forme du Pere ; & qu'il n'usurpe rien quand il se dit égal à Dieu, puisque par sa nature il est une même chose avec Dieu ; & cette doctrine est exprimée dans ces Livres en plusieurs différentes manieres. Mais que ce Fils de Dieu se soit aneanti , en prenant la forme de serviteur, qu'il se soit fait semblable aux hommes, & qu'il ait paru à l'exterieur comme un homme du commun ; qu'il se soit humilié & rendu obéissant jusqu'à la mort , & à la mort de la Croix ; & qu'en recompense Dieu l'ait ressuscité d'entre les morts , qu'il lui ait donné un nom qui est au dessus de tout autre nom ; en sorte qu'au nom de J E S U S tout genou se fléchisse , au Ciel, sur la terre, & dans les enfers, & que toute langue publie que le Seigneur Jesus-Christ est dans la gloire de son Pere ; c'est ce qui ne se trouve point dans ces Livres là.

phil. 2. 7. &c.

Jesus-Christ ne se trouve nulle part que dans les Livres sacrés.

On y trouve bien que vôtre Fils unique est avant tous les tems, & au dessus de tous les tems, qu'il

Jean. 1. 6. est éternel & immuable comme vous, & que c'est de sa plénitude que nos âmes reçoivent ce qui peut les rendre heureuses ; que c'est en participant à cette sagesse éternelle, qui habite en elle-même qu'elles se renouvellent, & qu'elles deviennent sages. Mais que ce Fils unique soit mort dans le tems pour des impies ; que vous ne l'ayez point épargné, & que vous l'ayez livré à la mort pour nous tous, c'est ce qu'on n'y trouve point.

Rom. 3. 8.
Rom. 1.
21.

Matt. 11.
23.

Es 24. 6.

Matt. 11.
29.
Rom. 1.
21.

C'est-là ce que vous avez caché aux sages ; mais que vous avez révélé aux humbles & aux petits ; afin qu'ils vinssent à Jésus-Christ, & que ce divin Sauveur leur faisant part de la douceur & de l'humilité de son cœur, les délivrât des fardeaux qui les acablent, & des peines qui les consomment. Car il fait entrer les humbles dans les sentiers de sa justice, & il leur enseigne ses voyes ; & lorsqu'il nous voit dans l'humiliation & dans la douleur de l'avoir offensé, il nous remet tous nos péchez. Mais pour ces sages du siècle, qui tout enflés de l'orgueil que leur inspire la sublimité prétendue de leurs connoissances, ne daignent pas écouter ce Maître celeste, quand il dit à tous les hommes : „ Apprenez de moi que je suis doux & „ humble de cœur, & vous trouverez le repos „ de vos âmes ; ils ont beau connoître Dieu, ils ne le glorifient point comme il le mérite, & ne lui rendent point les grâces qui lui sont dûes. Ils ne font que s'égarer & se perdre dans la vanité de leurs pensées ; leur cœur insensé se remplit de ténèbres, & à force de se croire sages, ils vont jusqu'au comble de la folie.

15. Aussi ne manquai-je pas de trouver dans ces mêmes Livres cette abomination dont parle saint Paul, quand il dit de ces faux sages, qu'à la place de la Majesté du Dieu véritable & incorruptible, ils ont mis des représentations, non seulement d'hommes mortels & corruptibles, mais

Rom. 1.
23.
Ce que figurent les idoles,

d'oiseaux même, de bêtes à quatre pieds, & de ^{les mets} serpens. Ce sont-là ces mets d'Égypte, * qu'Esau ^{qui le ren-} préfera à son droit d'aînesse. Car Esau étoit la fi- ^{rerent.} gure du peuple que vous aviez choisi d'abord; & ^{Exod. 32.} les mets qui tenterent Esau, celle de l'infame ido-
latrie à quoi ce peuple se laissa aller, lorsque n'a-
yant plus que l'Égypte dans le cœur, & ne respirant
que cette terre de servitude, il en vint jusqu'à ^{Pl. 105.}
abaisser son ame, c'est à dire, vôtres image & res- ^{10.}
semblance, devant l'image & la ressemblance d'un
animal qui broute l'herbe.

Je trouvai cette viande empoisonnée, dans les
Livres de ces Philosophes; mais je n'en voulus-
point tâter: Et ce fut, ô mon Dieu, par un effet
de la miséricorde que vous avez faite au peuple
dont je suis né, & d'où vous m'avez tiré, pour me
faire venir à vous. Car si le peuple Gentil n'est plus ^{Isai. 25. 8.}
prostitué à l'idolâtrie, comme autrefois, c'est par-
ce qu'il vous a plu d'effacer l'opprobre de Jacob, ^{Rom. 9.}
& d'élever le cadet au dessus de l'aîné; c'est à dire; ^{13.}
de tirer ce second peuple de cette infame prosti-
tution, & d'en faire vôtres heritage à la place du
premier.

Je ne m'atachai qu'à piller l'Or des Égyptiens, ^{Exod. 32.}
selon le commandement que vous fîtes autrefois ^{22.}
au premier peuple; c'est à dire, à profiter de ce ^{Ce que}
qu'il y avoit de sagesse & de verité dans ces Li- ^{Dieu vou-}
vres-là. Car il s'en trouve jusques dans les ouvra- ^{loit faire}
ges des Payens, comme S. Paul même nous l'a- ^{entendre,}
prend, dans ce discours qu'il fit aux Atheniens, ^{quand il}
où après leur avoir dit ce beau mot: „ C'est Dieu ^{commanda}
„ qui nous fait vivre, mouvoir, & subsister, il ^{au peuple}
^{Juif de}
^{piller l'or.}

* S. Augustin donne d'autant plus volontiers le nom
de *Mets d'Égypte*, aux lentilles qui tenterent Esau, que
celles de ce pays-là étoient fort renommées; & que
l'on apportoit jusques dans ces parties de l'Afrique, où
vivoit nôtre Saint, comme il le dit lui-même, sur le
Pseaume 46. Elles étoient celebres dès le tems de Virgile.

Nec pelusiacæ cœnam aspernabere lentis. Georg. 1.

des Egip-ziens. ajoute : *comme quelques uns de vos Auteurs mêmes ont dit.* Je ne fis donc que ramasser, dans ces livres des Platoniciens, ce que j'y trouvai de cet Or si précieux, qui ne peut venir que de vous, quelque part qu'il se rencontre ; & je ne m'arrêtai point à ces Idoles des Egiptiens, au cultre desquelles ces faux Sages, qui ont mis le mensonge à la place de vôtre vérité, en adorant les creatures au lieu du Createur, n'ont pas eu honte de faire servir vôtre Or. ^a

Act. 17. 28. D'où vient toute sagesse & toute vérité.
Rom. I.

^a C'est à dire, les lumieres & les connoissances dont Dieu avoit enrichi leurs ames, & leurs ames mêmes.

CHAPITRE X:

Les Livres des Platoniciens lui ayant fait comprendre, que c'étoit au dedans de lui-même qu'il falloit chercher Dieu, il parvint enfin, avec le secours de la grace à découvrir la lumiere éternelle.

Où il faut chercher Dieu.

16. **C**E que j'avois vû dans ces Livres me fit comprendre, que pour trouver ce que je cherchois, il falloit rentrer dans moi-même, & m'en trouvant capable, par le secours qu'il vous plût de me donner, je rentrai en effet jusques dans la partie la plus intime de mon ame. Ce fut là, que quelque foible que fût encore mon œil intérieur, je découvris la lumiere éternelle & immuable: cette lumiere qui ne ressemble en aucune maniere à la lumiere corporelle dont nos yeux sont éclairés, * quand on se la figureroit mille & mille fois plus brillante, & qu'on lui donneroit toute l'étendue qu'il est possible d'imaginer. C'est une lumiere tout d'un autre genre; & je l'aperçûs comme quelque chose d'infiniment élevé au dessus de cet œil même intérieur par où je l'apercevois ; & de tout ce qu'il y a de plus sublime dans mon in-

* Contre les Manichéens, qui se figuroient Dieu comme une lumiere corporelle.

telligence. Elle me parut au dessus de tout cela, *De quelle*
 non comme l'huile est au dessus de l'eau qu'elle *maniere la*
 surnage, ni comme le Ciel est au dessus de la terre; *lumiere*
 mais comme le Createur est au dessus de tout ce *éternelle*
 qu'il a créé : car c'est elle qui m'a fait. Elle est *est au des-*
 connue de qui connoît la Verité; & qui la connoît, *sus de*
 connoît l'Eternité, & c'est par la Charité qu'on
 la connoît. O verité éternelle [comme l'éternité
 même dont vous sortez.] O charité veritable
 [comme la verité même dont vous procédez.] O
 éternité, qui [étant le principe de l'un & de l'autre,]
 n'êtes vous-même que [verité &] charité &
 c'est vous qui êtes mon Dieu ; c'est pour vous que
 je soupire jour & nuit.

Quand j'ai commencé de vous connoître, ce *Par où*
 n'a été que par la grace que vous m'avez faite, *nous com-*
 de m'élever au dessus de moi-même, pour me fai- *mençons*
 re voir que l'objet que je cherchois existoit ; *de connoi-*
 mais que je n'étois pas encore tel qu'il falloit *tre Dieu.*
 être pour le voir. Aussi l'éclat avec lequel vous
 brillâtes jusques dans le fond de mon ame ne man-
 qua-t-il pas d'ébloûir & de repousser en quelque
 sorte l'œil de mon esprit, encore trop foible pour
 le soutenir ; & je fus saisi d'un tremblement inte-
 rieur, qui me fit fremir jusques dans le fond de
 l'ame ; mais qui n'empêcha pas que je ne me sen-
 tisse embrasé d'amour, pour ce que je venois d'a-
 percevoir. Ce fut alors que je reconnus, combien
 j'étois loin de vous ; pour avoir effacé en moi les
 traits de vôtre ressemblance ; & il me sembloit que
 j'entendois vôtre voix, qui me crioit du plus
 haut de vôtre gloire,, je ne suis la viande que des

« par le mot de Verité, S. Augustin designe le Verbe
 par celui de Charité, le saint Esprit, & par celui d'E-
 ternité le pere. Ce qui est enfermé entre des crochets
 étoit absolument nécessaire, pour faire entendre sa pen-
 sée : mais ce n'est pas proprement une addition ; puisqu'il
 est pris de lui-même au liv. II de la Cité de Dieu,
 chap. 28. où il dit la même chose qu'ici, mais d'une
 maniere un peu plus défilée.

est près ou loin de Dieu.
 „ forts & des hommes faits : croissez , & alors
 „ vous vous noyrez de moi. Mais il n'en fera
 „ pas comme des viandes dont vôtre corps se
 „ nourrit ; & au lieu qu'il les change en sa sub-
 „ stance , ce sera vous qui serez changé en moi.

Pf. 38. 12.
 Je compris que tous ces doutes & ces agitations
 d'esprit par où vous aviez „ desséch^é mon ame,
 „ comme une toile d'araignée, pour user des ter-
 mes de vôtre Prophete, n'étoit que la juste punition
 de ma dépravation & de mon péché ; & je com-
 mençai enfin à me dire à moi-même n'est-ce donc
 rien que la vérité ? & quoiqu'elle ne soit rien d'é-
 tendu, & de contenu dans aucun espace, ni fini ni
 infini, peut-on croire que ce ne soit rien ? Et je l'en-
 tendis elle-même , qui me crioit comme de fort
 loin : „ Tant s'en faut qu'on puisse douter si j'e-
 „ xiste que c'est moi qui suis celui qui existe ; &
 j'entendis cette voix , de la manière dont le cœur
 entend : en sorte que j'aurois plutôt douté de ma
 vie & de ma propre existence, que de celle de cer-
 te vérité que l'intelligence voit, & qui nous paroît
 par ses ouvrages.

CHAPITRE XI.

*Quelle différence il y a de l'existence des creatures , à celle
 du Createur.*

Pourquoi Dieu dit dans l'Ecriture qu'il est celui qui est.
 17. **E**N suite étant venu à considérer les cho-
 ses qui sont au dessous de vous , je vis
 qu'elles sont comme entre le néant & l'être ;
 puisqu'on ne sçauroit dire ni qu'elles sont , ni
 qu'elles ne sont pas. On ne sçauroit dire qu'elles
 ne sont pas, puisque vous les avez tirées du néant ;
 mais on ne sçauroit aussi dire qu'elles sont , puis-
 qu'elles ne sont pas ce que vous êtes ; & que rien
 n'existe véritablement que ce qui est immuable.
 C'est ce qui fait que mon unique bien est d'être
 uni à mon Dieu : car si je ne demeure en lui, je ne

sc'aurois subsister en moi-même, ni durer avec moi-même. Pour lui, en même tems qu'il renouvelle toutes choses, & qu'il fait tous les changemens qui arrivent dans le monde, il demeure toujours le même; & au lieu que je ne puis me passer de lui, il n'a nul besoin de ce qui peut y avoir de Ps. 15. 2. bien en moi; & c'est par-là qu'il est mon Seigneur & mon Dieu.

CHAPITRE XII.

Par où Dieu lui fit connoître enfin qu'il n'y a point de substance qui ne soit bonne de sa nature; & que par conséquent le mal n'est point une substance.

18. **V**ous me fîtes connoître encore, que les choses mêmes qui sont sujettes à se corrompre sont bonnes; puisqu'autant qu'il est certain que si elles étoient souverainement bonnes, ^{Preuve démonstrative, que toute substance est bonne par sa nature,} la corruption n'auroit point de prise sur elles, par ce que ce qui est bon au souverain degré est incorruptible; autant l'est-il, que s'il n'y avoit rien de bon en elles, il n'y auroit rien à corrompre. Car la corruption est quelque chose qui nuit; or elle ne nuirait point, si elle ne diminuoit point ce qu'il y a de bon dans les choses. Ainsi, ou il faut soutenir que la corruption ne nuit point, ce qui est absurde & impossible, ou il faut demeurer d'accord, que tout ce qui se corrompt perd quelque degré de bonté.

Mais d'ailleurs, si les choses qui se corrompent perdoient absolument tout ce qu'il y a de bon en elles, dès-là elles ne seroient plus. Car si elles étoient encore, après avoir perdu tout ce qu'elles avoient de bon, elles seroient incorruptibles, * & par conséquent meilleures qu'auparavant, puisque ce qui est incorruptible vaut mieux que ce qui se peut corrompre; & ce seroit en perdant tout ce-

* Puis qu'être incorruptible, c'est ne pouvoir rien perdre de ce qu'on a.

*Preuve
demonstra-
tive que le
mal n'est
point une
substance.*

qu'elles avoient de bon, qu'elles seroient devenues meilleures, ce qui est la chose du monde la plus extravagante & la plus absurde : donc ce qui se corrompt ne sçauroit perdre tout ce qu'il a de bon, sans cesser d'être. Ainsi tout ce qui existe est bon, & il n'y a point de substance qui ne soit bonne; & par conséquent ce mal, dont je cherchois la cause avec tant d'agitation, n'est point une substance, puisque si c'en étoit une ce seroit un bien. Car ou ce seroit une substance incorruptible, & par conséquent bonne au souverain degré; ou ce seroit une substance corruptible; & par conséquent bonne jusqu'à un certain point; puisque rien ne se corrompt qu'en perdant quelque chose de ce qu'il avoit de bon.

Gen 1.
32.

Je compris donc, ô mon Dieu, & vous me fîtes voir clairement, qu'il n'y a point de substance que vous n'ayez faite; & que vous n'avez rien fait que de bon. Car encore que tout ce que vous avez fait ne soit pas du même degré de bonté, chaque chose est bonne dès-là qu'elle existe, & comme il n'y en a aucune qui ne soit bonne; le tout qu'elles composent toutes ensemble est quelque chose de très-bon. Aussi est-il écrit qu'après avoir considéré tout ce que vous aviez fait, vous trouvâtes que c'étoit quelque chose de très-bon

CHAPITRE XIII.

Que ce qu'on appelle le mal n'est que la disconvenance de certaines choses. Que les choses mêmes qui ne conviennent pas les unes aux autres sont des biens. Qu'il n'y a rien dans l'Univers qui ne paroisse bon & admirable, quand on a assez d'étendue d'esprit pour l'embrasser tout entier.

19. **A**insi, ni à votre égard, ni à l'égard de l'Univers entier, il n'y a rien que l'on puisse appeler mal. Car comme il n'y a rien hors de vous, il ne sçauroit rien venir de nulle part, qui puisse faire irruption dans l'Univers, ni troubler

l'ordie que vous y avez établi. Et ce qui fait qu'en-
tre les choses que l'Univers enferme, il y en a que
l'on regarde comme des maux; ce n'est que la dis-
convenance de celles-là avec quelques autres. Mais
on ne prend pas garde, que celles-là mêmes sont
bonnes, & en elles-mêmes, & en ce que s'il y en a
à quoi elles ne conviennent pas, il y en a d'autres
à quoi elles conviennent. Enfin, celles mêmes qui
ne conviennent pas les unes aux autres, convien-
nent à cette partie basse de l'Univers, que nous
apellons la terre, & qui a son ciel venteux & nu-
billeux, tel qu'il le lui faut. *

*Par où
certaines
choses pa-
roissent
des maux.*

J'étois donc désormais bien éloigné de penser,
qu'il eût été plus à propos que ces choses-là mê-
me, où l'on aperçoit quelque sorte de disconve-
nance des unes aux autres ne fussent point. Car
quand je n'aurois connu que celles-là, j'aurois
bien pû désirer quelque chose de meilleur, mais
elles m'auroient toujours donné sujet de vous
louer; puisque quand on ne s'élèveroit point au
dessus de cette basse region de l'Univers, & qu'on
ne feroit que considérer, d'une part, les serpens &
les dragons, les abîmes, & tout ce qu'ils enfer-
ment; le feu, la grêle, la neige, la glace, les tour-
billons & les tempêtes, qui ne font qu'exécuter vos
ordres; les collines & les montagnes; les arbres
fruitiers & autres; les bêtes sauvages & domesti-
ques; les oiseaux & les reptiles; & de l'autre,
les divers états des hommes, où nous voyons des
Rois, des Peuples, des Princes, des Magistrats;
des jeunes gens & des vierges; des vieillards &
des enfans; quel sujet ne trouveroit-on point dans
tout cela de vous louer, & de célébrer la grandeur
de vôtre Nom?

Pf. 148.

*Rien ne
porte da-
vantage à
louer*

*Dieu, que
la conside-
ration de
l'harmonie
de l'Uni-
vers.*

* Car les vents, les pluyes, la neige, &c. font du bien
à la terre; & par conséquent il n'y a rien en tout cela
qui soit mauvais de sa nature, comme les Manichéens
le prétendoient, sous prétexte que les hommes en font
quelquefois incommodez.

Mais quand je venois à penser, qu'on vous louë encore dans le Ciel, & que vos Anges, & toutes les puissances spirituelles, qui sont l'ouvrage de vos mains, * le Soleil, la Lune, les étoiles, la lumière, le ciel qui est au dessus de tous les autres cieux,

Pour com- & les eaux qui sont encore au dessus de celui-là, prendre la font retentir vos louanges ; je n'avois pas même beauté des lieu de rien desirer de meilleur que ce que ma pen- ouvrages sée embrassoit, parce qu'alors elle embrassoit l'U- de Dieu, il nivers entier ; & qu'encore que les choses d'enhaut fait avoir nisse parussent les meilleures, ma raison est demeu- assez d'é- rée assez saine, pour comprendre que le tout en- tendue d'esprit semble valoit mieux que ces choses là sans les pour les autres. embrasser tous.

* Contre les Manichéens, qui suposoient certaines natures vivantes & intelligentes, qu'ils croyoient que Dieu n'avoit point faites.

CHAPITRE XIV.

Combien de fausses idées il avoit eu successivement de la nature de Dieu. Par où Dieu l'en délivra.

20. **I**L y a du dérèglement dans la tête de qui-
conque trouve à redire à quoique ce soit
de ce que vous avez fait ; & il y en avoit alors
beaucoup dans la mienne, puisqu'entre les parties
de l'Univers, il y en a plusieurs dont j'étois cho-
qué, quoi qu'il n'y en ait aucune qui ne soit l'ou-
vrage de vos mains. Mais c'est de quoi je ne con-
venois pas, & comme je n'étois pas assez temeraire
pour condamner mon Dieu, je ne voulois pas
qu'il fût Auteur de ce que je ne pouvois m'empê-
cher de condamner. C'est ce qui m'avoit jetté
dans cette imagination de deux substances, & de
deux principes contraires, dont je n'étois pourtant
point content ; & qui n'étoit dans mon esprit que
comme une opinion étrangère & empruntée, où
je ne serois jamais tombé de moi-même.

*Ce qui a-
voit fait
tomber
S. Augu-
stin dans
l'imagina-
tion d'une
bonne &
d'une
mauvaise
substance.*

Au sortir de cette erreur, je m'étois jetté dans une autre; & je m'étois fait un Dieu de je ne sçai quelle substance étenduë à l'infini, dans tous les lieux & dans tous les espaces imaginables: j'avois pris ce vain phantôme pour vous, & je l'avois mis dans mon cœur; qui étant devenu le Temple de cette nouvelle Idole, n'étoit devant vos yeux qu'un objet d'abomination.

Comment la plupart des hommes se représentent Dieu. On déplaît à Dieu, tant qu'on a de fausses idées de sa nature.

Enfin, par la bonté que vous eûtes d'appliquer des remèdes à cette tête malade, lorsque j'y pensois le moins; & de fermer peu à peu les yeux de mon esprit, à toutes les vaines imaginations dont je m'étois laissé prévenir, elles me donnerent quelque relâche; & l'ardeur de ma phrenésie s'amortit comme dans une espèce de sommeil; au sortir duquel je vous trouvai devant mes yeux, & vous me parûtes tel que vous êtes: c'est à dire, infini; mais d'une manière bien différente de tout ce que je m'étois imaginé jusqu'alors; & il s'en falloit bien que cette nouvelle vûë ne fût de celles qui peuvent venir de la chair & du sang.

CHAPITRE XV.

Comment les choses sont en Dieu. Ce que c'est que la fausseté. Que tout a son tems & sa place. Qu'il n'y a des tems que depuis la creation du monde.

21. **E**N suite, étant venu à considérer les autres choses, je vis que si elles sont, c'est à vous qu'elles en sont redevables: Qu'elles sont toutes en vous, quoiqu'elles n'y soient pas comme dans un espace, mais d'une autre manière; & comme elles peuvent être dans votre vérité, qui est la main dont vous contenez & soutenez toutes choses: qu'à regarder chaque chose par son existence, il n'y a rien qui ne soit vrai, & que la fausseté n'est autre chose que de croire ce qui n'est pas: Que chaque chose a non seulement son

Comment les choses sont en Dieu.

Ce que c'est que la fausseté.

Point de
tems a-
vant la
creation
du monde.

lieu & sa place, mais son tems, à quoi elle con- vient : Qu'il n'y a rien d'éternel que vous ; & en- fin que c'est se tromper que de croire, que quand- vous avez commencé d'agir : il s'étoit écoulé des tems infinis ; & puisque les tems ne viennent & ne coulent qu'à mesure que vous agissez, & que c'est vous qui leur donnez le branle, quoique vous de- meuriez toujours immobile & immuable.

* Voyez le liv. II. chap. 10. & 20.

CHAPITRE XVI.

Qu'il n'y a rien que de bon dans la nature. Ce qui fait la différence des bons & des méchants. Ce que c'est enfin que le mal.

Quand les
hommes
sont bles-
sez de la
lumiere
corporelle,
ils ne font
pas de di-
ficulté de
s'en pren-
dre à la
foiblesse de
leurs yeux ;
mais quand
ils le font
de la ve-
rité, il est
rare qu'ils
s'en pren-
nent à la
mauvaise
disposition
de leur
cœur.

22. ¶ E vis encore bien-clairement & par ma pro- pre experience, qu'il ne faut pas s'étonner, si le pain, qui est quelque chose de si agreable à ceux qui ont le goût en bon état, paroît amer à ceux qui l'ont dépravé ; & si la même lumiere ; qui fait les délices de ceux qui ont les yeux sains, est insupportable à ceux qui les ont malades : & que puisque les méchants sont choquez de vôtre Justice même, il n'est pas étrange qu'ils le soient de ce qu'il se trouve dans le monde des viperes & des vers ; quoique la verité nous aprenne que ces animaux sont vôtre ouvrage, comme tout le reste des creatures ; & qu'ils sont quelque chose de bon, à les regarder en eux-mêmes, & par le raport & la convenance qu'ils ont avec de certaines creatu- res du plus bas rang, de l'ordre desquelles ils font partie, comme les méchants même. Car les mé- chans entrent dans cet ordre-là, par leur déprava- tion, qui les ravale à'autant plus, qu'elle les éloi- gne davantage de vôtre divine ressemblance ; au- lieu que les bons entrent dans celui des choses les- plus excellentes, par leur vertu, qui les élève à proportion de ce qu'elle leur donne de conformité avec vous.

Enfin , étant venu à chercher , à la faveur de toutes ces nouvelles lumieres, ce que c'étoit donc enfin que le mal, je trouvai que ce n'est rien moins qu'une substance, & que ce n'est que la dépravation d'une ame, dont la volonté se détourne de la substance par excellence, c'est-à-dire, de vous , ô mon Dieu , pour se porter à quelqu'une de celles du dernier ordre ; & qui poussée au dehors , par l'enflûre de son orgueil, ^{Ce que c'est précieusement} abandonne & rejette son véritable bien , qui est un bien tout interieur , & ^{que le mal.} dont elle ne sauroit jouir qu'autant qu'elle a soin de rentrer & de se tenir au dedans d'elle-même. *b*

a Car tout mouvement qui nous porte à nous répandre au dehors , pour jouir des creatures est un mouvement d'orgueil; puisqu'en cela nous n'avons jamais pour fin que nous-mêmes, & que le comble de l'orgueil est de faire la fin de soi-même.

b Il paroît par un endroit du 6. l. de la Musique ch. 13. que celui-ci se doit prendre dans le sens que l'on vient de voir.

CHAPITRE XVII.

Quelle joye se fut pour lui . de voir que c'étoit Dieu même qu'il aimoit, & non plus le vain phantôme des Manichéens. Par quelles démarches il s'étoit élevé jusques à Dieu. Ce qui empêche que nous ne puissions porter l'éclat d'un tel objet.

25. **J**'Etois transporté de joye , de voir qu'enfin c'étoit vous-même que j'aimois , & non plus ce vain phantôme, que j'avois pris pour vous jusques alors : mais je ne pouvois encore jouir de vous que par intervalles. Ce que j'avois entrevû de votre beauté me ravissoit , & m'emportoit vers vous : mais tout aussitôt, un poids que je sentoís en moi-même , & qui n'étoit autre chose que la force de l'acôûtumance , & des impressions de la chair & du sang , me retiroit de vous , & me replongeoit dans les choses sensibles , où je retombois en gemissant. Cependant , ce que vous m'aviez fait connoître de vous m'étoit toujours pré-

sent; & je ne pouvois plus douter de la nature, non plus que de l'existence de celui à qui je devois être uni : mais je voyois en même tems qu'il s'en falloit beaucoup que je fusse tel qu'il auroit fallu pour cela ; „ parce que ce corps corruptible ape- „ santit l'ame ; & que son engagement dans cette „ maison de terre l'empêche de s'élever & de por- „ ter ses pensées aussi haut qu'elle voudroit.

Sag. 9. 15.

Rom I.
20.

*Quelle est
la lumiere
à la fa-
veur de
laquelle
nous ju-
geons des
choses.*

Je voyois donc clairement la verité de ces pa- roles de vôtre Apôtre: „ que vos ouvrages décou- „ vrent & rendent visibles , aux yeux de l'intelli- „ gence , vos grandeurs invisibles, vôtre puissan- „ ce éternelle , & vôtre Divinité. Car quand j'é- tois venu à considérer , par où je jugeois de la beauté même des corps, soit de ceux qui sont sur la terre , soit de ceux que nous voyons dans le Ciel; & quelle étoit la lumiere qui me conduisoit dans ces sortes de jugemens, & qui demeurant tou- jours la même, me mettoit en état de juger de tout ce qui est sujet à changer , & de prononcer sans hésiter : „ Une telle chose doit être ainsi , & une „ telle autre ne doit pas être ainsi ; j'avois trouvé que c'étoit quelque chose de bien au-dessus de mon intelligence , puisque mon intelligence même est sujette au changement ; & qu'en un mot c'étoit la verité éternelle & immuable: * mais je ne m'é- tois élevé jusques-là que par degrez.

*Par où on
s'élève
jusqu'à la
découver-
te de la
verité é-
ternelle.*

De la considération des corps j'étois venu à celle de l'ame, qui sent par le moyen du corps; & de là à cette faculté intérieure de l'ame , à laquelle les sens rapportent ce qu'ils ont aperçu des choses d'en- dehors , & à quoi se termine tout ce qui est prin- cipe de connoissance dans les bêtes. De là j'étois monté jusqu'à la faculté qui raisonne , & à qui il appartient de prononcer sur ce qu'il lui est rapor- té par les sens; & ayant reconnu que celle-là mên-

* Voyez sur cet endroit le chap. 30. du liv. *De la veri- table Religion.*

me étoit sujette au changement , je m'étois retiré ^{Où l'en}
 jusques au plus haut de mon intelligence ; & ce ^{trouve}
 fut là , qu'écartant toutes les illusions de l'acoû- ^{Dieu.}
 tumance, & tous ces phantômes de l'imagination ^{L'imagi-}
 qui m'avoient offusqué jusques alors , en me di- ^{nation fait}
 sant tout autre chose que ce que l'intelligence ^{grand tort}
 m'auroit dit , je me mis en devoir de découvrir ^{à la rai-}
 quelle étoit donc cette lumière dont ma raison ^{son.}
 étoit éclairée , lorsqu'elle prononçoit sans hesiter,
 que ce qui est incapable de changement vaut
 mieux que ce qui en est capable ; & d'où lui ve-
 noit même la notion qu'elle avoit de cette nature
 immuable, qu'elle n'auroit point mise, comme elle
 faisoit, au dessus de tout ce qui est sujet à changer,
 si elle n'en avoit eu quelque idée ; & enfin je par-
 vins jusqu'à découvrir ce qui est souverainement :
 mais je ne fis que l'entrevoir d'une vûë tremblan-
 te, & incapable de porter un tel éclat.

Ce fut véritablement alors , que la considéra- ^{Rom. 6.}
 tion de vos ouvrages me fit apercevoir vos gran- ^{20.}
 deurs infinies ; & les rendit visibles aux yeux de
 mon intelligence. Mais comme ils n'avoient point
 assez de force pour soutenir l'éclat d'un si grand
 objet , je retombai tout aussitôt dans ce qui étoit
 de la portée ordinaire de mes pensées ; & il ne me
 resta qu'un souvenir plein d'amour pour ce que
 j'avois aperçû ; & comme une faim ardente pour
 cette viande celeste, dont l'odeur m'étoit demeu-
 rée, mais dont je n'étois pas encore en état de me
 nourrir.

CHAPITRE XVII.

*Ce qui lui manquoit encore , pour être capable de jouir de
 Dieu. Jesus-Christ, seule voye pour nous unir à Dieu.
 Fin de l'Incarnation.*

24. JE cherchois donc par où je pourrois aque-
 rir cette vigueur interieure , qui rend ca-

Il n'y a que Jesus-Christ, qui nous puisse rendre capables de Dieu.
 a 1. Tim. pable de jouir de vous. C'est à quoi je ne pouvois
 2. 5. parvenir, qu'en m'attachant à Jesus-Christ hom-
 b Rom. 9. me, Mediateur entre Dieu & les hommes, ^a &
 5. Dieu lui-même, élevé au dessus de toutes choses,
 c Jean. dont le nom merite d'être benì dans tous les sie-
 14. 6. cles des siècles; ^b à ce divin Maître qui nous
 Fin préci- appelle à lui, & qui nous dit: *Je suis la voye, la*
 se de l'In- vérité, & la vie; ^c & qui étant la nourriture de
 carnation. mon ame, mais une nourriture trop forte & trop
 solide pour moi, s'est couvert d'une chair comme
 la mienne, pour s'acommoder à ma foiblesse. Car
 votre sagesse éternelle, par laquelle vous avez
 créé toutes choses, ne s'est fait chair, que pour
 se donner à nous par ce moyen, comme un lait
 proportionné à l'état d'enfance & de foiblesse où
 nous sommes.

Il n'y a que les humbles qui connoissent Jesus-Christ comme il le faut connoître.
 2. Cor. 5. 3. Mais je n'avois point encore cette humilité de
 cœur, qui seule peut nous unir à J. C. humble;
 & je ne sçavois pas même ce que nous apprend
 l'infirmité où il s'est réduit. Je ne sçavois pas que
 si votre vérité éternelle, c'est à dire, votre Verbe,
 infiniment élevé au dessus de tout ce qu'il y a de
 plus élevé entre vos creatures, & qui élève jus-
 qu'à lui ceux dont le cœur lui est soumis, a bien
 voulu s'abaisser jusqu'à se faire une maison de la
 même terre dont nous sommes formez; c'est pour
 abatre la fierté de l'amour propre, dans ceux qu'il
 devoit se soumettre; & pour les dépendre d'eux-
 mêmes, & se les incorporer. C'est pour les gue-
 rir de l'enflure de l'orgueil, & les remplir de
 son amour. C'est pour empêcher que s'apuyant
 sur eux-mêmes, & y cherchant leur bonheur,
 ils ne s'écartassent du véritable bonheur; &
 pour faire au contraire, que voyant à leurs
 pieds un Dieu devenu infirme, en se revêtant
 de notre chair, ils se tinssent dans le centre de
 leur infirmité, & que sentant l'épuisement & la
 lassitude que produit le péché, ils se jettassent
 dans

DE S. AUGUSTIN, LIV. VII. CH. XIX. 241
dans le sein de ce Dieu humilité ; comme sur un
lit de repos ; & que lui, en s'élevant dans sa gloi-
re, les y portât avec lui.

*Jesus-
Christ n'é-
leve dans
la gloire
avec lui
que ceux
qui s'hu-*

CHAPITRE XIX.

*Quelle idée il avoit alors de Jesus-Christ. Ce qui rendoit
Jesus-Christ capable de toutes les actions des autres hom-
mes. Par où le Verbe est uni à la chair du Sauveur. Ce
qu'Aliphe croyoit de Jesus-Christ. Les heresies mêmes sont
utiles à l'Eglise, & par où.*

25. JE m'étois imaginé tout autre chose ; & je
ne concevois Jesus-Christ mon Sauveur,
que comme un homme d'une sagesse admirable,
& sans comparaison plus grande que celle de tous
les autres hommes, & distingué particulièrement
entre tous, par sa naissance miraculeuse d'une
Vierge, & je ne regardois cette grande autorité
qu'il s'est acquise parmi les hommes, que comme
un effet de la bonté de Dieu, qui avoit bien voulu
nous le proposer en exemple, pour nous apprendre
à mépriser les choses temporelles, pour acquérir
l'immortalité. Mais je n'avois pas la moindre con-
noissance du Myſtere enfermé dans ces paroles :
Le Verbe s'est fait chair. Tout ce que j'avois com-
pris à cet égard, & qui me paroissoit clair, parce
que l'Evangile nous dit de Jesus-Christ, qu'il a
bû & mangé, dormi, marché, parlé, conversé ;
qu'il a été dans la joye & dans la tristesse ; c'est
qu'il y avoit en lui une ame & une intelligence
comme les nôtres, & que, ce n'est que par le
moien de cette ame, que vôtre Verbe pouvoit être
uni à la chair qu'il a prise.

*Par où le
Verbe est
uni à la
chair du
Jesus-
Christ.*

Aussi ne ſçautoit-on hésiter sur ce sujet, lors-
qu'on ſçait, que vôtre Verbe est Immuable par sa
nature comme je le voyois des-lors à n'en pouvoir
douter, & de route l'étendue de ce que j'avois de
lumière & de connoissance. Car nul autre principe

qu'une âme & une intelligence, capable de changement par sa nature, ne peut faire que le corps soit tantôt en mouvement, tantôt en repos, par l'empire que la volonté a sur lui; qu'on soit touché tantôt d'un sentiment, tantôt d'un autre; qu'on parle, & puis qu'on se taise, comme faisoit Jesus-Christ, qui, après avoir répandu les oracles de sa sagesse, revenoit à garder le silence. L'Evangile nous apprend tout cela de lui; & si l'on pouvoit soupçonner de fausseté ce que nous y trouvons sur ce sujet, tout le reste en pourroit être suspect; & cette Ecriture, que nous regardons comme le fondement de la foi qui nous doit conduire au salut, n'auroit plus aucune certitude pour nous.

C'étoit donc sur le fondement de la vérité de tout ce que l'Evangile nous apprend de Jesus-Christ, que je connoissois en lui tout ce qui appartient à la nature de l'homme, c'est à dire, non seulement un corps, ou avec ce corps une âme purement végétale & sensitive; mais une âme telle qu'il la faut pour faire avec le corps un homme complet, s'il est permis de parler ainsi. Du reste, je ne croyois point que cet homme fût uni personnellement à la vérité éternelle; & je ne le mettois au-dessus des autres hommes, que par quelque chose d'excellent & de singulier dans les qualitez naturelles; & par une participation plus abondante de la sagesse dont vous êtes la source.

Alipe, au contraire, croyoit que quand les Catholiques disoient que Dieu s'est revêtu de chair : leur pensée étoit, qu'il n'y avoit en Jesus-Christ que le corps & la divinité, & point d'âme comme les nôtres; & comme il étoit très-persuadé, que si d'un côté il est hors de doute, que des actions de la qualité de celles que nous trouvons écrites de J. Christ ne peuvent avoir pour principe qu'une substance vivante & intellectuelle; il est certain d'ailleurs, qu'elles ne sçauroient convenir à une

substance créée & immuable par sa nature ; il en avoit d'autant moins de disposition à embrasser la Foi Catholique. Mais depuis qu'il eut appris , que ce qu'il prenoit pour la Foi de vôtre Eglise étoit l'erreur des Apollinaristes ; il entra avec joye dans cette même Foi , dont il n'avoit eu de l'éloignement, que faute de la bien connoître.

Pour moi , j'avouë que je n'ai appris que quelque tems après lui , en quoi la vérité Catholique est différente de l'erreur de Photin, a sur l'intelligence de ces paroles : *Le verbe s'est fait chair ; &c* les tenebres m'ont servi à me faire discerner la lumière. Car ce que les heretiques avancent de contraire à la vérité , fait éclater la pureté des sentimens de vôtre Eglise, & donne du jour à la saine Doctrine ; selon cette parole de vôtre Apôtre : *Il faut qu'il s'élève dès heresies, afin que le peu de solidité de ceux qui se laissent surprendre à l'erreur, se fasse d'autant mieux connoître à ceux qui sont solidement établis dans la vérité.*

L'Eglise tire avantage des heresies ; & par où.
I. COR. II.

a Voyez la note sur le nombre 15. de la lettre 120. de Saint Augustin, dans la traduction Françoisé.

CHAPITRE XX.

En quelle situation l'avoit mis la lecture des livres des Platoniciens. Combien il étoit encore éloigné de celle où la véritable charité met les Saints. Nul autre livre que l'Ecriture n'inspire l'humilité. Pourquoi Dieu permit qu'il commençât par ces autres livres à découvrir la vérité.

26. **V**Oilà où j'en étois , après avoir lû ces livres des Platoniciens, qui m'ayant fait venir la première pensée de m'appliquer à chercher la nature incorporelle de la vérité, m'avoient donné lieu de m'élever, par la considération de vos ouvrages , jusques à découvrir vos grandeurs invisibles , par les yeux de mon intelligence. Car quoique je me fusse senti repoussé par leur éclat , (ce qui m'avoit fait voir, que les tenebres qui re-

ROM. I.
20.

gneroient dans mon ame, étoient le seul obstacle qui m'empêchoit de jouir à mon aise de la contemplation d'un si grand objet) j'étois au moins parfaitement assuré que vous êtes, & que vous êtes infini ; quoique ce ne soit pas une extension locale, dans tout ce qu'on pourroit imaginer d'espaces, finis ou infinis : qu'il n'y a que vous dont l'être soit un être véritable, par l'avantage que vous possédez seul d'être toujours le même, sans pouvoir jamais éprouver aucune de ces sortes d'alterations & de mouvemens, à quoi les natures inférieures à la vôtre sont sujettes ; & enfin que toutes les autres choses ne sont que par vous, & qu'il n'en faut pas d'autre preuve, que leur existence même. ^a

Ce qui nous cache Dieu.

Ecueil de ceux qui commencent de savoir quelque chose.

Aquiescent les connoissances sans Jésus-Christ.

Charité incompatible avec l'envie de faire paraître de ce qu'on a de bon.

Les livres des Prophètes inspirés, orgueil, malice, vanité.

Voilà de quoi j'avois une parfaite certitude ; quoique je fusse encore trop foible pour jouir de vous. Cependant, j'aimois à étaler ce que j'avois découvert, comme si j'eusse été déjà bien sçavant ; & si je n'avois cherché en Jésus-Christ mon Sauveur la voye qui conduit à vous, toutes mes connoissances n'auroient servi qu'à me perdre. Car au lieu de pleurer mes pechez, dont les miseres qui m'accabloient, & qui en étoient la juste punition, m'auroient dû rendre le poids si sensible ; je commençois à vouloir paroître sçavant, & à m'enfler de ma science ; & dès-là combien étois-je encore loin de la charité qui édifie ; & qui commence par le fondement de l'humilité, c'est-à-dire, par Jésus-Christ ; & comment de tels livres auroient-ils pu me l'inspirer ?

Mais je croi que si vous permîtes que je m'appliquasse à cette lecture, avant de venir à celle de l'Ecriture sainte ; c'est afin que je me souvinsse toute ma vie, quels sentimens j'y avois appris, & quelle étoit au sortir de là, la disposition de mon cœur ; & qu'après que vous m'auriez donné cette douceur & cette humilité que vos saintes Ecritures aient pu donner, je ne sois que vous, & que vous ne puissiez rien ne peut se donner l'être à si même.

res inspirent, & que vôtre main secourable auroit ^{les connois-} traité & guéri les playes de mon ame; je compris ^{sances; au} se combien il y a de difference . entre ceux qui se ^{lieu que} plaisent dans leur science, & qui présumant de leurs ^{l'Ecriture} propres, forces, * & ceux qui connoissant leurs mi- ^{sainte inf-} seres & leurs foibleſſes, en gémissent devant vous ^{pire phn-} entre ceux qui voient où il faut tendre, mais qui ^{utilité, à} ne ſçaient point par où l'on y va; & ceux qui ^{mesure} marchent dans la voye d'où non seulement on ^{qu'elle in-} découvre la celeſte patrie, mais par où on eſt ſûr ^{ſtruit.} d'y arriver, & d'y habiter un jour. * philo-

Car ſi j'eusse apporté à la lecture des livres de ces Philosophes, un cœur déjà instruit de la verité; par vos saintes Ecritures, & qui eût commencé d'y goûter les douceurs qu'elles font trouver en vous, à ceux qui se les ont rendues familières, peut-être qu'ils m'eussent tiré de l'aſſiette où met la veritable pieté; ou que s'ils ne m'avoient point fait perdre cette heureuſe diſpoſition de cœur, qu'on prend ^{Ecriture} dans vos saintes Ecritures, j'aurois cû qu'elle ſe ^{ſeul livre} peut prendre tout de même dans ces ſortes de ^{qui inspire} livres; & qu'ils ſeroient capables de la produire, dans ^{l'humilité.} ceux-mêmes qui n'en auroient point lû d'autres.

CHAPITRE XXI.

Il ſe met à lire ſaint Paul. Toutes ſes anciennes difficultez ſ'éclairciſſent. Concert de tout le corps des Ecritures. Ce que ces divins livres ont au deſſus de tous les autres. Les Philosophes mêmes ont connu le terme, mais la voye n'eſt connue que des Chrétiens.

27. **J**E me jettai donc, avec une grande avidité, ſur ces Livres ſi ſaints, & qui ſont ſi dignes de reſpect, puis-que c'eſt vôtre S. Eſprit qui les a dictés. Je m'attachai particulièrement aux Epîtres de ſaint Paul, & toutes les difficultez que je trouvois auparavant dans de certains endroits, où il me paroïſſoit n'être pas d'accord avec lui-même, ou avec de certains paſſages de la Loi & des Pro-

Accord & unifornité de tous les livres de l'Ecriture. phetes s'évanouïrent. Je reconnus que c'est le même esprit qui regne dans tout le corps des Ecritures ; & cette découverte me faisoit tressaillir de joie , mais d'une joie accompagnée de crainte & de tremblement.

Par où l'Ecriture humilie en même tems qu'elle éclairc. Je trouvai dans ces divins Livres tout ce que j'avois appris de vrai dans les autres : mais je trouvai de plus , qu'en même tems que ceux-ci nous proposent les veritez , ils ont soin de nous mettre votre grace devant les yeux , & de nous en marquer le prix & la force ; afin que celui qui voit ce qu'il faut voir, prenne bien garde à ne se pas glorifier, comme si ce qu'il connoît ne lui avoit pas été donné , & la connoissance même qu'il en a, car qu'avons-nous qui ne nous ait été donné ; & qu'il comprenne , que non seulement il faut que vous éclairiez, pour nous donner la connoissance de vous-même ; mais qu'il faut encore que vous nous guerissiez de nos foiblesses , pour nous faire jouïr de vous.

Il faut marcher, quelque peu de lumiere qu'on ait Que ceux-mêmes qui ne sont pas encore capables d'entrevoir , comme de loin , le terme où il faut tendre , ne laissent donc pas de marcher dans la voye que vous nous avez marquée ; puisqu'elle est la seule qui y conduise, & qui puisse même nous le faire apercevoir. Car quand on se plairoit déjà

Rom. 7. 23. Insuffisance de la connoissance sans la grace. dans votre Loi , selon l'homme interieur , comment se demelera-t-on d'une autre loi, que chacun ressent dans ses membres; & qui se soulevant contre la loi de l'esprit , nous asservit à cette loi de peché que nous portons en nous-mêmes? C'est l'état où nous sommes , ô mon Dieu , parce qu'au

Dan. 3. 29. lieu que vous êtes juste & Saint , nous sommes des pecheurs, des méchans & des impies ; & c'est ce qui a fait que votre main s'est apesantie sur nous, & que votre justice nous a livrez à ce premier pecheur, qui a l'empire de la mort,* & qui a scû corrompre nôtre volonté, en lui inspirant une

* Le Démon.

DE S. AUGUSTIN, LIV. VII. CH. XXI. 247
d'obéissance semblable à celle qui l'a fait écarter
de vôtre verité.

Que peut donc faire l'homme, dans un si misérable état & qui le délivrera du corps de cette mort, sinon le secours de vôtre grace: par J. C. ce Rom. 7.
divin Sauveur que vous avez engendré de route 24.
éternité, & que vous avez créé dans le commencement de vos voyes, a comme parle l'Ecriture; ce Prov. 8.
Saint des Saints, que le Prince de ce monde a mis I. 2.
à mort, quoiqu'il n'eût rien trouvé en lui qui fût digne de mort; * ce qui a fait perdre à ce Tyran * Jean.
le droit qu'il avoit sur nous, & rompu la scedule 12. 36.
de mort par où nous lui étions engagez. * Col. 2.

Voilà ce qu'on ne voit point dans les livres de 14.
ces Philosophes. On n'y trouve, ni ces sentimens tendres de pieté, que vos Ecritures inspirent; ni ces larmes que fait répandre la douleur de vous avoir offensé; ni le sacrifice que vous aimez, & qui n'est autre qu'un cœur contrit & humilié. On n'y entend parler, ni des conseils de vôtre misericorde Parallele
pour le salut de vôtre peuple; ni de cette bienheu- des livres
reuse société, qui compose la celeste Jerusalem, des Philo-
vôtre sainte Epouse ni de ces premices de vôtre sophes &
esprit, que vous nous donnez dès ici bas, comme de l'Ecri-
un gage qui nous assure que vous nous en donne- ture sain-
rez un jour la plenitude; ni du Calice qui con- te.
tient le prix de nôtre Redemption.

On n'y entend point retentir ces divines paroles:
*N'est-il pas juste que mon ame demeure soumise
& assujettie à son Dieu, puisque ce n'est que de lui Ps. 61. 1.
qu'elle attend son salut; qu'il est mon Dieu, mon I.
Sauveur, mon apui & mon soutien; & que sa pro- Systeme
tection est ce qui fera que je ne serai jamais ébran- abregé de
toute la.*

a C'est à dire, qui a été le premier objet de ces vûes de misericorde que Dieu a eu pour la reparation & la sanctification des hommes. Car c'est là ce qu'on peut proprement appeler les voyes de Dieu, puisque toutes ses voyes ne sont que misericorde & verité, Pseaume. 24. 10.

Religion
Chrétien-
ne.

Marth.

II. 28.

Ibid. 23.

Ce que
Dieu a re-
servé aux
humblés.

Etat des
Philoso-
phes.

Etat des
Chrétien-
s.

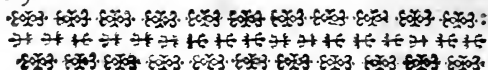
le ; Enfin on n'y voit rien qui puisse donner le moindre soupçon, que ces faux sages aient entendu la voix de celui qui nous crie, *Venez à moi, vous tous qui êtes dans les travaux & dans les peines*, Aussi auroient-ils dédaigné d'apprendre de lui, qu'il est *doux & humble de cœur*. Car c'est-là ce que vous avez caché aux sçavans & aux sages du siècle; & que vous ne revelez qu'aux humbles & aux petits.

Autre chose est donc d'apercevoir, du haut d'une montagne aride, le séjour de la paix, sans jamais trouver le chemin qui y conduit ; quoiqu'on s'agite & qu'on se debate sans cesse, dans des routes égarées où l'on est de toutes parts assiégé par les Anges déserteurs de la celeste milice, & exposé aux pièges qu'ils ne cessent point d'y rendre, avec leur malheureux Prince, qui est un lion par sa fureur, & un dragon par ses ruses & ses artifices ; & autre chose de marcher dans la voie qui conduit à ce bienheureux séjour, & où l'on est escorté de toute l'armée du Roi du Ciel, & à couvert des insultes de ces malheureux esprits ; qui, bien loin d'oser exercer leurs brigandages sur un tel chemin, n'osent pas même en approcher, & le fuyent comme un lieu de supplice pour eux.

Voilà ce qui m'entroit jusques dans le fond du cœur, par l'opération secrète & admirable de vôtre grace, pendant que je lisois les divins écrits de celui qui se qualifie le dernier des Apôtres ; & à mesure que j'avançois dans la découverte des merveilles de vôtre conduite sur les hommes, elles me faisoient pâmer d'admiration.

Fin du septième Livre.





SOMMAIRE

DU HUITIÈME LIVRE.

IL vient enfin au plus bel endroit de sa vie, & parle de ce qu'il lui arriva dans sa trente-deuxième année, qui fut celle de sa Conversion, dont il fait l'histoire toute entière, depuis l'entretien qu'il eut avec Simplicien, sur celle de Victorin, & ce que Pontitien lui aprit de la vie de saint Antoine, jusqu'à ce qui se passa dans ce jardin; où après de cruelles agitations, qu'il peint d'une manière admirable, une voix du Ciel lui ordonna d'ouvrir les Epîtres de saint Paul, dont il n'eut pas plutôt lu quelques lignes, qu'il se trouva changé tout d'un coup, & dépris de tout ce qui l'avoit arrêté jusques alors.



L E S

CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

L I V R E V I I I.

C H A P I T R E I.

Son état étoit deormais celui d'un homme convaincu de la vérité ; mais dont le cœur n'est pas encore defait de ses anciennes attaches. Il va consulter Simplicien, sur ce qu'il avoit à faire. Il ne peut se résoudre a renoncer au mariage. Combien cette seule foiblesse faisoit de tort à tous ses bons desseins. Deux sortes d'impies,

I. **F**AITES, ô mon Dieu, que je puisse rappeler le souvenir de tous les sujets que j'ai de vous rendre graces , & que je celebre la grandeur de vos miséricordes sur moi ; que pénétré, jusqu'à la moëlle des os, d'un vif sentiment de vôtre amour, je m'écrie avec le saint Roi David : *Seigneur qu'y a-t-il de semblable à vous ?* & Ps. 34. 10. que je vous offre un sacrifice de louanges , en reconnaissance de ce que vous avez brisé mes liens. Ps. 115. 7. Je dirai ici de quelle maniere vous l'avez fait ; ps. 8. 1. afin qu'à ce recit tous ceux qui vous adorent s'écrient : *Le nom du Seigneur est grand & admirable : qu'il soit benì à jamais, dans le ciel & sur la terre.* Dan. 3. 36.

Par où

Vos paroles a avoient pénétré jusqu'au fond de mon cœur & de mes entrailles : elles y étoient présentes. C'est à dire, ce qu'il lisoit alors dans l'Ecriture , & particulièrement dans S. Paul , comme on a vû au dernier ch. du 7. Livre, & comme on verra au 6. de celui-ci.

L vj

*Dieu com-
mence d'o-
perer la
conversion
des pe-
cheurs.*
1. Cor. 13

fondement gravées ; & vous me teniez comme as-
siégé de toutes parts. Cette vie éternelle & bien-
heureuse dont vous êtes la source, & que vous re-
servez à ceux qui vous sont fideles , m'étoit de-
formais connuë à n'en pouvoir douter ; quoique je
n'en eusse encore rien aperçû que comme en enig-
me, & de la maniere dont on voit les choses au-
travers d'un verre obscur. Il ne me restoit non plus
aucun doute , que vôtre substance éternelle & in-
corruptible ne fût le principe de toutes les autres.

*Ce n'est
pas assez
que d'être
purifié
convaincu,
il faut
que le cœur
soit gagné.*
1. Cor. 17.
*Ce qui ar-
rête pres-
que tout le
monde,*

Ainsi, ce que j'avois à desirer n'étoit plus d'avoir
une plus grande certitude sur ce qui vous regarde ;
mais d'être plus solidement à vous. Cependant,
la situation de mon cœur sur les choses de la vie
présente arrêtoit tout, & me tenoit en balance : car
il n'étoit pas encore défait de son vieux levain. Je
voiois clairement la voye , qui n'est autre que
Jesús-Christ mon Sauveur : elle me plaisoit mê-
me , & elle emportoit le suffrage de ma raison :
mais ce qu'elle a d'étroit & de dur me faisoit
peur , & je craignois d'y entrer.

Je résolus donc d'aller trouver Simplicien : & ce
fut sans doute un mouvement que vous m'inspi-
râtes. C'étoit un de vós plus fidelles serviteurs , &
en qui vôtre grace reluisoit le plus visiblement. Je
sçavois même qu'il s'étoit donné à vous dès sa
jeunesse, & qu'il avoit toujours vécu depuis dans
une grande piété ; & comme il étoit déjà vieux ,
je crus qu'après une si longue experience , & une
aplication de tant d'années à étudier vos voies, il
en devoit être fort instruit ; & je ne me trompois
pas. Ce fut ce qui me fit prendre la résolution de
lui découvrir toutes les agitations de mon cœur ;
afin qu'il me marquât ce qu'il jugeroit le plus
propre, pour ouvrir le chemin du salut à un hom-
me, dans les dispositions où j'étois.

2. Car je voyois vôtre Eglise pleine de toutes
sortes de gens, dont les uns vivoient d'une manie-

re, & les autres d'une autre. La vie que je menois me déplaisoit souverainement; & mes assujettissemens m'étoient un fardeau insupportable, depuis que l'ardeur de mes cupiditez s'étoit un peu amortie; & que l'esperance des honneurs & des richesses, qui me faisoit autrefois prendre en gré une si dure servitude, ne m'aidoit plus à la porter. Tout cela ne me touchoit plus, & n'avoit plus rien de doux pour moi au prix de vous, & des beautés de vôtre demeure celeste, que je commençois d'aimer. Mais je voulois une femme: c'étoit à quoi je tenois encore; & comme vôtre Apôtre ne m'interdisoit point le mariage, quoiqu'il me portât à l'état le plus parfait, & qu'il souhaitât que tout le monde fût comme lui, ma foiblesse me faisoit prendre le parti qui la flatoit le plus; & cela seul me tenoit dans une langueur & une lâcheté dont tout le reste se ressentoit. Car la vûe des misères que j'aurois à essayer dans le mariage, me faisoit sécher de douleur; & il n'y a rien que j'eusse fait pour les éviter: mais c'étoient des suites nécessaires de cette sorte de vie, à quoi je ne pouvois me résoudre de renoncer.

Je sçavois, pour l'avoir appris de la bouche de celui qui est la vérité même, qu'il y en a qui se font faits Eunuques, pour gagner le Royaume du Ciel, mais j'avois remarqué qu'il ajoute: *Que qui eut le comprendre le comprendra.* Matth. 19. 12.

Je sçavois qu'il n'y a que folie & que vanité dans tous ceux qui ne connoissent point Dieu; & à qui la vûe de tout ce qu'il y a de bon dans les créatures, n'a pu faire découvrir l'Être souverain qui les a faites. Aussi n'étois-je plus dans ce degré d'ignorance: je l'avois déjà passé; & le témoignage que toutes les créatures rendent à celui qui leur a donné l'être, m'avoit fait connoître mon Createur: c'est à dire, vous, ô mon Dieu, & le Verbe par qui vous avez fait toutes choses;

Dés que la fièvre des passions diminue, on commence à sentir son mal.

Ps. 25. 8.

1. Cor. 7. 7.

Nous voyons ce qui entretient nos misères, & nous n'avons pas le courage d'y renoncer.

Matth. 19. 12.

Sag. 13. 1.

& qui n'est qu'un même Dieu avec vous & vôtre Saint Esprit.

Rom. I.
21.

Je ſçavois qu'il y a encore une autre sorte d'impies ; & ce ſont ceux qui aiant connu Dieu, ne le glorifient point comme il le merite, & ne lui rendent point les graces qui lui ſont dûës. J'avois auſſi été de ceux-là, mais vôtre main toute puiſſante étoit enfin venuë à mon ſecours ; & m'aiant retiré de ce malheureux état, elle m'avoit mis en voie de guerifon, en me diſant, comme à tout le reſte des hommes, *La ſageſſe n'eſt autre choſe que la pieté, & encore : Gardez-vous bien de vouloir paroître ſages : car ceux qui ſe croioient ſages, ſont tombez dans la folie.* Ainſi, j'avois déjà trouvé cette perle ſi précieufe, dont il eſt parlé dans l'Evangile : il ne ſ'agiſſoit plus que de l'acheter au prix de tout ce que j'avois en ce monde ; & c'eſt ſurquoi je balançois.

Job. 28.
28.
Prov. 37.
Rom. I.
22.
Matth.
13. 49.

CHAPITRE II.

Il va trouver Simplicien, pour le conſulter ſur ce qu'il avoit à faire. Ce que ce ſaint Vieillard lui aprit de la converſion du celebre Orateur Victorin.

3. J'Allai donc trouver Simplicien, qui avoit eu le bonheur de ſervir de pere à l'Evêque Ambroïſe, en le faiſant entrer en participation de vôtre grace par le ſaint Baptême ; & que ce ſaint Prélat honoroit en effet comme ſon pere. Je lui fis connoître toutes mes agitations, & toutes les erreurs dont j'avois été le jouet juſques alors ; & ſur ce que je lui diſ, que j'avois lû quelques Livres des Platoniciens, traduits en latin par Victorin, autrefois Profefſeur de Rhetorique à Rome, & qui étoit mort Chrétien, à ce que j'avois appris, il me felicita d'abord, de ce que je n'étois pas tombé ſur les ouvrages des autres Philoſophes, qui ſont pleins d'une infinité de fauſſetez, & de principes d'erreur, ou de ceux qui n'ont medité que ſur les

Doctrines
des Platoniciens,
moins dangereuſe,
& plus
aprochante
du Chriſ-
tiane.

DE S. AUGUSTIN, LIV. VIII. CH. II. 255
choses de la nature , & dont l'intelligence n'a pu ^{nisme, que}
s'élever plus haut, ne pouvoient manquer de tom- ^{celle des}
ber ; au lieu que les Livres des Platoniciens infi- ^{autres}
nuent en mille manieres la connoissance de Dieu ^{Philosofes,}
& de son Verbe. ^{Matth.}

Ensuite pour me porter à embrasser l'humili- ^{II. 25.}
té de Jesus-Christ , qui est ce Mystere que Dieu
a caché aux Sages du siecle , & qu'il n'a revelé
qu'aux humbles ; il me proposa l'exemple de ce
même Victorin, qu'il avoit connu fort particulie-
rement à Rome ; & voici ce qu'il m'en dit, & que
je crois ne devoir pas passer sous silence ; puisqu'il
n'y a rien de plus propre à faire connoître les mer-
veilles de vôtre grace & de vôtre misericorde, & à
porter les hommes à vous benir & à vous louer.
Car peut-on ne pas reconnoître la puissance de
vôtre grace , dans la conversion de ce bien heu-
reux Vieillard ?

Il avoit passé sa vie dans l'étude de ce qu'on a-
pelle les Arts liberaux , & il s'y étoit rendu tres-
sçavant. Il avoit lû, discuté, examiné, & éclair-
ci presque tout ce que les anciens Philosophes ont
écrit : il avoit été le maître de ce qu'il y avoit de
plus considerable parmi les Senateurs ; & avoit
exercé sa profession avec tant d'éclat & de succez,
qu'il avoit non seulement merité ; mais obtenu
une statue dans la place publique de Rome ; ce que
les enfans du siècle regardent comme un des plus
grands honneurs à quoi un homme puisse par-
venir.

Il avoit vieilli dans le culte des Idoles, & avoit
trempé dans ces superstitions sacrileges, dont tou-
te la noblesse Romaine étoit possédée en ce tems-
là, aussi bien que le bas peuple ; & qui lui fai-
soient adorer ces monstres de divinité, que Ro-
me avoit ramassées de toutes les nations, telles
que le chien Anubis, & plusieurs autres, qui
Cet endroit n'est que la traduction de ce vers de Vir-

avoient été autrefois en guerre, pour les ennemis des Romains ; contre Neptune, Venus & Minerve ; & que cette malheureuse Ville adoroit , depuis qu'elle en avoit triomphé. Et non seulement Victorin les avoit adoré comme les autres ; mais il avoit employé son éloquence toute terrestre à soutenir ces abominables superstitions. Qui n'admira donc, qu'après y avoir passé sa vie , il ait eu sur la fin de ses jours assez de courage, pour se réduire à cette enfance par où l'on devient disciple de Jesus-Christ, & où l'on entre par la regeneration qu'operent les saintes eaux du Baptême ; & que la mauvaise honte ne l'ait point empêché de plier sous le joug de l'humilité, où l'Evangile nous réduit , & de se soumettre à porter jusques sur le front l'opprobre de la Croix du Sauveur.

Il est rare & difficile de sortir de l'erreur où l'on a vieilli.

ES. 143. 5.

4. Grand Dieu, qui avez abaissé les Cieux pour descendre jusqu'à nous, & qui n'avez qu'à toucher les montagnes, pour les réduire en cendres & en fumée, par où entrâtes-vous dans ce cœur ; & de quels moyens vous servîtes-vous, pour vous en rendre le maître ?

Quel est le principal instrument dont Dieu se sert pour nous insinuer la vérité.

Victorin lisoit l'Ecriture sainte, à ce que me disoit Simplicien ; & ce fut après s'être appliqué avec soin à cette lecture, & à celle de tout ce qu'il avoit pu trouver d'autres livres qui regardoient la Religion Chrétienne, qu'il commença à dire à Simplicien, mais en particulier seulement & par manière de confidence, & non pas devant le monde, *Je vous aprens que je suis Chrétien.* Simplicien lui répondoit, Je n'en crois rien ; & je ne vous compterai point pour Chrétien, que je ne vous voie gile. *Aneid. 8.*

Omnigenumque Deum monstra, & Iatrator Anubis.
Cet Anubis étoit un dieu des Egyptiens, à qui ils donnaient une tête de chien.

a On dit qu'à la bataille d'Actium, on avoit vu les dieux des Egyptiens, lançant des traits contre les anciens dieux de Rome. V. la seizième Lettre de S. Aug. nomb. 2.

dans l'Eglise; où se font les assemblées des Fideles Et quoi, repliquoit Victorin, d'un ton moqueur, est-ce par une enceinte de murailles, qu'on est Chrétien? Et toutes les fois que Victorin protestoit à Simplicien qu'il étoit Chrétien, simplicien lui répondoit la même chose; & Victorin s'en tiroit toujours, par le même trait de raillerie.

Ce qui le tenoit, c'est qu'il craignoit de choquer & d'irriter ses amis, qui étoient des adorateurs des demons, & des imitateurs de leur orgueil; & dont il voyoit que la haine l'écraseroit, si elle venoit à fondre sur lui. Car par le rang qu'ils tenoient dans cette impure Babylonne, ils étoient de ces hauts Cedres du Liban, que le Seigneur n'a pas encore
Ps. 28. 5.
 brisez Mais le courage lui étant enfin venu, à force de lire & d'ouvrir son cœur à ce qu'il lisoit; il comprit que ce seroit un crime énorme, que de rougir des Mysteres par où vôtres Verbe a signalé son humilité; & de ne pas rougir de paroître encore attaché aux Mysteres sacrileges, par où les demons, dont il imitoit l'orgueil, se faisoient adorer des hommes. Il commença donc de craindre, que s'il avoit la foiblesse de n'oser confesser Jesus-
Matth. 10. 32.
 Christ devant les hommes, Jesus Christ ne le renonçât devant ses Anges; & la honte d'être infidèle à la verité, l'emportant sur celle qui l'avoit empêché jusques alors d'abandonner le mensonge, il vint tout d'un coup dire à Simplicien, dans le tems que ce saint homme s'y attendoit le moins :
Allons à l'Eglise, je suis resolu de me faire Chrétien.

Simplicien, transporté de joye, l'y mena sur le champ. On lui donna les premiers Sacremens, & les premieres instructions, qu'on a accoutumé

a On donnoit du sel aux Cathecumenes, comme on a vû ci devant, l. I. c. II. & même du miel & de l'huile; & ces matieres, sanctifiées par la benediction de l'Evêque, étoient apellées des Sacremens, *minuta Cathecumenorum Sacramenta*, comme dit M. de l'Aubepine, Evêque d'Orleans.

de donner à ceux qui se présentent pour embrasser nôtre sainte Religion ; & bien-tôt après , il se fit inscrire sur le catalogue de ceux qui demandoient d'être regenez par le saint Baptême ; ce qui remplit toute la ville de Rome d'étonnement & d'admiration , & répandit la joye dans toute l'Eglise.

Pf. 111.

10

Pf. 39. 3.

Les orgueilleux en fremissoient de rage , & se-choient de colere & de dépit ; pendant que vôtre serviteur , mettant toute son esperance en vous , fermoit les yeux pour jamais à toutes les vanitez, les folies & les tromperies du siecle.

5. Enfin arriva l'heure de faire la profession de foi, qu'on fait faire à tous ceux qui doivent participer à vôtre grace par le saint Baptême La coutume de l'Eglise de Rome, est de la leur faire faire en de certains termes , qu'ils aprennent par cœur ; & qu'ils recitent à haute voix d'un lieu élevé , en présence de tout le peuple. Cependant les Prêtres offrirent à Victorin , à ce que Simplicien me disoit , de lui faire faire la sienne en particulier ; & c'est une condescendance qu'on avoit d'ordinaire pour ceux qui paroissoient trop timides, pour faire cette action devant tout le monde, & qui ne l'auroient faite qu'en tremblant. Mais il voulut professer hautement , en présence de tous les Fideles, la doctrine qui devoit le conduire au salut ; & l'on ne pouvoit moins attendre d'un homme qui avoit bien professé publiquement un art dont il n'avoit point de salut à esperer. Car comment auroit-il pû craindre, de prononcer devant l'humble troupeau de vos Fideles, des paroles qu'ils respectent, parce qu'ils sçavent qu'elles viennent de vous ; lui qui ne craignoit point d'exposer tous les jours les siennes, à une multitude d'insensés & d'emportez ?

Dés qu'il parut à la tribune , où il étoit monté pour faire sa profession de foi , un soudain transport de joye fit retentir son nom dans la bouche

*Avec
quel courage Vic-
torin fit sa
profession
de foi.*

de tous ceux dont il étoit connu; & de qui ne l'étoit-il pas ? Ils se le montroient tous les uns aux autres; & quoique chacun moderât sa voix, par respect pour la sainteté du lieu, un secret murmure faisoit entendre de toutes parts, c'est Victorin, c'est Victorin. Mais s'ils ne pûrent s'empêcher de faire éclater leur joie quand ils le virent, ils se turent bien-tôt pour l'entendre; & lui, plein d'une sainte hardiesse, prononça à haute voix les saintes veritez qui sont l'objet de nôtre Foi. Il n'y avoit personne dans toute l'assemblée, qui n'eût voulu pouvoir l'enlever & le mettre dans son cœur, & chacun l'y mettoit en effet, par l'amour qu'on venoit de concevoir pour lui, & par la joye qu'on avoit de le voir Chrétien.

CHAPITRE III.

Il examine pourquoi on a d'autant plus de joye de la conversion des pecheurs, qu'on en desespéroit davantage ; & en aporte de tres-belles raisons.

6. **D**'Où vient donc, ô mon Dieu, que quand on a vû quelqu'un dans un extrême danger de se perdre, ou qu'on a même desespéré de son salut; on a plus de joye de le voir revenir à vous, que s'il n'avoit pas été en si grand danger, & qu'on eût toujours eu sujet d'en bien esperer? Vous-même, Pere de misericorde, vous êtes plus touché du retour & de la penitence d'un seul pécheur, que de la bonne vie de quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont point besoin de penitence. Il ne faut donc pas s'étonner du plaisir que nous sentons, quand nous lisons dans l'Evangile, quelle joye c'est pour les saints Anges, de voir la brebis égarée, reportée au troupeau sur les épaules du Pasteur: & la dragme retrouvée, & remise dans vos tresors, avec les conjoüissances & les acclamations des amies & des voisines de celle qui l'avoit perduë. Luc. 5. 7.

Ibid. 3.

Ibid. 9.

Ibid. 32.

C'est par la même raison, que nous ne saurions nous empêcher de verser des larmes de joye, toutes les fois que l'Eglise nous remet devant les yeux la parabole de l'enfant prodigue; & que sous la figure de la Fête qui se fit dans la maison de ce pere plein de tendresse, qui voyant revenir son second fils, s'écria, *Mon fils étoit mort, & le voila ressuscité; il étoit perdu & le voila retrouvé*; elle nous représente ce qui se passe dans la vôtre, quand un pecheur se convertit.

Comment il est vrai de dire que Dieu se réjouit de la conversion des pecheurs. C'est en nous, & dans vos saints Anges, qui ne sont Saints, non plus que nous, que par la charité qui les anime; qu'il est vrai de dire que vous vous réjouissez dans ces rencontres. Car, pour vous, vous êtes toujours le même: & il n'y a jamais aucune variation dans la connoissance; par où vous voyez les choses mêmes qui ne durent qu'un temps, & qui ne demeurent pas toujours dans le même état.

7. D'où vient donc que la joye de parvenir à la possession des choses qu'on aime, ou de les recouvrer après les avoir perduës, est tout autre que n'auroit été celle de les avoir toujours possédées? Car c'est ce qui se voit dans une infinité d'exemples; & on en trouve de toutes parts, qui rendent témoignage à cette verité.

Un General d'armée reçoit les honneurs du triomphe, après quelques victoires qu'il a remportées, & qu'il ne pouvoit remporter sans combattre: la joye qu'il a de son triomphe est d'autant plus grande, que le combat a été plus dangereux. Des gens qui sont sur mer se trouvent surpris de la tempête: les voila sur le point de faire naufrage, & il n'y en a aucun que l'horreur d'une mort prochaine ne fasse déjà pâlir: le calme revient-il: les voila dans une joye, & une joye proportionnée à la grandeur du péril qu'ils ont couru. Un homme est malade, & son poulx ne fait rien attendre que de

funeste, tous ceux qui s'intéressent à sa santé sont dans la consternation : mais dès qu'il vient à se trouver mieux, & qu'on le peut croire hors de danger : cet état où l'on le voit, & où sa foiblesse est encore si grande, qu'il ne sçauroit se soutenir, donne incomparablement plus de joye, qu'on n'en avoit, avant qu'il tombât malade, de le voir sur ses jambes, & en parfaite santé.

C'est toujours par quelque sorte de douleur *Le plaisir n'est à proprement parler, qu'un soulagement à quelque sorte de douleur.* qu'on achète les plaisirs même ordinaires de la vie; & ce n'est pas seulement par des douleurs involontaires, & qui soient de la pure institution de la nature ; c'est quelquefois par des douleurs recherchées, & qui sont de l'institution des hommes. On ne trouveroit nul plaisir à boire & à manger, si l'on n'avoit senti la douleur de la faim & de la soif : & ceux qui aiment à boire, mangent des choses salées, pour exciter une certaine ardeur, importune par elle-même, mais qui fait que l'on boit avec plus de plaisir. C'est encore par la même raison, qu'il est établi, qu'après qu'une fille est promise & fiancée, on laisse passer du tems avant de la donner à celui qui la doit épouser de peur que s'il n'avoit pas un peu soupiré pour l'avoir, il n'en fit moins de cas, après l'avoir épousée.

8. Ainsi, & dans les plaisirs honteux, & dans ceux qui sont permis & honnêtes, & dans l'amitié la plus pure, & dans la conversion même de ceux qui sont. figurez par cet enfant prodigue, dont le retour fit que son pere s'écria, *Mon fils étoit mort, & la voila ressuscité ; il étoit perdu & le voila retrouvé*, nous voions que la grandeur du peril que l'on échape, fait celle de la joye qui lui succede. D'où vient cela, mon Seigneur & mon Dieu ? *Luc. 15. 32.*

Pour vous, vous trouvez en vous-même une joye éternelle & inalterable, qui ne peut non plus augmenter que diminuer. Il y a même quelques-

une des vos créatures, qui jouissant de vous dès-à-présent, sont dans une joye qui n'est sujette à aucune sorte de changement. Mais dans cette basse region où nous sommes, d'où vient que par des retours continuels on retombe de la paix dans la guerre, & de l'abondance dans la defaillance ? Est-ce une condition que vous ayez attachée, à la nature de toutes ces creatures du dernier ordre, lorsque vous avez créé les différentes sortes de substances, qui toutes sont quelque chose de bon ; a & que depuis le haut du Ciel, jusqu'au centre de la terre ; depuis l'Ange, jusqu'au verminisseau ; depuis le premier mobile, jusqu'au moindre corps capable de mouvement, vous avez assigné à chacune son tems, sa place & sa durée, avec tant d'ordre, de proportion & de justice ?

O que ce que nous pouvons decouvrir des merveilles qui reluisent dans vos ouvrages, nous fait voir de grandeur en vous ; & que celles qui nous sont impenetrables, nous marquent de profondeur dans les trefors de vôtre Sagesse ? Vous êtes dans tout ce que vous avez fait, & vous ne vous en retirez jamais. Cependant, quand nous nous sommes une fois écartez de vous, combien avons-nous de peine à vous retrouver, & à retourner à vous ? ô Venez donc à nôtre secours, Seigneur, faites agir vôtre toute-puissance ; reveillez-nous, rapellez-nous à vous ; enlevez-nous, embrasez-nous ; attirez-nous par l'attrait de vos celestes douceurs, afin qu'un saint transport d'amour nous fasse courir vers vous.

a Coup en passant aux Manichéens.

b Le chap. 4. commence dès ici dans tous les autres éditions mais comme ces dernieres lignes ne sont qu'une suite de ce qui les precede immédiatement, & qu'elles n'ont nul raport à ce qui va suivre, il est clair que le commencement du chap. doit être où on l'a porté.

CHAPITRE IV.

Pourquoi la conversion des personnes celebres donne plus de joye que celle des autres. Ce qui fit que S. Paul prit ce nom là, au lieu de celui de Saul.

6. **C**ombien se trouve-t-il de gens, qui après avoir été dans un abîme d'aveuglement encore plus profond, que celui où Victorin avoit vécu, reviennent enfin à vous : parviennent, en s'aprochant de vous, au bonheur d'être éclairés de cette lumiere de vie, qui élève ceux qu'elle éclaire, à la glorieuse qualité de vos enfans ; Mais si ce sont des personnes peu celebres, la joye qu'on a de leur conversion est moins grande, je dis même parmi ceux qui les connoissent ; au lieu que quand ce sont des personnes de consideration, cette joye est d'autant plus grande pour chacun, que plus de gens y prennent part.

Pf. 33. 6.
Jean. 1.
12.

D'ailleurs, plus ceux qui se convertissent sont connus, plus leur exemple a de force, pour en attirer d'autres dans le chemin du salut. Ainsi, les Fideles ont d'autant plus de joye de la conversion de ceux-là, qu'elle porte consequence pour beaucoup d'autres. Car du reste, à Dieu ne plaise que dans vos saints Tabernacles on prefere les riches aux pauvres, & les nobles à ceux qui ne le sont pas ; puisque nous sçavons que pour confondre ce qu'il y avoit de plus élevé dans le monde, vous avez choisi ce qu'il y avoit de plus bas ; & que pour renverser & ancantir ce qui paroissoit être quelque chose, & quelque chose de grand, vous vous êtes servi de ce qu'il y avoit de plus meprisable, & que l'on comptoit pour rien.

Pourquoi la conversion des personnes de consideration donne plus de joie que celles des autres.
I. Cor. 1.
28.

Cependant, cet Apôtre qui se donne pour le moindre de tous & par la bouche duquel vous nous avez fait entendre ces paroles, ne prit le nom de *Paul*, au lieu de celui de *Saül*, qu'en memoire de la victoire signalée qu'il remporta, lorsque le

1. Cor. 1.
9.
Pourquoi saint Paul prit ce

nom-là au
lien de ce-
lui de
Saul.
Act. 13. 9.

Procoufus Paul, dompté par la force des armes spirituelles, avec lesquelles ce saint Apôtre combattoit, devint sujet du Roi des Rois; en faisant plier son orgueil, sous le joug doux & léger de ce divin Sauveur.

Qui sent
ceux que
le demon
tient le
mieux.

Et effet, la conversion des grands du monde est une conquête bien plus considérable sur l'ennemi, que celles des personnes du commun; puisque c'est lui enlever ceux qu'il tient le mieux, & par qui il en tient un plus grand nombre. Car il n'y en a point qu'il tienne si bien que les grands; parce qu'il les tient par l'orgueil, suite ordinaire de la grandeur; & comme ils ont beaucoup d'autorité dans le monde, il n'y en a point aussi par qui ils en tiennent tant d'autres.

Matth.
12. 29.
2. Tim.
21.

Comme donc la joie qu'on avoit de la conversion de Victorin, étoit d'autant plus grande, qu'on sçavoit que le demon s'étoit fait de son cœur comme une forteresse imprenable; & qu'il s'étoit servi de sa langue, comme d'un trait perçant, pour donner la mort à une infinité d'ames; il étoit juste que vos enfans & vos fideles parussent aussi d'autant plus touchés, de voir que nôtre Roi avoit enchaîné le fort armé; qu'il lui avoit enlevé ses dépouilles, & qu'après les avoir purifiées, il les avoit consacrées à vôtre honneur, & rendu utiles à vôtre service, & propres à toute sorte de bien.

CHAPITRE V.

Il est touché de ce qu'il avoit appris de Victorin, & sent un grand desir de suivre un si bel exemple. Sa volonté résiste encore, quoique son esprit fût gagné. Peinture admirable d'un homme qui ne sçait plus par où se défendre: mais qui n'a pas encore la force de suivre le bien qu'il connoît. Ce que l'accoutumance peut sur nous.

10. **I**E n'eus pas plutôt appris, de vôtre fidele serviteur Simplicien, ce que je viens de rapporter de la conversion de Victorin, que je me sen-
ris

tis touché d'un grand desir de suivre son exemple.
 Aussi étoit-ce dans cette vûë, que ce saint homme
 m'en avoit fait le recit , & lorsqu'il ajouta , que
 l'Empereur Julien ayant ôté aux Chrétiens , par
 un Edit public , la liberté d'enseigner la Rhetori-
 que, & tout ce qui regarde les Lettres humaines,
 Victorin s'étoit soumis avec plaisir à cette Loi,
 aimant mieux abandonner l'Ecole où l'on apprend
 à bien parler , que d'être infidelle à vôtres paroles
 éternelles , qui sçait rendre les langues des enfans
 même éloquentes; j'admirai sa force & son coura-
 ge : mais je n'admirai pas moins son bonheur,
 d'avoir trouvé une occasion de tout quitter pour ne
 plus penser qu'à vous.

Sag. 10.
 21.

C'est après quoi je soupirois : mais j'étois en-
 chaîné , non d'une chaîne extérieure , mais par
 ma volonté même , qui m'étoit une chaîne plus
 dure que le fer. Le démon s'en étoit rendu le maî-
 tre; & en avoit faite une chaîne dont il me tenoit
 lié. Car cette volonté ; en se déreglant étoit de-
 venue passion ; & à force que j'avois suivi cette
 passion , elle s'est tournée en habitude ; & faute
 de résister à cette habitude, elle étoit devenue ne-
 cessité ; & c'étoient comme autant d'anneaux,

Par quels
 degrez on
 devient
 esclave des
 péchés.

engagez les uns dans les autres , dont l'ennemi
 avoit composé cette chaîne , par où il me tenoit
 dans une cruelle servitude.

Cependant , il s'étoit déjà formé en moi une
 volonté nouvelle , qui commençoit à me faire de-
 sirer de vous servir , de ce culte tout gratuit que
 vous demandez; & de jouir de vous, ô mon Dieu, en

Etat de
 ceux qui
 sont en
 balance
 entre le
 bien & le
 mal.

qui seul on trouve un plaisir solide & durable. Mais
 comme cette nouvelle volonté ne faisoit, pour ainsi
 dire, que de naître , elle n'étoit pas encore assez
 forte pour vaincre l'autre, qui avoit toute la force
 qu'une longue habitude peut donner. Cependant
 ces deux volontés, l'une ancienne, & l'autre nou-
 velle, l'une charnelle, & l'autre spirituelle se com-

battoient dans mon cœur; & chacune le tirant de son côté, elles le mettoient en pieces.

11. C'est ainsi que ma propre experience me rendoit sensible la verité de cette parole de vôtre Apôtre : „ La chair forme des desirs contraires „ à ceux de l'esprit ; & l'esprit en forme de contraires „ à ceux de la chair. Mais enfin ces deux volontez, quelque contraires qu'elles fussent, n'étoient autre chose que moi-même. ^{Gal. 5. 17.} C'étoit moi qui voulois le bien que ma raison aprouvoit ; & c'étoit moi qui voulois encore le mal qu'elle condamnoit. Il est vrai qu'à l'égard du mal, je pouvois dire que ce n'étoit presque plus moi, puisque le mouvement qui me portoit de ce côté-là, étoit plutôt une violence que je souffrois, qu'une action que je fîsse de mon bon gré. Mais après tout, cette malheureuse acoutumance, qui me résistoit, n'avoit de force que ce que je lui en avois donné; & quoi- que j'eusse bien voulu ne pas être dans la servitude où je me trouvois, c'étoit volontairement que je m'y étois mis. Ainsi je n'avois aucun sujet de m'en plaindre ; puisque ce n'étoit qu'une suite & une juste punition de mon peché.

Ceux qui sont dans la servitude du peché n'ont de mal que celui qu'ils se font fait à eux-mêmes.

Je n'avois même plus l'excuse dont je me couvrois quelque tems auparavant ; & qui me faisoit croire, que ce qui m'empêchoit de renoncer à toutes les esperances du siecle, pour ne plus penser qu'à vous servir, c'étoit que la verité ne m'étoit pas encore assez connue : car elle me paroissoit clairement alors. Mais mon cœur, encore attaché aux choses de la terre, ne pouvoit se résoudre à y renoncer pour ne plus penser qu'à vous servir ; & je craignois de me voir libre, & hors de tous ces embarras, qui sont des suites inseparables de l'amour du monde, comme on devoit craindre de s'y jeter.

Belle peinture

12. Ainsi, je succombois sous le fardeau des engagements du siecle : j'en étois acablé, comme on

« Saint Augustin a toujours les Manichéens en vue.

C'est quelquefois d'un sommeil , dont on voudroit ^{de l'état}
 se tirer , mais à quoi on se laisse pourtant aller ^{de ceux}
 avec plaisir ; & les pensées par où je tâchois de ^{que le}
 m'élever vers vous , étoient à peu près comme les ^{poids du}
 efforts de ceux qui voudroient s'éveiller , mais ^{peché con-}
 qu'une extrême envie de dormir emporte , & fait ^{peche de}
 retomber dans le sommeil. Car de la même ma- ^{suivre ce}
 niere , qu'encore qu'il n'y ait personne qui voulût ^{qu'ils ont}
 toujours dormir ; & que de l'avis de tous ceux ^{de tous}
 qui ont du sens , l'état d'un homme éveillé vaille ^{mouve-}
 mieux que celui d'un homme qui dort , on se ^{mens.}
 trouve quelquefois si acablé de sommeil , qu'on ne ^{La convic-}
 sçauroit y résister , & qu'on s'y laisse même aller ^{tion de}
 avec plaisir , quoiqu'on soit fâché de ne pouvoir ^{l'esprit ne}
 s'en tirer ; ainsi , quelque persuadé que je fusse , ^{sert de}
 étoit sans comparaison meilleur pour moi , de ^{rien , tant}
 faire de votre saint amour la seule regle de ma ^{que le}
 vie , que de suivre les mouvemens de ma cupidité ; ^{cœur trou-}
 les fausses douceurs de cette cupidité , qui me do- ^{ve plus de}
 minoit , quoique je la condamnasse , prévalaient ^{douceur}
 sur ce que j'approuvois , & qui avoit déjà pris le ^{dans le}
 dessus dans mon esprit. ^{mal que}
 dans le bien.

Votre voix secrète me disoit à toute heure :
 „ Sortez du sommeil où vous êtes : levez-vous
 „ d'entre les morts , & Jesus-Christ vous éclairera ;
 & vous me faisiez voir clairement , que vous ne
 me disiez rien que de salutaire & de vrai. Ainsi , ne
 sachant plus par où me défendre , contre la convic-
 tion intérieure que j'avois de la vérité ; j'étois ré-
 duit à dire , comme ces paresseux que l'on tâche
 d'éveiller : „ Laissez-moi encore un moment : tout
 „ à l'heure , tout à l'heure : Mais cette heure ne
 venoit point , & ce moment n'avoit point de fin.

A quoi me servoit-il donc , d'être parvenu à me
 plaire dans votre loi , selon l'homme intérieur ;
 puis qu'une autre loi , qui résidoit dans mes mem-
 bres , combattoit la loi de mon esprit ; & m'asser-
 roit à cette loi de péché , que je portois en moi-
 Rom. 7. 23.

Ce que c'est que ce que saint Paul appelle la loi du péché. même ? Et qu'est-ce que cette loi de péché, si non la force de l'acoûtumance ; qui vient enfin au point de nous dominer , & de nous emporter malgré nous ? Et c'est une punition que nous avons bien meritée ; puisque c'est volontairement que nous nous sommes mis sous le joug de ce tiran. Qu'y avoit-il donc, qui pût me tirer de ce misérable état , & me délivrer du corps de cette mort ; sinon le secours de vôtre grace , par Jesus-Christ nôtre Seigneur ?

Rom. 7.
24.

CHAPITRE VI.

Ce qui se passa dans la visite que Pontitien lui rendit. Ce que cet homme lui aprit de S. Antoine ; & de la conversion admirable de deux Officiers de l'Empereur , par la lecture de la vie de ce bienheureux Solitaire.

15. **I**E dirai ici, à la gloire de vôtre nom , mon Seigneur & mon Dieu, mon soutien & mon Redempteur, de quelle maniere vôtre misericorde me mit audessus de la foiblesse que j'avois de ne pouvoir me passer de femme, & me tira de la servitude de tous les engagements du siecle.

Etat de S. Augustin, un peu avant sa conversion Je continuois dans mon train ordinaire de vie ; & mes inquiétudes allant toujors en augmentant, je soupirois nuit & jour en vôtre presence ; ayant soin de me trouver à l'Eglise , autant que me le pouvoient permettre les ocupations dont le poids me faisoit gemir.

Nous demeurions ensemble, Alipe , Nebride & moi. Le premier, après avoir servi par trois diverses fois , en qualité d'Assesseur du Magistrat, étoit alors de loisir , & atendoit quelque nouvelle occasion de faire trafic des conseils que la connoissance qu'il avoit de la Jurisprudence le mettoit en état de donner ; comme de mon côté je faisois trafic de la science de bien parler, ou plutôt de ce que les leçons d'un Maître peuvent contribuer à la faire aquerir.

L'autre enseignoit la Grammaire, à la place de Verecundus, Citoyen de Milan, & nôtre ami intime, qui nous avoit conjurez par toute l'amitié que nous avions pour lui, que quelqu'un de nôtre troupe voulût bien lui prêter ce secours, dont il avoit alors un besoin pressant. Ainsi, ce ne fut pas l'esperance du gain, ni d'aucun autre avantage, qui fit que Nebride prit ce parti-là : car s'il avoit voulu faire profession d'enseigner, il étoit capable de beaucoup plus. Mais comme c'étoit le meilleur homme du monde, & qui savoit le moins résister aux prières de ses amis, il le fit par pure complaisance pour nous. Il le faisoit avec beaucoup de circonspection, affectant de demeurer inconnu aux grands du siècle ; & évitant avec soin tout ce qui auroit pû troubler son repos, & alterer tant soit peu la tranquillité de son esprit, qu'il vouloit se conserver libre, & en état de profiter de tout ce qu'il pouvoit avoir de loisir ; pour s'instruire par la lecture, par la méditation, ou par l'entretien, de ce qui a rapport à la véritable sagesse.

24. Il arriva donc un jour, qu'un de nos compatriotes d'Afrique, nommé Ponticien, qui étoit de la Cour de l'Empereur, & en grande considération auprès de lui, vint à nôtre logis pour nous voir, sur quelque chose qu'il desiroit de nous. Il ne trouva qu'Alipe & moi ; Nebride ayant été obligé de sortir ce jour là pour quelque affaire dont je ne me souviens pas. Nous prîmes des sieges, pour entrer en conversation ; & Ponticien ayant aperçû un livre sur une table à jouer, qui étoit devant nous ; il le prit, & l'ayant ouvert, il fut surpris de voir que c'étoit les Epîtres de saint Paul : car il croyoit que ce seroit quelqu'un de ces livres qui regardent la profession acablante que je faisois. Aussitôt tournant les yeux vers moi, avec un souris de conjoüissance, il me dit qu'il avoit été agréablement surpris, de trouver un tel

livre devant moi , & il n'y en avoit pas même trouvé d'autre : car il étoit Chrétien , & de ceux qui vous servent fidèlement; fort assidu à la priere, à quoi il donnoit beaucoup de tems , prosterné dans l'Eglise , devant vôtre divine Majesté. Je lui répondis, que je faisois alors mon étude principale de l'Ecriture sainte, & sur cela , de discours en discours, il vint à nous parler d'Antoine, ce fameux Solitaire d'Egypte , qui étoit déjà célèbre parmi vos fidèles serviteurs; mais dont nous n'avions point encore entendu parler. Ce fut ce qui donna lieu à Pontitien de s'étendre davantage, pour nous le faire connoître à fonds , ne pouvant se lasser d'admirer, que le nom d'un si grand homme ne fût pas encore venu jusqu'à nous. Nous admirions de nôtre côté ces merveilles de vôtre grace, que vous aviez fait éclater dans cette sainte société, où se conserve le dépôt de la véritable Foi, c'est-à dire, dans l'Eglise Catholique Car c'étoient des choses dont la vérité étoit établie d'une manière à ne pouvoir être contestée ; & la mémoire en étoit encore si fraîche , qu'on pouvoit presque les mettre au rang de ce qui s'étoit passé de nos jours. Nous étions donc dans l'admiration de part & d'autre: nous, des grandes choses que Pontitien nous disoit; & lui , de ce qu'elles nous étoient nouvelles.

15. De là il tomba sur ce grand nombre de Monasteres , qui ont rendu les deserts fertiles en fruits de sainteté ; & d'où la vie si pure de tant de saintes ames fait exhaler une odeur toute celeste, qui monte jusqu'au thrône de vôtre gloire. Tout cela nous étoit tellement inconnu , que nous ne sçavions pas même qu'à Milan , où nous étions, il y avoit hors la ville un Monastere, où un grand nombre de gens de bien vivoient ensemble comme freres, sous la conduite d'Ambroise.

Nous écoutions Pontitien dans un profond si-

lence, & avec la plus grande attention du monde; & lui, continuant son discours nous conta, qu'é-
 tant à Treves, à la suite de l'Empereur, trois de *Belle Histoire.*
 ses amis & lui s'en allerent se promener une après
 dînée, dans des Jardins qui touchoient aux mu-
 railles de la ville: pendant que l'Empereur pre-
 noit le divertissement des spectacles du Cirque,
 Ponticien prit d'un côté, avec un des trois; & les
 deux autres d'un autre. Ceux-ci faisant chemin,
 sans prendre garde où ils alloient, rencontrèrent
 une pauvre cabane, où s'étoient retirez quelques-
 uns de vos serviteurs, munis de cette pauvreté
 d'esprit, à laquelle le Royaume du Ciel est promis *Matt. 5. 2.*
 pour recompense. Ils y trouverent la vie d'Antoi-
 ne, & l'un d'eux s'étant mis à la lire, se sentit tout
 d'un coup rempli d'admiration pour la vertu si ex-
 traordinaire de ce saint homme, & touché d'un
 grand desir d'embrasser ce genre de vie, pour ne
 plus penser qu'à vous servir, & de quitter pour
 cela l'emploi qu'il avoit auprès de l'Empereur:
 car ils étoient, lui & son compagnon, de ceux
 qu'on appelle, Agens des affaires du Prince. Etant
 donc déjà tout embrasé du feu de vôtre saint a-
 mour; & touché de cette honte salutaire, que ceux
 qui commencent de revenir à eux-mêmes, ne
 manquent jamais de ressentir, il entra tout d'un
 coup dans une sainte colere contre lui même; &
 jettant les yeux sur son ami: „ A quoi songeons-
 „ nous, lui dit il? que prétendons-nous, par toutes
 „ les peines que nous nous donnons, & qu'est-ce
 „ qui nous atache à la Cour? Y pouvons-nous rien
 „ esperer de plus, que de devenir amis de l'Empe-
 „ reur! Et quand nous serions parvenus à ce point-
 „ là; qu'y a-t-il de plus fragile qu'une telle fortu-
 „ ne? combien de perils expose-t-elle? & combien
 „ en faut-il essuier, pour arriver à cet état, le plus
 „ dangereux de tous? Mais quand pouvons-nous
 „ esperer de nous y voir? O qu'il en coûte bien

„ moins pour être ami de Dieu ! il n'y a qu'à le
Une vraie „ vouloir ; & si je le veux, je le ferai dans ce mo-
conversion „ ment. Après avoir parlé de la sorte, il se remit
ne se fait à lire, plein du dessein qu'il venoit de concevoir ;
point sans de mener une vie toute nouvelle ; & agité de
de grandes mille secousses, qui étoient comme les douleurs
agitations. de l'enfantement.

Merveil-
leux chan-
gement, &
qui mar-
que bien
la force de
la grace.
 Cependant à mesure qu'il continuoît de lire, son cœur se changeoit, sans que personne en vît rien que vous ; & se défaisoit de l'amour du monde, comme il parut incontinent. Car après avoir encore lû quelque tems, avec une agitation intérieure qui le faisoit fremir, il vit clairement enfin quel étoit le bon parti ; & résolut de le suivre.

„ Etant donc déjà tout à vous, il dit à son ami ;
 „ c'en est fait : me voilà dépris de tout ce qui a
 „ fait jusques ici l'objet de nos esperances. Je suis
 „ résolu de servir Dieu dans ce lieu-ci, & de com-
 „ mencer dès ce moment. Si vous ne vous sentez
 „ pas en disposition d'en faire autant, au moins ne
 „ vous opposez point à mon dessein. L'autre répon-
 „ dit ; qu'il vouloit avoir sa part à une si grande gra-
 „ ce, & lui tenir compagnie dans la sainte milice où
 „ il entroit ; & tous deux commencèrent dans le mo-
 „ ment, à bâtir cette tour, dont J. C. parle dans l'E-
 „ vangile ;* ayant devant eux le fonds qui est neces-
 „ saire pour cela, & qui ne consiste que dans le cou-
 „ rage de quitter tout ce qu'on a pour vous suivre.

Quel est
le fonds
nécessaire
pour bâtir
cette tour
dont Je-
sus-Christ
parle dans
l'Evangi-
le.

* Luc. 14
 28.

Cependant Pontilien, & celui qui se promenoit avec lui d'un autre côté, ne sçachant ce que ces deux-ci étoient devenus, les cherchoient de toutes parts, & les ayant enfin trouvez dans cette cabane, ils leur dirent qu'il se faisoit tard, & qu'il falloit se retirer. Eux leur firent part de la résolution qu'ils venoient de prendre, & leur conterent ce qui en avoit été l'occasion, les priant, s'ils n'étoient pas en disposition de l'imiter, qu'au moins ils ne se missent point en devoir de la combattre,

Ceux-ci ne se trouvant point changez, ni disposez à suivre un si grand exemple, pleurerent au moins leur malheur ; & après les avoir felicitez de leur sainte resolution , & s'être recommandez à leurs prieres , ils retournerent au Palais de l'Empereur, ayant toujors le cœur ataché à la terre ; & les autres se tinrent dans cette cabane , n'ayant plus de pensées que pour le Ciel. Ils étoient tous deux sur le point de se marier , & même déjà fiancez ; & celles qu'ils devoient épouser, ayant sçu le parti qu'ils avoient pris, en prirent un tout semblable ; & vous consacrerent leur virginité.

CHAPITRE VII.

Ce que Dieu faisoit en lui, à mesure que Ponticien lui parloit. De quelle maniere il se reprochoit à lui-même ses égaremens & ses lâchetes. Peinture admirable de ce qui se passe dans le cœur d'un homme qui voit la lumiere, & qui la voudroit suivre , mais qui n'en a pas la force.

16. **V**oilà ce que Ponticien nous conta ; & à mesure qu'il parloit, vous aviez soin de me montrer à moi-même, malgré que j'en eusse ; car je m'en détournois pour ne me point voir ; mais vous faisiez en sorte que de quelque côté que je tournasse les yeux, je me trouvois toujours moi-même ; sans pouvoir m'empêcher de voir, combien il y avoit en moi de difformité , de dépravation, d'ordures, de taches, & d'ulceres. Cette vûe me donnoit de l'horreur : mais où autois-je pu m'enfuir , pour éviter de me voir moi-même ? J'avois beau détourner mes yeux , Ponticien continuoit toujours son discours , & vous ne cessiez point de me montrer à moi-même ; & pour me faire mieux voir mon iniquité, & m'en donner de la haine , vous me la portiez jusques dans les yeux. Elle m'étoit assez connue, mais je ne voulois point la voir ; & je faisois tout ce que je pouvois pour me la cacher & pour l'oublier.

17. Cependant mon cœur s'embrasoit d'amour pour ceux dont on me parloit ; & comme je ne pouvois m'empêcher d'admirer ces mouvemens

Pour se convertir, il faut commencer par avoir de l'horreur de soi-même.
de piété si vifs & si salutaires, qui les avoient portez à s'abandonner à vous sans réserve, pour trouver dans les remèdes de vôtre grace la guérison de leurs maux, je ne pouvois aussi m'empêcher de comparer leur état au mien , & l'horrible différence que je trouvois entre l'un & l'autre , me donnoit pour moi-même une haine qui alloit jusques à l'exécration.

** Liv 3. Chap 4. Monno. 7.*
Je considérois combien il s'étoit passé de tems, depuis cette dix neuvième année de mon âge , où j'avois commencé d'être touché de l'amour de la sagesse , en lisant l'Hortense de Cicéron : * car il y avoit pour le moins douze ans , & je différois encore de renoncer à tout ce qu'on peut se promettre d'heureux sur la terre , pour ne plus penser qu'à aquerir ce précieux trésor , dont non seulement la possession : mais même la simple recherche , est préférable à tous les trésors , à tous les Royaumes , & à tous les plaisirs du monde.

On feroit bientôt guéri, si on ne craignoit point de l'écarter.
Dés ma plus grande jeunesse , je vous avois demandé la chasteté , misérable que j'étois , & plus misérable qu'on ne sçauroit jamais dire. Je vous avois dis plusieurs fois : Donnez-moi le don de chasteté & de continence; mais que ce ne soit pas encore sitôt , ajoutois je : car je craignois que vous ne fussiez trop prompt à m'exaucer ; & que vous ne me guérissiez plutôt que je ne voulois de la maladie de l'impureté ; aimant bien mieux le plaisir de le satisfaire , que le bonheur d'en être défait. Par dessus cela , je m'étois jetté dans les routes égarées d'une superstition sacrilège , où je ne voyois rien de solide ni de certain ; mais que je croyois préférable à d'autres choses , que je combattois avec animosité , au lieu de m'en instruire avec piété.

18. Delà j'étois tombé dans un autre état : où je croyois que ce qui me faisoit differer de renoncer à toutes les esperances du siecle, pour ne plus suivre que vous, c'étoit que la voye par où il falloit marcher , ne m'étoit pas encore assez clairement connue. Mais le jour étoit enfin arrivé, que je me voyois moi-même à nud ; & ma conscience me disoit : Où sont presentement vos excuses ? Vous disiez que ce qui vous empêchoit de vous défaire du poids de tant de vaines ataches, c'étoit que la verité ne vous paroïssoit pas encore avec assez de certitude. Vous la voyez presentement, dans un degré d'évidence qui ne vous laisse plus aucun doute ; & vous portez encore ce malheureux fardeau : pendant que d'autres , qui n'ont pas consumé comme vous des dizaines d'années, à creuser & à méditer les choses ; & qui ne se sont point fatigué l'esprit par tant de sortes de discussions, se trouvent libres, & en état de prendre leur vol vers le Ciel. Voilà quelles étoient les pensées & les mouvemens , dont mon cœur étoit agité, pendant que Ponticien nous parloit ; & elles étoient accompagnées d'une confusion que je ne pouvois porter, & qui me donnoit de l'horreur de moi-même.

Il se retira enfin, après nous avoir dit tout ce que je viens de rapporter , & avoir réglé l'affaire qui l'avoit obligé de nous venir chercher. Et que ne me dis-je point à moi-même , quand je me vis seul ? Quels reproches ne me fis-je point ? que ne mis-je point en usage pour me piquer moi-même ; & pour tirer mon ame de son engourdissement, afin qu'elle se laissât aller au mouvement qui me portoit vers vous ; & qu'elle ne résistât plus aux efforts que je faisois pour vous suivre ? Cependant elle résistoit toujours quoiqu'elle ne sçût plus par où se défendre : car tout ce qu'elle avoit acoustumé d'alléguer en faveur de sa pareille étoit épuisé.

*Belle
peinture
de l'état
d'un hom-
me dont le
cœur résis-
te encore,
quoique
son esprit
soit con-
vaincu de
la verité.*

Mais quoiqu'elle fût sans réplique, elle demeurait tout tremblante; craignant comme la mort ce qui devoit arrêter le cours de ces malheureuses passions, à quoi l'acoutumance l'avoit livrée; & qui la consumant peu à peu, la conduisoient à la mort.

CHAPITRE VIII.

Ce qu'il dit à Alipe dans le trouble où il étoit. Quelles furent ses agitations intérieures dans le jardin où il s'étoit retiré. À quoi il tenoit que la volonté qu'il avoit d'être à Dieu n'eût son effet.

Le changement du cœur ne se fait point sans de grandes agitations.

19. **D**Ans la violence de l'agitation où me mettoit cette guerre intestine; que je venois d'exciter contre moi-même, & dont mon cœur étoit le theatre, je me tournai vers Alipe; & avec un visage où le trouble de mon ame étoit peint: „ Qu'est ce donc que ceci, m'écriai-je? Qu'est-ce „ que nous venons d'entendre? Quoi des ignorans „ s'élèvent, & s'emparent du Ciel; & nous, avec „ toute nôtre science, nous sommes assez misérables & assez lâches, pour demeurer abîmés dans „ la chair & dans le sang! Est-ce parce que de tels „ gens ont pris le devant, que nous avons honte „ de les suivre? & ne devrions-nous pas plutôt „ mourir de honte, de n'avoir pas même le courage „ de les suivre, & de faire ce qu'ils ont fait? Voilà „ à peu près ce que je lui dis; & lui, me regardoit sans rien dire, tout surpris de l'état où il me voyoit: car je parlois d'un ton de voix tout extraordinaire; & mon front, mes yeux, mes joues, la couleur de mon visage, & le changement de ma voix, en disoient encore plus que mes paroles; & faisoient assez connoître ce qui se passoit dans mon cœur.

Comme l'agitation où j'étois ne me permettoit pas de demeurer en place, je me levai tout à coup d'auprès d'Alipe, & m'en allai dans un petit jar-

din, qui dépendoit de nôtre logis; & dont nous avions l'usage comme de tout le reste: car le maître de la maison nous l'avoit laissée toute entière. Le trouble de mon cœur me porta donc dans ce lieu-là, où je crus que je serois moins en danger d'être interrompu, dans l'ardeur du combat où j'étois entré contre moi-même. Il n'y avoit que vous, ô mon Dieu, qui sçussiez quelle en devoit être l'issuë; & qui vissiez que la fureur dont j'étois transporté, devoit me conduire à la sagesse; & que l'agonie où j'étois, bien loin de me donner la mort, me serviroit d'entrée à la véritable vie. Pour moi, je ne voyois que le mal qui étoit en moi; & je ne savois rien du bien qui étoit sur le point d'y être.

Alipe me voyant aller au jardin, y vint sur mes pas avec moi; sachant bien que je comptois d'être seul, quand je n'étois qu'avec lui; & n'ayant garde de me quitter, dans l'état où il me voyoit. Nous nous allâmes le plus loin de la maison que nous pûmes. J'étois tout à fait hors de moi; & je fremissois d'indignation contre moi-même, de ce que je refusois encore de me rendre à vous, & de me soumettre à ce que vous demandiez de moi, ô mon Dieu; quoique toutes les puissances de mon ame me criassent tout d'une voix, qu'il n'y avoit de bon parti que celui-là; & qu'elles portassent jusqu'au Ciel l'avantage d'une démarche si heureuse & si salutaire. Il ne falloit pour la faire, ni vaisseaux, ni chariots, ni chevaux. il ne s'agissoit pas même de faire autant de pas que j'en avois fait, pour venir dans ce jardin. Car pour aller à vous; ô mon Dieu, & même pour y arriver; il ne faut autre chose que le vouloir; mais d'une volonté pleine & entière; & non pas d'une demi-volonté, qui ne fait que se débattre, & luter contre elle-même, par les divers mouvemens qui la partagent, & dont les uns la tirent en bas, pendant que les autres la portent en haut.

C'est

beaucoup

que l'es-

prit soit

convaincu,

mais ce

n'est pas

tout.

C'est

pour

se porter

à Dieu.

A quoi

presque

tout le

monde en

demeure.

En matieres d'actions exterieures & corporelles , il y en a quelquefois que l'on ne scauroit faire, quoiqu'on le veuille; soit parce qu'on manque des membres necessaires pour cela , ou parce qu'ils sont malades , affoiblis , ou enchainez , ou par quelque autre sorte d'empêchement. Ainsi, quoique dans tout ce que me fit faire l'agitation où j'étois, comme de m'arracher les cheveux, de me donner des coups par la tête , de prendre mes genoux à deux mains , il n'y eut rien qui ne fût un effet de ma volonté ; elle auroit pû n'être pas obéie, si quelque obstacle exterieur m'avoit lié les bras & les mains.

Ce que nous apelons ne pouvoir faire le bien, n'est autre chose que ne le vouloir pas faire.

D'où vient donc, qu'en même tems que je faisois, si aisément, tant de choses où il y avoit difference, entre pouvoir & vouloir; je ne faisois pas ce que j'aurois sans comparaison mieux aimé, & qu'il ne falloit que vouloir pour le pouvoir ; Car pouvoir, à cet égard, n'étoit autre chose que vouloir ; & il auroit été aussi peu possible de le vouloir sans le pouvoir, que de le vouloir, sans le vouloir. Il ne falloit donc que le vouloir, pour le pouvoir ; & ç'eût même été le faire que de le vouloir. Cependant , il ne se faisoit point , quoique je le voulusse ; & en même tems que mon ame étoit si bien obéie au dehors , & que mes bras & mes mains suivoient avec tant de promptitude le moindre mouvement de sa volonté; elle ne l'étoit point au dedans d'elle-même , sur ce qu'elle desiroit si ardemment, & qu'il ne s'agissoit que de vouloir.

CHAPITRE IX.

Comment il se peut faire, que l'esprit, qui a tant de pouvoir sur le corps, en ait quelquefois si peu sur lui-même.

11. **N**'Y a-t-il pas là quelque chose de monstrueux; & d'où est-ce que cela peut venir ? Éclairez-moi par vôtre miséricorde, Seigneur ? Faites que je puisse pénétrer assez avant, dans

l'abîme des miseres des hommes , & de ces punitions cachées , qu'ont meritè les enfans d'Adam, pour trouver la cause d'un effet si extraordinaire.

L'esprit commande quelque chose au corps , & il est obéi sur le champ : l'esprit se commande quelque chose à lui-même , & il n'est point obéi. L'esprit commande à la main de se mouvoir , & l'obeissance de la main est si prompte , qu'à peine peut-on remarquer que le commandement de l'esprit ait précédé, quoique l'esprit & la main soient choses tout differentes , puisque l'un est esprit , & que l'autre est corps : l'esprit se commande à lui-même de vouloir de certaines choses, & il ne s'en fait rien; quoique ce qui reçoit le commandement & ce qui le fait , ne soit que la même chose.

N'y a t-il pas là quelque chose de monstrueux, encore une fois: & d'où est-ce que cela peut venir? Car enfin, cet esprit qui se commande à lui-même de vouloir une certaine chose la veut déjà ; autrement il ne se la commanderait point. D'où vient donc qu'elle ne se fait pas? c'est qu'il ne commande qu'à demi , parce qu'il ne veut qu'à demi. Il ne commande, qu'autant qu'il a de volonté que la chose soit; & son commandement ne demeure sans effet, que parce qu'il y a une partie de sa volonté qui s'y oppose. Car ce n'est pas à un autre que l'esprit commande de vouloir , c'est à lui-même ; & puisqu'il en est encore à se commander de vouloir , il est clair qu'il ne veut pas encore de toute sa volonté. Or tant que sa volonté n'est pas entiere, son commandement ne l'est pas non plus. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il demeure sans effet. Et ce partage de la volonté en est tellement la seule cause; que si la volonté étoit entiere, ce que que l'esprit commande seroit déjà ; & il n'auroit pas besoin de commander.

Ce qui paroïssoit si monstrueux ne l'est donc point; & ce qui fait que l'ame se trouve ainsi par-

Pourquoi nous ne faisons pas le bien même que nous voulons.

Ce qui
empêche
que la ve-
rité ne fai-
se son effet
en nous.

tagées par deux volontez contraires ; c'est qu'é-
tant malade , & apesantie par le poids de l'acou-
tumance , qui l'atire en bas ; elle n'est emportée
qu'à demi , par celui de la verité qui la tire en
haut. Car ces deux differens mouvemens font en
elle comme deux volontez differentes ; & ce qui
en manque à l'une, & qui empêche qu'elle ne soit
entiere , est précisément ce qui fait l'autre.

CHAPITRE X.

*Digression contre les Manichéens. Combien ils ont de tort de
vouloir que le combat de deux volontez opposées, qui se ren-
contrent quelquefois dant un même homme , viennent de
deux natures differentes.*

22. **Q**U'ils perissent , comme ils perissent en
effet ; & qu'ils soient pour jamais chassez
de devant vous, ô mon Dieu, ces conteurs de fa-
bles, ces malheureux seducteurs, * à qui ce com-
bat de deux volontez, qui nous tiennent quelque-
fois en balance, entre le bien & le mal, fait conclu-
re qu'il y a donc en nous deux esprits de differen-
te nature , l'un bon & l'autre mauvais. Ce sont
eux-mêmes qui sont mauvais , dés-là qu'ils tien-
nent une doctrine si impie. Mais cela n'empêche
pas , que s'ils revenoient à des sentimens plus
droits, & qu'ils se rendissent à la verité, ils ne de-
vinssent bons , de méchans qu'ils sont presente-
ment ; en sorte qu'on pourroit alors leur appliquer
ces paroles de vôtre Apôtre : „ Vous n'étiez autre-
fois que tenebres : mais vous êtes presentement
„ lumiere dâs le Seigneur. Au lieu que pour vouloir
être lumiere, non dans le Seigneur, mais par eux-
mêmes, (car c'est le vouloir que de soutenir cōme
ils font, que la substance de l'ame de l'hōme est la
même que celle de Dieu) ils ne sont jusqu'à pre-
sent que tenebres, & tenebres d'autant plus épaisses,
que l'excès de leur orgueil les éloigne davan-

* Les Ma-
nichéens.

3 Rm. 8.

tage de vous, ô mon Dieu, lumière véritable dont Jean. 10. tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés.

Prenez donc garde à ce que vous dites , malheureux que vous êtes ; & si vous voulez n'être pas couverts d'une confusion éternelle , rougissez presentement de vôtre égarement ; & approchez-vous de cette lumière , afin qu'elle vous éclaire. Ps. 33. 6. Dans le tems que j'étois en balance, si je me consacrerois tout entier au service de mon Dieu, comme je l'avois résolu il y avoit long-tems ; c'étoit moi-même qui le voulois, & qui ne le voulois pas. C'étoit moi-même assurément ; puisque je n'étois ni pleinement résolu de le faire , ni pleinement résolu de ne le pas faire ; & c'est ce qui faisoit que je disputois contre moi-même , & qu'il y avoit de la division dans mon cœur. Mais quoi qu'elle y fût contre mon gré , ce n'étoit pas une preuve qu'il y eût en moi quelque nature étrangère, qui m'empêchât de vouloir le bien ; & cela ne faisoit que rendre sensible l'état où la mienne a été réduite par le péché. Aussi cette division de moi-même contre moi-même, n'étoit-elle pas tant un effet de ma volonté , que du péché qui habitoit en moi ; & qui étoit la punition d'un autre péché bien plus libre, à quoi je participois comme enfant d'Adam.

Si nous ne sommes pas maîtres de nôtre cœur, nous ne devons nous en prendre l'un qu'à nous-mêmes.

Rom. 7. 17.

23. Car s'il falloit admettre autant de natures contraires l'une à l'autre, qu'il y a quelquefois en nous de volontez qui se combattent , il s'en trouveroit bien plus de deux. Que quelqu'un soit en balance, s'il ira à l'assemblée des Manichéens, ou au theatre ; ils diront tout aussitôt ; voilà deux différentes natures , dont l'une tire cet homme d'un côté , pendant que l'autre le tire de l'autre ; car d'où pourroit venir cette incertitude , qui le tient en suspens entre deux volontez contraires ? Pour moi , je dis que ces deux volontez sont

mauvaises; & que celle qu'on auroit d'aller à leur assemblée l'est tout autant, que celle qu'on auroit d'aller au theatre: eux au contraire soutiennent, que la premiere ne peut être que bonne.

Mais que diront-ils d'un Catholique, qui seroit en balance, s'il iroit à l'Eglise ou au theatre? Car il faut, ou qu'ils avoient que la volonté qui porte à l'Eglise ceux qui font profession de nôtre sainte religion, & qui ont été faits participans de ses miseres, est une bonne volonté, ce qu'ils font bien éloigner d'avouer; ou qu'ils disent que dans un même homme il y a deux mauvaises natures qui se combattent; & si cela est, il n'est donc pas vrai, comme ils le prétendent; qu'il n'y en a que deux en tout, l'une bonne, & l'autre mauvaise; ou enfin qu'ouvrant les yeux à la verité, ils reconnoissent que quand nous sommes ainsi en balance, entre le bien & le mal, ce n'est qu'une même ame, qui est combatuë par deux volontez contraires.

24 Qu'ils ne disent donc plus, lorsqu'ils remarquent, dans un même homme, ce combat de deux volontez opposées; l'une bonne, & l'autre mauvaise, que ce sont deux esprits contraires l'un à l'autre, de deux substances contraires, l'une bonne & l'autre mauvaise, & produits par deux principes contraires. Car vôtre verité les confond & le condamne: puisqu'il arrive souvent, que deux mauvaises volontez se combattent, sans qu'on admette pour cela deux mauvais esprits dans un même homme.

Ne se peut-il pas faire, par exemple, qu'un homme soit en balance, si ce sera par le fer ou par le poison, qu'il fera nourrir son ennemi; s'il envahira le bien de celui-ci, ou celui de celui-là, ne pouvant faire l'un & l'autre en même tems; s'il obéira à la volupté, qui le sollicite de faire une certaine dépense, ou à l'avarice, qui lui conseille de garder son argent, s'il ira au Cirque, ou au Thea-

tre , lors que dans un même jour , il y a quelque chose à voir de part & d'autre; enfin s'il ira voler quelque chose dans la maison de quelqu'un , & s'il profitera d'une occasion qui paroît favorable pour cela; ou si trouvant moyen d'aller corrompre la femme d'un autre , il ne prendra pas plutôt ce parti-là ? Car il est tres-possible , qu'on ait tout cela sous la main en même tems, & qu'on se sente également porté à chacune de ces méchantes actions, quoiqu'on ne puisse les exécuter toutes à la fois. Ainsi , voilà quatre volontez opposées qui se combattent , & qui mettent un cœur en pieces. Il s'en peut même trouver davantage , par le grand nombre de choses à quoi la cupidité se peut porter. Cependant les Manichéens n'admettront pas pour cela tout autant de différentes substances dans un même homme.

Il faut dire la même chose en matière de volontez , bonnes de leur nature , mais pourtant différentes , & contraires les unes aux autres. Car je leur demande, si ce n'est pas une bonne chose, que de prendre plaisir à lire saint Paul ; & si ce n'en est pas une bonne , que d'en prendre à chanter avec modestie des Cantiques de pieté; & si ce n'en est pas encore une bonne , que d'en prendre à expliquer l'Evangile ? Ils diront sans doute, que dans tout cela il n'y a rien que de bon. S'il arrive donc, qu'on se sente porté à ces trois choses tout à la fois , ne sera-t-on pas combattu par autant de volontez différentes , qui tiendront en balance entre les trois ? Car quoiqu'il n'y ait rien que de bon dans ces différentes volontez ; elles ne laisseront pas de se combattre l'une l'autre , jusqu'à ce qu'on ait pris parti ; & que la volonté , jusques-là partagée entre ces trois choses , se porte tout entière en une des trois. Il en est de même , lors que d'un côté on se sent porté en haut par l'amour des choses éternelles ; & que de

Etat d'une ame qui balance entre le bien & le mal.

l'autre on se sent tité en bas, par quelque plaisir ou quelque avantage passager. C'est une même ame qui veut l'un & l'autre, mais qui ne veut ni l'un ni l'autre de toute sa volonté ; & c'est ce qui fait qu'elle est dans des agitations qui la déchirent : ce que les lumieres de la verité lui font préférer à tout, la tirant d'un côté ; & l'amour des choses dont la force de l'acoutumance ne lui permet pas de se déprendre, la tirant de l'autre.

CHAPITRE XI.

Il continue de décrire ses agitations dans ce jardin, & fait une peinture admirable du combat de ses anciennes ataches contre sa volonté nouvelle, & des mouvemens secrets par ou elle se trouva fortifiée, & en état de prendre enfin le dessus.

25. **V** Oilà précisément où j'en étois, & dans les cruelles agitations qui me faisoit souffrir cette contrariété de volontez, je me condamnois moi-même, bien plus fortement que je n'avois fait jusqu'alors ; me roulant & me debattant dans mes liens, pour tâcher d'achever de les rompre : car ils étoient presque réduits à un filer ; mais c'étoit encore assez pour me retenir.

Tout de meure, pour peu que le cœur tienne encore au mal. Tant qu'il reste quelque sorte d'attachement au mal, on ne doit pas se compter guéri.

De vôtre côté, Seigneur, vous étiez sur moi la verge à la main ; & vôtre misericorde, d'autant plus grande qu'elle étoit plus severe, me pressoit vivement dans le fonds de mon cœur, par l'équillon de la crainte & de la honte ; de peur que si je différois davantage de rompre le peu qui me retenoit encore, il ne reprit de nouvelles forces, & ne me serrât plus étroitement que jamais.

Elle peinture du combat intérieur de la corruption & de la grace.

Je me disois donc au dedans de moi-même, c'est tout à l'heure, c'est dans ce moment qu'il faut me donner à Dieu ; & comme le mouvement de mon cœur suivoit déjà mes paroles, il ne s'en falloit presque rien qu'elles n'eussent leur effet. Elles ne l'avoient pourtant pas : mais je ne retombois pas aussi dans l'abime de mes vieilles ataches. Je de-

meurois comme sur le bord ; & après m'y être arrêté quelque tems , comme pour reprendre haleine, je recommençois à faire de nouveaux efforts ; & me trouvant un peu moins esclave de mes anciennes habitudes , & puis encore un peu moins ; il ne s'en falloit presque rien que je ne me visse au point que je desirois. Il me sembloit même que j'y étois ; mais il s'en falloit beaucoup ; puisque je balançois encore sur la resolution de mourir à ce qui n'étoit qu'une veritable mort, pour vivre de la veritable vie ; le mal que l'acoûtumance m'avoit rendu familier , ayant plus de pouvoir sur moi, que le bien qui m'étoit nouveau. Enfin plus j'aprochois du moment, où je devois être tout autre que je n'avois été jusqu'alors ; plus la vûe d'un tel changement me causoit de trouble & d'horreur. Cela ne faisoit pourtant que suspendre le mouvement qui me portoit vers vous ; sans pouvoir étouffer les bons desseins que j'avois conçus, ni me faire retourner en arriere.

26. Je me sentoís arrêté par mes anciennes amies, je veux dire par ces badineries si honteuses & si basses, à quoi mon cœur s'étoit livré dès ma premiere jeunesse. Elles venoient me tirer par cette robe de chair , sur quoi ce long commerce leur avoit donné tant de prise ; & je les entendois derriere moi, qui me disoient tout bas : „ Quoi, vous „ nous quittez ? & de ce moment nous ne vous „ serons plus rien ? de ce moment telle & telle „ chose vous sera interdite pour jamais ? Et qu'étoit-ce, ô mon Dieu, que ces choses, dont elles me rapelloient les idées ? Quelles ordures, quelles infamies ! Plaise à vôtre misericorde de ne pas permettre qu'il m'en reste le moindre souvenir.

Mais il s'en falloit plus de la moitié, que la voix de ces malheureuses passions ne fût si fortes que par le passé. Elles n'osoient même plus m'attaquer de front , ni combattre ouvertement le des-

Quand on ne connaît point d'autres plaisirs que ceux du péché, l'état de ceux qui s'en retiennent fait peur.

A quoi tiennent la plupart de ceux qui refusent de se donner à Dieu.

sein que je méditois : elles ne faisoient plus que murmurer d'une voix sourde , & sentant que je leur échapoïs , elles venoient comme à la dérobée , me tirer encore par derriere , pour voir si je retournerois la tête. Cependant , quelque peu de force qu'il leur restât , elle me faisoit encore hesiter , & rallentissoient encore un peu les efforts que je faisois pour m'en déprendre tout-à-fait , & pour me jeter du côté où je me sentoïs apellé ; & la voix tyrannique de l'acôûrurance me disoit encore : „ Croyez-vous donc pouvoir vous passer „ de ces sortes de plaisirs ?

27. Mais elle ne me le disoit plus que d'une voix foible & mourante , qui ne faisoit presque plus d'effet. Car du côté où j'avois déjà tourné tous mes regards , quoique je craignisse encore un peu de m'y ranger , je voyois la continence , qui se présentoit à moi , avec une majesté sans pareille , & qui d'un air gai & caressant , acompagné d'une douce gravité , & d'une sainte modestie , m'exhortoit à ne plus différer d'aller à elle ; & me tenoit les bras , pour me recevoir & m'embrasser. C'est à quoi elle m'encourageoit par des exemples d'une multitude innombrable de Saints , qu'elle avoit autour d'elle , & où je voyois des personnes de tout âge ; des enfans , de jeunes gens , des filles , des veuves venerables par leur grand âge , aussi bien que par leur vertu , & des vierges qui avoient vieilli dans la chasteté. Je voyois même , que dans toutes ces saintes ames , la continence n'étoit pas demeurée sterile ; & que par le courage qu'elles avoient eu , ô mon Dieu , de vous prendre pour leur unique époux ; elle leur avoit produit une abondance infinie de délices toutes celestes.

Elle me disoit donc , avec un souris moqueur , mais le plus propre du monde à me mettre au-dessus de mes lâchetés & de mes foiblesses. Quoi , vous ne pourrez pas ce qui est possible à tant d'au-

*On craint
de demeu-
rer sans
plaisir ; &
c'est ce qui
arrête tout
le monde.*

*Les bons
exemples
sont d'un
grand se-
cours.*

tres, de tout âge & de tout sexe ? Est ce par eux-mêmes qu'ils le peuvent; & n'est-ce pas par la force toute-puissante de leur Seigneur & de leur Dieu ? car c'est lui qui me donne à eux. Pourquoi vous apuyez-vous donc sur vous-même ; & ne voyez-vous pas que c'est être sans soutien, que de n'en avoir point d'autre que soi-même ? Dieu vous tend les bras : jetez-vous dans son sein , il ne se retirera pas , & ne vous laissera pas tomber. Jetez-vous y donc hardiment : il vous recevra, & vous guerira de toutes vos foiblesses.

Sur quoi nous devons nous engager à servir Dieu.

Ce n'est que faite de confiance, qu'on balance de se donner à Dieu.

C'étoit plus qu'il ne falloit, pour me faire rougir de honte, de ce que je prêtois encore l'oreille, au murmure secret de ces niaiseries , qui me tenoient en suspens , & surquoi il me sembloit que la Continence me disoit encore : N'écoutez plus la voix de votre chair de péché ; & par là tous ses mouvemens s'éteindront. Elle vous étale des douceurs : mais sont-ce des douceurs comparables à celles que vous trouverez dans la loi de votre Seigneur & votre Dieu ? Voilà ce qui se passoit dans mon cœur , & ce n'étoit autre chose qu'un combat de moi-même contre moi-même. ^a Cependant, Alipe se tenoit toujours auprès de moi ; & atendoit dans un profond silence, à quoi aboutiroient enfin des agitations aussi extraordinaires, que celles où il me voyoit.

Il n'y a qu'à ne point écouter la voix du péché.

^a Et non pas de deux natures opposées , comme les Manichéens le prétendoient.

CHAPITRE XII.

Ses angoisses & ses larmes, à la vûe de ses miseres, qui lui paroissent plus clairement que jamais. Ce qu'il disoit à Dieu dans cet état. Une voix extraordinaire lui ordonne d'ouvrir les Epîtres de S. Paul. Il se trouve changé tout d'un coup, par la lecture de quelques lignes de l'Épître aux Romains. La même chose arrive à Alipe. Ils vont l'un & l'autre faire part de leur changement à sainte Monique. Quelle fut la joye de cette sainte femme.

Plus nous
souvons
prêts de
sortir de
nos maux,
plus nous
les voyons
claire-
ment.

Derniere
crise, qui
fut suivie
d'une par-
faire gue-
rison.

28. **E**Nfin, étant rentré plus avant que jamais dans moi-même, par des reflexions profondes, qui après avoir penetré les replis les plus secrets de mon cœur, me mirent tout d'un coup toutes mes miseres devant les yeux, il s'excita en moi une furieuse tempête; & comme je vis qu'elle alloit être suivie d'une grande pluye de larmes, & que je crus que pour les répandre en liberté, & laisser échaper de mon cœur tout ce que l'état où j'étois en pourroit faire sortir, il étoit meilleur d'être seul; je me levai d'auprès d'Alipe, & m'éloignai de lui, autant qu'il le falloit, pour éviter la contrainte où sa presence auroit pû me tenir. J'étois dans un état à ne la pouvoir porter, & il s'en aperçut bien. J'avois même déjà dit quelque mots, en me levant, d'un ton de voix, qui lui fit connoître que j'étois sur le point de fondre en larmes; & ce fut ce qui l'empêcha de me suivre.

Il se tint donc dans l'endroit où nous avions été quelque tems assis; & moi, après m'être éloigné de lui, autant que je le jugeai à propos, je me jettai par terre, sous un figuier; & laissant couler mes larmes en toute liberté, j'en répandis des torrens, qui étoient un sacrifice, tel que vous en demandez. Elles étoient entrecoupées de ces paroles que je vous adresse: *Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand me ferez-vous sentir les effets de votre colere? n'en verrai-je point la fin? Oubliez les iniquitez de ma vie passée, car je sçavois que c'étoit ce qui m'acabloit.*

Je

Je vous dis bien des choses en ce sens-là, si ce ne fut pas dans les mêmes termes : puis m'adressant à moi-même, je me disois, d'un ton qui marquoit bien l'excès de ma douleur : Jusques à quand balancerai-je ? jusques à quand remettrai-je de jour en jour ? Pourquoi ne sera ce pas tout à l'heure ? pourquoi ne me tirerai-je pas dès ce moment, de mes ordures & de mes infamies ?

29. Je parlois de la sorte, le cœur percé de douleur, & pleurant amèrement, lorsque j'entendis une voix qui paroissoit venir d'une maison voisine. C'étoit comme la voix d'une fille, ou d'un enfant, qui chantoit, Prenez Et Lisez, Prenez & lisez, & qui le répétoit plusieurs fois. A cette voix. changeant de visage, & retenant le cours de mes larmes, je me mis à penser ce que ce pouvoit être que cette voix ; & si les enfans n'avoient point entre eux quelque sorte de jeu, où ils eussent accoutumé de se dire les uns aux autres quelque chose d'aprochant, & ne me souvenant pas d'avoir jamais rien oïi de semblable, je ne pûs croire autre chose, sinon que cette voix venoit d'en haut, & qu'elle m'ordonnoit d'ouvrir les Epîtres de saint Paul, & de lire ce qui se présenteroit à mes yeux.

Je le crûs même d'autant plus volontiers, qu'entre les autres choses qu'on m'avoit dites d'Antoine, j'avois remarqué, qu'entrant un jour dans l'Eglise, pendant qu'on lisoit l'Evangile, il avoit entendu ces paroles : *Allez, vendez tout ce que vous avez ; distribuez-en à prix aux pauvres : par là vous aurez un tresor dans le Ciel ; & après cela venez & me suivez ;* & qu'ayant reçu cet Oraciel, ^{19. 21.} *com-* ^{Peu de gens prennent pour eux ce} me un avis qui s'adressoit à lui en particulier, il ^{l'Evangelé, qu'il s'ad-} avoit été converti tout d'un coup, & s'étoit donné ^{dressé à} à vous. Je retournai donc promptement où étoit Alipe, pour prendre le livre des Epîtres de Saint Paul, que j'y avois laissé lorsque j'en étois parti ; & l'ayant ouvert, je lus en silence les premières pa-

roles qui me fraperent les yeux, & ce furent celles-
 Rom. 13. „ ci : Ne vivez, ni dans les dissolutions des festins
 13. „ & de l'ivrognerie ; ni dans la débauche & l'im-
Dernier „ pureté ; ni dans un esprit d'envie & de conten-
accomplis- „ tion ; mais revêtez-vous de Jesus-Christ, & pre-
sement de „ nez garde de ne pas chercher à satisfaire les de-
la conver- „ sirs dereglez de vôtre chair. Je n'en voulus pas
sion de „ davantage ; aussi n'étoit-il pas besoin : car à peine
saint An- eus-je achevé de lire le dernir mot, que la lumiere
gustin, ré- & la paix se répandirent dans mon cœur ; & je me
servé à la trouvai tout d'un coup au dessus de toutes ces ir-
vertu des resolutions, qui m'avoient tant fait souffrir.
paroles de
l'Ecriture.

Paix du 30. Alors , tenant cet endroit du livre marqué
cœur, sui- du doigt , ou de quelque autre chose, je me tour-
te infail- nai vers Alipe, avec un visage où la tranquillité de
lible de mon cœur paroissoit déjà ; & lui aprit ce qui
toute ve- m'étoit arrivé. Il voulut voir ce que j'avois lû ;
rinable & aiant fait attention à ces paroles qui viennent
conversion. Rom. 14. ensuite, & à quoi je n'avois pas prit garde : *Aidez*
 1. *Et soutenez celui qui est encore foible dans la Foi,*
 il les prit tellement pour lui, & s'en trouva tout
 d'un coup si fortifié , que sans balancer un mo-
 ment, & sans éprouver aucune de ces sortes d'a-
 gitations, qui m'avoient tenu si long-tems en
 guerre contre moi-même, il entra avec moi dans
 la sainte resolution que je venois de prendre ; &
 qui étoit si convenable à la pureté de ses mœurs ,
 par où il uvoit toujours été beaucoup au dessus
 de moi ; a Voila ce qui se passa à son égard , sans
 que je m'en aperçusse ; mais qu'il me conta sur
 le champ, comme je viens de le rapporter.

Aussi-tôt, nous allâmes trouver ma mere, pour
 lui faire part de ce qui nous étoit arrivé. Elle en
 fut transportée de joye ; sur tout lorsque nous lui
 en apprîmes la maniere & les circonstances. Elle
 ne pouvoit se lasser de vous benir, ô mon Dieu .
 qui sçavez faire au-delà de tout ce que nous som-
 2 Voyez le chap. 12. du liv. 6, nomb. 21.

mes capables de demander & de comprendre. Car vous lui aviez accordé bien plus qu'elle ne vous demandoit pour moi, par tant de gemissemens & de larmes si touchantes ; puisque vous m'aviez converti à vous si pleinement, que je n'avois plus aucune pensée , ni pour le mariage , ni pour aucun des avantages que j'aurois pû espérer dans le monde. Elle me voyoit donc enfin établi dans cette regle de la Foi, où vous lui aviez revelé * , il y avoit tant d'années, qu'elle auroit la consolation de me voir. Vous aviez changé ses larmes en joye ; & c'étoit une joye qui passoit de beaucoup, tout ce qu'elle avoit jamais souhaité pour moi, & qui étoit bien plus pure, que celle qu'elle auroit eüe de me voir des enfans , si vous eussiez permis que je me fusse marié, comme elle vous l'avoit demandé.

La bonté de Dieu pour les siens va plus loin que leurs demandes.

* Liv. 5. chap. 11. nomb. 19.

psaum.

29.

Fin du huitième Livre.



SOMMAIRE

DU NEUVIÈME LIVRE.

IL juge à propos de ne quitter son exercice qu'aux vacances, qui étoient tout proches, il les passe à la campagne dans la maison de Verecundus, dont il raporte la conversion & la mort, & ensuite celle de Nebride. Quelles furent ses occupations dans sa retraite, & ses sentimens de pieté & de componction, en lisant les Pseaumes. Il retourne à Milan après les vacances ; & reçoit le Baptême avec Alipe, & son fils Adeodat, qui mourut bien-tôt après. Il part pour retourner en Afrique, avec quelques-uns de ses amis, & sa mere qu'il perd en chemin, il touche quelque chose de la vie & des vertus de cette sainte femme, & raporte un entretien qu'il eut avec elle à Ostie sur la felicité du Paradis ; & enfin sa mort arrivée peu de jours après l'année même du Baptême de saint Augustin.



L E S

CONFESSIONS

DE S. AUGUSTIN.

L I V R E I X.

CHAPITRE I.

*Il admire la bonté de Dieu, & la force de la grace, dans le changement qu'elle avoit fait en lui. Par où Dieu dépe-
noit son cœur des plaisirs & des engagemens du monde.*

I. **G**RACES à votre miséricorde, Sei-
gneur, je puis donc vous dire avec
le saint Roi David, qu'après m'avoir
fait naître d'une de vos plus fidelles servantes,
vous m'avez mis moi-même au nombre de ceux
qui ne veulent vivre que pour vous servir; & il
est bien juste qu'en reconnoissance de ce que vous
avez brisé mes liens, je vous offre un sacrifice
de louange. Que mon cœur & ma langue ne
cessent donc jamais de vous louer, & que tou-
tes les puissances de mon ame s'écrient, Seigneur,
qu'y a-t'il de semblable à vous? Mais répondez-
moi aussi de votre côté, & dites à mon ame, Je
suis ton salut.

Ps. 115. 16.

Ibid. 16.
17.

Ps. 82. 3.

Ps. 34. 4.

Qu'étois-je, & combien y avoit-il en moi de
corruption & d'iniquité? combien y en avoit-il
dans mes actions, dans mes paroles & dans ma
volonté? Mais vous avez eu pitié de moi; & par
un effet de votre bonté, de votre miséricorde &
de votre toute-puissance, vous m'avez tiré de l'a-
bîme de mort, où j'étois plongé; & vous avez
purgé mon cœur de cette cloaque d'impureté, dont

A quoi se réanit ee qu'on appelle conversion. il étoit rempli. Et par où avez-vous fait en moi ce heureux changement, sinon en faisant que je cessasse de vouloir ce que je voulois ; & que je commençasse de vouloir ce que vous vouliez ? Mais où étoit donc mon libre arbitre, durant tant d'années,

Jésus-Christ mon Sauveur, mon Redempteur, & mon soutien ? & quelle est cette profondeur où il étoit comme enseveli, & d'où vous l'avez rapellé & retiré dans un moment, pour me faire subir votre joug, si doux & si aimable ; & me faire porter votre fardeau, si léger & si heureux ?

Matth.
11. 29.

Ce que les pecheurs craignent comme quelque chose d'affreux devient leur plaisir dès qu'ils sont convertis.

Combien trouvai-je tout d'un coup de douceur, à me sévrer de celles que j'avois cherchées jusqu'alors, dans les amusemens & les niaiseries du siècle ? Car au lieu qu'un moment auparavant, je mourois de peur de les perdre, je me faisois désormais un plaisir d'y renoncer & de les quitter ; parce que vous les chassiez de mon cœur, souveraine douceur de nos ames, douceur solide & véritable ; & que vous y entriez à leur place ; vous, ô mon Dieu, en qui l'on trouve, & des douceurs qui sont infiniment au dessus de toutes les voluptez, mais que la chair & le sang ne sçauroient goûter, & une lumiere mille & mille fois plus brillante que toute autre lumiere, mais plus intime & plus cachée, que ce qui l'est le plus ; & une grandeur qui passe sans proportion tout ce qu'on trouve de plus élevé dans le monde ; mais qui ne sçauroit être aperçûe de ceux qui sont grands à leurs propres yeux.

Ce que Dieu est pour ceux qui sont à lui, & comment il faut être pour le goûter.

Mon esprit étoit enfin affranchi des soins cuisans, à quoi sont exposez ceux qui cherchent des biens ou des honneurs, ou qui abîment dans le borbier de la volupté, ne songent qu'à contenter l'ardeur de cette infame passion ; & tout mon plaisir étoit de m'entretenir avec vous, ô mon Dieu, en qui je trouvois désormais ma gloire, mes richesses, mes delices & mon salut.

CHAPITRE I I.

Il juge à propos de continuer son exercice jusqu'aux vacances qui n'étoient pas loin, Ce qui lui fit prendre cette résolution.

2. **J**E résolus de cesser le trafic que j'avois fait jusqu'alors des adresses de l'éloquence, que je vendois à des jeunes gens, qui ne pensant à rien moins qu'à s'instruire de vôtre sainte loi, & à s'établir dans la paix que l'on trouve en vous, & ne cherchant qu'à se rendre habiles dans l'art de déguiser la vérité, & à se dresser à cette sorte de milice qu'on exerce dans le barreau, venoient acheter de moi des armes à leur fureur. Mais comme il se rencontroit heureusement, qu'il ne restoit que très peu de jours, jusqu'aux vacances que l'on donne durant les vacances; je crus, après avoir examiné les choses en vôtre présence, qu'il falloit avoir patience jusques-là; & le temps que les leçons ont accoutumé de cesser, me parut le plus propre pour me retirer d'une profession à quoi je renonçois pour jamais: ne voulant pas qu'il fût dit, qu'après avoir été racheté par vous, je me vendisse & m'asservisse moi-même à la cupidité des autres.

Mon plan n'étoit donc connu que de vous, & de ce que nous étions de gens qui vivions ensemble dans une amitié particulière, & nous étions convenus de n'en rien dire à personne; quoiqu'en même tems que vous m'aviez mis dans la bouche le cantique que chantent à la gloire de vôtre nom, ceux que vous faites remonter vers vous, du fond de cette vallée de larmes: a vous m'eussiez

a C'est ce que signifie le mot de *Cedar*; car saint Augustin fait ici allusion au Pseaume 119. qui est le premier de ceux qui sont intitulés, *Cantiques des degrez*, & sur tout au 3. & au 4. vers.

aussi muni de *flèches*, *aiguës* & de *charbons ardens*, contre ces *langues trompeuses*, qui sous prére de donner de bons conseils ; & de porter au bien, en détournent ; & qui n'ayant pour leurs amis qu'un amour tout terrestre & tout charnel, les empoisonnent & les perdent, à force de les aimer.

3. Vous m'aviez percé le cœur des *flèches* de votre saint amour ; & je portois vos paroles gravées dans le fond de mes entrailles. J'étois encore soutenu & animé par l'exemple de ces grands Saints, qui vous avoient servi si fidèlement, depuis que vous les aviez fait passer des tenebres à la lumière : & de la mort à la vie ; & comme j'en étois plein, ils reveilloient mon ardeur, & me mettoient au dessus de la paresse, & de tout ce qui auroit pû me redonner quelque pente vers les choses d'ici-bas. Ainsi le souffle de ces bouches trompeuses, auroit plutôt augmenté mon ardeur, qu'il ne l'auroit éteinte. Mais enfin, comme il n'étoit pas possible, que la sainteté de votre nom étant comme elle est répandue par toute la terre, la résolution que j'avois prise ne trouvât des approbateurs ; on auroit pû me soupçonner de vanité, si au lieu de laisser passer le peu de tems qui restoit jusqu'aux vacances, j'avois quitté tout d'un coup une profession qui m'exposoit à la vûe de tout le monde ; & on auroit peut-être crû, que j'aurois voulu me faire remarquer, & faire parler de moi. Je crûs donc qu'il n'étoit pas à propos de donner lieu de mal interpreter un dessein comme le mien ; & d'exposer la pureté de mes intentions, à la témérité des jugemens des hommes.

J'avois encore d'ailleurs de quoi les en mettre à couvert : car le travail des Leçons que j'avois faites durant l'été, m'avoit tellement affoibli la poitrine, que j'avois peine à respirer ; & que je ne pouvois plus me faire entendre de loin. Je sentoïs

Dieu ne se contente pas de nous guérir, il nous donne encore des préservatifs contre le mal.

même des douleurs qui me faisoient craindre que le poulmon ne fût attaqué ; & cela m'avoit fait de la peine dans le commencement , voiant qu'il faudroit quitter mon exercice, ou tout à fait, ou pour un tems, jusqu'à ce que j'eusse rétabli mes forces & ma santé. Mais depuis que vous m'eûtes fait prendre une ferme résolution de renoncer à tout, pour n'avoir plus qu'à penser que vous êtes mon Dieu, vous sçavez que l'inquietude où j'étois sur cela, se tourna en joie , & que je me trouvois heureux , d'avoir une excuse aussi legitime que celle-là, pour apaiser en quelque sorte ceux qui ne regardant que ce qui convenoit à leurs enfans , ne consentiroient pas volontiers que je quittasse mon emploi.

Cette joye me souûtenoit en attendant que le tems qui restoit jusqu'à ix vacances fût écoulé. Mais quoi qu'il ne fût que de vingt jours ou environ, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'allai jusqu'au bout ; & comme la cupidité ne m'a-
 doit plus à porter un tel fardeau , j'en aurois été accablé, si la patience ne fût venue à mon secours.

Peut-être que quelques-uns de ceux qui vous servent , & que vous m'avez donnez pour freres, trouveront que je fis mal d'attendre ; & que je ne devois pas paroître une seule fois dans la chaire du mensonge, depuis que vous m'eûtes mis dans le cœur le dessein de vous servir. Je ne veux point me défendre sur cela : peut-être que j'ai mal fait ; mais vôtre infinie miséricorde ne m'a-t-elle pas pardonné ce peché-là, avec tant d'autres si horribles & si mortels, dont vous m'avez nettoiyé dans les saintes eaux du Baptême ?

*Heureuse
résolution.*

Pl. 45. II.

*Il n'y a
que la cu-
pidité qui
nous em-
pêche de
sentir le
poids des
affaires
du monde.*

*Les Saints
ne s'excu-
sent pas
volontiers.*

CHAPITRE III.

Sentimens de Verecundus sur la conversion de saint Augustin, bien differens de ceux de Nelride. Conversion & heureuse mort de l'un & de l'autre. Ce que Verecundus avoit fait pour lui.

5. **V**Erecundus étoit inconsolable de l'heureuse résolution que nous avions prise, voyant bien qu'il alloit nous perdre. Car il tenoit au siècle par de si grands engagements, qu'il ne lui étoit pas possible de nous suivre dans le genre de vie que nous voulions mener. Mais le plus insurmontable de tous étoit sa femme ; quoiqu'elle fût Chrétienne. Pour lui, il ne l'étoit pas encore ; & il disoit même qu'il ne pouvoit se résoudre à embrasser nôtre sainte Religion, à moins d'y pouvoir vivre dans un entier dégagement de toutes choses ; & c'est ce que l'état où il se trouvoit, ne lui permettoit pas.

Il avoit une maison à la Campagne ; & il eut l'honnêteté de nous l'offrir pour retraite, pendant que nous demeurions encore en ce pais-là. Vous ne manquerez pas, Seigneur, de le récompenser de cette bonne action à la resurrection des justes ; puisqu'elle n'est qu'un accessoire du sort principal que vous lui avez déjà payé. Car vous lui avez fait la grace de finir ses jours dans la Communion de vôtre sainte Eglise ; & quoiqu'il ne nous eût plus auprès de lui, dans le tems de sa dernière maladie, qui le prit après nôtre départ, & lorsque nous étions déjà à Rome, il demanda le Baptême, & se fit Chrétien. C'est une miséricorde, Seigneur, que vous nous avez faite aussi bien qu'à lui ; & nous aurions été accablez de douleur à la nouvelle de la mort d'un ami comme celui-là, si

à Car tout le bien qu'un commencement de foi fait faire avant le Baptême, n'est à l'égard de cette piété, de de foi qu'on y reçoit, que comme l'accessoire à l'égard du principal.

Il faut mettre la main à l'œuvre, dans quel que état que l'en soit.

Conversion & mort de Verecundus.

nous avoit témoigné tant de bonté ; si nous n'avions pû le regarder comme étant du nombre de ceux qui vous appartiennent.

Nous en sommes, ô mon Dieu , grace à votre miséricorde ; & nous en avons des marques certaines, par les consolations qu'il vous plaît de répandre dans nos ames, & par où vous nous encouragez tous les jours de plus en plus à vous servir. Vous êtes d'ailleurs fidelle dans vos promesses : ainsi nous ne sçaurions douter, qu'en récompense du bien que Verecundus nous fit , en nous prêtant sa maison de Cassy , où nous goûtâmes un saint repos en vous , au sortir des agitations du siecle , vous ne lui fassiez par des delices éternelles de votre paradis toujours verdoiant, puisque vous lui avez remis ses pechez sur la terre ; & qu'avant sa mort, il a eu le bonheur de se voir au nombre de ceux qui habitent cette montagne fertile & délicieuse, dont parle l'Ecriture, & qui n'est autre que votre sainte Eglise.

*Par où l'on con-
noît qu'on
est à Dieu.*

Ps. 67.17

Mais au lieu que Verecundus s'affligeoit de nôtre sainte resolution , Nebride s'en réjouissoit avec nous. Il n'étoit pourtant pas encore Chrétien ; & il avoit même eu le malheur de tomber dans cette erreur pernicieuse des Manichéens ; que le corps de la verité éternelle , Jesus Christ votre Fils unique, n'avoit été qu'un corps phantastique ; & non pas un veritable corps. Mais il l'avoit rejetée , & étoit revenu à lui ; & quoiqu'il n'eût encore reçu aucun des Sacremens de votre sainte Eglise , il s'apliquoit avec une ardeur incroyable à la recherche de la verité. Aussi se fit-il Chrétien, peu de tems après nôtre conversion & nôtre regeneration par le saint Bapême ; & étant retourné chez lui en Affrique ; il vous servoit dans la pratique de la continence & de la chasteté la plus parfaite, lorsque vous le dégagâtes des liens du corps ; après lui avoir fait la grace de rendre toute sa fa-

*Conversion de
Nebride.*

*Sa sainteté.
Sa mort.*

Luc. 16.
22.

mille Chrétienne. Il donc présentement vivant dans le soin d'Abraham; & quoique ce puisse être, que ce que l'Ecriture appelle ainsi, c'est-là qu'est mon cher Nebride, que vous avez honoré de la qualité de vôtre fils adoptif, après l'avoir afranchi de l'esclavage de l'erreur: car en quel autre lieu pourroit être une telle ame? Il est donc vivant dans ce bienheureux séjour; sur quoi il me faisoit tant de questions, quelque peu capable que je fusse de les lui résoudre; & au lieu qu'il étoit réduit à prêter l'oreille sur cela aux paroles de ma bouche; il jouit présentement, pour toute l'éternité, du bonheur d'aprocher la sienne de vous, source éternelle de délices & de verité; & de boire, selon toute l'étendue de son avidité & de sa capacité, les eaux celestes de la sagesse. Mais, quelque enyvré qu'il en soit, je ne sçaurois croire qu'il m'oublie; puisque le Dieu dont il se remplit se souvient de moi.

D'un côté donc, nous consolions Verecundus, qui s'affligeoit, autant que l'amitié le lui pouvoit permettre, de ce que nôtre conversion alloit nous séparer de lui; & nous l'exhortions à embrasser vôtre sainte foi, & à se contenter de vous servir dans l'état du mariage, où il étoit engagé; & de l'autre, nous attendions que Nebride nous suivît, comme il ne tenoit qu'à lui; & qu'il fit ce qu'il étoit sur le point de faire.

Voilà où nous en étions, lors qu'enfin nous nous trouvâmes au bout du peu de tems qui restoit jusqu'aux vacances; mais qui m'avoit paru si long, par l'impatience de me voir dans cet heureux loisir, où j'aurois toute liberté de vous chanter du fond de mon cœur, avec le saint Roi David: *Ce que je cherche; Seigneur, c'est la lumiere de vôtre visage; & je ne chercherai jamais que cela seul,*

CHAPITRE IV.

Les vacances étant arrivées, il se retire à la campagne, dans la maison de Verecundus. Quelles furent ses occupations dans ce lieu-là. Combien il y reçut de nouvelles graces. Quels étoient les mouvemens de son cœur, en lisant le quatrième Pseaume. Il est guéri miraculeusement d'une cruelle douleur de dents.

7. **E**Nfin arriva le jour, de me dégager actuellement de la profession que je faisois d'enseigner la Rhetorique, comme j'en étois déjà dégagé dans le fond de mon cœur. J'eus donc la joye de m'en voir quitte : vous afranchîes ma langue de cette servitude, dont vous aviez leja afranchi ma volonté; & je vous en benissois dans cette maison de campagne, où je m'étois retiré avec tous ceux qui tenoient à moi, par les liens du sang ou de l'amitié.

Ce qui fut mis par écrit, des entretiens que j'eus dans ce lieu-là sur diverses matieres, ou avec moi-même, en vôtre presence, a ou avec ceux de mes amis; qui s'y étoient retirez avec moi; & les lettres que j'écrivis à Nebride, qui n'étoit pas avec nous dans ce tems-là, font voir à quelles fortes d'études je m'occupois. Mais quoique toutes mes études eussent déjà rapport à vous, ces premières compositions se ressentent du faste de l'école : & j'étois comme ceux qui s'étant mis hors d'haleine, à force de courir, s'arrêtent encore quelque tems après qu'ils se sont arrêtés.

Que ne puis-je marquer ici en particulier toutes les graces que je reçûs de vous dans cette retraite; & de combien d'aiguillons vous me fîtes

a Entre les livres qu'il composa dans ce tems-là, & qui se trouvent dans le premier Tome de ses Ouvrages, il y en a qui sont des Dialogues, où il fait parler ceux qu'il avoit pour compagnons dans cette retraite; & d'autres où il parle avec sa raison, & par conséquent avec lui-même, comme les deux Livres de ses Soliloques.

sentir les points au-dedans de moi-même , pour achever de me dompter : par quels moiens vous scûtes abbattre & aplanir les hauteurs de mon esprit & de mes penées, redresser ce qu'il y avoit de travers en moi , & adoucir ce qu'il y avoit encore d'âpre & de sauvage ! Que ne puis-je faire entendre , de quelle maniere vous imprimâtes dans le cœur d'Alipe, qui étoit le frere du mien a le respect & l'amour de vôtre Fils unique, Jesus-Christ nôtre Sauveur, dont il ne pouvoit consentir, il n'y avoit pas long-tems , que je fissé entrer le nom dans mes ouvrages ! Car il aimoit mieux qu'ils se ressentissent de la pompe du style de l'école, que de la simplicité de celui de l'Evangile , qui n'est en comparaison de l'autre , que ce que sont des herbes rampantes , en comparaison des cedres les plus élevez. Mais vous avez enfin brisé ces cedres, & vous avez au contraire rendu celebre par toute la terre la vertu de ces herbes salutaires , qui sont un souverain antidote contre le venin des serpens.

La memoire que j'ai conservée, de tous ces bienfaits de vôtre misericorde, m'y rapelle, & je trouverois une merveilleuse douceur à les déclarer ici en vôtre présence. Mais le tems me manqueroit , si je voulois en faire le détail , & la hâte que j'ai de venir aux principaux , ne me permet pas de m'arrêter aux autres.

Je n'étois encore que Cathecumene , non plus qu'Alipe, lorsque nous nous retirâmes dans cette maison des tems , avec ma mere , dont la tendresse pour moi étoit si grande , qu'elle ne lui permettoit pas de me quitter : mais qui dans un corps de femme, portoit un cœur plein d'une foi toute mâle, & d'une pieté véritablement Chrétienne. La grace aiant, pour ainsi dire, enfanté tout à la fois, & de la même maniere, le cœur nouveau de l'un & de l'autre; comme on a vu au chap. 12. du liv. 8.

ne, & dont l'ame jouïssoit d'une paix & d'une tranquillité digne de sa vertu, & de la maturité de son âge. Je ne sçavois pas même encore ce que c'étoit que vous aimer, & comme on doit vous aimer.

8. Cependant, quels cris ne pouffois-je point vers vous du fonds de mon cœur, lorsque dans cet heureux loisir, je lisois les Pseaumes de David, ces *Vertu des paroles sa-*divins Cantiques pleins de l'esprit de foi & de pie- *crées de* *l'Ecriture.* *Ps. 81. 7.* *re,* & si propre à guérir de l'enflure de l'orgueil ? Quelles ardeurs n'excitoit point en moi la lecture de ces admirables poësies, & combien aurois-je souhaité de pouvoir les faire entendre à toute la terre pour abattre l'orgueil des enfans d'Adam ? Mais ne les chante-t-on pas par toute la terre ; & pourroit-on trouver dans l'Univers quelque recoin assez reculé, pour se dérober à vôtre chaleur.

Quelle indignation ne sentoïis-je point contre les Manichéens ? & en même tems, quelle pitié ne me faisoit point l'aveuglement qui leur cache des Mysteres & des remedes si divins, & qui leur fait même tourner leur fureur, comme des insensés & des phrenetiques, comme ce baume celeste, qui pourroit guerir toutes les plaies de leurs ames ? J'aurois souhaité qu'ils eussent été quelque part à portée de me voir & de m'entendre, sans que j'en eusse rien sçû, pendant que je lisois le Pseaume quatriême, dont voici les premieres paroles, *O mon Dieu source de tout ce qu'il y a en moi de justice, vous m'avez exaucé, lorsque je vous ai invoqué ; & vous m'avez tiré de l'affliction. Aïez pitié de moi, & daignés exaucer ma priere.* J'aurois voulu qu'ils eussent pû voir quels mouvemens ce divin Cantique excita en moi, lorsque je le lisois dans le repos de ma retraite ; & qu'ils eussent entendu ce qu'il fit sortir de mon cœur. Mais, comme je viens de dire, il auroit fallu qu'ils m'eussent entendu sans que j'en eusse rien sçû ; autrement, ils auroient pû croire, que je n'aurois parlé de la force

qu'à cause d'eux ; & moi-même, Je n'aurois ni dit les mêmes choses, ni parlé de la même manière, si j'avois crû être vû & entendu de quelqu'un. Et quand j'aurois dit les mêmes choses devant eux, ils ne les auroient jamais prises pour ce qu'elles étoient, c'est-à-dire, pour une expression fidelle & sincere des sentimens de mon cœur, qui parloit à lui-même, & pour lui même, en vôtre présence.

9. Je fremissois de crainte, à ces paroles que vôtre Saint Esprit nous adresse dans la suite de ce

Verf. 3.

Enfans des hommes, jusques à quand votre cœur sera-t-il appesanti comme il est ? pourquoi aimez-vous ce qui n'est que vanité ? pourquoi cherchez-vous ce qui n'est que mensonge & illusion ? Car qu'avois-je fait toute ma vie qu'aimer & rechercher ce qui n'est que mensonge & vanité ? Mais aussi, quand je venois à penser, que vous avez rendu admirable le nom de vôtre Saint, comme le

Verf. 4.

Fondement de l'esperance des fideles.

Prophete ajoutez la consideration de ce grand ouvrage de vôtre misericorde me remplissoit d'esperance, & me faisoit tressaillir de joye. Et par où aviez-vous rendu admirable le nom de vôtre Fils, sinon en le ressuscitant d'entre les morts, & en le faisant monter au Ciel, & asseoir à vôtre droite ; afin que de là il envoyât, selon sa promesse, l'esprit Consolateur, l'esprit de verité ? Il l'avoit déjà envoyé, ce divin esprit : mais je ne le sçavois pas à il l'avoit envoyé, parce qu'il étoit déjà glorifié par sa Résurrection, & son Ascension : car jusques alors le Saint Esprit n'avoit pas encore été donné ; parce que Jesus-Christ n'avoit pas encore été glorifié.

Jean. 7.
39.

Jusques à quand vôtre cœur sera-t-il donc ape-

à C'est-à-dire, dans le tems qu'il étoit encore Manichéen. Car Manichee se donnoit pour le Saint Esprit & ses sectateurs croyoient que la promesse que Jesus-Christ avoit faite d'envoyer ce divin Esprit, n'avoit été accomplie qu'à la naissance de cet Imposteur. —

santi comme il st ? s'écrie le Prophete : Pourquoi aimez-vous & recherchez-vous ce qui n'est que mensonge & vanité ? Sçachez que le Seigneur a rendu admirable le nom de son Saint. Quand il nous dit, jusques à quand ? c'est pour nous reprocher l'apesantissement de cœur, qui nous tient attachez à ce qui n'est que mensonge & vanité ; & quand il nous dit, sçachez ; c'est pour nous reprocher nôtre aveuglement & nôtre ignorance. Comment aurois-je donc pû ne pas fremir de crainte à ces paroles , moi qui me trouvois au nombre de ceux à qui elles s'adressent , puisque j'avois passé ma vie dans l'erreur & dans l'aveuglement ; & que je n'avois fait qu'aimer & rechercher ce qui n'est que mensonge & vanité ? Car qu'y avoit-il que mensonge & vanité, dans ces folles imaginations dont j'avois été rempli durant tant d'années ; & que j'avois prises pour la verité ?

Il n'auroit fallu que voir mes yeux , pour apercevoir tous ces mouvemens de mon cœur : mais ils éclatoient encore par ma bouche ; & la douleur qu'excitoit en moi le souvenir de mon égarement, en faisoit sortir les choses du monde les plus fortes & les plus touchantes. Plût à Dieu qu'elles eussent été entendues de ceux qui persistent encore à n'aimer & à ne rechercher que ce qui n'est que mensonge & vanité ! Peut être qu'ils en auroient été touchés ; & que rejetant ce poison, qui donne la mort à leurs ames, & venant à implorer vôtre misericorde , par des cris de douleur & de componction , vous auriez daigné les exaucer, en consideration de la mort que nôtre Intercesseur auprès de vous a bien voulu souffrir pour nous ; & qui est une mort réelle & veritable ; & non pas une mort phantastique & illusoire , comme ces heretiques le pretendent. a

10. Enfin, quand je vins à ces autres paroles,
a Voyez le commencement du chap. 9. du Livre 5.

vers. 5.

Entrez en colere contre vous-même, & prenez garde de ne plus pecher, quels mouvemens n'exciterent-elles point en moi; à qui vôtre grace avoit déjà appris à entrer en colere contre moi-même de mes pechez passez, pour ne plus pecher à l'avenir? Et qu'y avoit-il de plus juste que cette colere? puisque j'étois moi-même l'auteur de mon peché; & non pas je ne sçai quelle autre nature de la race de tenebres, selon la folle imagination de ces

Rom. 2. 5.

Heretiques, qui sur ce vain pretexte n'entrêt point en colere contre eux-mêmes; & ne font par conséquent que s'amasser un tresor de colere, pour le jour de la colere, & de la manifestation du juste jugement de Dieu.

Caractere de ceux qui sont véritablement à Dieu.

Effets des plaisirs sensibles, dans ceux qui s'y abandonnent.

Ce qui se passe dans ceux qui sont possédés de l'amour des plaisirs passagers.

J'étois enfin parvenu, à ne plus faire mon bonheur & ma joye, d'aucun de ces biens extérieurs, que la lumiere du soleil materiel nous rend visibles; & à comprendre, que tous ceux qui cherchent leur plaisir dans les choses extérieures, ne font que se dissiper & se perdre. Ils se jettent avec ardeur sur tout ce qui touche les sens: mais comme ce sont choses que le tems emporte, tout leur recours, dans la faim qui les devore, est de repasser sans cesse les images qui leur en restent; & qui sont comme des viandes en peinture; dont ils croient se nourrir, & qu'ils ne font que lécher. O s'ils pouvoient sentir leur inanition, & se dire enfin à eux-mêmes: *Qui sera-ce qui nous montrera le vrai bien?* & qu'ils daignassent nous écouter, lorsqu'ils nous leur repondrions avec le Prophete; *Ce qui nous éclaire, c'est une impression de la lumiere qui réjaillit du visage du Seigneur!* Car ce n'est pas nous qui sommes cette lumiere dont tout homme

Jean. 1. 9.

qui vient au monde est éclairé. ^a C'est vous qui nous éclairez; afin que de tenebres que nous som-

Eph. 5. 8.

mes par nous mêmes, nous devenions lumiere

^a Contre les Manichéens, qui vouloient que l'ame de l'homme fût de la substance même de Dieu.

vôtre grace. O s'ils pouvoient voir le bien éternel a & tout interieur ! b Je l'avois déjà entrevû ; c & c'est ce qui me faisoit fremir de douleur de ne pouvoir le leur montrer. Mais cela n'est pas possible, non pas même quand ils viendroient enfin à me dire , qui sera-ce qui nous montrera le vrai bien ; & qu'ils m'apporteroient leur cœur prêt à écouter tout ce que j'aurois à leur dire. Car leur cœur est tout dans leurs yeux ; d & on est hors de vous lorsque le cœur est ainsi répandu dans les choses exterieures.

Pour moi, j'avois déjà goûté quelque chose de la douceur que l'on trouve en vous, & où l'avois-je goûtée sinon dans ce réduit interieur, où j'étois entré en colere contre moi-même ; e & où touché d'une vive componction, je vous avois fait un sacrifice de tous les sentimens du vieil homme, f & vous avois offert les premices du renouvellemēt de mon cœur, que vôtre misericorde a commencé, & dont je n'attends l'accomplissement que d'elle seule ? C'étoit donc-là, c'étoit dans le fonds de mon cœur, que vous aviez répandu cette joye, dont parle le Prophete ; & les exclamations qui m'écha-

a *Eternel* en cet endroit signifie stable, inamissible, toujours égal à lui même, inalterable, incorruptible ; au lieu que tous les autres biens sont passagers fragiles, inconstans & sujets à la corruption.

b C'est-à-dire, qui ne se peut trouver ni goûter que le fonds du cœur : & dont par consequent tous ceux qui se répandent hors d'eux-mêmes sont exclus.

c Comme il le rapporte au chap. 17. du liv 7.

d C'est-à-dire, dans les objets qui touchent les yeux & les autres sens. Car, comme on a vû en plusieurs endroits, les Manichéens ne pouvoient rien concevoir que de corporel & de sensible.

e Ceci a raport à ce qu'il a dit au chapitre 7. du huitième livre de la colere où il entra contre lui-même, après ce qu'il avoit appris de Ponticien.

f Dans l'heureux moment de sa pleine & entiere conversion, dont on a vû l'histoire au ch. 12. du liv. 8.

Vers. 8.

*Ce qui
chasse de
notre cœur
l'amour
des biens
de la ter-
re.*

Ibid.

I. Cor. 15.

poient, en lisant ces divines paroles, n'étoient que l'expression de ce qu'elles me faisoient sentir au dedans : & qui m'avoit mis au point de ne plus chercher ce *froment*, ce *vin*, & cette *huile*, dont le Prophete parle, vers la fin du même Pseaume ; c'est-à-dire, toute cette multiplicité de biens périssables ; dans la jouissance desquels les hommes coulent eux-mêmes avec le tems. Car j'avois trouvé dans la simplicité du bien éternel, une autre sorte de *froment*, de *vin*, & d'*huile*, bien au dessus de tout ce que la terre produit.

II. Et quand je vins au verset suivant, ce fut alors que je me sentis transporté d'admiration & de joye ; & je ne pûs m'empêcher d'éclater & de m'écrier, *Quoi, j'entrerai dans la paix, cette heureuse paix qui se trouve dans celui qui est ! Ce sera en lui que je me reposerai éternellement, & que je goûterai les douceurs d'un sommeil délicieux !*

Car quand la mort sera engloutie par une parfaite victoire. a pour user des termes de votre Apôtre, il n'y aura plus rien qui nous trouble, & qui nous fasse aucune peine. C'est vous, ô mon Dieu, qui êtes cet être par excellence, en qui il n'y a jamais aucune sorte de changement ; & c'est en vous que l'on trouve cette paix ineffable, & cet heureux sommeil, qui fait oublier toutes les agitations & toutes les peines à quoi l'on est exposé durant cette vie. *Aussi n'y a-t-il que vous qui m'ayez établi dans l'esperance qui me soutient.* Et cette esperance est *unique*, dit le Prophete, c'est-à-dire, qu'elle ne se propose aucun de ces biens qui sont quelque autre chose que vous, & qu'elle n'a que vous seul pour objet.

a C'est-à-dire, quand Dieu aura achevé de détruire l'impression du péché en nous qui consiste dans l'aveuglement de l'esprit & la corruption du cœur, dont il subsiste toujours quelque chose dans les plus grands S. même, jusques à ce que la mort les dépouille de cette *chair de péché*.

Voilà quels étoient les mouvemens, dont je me sentoïis transporté, en lisant cet admirable Cantique, & qui étoient accompagnez d'une douleur secrète, de ne pouvoir ébranler les oreilles sourdes de ces malheureux, qui sont dans l'état de mort, d'où vous m'aviez tiré. Car j'avois été comme eux: j'avois été de ces pestes, de ces chiens, qui dans le transport de la rage qui les possède & qui les aveugle, abboient contre ces divins livres, d'où il distille un miel celeste, & qui brillent des clartez de vôtre lumière éternelle; & c'est ce qui me donnoit d'autant plus d'indignation contre ces malheureux, qui persistent encore dans la haine qu'ils ont pour vos saintes Ecritures. a

12. Je n'aurois jamais fait, si je voulois rapeller la memoire de tout ce que vous fites en moi, dans ces jours de repos, que je passai à la campagne durant les vacances. Mais je ne puis oublier, ni m'empêcher de marquer ici, le coup de verge dont il vous plut de me châtier dans ce tems-là; & la promptitude du secours que je trouyai dans vôtre miséricorde. Vous m'aviez envoyé un violent mal de dents; & dans l'extrémité de la douleur, ne sçachant plus de quel côté me tourner, il me vint dans l'esprit de demander les prières de tous ceux de mes amis qui se trouverent auprès de moi: afin qu'il vous plût de me soulager, ô mon Dieu, seul Autheur de la santé du corps, aussi bien que de celle de l'ame. Comme le mal étoit à un excès, qui ne me laissoit pas même la liberté de parler; j'écrivis sur des tablettes ce que je

a Le latin porte & *super inimicis scriptura hujus tabescebam, quando recordabar omnia dierum illorum feriatorum.*

12. *Sed nec oblitus sum, &c.* Mais il faut lire, & *super inimicis scriptura hujus tabescebam.*

12. *Quando recordabar omnia dierum illorum feriatorum? Sed nec oblitus sum, &c.* Le sens le demande visiblement & c'est ce que portent trois anciens MSS. des plus authentiques, qu'on a consultez depuis l'impression du texte latin.

Guerison
miraculeuse.

desirois d'eux, & le leur donnai à lire. Nous n'eûmes donc pas plutôt mis les genoux à terre pour implorer par nos prières le secours de vôtre miséricorde, que ma douleur s'évanoûit ! mais quelle douleur, & avec quelle promptitude s'évanoûit-elle ! Je ne fus jamais si épouvanté, je l'avouë : car je n'avois jamais éprouvé rien de semblable. Cet effet si peu naturel grava dans mon cœur, plus profondément que jamais, le souverain pouvoir que vous avez sur toutes choses ; & me donna lieu de chanter les loüanges de vôtre saint nom, avec de grands sentimens de joye & de foi. Mais c'étoit cette foi même qui me tenoit dans l'inquietude où j'étois des péchez de ma vie passée : car vous ne me les aviez pas encore remis par la grace du saint Baptême.

CHAPITRE V.

Il déclare à ceux de Milan, qu'il n'étoit plus en état de continuer son exercice. Il commence à lire le Prophete Isaïe, par l'avis de saint Ambroise ; & voyant qu'il ne l'entendoit pas, il quitte cette lecture pour un tems.

13. **L**A fin des vacances étant arrivée, je fis sçavoir à ceux de Milan, qu'ils pouvoient se pourvoir d'un autre Professeur de Rhetorique ; parce que j'avois résolu de me retirer, pour ne plus penser qu'à vous servir ; & que d'ailleurs j'avois un mal de poitrine, & une difficulté de respirer, qui ne me permettoit pas de continuer ce travail-là. J'écrivis aussi au saint Prélat Ambroise, pour lui faire connoître mes égaremens passés, & ma disposition présente ; & pour lui demander ce qu'il jugeoit à propos que je lûsse de vos saintes Ecritures, pour me préparer à une aussi grande grace, que celle que je me proposois de recevoir. Il me conseilla de lire le Prophete Isaïe ; & ce fut, autant que j'en puis juger, parce que ce saint Prophete est celui de tous qui parle

le plus clairement des mystères de l'Evangile, & de la vocation des Gentils. Je me mis donc à le lire, mais voyant dès l'entrée, que je n'y entendois rien, & ne doutant point qu'il ne fût par tout aussi obscur, je le laissai; me réservant à y revenir, quand je serois un peu plus avancé, & plus accoutumé au langage de vos saintes Ecritures.

CHAPITRE VI.

Il reçoit le Baptême, avec Alipe, & son fils Adeodat. Grandeur de l'esprit de cet enfant. Combien S. Augustin se sentoit attendri au chant des Pseaumes.

14. **E**NSuite, le tems de me faire inscrire sur le catalogue de ceux qui demandoient le Baptême étant venu, nous retournâmes à Milan. Alipe voulut naître en vous-en même tems que moi. Aussi étoit-il déjà rempli de l'humilité nécessaire pour participer à vos Sacremens; & d'ailleurs appliqué à tenir son corps en servitude, avec un courage qui ne trouvoit rien de trop dur, & qui alloit jusqu'à le faire marcher pieds nuds, par les chemins glacez du Milanois.

Nous nous associâmes le jeune Adeodat, mon fils naturel, dont la naissance étoit le fruit de mon péché; mais que vous n'aviez pas laissé de faire naître avec d'excellentes qualitez. Il n'avoit alors qu'environ quinze ans: mais il étoit déjà, par les lumieres de l'esprit, au dessus de bien des gens, qui avoient par-dessus lui la maturité de l'âge, & beaucoup de connoissances acquises. Quand je parle des avantas de son naturel, ce sont vos dons & vos bienfaits que je publie: & c'est vous que je loue, ô mon Dieu, Créateur de toutes choses, qui sçavez tirer du bien de nos crimes les plus honteux. Car il n'y avoit rien de moi dans cet enfant que mon péché; & si j'avois eu soin de l'élever dans vôtre crainte, & de l'instruire de vos pre-

Disposition, nécessaires pour participer aux Sacremens.

Excellentes qualitez d'Adeodat. Comment les Saints regardent tous les avantages de la nature, & tout ce qu'ils font de bien.

ceptes, c'est vous seul qui m'en aviez inspiré le dessein. Ce sont donc les dons de vôtre liberalité que je publie quand je parle de ce qu'il y avoit de bon en lui. C'est lui qui parle avec moi, dans un de mes dialogues intitulé du *Maître*; & vous sçavez, Seigneur, que tout ce que je lui fais dire dans cet ouvrage est de lui; quoiqu'il n'eût encore que seize ans. J'ai même vû de cet enfant des choses encore plus admirables: la grandeur de cet esprit-là m'épouvantoit; & quel autre ouvrier que vous, peut faire de si merveilleux ouvrages.

Mais vous l'ôtâtes du monde, bien-tôt après son baptême; & c'est ce qui fait que le souvenir que j'ai de lui, n'est mêlé d'aucune crainte; puisqu'il vous lui avez pardonné les péchez de son enfance & de sa jeunesse, & que vous l'avez préservé de ceux où il auroit pû tomber dans un âge plus avancé.

S. Augustin raconte le Baptême.

Nous nous l'associâmes donc, pour le faire renaitre avec nous à la vie de la grace, selon laquelle nous étions tous de même âge; & pour continuer de l'élever dans la pratique des saintes regles de vôtre Evangile; & enfin nous reçûmes le saint Baptême, & nous fûmes délivrés de l'inquiétude où le souvenir des péchez de nôtre vie passée nous avoit tenus jusques-là.

Digne occupation d'un Chrétien.

Je ne pouvois me laisser dans ces premiers tems, de considérer la profondeur de vos conseils, dans ce que vous avez fait pour le salut des hommes; & la vûë de ces merveilles remplissoit mon cœur d'une douceur incroyable. Combien le chant des

Les saints ont leurs plaisirs; & ce n'est que sainte de les

Hymnes & des Pseaumes, que l'on chantoit dans vôtre Eglise, me faisoit-il répandre de larmes; & combien étois-je vivement touché, d'entendre retentir vos louanges dans la bouche des fideles! Car à mesure que ces divines paroles frapoi-

a Ce livre est dans le premier tome des œuvres de saint Augustin.

mes oreilles les veritez qu'elles expriment s'in-
 fluoient dans mon cœur ; & l'ardeur des senti-
 mens de pieté qu'elles y excitoient , faisoit couler
 de mes yeux une grande abondance de larmes :
 mais de larmes delicieuses , & qui faisoient alors
 le plus grand plaisir de ma vie.

CHAPITRE VII.

*Ce qui avoit donné lieu à l'institution de la Psalmodie dans
 l'Eglise de Milan. Découverte miraculeuse des corps des
 saints Martirs, Gervais & Protas, Miracles qui se firent
 dans le tems de la ceremonie de leur Translation.*

55. **C**ette pratique si consolante & si édifiant-
 te, à quoi les fideles de Milan , unissant
 leurs cœurs aussi bien que leurs voix , se portoit
 avec beaucoup de zele , n'étoit pas fort ancienne
 dans cette Eglise , & il n'y avoit guere plus d'un
 an qu'elle y étoit établie : voici quelle en avoit
 été l'ocasion.

L'Imperatrice Justine, mere du jeune Empereur
 Valentinien, & persecutant vôtresaint Prêtre Am-
 broise ; par le transport d'un faux zele pour l'he-
 resie Arrienne, dont elle s'étoit lassé prévenir ;
 il avoit été obligé de se retirer dans son Eglise.
 Son peuple, dont il étoit cherement aimé, & qui
 avoit beaucoup de Religion , se tenoit auprès
 de lui, prêt de mourir avec son Evêque. Ma mere,
 vôtrefidelle servante, plus touchée que personne
 du peril où elle voyoit ce saint homme, s'y te-
 noit aussi sans en partir ; toujours des premieres
 aux saints exercices des veilles & de la priere, &
 n'ayant de vie que pour cela. Moi-même, quoi-

^a Qui étoit alors à Milan, avec toute sa Cour; com-
 me nous l'apprenons de Possidius, dans la vie de S. Au-
 gustin, chapitre 1 & de S. Augustin même, au livre 22.
 de la Cité de Dieu , chapitre 8.

^b S. Ambroise avoit refusé à l'Imperatrice une Eglise,
 pour les Arriens; & c'étoit ce qui l'avoit animée contre
 lui.

que je n'eusse point encore une certaine chaleur, que donne sur pareilles choses le feu de vôtre saint Esprit, je ne laissois pas de me ressentir du trouble & de la consternation où étoit toute la ville. Comme donc les choses tiroient en longueur, & qu'on craignoit que ce peuple retiré dans l'Eglise ne succombât enfin à l'ennui; on eut recours au chant des Pseaumes, que l'on établit suivant la pratique des Eglises d'Orient; & depuis ce tems-là, cette sainte Institution a toujours subsisté dans l'Eglise de Milan; & presque toutes les Eglises du monde l'observent presentement à son exemple.

*Etablis-
ment &
origine de
la Psal-
modie
dans l'Oc-
cident.*

16. Ce fut dans ce même tems, que vous fîtes connoître par revelation, à ce saint Evêque, le lieu où reposoient les corps des saints Martirs Gervais & Prothais, & qui n'étoit connu que de vous. Vous les teniez-là comme en dépôt, & vous les y aviez conservez en leur entier depuis tant d'années: vous reservant de les en tirer quand il seroit tems; & voulant faire servir cette découverte, à reprimer une fureur, qui n'étoit que la fureur d'une femme, mais d'une femme assise sur le Trône. Car il se fit plusieurs miracles, lors qu'après les avoir découverts & tirez de terre, on les portoit à la grande Eglise, avec tout l'honneur qui leur étoit dû. Et non seulement des possédez furent délivrez des démons qui les tourmentoient, & qui ne pouvoient s'empêcher, en les quitant, de confesser la puissance de vôtre saint Nom; mais où encore un aveugle recouvra la vûe.

*Combien
la vénéra-
tion des
Reliques
est ancien-
ne dans
l'Eglise.*

C'étoit un homme de Milan même, aveugle depuis plusieurs années, & connu de toute la Ville. Comme il s'aperçut du bruit qui se faisoit parmi le peuple, & qui marquoit quelque sujet extraordinaire de joye, il demanda ce que c'étoit. On le lui dit; & aussitôt il se fit mener où étoient les corps de ces saints Martirs, dont la mort a été si

*Miracle
signifié.*

précieuse devant vous; & il n'eût pas plutôt porté sur ses yeux un linge, qu'on lui permit de faire toucher au brancard qui les soulenoit, que la vûë lui fut rendue. Le bruit de ces miracles se répandit incontinent, & fit retentir vos loüanges de toutes parts; & s'il ne ramena pas à la Foi Orthodoxe cette Princesse si animée contre le bienheureux Ambroise; au moins il modera sa fureur, & fit cesser la persecution qu'elle lui faisoit. Beni soyez-vous, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez rappelé la memoire d'un si grand événement, que j'avois oublié de marquer en son lieu; & de ce que vous me l'avez fait déclarer ici à la gloire de votre Nom.

Ces merveilles de votre toute puissance étoient comme l'odeur de vos parfums, qui auroient dû Cant. 1.5. me faire courir vers vous dès ce moment. Cependant, je demeurai sans mouvement dans ce tems-là; & le souvenir de cette dureté de mon cœur rendoit encore plus abondantes ces larmes que je versois après mon baptême, au chant des Himnes & des Pseaumes, qui me faisoit goûter, avec une merveilleuse douceur, le bonheur après quoi j'avois soupiré si long-tems, de respirer l'air si doux & si salutaire de votre connoissance & de votre amour; autant qu'on peut le respirer dans une maison de chaume & de bouë, comme est celle que nous habitons.

CHAPITRE VIII.

Evode s'associe à S. Augustin, & à ses autres amis. Ils prennent resolution de retourner en Afrique, & se rendent à Ostie pour s'embarquer. Naissance & éducation de sainte Monique. Par où elle étoit devenue sujette au vin dans sa jeunesse. Comment Dieu la guerit de ce vice-là.

17. **V**ous inspirâtes à Evode, de se joindre à notre petite troupe, & de venir demeurer;

Pl. 67. 7. avec nous. Car c'est vous qui faites que ceux que vous avez unis de sentimens, sont bien-aîsés de s'unir encore d'une autre maniere, & de n'avoir qu'un même toit.

*Quel étoit
l'usage.*

C'étoit un jeune homme, de la même ville dont nous étions Alipe & moi. Il avoit été quelque tems attaché à la Cour, en qualité d'Agent des affaires de l'Empereur: mais il s'étoit converti à vous, & avoit même été baptisé avant nous; & s'étant retiré du service des Princes de la terre, il ne pensoit plus qu'à servir le Roi du Ciel.

Nous vivions donc tous ensemble, bien résolus de ne nous point separer & de demeurer unis dans les bons desseins que vous nous aviez inspirés. Nous n'en étions plus qu'à voir, où nous pourrions être le mieux pour vous bien servir: & après y avoir bien pensé, nous résolûmes de retourner en Afrique, & nous étions déjà à Ostie, lorsque ma mere mourut.

L'envie que j'ai d'avancer, me fait passer quantité de choses. Je vous en benis pourtant en moi-même: recevez, ô mon Dieu, le sacrifice de loüanges & d'actions de grâces que je vous offre sur cela dans le secret de mon cœur. Mais je ne sçaurois omettre ce que ma memoire me fournit, sur le sujet de cette personne, qui vous a si fidèlement servi; & qui après m'avoir porté dans son sein, pour me communiquer la vie temporelle, m'avoir porté dans son cœur, pour me procurer l'éternelle.

*Tout bien
vient de
Dieu, &
c'est une
vérité que
les Saints
ne perdent
jamais de
vue.* Les choses que j'ai à dire sur ce sujet ne venoient pas d'elle: c'étoient vos dons & vos faveurs, ô mon Dieu: car elle ne s'étoit pas faite elle-même, & elle n'avoit non plus de part à son éducation qu'à sa naissance. C'est vous, qui l'aviez formée; & ceux qui la mirent au monde, ne savoient pas ce qu'elle devoit être! & si après avoir eu l'avantage d'être née dans une famille

Chrétienne, & qui par le reglement de ses mœurs faisoit honneur à vôtre Eglise, elle avoit encore eu celui d'être élevée dans vôtre crainte ; c'étoit par un effet de la protection de vôtre Fils unique, Jesus-Christ nôtre Sauveur, & de ses soins pleins de miséricorde, avec lesquels il veille sur ceux qui lui appartiennent.

Mais elle ne se loüoit pas encore tant des soins de sa mere pour son éducation, que de ceux d'une certaine vieille servante, qui étoit dans la maison depuis si long-temps, qu'elle étoit déjà grande, que le pere de ma mere n'étoit encore que petit enfant ; & qu'elle l'avoit porté plusieurs fois sur ses épaules, comme on voit que font ces jeunes filles que l'on met quelquefois auprès des enfans. Cette raison, jointe à celle de son grand âge & de sa vertu, faisoit qu'elle étoit fort considérée dans une maison aussi Chrétienne que celle-là ; & que ses Maîtres lui avoient même donné la conduite de leurs filles. C'est de quoi elle s'acquittoit avec tout le soin possible ; & si d'un côté elle les instruisoit avec beaucoup de circonspection & d'égard à ce que la foiblesse de leur âge pouvoit porter ; elle ne manquoit pas aussi de les tenir de court, avec une sainte severité, sur toutes les choses où il falloit être ferme.

L'éducation des enfans demande un juste tempérament entre la severité & l'indulgence.

Cela alloit à tel point, que quelque soif qu'elles eussent hors des heures des repas, qu'elles prenoient avec le pere & la mere, & qui se passoit avec beaucoup de frugalité, elle ne leur permettoit pas de boire, quand ce n'auroit été que de l'eau, voyant bien où cela les auroit pû mener ; & elle leur disoit, avec beaucoup de raison & de sagesse : Vous ne beuvez que de l'eau présentement, parce que le vin n'est pas en vôtre dispositiõ : mais lorsque vous serez mariées, & que vous vous verrez maîtresses de la cave, l'eau vous paroîtra bien fade, & l'habitude de boire hors des repas ira son

Les conséquences des mauvaises habitudes sont loin.

chemin. Ainsi, employant tout à la fois la raison & l'autorité, elle reprimoit les mouvemens de cet âge, où l'on est si peu capable de se conduire ; & aprenoit à ces jeunes filles à faire ceder leur soif aux regles de la temperance ; & à s'interdire jusqu'à la liberté de desirer ce que la bienséance ne permet pas.

18. Mais malgré toutes ces précautions, ma mere s'étoit peu à peu accoutumée à aimer le vin, à ce qu'elle me contoit elle-même. C'étoit elle qu'on envoyoit à la cave, comme la plus sobre de toutes ; & après qu'elle avoit puisé dans la cuve, elle portoit le vaisseau à la bouche, avant de verser le vin dans la bouteille, & en avaloit seulement quelques gouttes : car elle avoit une aversion naturelle pour le vin qui ne lui permettoit pas d'en prendre davantage. Ainsi, ce qu'elle en faisoit ne venoit pas d'aucune pente qu'elle eût pour l'ivrognerie ; & ce n'étoit que l'effet de certains bouillons de jeunesse qui emportent les enfans, & que ceux qui ont soin d'eux ne manquent pas de reprimer de toute leur force. Cependant, au lieu qu'au commencement elle n'avaloit que quelques gouttes de vin, elle en prenoit chaque jour un peu davantage ; & comme ceux qui négligent les petites fautes, tombent peu à peu dans les plus grandes, elle se trouva à la fin aimant le vin, & elle le beuvoit à pleines tasses. Qu'avoit donc gagné la vieille gouvernante, avec toutes les précautions & toutes les remontrances ? Et de quelle utilité pourroient être toutes ces sortes de choses, pour la guerison de nos maladies cachées, si vous n'y mettiez la main, souverain medecin de nos ames, & si vous n'y apliquiez vos remedes ? Aussi operates vous la guerison de celle-ci, dans l'absence du pere & de la mere, & de ceux qui avoient soin de son éducation. Car vous êtes toujours présent à tout, parce que c'est vous qui nous avez créés ;

*Par com-
bien peu
de chose
les mau-
vaises ha-
bitudes
prennent
naissance.*

Eccl. 19.
1.

*Tous nos
soins sont
bien peu
de chose,
si Dieu
n'agit.*

& comme vous nous avez apellez à vous , vous faites contribuer au salut de nos ames le mal même que font les méchans. * Qu'employâtes vous donc, pour rendre la santé à celle-ci ? Une injure vive & piquante , qui fut comme un instrument tranchant , que vous tirâtes de vos magasins ; & par lequel vous arrê tâtes tout d'un coup le cours de cette gangrene.

Car un jour qu'elle se trouva seule avec une servante, qui l'accompagnoit d'ordinaire, quand elle alloit à la cave , étant entrées en querelle l'une avec l'autre , comme il arrive souvent dans les maisons, entre les enfans & les valets , cette servante lui reprocha sa turpitude , d'une manière cruelle , & l'apella ivrognesse. Ce seul mot fut comme un coup d'aiguillon , qui lui fit ouvrir les yeux , & voyant combien le vice qu'on lui reprochoit étoit honteux , elle se condamna elle-même sur le champ , & s'en défit pour jamais.

C'est ainsi , qu'au lieu que nos amis nous corrompent & nous perdent quand ils nous flattent ; ceux qui nous haïssent nous redressent quelquefois , par les injures mêmes que la colere fait sortir de leur bouche. Mais vous ne mettez sur leur compte que leur mauvaise intention , & non pas le bien que vous en tirez. Cette servante ne pensoit qu'à faire dépit à sa jeune Maîtresse, & non pas à la corriger ; & si elle ne lui fit ce reproche que seule à seule, ce fut, ou parce qu'il ne se trouva personne dans le tems & dans le lieu où elles se querellerent ; ou parce que si elle le lui avoit fait devant le monde, elle auroit couru risque d'être châtiée elle-même , pour n'avoir pas averti plutôt de ce qui se passoit. Mais vous , Seigneur, qui présidez à tout ce qui se passe dans le Ciel & sur la terre , & dont la sagesse sçait faire servir à

* On a lû ici *praposteros* , au lieu de *propositos* qui n'a point de sens; & il est clair que c'est ainsi qu'il faut lire.

*Les yeux
de la foy
voient
l'ordre de
Dieu en
tout.*

ses desseins le torrent même de l'iniquité ; & faire entrer dans son ordre le desordre apparent de tout ce qui arrive dans le cours des siècles, vous remediâtes au vice de cette ame par celui d'une autre ; afin que lorsque ceux même qui reprennent à bonne intention réussissent , ils se gardent bien de s'attribuer à eux-mêmes l'effet de leurs corrections.

CHAPITRE I X.

Conduite de sainte Monique , avec Patrice son mari. Avec combien de patience & de douceur elle supportoit ses infidelitez & ses promptitudes. Comment elle sut gagner le cœur de sa belle mere. Combien elle avoit de soin d'entretenir & de rétablir par tout la paix & l'union. Sa piété & ses bonnes œuvres.

19. **M**ONIQUE ayant donc été nourrie , selon les règles les plus exactes de l'honnêteté & de la temperance , & accoutumée dès son enfance à vivre dans la soumission qu'elle devoit à son pere & à sa mere , où vous la teniez, ô mon Dieu, bien plus qu'ils ne la tenoient dans celle qui vous est dûë; elle n'eut pas de peine à se soumettre à celui qu'on lui fit épouser, dès qu'elle fut en âge d'être mariée. Aussi lui obéissoit-elle comme à son Seigneur & à son Maître; n'oubliant rien pour vous l'acquérir , quoiqu'elle ne lui parlât de vous que par sa bonne conduite , & par la pureté de ses mœurs ; par où vous la lui rendiez non seulement aimable & agréable, mais digne de respect & d'admiration.

*Comment
Ste Moni-
que se con-
duisoit en-
vers son
mari.*

*Sagesse &
patience
de sainte
Monique.
Les Saints
attendent
les momens
de Dieu
sur tout.*

Quelques infidelitez que son mari lui pût faire, elle n'eut jamais avec lui la moindre broüillerie sur ce sujet, & elle attendoit avec patience , que vôtre misericorde lui donnât la chasteté avec la Foi. Or quoiqu'il fût d'un fort bon naturel , & qu'il l'aimât tendrement, il étoit colere au delà de tout ce qui se peut dire: mais elle s'étoit fait une loi de

ne lui résister jamais dans sa promptitude , & de ne lui pas répondre le moindre mot ; & quand il s'étoit emporté mal-à-propos, elle attendoit qu'il fût revenu à lui ; & alors elle lui rendoit raison de sa conduite. Ainsi, quand il arrivoit que beaucoup d'autres, dont les maris étoient bien moins emportés que le sien , mais qui ne laissoient pas de porter souvent de leurs marques, & jusques sur le visage, se plaignoient devant elle de leur misère, dans les entretiens qu'elles avoient ensemble , & qu'elles s'en prenoient aux dereglemens de leurs maris : Prenez-vous en plutôt à votre langue, leur disoit-elle en souriant , quoiqu'il n'y eût rien de plus sérieux ni de plus solide que l'avis qu'elle leur donnoit. Car, ajoûtoit-elle , il n'appartient pas à des servantes de tenir tête à leurs Maîtres ; & c'est ce qui ne vous arriveroit pas, si vous aviez votre condition devant les yeux ; & si, lors qu'on vous lut votre contrat de mariage , vous aviez compris que c'étoit un contrat de servitude que vous passiez. ^a Et quand ces autres femmes, qui sçavoient combien son mari étoit emporté , s'étonnoient qu'on ne se fût jamais aperçû, & qu'on n'eût pas même entendu dire qu'il l'eût frappée, ni qu'ils eussent été un seul jour en mauvais ménage, & qu'elles lui demandoient comment cela se pouvoit faire ; elle leur aprenoit ce que je viens de dire de la maniere dont elle se conduisoit avec lui. Celles qui l'imitoient s'en trouvoient bien ; & la remercioient de ses bons avis ; & les autres continuoient d'être maltraitées.

20. Sa belle mere aigrie par les rapports malins de quelques servantes , vivoit mal avec elles

^a Il y avoit des esclaves en ce tems là ; & les Maîtres avoient par devers eux le titre de servitude de chacun de ceux qui leur appartenoient. C'est à quoi Saint Augustin fait allusion dans cet endroit. Voyez sa 185. lettre, nombre 15.

dans les commencemens. Mais elle ſçut ſi bien la gagner par ſon obéiſſance , par ſa patience & par ſa douceur ; que cette femme au lieu d'écouter ce qu'on lui venoit dire contre ſa belle-fille, alloit d'elle-même en faire ſes plaintes à ſon fils, & lui en demander juſtice : & lui, par conſideration pour ſa mere, & pour maintenir la paix & le bon ordre dans ſa famille , ayant châtié ces faiſeuſes de rapports : elle déclara que c'étoit-là ce que devoient attendre d'elle, toutes celles , qui ſous pretexte de lui plaire, viendroient lui dire quelque choſe contre ſa belle-fille ; & de là en avant, perſonne n'oſant plus l'entreprendre, elles vécurent toutes deux dans une parfaite union.

21. Une autre grande qualité que vous aviez miſe dans cette perſonne, qui vous a ſi fidèlement ſervi, & dans le ſein de laquelle vous m'avez formé , ô mon Dieu , dont j'ai tant de ſujet de publier les miſericordes , c'eſt qu'elle mettoit toujours la paix par tout , autant qu'il lui étoit poſſible. Il arrivoit aſſez ſouvent , que des femmes qui ſ'en vouloient, venoient, chacune de ſon côté, lui faire leurs plaintes ; & diſoient l'une de l'autre de ces choſes atroces , que fait dire la haine lors qu'elle a encore toute ſon aigreur ; & que l'abſence de la perſonne que l'on hait , & la confiance que l'on a en celle à qui l'on parle, favoriſe la liberté qu'on ſe donne d'en ſuivre les mouvemens. Mais jamais elle ne raportoit à aucune

La charité cherche toujours à mettre la paix par tout.

des parties , que ce qui étoit le plus propre à les adoucir , & à les remettre bien enſemble. Je ne compterois pas cela pour ſi grande choſe, ſi je n'avois la douleur de voir une infinité de gens , qui par une malignité qui fait horreur , mais que la contagion du péché rend ſi commune , qu'on la voit répandue de toutes parts , ne ſe contentent pas de rapporter à des gens qui ſont mal enſemble, ce que la haine leur fait dire les uns des autres ;

mais le grossissent encore , par des choses supposées : au lieu que s'ils avoient tant soit peu d'humanité , ils trouveroient que ce n'est pas assez de ne point faire naître , & de ne point entretenir de haine entre les hommes , par des rapports malins ; & que quand on y en trouve , il faut encore se mettre en devoir de l'éteindre, par tout ce qu'on peut leur dire de plus propre pour cela. Et c'est ce que ma mere avoit appris de vous , par les secrètes leçons que vous lui faisiez dans le fonds de son cœur.

Belle regie pour entretenir la paix entre les hommes.

22. Pour comble de faveurs & de graces, vous lui fites enfin celle de gagner son mari , quelque tems avant qu'il sortît de ce monde. Elle eut donc la joye de le voir au nombre de vos enfans; & depuis qu'il eût embrassé la Foi , il ne lui donna plus aucun sujet de se plaindre , de choses pareilles à celles qu'elle en avoit essuyées , avant qu'il fût Chrétien.

Enfin , elle étoit la servante de tous ceux qui vous servoient; & tous ceux de cet heureux nombre , de qui elle étoit connue , vous loüoient & vous reveroient en elle , en qui vôtre présence se rendoit sensible , par les fruits de sainteté , dont sa vie étoit ornée. Car elle étoit telle que saint Paul veut que soient les veuves Chrétiennes. Elle n'avoit eu qu'un mari; elle avoit rendu à ceux qui l'avoient mise au monde , tout ce que la reconnaissance l'obligeoit de leur rendre : elle avoit gouverné sa famille selon les regles de la pieté : ses bonnes œuvres avoient rendu témoignage de sa foi: elle avoit apporté tous ses soins, à bien élever ses enfans ; & elle ressentoit de nouveau pour eux les douleurs de l'enfantement, toutes les fois qu'elle les voyoit s'écarter du chemin qu'il faut tenir pour aller à vous.

Eloge de sainte Monique.
1. Tim. 5. 49.

Galat. 4. 19.

En nous-mêmes, c'est-à-dire , tout ce que nous étions d'amis, à qui vous aviez fait la miséricorde :

de pouvoir aussi nous compter au nombre de ceux qui vous servent, quels effets n'avons-nous point ressentis de sa charité? Car tant que nous avons vécu ensemble, dans une société dont vous étiez le lien, après avoir reçu la grace du saint Baptême; elle a toujours eu soin de nous jusques à sa mort comme si nous eussions tous été ses enfans: aiant d'ailleurs pour tous tant que nous étions, autant d'égards & de soumissions, que si chacun de nous eût été son Pere.

CHAPITRE X.

Il rapporte un entretien qu'il eut avec sainte Monique, sur la félicité du Paradis. Par où on peut arriver à en concevoir quelque chose. Combien sainte Monique étoit détachée de toutes les choses de la terre.

23. **P**EU de jours avant sa mort, dont le tems vous étoit aussi connu, qu'il nous étoit caché, il arriva; & ce fut sans doute par une disposition secrète de vôtre providence, qu'à Ostie, où nous étions en repos, hors du tumulte du monde, après les fatigues d'un grand voyage, n'ayant autre chose à faire, qu'à nous préparer à nous embarquer; nous nous trouvâmes seuls, elle & moi, appuyez sur une fenêtre, qui regardoit sur le jardin de la maison où nous étions logez, nous entretenant tous deux avec une merveilleuse douceur, & portant toutes nos pensées & toutes nos affections vers ce qui étoit devant nous, dans un entier oubli de tout ce que nous avions laissé derrière.

Philip. 3.
13.

*Quel est
l'objet le
plus ordi-
naire des
pensées
des Saints*

1. Cor. 2. 3.

Nous cherchions donc entre nous, à la faveur des lumieres de la verité éternelle, toujours présente à tout, & qui n'est autre que vous-même, ce que ce sera que cette vie bien-heureuse, qui doit être le partage des Saints, durant toute l'éternité. Nous sçavions bien que c'est ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, & ce que le cœur de l'homme ne conçoit point; mais

nous ne laissons pas de présenter encore la bouche de notre cœur, au courant des eaux célestes de la fontaine de vie qui se trouve en vous ; afin qu'en étant abreuvez autant que notre capacité le comportoit, nous pussions porter nos pensées assez haut pour comprendre en quelque sorte une chose si élevée.

24 Après avoir dit sur cela plusieurs choses, d'où il nous paroïssoit qu'il resuïtoit clairement ; que bien loin qu'une vie comme celle-ci, quand elle seroit assortie de tout ce qu'on pourroit désirer de plaisirs sensibles, & que l'on y jouïroit de tout ce qu'on peut se figurer de plus beau & de plus éclatant, dans le genre des choses corporelles, pût être comparée à la félicité de cette autre vie, elle ne mériteroit pas même d'être comptée, nous tâchions de nous élever par un mouvement encore plus vif, vers ce qui subsiste en soi-même, & par soi-même, sans changement & sans fin.

Nous parcourûmes pour cela, tout ce qu'il y a de corporel, jusqu'au ciel-même, d'où le Soleil, la Lune, & les étoiles font luire leur lumière sur la terre. De là, portant encore plus haut, nos discours & nos pensées, & admirant toujours de plus en plus la beauté de vos ouvrages, nous vinîmes à considérer nos propres âmes ; & nous passâmes encore au-delà, pour tâcher d'atteindre cette région de délices inépuisables, où vous repâtiez à jamais votre peuple choisi. d'une viande incorruptible, qui n'est autre que la vérité ; comme la vie dont on y vit, n'est autre que la Sagesse éternelle, qui a fait tout ce que nous voyons, tout ce qui a jamais été, & tout ce qui sera jamais, & qui n'a point été faite ; puisqu'elle n'est aujourd'hui que ce qu'elle a toujours été, & ce qu'elle fera toujours ; quoiqu'à parler juste, on ne puisse

dire ni qu'elle a été, ni qu'elle sera, mais seulement qu'elle est, parce qu'elle est éternelle ; & qu'avoit été, & devoit être , ne se trouve point dans ce qui est éternel.

Rom. 8.
25.

Dans le tems que nous en parlions , & que le mouvement de nos affections nous portoit tout entiers vers elle, un soudain transport de nos cœurs nous fit arriver jusqu'au point de l'entrevoir, & de la goûter en quelque sorte ; & la vûe de ce grand objet nous fit soupirer d'amour , & de douleur de n'être pas encore en état d'en jouir pleinement. Cependant, ce qu'il y avoit en nous de renouvelé, par les premices de vôtre divin Esprit , y demeura attaché. Mais nous retombâmes bientôt dans ce qui étoit de la portée ordinaire de nos pensées & de nos paroles , qui ayant leur commencement & leur fin , ne sont rien d'aprochant de cette parole ineffable que vous avez engendrée , & qui subsistant éternellement en elle même , sans changement ni défaillance , rectifie & renouvelle toutes choses.

*Par où on
peut arri-
ver jus-
qu'à en-
trevoir
quelque
chose de
la félicité
éternelle.*

25. Nous disions donc , si le tumulte qu'entretennent au dedans de nous les impressions de la chair & du sang, venoit à s'apaiser dans une ame: si les phantômes que son imagination a tirez du grand spectacle de tout ce qu'enferme la vaste étendue de la terre, de la mer, de l'air , & du ciel même, s'écartoient; & ne lui disoient plus rien: si elle ne se disoit plus rien elle-même, & qu'elle s'élevât au dessus de ses propres pensées, & que dans cet état la vérité même lui parlât , non par ces sortes de songes ou de revelations qui se passent dans l'imagination ; ni par des voix extraordinaires , ni par aucun autre de ces signes par où il a plu quelquefois à Dieu de se faire entendre , ni par la Voix d'aucun homme , ni même par celle d'un Ange, ni par le bruit du tonnerre, * ni par les

* Comme ce qui est rapporté Ezec. 19. 16. & Jean. 12.
227.

énigmes des figures & des paraboles ; parce que toutes ces choses disent , à qui a des oreilles pour entendre : „ Nous ne nous sommes pas fait nous-mêmes ; & nous ne sommes que l'ouvrage de „ celui qui subsiste éternellement.

Supposé donc qu'aucune de toutes ces choses ne parlât à cette ame , ou qu'elles ne lui disent que ce seul mot, & qu'après cela elles se tussent, pour lui donner moyen de porter toute son attention vers celui qui les a faites , & que nous aimons en elles ; & qu'elle l'entendit lui-même, comme nous avons fait dans ce moment, où nous étant élevez au dessus de nous-mêmes, nous avons atteint cette Sagesse suprême , qui est au dessus de tout, & qui subsiste éternellement : que ce qui n'a fait que passer comme une éclair à nôtre égard , fût continu à l'égard de cette ame dont nous parlons ; & que sans être partagée par aucune autre sorte de vision , elle fût abîmée & absorbée toute entière dans la joye toute intérieure & toute celeste de celle ci ; & se trouvât fixée pour jamais dans l'état où nous nous sommes vus , dans ce moment de pure intelligence qui nous a fait soupirer d'amour, & de douleur de n'y pouvoir subsister ; ne seroit-ce pas là cette joye du Seigneur, dont il est Matth. 28. 21. parlé dans l'Evangile ? Mais quand serons-nous dans cet heureux état ? Ne sera-ce qu'après cette 1. Cor. 15. 51. resurrection dernière , qui rendra la vie à tous les hommes, quoi qu'elle ne les doive pas tous changer en mieux.

26. Voilà à peu près ce que nous disions , si ce n'étoit pas précisément dans les mêmes termes, & Si on s'en teneoit de la même manière ; & vous savez, ô mon Dieu, souvent du bonheur de l'autre vie, on méprise-roit aisément cela „ que ce même jour, pendant que nous parlions de „ la sorte, & que ce que nous disions nous donnoit „ plus de mépris que jamais pour le monde, & pour „ tous ses plaisirs, elle me dit : Pour moi, mon fils, le-ci je ne voi plus rien dans la vie, dont je puisse être

*Combien
le cœur de
sainte Mo-
nique étoit
seul &
dégagé des
choses de
la terre.*

, touchée ; qu'y ferois-je davantage ; & pourquoi
, y suis-je déformais qu'il ne me reste plus rien à
, désirer ; Car la seule chose qui me faisoit sou-
, haïr de vivre, c'étoit l'envie que j'avois de
, vous voir Chrétien, & enfant de l'Eglise Catoli-
, que, avant de mourir. Dieu a rempli mes desirs
, sur cela, & avec surabondance ; puisque je vous
, vois même entierement devoüé à son service, &
, meprisant pour l'amour de lui, tout ce que vous
, auriez pû prétendre d'heureux & d'agréable dans
, le monde. Que fais-je donc ici davantage ?

CHAPITRE XI.

*Sainte Monique tombe malade à Ostie. Combien elle parut
detachée de tout ce qui lui avoit toujours tenu le plus au
cœur. Ce qu'elle eut soin de recommander à ses enfans. Belle
parole de cette sainte femme, quelques jours avant sa ma-
ladie. Sa mort.*

27. **J**E ne me souviens pas bien de ce que je lui
répondis sur cela : mais enfin, à cinq ou six
jours de-là, elle tomba malade de la fièvre. Dans le
cours de cette maladie, elle tomba un jour en syn-
cope, & fut quelque tems sans connoissance. Nous
accourûmes incontinent : mais elle revint tout
aussi-tôt, & nous ayant aperçus auprès d'elle,
mon frere a & moi, elle nous dit, comme n'étant
pas encore bien à elle, *Où étois-je ?* & ensuite, nous
voiant tous saisis de crainte & de douleur ; *Vous
ensevelirez ici votre Mere*, nous dit-elle. Je ne lui
repondis rien ; & tout ce que je pouvois faire étoit
de retenir mes larmes. Mais mon frere lui aiant
dit quelque chose, qui alloit à lui souhaiter au
moins la consolation de mourir dans son pays, &
non pas dans un lieu qui en étoit si éloigné ; elle
le regarda d'un œil qui faisoit assez voir la peine

a Il s'appelloit Navigius, comme il paroît par l'avant-
propos du livre de Saint Augustin de la vie heureuse.
nombre 6.

qu'elle avoit de le trouver capable d'un tel senti- *Combien*
 ment, & se tournant de mon côté, *Voyez un peu ce* *les vûes*
qu'il dit, repliqua-t-elle. Puis s'adressant à l'un & *des saints*
 à l'autre, *Vous ne devez point être en peine de mon* *sont diffé-*
corps, ajouta-t-elle ; *il importe peu où vous l'ense-* *celles des*
velissiez : la seule chose que je vous d mande, c'est *autres*
qu'en quelque lieu que vous soyez, vous vous sou- *hommes.*
veniez de moi à l'Autel du Seigneur. Après nous *Antiquité*
 avoir fait entendre ses intentions, selon que l'état *de la prie-*
 où elle étoit le lui pou voit permettre, elle rentra *re pour les*
 dans le silence ; & son mal augmentant d'heure *morts au*
 en heure, exerçoit sa patience & sa vertu. *S. Autel.*

28. Cependant, ce qu'elle venoit de nous dire
 m'étoit d'une grande consolation ; & je vous en
 rendois grâces dans le fonds de mon cœur. ô Dieu
 invisible, ne pouvant me lasser d'admirer les dons *Dieu paria-*
 que vous répandés secrètement dans les cœurs de *se invisi-*
 vos fideles ; & qui sont comme des semences d'où *blement &*
 l'on voit naître de si merveilleux fruits. Car je *insensible-*
 sçavois combien le tombeau qu'elle avoit eu soin *ment le*
 de se faire dresser auprès de celui de son mari lui *cœur de*
 avoit toujours tenu au cœur. Comme ils avoient *ceux qui*
 vécu ensemble dans une fort grande union, elle *sont à lui.*
 souhaitoit pour comble de bonheur, qu'il fût dit
 qu'ils avoient encore été unis après leur mort ; &
 qu'un voyage d'outre-mer n'avoit pas empêché
 que la même terre qui couvroit le corps de l'un,
 ne couvrît aussi celui de l'autre. Je sçavois donc
 qu'elle avoit eu cette foiblesse, fort ordinaire à
 ceux dont l'esprit n'est pas encore assez plein des
 choses du Ciel : mais je ne sçavois pas depuis
 quand la plénitude de votre grâce avoit rempli ce
 vuide de son cœur ; & ce que je venois d'apprendre
 de ses dispositions sur cela m'avoit pénétré d'ad-
 miration & de joye.

Il est vrai, que dans cet entretien que nous
 avions eu ensemble à cette fenêtre, & où elle m'a-
 voit dit, *Que suis-je désormais dans cette vie ? je*

n'avois rien aperçû qui pût marquer qu'elle souhaitât de ne pas mourir hors de son pais. J'apris même depuis, que dans une autre occasion, où je ne me trouvai pas, s'entretenant à Ostie même, avec quelques-uns de mes amis, à qui elle parloit avec toute l'ouverture de cœur qu'une mere peut avoir pour ses enfans, elle leur avoit dit bien des choses sur le mépris de la vie, & sur les avantages de la mort; & qu'eux surpris de trouver dans une femme, toute la vertu qu'ils voyoient dans celle-ci, & qui n'étoit, ô mon Dieu, que l'effet de vôtre grace, lui ayant demandé si elle n'auroit point quelque peine, que son corps fût enterré dans un pais si éloigné du sien, elle leur avoit répondu :
 „ On n'est jamais loin de Dieu, quelque part qu'on
 „ soit; & je n'ai pas sujet de craindre, qu'à la fin
 „ du monde, il soit en peine de retrouver & de
 „ démêler mes cendres pour me ressusciter. Enfin, le neuvième jour de sa maladie, cette ame si pleine de religion & de pieté fut séparée de son corps, dans la cinquante-sixième année de son âge, qui étoit la trente-troisième du mien.

*Belle parole de
sainte
Monique.*

CHAPITRE XII.

Combien il eut de douleur de la mort de sa mere. Marques de tendresse, qu'elle lui avoit données durant sa maladie. Funerailles de sainte Monique. On offre pour elle le saint Sacrifice, avant de mettre son corps en terre. Saint Augustin combat sa douleur autant qu'il peut, & laisse enfin couler ses larmes entre Dieu & lui.

29. **D**ÉS qu'elle fut morte, je lui fermai les yeux; ayant le cœur pénétré d'une douleur profonde, qui fut sur le point d'éclater par une grande abondance de larmes. Je les retins néanmoins, employant pour cela tout le pouvoir que l'esprit peut avoir sur le corps; ce qui ne se pût faire sans un combat qui me fit beaucoup souffrir. Au moment que mon fils Adeodat vit qu'elle avoit

rendu l'esprit, il éclata par de grands cris, mêlez d'une grande abondance de larmes : mais nous l'apaisâmes, & le forçâmes de se taire. C'étoit par un mouvement pareil, & qui tenoit encore de l'enfance, que j'avois été tout prêt d'en faire autant : mais ma raison plus forte que la sienne, ne le pouvoit être à son âge, m'avoit imposé silence. Aussi ne convenoit-il pas que de telles funeraill^{Quelles doivent être les funeraill^{des Saints.}}es fussent accompagnées de gemissemens & de larmes. Car au lieu que l'on n'en répand, en pareille occasion, que parce qu'on regarde la mort comme une grande misere, & comme un entier anéantissement de ceux qu'elle enleve ; nous sçavons que celle que nous venions de perdre n'étoit ni misérable, ni anéantie ; & que même elle n'étoit morte, que par la moindre partie d'elle-même. C'est de quoi nous étions assurés par des preuves indubitables, & surquoi nous avions pour garans la sainteté de ses mœurs, & la solidité de sa foi.

30. D'où venoit donc cette douleur si vive, que je sento^{is} au dedans de moi même, sinon de la playe que la perte d'une aussi grande douceur que celle de vivre avec une personne si aimable & si sainte, venoit de faire à mon cœur ? Les assurances qu'elle m'avoit données dans sa dernière maladie, qu'elle étoit contente de moi, & des soins que jetâchois de lui rendre, m'étoient d'une grande consolation : car il ne s'y pouvoit rien ajoûter. Elle m'apelloit son bon fils, & elle prenoit plaisir à me dire de la maniere du monde la plus tendre, qu'il ne m'étoit jamais échapé un seul mot dont elle eût un sujet de se plaindre. Mais quelque soin que j'aye toujours eu de m'aquiter du respect que j'étois obligé de lui rendre, pouvoit-il, ô mon Dieu & mon Créateur, entrer en comparaison de ce qu'elle faisoit pour moi ? Ainsi nos deux vies n'en faisant qu'une, à proprement parler, il n'étoit pas possible que mon cœur ne se sentît déchiré.

ré, quand j'e vins à perdre une aussi grande douleur, que celle que je trouvois auprès d'elle.

Pl. 100. I.

31. Après que nous eûmes appaisé les cris de cet enfant, Evode prit un Pseautier, & se mit à chanter le Pseume, qui commence, *Je chanterai, Seigneur, à la gloire de vôtre Nom, vôtre miséricorde & vôtre justice*; & tout ce qui se trouva là lui répondit. Dès que le bruit de sa mort fut répandu dans la Ville, il accourut un grand nombre de personnes pieuses, de l'un & de l'autre sexe, & pendant que ceux qui ont accoutumé de prendre soin des funeraillles faisoient leur office, je me retirai, comme la bien-séance l'ordonnoit; & quelques-uns de mes amis, qui crurent ne devoir pas me laisser seul, m'ayant suivi, je m'entretenois avec eux de choses qui convenoient à l'état où je me trouvois, & je tâchois de faire des veritez dont nous parlions comme un lénitif à ma douleur. Elle n'étoit connue que de vous; car ceux qui étoient là présens, ne faisoient d'attention qu'à ce que je leur disois; & la liberté avec laquelle ils me voyoient parler, leur faisoit croire que je ne sentoie rien.

Cependant, je m'attendrissois à tout moment; & sans que personne s'en apperçût, je me plaignois à vous de ma foiblesse, & de ce que j'étois si peu maître des mouvemens de mon cœur. Car je suspendois bien pour quelque tems le sentiment de ma douleur, mais il revenoit incontinent; & quoi que cela n'allât pas jusqu'à me faire verser des larmes, & à faire sur mon visage aucun changement dont on pût s'appercevoir, je n'en souffrois pas moins; & je souffrois même d'autant plus que je tenois toute ma douleur reserrée dans le fonds de mon cœur. Je me reprochois à moi-même d'être si sensible à ce qui n'étoit qu'une suite de nôtre misérable condition, & de l'ordre que vôtre justice a établi. Ainsi ma douleur en produisant une autre, j'étois doublement tourmenté:

32. Lorsqu'on enleva le corps, pour le porter à l'Eglise, j'y allai, & j'en revins sans jeter une seule larme; non pas même dans le tems des prières que nous fîmes, pendant qu'on vous offroit pour elle le sacrifice de nôtre Redemption; ce qui se fait selon la coutume de ce lieu-là, pendant que le corps est encore auprès de la fosse, & avant de l'y descendre. Mais je demeurai tout le jour, dans une tristesse profonde, que je cachois dans le fonds de mon cœur. Je vous conjurois, autant que le trouble où j'étois me le pouvoit permettre, de me tirer d'un état si douloureux : mais vous m'y laissiez ; & je crois que c'étoit pour me faire remarquer par ma propre experience, ce que peut la force de l'acoutumance, sur ceux-même, dont le cœur commence déjà à se nourrir de la parole de la verité.

*Antiquité de ce que l'Eglise pratique dans les funerailles des si-
delles.*

Les Saints tirent profit de tout.

Dans cet état, je crû que je ferois bien de prendre les bains, sur ce que j'avois oui dire, que les Grecs ne leur ont donné ce nom-là, qu'à cause que le bain est un remede à la tristesse. Mais je suis obligé d'avouer en vôtre presence, ô Dieu de misericorde, qui êtes le Pere des orphelins, que j'en sortis comme j'y étois entré ; & que la sueur de mon corps ne fit point transpirer l'amertume de mon cœur. La nuit étant venuë, je me couchai, & je dormis ; & trouvant à mon reveil que ma douleur étoit beaucoup diminuée, je me souvins de ces vers de vôtre saint Prélat Ambroise, où il parle de vous si dignement, & avec tant de verité.

*Grand Dieu qui du néant as tiré l'Univers,
Et qui regle du Ciel les mouvemens divers :
Tu fais briller le jour d'une vive lumiere,
Et lorsque le Soleil a fourni sa carrière,
Tu ramenes la nuit, qui par un doux sommeil
Console les mortels ; & fait qu'à leur reveil
Les forces de leurs corps se trouvent réparées ;
Et de leurs soins cuisans les ardeurs moderées.*

33. Mais à mesure que je revenois à penser à cette personne, qui vous a si fidèlement servi, & que je me remettois dans l'esprit ce qu'elle avoit toujours été, & à votre égard par sa vie si conforme à toutes les regles de la piété; & au mien, par ses manieres si douces, si complaisantes, & si pleines de tendresse, mais d'une tendresse toute Chrétienne, je me ratendri bientôt; & je ne pus m'empêcher de la pleurer, & de me pleurer moi-même, me voyant privé tout d'un coup d'une mere si aimable; & je vous offrois, pour elle & pour moi-même, les larmes que je répandois. Comme vous en étiez le seul témoin, & qu'elles n'étoient aperçûes de personne, qui pût croire qu'elles fussent affectées, & que je cherchasse à m'en faire honneur; je les laissai couler en toute liberté, au lieu que je les avois retenues jusqu'alors, & j'en fis à mon cœur comme un lit de repos, où il trouva quelque sorte de soulagement.

Je vous expose, ô mon Dieu, tout ce qui se passe entre vous & moi; & je ne crains pas même de le mettre par écrit. Ceux qui liront ce que j'en dis en penseront ce qu'il leur plaira; & quand ils trouveront que j'ai peché, de pleurer durant quelques momens, une mere qui venoit de mourir à mes yeux, & qui m'avoit pleuré durant tant d'années, par l'extrême desir qu'elle avoit de me voir vivant aux vôtres, j'espere qu'au moins ils ne se moqueront pas de moi; & que si leur cœur est plein de charité, ils se sentiront plutôt portez à pleurer eux-mêmes pour mes pechez en votre presence, ô mon Dieu, qui êtes le pere de tous ceux que vous avez donnez pour freres à votre Fils unique, Jesus-Christ nôtre Sauveur.

*Combien
les saints
s'exami-
nent de
prés.*

CHAPITRE XIII.

Il prie pour l'ame de sa mere. Combien il y a sujet de craindre pour ceux-mêmes qui ont le mieux vécu. Quel est le fondement de l'esperance des plus grands Saints. Il recommande son pere & sa mere aux prieres de ceux qui liront ses Confessions.

34. **P** Resentement ; quoique le tems ait fermé cette playe de mon cœur, qui venoit peut-être d'une tendresse trop humaine , & à quoi on auroit pû trouver à redire ; je ne laisse pas de pleurer encore en vôtre presence , pour cette personne qui vous a si fidèlement servi. Mais les larmes que je répands aujourd'hui pour elle , sont bien différentes de celles que la douleur de l'avoir perduë , faisoit couler de mes yeux.

Elles viennent de la frayeur dont je me trouve saisi , quand je considere combien il y a à craindre pour tous ceux qui ayant participé au peché d'Adam , ne meurent que par un effet de la condamnation que vous prononçâtes contre lui après sa desobéissance. Car quoique ma mere ait été vivifiée en Jesus-Christ ; & que dans le tems qu'elle a habité cette maison de chair , où nôtre naissance nous engage, ses mœurs ayent été si pures , & sa foi si vive , que nous avons grand sujet d'en louer vôtre saint Nom ; je n'oserois assurer, que depuis que vous l'aviez regeneré par le saint Baptême , il ne lui soit échappé aucune parole , par où elle ait violé vos Commandemens ; & c'est un oracle prononcé par la bouche de la verité même, Jesus-Christ vôtre Fils unique, que celui à qui il arrivera seulement d'appeller un de ses freres fou, sera coupable de la gêne du feu. Ainsi malheur à ceux-mêmes qui ont mené une vie louable & réglée , si vous veniez à les juger sans misericorde.

Ce n'est donc que sur le fondement que vous ne discuterez pas nos actions avec la dernière *Combien on a sujet de craindre, pour ceux-mêmes qui ont le mieux vécu.*

Matt. 5.
23.

Sur quel
fondement

*vous pou-
vous espe-
rer mise-
ricorde.*
Ce que
c'est que
nos meri-
tes.
2. Cor. 10.
17.

gueur, que nous pouvons esperer de trouver grace devant vos yeux. Car s'il y a quelques merites en nous, que nous puissions mettre en compte; que sont-ils autre chose que des bienfaits de votre liberalité? O si les hommes sçavoient reconnoître qu'ils sont hommes; & si ceux qui se glorifient, ne se glorifioient que dans le Seigneur!

35. Quoique j'aye dont sujet de me réjoûir en vous, & de vous rendre graces, de tout ce que ma mere a fait de bien durant sa vie, ô Dieu de mon cœur, mon unique vie, en qui seul je desire d'être loüé; je le laisse à part, quant à present, pour vous demander le pardon de ses pechez. Exaucez-moi, je vous en conjure, par celui qui a bien voulu être ataché pour nous à la Croix; par ce divin Sauveur, dont le Sang est le remede des playes de nos ames; & qui étant présentement assis à votre droite, ne cesse point de vous prier pour nous. Je sçai qu'elle a pratiqué les œuvres de misericorde, & qu'elle a pardonné de tout son cœur à ceux qui l'avoient offensée: pardonnez-lui donc les fautes par où elle a pû vous offenser, dans tout le tems qui s'est passé depuis son baptême jusqu'à sa mort. Pardonnez-les lui, Seigneur, je vous en conjure; & ne la jugez point à la rigueur. Que votre misericorde prevale sur votre justice, puisque vous êtes fidelle dans vos promesses, & que vous avez promis de traiter avec misericorde ceux qui auront exercé misericorde; & c'est ce que les hommes ne font, qu'autant que vous leur en faites la grace; vous, ô mon Dieu, qui avez pitié de qui il vous plaît d'avoir pitié; & qui faites misericorde à qui il vous plaît de la faire.

*Priere de
S. Augustin pour
sainte Monique
morte.
Par où on
peut espe-
rer mise-
ricorde.
Matth. 6.
12.
Jac. 2. 13.
Matt. 5. 7.
Ce qui
nous fait
faire le
bien.
Exod. 11.
19.
Rom 9.
15.*

36. Je crois que vous avez déjà fait ce que je vous demande pour elle: mais j'espere que vous ne laisserez pas d'avoir agréable que je vous le demande, puisque c'est ce qu'elle nous a recomman-
de

dé sur le point de mourir. Car elle ne souhaita de nous, ni que nous la fissions enterrer somptueusement; ni que nous eussions soin de faire embaumer son corps, ni que nous lui fissions dresser un tombeau magnifique, ni que nous la fissions porter dans celui qu'elle s'étoit fait faire en son pays, mais seulement que nous nous souvinssions d'elle à vôtre saint Autel, au mystere duquel elle avoit assisté tous les jours de sa vie, & d'où elle sçavoit que l'on dispense la victime sainte, par le sang de laquelle la ténacité de mort que vous aviez contre nous a été effacée: & qui a triomphé du démon, cet ennemi de nôtre salut, qui tient un compte si exact de nos pechez, & qui ne fait que chercher ce qu'il pourra nous objecter à vôtre tribunal: mais qui n'ayant trouvé aucune sorte de peché dans celui qui nous rend victorieux, n'a pas laissé d'attenter à sa vie. Qui peut donc nous arracher à ce divin Sauveur, puisque personne ne sçauroit lui rendre ce sang innocent, qu'il a versé pour nous, & qui est le prix dont il nous a achetés?

Col. 2.14.

Pour ou le

demon a

perdu le

pouvoir

qu'il a-

voir sur

nous. Fon-

dement de

l'esperan-

ce des

Chrétiens.

Souvenez-vous, Seigneur, que celle pour qui je vous prie a toujours tenu son ame unie, par le lien de la foi, à cet adorable Mystere de nôtre Redemption. Que rien ne puisse donc la soustraire de vôtre protection, & que ni la fureur ni les ruses de celui qui est tout à la fois, & un Lion, & un Dragon, ne la séparent point de vous. Car elle ne dira point qu'elle n'est redevable de rien à vôtre justice; de peur que ce dangereux accusateur ne la convainque du contraire, & qu'il ne vienne à bout de la faire condamner: mais elle dira que ses dettes lui ont été remises, par celui à qui nul ne sçauroit rendre ce qu'il a bien voulu payer pour nous, quoiqu'il ne nous dût rien.

A quel

je réduit

tout ce que

nous a-

vous à di-

re en nôtre

faveur.

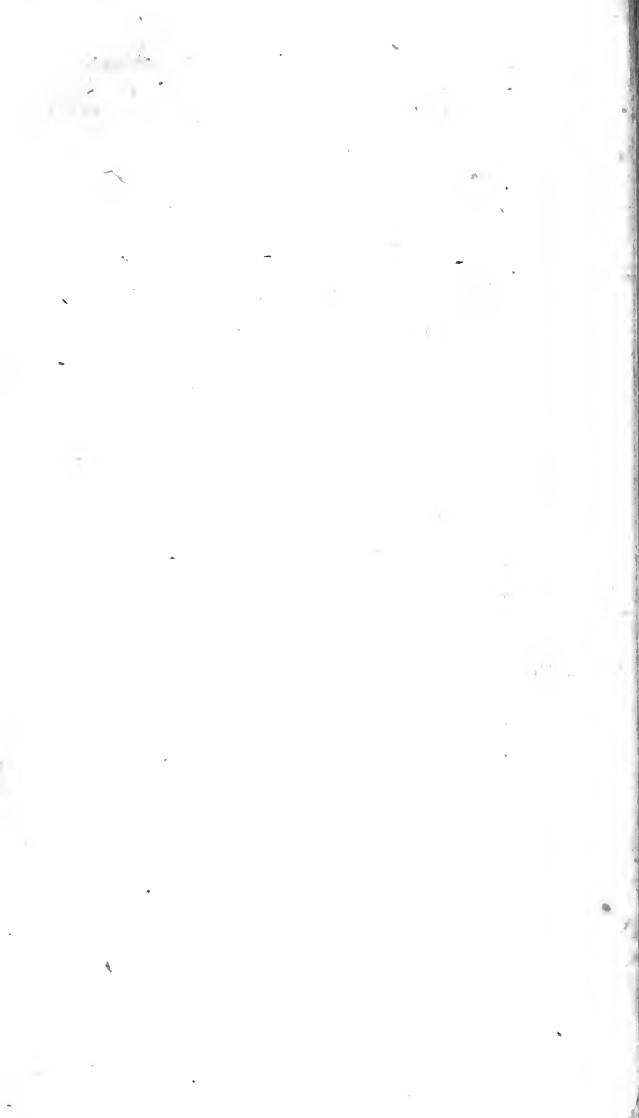
37. Qu'elle soit donc dans la paix éternelle, avec son mari, qui a été le seul qu'elle ait eu; & à

*Ce n'est
que par
le moyen
de ce que
Dieu met
en nous
que nous
faisons ce
qu'il de-
mande de
vous.*

qui l'envie qu'elle avoit de vous l'acquérir a fait qu'elle a toujours été soumise, avec une patience qu'elle renoit de vous, & qui a produit aussi les fruits que vous aviez lieu d'en attendre. Faites, mon Seigneur & mon Dieu, que tous ceux qui vous servent, & que vous m'avez donnez pour freres; mais que l'avantage qu'ils ont d'être vos enfans me fait respecter comme mes Maîtres, & au service desquels je consacre mon cœur, mes paroles & mes ouvrages, ou qu'au moins ceux de cet heureux nombre à qui ce que j'écris ici pourra tomber entre les mains, se souviennent à votre saint Autel de votre servante Monique, & de Patrice son mari, de qui vous m'avez fait naître, par un effet de ces merveilles de votre toute-puissance, que nous admirons dans toutes les productions de la nature; & qui passent toutes nos connoissances. Qu'ils se souviennent, avec des sentimens de charité, de celui que vous m'avez donné pour pere, & de celle que vous m'avez donnée pour mere, à l'égard de cette vie passagere; mais qui vous aiant eu pour pere, & l'Eglise Catholique pour mere, sont mes freres à cet égard, & mes concitoyens à l'égard de cette Jerusalem celeste, vers laquelle votre peuple, qui en est originairement, mais qui se voit relegué dans une terre étrangere, ne cesse point de soupirer, jusqu'à ce qu'il y soit rentré. Ainsi, j'aurai la consolation d'avoir procuré à ma mere, par mes Confessions, bien plus abondamment que je n'aurois pû faire par mes prieres, la dernière chose qu'elle a désiré de moy.

*Humilité
de saint
Augustin.*

Fin du neuvième Livre.





SOMMAIRE

DU DIXIÈME LIVRE.

APrès avoir déclaré dans les livres précédens, ce qu'il avoit été jusqu'à sa conversion, & de là jusqu'à la mort de sa mere ; il fait voir dans celui-ci, ce qu'il étoit dans le tems qu'il écrivoit. Il commence par le témoignage que lui rend sa conscience, sur l'amour qu'il avoit pour Dieu ; ce qui lui donne lieu de chercher par où l'on peut arriver à le connoître. Il parcourt dans ce dessein toutes les facultez de son ame ; & s'arrête particulièrement à la mémoire, où il trouve que Dieu a sa place comme les autres choses. Ensuite, il déclare comment il étoit à l'égard des tentations qui naissent des trois branches de la cupidité, sur lesquelles il donne des regles admirables. De-là il vient à parler de Jesus-Christ médiateur ; de la pensée qu'il avoit eüe de tout quitter, pour aller pleurer ses péchez dans la solitude ; & de ce qui l'en avoit empêché.



L E S

CONFESSIONS

DE S. AUGUSTIN.

L I V R E X.

C H A P I T R E I.

Elevation à Dieu. On ne doit souhaiter que de le connoître; de le posséder & de lui plaire. Comment on doit regarder ce qu'on appelle les bonheurs & les malheurs de la vie.

x. **Q**ue je vous connoisse, ô mon Dieu, *Belle*
 qui me connoissiez si à fonds, que je *puisse*
 vous connoisse, comme vous me con-
 noissiez. Entrez dans mon ame, vous qui en êtes *1. Cor.*
 toute la force : faites qu'il n'y ait rien en elle *15. 12.*
 que de conforme à votre souveraine rectitude ; &
 qu'elle soit sans ride & sans tache devant vos *Eph. 5. 27.*
 yeux. Voilà l'unique but de mes desirs & de mon
 esperance : c'est là ce qui me fait agir & parler ;
 c'est ce qui fait toute ma joye ; & je n'en sçauois
 avoir de raisonnable que celle-là. Car pour tout
 le reste de ce qui nous arrive dans la vie , il est *Comment*
 d'autant plus digne de larmes, qu'il nous empêche *il faut ju-*
 davantage d'en sentir & d'en pleurer les miseres : *ger des*
 & il en est d'autant moins digne , qu'il nous rend *choses de*
 ces miseres plus sensibles , & qu'il nous les fait *la vie.*
 pleurer plus amèrement. *pour en*
juger
sainte-
ment.

Comme la verité est ce que vous aimez &
 que ceux qui la suivent ne craignent point de pa- *Ps. 56. 8.*
 roître au grand iour ; je veux la suivre , & dans *Jean. 31*
 le secret de mon cœur, en vous exposant ce que j'y *21.*

trouve ; & dans cet ouvrage, qui ne tend qu'à faire connoître à tout le monde ce que je suis.

CHAPITRE II.

Il n'y a rien dans nos cœurs que Dieu ne voye. Ce que c'est que lui exposer ce qu'il y a de bien & de mal en nous.

2. **Q**Uand je ne voudrois pas vous déclarer
 Heb. 4.13. ce qui se passe en moi, comment pourrois-je vous le cacher, à vous, ô mon Dieu, dont les yeux percent les recoins les plus profonds de nos cœurs & de nos consciences ? Par-là, au lieu de me cacher à vous, je ne ferois que vous cacher à moi-même. Je voi par votre miséricorde, ô mon Dieu, que votre lumière luit dans mon ame ; que vous êtes enfin tout son plaisir & toute sa joye, & le seul objet de son amour & de ses desirs ; & *Combien* vous ne m'avez fait cette grace, que parce que je *il est nécessaire de se déplaire à soi-même & ce que l'on perd quand ce la n'est pas,* me déplais à moi-même, comme je le voi clairement, par les gemissemens que la connoissance que j'ai de mes misères fait sortir de mon cœur. Que je rougisse donc tous les jours de plus en plus, de ce que je trouve dans mon propre fonds : que je renonce à moi-même, pour m'attacher à vous ; & comme je ne puis vous plaire que par ce que vous avez mis en moi, que ce ne soit aussi que par-là que je me plaise à moi-même.

Je sçai donc, ô mon Dieu, que vous me connoissez à fond, & que vous voyez à nud tout ce que je suis. Cependant, je ne laisse pas de vous exposer ce que je trouve dans mon cœur : j'ai déjà dit quel est le fruit que j'en espère ; mais je ne le fais pas tant par le son de mes paroles, que par les cris de ce même cœur, qui ne sont entendus que de vous. Car vous louer & vous exposer le fonds de mon cœur, à l'égard de ce qu'il y a de mal en moi, n'est autre chose que me déplaire à moi-même ; &

à l'égard de ce qu'il y peut avoir de bon, ce n'est autre chose que de ne me le pas attribuer ; & c'est à quoi nous devons bien prendre garde ; puis qu'autant qu'il est vrai, que vous répandez vos bénédictions sur les justes ; autant l'est-il que c'est vous qui les avez fait justes, de pecheurs qu'ils étoient auparavant.

Ps. 5. 13.

*D'on vied
toute nôtre
justice,*

Lors donc que je vous parle, ô mon Dieu, & que je vous expose ce que je trouve en moi ; c'est sans bruit, à l'égard du son de ma voix ; mais ce n'est pas sans bruit, à l'égard des mouvemens de mon cœur ; & quand je parle aux hommes, je ne leur dis rien de bon, que je ne vous l'aye dit auparavant ; & je n'ai même pû vous le dire, qu'après l'avoir appris de vous.

CHAPITRE III.

Ce qui le porte à faire connoître qu'il étoit depuis sa conversion, aussi bien que ce qu'il avoit été auparavant. Les bons mêmes sont bien-aîsés de connoître les dejordres des pecheurs convertis, & pourquoi.

3. **M**Ais qu'ai-je affaire d'exposer aux hommes les playes de mon ame ? sont-ils capables de m'en guerir, eux qui ont autant de négligence à se corriger de leurs propres foiblesses, qu'ils ont de curiosité de connoître celles d'autrui ? Et comment est-ce qu'en même tems qu'ils refusent d'apprendre de vous ce qu'ils sont, ils sont bien-aîsés d'apprendre de moi ce que je suis ? Par où peuvent-ils même sçavoir si je ne ments point dans ce que je leur en dis ; puisque ce qui se passe dans chacun ne peut être connu que de lui : au lieu que s'ils vouloient vous écouter, sur ce que vous leur apprendriez d'eux-mêmes, ils ne sçauroient dire que vous mentez ? Car vous écouter sur ce que vous nous aprenez de nous-mêmes, ce n'est autre chose que nous bien connoître nous-mêmes ? & quand on est venu au point de se bien

1. Cor. 2.
II.

Admirer à soi-même, ce seroit mentir que de démentir cette Dieu & a connoissance, & de vouloir se cacher ce que l'on soi-même, voit en soi.

ce que c'est.

1. Cor.

13. 5.

Act. 4. 32.

Si je ne me contente donc pas de vous exposer en secret le fonds de mon cœur; ô mon Dieu; & si je le fais d'une manière qui va à le faire connoître à tout le monde; c'est parce que je sçai que 1. 2 PROPRE de la charité est de faire que ceux qu'elle unit; & dont elle ne fait qu'un cœur & une ame, donnent créance aux paroles les uns des autres. Ainsi quoique je ne puisse leur faire voir avec la dernière certitude si je ne mens point dans ce que je leur dis de moi, je ne laisse pas de leur dire; parce que la charité fait qu'ils ajoutent foi à ce que je leur en dis.

Ce que S.

Augustin

a preten-

du, en fai-

sant con-

noître à

sour le

monde les

pechez de

sa jeunesse.

4. Mais faites moi connoître, souverain Medecin de mon ame, quel fruit je puis esperer de ce que je fais sur cela. Je n'en suis pas en peine, à l'égard de ce que j'ai déclaré jusques-ici de ces pechez de ma vie passée, que vous m'avez pardonnez, & dont vous m'avez nettoyé en changeant & renouvelant mon ame par la foy, & par la grace du saint Baptême, pour me rendre participant du bonheur qui se trouve en vous. Car ce que j'en ai écrit est propre à réveiller les pecheurs qui le liront, ou qui en entendront parler; & à faire qu'au lieu de s'endormir dans le mal, de desesperer de leur guérison, & de se dire à eux mêmes, qu'ils ne sçau-roient jamais se tirer de leurs malheureux état; ils sortent de cet assoupissement, se confiant dans vôtre miséricorde, & dans la douceur route - puissante de vôtre grace, qui donne des forces aux plus foibles, lorsque par un effet de cette même grace ils viennent à reconnoître leur foiblesse. Les justes mêmes sont bien - aises de connoître les maux de ceux que vous avez guéris: non que le mal leur plaise; mais par la joye qu'ils ont de voir que ceux qui ont été méchans ne le sont plus.

A qui la

grace don-

ne des for-

ces.

Voilà donc de quelle utilité peut être la déclaration que j'ai faite des desordres de ma vie passée : Je l'ai vû dès le commencement , & je m'en suis expliqué. Mais, ô mon Seigneur & mon Dieu, à qui j'expose tous les jours le fonds de ma conscience , & sur la miséricorde de qui je compte bien davantage , que sur le soin que j'ai d'éviter le mal, quel fruit puis-je espérer de ce que j'écris présentement en vôtre présence , pour faire connoître aux hommes , non plus ce que j'ai été par le passé , mais ce que je suis aujourd'hui ?

C'est ce que bien des gens desirerent d'apprendre. Il y en a parmi ceux-là qui me connoissent déjà ; & il y en a aussi qui ne me connoissent point, si ce n'est par ce qu'ils m'ont entendu dire de moi-même, ou par ce qu'ils en ont appris d'ailleurs. Mais enfin , ni leurs yeux , ni leurs oreilles , ni leur esprit ne sçauroient pénétrer le fonds de mon cœur ; & c'est là que je suis ce que je suis. C'est même parce qu'ils ne le voyent point , qu'ils veulent que je leur dise ce que j'y trouve , & sur quoi ils sont prêts de croire ce que je leur dirai, car ils ne sçauroient jamais le voir : mais la charité qui les rend bons, les assure que je ne mens pas dans ce que je leur dis de moi ; & c'est elle qui leur fait ajouter foi à mes paroles.

Sur quoi nous devons établir notre espérance.

Par où nous sommes véritablement ce que nous sommes.

CHAPITRE IV.

Quel fruit il attend du dessein qu'il a de faire connoître à tout le monde ce qu'il est.

5. **M**AIS quel fruit esperent-ils eux mêmes de ce qu'ils desirerent sur cela ? Est-ce qu'ils sont bien-aisés de se réjouir avec moi , quand je leur dirai combien je m'avance vers vous , par le secours de vôtre grace ; & qu'ils sont prêts de m'aider par leurs prières, lorsqu'ils sçauront combien le poids de ma corruption rallentit encore le mou-

A quoi S. August. étoit bien

*aise de se
faire con-
noître.* vement qui devoit m'y porter ? C'est à ceux qui
sont dans cette disposition, que je suis bien aise de
me faire connoître ; & ce me sera un avantage,
que plusieurs se joignent à moi , pour vous rendre
graces de ce qu'il vous a plu de mettre de bon en
moi, & vous demander pour moi ce qui me man-
que.

*Quels sen-
timens
donne l'es-
prit de
charité,
sur ce
qu'on voit
de bien ou
de mal
dans les
autres* Que l'esprit de charité fasse donc que mes fre-
res aiment en moi, ce que vous nous aprenez qu'il
faut aimer ; & qu'ils me plaignent des choses
qui sont les seules sur quoi vous nous aprenez
qu'on est à plaindre. Car c'est ce que le seul esprit
de charité fait faire ; cet esprit qui nous unit , &
qui nous rend freres les uns des autres ; & non
pas l'esprit qui possède ceux que vôtre Ecriture
appelle des enfans étrangers , qui n'ont dans la
bouche que la vanité & le mensonge ; & dont les
œuvres ne sont que dépravation & iniquité. Com-
me donc l'esprit de charité fait que ceux qui en
sont remplis se réjouissent de ce qu'ils trouvent de
louable en moi ; & qu'ils s'affigent de ce qu'ils ne
peuvent s'empêcher d'y condamner ; parce qu'ils
ne me louent ni ne me condamnent , que parce
qu'ils m'aiment, je suis bien-aise de me faire con-
noître à ceux-là , afin qu'ils se réjouissent de ce
qu'ils trouveront de bon en moi , & qu'ils soupî-
rent de ce qu'ils y trouveront de mauvais.

*Et qu'il y
a en nous
de bien &
de mal.* Ce qu'il y a de bon en moi , c'est ce que vô-
tre toute-puissance y a mis en me créant, & ce que
vôtre grace y a mis en me renouvelant ; & ce
qu'il y a de mal en moi , ce sont mes pechez,
& ce qui est une suite & une punition du peché,
par les Loix de vôtre Sagesse & de vôtre Justice.*
Que mes freres se réjouissent donc pour moi de
ce que je tiens de vous , & qu'ils s'affigent pour
moi de ce qui ne vient que de moi-même ; & que

* C'est à dire , l'obscurcissement de l'esprit , & la
dépravation du cœur.

les actions de graces & les gémissemens de ces
 ames saintes montent comme un encens, jusqu'au
 Trône de vôtre gloire. Laissez-vous toucher à l'o-
 deur de cet encens, qui exhale de ces cœurs si purs
 dont vous avez fait vos Temples ; & qu'elle fasse
 que vous ayez pitié de moi ; selon toute l'étendue Ps. 50. 1.
 de vôtre infinie miséricorde , & pour la gloire de
 vôtre nom. N'abandonnez point un ouvrage que
 vous avez commencé ; & achevez ce qui vous
 reste à faire pour le rendre parfait.

6. Voilà précisément quel est le fruit que j'es- Ps. 2. 11.
 pere de la confession que je vous fais de ce que je
 trouve en moi : & que je ne me contente pas de
 vous exposer dans le secret de mon cœur, avec une
 joye mêlée de crainte , ^a & une douleur accompa-
 gnée d'esperance ; ^b mais que j'expose encore aux
 yeux des hommes, c'est-à-dire, de ceux qui croient
 en vous comme moi ; qui partagent avec moi ce
 qui fait toute ma joye , qui sont sujets à la mort
 comme moi, qui sont mes concitoyens dans la re-
 publique que compose la société de vos fideles,
 qui sont étrangers & voyageurs sur la terre comme
 moi, & qui me précèdent , & m'accompagnent, ou
 me suivent dans le chemin où je marche. Ce sont *Fonde-
ment de
l'amour &
du service
que nous
devons à
nos freres.*
 ceux-là qui sont mes freres, parce qu'ils vous ser-
 vent. Mais comme vous avez bien voulu en faire
 vos enfans , ils sont encore mes maîtres ; & vous
 m'ordonnez de les servir , en tout ce qui peut dé-
 pendre de moi, si je veux vivre éternellement avec
 vous , & de la vie qui se trouve en vous.

C'est ce que vôtre parole vivante ne s'est pas *Vie de Je-
sus-Christ,
leçon de
charité &
d'humili-
té.*
 contentée de m'ordonner par ces préceptes ; mais
 dont elle m'a encore montré l'exemple par toutes
 les actions de sa vie. C'est aussi de quoi je tâche
 de m'aquiter , par mes actions aussi bien que par
 mes paroles ; mais sur quoi je me trouve sans cesse

^a Sur ce qu'il trouvoit de bien en lui.

^b Sur ce qu'il trouvoit encore de mal.

exposé à de grands perils, que je n'espère d'éviter, qu'autant que j'aurai soin de me tenir sous vos aîles ; & de vous exposer mes foiblesses, quoi qu'elles vous soient mieux connues qu'à moi-même.

Je sçai que je ne suis qu'un enfant & un orphelin : mais j'ai un pere qui est la source de la vie : j'ai un tuteur capable de me secourir dans tous mes besoins, & c'est vous, ô mon Dieu, qui êtes, & mon pere & mon tuteur. Vous êtes mon unique bien, Dieu tout-puissant, & vous avez toujours été avec moi, dans le tems même que je n'étois pas encore avec vous. Je veux donc faire connoître à ceux que vous m'ordonnez de servir, non plus ce que j'ai été, mais ce que je suis presentement ; & combien il y a encore de miseres en moi. Mais quoique je le fasse ; je suis bien éloigné de vouloir m'établir juge de moi-même. ^aVoilà dans quel esprit je parlerai de moi ; & comment je desire que l'on prenne ce que j'en dirai.

1. Cor. 4.
f.

^a Parce qu'il n'y a pas grand fondement à faire sur la connoissance que chacun peut avoir de lui-même ; & qu'il n'y a que Dieu qui sçache ce que nous sommes véritablement.

CHAPITRE V.

Que quelque imparfaite que sur la connoissance qu'il avait de Dieu, il se connoissut moins lui-même sur de certaines choses. Ce qui faisoit toute son esperance.

1. Cor. 2. 7.
11.

Combien de choses en nous qui nous sont inconnues.

C'Est à vous, Seigneur, à juger de ce que je fais. Car encore que chacun de nous voye ce qui se passe en lui, & que le secret de notre cœur nous soit aussi connu, qu'il est inconnu à tous les autres hommes, il y a des choses en nous que nous ne connoissons pas nous mêmes : mais il n'y en a aucune que vous ne connoissiez, ô mon Dieu, parce que c'est vous qui nous avez fait.

Or quoique je voye clairement mon néant, quand je viens à me considerer en votre presence :

quoique je sçache que je ne suis que cendre & que
 poussière : quoique dans cette terre étrangère, où ^{2. Cor. 5.}
 nous sommes encore loin de vous, & où nous ne ⁶
 vous voyons pas encore face à face, mais seule ^{1. Cor. 13.}
 ment en énigme, & comme au travers d'un verre ^{12.}
 obscur, je me voye moi même de plus près & bien
 plus distinctement que je ne vous voye : il y a
 des choses sur quoi je vous connois mieux, que je ^{Les plus}
 ne me connois moi-même. Car au lieu que je sçai, ^{grands}
 par exemple, que vous êtes inviolable de tout ^{Saints ne}
 point, & hors des atteintes du mal; j'ignore encore ^{je connois-}
 jusqu'à quel point j'en suis à couvert, & quelles ^{sent eux-}
 sont les tentations à quoi je suis capable ou inca- ^{mêmes}
 ble de résister. Ainsi, toute mon espérance est que ^{qu'impar-}
 je sçai, qu'étant fidelle comme vous l'êtes, vous ne ^{jaissent.}
 permettez pas que nous soyons exposez à des ten- ^{Sur quoi}
 tations qui passent nos forces; & que vous nous ^{dire espe-}
 donniez moyen de soutenir celles qui nous ata- ^{rance d'it}
 queront, & d'en sortir avec avantage. Je dirai ^{tre jon-}
 donc ici ce que je connois de ce qui est en moi, ^{dee.}
 & qui ne m'est connu que parce que vôtre lumie- ^{1. Cor,}
 re me le fait connoître; & quelles sont les choses ^{10. 13.}
 surquoi je ne me connois pas encore bien moi-
 même, & qui me seront toujours inconnues, jus-
 qu'à ce que vous ayez dissipé les tenebres qui me
 cachent.

1

CHAPITRE VI.

*Qu'il sçait avec certitude qu'il aime Dieu. Que toutes les
 creatures nous disent qu'il faut l'aimer. Ce qui fait que ce
 qu'elles nous disent sur cela entre dans nos cœurs. Ce que
 c'est que Dieu, & ce que les creatures nous en apprennent.* ^{Qui trou-}
^{dr il é}
 3. **C**E que je sçai, & dont ma conscience in- ^{er ja c-}
 rend un témoignage qui ne me perme- ^{ent,}
 pas d'en douter, c'est que je vous aime, ô mon ^{terroir}
 Dieu : car vous avez percé mon cœur, par les flé- ^{es sent}
 ches de vôtre divine parole; & je vous ai aimé lan- ^{s'il aime}
 le moment. Le Ciel & la terre, & tout ce qu'ils ^{Lien us}
^{son.}

Tout pré- che qu'il faut ai- mer Dieu. enferment, me disent même de toutes parts qu'il faut que je vous aime; & ils ne cessent point d'en dire autant à tous les hommes; afin qu'ils soient sans excuse s'ils ne vous aiment pas. Mais vous faites une autre sorte de miséricorde bien plus intime à ceux à qui vous voulez faire miséricorde, & de qui il vous plaît d'avoir pitié; sans cela le Ciel & la Terre ont beau faire retentir vos loüanges: ils ne parlent qu'à des sourds.

Rom 9.

Mais qu'est-ce que j'aime, quand je vous aime? Ce n'est ni une beauté du genre de celles que mes yeux aperçoivent dans les choses corporelles; ni un son articulé & mesuré; ni un éclat comme celui de cette lumière extérieure, qui flatte si agréablement nos yeux; ni une harmonie, comme celles des concerts les plus mélodieux; ni une odeur comme celles des fleurs & des parfums, ni un goût comme celui du miel & de la manne, & de tous les autres mets les plus exquis, ni un objet comme ceux dont la volupté recherche la jouissance avec le plus d'ardeur.

Ce que Dieu est à nos âmes.

Ce n'est rien de tout cela que j'aime, quand j'aime mon Dieu. Cependant, c'est quelque chose d'aprochant; & il est à mon âme ce que ces autres choses sont à mes sens. Car elle en est éclairée, & elle le voit au dedans d'elle-même; mais comme une lumière que nul espace ne borne & ne contient. Elle l'entend, mais comme un son que le tems ne mesure & ne termine point. Elle le sent, mais comme une odeur que le vent n'emporte point. Elle s'en nourrit, & elle le goûte, mais comme une viande que l'avidité avec laquelle on la dévore ne détruit & ne diminue point; enfin elle s'y tient unie par de chastes embrassemens, comme à l'objet de ses délices; mais un objet dont la jouissance n'est sujette à nulle sorte de satiété ni de dégoût. Voilà ce que j'aime, quand j'aime mon Dieu.

Dénou.

9. Mais qu'est-ce donc qu'un tel objet? J'ai de-

mandé à la terre, si ce ne seroit point elle ; & elle *ches d'un*
 m'a répondu ; Non, je ne suis point ce Dieu que *esprit qui*
 vous cherchez ; & tout ce qu'elle contient m'en a *cherche ce*
 dit autant. J'ai demandé la même chose à la mer *que c'est*
 & aux abîmes , & à tout ce qu'ils enferment de *que Dieu.*
 vivant ; & tout cela m'a répondu ; Nous ne sommes point vôtre Dieu , cherchez le au-dessus de nous. Je l'ai demandé aux vents & à l'air , & à tous les habitans de cette region supérieure ; * & ils m'ont répondu ; Nous ne sommes point ce Dieu que vous cherchez : & Anaxime s'est trompé , quand il nous a pris pour cet Etre souverain. J'ai fait la même question au Ciel, au Soleil, à la Lune & aux Etoiles, & ils m'ont répondu: Nous ne le sommes pas non plus. Enfin je me suis adressé à tous les objets qui touchent mes sens ; & je leur ai dit : Vous me répondez que vous n'êtes point mon Dieu: mais apprenez-moi donc quelque chose de lui, & dites moi ce qu'il est ; & tous ces êtres se sont écriez tout d'une voix ; *C'est celui qui nous a fait.* Voilà ce que la nature nous répond sur ce sujet : car c'est l'interroger & entendre d'elle cette réponse , que de la voir & de la considerer avec quelque attention.

Ensuite, m'adressant la parole à moi-même, je me suis demandé ; Et vous-même, qu'êtes-vous ? Et je me suis répondu ; Je ne suis qu'un homme, composé d'un corps & d'une ame ; dont l'un est quelque chose d'extérieur & de visible , & l'autre quelque chose d'intérieur & d'invisible. Par laquelle de ces deux parties falloit-il donc désormais que je cherchasse mon Dieu? Je l'avois déjà cherché , par l'entremise de mon corps ; parcourant tout ce que mes yeux ont pû découvrir dans toute l'étendue du Ciel & de la Terre. Ainsi , il ne me restoit plus que de le chercher par la partie inte-

* C'est à dire , aux esprits dont quelques anciens Philosophes ont cru que l'air étoit rempli.

rieure & invisible, qui est assurément la plus excellente des deux; puisque c'est à celle-là que les sens extérieurs faisoient leur raport de ce qu'ils avoient decouvert; & que c'est elle qui du tribunal où elle préside à leurs actions, jugeoit de la réponse que le Ciel, la Terre & tout ce qu'ils contiennent lui ont faite, lorsqu'ils lui ont dit tout d'une voix: *Nous ne sommes point vôtre Dieu, & nous ne sommes que son ouvrage.* Car c'est sans doute la partie intérieure qui a connu tout ceci, par le minuterie de la partie extérieure. C'est ce que je suis au dedans qui l'a connu: c'est mon esprit, qui s'est servi des sens & des organes de mon corps, pour questionner la masse du monde, sur le sujet de mon Dieu; & c'est à lui qu'elle a parlé, quand elle a dit: *Je ne suis pas celui que vous cherchez, & je ne suis que son ouvrage.*

10. Mais quoi, l'Univers ne présente-t-il pas la même face à tous ceux dont les sens sont en leur entier? ce n'est même qu'en la présentant, qu'il répond à ces sortes de questions. D'où vient donc, que tous n'entendent pas les réponses? C'est que pour les entendre il ne suffit pas de le voir. Car les animaux mêmes, jusqu'aux moindres insectes, voyent tout ce qu'il expose à nos yeux, & qui est comme la voix par où il répond à nos questions: mais ils ne sauroient lui en faire; parce qu'il n'y a point en eux de raison qui puisse juger de ce qu'ils aperçoivent par leurs sens. Pour les hommes, ils sont tous capables de le questionner: & il n'y en a aucun, qui ne pût s'élever, par les choses visibles, jusques à la connoissance des grandeurs invisibles de Dieu; mais l'amour qui les asservit à ces mêmes choses, les met hors d'état d'en juger.

Elles ne répondent même qu'aux interrogations de ceux qui sont capables de juger de leurs réponses. Car quoique leur voix, c'est à dire, la manière dont elles nous paroissent, ne change jamais

Tant
qu'on aime
les
choses du
monde, on
ne sauroit
en juger
sainement.

& qu'on les trouve toujours les mêmes; l'un ne fait que les voir, & l'autre en les voyant les interroge & entend leurs réponses; en même tems qu'elles parlent à celui-ci, elles sont muettes pour celui-là; où, pour mieux dire, elles parlent à tout le monde, mais leur langage n'est entendu que de ceux qui consultent la vérité au dedans d'eux-mêmes, sur ce qu'elles leur disent au dehors.

D'où vient que la voix de toute la nature sur le sujet de Dieu n'est entendue que de quelques-uns.

Car c'est la vérité qui me dit, Vôte Dieu n'est ni le ciel, ni la terre, ni aucune autre sorte de corps: la nature même de ces choses là le dit à tous ceux qui les voyent; puisque tout corps est une masse, dont chaque partie est moindre que son tout. Et sur cela, je dis à mon ame, Pour vous, vous êtes quelque chose de plus excellent que tout ce qu'il y a de massif & de corporel; puisque c'est vous qui donnez la vie à toute la masse de vôte corps, & que nul corps n'est capable d'en vivifier un autre a. Mais Dieu est encore au-dessus de vous; puisque c'est par lui que vous vivez, & que vous êtes principe de vie.

Par où l'ame est au dessus du corps, & Dieu au dessus de l'ame.

a C'est à dire, d'une vie accompagnée de connoissance & de raison: car les plantes même sont vivantes, quoiqu'il n'y ait rien en elles que de corporel.

CHAPITRE VII.

Par quelle faculté de l'ame il faut chercher ce que c'est que Dieu.

12. **Q**U'est-ce donc que j'aime, quand j'aime mon Dieu? Je voi bien que c'est quelque chose d'infiniment élevé au-dessus de tous les corps, & même au-dessus de mon ame: mais il faut pourtant qu'elle me serve de degré pour m'élever jusqu'à lui.

Il faut commencer par connoître notre ame pour arriver à con-

Je passerai d'abord cette faculté vivifiante, par où elle communique la vie au corps à quoi elle est unie: car ce n'est pas par-là que je puis trouver

notre Dieu.

mon Dieu : autrement le cheval même & le mulet, qui n'ont ni raison, ni intelligence, pourroient aussi le trouver, puisque cette même faculté vitale est en eux ; & que c'est ce qui donne la vie à leurs corps.

Je passerai encore cette autre faculté par où je communique à mon corps le sentiment aussi-bien que la vie, & que le Seigneur a aussi mise en moi lorsqu'il m'a créé, & qu'il m'a donné des yeux pour voir, & non pas pour entendre ; des oreilles pour entendre, & non pas pour voir ; & ainsi de tous mes autres sens, qui ont chacun leur place dans mon corps, & qui exercent séparément leur office ; ou plutôt ; qui sont les instrumens, par où je les exerce tous ^a. Car ces offices sont mes actions, plutôt que celles de mes sens : puisque quelque différentes qu'elles soient, c'est la même ame qui les fait toutes par eux. Je ne m'arrêterai donc pas à cette faculté, non plus qu'à l'autre. puisqu'elle est dans le cheval & dans le mulet aussi bien qu'en moi : & que leurs corps sont pourvus d'organes par où ils sont capables de sentiment aussi-bien que moi.

a Car les sens ne sont que des instrumens, & c'est l'ame qui fait par eux tout ce qu'il semble qu'ils fassent.

CHAPITRE VIII.

Belle description de la memoire, & de la maniere dont les choses s'y conservent.

13. **A** Prés avoir passé ces deux premieres facultez, qui sont comme les deux premiers degrez que je trouve en moi, quand je veux m'élever jusqu'à celui qui m'a fait ; je viens dans la vaste étendue des reservoirs de ma memoire, où se conserve ce nombre innombrable d'images, que mes sensations ont fait passer dans mon ame ; & toutes celles que j'ai composées de celle-ci, à

force d'y ajoûter, ou d'en ôter, ou de les varier de quelque maniere que ce puisse être ; & enfin tout ce que j'ai donné en garde à cette faculté, & que l'oubli n'en a pas encore effacé.

Quand j'entre dans ce magasin, j'appelle ce que je veux faire comparoître devant moi ; & entre les choses que j'appelle, il y en a qui se présentent sur le champ ; & d'autres qui sont un peu plus long-tems, à venir, comme si elles sortoient de quelque recoin plus enfoncé. Il y en a même, qui dans le tems que je demande toute autre chose, viennent se présenter en foule, comme si elles vouloient dire, *N'est-ce point nous que vous cherchez* : & la main de mon esprit les chasse, & les écarte de devant mes yeux, pour donner moyen à ce qu'il cherche de paroître, & de sortir de ce qu'il le lui cache. Enfin il y en a d'autres que je retrouve sans peine, & qui se présentent chacune dans son rang, à mesure que je les appelle ; en sorte que les premières quittent la place à celles qui les doivent suivre ; & se retirent, prêtes à paroître de nouveau quand je le voudrai. Et tout cela se passe en moi, toutes les fois que je veux reciter ou repasser en moi-même quelque chose que je sçai.

13. Tout ce qui est entré en moi par mes sens, se conserve donc dans ces magasins de ma mémoire. comme chaque espece de choses y est entrée séparément, & par la porte qui lui convient, comme la lumière, les couleurs & les figures des corps, par les yeux ; les divers sons, par les oreilles ; les divers goûts, par la langue ; les diverses odeurs, par les narines ; & tout ce qui est dur ou mol, froid ou chaud, rude ou poli, pesant ou léger, par le toucher, repandu par tout le corps, & dont toutes ses parties intérieures & extérieures sont également capables ; chacune s'y tient dans sa place, sans se broûiller en aucune maniere, & le vaste sein de ma mémoire.

Merveilleuse propriété de la mémoire.

embrasse ce nombre infini des choses, qu'elle tient toutes prêtes à se présenter toutes les fois que je les rappelle, & que je veux les repasser.

Ce ne sont pas néanmoins les choses mêmes, qui sont entrées dans ce magasin par mes sens ? mais les images qu'elles y ont transmises par eux, lorsqu'elles les ont touchez. On voit bien par quel sens chaque sorte d'images est entrée : mais qui pourroit dire comment elles se forment ?

C'est par le moyen de ces images, qu'au milieu des tenebres les plus épaisses, je voi les couleurs dans ma mémoire quand il me plaît ; & que je fais la difference du blanc & du noir, & toutes les autres couleurs ; & pendant que je repasse les couleurs, & les autres choses qui sont entrées par mes yeux, les sons ne viennent point se présenter, ni troubler mon action, quoiqu'ils soient là aussi bien qu'elles : mais ils se tiennent à l'écart, prêts à se présenter dès que je le voudrai.

C'est ainsi que sans aucun mouvement de ma langue ni de mon gosier, je chante en moi-même tout ce qui me plaît, sans que les images des couleurs, ni de tout ce qui est entré en moi par mes yeux, viennent se jeter à la traverse, quoiqu'elles soient là aussi - bien que celles des sons, ni interrompre l'action par laquelle je considère ce qui y est entré par mes oreilles. Enfin, c'est ainsi que je repasse comme il me plaît, tout ce que mes autres sens ont fait entrer dans ces réservoirs : & que par pure reminiscence, & sans que mon nez agisse, je fais la difference de l'odeur des lys, & de celle des violettes : que sans avoir rien sur ma langue, je distingue le goût du miel de celui du vin cuit : & que sans aucune action des organes du toucher, je discerne ce qui est doux, d'avec ce qui est rude, & que je préfère l'un à l'autre.

14. Je fais tout cela au dedans de moi-même.

dans ce vaste champ de ma mémoire. J'y trouve le ciel, la terre, & la mer, avec tout ce que j'ai jamais apperçû par mes sens de ce qu'ils contiennent, à la réserve de ce que je puis avoir oublié. Je m'y trouve moi-même, & me considère moi-même, & tout ce que j'ai jamais fait : en quel tems, & en quel lieu je l'ai fait; & en quelle disposition j'étois quand je le fis. J'y trouve tout ce que ma propre expérience m'a appris, ou que j'ai crû sur la foi des autres, & par le rapport qu'il avoit avec ce qui m'étoit connu par moi-même : & c'est à la faveur de ces images qui me restent du passé, que je forme des conjectures sur l'avenir; que je prévoi de certaines actions & de certains événemens, que je juge de ce qu'on en peut espérer ou non; & que je considère toutes ces choses, comme si elles m'étoient déjà présentes, quoique je ne fasse que les prévoir.

C'est dans ce vaste sein de mon esprit, qui embrasse les images d'un si grand nombre de choses, que je me dis à moi-même, *Je ferai ceci ou cela: & il en arrivera ceci ou cela.* Et d'autres fois, *O si telle ou telle chose pouvoit arriver! ou bien, Plaise à Dieu de ne pas permettre que telle & telle chose arrive;* & quand je me parle de la sorte, j'ai devant moi les images des choses dont je parle : & je les tire de ce magasin de ma mémoire qui me les fournit à point nommé : sans quoi je ne pourrois rien dire de tout cela.

15. Quelle force, ô mon Dieu, que celle de la mémoire ! y a-t-il rien de plus grand, & peu-on jamais assez admirer l'étendue presque infinie de sa capacité ? Qui est-ce - qui pourroit en voir le fonds ? Cependant, ma mémoire n'est autre chose qu'une faculté de mon esprit & un appanage de ma nature. Ainsi, mon esprit n'a pas assez d'étendue, pour embrasser tout ce qui fait partie de moi-même : & je ne puis me comprendre tout entier, Combien il y a de merveilles à

*considérer
dans l'es-
prit de
l'homme.*

Mais qu'oï, ce que je me trouve incapable de com-
prendre, quand je me considère moi-même, est-il
quelque part hors de moi ? & peut-il être ailleurs
qu'en moi-même ? comment se peut-il donc faire
que je ne le comprenne pas ?

*Il n'y a
rien dans
la nature
de si grand
que l'hom-
me, & c'est
à quoi l'on
pense le
moins.*

Je ne puis penser à tout ceci, sans me trouver
saisi d'étonnement, & je ne cesse point d'admi-
rer. Cependant, qu'est-ce que les hommes ad-
mirent ordinairement ? La hauteur des monta-
gnes, les flots de la mer, le cours des rivières, la
vaste étendue de l'Océan, les mouvemens des
astres ; & ils ne se considèrent point eux-mêmes.
Ils n'admirent point une chose aussi admirable,
que ce qui vient de se passer en moi, quand j'ai
parlé de toutes ces choses qu'ils admirent. Car
quoique je ne les eusse point devant les yeux, je
les voyois dans ma mémoire, elle me représentoit
des montagnes, les flots de la mer, les astres, qui
sont toutes choses que j'ai vûes ; & l'Océan mê-
me que je n'ai jamais vû, & dont je n'ai d'idée,
que celle que j'ai formée sur ce que l'on m'en a
dit ; & j'ai vû tout cela dans toute son étendue,
comme si je l'eusse eu devant moi : car si ma mé-
moire ne me l'avoit représenté, je n'aurois pû en
parler comme j'ai fait. Cependant, ces choses-là
ne sont point en moi, & je ne les y ai point fait
passer quand je les y ai vûes, mais seulement leurs
images ; & je sçai par lequel de mes sens chaque
sorte d'image y est entrée.

CHAPITRE IX.

*Quelles sont les choses qui subsistent dans la mémoire par
elles-mêmes, & non pas par des images.*

26. **M**Ais ces sortes des choses ne sont pas les
seules qui résident dans cette capacité
finie de ma mémoire : elle conserve encore tout ce
que j'ai appris des sciences, & que l'oubli n'a pas
encore effacé. Tout cela y est, dans des lieux par-

ticuliers, plus enfoncées que ceux où se conservent les images des corps, mais qui ne sont point des lieux comme ceux que les corps occupent. Et ce ne sont pas les images de ces sortes de choses qu'elle conserve ; ce sont les choses mêmes.

Car si je sçai ce que c'est que la Grammaire ou la Logique, & combien on peut faire de sortes de questions sur chaque sujet, & toutes les autres choses de cette nature ; il ne faut pas croire que j'aye laissé les choses mêmes au dehors, & qu'il n'en soit passé en moi que les images, comme il arrive en maniere de choses qui n'ont qu'une certaine durée. Le son, par exemple, ne fait que passer ; mais il me laisse une impression, par le moyen de laquelle je le considère quand il me plaît ; & qui subsiste en moi, lors même que ce qui l'a produit ne subsiste plus.

Il en est de même des odeurs ; & quoique le vent les emporte, l'impression qu'elles font sur l'odorat demeure en nous ; & nous donne moyen de les considérer quand nous voulons. Il en est même des viandes que nous mangeons : car quoique nous n'en ayons plus le goût, dès qu'elles sont dans notre estomach, la mémoire les goûte, comme si elles étoient encore sur la langue. Enfin il en est de même de tout ce qui fait impression sur nous par le toucher ; puisque lors même que nous ne le touchons plus, la mémoire nous le représente, comme si nous le touchions encore.

Ainsi, à l'égard de ces sortes de choses, ce ne sont pas les choses mêmes qui entrent en nous ; mais seulement leurs images, que la mémoire saisit avec une merveilleuse promptitude, & qu'elle range avec un ordre admirable, dans les réservoirs destinés à chacune ; d'où elle les tire, d'une maniere qui ne l'est pas moins, toutes les fois que nous voulons les repasser. a

2 Le ch. suiv. ne devoit pas être séparé de celui-ci.

CHAPITRE X.

Combien il y a de choses dans la memoire qui ne sont point entrées par les sens.

17. **M**Ais quand on m'a dit que sur chaque chose l'on peut faire trois sortes de questions, *Si elle est, Ce que c'est, & Quelle elle est*, ce n'est pas par des images, que ce qu'on m'en a dit est entré dans ma memoire : la chose même y est entrée, sans l'entremise d'aucune image : quoique celles des sons par où on l'a énoncée y soient aussi entrées en même tems. Pour ces sons, je sçai que le vent les a emportez, & qu'ils ne subsistent plus ; & je voi bien par où leurs images sont entrées : mais pour la chose qu'ils expriment, je n'ai pû l'atteindre par aucun de mes sens, & je ne l'ai vûe nulle part que dans mon esprit.

Quelle me dise donc, s'il est possible, d'où & par où elle a pû venir en moi ? Car j'ai beau parcourir tous mes sens, qui sont comme les portes par où les choses y entrent : je n'en trouve aucun pour où celle-ci ait pû entrer. Mes yeux me disent, Si c'est quelque chose de coloré, c'est nous qui vous en ayons fait le rapport ; Si c'est un son, disent mes oreilles, c'est par nous qu'il est entré : Si c'est une odeur, disent mes narines, c'est nous qui lui avons donné passage ; Si ce n'est point une faveur, dit ma langue, ne m'en demandez point de nouvelles : enfin le toucher me dit, que si ce n'est point un corps, il n'a pû l'atteindre, ni par consequent la faire passer en moi.

Par où est-ce donc que cette chose est entrée dans ma memoire, & d'où a-t-elle pû venir ? J'avoue que je ne le voi pas. Car quand je l'ai aperçue, ce n'est pas sur la foi d'un autre que je l'ai crüe : je l'ai aperçüe dans mon esprit, qui en a reconnu la verité dans le moment : & je la lui ai donnée en garde, pour me la représenter quand je voudrois

A l'égard des veritez intellectuelles, ce sont les choses mêmes qui entrent dans nôtre memoire, & non pas leurs images.

voudrois. Elle étoit donc dans mon esprit , avant même que je l'eusse aprise ; quoiqu'elle ne fût point dans ma memoire. Car si elle n'avoit été dans mon esprit , comment l'aurois-je reconnue dès qu'on me l'a montrée ; & comment aurois-je pu dire , comme j'ai fait sans hesiter : Cela est vrai, cela est ainsi ? Elle y étoit donc déjà , mais comme enfoncée dans quelque recoin fort profond ; en sorte que si ce qu'on m'en a dit ne l'en avoit tirée , je n'aurois pu l'apercevoir.

Toutes les veritez qui se connoissent par elles-mêmes, sont naturellement en nous.

CHAPITRE XI.

Ce que c'est qu'apprendre, à l'égard des veritez intellectuelles qui nous sont connues par elles-mêmes.

13. **A**insi il se trouve , qu'à l'égard des choses qui sont en nous , sans avoir passé par nos sens, & qui n'y sont point par des images, mais que nous y voyons en elles-mêmes , & dans leur propre nature, ce qu'on appelle les apprendre, n'est autre chose que les ramasser par la pensée dans notre memoire, où elles étoient déjà , mais comme dispersées & en desordre ; de les y remarquer, & de les lui redonner en garde toutes rangées, afin qu'au lieu qu'elles y étoient auparavant, dans une confusion qui ne nous permettoit pas de les y apercevoir, elles nous soient de là en avant connues & familières ; & que nous les ayons comme sous la main , pour pouvoir les retrouver quand il nous plaira.

Ce que c'est qu'apprendre les veritez intellectuelles.

Combien y a-t-il de choses dans ma memoire, que j'ai trouvées de cette sorte, & que je tiens presentement sous ma main, comme je viens de dire ? car c'est les y tenir , que de les sçavoir & de les avoir apprises. Mais si j'étois quelque tems un peu considerable sans les repasser , elles m'échapperoient, & se perdroient encore dans ces recoins les plus enfoncés de ma memoire , où elles étoient auparavant, en sorte que pour revenir à les sçavoir,

il faudroit les retrouver de nouveau ; c'est à dire, les aller chercher & les ramasser une seule fois, dans ces mêmes enfoncemens d'où je les avois tirées , & où elles étoient éparfes dans une confusion qui me les cachoit : car il n'y a point d'autre lieu où elles puissent être. De-là vient, que dans la langue Latine , le mot qui signifie penser , n'est qu'un mot dérivé de celui qui signifie ramasser & rassembler. * Il ne veut même dire autre chose ; & on pourroit s'en servir à l'égard de tout ce qui se ramasse ou se rassemble , quelque part que ce soit , si l'usage ne l'avoit fixé à ce que l'esprit ramasse au dedans de lui-même par la pensée.

* Cogitare , frequentativum , deductum à Cogere. quod idem sonat atque Colligere. *tytire, coge pecus, Virgil.*

CHAPITRE XII.

Comme les veritez Mathematiques sont dans la memoire.

19. **L**A memoire contient encore une infinité de proprietez & de proportions des nombres, des lignes & des figures, quoique rien de tout cela ne soit entré en nous par nos sens ; puisque ce ne sont, ni des couleurs, ni des sons, ni des odeurs, ni des saveurs , ni rien de palpable & de perceptible au toucher. Le son des paroles qu'on employe, pour signifier ces choses-là , a bien frappé mes oreilles ; mais ces paroles ne sont rien moins que les choses mêmes. Car au lieu que ces paroles peuvent être différentes, selon que l'on parle Grec ou Latin , ou quelqu'autre sorte de langue , les choses ne sont ni Grecques ni Latines ; & en quelque langue qu'on les exprime , elles sont toujours les mêmes.

J'ai vû des lignes tirées par des ouvriers qui avoient la main fort bonne , & qui en faisoient d'aussi déliées que les filets d'araignées : mais les

lignes que j'ai dans l'esprit, quand je m'applique à des demonstrations de Geometrie, ne sont point des images de celles que mes yeux m'ont fait connoître : c'est tout autre chose ; & ce que je dis-là est connu de tous ceux qui n'ont pas eu besoin de se representer aucun corps pour concevoir ces sortes de lignes, & pour les voir au dedans d'eux-mêmes.

C'est par mes sens que les nombres particuliers de tout ce que j'ai jamais compté, m'ont été connus : mais ces nombres interieurs, par où nous jugeons de ceux-là, sont tout autre chose : ce n'en sont point des images ; & c'est quelque chose de bien plus réel & de bien plus excellent. Ceux dont l'esprit ne les aperçoit point, pourront rire de ce que j'en dis : mais leur ris me fera pitié.

CHAPITRE XIII.

Les actions mêmes de l'esprit & de la memoire se conservent dans la memoire.

20. **N**On seulement ces choses-là se conservent dans ma memoire, mais encore la maniere dont je les ai apprises ; & même une infinité de faux raisonnemens, que j'ai entendu faire contre ce que les Mathematiques nous en apprennent. Mais quelque faux qu'ils soient, ce que ma memoire en conserve est quelque chose de vrai. Elle conserve encore la maniere dont j'ai discerné la verité de ces choses-là, d'avec la fausseté de celles qu'on leur oppose. Je vois même, que l'action par où je fais ce discernement, est differente de celle par où je me souviens de l'avoir fait, toutes les autres fois que j'y ai pensé ; & comme je me souviens d'avoir vu cette difference plusieurs autres fois, je donne en garde à ma memoire l'action par laquelle je la vois & la comprends à l'heure que je parle ; & je me

a Puisqu'il est vrai qu'en les a fait de telle & telle maniere, & c'est ce que la memoire en conserve.

souviendrai un jour de l'avoir vûe & comprise dans ce moment. Ainsi je conserve la memoire des actions même de ma memoire ; & si dans la suite je me souviens de m'être souvenu presentement de ce que je viens de dire , ce souvenir sera encore un effet de la force de ma memoire.

CHAPITRE XIV.

Les passions mêmes se conservent dans la memoire. Difference de la maniere dont elles y sont, & de celle dont elles sont dans l'ame , quand elle en est agitée.

21. **O**N trouve dans la memoire jusqu'aux passions de l'ame. Elles n'y sont pas néanmoins comme elles sont dans l'ame lorsqu'elle en est agitée; mais d'une maniere toute differente, & comme la nature de cette faculté comporte qu'elles y soient. Car sans être dans la joie, je me souviens d'en avoir eu ; & sans être triste, je me souviens de l'avoir été : sans ressentir aucun mouvement de crainte , je me souviens de ceux que j'ai ressentis autrefois ; & sans être touché d'aucun desir , je me souviens de ceux que j'ai eu ci devant. Et non seulement je me souviens de ces sortes de sentimens, sans en éprouver de semblables, mais je m'en souviens même dans le tems que j'en ai de contraires ; & comme dans de certains momens où j'ai de la joie, je me souviens d'avoir été triste, il y en a d'autres où je suis triste , & où je me souviens d'avoir été dans la joie.

* Il n'y a pas tant de sujet de s'étonner que ce que je viens de dire arrive à l'égard des maux du corps, puisque l'esprit & le corps sont choses toutes differentes. Ainsi, que dans le tems même que mon esprit est dans la joie , il se souviennne de quelque

* Dans les anciennes éditions , le chapitre 14. ne commence qu'en cet endroit , mais il est visible qu'il doit commencer plus haut.

douleur que son corps a autrefois ressentie, ce n'est pas une si grande merveille. Mais l'esprit & la memoire ne sont que la même chose ; & de-là vient que quand nous voulons recommander à quelqu'un de se souvenir d'une chose, nous lui disons : *Mettez-vous bien cela dans l'esprit* ; & quand nous nous plaignons d'avoir oublié quelque chose, nous disons : *Cela ne m'est point venu dans l'esprit*, ou *Cela m'est échappé de l'esprit*, ne faisant nulle différence entre l'esprit & la memoire.

Comment est-il donc possible que l'un & l'autre n'étant que la même chose, il y ait tout à la fois, & de la joie dans mon esprit, & de la tristesse dans ma memoire ; comme il arrive lorsqu'étant gay, je me souviens d'avoir été triste. Comment se peut-il faire que cette gayeté, qui est dans mon esprit, le réveille & le réjouisse, & que cette tristesse, qui est dans ma memoire, ne l'attriste point ? Est-ce que la memoire est quelque chose de différent de l'esprit ? c'est ce qu'on ne sçauroit dire. Dira-t-on donc que la memoire est comme l'estomach, & l'esprit comme la bouche ; que la joie & la tristesse sont comme des viandes, l'une douce, & l'autre amere ; & qu'au lieu qu'elles se font sentir, quand elles sont dans cette bouche, on ne les sent plus, dès qu'elles sont passées dans cet estomach ? Il feroit ridicule de croire que cela fût ainsi : cependant, quelque différentes que soient ces deux choses, elles ne sont pas sans quelque rapport.

22. Mais quand je dis qu'il y a quatre passions principales, *le desir, la joye, la crainte, & la tristesse* ; que je les définis, chacune en particulier, & que j'établis la différence qu'il y a de l'une à l'autre, c'est dans ma memoire que je trouve tout ce que je puis dire sur ce sujet, & c'est d'elle que je le tire. Tout cela y étoit donc, avant même que je le rapellasse ; autrement je n'aurois pû le rapel-

*Quatre
passions
principales.*

ler. Cependant, quoique je me remette ce que ma mémoire conserve de ces passions, je n'en sens aucune; & je n'en suis pas plus ému. S'il est donc vrai que l'esprit soit comme la bouche, & la mémoire comme l'estomach; & que quand je rapelle la joye ou la tristesse qui sont dans ma mémoire, je fasse ce que font les animaux qui ruminent, c'est-à-dire, que je fasse revenir dans la bouche ce qui étoit dans l'estomach; d'où vient que cette bouche ne sent plus, ni la douceur de cette joye, ni l'amertume de cette tristesse? Est-ce, que comme il y a toujours quelque différence entre les choses mêmes qui ont le plus de rapport, c'est en cela précisément qu'il s'en trouve entre celles-ci?

En effet, si l'on ressentait infailliblement de la crainte ou de la tristesse, toutes les fois que l'on parle de ces passions; qui est-ce qui voudrait en parler? Mais enfin, il est bien certain que nous n'en saurions parler, si nous ne trouvions dans notre mémoire, non seulement les termes par où on les exprime, & qui s'y conservent par le moyen des images que nos sens y ont fait passer; mais les notions mêmes des choses, qui ne sont entrées en nous par aucun de nos sens, mais que l'esprit a donné en garde à la mémoire, après les avoir formées sur ce que ces passions lui ont fait sentir; ou qu'elle a retenues d'elle-même, quoiqu'on n'ait point pensé à l'en charger.

CHAPITRE XV.

Si ce que la mémoire conserve des passions de l'ame, & de ses propres actions, j est par des images ou autrement.

23. **M**Ais de déterminer si cela se fait par des images, ou sans images, c'est ce qui n'est pas aisé. Quand je parle du Soleil, ou d'une pierre, ou de quelque autre corps que ce soit j'en ai les images présentes dans ma mémoi-

te ; quoique les choses qu'elles representent ne soient point presentes à mes sens. Il en est de même, lors que je parle de la douleur sans en ressentir aucune: car si je n'en avois l'image presente dans ma memoire, je ne sçaurois ce que je dirois; & je ne pourrois faire la difference de la douleur & du plaisir. Il en est de même, quand je parle de la santé: car ce n'est pas assez que la chose même me soit presente, comme elle l'est, s'il se rencontre que je me porte bien dans le tems que j'en parle; il faut que j'en aye encore l'image presente dans ma memoire; autrement je ne sçaurois pas même ce que veut dire le mot de santé; & les malades devant qui l'on parle, & à qui la chose même n'est point presente, puisqu'ils sont malades, n'entendroient point ce que l'on dit, s'ils n'en avoient l'image dans la memoire.

Mais quand je parle des nombres, je veux dire de ceux qui resident au dedans de nous-mêmes, & par le moyen desquels nous faisons toutes sortes de suputations; ce sont eux-mêmes qui sont presents à ma memoire, & non pas leurs images. Tout de même, quand je parle de l'image que chacun a en soi du Soleil, ce n'est pas une image de cette image que j'ai presente, c'est elle-même. Enfin, quand je parle de ma memoire même, & que j'y fais attention, c'est dans elle-même que je la vois: car c'est par elle-même qu'elle est presente à elle-même, & non pas par des images comme celles qu'elle conserve des choses qui touchent les sens.

*On trouve
la memoire
même
dans la
memoire.*

CHAPITRE XVI.

L'oubli même se conserve dans la memoire, & comment.

24. **M**Ais voici quelque chose de bien plus admirable. Lorsque je parle de l'oubli, & que j'en parle avec connoissance, & sçachant ce que je dis; c'est dans ma memoire que je trouve

non seulement le mot d'oubli, mais la chose même qu'il signifie. Car si ma mémoire ne me presentoit la chose même, je n'entendrois pas la signification du mot. Comme donc, lorsque je me souviens de ma mémoire, c'est elle-même qui est présente à elle-même, & par elle-même : ainsi, lorsque je me souviens de mon oubli, j'ai tout à la fois présent, & ma mémoire, puisque c'est par elle que je me souviens de l'oubli; & l'oubli même, puisque c'est la chose dont je me souviens. Mais qu'est-ce que l'oubli; sinon une privation de mémoire? Comment est il donc vrai de dire, que pour me souvenir de mon oubli, il faut qu'il me soit actuellement présent, puisque l'oubli actuel est précisément ce qui empêche qu'on ne se souviennne des choses?

Cependant, s'il est vrai, d'une part, que se souvenir de quelque chose, c'est l'avoir dans la mémoire; & de l'autre, qu'il ne nous seroit pas possible d'entendre la signification du mot d'oubli, si nous ne nous souvenions de la chose : il s'ensuit, qu'il faut que l'oubli même soit dans notre mémoire, quand nous nous en souvenons; c'est à dire, qu'il faut qu'il nous soit présent, pour ne le pas oublier, lui dont la nature est de nous faire oublier les autres choses. Cela ne donneroit-il point à penser, que quand nous nous souvenons de l'oubli, il n'y en a que l'image dans notre mémoire, & non pas la chose même; puisque si l'oubli même y étoit actuellement, il feroit que nous l'oublierions lui-même, bien loin qu'il nous en fit souvenir? Qui est-ce qui peut comprendre comment cela se passe en nous? Qui est ce qui peut démêler toutes ces difficultez; & acorder tant de choses qui paroissent contraires les unes aux autres?

Par où l'oubli même se conserve dans la mémoire.
 25. Pour moi, j'avouë que j'y succombe, ô mon Dieu; & c'est sous moi même que je succombe. Je suis à moi même comme une mine profonde, que je ne creuse qu'avec beaucoup de peine & de

L'esprit de l'homme, incompréhensible à lui-même.

travail ; & dont je ne sçauois enco.e trouver le fond. Car ce que je cherche presentement, ce n'est ni l'étenduë du Ciel , ni les distances des Astres, ni ce qui tient la terre suspenduë au milieu de l'air, c'est ce qui se passe en moi ; puisque c'est ce qui se passe dans ma memoire & dans mon esprit.

Il ne seroit pas fort étrange, que ce qui est autre chose que moi-même, & qui en est même si éloigné, me fût difficile à comprendre. Mais qu'y a-t-il de plus près de moi que moi-même ? Cependant je ne sçauois comprendre ce qui se passe en moi ; puisque je ne puis comprendre ce qui se passe dans ma memoire, qui n'est autre chose que moi-même.

Car que dirai-je, quel parti prendrai-je, sur ce qui s'y passe, quand je me souviens de mon oubli ? Je voi clairement que je m'en souviens. Dirai-je donc qu'une chose, dont je me souviens, n'est pas dans ma memoire ? Dirai je aussi , qu'il faut que l'oubli y soit , afin que je ne l'oublie pas lui-même ? l'un est tout aussi absurde que l'autre. Dirai-je donc, que quand je me souviens de mon oubli, il n'y en a que l'image dans ma memoire , & non pas la chose même ? Mais comment pourrois-je prendre ce parti-là, non plus que les deux autres ; puisqu'il faut que les choses mêmes aient été presentes, pour imprimer leurs images à la memoire ? Car qu'est ce qui fait que je trouve dans ma memoire la ville de Carthage, & les autres lieux où j'ai été ; les visages des personnes que j'ai vûës, & toutes les choses que mes sens ont fait passer en moi, jusques à la douleur & à la santé ? C'est que toutes ces choses m'ayant été presentes , ma memoire a eu moyen d'en tirer des images , que je pourrois dans la suite repasser comme je voudrois, & que j'aurois presentes, lors même que les choses dont elle les a tirées ne le seroient plus. Ainsi, quand il seroit vrai, que lorsque je me souviens de mon

oubli, il n'y en a que l'image dans ma memoire ; toujours faut il que l'oubli même lui ait été present , pour lui donner moyen d'en tirer l'image. Or dans le tems qu'il lui étoit present, comment pouvoit-il lui imprimer son image ; puisque l'effet naturel de l'oubli present, est d'effacer celles qui y sont déjà imprimées? Cependant, de quelque maniere que soit la chose, & quelque impossible qu'il nous soit de l'expliquer, & même de la comprendre, je suis certain que je me souviens de mon oubli même; c'est à dire, de ce qui m'ôte le souvenir des choses dont je me souviendrois , s'il ne les avoit point effacées de ma memoire.

CHAPITRE XVII.

Combien la memoire est admirable. Que pour trouver Dieu, il faut s'élever encore au-dessus de cette faculté de l'ame.

26. **C**'Est quelque chose d'étonnant , ô mon Dieu, que la force de la memoire! On est épouvanté, quand on considere cette capacité sans bornes, & la multiplicité infinie des choses qu'elle contient. Or ma memoire, c'est mon esprit, & mon esprit c'est moi-même. Que suis je donc, ô mon Dieu? quelle sorte de nature suis-je ; & combien ce principe de vie qui est en moi est-il admirable, par l'étendue & la variété infinie de ses operations?

Je parcours ce vaste champ de la memoire : je penetre dans ce nombre innombrable de reduits, où reside une infinité de choses de tout genre, dont les unes n'y sont que par des images, comme les corps; d'autres y sont par elles-mêmes comme les arts & les sciences; & d'autres par de certaines perceptions & de certaines observations de l'esprit, comme les passions, qui subsistent dans la memoire, lors même que l'ame n'en est plus émue, quoique tout ce qui est dans la memoire soit dans l'ame. Mais quelque avant que j'y penetre, je n'en

*Les mer-
veilles de
la toute-
puissance
de Dieu,
ne paroîs-
sent nulle-
ment si vi-
siblement
que dans
nous-mé-
mes.*

faurois voir le fond : tant ma memoire a d'étenduë ; tant le principe de vie qui est en moi a d'activité & de force , quoique je ne vive encore que d'une vie sujette à la mort.

Que faut-il donc que je fasse pour vous trouver , ô mon Dieu, qui êtes ma veritable vie ? Ne faut-il pas que ie m'élève audeffus de cette faculté même de mon ame, qu'on appelle la memoire, si je veux me porter jusqu'à vous, douce lumiere de mon cœur ? Que me dites-vous sur ce sujet ? Ne me dites-vous pas, que si ie veux que mon esprit me serve de degré pour m'élèver jusqu'à vous, qui êtes si élevé audeffus de moi , si je veux vous atteindre par où vous pouvez être atteint , & m'unir à vous par où l'on y peut être uni, il faut que je passe encore au-delà de cette troisième faculté de mon ame ? Car les bêtes mêmes & les oiseaux ont de la memoire, autrement, ils ne pourroient retrouver, comme ils font, leurs tanières & leurs nids, ni toutes les autres choses que l'acoûtumance leur a rendues familières. Or ce n'est que par le moyen de la memoire que l'acoûtumance peut que-
Pour trouver Dieu, il faut que notre esprit aille plus loin que sa propre memoire.
Preuve que les bêtes memes ont de la memoire.

Pour atteindre donc celui qui m'a donné une nature si élevée audeffus de celle des bêtes, & qui a mis en moi une intelligence que les oiseaux n'ont point , il faut que je m'élève au dessus de ma memoire même. Mais où sera ce donc que je vous trouverai, souveraine douceur de mon ame, douceur veritable & solide ? ^a Car si c'étoit hors de ma memoire que je dusse vous trouver, il faudroit que vous n'y fussiez point, & par consequent, que je ne me souvinsse point de vous ; & si je ne m'en souvenois pas , comment pourrois-je vous trouver ?

^a Le chapitre 18. commençoit autrefois dès ici. Mais étoit couper en deux le raisonnement qui commence au mot de *Mais*.

CHAPITRE XVIII.

Ce n'est qu'à la faveur de ce qui se conserve dans la mémoire, qu'on peut retrouver ce qu'on a perdu, & le reconnoître quand on l'a trouvé.

LUC. 15. 8.

27. **C**AR cette femme de l'Evangile, qui avoit perdu une de ses dragmes, & qui la cherchoit la lampe à la main, n'auroit jamais pû la retrouver, si certe dragme ne lui étoit demeurée dans la mémoire : autrement, quand elle lui seroit tombée sous la main, elle ne l'auroit pas même reconnuë. C'est ce que je sçay par moi-même : car j'ay cherché & retrouvé en ma vie bien des choses que j'avois perduës : & je me souviens, que dans le tems que je les cherchois, & que l'on me disoit, en m'en présentant beaucoup d'autres : *N'est-ce point là ce que vous cherchez ?* Je répondois toujours : Non, jusqu'à ce qu'on me présentât celle que je cherchois effectivement. Si je n'en avois donc conservé la mémoire, je n'aurois jamais pû la trouver; puisque quand on me l'auroit présentée, je ne l'aurois pas reconnuë; & il faut nécessairement que cela soit ainsi, toutes les fois que l'on cherche & qu'on retrouve quelque chose qu'on avoit perduë.

Il est vray, que dans ces sortes de rencontres, ce que nous cherchons, n'est perdu qu'à l'égard des yeux, qui ne sçavent plus où le retrouver, & qu'il ne l'est pas à l'égard de la mémoire; puisque ce n'est qu'à la faveur de l'image qu'elle en conserve, qu'on le cherche jusqu'à ce qu'on le retrouve, & qu'on le reconnoît quand on l'a trouvé. Car ce ne seroit pas l'avoir trouvé, que de ne le pas reconnoître, quoi qu'on l'eût devant les yeux; & on ne sçauroit le reconnoître, si la mémoire n'en avoit conservé l'image. Ces sortes de choses ne sont donc perduës, comme j'ay déjà dit, qu'à l'égard des yeux, & non pas à l'égard de la mémoire.

* C'étoit une sorte de monnoye.

CHAPITRE A X.

*Comment on cherche ce que la memoire même avoit perdu
& comment on le reconnoît quand on le trouve.*

28. **M**Ais que disons nous de celles que la memoire même perd; & qu'il faut chercher pour nous les remettre, & pour nous en souvenir? Car où pouvons nous les chercher, que dans la memoire même? Et s'il arrive, qu'elle nous presente une chose pour une autre, nous la rejettons, jusqu'à ce que celle que nous cherchons en effet, vienne à paroître; & alors nous disons; *C'est cela*: or comment le pourrions-nous dire, si nous ne la reconnoissons pas; & comment la reconnoîtrions-nous, si nous ne nous en souvenions? Nous l'avions pourtant oubliée, mais non pas *entièrement*; & c'est à la faveur de ce qui nous en restoit, que nous cherchions ce qui nous en étoit échappé. La memoire sentoît bien, qu'il ne lui paroissôit plus qu'une partie de ce qu'elle avoit accoutumé d'embrasser & de joindre sur ce sujet; & c'étoit comme une vûë estropiée, qui lui faisoit faire des efforts, jusqu'à ce que ce qu'elle ne voyoit plus qu'à demi, revint à lui paroître dans son entier.

*Nous ne
sçaurions
chercher
dans nôtre
memoire.
que ce que
nous n'a-
vons pas
entiere-
ment ou-
blié.*

C'est ainsi que quand nous rencontrons, ou que nous nous remettons dans l'esprit, quelqu'un que nous connoissons, mais dont nous avons oublié le nom, nous rejettons tous les autres noms qui se présentent, pendant que nous cherchons celui-là. Et comme il est le seul que la memoire ait accoutumé de joindre à l'idée qu'elle conserve de cet homme; elle n'aura point de repos, que cette idée ne soit complete, par l'assemblage de l'image qu'elle a conservée de la personne, & de celle du nom qui lui étoit échappé.

Mais quand ce nom se presente enfin, d'où vient-il, que de la memoire même? Car une preuve évidente qu'il n'en étoit pas entièrement effacé, c'est

que si quelqu'un nous le suggère, nous le reconnoissons incontinent ; & qu'est-ce qui nous le fait reconnoître, sinon ce qui nous en étoit resté dans la mémoire ? En effet, quand nous le reconnoissons, après qu'on nous l'a dit, & que nous demeurons persuadés, que c'est celui que nous cherchions ; ce n'est point du tout comme nous le pourrions être de quelque chose de nouveau qu'on viendrait de nous apprendre : c'est nôtre propre mémoire qui nous le fait reconnoître ; & c'est ce qu'elle ne pourroit faire, quoiqu'on nous le suggérât, si elle en avoit entièrement perdu l'idée. Il est donc certain, & qu'on ne peut pas dire qu'une chose soit absolument effacée de nôtre mémoire, tant que nous nous souvenons de l'avoir oubliée ; & que nous ne pourrions ni chercher ce qui nous est échappé de la mémoire, ni le reconnoître quand il vient à se présenter, si nous l'avions entièrement oublié.

CHAPITRE XX.

*Que l'on cherche, à proprement parler, quand on cherche Dieu :
Que tous les hommes desirerent & cherchent la vie
heureuse. Ou ils ont pris l'idée qu'ils en ont.*

29. **M**Ais s'il faut se souvenir des choses pour les chercher, que se passe-t-il quand je

Qui ne vous cherche, ô mon Dieu ? Vous chercher, c'est chercher la vie heureuse : plaise à vôtre miséricorde, de faire que je vous cherche toujours, afin que mon ame vive : car comme mon ame est ce qui fait vivre mon corps, c'est vous qui faites vivre mon ame. Mais comment est-ce que je puis chercher cette vie heureuse, dont ie ne jouirai que lorsque ie serai au point que mon cœur pourra dire : C'est assez, je suis content ? C'est ce qu'il ne pourra dire, que dans le séjour du repos éternel. Comment est-ce donc que ie la cherche ? Est-ce de la manière dont on cherche dans la mémoire

les choses qu'on a oubliées , mais qu'on se souvient pourtant d'avoir oubliées ? ou n'est-ce que comme nous cherchons les choses que nous avons envie de sçavoir , & que nous n'avons encore jamais sçûes ? ou comme nous cherchons celles que nous avons sçûes , mais que nous avons tellement oubliées , que nous ne nous souvenons pas même de les avoir oubliées ?

Tous les hommes , sans exception , desirer cette vie heureuse ; & où l'ont-ils vûe : Par où l'ont-ils connuë , pour l'aimer & la desirer comme ils font ? Elle nous est presente à tous d'une certaine maniere , qui n'est pourtant pas celle dont elle est presente à ceux qui en sont déjà en possession. Ceux-là sont fort au-dessus de ceux qui ne la possèdent encore qu'en esperance : mais la condition de ceux-ci est toujours meilleure , que celle de ceux qui n'en ont ni la possession ni l'esperance.

Cependant, il faut qu'elle soit presente en quelque maniere à ces derniers mêmes : autrement ils n'auroient pas ce desir d'être heureux que nous sommes assurés qu'ils ont. Ils en ont donc, je ne sçai quelle notion ; & je suis en peine de sçavoir si cette notion est dans leur memoire ; car si elle y est , il faut donc qu'il y ait eu un tems où nous ayons tous été heureux. De sçavoir si nous l'avons tous été en particulier , ou si nous ne l'avons été que dans ce premier homme, qui nous a donné la mort à tous par son peché , & dont nous naissons tous, chargez des miseres qui sont les suites & les effets de ce premier peché : c'est ce que je n'examine point presentement.

Je me reduis donc à chercher , si c'est dans la memoire qu'est la notion que nous avons de la vie heureuse ; car nous ne l'aimerions pas comme nous faisons , si nous n'en avions quelque notion. Dès que ce nom-là frappe nos oreilles, nous

*Sentiment
commun à
tous les
hommes.*

*Tous les
hommes
ont quel-
que notion
de la vie
heureuse.*

*Peché
originel,
source de
toutes nos
miseres.*

nous sentons touchés d'amour & de desir pour la chose même ; car ce n'est pas le nom qui nous touche : & on a beau nommer la vie heureuse en Latin devant un Grec , il n'en est point touché, parce qu'il n'entend pas ce qu'on veut dire , au lieu que nous en sommes touchés , nous qui l'entendons , comme il le feroit lui-même , si on l'avoit nommée en sa langue. C'est donc la chose même qui nous plaît , & qui n'étant ni Grecque ni Latine , est désirée avec la même ardeur des Grecs & des Latins , & de toutes les nations du monde. Elle est donc connue de tous les hommes : & si on pouvoit leur demander à tous en même tems , dans une langue qu'ils entendissent tous, s'ils ne veulent pas être heureux, il n'y en a pas un seul qui hésitât sur cette question, & qui ne répondit qu'il le veut ; il faut donc qu'ils aient quelque idée de la chose qu'ils entendroient nommer : & où peut être cette idée , si ce n'est dans leur mémoire ?

CHAPITRE XXI.

Si l'idée qu'on a de la félicité vient de la mémoire. Que le desir d'être heureux, est le principe de toutes les actions des hommes, quelque différence qu'elles soient.

30. **M**Ais y est-elle comme l'idée de la Ville de Carthage est dans la mémoire de ceux qui l'ont vûe ? Non, car au lieu que l'idée de Carthage est entrée dans leur mémoire par les yeux, parce qu'une ville est un corps qui frappe les yeux, l'idée de la vie heureuse n'est point entrée en nous par cette voie, puisque la vie heureuse n'est point un corps. Est-elle donc dans la mémoire, comme celle que nous avons des nombres ? Non, car au lieu que dès qu'on a l'idée des nombres, on ne desir plus rien sur ce sujet, l'idée qu'on a de la vie heureuse, & l'amour même que cette idée donne

pour elle , ne font qu'augmenter le desir qu'on a de s'en voir en possession.

Cette idée seroit elle en nous, comme celle que nous avons de l'éloquence ? Non , car quoique ceux mêmes qui ne sont pas encore éloquens , ne se remettent l'éloquence , que par une idée qu'ils en ont au dedans d'eux-mêmes ; & que ce ne soit qu'à la faveur de cette idée, que l'éloquence plaît à ceux qui desireroient d'y parvenir, & qui ne le desireroient point, si elle ne leur plaisoit, cette idée est encore entrée par les sens ; & on ne l'a , que pour avoir remarqué dans quelques-uns ce qui s'appelle éloquence : au lieu qu'aucun de nos sens ne sauroit nous faire apercevoir la vie heureuse dans qui que ce soit.

Mais peut-être que l'idée de la vie heureuse est dans nôtre memoire , comme celle de la joie. Il semble que cela pourroit etre ; car dans des tems même où je suis triste , je me souviens d'avoir eu de la joie ; & la joie est une chose qui n'est point de la competence des sens. Ce n'est ni par les yeux, ni par les oreilles, ni par l'odorat, ni par le goût, ni par le toucher , que je l'ai aperçue en moi, quand j'en ai eu : c'est par un sentiment interieur, qui en a imprimé dans ma memoire une idée que je rapelle quand il me plaît , & qui me fait de la peine ou du plaisir, selon la qualité des choses où je me souviens d'avoir trouvé de la joie. Car j'en ai autrefois trouvé dans des choses deshonnêtes ; & quand je me souviens presentement de celle-là, je la déteste avec execration : mais j'en ai aussi trouvé quelquefois dans des actions louables & honnêtes ; & celle-là me fait plaisir , quand je m'en souviens : quoiqu'elle me fasse aussi de la peine, s'il arrive que dans le tems que je me souviens de ces actions , je ne me trouve pas en état d'en faire de semblables. Ainsi, à l'égard de celles là même, je puis dire que le souvenir de mes joies passées m'afflige.

31. Mais où est-ce, & quand est-ce, que mon expérience a pu me faire connoître ce que c'est que la vie heureuse, & m'en imprimer l'idée que j'en ai, & qui fait que je m'en souviens, que je l'aime, & que je la desire ? Et ce n'est pas moi seul qui veux être heureux : ce ne sont pas seulement quelques-uns d'entre les hommes, & il n'y en a aucun qui ne le veuille, & qui ne le veuille fortement. Or on ne désireroit pas de cette sorte la vie heureuse, si on n'en avoit une connoissance certaine.

Quelque différence qu'il y ait entre les choses à quoi les hommes se portent, c'est le même principe qui les porte. Si on demandoit à deux hommes, s'ils veulent aller à la guerre, il se pourroit faire que l'un diroit oui, & l'autre non ; mais si on leur demandoit s'ils veulent être heureux, tous les deux répondroient sur le champ, & sans hésiter le moins du monde, qu'ils le veulent : & ce ne seroit que ce même desir d'être heureux, qui feroit souhaiter à l'un d'aller à la guerre, & qui en détourneroit l'autre. Ainsi, tout le monde est d'accord sur ce desir d'être heureux ; & il n'y a personne qui ne réponde de la même manière, quand on lui demandera s'il le veut ; comme il n'y a personne qui ne réponde qu'il desire d'avoir de la joie, quand on lui demandera comment il est sur cela. Or ce que les hommes appellent être heureux, ce n'est autre chose qu'avoir de la joie. Mais une chose fait la joie de l'un, & une autre celle de l'autre : cependant c'est toujours le même but, quoiqu'on y tende par diverses voies.

Ce qui nous a donné quelque notion de la vie heureuse. Comme donc il n'y a personne qui n'ait éprouvé quelquefois en sa vie ce que c'est que la joie, on en a l'idée dans la mémoire ; & quand on entend parler de la vie heureuse, c'est cette idée qui se présente, & à la faveur de laquelle chacun reconnoît la chose dont on lui parle.

CHAPITRE XXII.

Ce que c'est que la vie heureuse , & où elle se trouve.

32. **M** Ais ne permettez pas , ô mon Dieu, *Les Saints ne desireroient qu'une sorte de joie.* que celui qui vous expose ici le fond de son cœur, & à qui vous avez fait la grace de se consacrer à vôtre service , se trouve heureux dès qu'il aura de la joie ; de quelque nature que pût être ce qui lui en donneroit. Car la seule véritable joie , est celle qui se donne à ceux qui vous servent d'un culte tout gratuit, & celle-là n'est point pour les méchants. La vie heureuse n'est donc autre chose , que l'état où met cette joie solide *Ce que c'est que la vie heureuse.* qui se trouve en vous , ^a où l'on n'arrive que par vous , ^b & dont on n'aime de jouir que par rapport à vous. ^c Voilà quelle est la joie en quoi consiste la vie heureuse ; ceux qui en ont d'autres idées, *Plaisirs unique ; mobile de tous les cœurs.* cherchent d'autres sortes de joies, mais ce sont de fausses joies. Cependant ce n'est jamais que quelque ombre de joie qui les touche , & qui entraîne leur volonté.

^a C'est à dire, dans vos grandeurs & vos perfections infinies : car c'est ce grand objet qui fait le bonheur & la joie des Saints.

^b Car nous ne goûtons cette sorte de joie , qu'autant que Dieu nous la fait goûter.

^c Car quelque joie que les Saints trouvent en Dieu, c'est lui qu'ils aiment & qu'ils cherchent, & non pas la joie qu'il leur fait goûter.

CHAPITRE XXIII.

Comment il se peut faire, que tous les hommes aimant & desirant la vie heureuse, il y en ait si peu qui cherchent la verité, quoique la vie heureuse ne se trouve que dans la verité, Qu'il n'y a personne qui veuille être trompé. Comment se tourne, dans la plupart des hommes, l'amour qu'ils ont tous naturellement pour la verité. Par où elle les punit de ce qu'ils ne l'aiment pas comme ils doivent.

D'où vient, qu'encore que tous les hommes desirerent la vie heureuse, la plupart ne cherchoient point où elle est ?
Gal. 5. 17.

33. **M**Ais si cela est, il n'est donc pas vrai, que tous les hommes veulent être heureux ; car puisque la vie heureuse n'est autre chose que la joie qui se trouve en vous, ce n'est pas desirer la vie heureuse, que de ne pas desirer cette sorte de joie. Peut-être que tous la desirerent : mais comme le combat des desirs que la chair forme contre ceux de l'esprit, & de ceux que l'esprit forme contre ceux de la chair, ne leur permet pas de faire ce qu'ils voudroient : La plupart se laissent aller aux plaisirs qu'ils se trouvent en état de se donner, & s'en contentent, au lieu de ceux à quoi ils ne se sentent pas en état d'arriver, parce qu'ils ne les desirerent pas aussi fortement qu'il seroit nécessaire pour cela.

En effet, que je leur demande à tous, s'ils n'aiment pas mieux la joie qui se trouve dans la verité, que celle qu'on pourroit trouver dans la fausseté & dans le mensonge ; ils n'hésiteront non plus à se déclarer pour celle qui vient de la verité, qu'ils hésitent à répondre qu'ils veulent être heureux, quand on leur demande s'ils le veulent. Et pourquoi ? c'est que la vie heureuse n'est autre chose que la joie qui se trouve dans la Verité, c'est à dire en vous, puisque vous êtes la Verité, ô mon Dieu, douce lumière de mon ame, mon salut & mon repos. Comme il n'y a donc personne qui ne desire la vie heureuse, il n'y a personne aussi qui ne desire la joie qui se trouve dans la verité, en

Ce que c'est que la vie heureuse

quoï seule consiste cette vie heureuse. Aussi ai-je trouvé bien des gens qui vouloient tromper; mais je n'ai jamais trouvé personne qui voulût être trompé.

Où ont-ils donc pris la connoissance qu'ils ont de la vie heureuse, sinon où ils ont pris celle qu'ils ont de la vérité? Car ils aiment aussi la vérité, puisqu'ils ne veulent point être trompez, & que *Pour être* dés-là qu'ils aiment la vie heureuse, qui n'est au-*heureux,* tre chose que la joie qui se trouve dans la vérité, & *pour* sans doute qu'ils aiment la vérité même. Or ils *goûter la* ne pourroient pas l'aimer, s'ils n'en avoient quel-*joie qui se* que idée dans leur memoire. D'où vient donc *trouve* dans la qu'ils ne goûtent point cette joie qui se trouve *vérité, il* dans la vérité; d'où vient qu'ils ne sont pas heu-*faudroit* reux? C'est qu'ils sont remplis & ocupez d'une *n'être pas* infinité d'autres choses, qui les touchent bien da-*occupez des* vantage, & qui par conséquent sont bien plus *autres* choses, capables de les rendre malheureux, * que la foi *comme* ble idée qu'ils ont de la vérité, ne le sçauroit être *nous le* de les rendre heureux. Car ce qu'il y a de lumière *sommes.* dans les hommes, n'est encore que bien peu de *Jean. 12,* chose: qu'ils se hâtent donc de marcher, de peur *15.* que les tenebres ne les surprennent.

34. Mais si les hommes aiment la vie heureuse, & la vérité par conséquent, puisque la vie heureuse n'est autre chose que la joie qui se trouve *La corrup-* dans la vérité; d'où vient qu'on s'atire leur haine *tion de* quand on la leur dit? car ce n'est que pour la *l'homme* leur avoir dite, que Jesus-Christ en a été hai. *va jusqu'à* C'est que cet amour même, qu'ils ont naturel-*d'éloigner* lement pour la vérité, est troublé & offusqué *de la vé-* de telle sorte dans la plupart, qu'ils prennent pour *rité par* la vérité tout ce que la dépravation de leur cœur *l'amour* leur fait aimer, quoique ce soit toute autre chose; *même* & que comme ils ne peuvent souffrir de se voir *qu'il a*

* par les agitations qu'elles leur causent, & par les accidens à quoi elles sont sujettes.

*naturelle-
ment pour
la vérité.*

*Juste pu-
nition de
ceux qui
n'aiment
pas la ve-
rité.*

trompez , tout ce qui leur fait voir qu'ils le sont, leur devient odieux: ainsi, ce qu'ils aiment au lieu de la vérité , & qu'ils prennent pour elle , la leur fait hair. Ils aiment son éclat & sa beauté : mais ils n'aiment point ses remontrances & ses reproches. La crainte qu'ils ont naturellement d'être trompez, fait qu'ils l'aiment, quand elle ne fait que se découvrir à eux: mais l'envie qu'ils ont d'imposer & de tromper , fait aussi qu'ils la haïssent, quand elle les découvre eux-mêmes , & qu'elle les fait connoître pour ce qu'ils sont ; & c'est de quoi elle les punit , en les faisant connoître à tout le monde, malgré qu'ils en ayent; & en ne se faisant pas connoître à eux. Au lieu donc que l'homme cache autant qu'il peut son aveuglement, ses foiblesses, & sa turpitude, & qu'il voudroit qu'il n'y eût rien de caché pour lui ; il se trouve au contraire, par une juste punition , qu'il n'y a rien en lui de caché pour la vérité, & qu'elle lui demeure cachée.

*Quand
nous se-
rons heu-
reux, &
par où
nous le se-
rons.*

Cependant , tout miserable qu'il est , il aime toujours mieux la joye qui resulte de quelque chose de vrai , que celle qui n'auroit que la fausseté pour principe. Mais enfin, il ne sera heureux, que lors qu'étant affranchi de tout ce qui lui peut faire de la peine , il ne goûtera plus que la joye qui se trouve dans cette Vérité suprême , d'où dérive tout ce qu'il y a de vrai & de véritablement bon dans les autres choses.

CHAPITRE XXIV.

*Que ce n'est pas en vain qu'il a cherché Dieu dans sa me-
moire. Que c'est l'avoir trouvé , que d'avoir trouvé
la vérité.*

35. **C**E n'est pas inutilement, ô mon Dieu, que je vous ai cherché dans ce vaste sein de ma memoire que je viens de parcourir; puisque ce n'est pas ailleurs que là que je vous trouve, &

que ce que je viens de dire sur vôtre sujet , n'est que ce que j'en ai conservé dans ma memoire, depuis que je vous ai connu : car je ne vous ai point oublié depuis que j'ai commencé de vous connoître. Où ai-je donc trouvé mon Dieu ? c'est où j'ai trouvé la verité ; puisqu'il est cette verité même , que je n'ai point oubliée , depuis que je l'ai connue : car vous êtes toujours demeuré dans ma memoire, depuis cet heureux moment. C'est-là que je vous trouve, toutes les fois que je pense à vous , & que je goûte le plaisir qui se trouve en vous. Ce sont-là mes saintes delices, & je les tiens de vôtre misericorde , qui a regardé en pitié ma pauvreté & ma misere.

Où l'en
trouve
Dieu.

CHAPITRE XXV.

Que Dieu étant d'un genre tout different des autres choses que la memoire conserve , il y tient aussi une place toute differente.

36. **M**Ais en quel endroit de ma memoire avez-vous établi vôtre demeure, ô mon Dieu ? quel trône , quel sanctuaire vous y êtes-vous bâti ? Je voi que vous avez bien voulu lui faire l'honneur d'y demeurer : il ne reste donc qu'à chercher dans laquelle de ses parties vous vous tenez. Car quand j'ai voulu rapeller le souvenir que j'ai de vous, j'ai passé cette partie de ma memoire qui m'est commune avec les bêtes ; parce que je n'aurois pû vous trouver dans celle-là, parmi les images des choses corporelles, dont elle est le reservoir. De-là, je suis venu à celle où reside ce que je lui ai donné en garde des passions & des mouvemens de mon ame ; & je ne vous ai pas non plus trouvé dans celle-la. Enfin, je suis venu à celle où je trouve mon esprit même , que sa propre memoire embrasse , aussi bien que toutes ces autres choses : mais vous n'êtes non plus dans

celle-là que dans les autres. Car comme vous n'êtes ni du genre de ces images qui nous représentent les corps, ni de celui des mouvemens de l'ame, tels que sont la joye, la tristesse, le désir, la crainte, & les autres choses de cette nature, jusqu'à la memoire même, & à l'oubli : vous n'êtes pas non plus du genre de mon esprit même, puisque vous êtes son Seigneur & son Dieu ; & qu'au lieu qu'il est sujet au changement, aussibien que toutes ces autres choses ; vous possédez une immutabilité qui vous élève au dessus de tout. Cependant, vous avez bien voulu demeurer dans ma memoire, depuis le tems que j'ai commencé à vous connoître.

Mais pourquoi est-ce que je m'arrête à chercher en quel lieu de ma memoire vous pouvez être ; comme s'il y avoit dans cette faculté de mon esprit, des lieux & des reduits differens les uns des autres ? N'est-ce pas assez que je sache que vous y êtes ? & ne le sçai-je pas parfaitement ; puisque depuis que je vous ai connu, je ne vous ai point oublié ; & que c'est-là que je vous trouve, toutes les fois que je veux penser à vous ?

CHAPITRE XXVI.

D'où nous tirons la premiere notion de Dieu. La verité répond à tous ceux qui la consultent. Caractere de ceux qui l'aiment véritablement.

37. **M**Ais où est-ce que je vous ai trouvé, quand j'ai commencé à vous connoître ? car vous n'étiez pas dans ma memoire, avant que je vous connusse. Où vous ai-je donc trouvé, si non en vous-même ; & bien loin au del de moi ? Mais quand je parle de la sorte, qu'on ne s' imagine ni espace ni distance entre vous & nous : quoique sans qu'il y en ait, il ne laisse pas d'être vrai de dire, que nous nous aprochons de vous, ou que nous nous en éloignons.

Vous êtes par-tout, Verité éternelle ; & du *Si les*
 trône où vous présider à toutes choses, vous té- *hommes*
 pondrez à tous ceux qui vous consultent ; & vous *consul-*
 leur répondez tout à la fois, quelque différentes *toient sin-*
 que leurs consolations puissent être. Vous répon- *cerement*
 dez toujours clairement, mais en ne vous entend *la vérité,*
 pas toujours avec la même clarté. Chacun vous *il n'y en*
 consulte sur ce qu'il lui plaît ; mais vos réponses *a point à*
 ne sont pas toujours conformes aux desirs & aux *qui elle ne*
 inclinations de chacun. Vos bons & fideles servi- *fût contruë.*
 teurs sont ceux, qui au lieu de vouloir que vous *Qui sont*
 leur répondiez selon leurs desirs & leurs inclina- *ceux qui*
 tions, ne cherchent qu'à les conformer à ce qu'il *cherchent*
 vous plaît de leur faire entendre. *siucre-*
ment la
vérité.

CHAPITRE XXVII.

Ses regrets d'avoir commencé si tard à connoître Dieu & à l'aimer. Ce qui l'empêchoit de trouver Dieu.

38. **J'**Ai commencé bien tard à vous connoître *Ce qui*
 & à vous aimer, Beauté si ancienne, mais *empêche*
 toujours nouvelle ; j'ai commencé bien tard. Ce- *qu'on ne*
 pendant vous étiez au-dedans de moi-même, *trouve*
 mais j'étois tout entier au-dehors, & c'étoit-là *Dieu,*
 que je vous cherchois. Je courois avec ardeur *quoiqu'on*
 après les beautés extérieures, qui ne sont que l'ou- *le cherche-*
 vrage de vos mains ; & par-là je défigurois tout ce *Ce que*
 que mon ame pouvoit avoir de beauté. Vous étiez *nous cor-*
 pourtant avec moi, mais je n'étois point avec *rompt &*
 vous ; & ces objets me tenoient loin de vous, quoi- *nous éloi-*
 qu'ils ne subsistent qu'en vous. Mais vous m'avez *gne de*
 enfin appelé d'une voix si forte, qu'elle a écarté *Dieu.*
 tout ce qui causoit la surdité de mon cœur. Vous
 avez brillé comme une éclair au-dedans de moi-
 même, & vous avez dissipé les tenebres qui m'a-
 veugloient. Vous avez fait venir jusqu'à moi vô-
 tre odeur toute celeste ; & du moment que je l'ai
 respirée, je n'ai plus fait que soupirer après vous,

Vous m'avez fait goûter vos ineffables douceurs, & elles m'ont donné pour vous une faim & une soif qui me devore. Enfin vous avez touché mon cœur; & il s'est trouvé embrasé d'un amour ardent pour cette paix solide & véritable, que l'on ne trouve qu'en vous.

CHAPITRE XXVIII.

D'où viennent toutes nos peines. Bonheur de ceux qui sont pleins de Dieu. Combat des bonnes & des mauvaises joies, avec les bonnes & les mauvaises tristesses, Les prosperitez & les adversitez, également dangereuses, & par où.

*Unique
moyen
d'être
heureux.*

*Etat de
ceux qui
sont pleins
de Dieu.
D'où vien-
nent tou-
tes nos
peines ?*

*Où sont
ceux qui
preferent
les dou-
leurs que
les deta-
ilés du
monde, aux
plaisirs &*

39. **L**ors qu'il n'y aura plus rien en moi, qui ne vous soit pleinement & parfaitement uni, je n'éprouverai plus ni travail ny douleur; & lors que je serai plein de vous, & que je ne vivrai plus que de vous, ma vie ne sera plus une vie mourante, comme elle est: elle sera, pour ainsi dire, toute vie. Car bien loin que ceux qui sont pleins de vous, vous portent, & qu'ils en sentent quelque poids; vous les portez, & vous les empêchez de sentir le leur; & ce n'est que parce que je ne suis pas encore assez plein de vous, que je suis à charge à moi même.

De vaines joyes, & qui seroient de véritables sujets de larmes, combattent dans mon cœur contre les douleurs salutaires, & qui sont de véritables sujets de joye; & je ne sçai encore lequel l'emporte, malheureux que je suis! Des douleurs tout humaines, & qui ne sont que l'effet du péché qui habite en moi, y sont aux prises avec de saintes joyes; & je ne sçai encore lequel l'emporte, misérable que je suis! Ayez pitié de moi,

a Un des principaux devoirs de la piété Chrétienne, est de reprimer les vaines joyes de la cupidité; par la consideration de nos miseres spirituelles; & de travailler à éteindre en nous le sentiment des choses fâcheuses à la nature, par la sainte joye que l'esperance des biens éternels produit.

Seigneur : je vous découvre mes playes. Je suis ^{aux prof-} malade, mais vous êtes le souverain Medecin : je ^{peris} suis chargé de miseres : mais vous êtes le Dieu de ^{qui ne} misericorde. O qu'il est vray que la vie de l'hom- ^{font que} me sur la terre n'est qu'une tentation perpetuelle ! ^{les y at-} Il n'y a personne qui aime les chagrins & les pei- ^{tacher de} nes ; aussi ne nous ordonnez-vous pas de les aimer, ^{plus en} mais de les supörter : or on n'aime point ce que l'on est réduit à supörter, quoiqu'on aime la patience, qui fait que l'on le suporte.

Dans l'adversité, je suis tourmenté par le désir ^{Peines & inquietu-} de la prosperité ; & dans la prosperité, je le suis ^{des en} par la crainte de l'adversité : quel milieu peut-on ^{tour état.} trouver entre les deux, où l'on ne soit point exposé à la tentation ? La prosperité est un mal- ^{Par où} heur, & un grand malheur ; parce qu'elle est in- ^{la prospe-} séparable de la crainte de l'adversité ; & que la ^{rité est un} joye qu'elle produit n'est propre qu'à nous cor- ^{malheur.} rompre. L'adversité est un malheur, & un grand ^{Par où} malheur ; parce qu'elle nous fait désirer la prof- ^{l'adver-} perité avec trop d'ardeur, & que ce qu'elle a de ^{sité en est} dur à la nature, fait succomber la penitence. ^{un.} Qu'est-ce donc que la vie de l'homme sur la terre, sinon une tentation perpetuelle ?

Et cela excite dans le cœur une espee de combat, qu'il tient les Saints dans une grande inquietude, que le sentiment de ce qui n'est bon ou mauvais, que par rapport aux inclinations de la nature, ne l'emporte sur celui de ce qui est bon ou mauvais par rapport à la foi & au salut. Voilà ce que S. Augustin veut dire dans cet endroit.

CHAPITRE XXIX.

C'est à Dieu à nous donner ce qu'il demande de nous. Pour-
quoi il nous ordonne la tempérance. Quel en est l'effet ? On
ne peut rien aimer pour lui-même, qu'aux dépens de l'a-
mour que l'on doit à Dieu.

40. JE n'ai donc d'esperance, ô mon Dieu, que
dans la grandeur de vôtre misericorde,

Commandez - moi ce que vous desirez de moi ; mais donnez-moi ce que vous me commandez (a). Vous me commandez de vivre selon les loix de la temperance , mais c'est ce que personne ne peut , que par un don de vôtre grace , comme nous l'apprenons du Sage, qui ajoute que même de sçavoir de qui vient ce don si precieux, s'en est un de la Sagesse éternelle. Il n'y a rien de si juste que le commandement que vous nous faites sur cela, puisque cette vertu est ce qui nous ramene à vôtre unité suprême, d'où nous nous étions écartez , en nous livrant à cette multiplicité d'objets qui partageoient nos cœurs ; car dès que nôtre amour se partage entre vous & quelqu'autre , que l'on aime pour elle-même , & non pas pour l'amour de vous , on vous en aime d'autant moins. O amour , ô feu divin , qui brûlez toujours sans vous éteindre jamais ! mon Dieu , qui n'êtes que charité , embrasez-moi. Vous voulez que je vive selon les loix de la temperance : commandez-moi donc ce que vous desirez de moi , mais donnez-moi ce que vous me commandez.

*Ce que
fait la
vertu de
temperan-
ce, & par
où elle est
nécessaire.
On ne
sçauroit
aimer au-
cune chose
pour elle
même
qu'aux
dépens de
l'amour
que l'on
doit à
Dieu.*

* Nous apprenons de S. Augustin même, au livre des *Don de persévérance* ch. 10. qu'un Evêque de ses amis ayant rapporté un jour à Rome cet endroit de ses Confessions en présence de Pelage, dont ce seul mot renversoit toute la doctrine, cet Heretique s'éleva avec fureur contre un sentiment si chrétien ; & que peu s'en fallut qu'il ne querellât celui qui n'avoit fait que le rapporter.

CHAPITRE XXX.

*il commence à déclarer comment il étoit à l'égard des
plaisirs des sens. Quel pouvoir les imaginations impures
avoient encore sur lui durant le sommeil.*

*Ce que
est que
la tenta-* 41. **E**T que me commandez-vous, quand vous me commandez de vivre selon les loix de la temperance , sinon de reprimer & la concupis-

cence de la chair, & celle des yeux, & celle de l'orgueil & de l'ambition * ?

A l'égard de la première, vous ne m'avez pas seulement ordonné de m'abstenir du péché de la chair, mais vous m'avez même porté à quelque chose de plus parfait, que ce que vous permettez sur cela dans le mariage, Aussi l'ai-je pratiqué, avant même que vous m'eussiez appelé à la dispensation de vos Mystères; & si je l'ai fait, c'est parce que vous m'en avez fait la grâce. Mais les images impures, dont les desordres de ma vie passée m'ont rempli, subsistent encore dans ces réservoirs de ma mémoire, dont j'ai parlé si au long.

Tant que je veille, elles ne peuvent rien sur moi, quoiqu'elles me reviennent dans l'esprit: mais dans mes songes, elles sont encore assez vives pour faire que j'y prenne plaisir; & pour me porter même jusqu'à quelque sorte de consentement & d'action. De sorte que ce que des choses réelles, qui frappent quelquefois mes yeux, ne sont pas capables de faire en moi, quand je veille, de fausses visions le font quand je dors; tant l'illusion de ces vains phantômes a de pouvoir sur mon corps & sur mon esprit pendant le sommeil.

Soit que je veille ou que je dorme, ne suis-je pas le même homme? Comment se peut-il donc faire, ô mon Dieu, que le moment qui me fait passer d'un de ces états à l'autre, fasse une si grande différence entre moi-même & moi-même? Où est alors ma raison, qui hors du sommeil, sait résister à ces sortes de mouvements, & si fortement que les objets même réels, qui peuvent frapper mes yeux, ne font nulle impression sur moi? Sa lumière s'éclipse-t-elle, en même tems que mes yeux se ferment: & dort-elle aussi-bien que mes sens? Si cela est, comment est-ce que souvent nous nous trouvons capables, même en dormant, de résister à ces phantômes importuns; de rapeller nos sains

res résolutions , de nous tenir fermes à ce que la chasteté demande de nous ; & de rejeter ces sortes d'illusions , sans y consentir en aucune manière ? Cependant quand le contraire arrive , nous y avons si peu de part , & nous sommes alors si différens de ce que nous sommes hors du sommeil , que dès que nous sommes éveillés , nous retrouvons le repos de nôtre conscience ; & que ce qu'il y a de différence entre nous-mêmes & nous-mêmes dans l'un & dans l'autre état , nous fait voir clairement, que ce n'est point nous qui avons fait ce qui s'est passé en nous ; quoique nous en ayons toujours beaucoup de douleur , de quelque manière qu'il se soit passé.

42. N'êtes - vous pas tout - puissant , ô mon Dieu ? & vôtre main n'a-t-elle pas le pouvoir de guérir toutes les maladies de mon ame ; & d'éteindre en moy , par une plus grande abondance de grace , jusqu'à ces mouvemens impurs , que j'éprouve quelquefois durant le sommeil ? Oüy, mon Dieu ; & j'espère que par une effusion plus abondante de vos dons célestes , vous ferez que mon ame , entièrement dégagée du borbier de la cupidité , ne se revoltera plus contre elle-même ; que rien ne l'empêchera plus de suivre de toute sa force , le mouvement qui la porte vers vous ; & que ces images impures , ne pouvant rien sur elle durant le sommeil , non plus que dans un autre tems , non seulement elles ne produiront aucun effet sensible dans son corps , mais qu'elles ne seront pas même capables de la faire consentir en aucune manière, aux infamies qu'elles lui présenteront. Car vôtre Puissance est sans bornes ; & vous pouvez faire au delà de tout ce que nous sommes capables, non seulement de vous demander, mais de comprendre.

Il ne vous seroit donc pas difficile , à quelque âge que je fusse , & sur tout à celuy où je suis pre-

sentiment, de faire que même durant le sommeil, l'amour de la pureté se conservât en moy, assez vif & assez actif, pour empêcher que ces sortes d'imaginations n'y excitassent aucun sentiment de plaisir, non pas même de ceux que le moindre clin d'œil de la raison est capable d'arrêter.

Cependant, je suis encore, sur cette sorte de mal, comme je viens de vous dire, ô mon aimable Seigneur; & comme je voy avec joye, mais une joye mêlée de crainte, les biens qu'il vous a plu de me faire sur ce sujet; ce qu'il y a encore de défectueux en moy me fait gemir. Mais j'espère que vous mettrez le comble à vos miséricordes sur moy; & qu'elles me conduiront enfin jusqu'à cette paix parfaite, dont mon corps & mon ame jouiront également en vous, *lors que la mort sera engloutie par une entière victoire*, pour user des termes de vôtre grand Apôtre. Ps. 2. 11.
1. Cor. 15.

CHAPITRE XXXI.

Comment il estoit à l'égard du plaisir de la bouche? Quelle est la règle que Dieu veut qu'on y garde? Combien le pre-texte du besoin nous fait faire de fautes sur ce sujet.

43. **I**L y a une autre sorte de mal, à quoi nous sommes tous les jours exposez, & plutôt à Dieu que ce fût le seul! C'est que jusqu'à ce que vous ayez anéanti, & les viandes, & ce qui les consomme; jusqu'à ce que vous ayez fait cesser nos besoins & nôtre indigence, en nous rassasiant de cette viande ineffable qui n'est autre que vous-même; & jusqu'à ce que ces corps corruptibles soient pour jamais revêtus d'incorruptibilité, nous sommes obligez d'en reparer chaque jour les ruines, par le boire & par le manger. Et cette nécessité me devient une douceur, contre laquelle je combats, pour ne m'y pas laisser surprendre. C'est ce m'oblige d'avoir souvent recours au jeûne, par

1. Cor. 6.
13.

Comment les Saints regardent la nécessité de boire & de manger.

où je tâche de tenir mon corps dans la servitude où il doit être.

*Effet du
pouvoir
que les
sens ont
sur l'ame.*

*Quelle
regle il
faut sui-
vre pour
le boire
& pour
le manger.*

Mais enfin ce n'est que par quelque sorte de plaisir, que je puis chasser la douleur qui m'attaque tous les jours : car la faim & la soif sont des douleurs qui consomment, & qui tueroient enfin, comme la fièvre, si nous n'avions recours aux remèdes, c'est à dire, aux alimens. La bonté avec laquelle vous nous consolez dans nos miseres, fait que l'air, la terre & la mer nous fournissent en abondance de quoi subvenir à ces besoins de nôtre infirmité. Et quoiqu'un tel assujettissement soit une véritable misere, nous l'aimons, & nous en faisons nos délices.

*Les Saints
fuyent les
plaisirs,
comme les
autres les
cherchent.*

*Par où
les Saints
mêmes
pechent
sur le
boire &
le manger.*

44. Vous m'avez appris sûr cela, Seigneur, à ne prendre les aliments que comme des remèdes. Mais quand je veux passer de l'état fâcheux de la faim & du besoin, à l'état plus tranquille où nous nous trouvons, quand nous avons donné à la nature ce qu'il lui faut, la cupidité me tend ses pieges sur ce passage ; car la volupté s'y trouve, & il faut necessairement passer par-là pour arriver à ce soulagement, dont nous ne sçaurions nous passer. Au lieu donc qu'on ne doit boire ni manger que pour la santé, le plaisir se met de la partie ; & quoiqu'il ne dût se trouver là, que comme un valet qui suit son maître. il veut souvent prendre le devant, & me faire faire pour lui, ce que je croi ne faire que pour le soutien de mes forces & de ma santé ; & que j'ai même intention de ne faire que pour cela. Or l'un va bien plus loin que l'autre ; & ce qui suffit pour la santé, ne suffit par pour le plaisir.

Il arrive même souvent, qu'on ne voit pas bien si c'est encore le besoin qui nous fait manger, ou si ce n'est point le plaisir qui nous trompe & qui nous emporte ; & l'ame est assez misérable, pour aimer cette incertitude. Car Comme elle

espere de s'en faire une excuse , elle est bien aise *On aime de ne pas voir les bornes de ce qui suffiroit pour son aveu- la santé , afin que le pretexte du besoin lui donne glement, lieu de satisfaire la volupté. comme s'il*

Je suis tous les jours aux prises contre ces for- *pouvois* *servir* *d'excuse.*
tes de tentations, & dans cet état, j'appelle à mon secours votre main toute-puissante, & vous expose mes agitations & mes peines : car j'avouë que je ne vois pas bien encore ce que j'ai à faire sur cela.

45. J'entends la voix de mon Législateur & de mon Dieu, qui me dit : „ Prenez garde de ne pas „ laisser apesantir vos cœurs par la gourmandise „ & l'ivrognerie. Quant à l'ivrognerie, je n'y ai pas la moindre pente, & j'espere que vous me fe- *Luc.2. 45*
rez la grace de n'y jamais tomber. Pour la gour- mandise, j'avouë qu'elle me surprend quelquefois, & qu'elle me porte plus loin qu'il ne faudroit ; mais j'espere que vous me ferez aussi la grace de m'en délivrer entierement. C'est ce que je n'atens que de vous : car je sçai que nous ne sçaurions *Sag.8. 23.*
nous tenir dans les bornes de la temperance , si vous ne nous en faites la grace.

Je sçai qu'il n'y a de bien en nous, que ce que vous avez acordé à nos prieres , ou que vous nous avez même donné avant que nous vous le de- mandassions ; & que ce n'est même que par un effet de votre grace, que nous venons à reconnoître dans la suite , que nous le tenons de vous. Je n'ai jamais été sujet à l'ivrognerie : mais j'ai vu des ivrognes que vous avez rendus sobres : car *Les inno-*
comme c'est vous qui garantissez de ce vice ceux *cens , sont*
qui n'y sont point sujets , c'est vous qui en avez *aussi red-*
guéri ceux qui en étoient infectez ; & c'est vous *vables à*
qui faites connoître aux uns & aux autres , qu'ils *Dieu, que*
vous sont redevables , les uns de n'y être jamais *les pe-*
tombez , & les autres d'en être sortis. *cheurs*
convertis.

J'ai encore entendu cette autre parole, qui est sor- tie de votre bouche ; aussibien que la premiere,

Eccl. 18. Ne suivez point les mouvemens de vôtre cupidité;
30.

& n'allez point où vôtre propre volonté vous porte. Vous m'avez encore fait la grace d'entendre, de la bouche de vôtre Apôtre, cette autre parole, Ver. 8. 1. dont j'ai toujours été merveilleusement touché : Nous n'aurons rien de plus, peur avoir mangé indifferemment de toutes sortes de viandes ; ni rien de moins, our n'avoir osé manger de tout ; c'est-à-dire, que comme l'un ne nous produit rien, l'autre ne nous fait rien perdre (a) ; & cette autre encore :

Phil. 4. 11. J'ai appris à me contenter de ce que j'ai, & comme je sçai me contenir dans l'abondance, je sçai aussi porter la disette ; & je puis tout dans celui qui me fortifie.

Celui qui parle de la sorte, est un soldat de la celeste milice, & non pas un homme comme nous qui ne sommes que cendre & que poussiere. Mais Gen. 3. 19. souvenez-vous, Seigneur, que nous ne sçaurions être autre chose par nous-mêmes ; que c'est de la poussiere que vous avez formé l'homme ; qu'il s'étoit même perdu par son peché, mais que vous l'avez retrouvé & renouvelé par vôtre grace. Celui-là même, à qui le mouvement de vôtre esprit a fait dire le beau mot, dont j'ai toujours été si touché, n'avoit pas tiré de son propre fonds la force dont il se trouvoit revêtu ; puisqu'il n'étoit Phil. 4. 12. que cendre & que poussiere, non plus que nous. Il pouvoit tout néanmoins ; mais ce n'étoit, comme il le dit lui-même, que par le secours de celui qui

(a) Ceci regarde ceux d'entre les Chrétiens du tems de S. Augustin, qui tout fiers d'avoir appris de S. Paul, qu'une Idole n'est rien, & qu'on peut manger des viandes immolées aux Idoles comme des autres : affectoient de se mêler parmi les Payens, & d'être des festins qu'ils faisoient aux Fêtes de leurs Dieux, & où l'on mangeoit des viandes qui leur avoient été immolées. Ce commerce leur faisoit d'autant plus de mal, qu'ils le croyoient moins capable de leur en faire ; & la foi s'éteignoit insensiblement dans ceux qui se donnoient de ces sortes de libertez, comme S. Augustin le leur reproche, Sermon 62.

DE S. AUGUSTIN, LIV. X. CH. XXXI. 395
le fortifioit interieurement. FORTIFIEZ - moy
donc aussi par vôtre grace, ô mon Dieu, afin que
je puisse par elle, ce que je ne puis par moi-
même. Commandez-moi ce que vous desirez de
moi : mais donnez moi ce que vous me comman-
dez. Car ce grand Apôtre même reconnoît qu'il
n'avoit rien, que ce que vous lui aviez donné ; 1. Cor. 2.
& s'il se glorifie, ce n'est que dans le Seigneur. 31.

J'ai encore entendu cette autre parole d'un au-
tre de vos serviteurs, qui vous demande ce que ce-
lui-ci reconnoît que vous lui aviez donné ; & qui
s'écrie : *Eteignez en moi tous les mouvemens de* Eccl. 20.
la gourmandise : ce qui fait bien voir, ô mon Dieu, 6.
qui êtes la sainteté par essence, que quand nous
accomplissons ce que vous nous commandez, c'est
que vous nous le faites accomplir.

46. Vous m'avez appris, Pere de misericorde, Rom. 13.
qu'encore que l'on peche lorsque l'on scandalise 10.
quelqu'un par la qualité des viandes dont on use, Tit. 1. 15.
il n'y en a point d'impures, pour ceux dont le cœur 1. Tim.
est pur ; que tout ce que vous avez créé est bon, 1. 4.
& pur par sa nature ; qu'on peut manger de tout
avec actions de grâces, & qu'il n'y a point de sorte
de viande que l'on doive rejeter. Que ce n'est 1. Cor. 8.
point par manger indifferemment de toutes sor- 13.
tes de viandes, qu'on se met bien auprès de vous ;
mais qu'il ne faut condamner personne sur la qua- Col. 2. 15-
lité de son boire & de son manger. Que comme Rom. 14.
celui qui n'ose manger de certaines sortes de vian- 3.
des, ne doit point condamner celui qui mange de
tout ; celui-ci ne doit point mépriser l'autre.
Vous m'avez appris toutes ces choses : je vous en-
loue, & vous en rends grâces, ô mon Dieu, qui
m'instruisez interieurement ; qui ouvrez les oreil-
les de mon cœur à vôtre voix, & qui l'éclairez par
vôtre lumière. Delivrez-moi de toutes les tenta-
tions qui m'attaquent.

Ce qui fait ma peine sur le manger, ce sont les surprises de la sensualité ; & c'est par là que je crains de devenir impur , & non pas par la qualité des viandes, puisqu'il n'y a nulle sorte d'impureté dans aucune ^a : car je sçai que vous permîtes à Noé de manger de toute chair qui peut être propre pour la nourriture de l'homme. Je sçai qu'Elie a mangé de la chair ; que saint Jean

Gen. 9. 2. même , cet homme d'une abstinence si étroite &
3. Rois. si admirable, n'a fait nulle difficulté de se nourrir
17. 6. d'animaux , & qu'il n'en a pas été moins pur ;
Matth. quoique ces animaux dont il vivoit ne fussent que
24. des sauterelles, c'est à dire , des insectes ^b ; & je
Gen. 25. sçai au contraire , qu'Esau a perdu ses avantages ,
3. 4. pour avoir succombé à l'envie de manger des len-
2. Rois tilles ^c : que David qui n'avoit désiré qu'un peu
23. 15. d'eau s'en est repenti ; & que quand le demon
Matth. tenta nôtre Roi , ce ne fut qu'en lui proposant de
4. 3. manger du pain , & non pas de la chair ; & enfin
Nomb. que ce ne fut pas pour avoir eu envie de manger
11. 20, de la chair, mais pour s'être abandonné à cette
envie , jusques à murmurer contre vous , que le
peuple que vous conduisiez dans le desert encour-
rut vôtre indignation, & merita d'être rejeté.

47. Mais enfin je suis réduit à combattre tous les jours contre l'apetit du boire & du manger , parce que je me trouve tous les jours dans ce besoin , & par conséquent exposé aux tentations

^a Tout ce que dit S. Augustin dans ce chapitre sur la liberté de manger de tout, est contre les Manichéens ; qui défendoient l'usage de quelque chair que ce pût être, & qui ne permettoient que les fruits & les légumes, comme on a vu dans l'avertissement.

^b Les plus impurs de tous les animaux, s'il y en avoit d'impurs.

^c Cet exemple deconcertoit les Manichéens, qui permettoient ces sortes de mets ; car on ne trouve point dans l'Ecriture, que personne ait été puni si severement, pour avoir mangé de la chair, qu'Esau le fut pour avoir mangé des lentilles.

qui en naissent. Car la chose n'est pas d'une nature à pouvoir être retranchée tout d'un coup, pour n'y revenir jamais ; & je ne puis pas faire sur cela ce que vôtre grace m'a rendu capable de faire sur ce qui regarde le peché de la chair. Tout ce que l'on peut donc, c'est de mettre un frein à sa bouche, & de la tenir si bien, qu'on lui fasse garder un juste milieu entre ce que les besoins de la nature demandent, & ce que la sobriété défend. Mais, ô mon Dieu, qui est celui qui ne passe pas quelquefois les bornes de la pure nécessité ? S'il y a quelqu'un qui soit arrivé à ce point-là, il est bien parfait, & il a grand sujet de glorifier vôtre saint nom. Pour moi, j'avoue que je n'y suis pas, parce que je suis pecheur : mais je ne laisse pas de chanter vos louanges, sachant que celui qui a vaincu le monde, vous demande sans cesse le pardon de mes pechez, & qu'il me compte au nombre de ses membres, quoique je ne sois que des plus foibles. Car vous ne dédaignez pas de regarder, comme vous appartenant, ce qu'il y a même d'imparfait parmi les membres de ce divin corps ; & il n'y a aucun de ceux qui le composent (a) ; dont le nom ne soit écrit dans vôtre livre.

*Unique
esperance
des foibles
& des im-
parfaits.*

Pf. 138. 16.

* C'est à dire, de ceux qui appartiennent au corps de Jesus-Christ, par avoir part à son esprit, saint quoi on ne lui appartient, point comme dit S. Paul, & non par de ceux qui n'en sont qu'extérieurement.

CHAPITRE VII.

Comment il étoit à l'égard du plaisir de l'odorat. Combien pour nous nous connoissons nous-mêmes.

48. **P**Our le plaisir des odeurs, je ne m'en soucie pas beaucoup. Quand il s'en presente, je ne les rejette pas ; mais quand je n'en ai point, je ne m'avise point d'en chercher, & je m'en passerois fort bien pour toujours, aumoins à ce qu'il me sè-

*Il faut
s'être vu
à l'épreu-
ve, pour
savoir ce
que l'on
est*

Job. 7. 1.

*Grand
sujet de
craindre
pour les
plus
grands
Saints.*

*Sur quoi
nous de-
vons com-
pter.*

cle. Car c'est encore une sorte d'aveuglement, qui nous doit bien faire gémir, que de ne pas voir de quoi nous sommes capables ou non. C'est sur-quoi je m'examine souvent moi-même : mais je voi-bien qu'il n'y a pas lieu de me fier à ce qu'il m'en paroît ; & nous ne savons presque jamais quel est le degré de nos forces , jusqu'à ce que l'expérience nous le fasse connoître. Ainsi, Person-ne ne se doit croire en seureté dans cette vie , qui n'est, comme dit l'Ecriture, qu'une tentation perpetuelle ; puisque celui, qui de méchant a pû devenir bon , ne sçait point si de bon il ne de-viendra point plus méchant qu'il n'a jamais été. Qu'est ce donc qui peut nous donner quelque sorte d'esperance & de confiance , que vôtre seule miséricorde ; & sur quel autre fondement pour-rions-nous promettre quelque chose ?

CHAPITRE XXXII.

Comment il étoit à l'égard du plaisir de l'oreille, Si la beau-té du chant, dans la psalmodie, fait plus de bien que de mal.

49. **P**OUR le plaisir de l'oreille , j'y ai été bien plus attaché, & il me dominoit autrefois avec bien plus d'empire , que celui dont je viens de parler : mais vous en avez dégagé mon cœur , ô mon Dieu, & vous m'avez mis en liberté sur ce point là. Neanmoins, lorsque j'entens ces chants dont l'Eglise anime vos paroles , & qu'elles sont chantés par quelqu'un qui a la voix belle, & qui sçait chanter ; j'avoüe que je suis encore un peu touché de ce plaisir là : mais il ne m'attache plus comme autrefois, & je m'en separe dès que je le veux. Cependant , comme ces chants sont joints aux paroles de vôtre Ecriture , & qu'elles en sont comme l'ame , ils semblent demander quelque place dans mon cœur. ils veulent même que je

leur en donne une avantageuse , & j'ai de la peine à voir bien précisément quelle est celle qui leur est dûë.

Quand je prens garde, que l'ardeur de la pieté s'excite plus aisément en nous , par ces divines paroles, lors qu'elles sont chantées de la sorte, que si on les chantoit plus simplement; & qu'il se trouve, par un secret rapport des divers tons avec les divers mouvemens de l'ame, que les uns sont plus propres à les exciter que les autres, je suis pour la beauté du chant : mais en même tems, je crains que cela même ne m'en fasse faire plus de cas qu'il ne faudroit. Car je trouve que ce Plaisir de nos sens, par où il faut bien prendre garde de ne pas laisser affoiblir la vigueur de l'esprit, me trompe souvent: qu'il ne se contente pas d'être de la suite de la raison, & qu'au lieu que ce n'est que pour l'amour d'elle qu'on lui donne entrée, il va jusqu'à vouloir passer devant, & la menager à son gré. Voilà par où je peche, sans y prendre garde, sur cette sorte de plaisir : mais je m'en apperçoy bien tôt.

50. D'autres fois aussi, la crainte de ces sortes de surprises me porte trop loin, & me jette dans un excès de severité, qui iroit à bannir de mes oreilles, & de celle de toute l'Eglise; tout ce qu'il y a d'agréable & de doux dans la maniere dont on y chante les Pseaumes; & il me paroît qu'il seroit plus seur de se tenir à la pratique d'Athanase, Evêque d'Alexandrie, dont j'ai ouï dire plusieurs fois, qu'il faisoit chanter les Pseaumes avec si peu d'inflexion de voix, que c'étoit plutôt les reciter que les chanter.

Cependant, lorsque je me remets ces larmes que je repandois aux chants de vôtre Eglise, dans les premiers tems de mon retour à la foi; & que je prens garde que presentement même quand j'entens chanter les Pseaumes par quelque belle voix,

*Renver-
sement de
l'ordre, &
par consé-
quent pe-
ché, toutes
les fois que
le plaisir
est ce qui
nous mé-
ne.*

*De quelle
maniere
Saint
Athanase
laissoit
chanter les
Pseaumes.*

& du ton qui convient à chaque chose , ce n'est pas le chant qui me touche, mais les choses mêmes ; je reviens à croire que cette pratique est d'une tres-grande utilité.

Il y a bien des lieux où l'on ne compte pas cette tentation pour grande chose,

Ainsi, je suis encore en balance entre la crainte de me laisser aller au plaisir du chant, & l'avantage que mon experience me fait connoître qu'on en peut tirer. Mais après tout , j'approuverois plus volontiers la maniere de chanter qui se pratique dans l'Eglise; le plaisir de l'oreille étant de quelque secours aux foibles, pour reveiller dans leur cœur les sentimens de la pieté. Je ne donne pourtant pas encore ce que je viens de dire , pour une decision arrêtée ; mais enfin je reconnois que je peche , & que je merite punition , quand il m'arrive d'être plus touché du chant, que de ce que l'on chante , & alors j'aimerois mieux qu'on n'eût point châté. Voilà où j'en suis, à l'égard de cette sorte de plaisir.

Mêlez vos larmes avec les miennes , vous dont les bonnes œuvres sont le fruit du soin que vous avez de regler le dedans de vos cœurs ; car pour ceux qui ne pensent point à se regler eux-mêmes, ils ne seront point touchés de ce que je dis icy. Et vous , mon Seigneur & mon Dieu , a qui j'expose mes maux, & qui êtes la lumiere à la faveur de laquelle je tâche de découvrir ce que je suis , exaucez-moi ; regardez-moi d'un œil de misericorde guerissez-moi.

CHAPITRE XXIV.

Comment il étoit à l'égard du plaisir des yeux. A combien de tentations les yeux nous exposent. Que presque tout ce que les hommes font, ne va qu'à multiplier ces sortes de tentations.

51. **P**OUR achever ce qui regarde les tentations, a qu'on nous expose la concupiscence de la chair & qui m'attaquent encore tous les jours , & me font gemir & soupirer après cette robe d'im-

mortalité, dont nous serons revêtus dans le Ciel ; il ne reste plus qu'à parler du plaisir qui touche les yeux de ce corps , d'où mon vous parle , & d'où elle vous expose ce qu'elle trouve en elle-même, & qu'elle est bien-aîsée de faire aller jusqu'aux oreilles de ceux que vous m'avez donnés pour frères, & dont vous avez fait vos temples.

Les yeux aiment l'éclat & la vivacité des couleurs, & tous les objets qui ont quelque sorte de beauté , & ils en aiment la variété même. Faites Gen. 1.37. que mon ame ne s'attache à rien de tout cela, mais uniquement à son Dieu, seul auteur de tout ce qu'il y a de beau dans les creatures ; car quoi- qu'elles soient toutes des biens , & des biens excellents dans leurs especes , c'est lui seul qui est mon véritable bien , & non pas elles.

Non seulement ce qui flatte l'oreille , mais tout ce qui la touche de quelque maniere que ce soit , souffre les interruptions , & il y a des tems où toutes choses sont en silence ; mais tant que le jour dure , & qu'on a les yeux ouverts , il y a toujours quelque chose qui les touche , & qui leur donne du plaisir. Car quelque part que je sois durant le jour , la lumiere , cette reine des couleurs qui se répand sur tout ce que nous voyons , & qui est même ce qui nous le rend visible , vient frapper mes yeux en mille manieres qui les flattent, quoique je n'y prenne pas garde , & que j'aie même toute autre chose dans l'esprit. Et le plaisir qu'elle fait , pénètre si avant, que dès que quelque chose vient à nous la dérober, nous souffrons jusqu'à ce que nous l'ayons retrouvée ; & cette privation nous attriste , quand elle dure un peu long-tems.

52. Mais de combien cette lumiere est-elle au-dessous de celle que voyoit Tobie , lorsque tout Tob- 4.2. aveugle qu'il étoit , il montrait à son fils le chemin de la vie , & qu'il lui servoit même de guide dans ce chemin, où il ne faut point d'autres pieds

ni d'autre voiture que la charité ; & où il m^{er}-
 Gen. 27. 2. choit d'un pas ferme, sans s'égarer en aucune ma-
 niere ? C'est celle là même que voioit Isaac, à qui
 son extrême vieillesse avoit aussi fait perdre l'usa-
 ge des yeux ; mais qui ne laissa pas d'avoir le bon-
 heur de reconnoître ses enfans en les benissant, au
 Gen. 48. lieu qu'il les benissoit sans les connoître. (a) C'est
 17. encore celle-là que voioit. Jacob, que la vieilles-
 se avoit réduit dans le même état ; mais qui des-
 yeux de son cœur, éclairé par les rayons de cette
 lumiere ineffable, ne laissa pas de voir dans ses
 enfans la multitude & la qualité des peuples qui en
 devoient sortir, & dont ils étoient la figure. Il le
 voioit même si clairement, qu'au lieu que Joseph,
 en lui présentant ses deux enfans à benir, avoit
 mis l'aîné à sa droite, & l'autre à sa gauche, ce
 saint Homme croisa mystérieusement les bras,
 pour mettre sa main droite sur la tête du cadet, &
 sa gauche sur celle de l'aîné ; se conduisant par le
 discernement que cette lumiere interieure lui fai-
 soit faire, plutôt que par les remontrances de Jo-
 seph, qui croyant que ce n'étoit que par méprise,
 qu'il avoit ainsi croisé les mains, vouloit les lui
 faire changer. Voilà quel est la veritable lumiere ;
 & comme elle est une, tous ceux qui la voient &
 qui l'aiment ne sont qu'un.

*Les saints
 eraignent
 jusqu'au
 plaisir que
 la lumiere
 peut don-
 ner.*

Pour cette autre lumiere sensible & corporelle
 dont je parlois, elle assaisonne cette vie mortelle
 de mille douceurs, d'autant plus dangereuses à
 ceux qui sont assez aveugles pour aimer le monde ;
 qu'elles flattent plus agréablement. Mais au lieu
 que ceux là se perdent, par le mauvais usage que
 l'enyvrement où ils sont leur en fait faire, il y en
 a d'autres qui en usent bien ; & ce sont ceux qui

(a) Car Dieu ayant permis qu'il eût pris Jacob pour
 Esau, & qu'il eût donné au cadet les benedictions
 qu'il pensoit donner à l'aîné : ce fut alors qu'il recon-
 nut que l'on étoit choisi & l'autre rejeté.

en prennent sujet de vous louer , & à qui elle sert *ceux qui*
 de degré pour s'élever vers vous , ô mon Dieu , *usent bien*
 Créateur de toutes choses. *des crea-*

Je tâche d'être de ceux - là , & de me tenir en *tures.*
 garde contre les seductions à quoy les yeux ser-
 vent d'occasion, de peur que mes pieds ne se pren-
 nent dans ces filers que l'ennemy me tend , pour
 tâcher d'arrêter le mouvement par où je travaille à
 me porter vers vous. C'est ce qui fait que je tiens
 sans cesse les yeux de mon cœur attachez sur vous *Ps. 24. 15.*
 fin que vous dégagiez mes pieds de ces filers. Car
 comme ils me sont tendus de toutes parts, je m'y
 trouve pris à tout moment: mais vous m'en déga-
 gez aussi à tout moment ; parce que vous êtes la
 garde d'Israël , & une garde qui ne s'endort
 n'y ne s'affoupit jamais.

53. Combien les hommes ont - ils ajouté par *Ps. 120. 4.*
 leur industrie , à ce qui flatte naturellement les *Les hom-*
 yeux ? car c'est à quoi tendent tous les arts & tou- *mes ne*
 tes les manufactures. Il n'y a qu'à voir ce qu'ils *cherchent*
 font tous les jours , en habits , en vases & en tou- *qu'annul-*
 tes sortes d'ouvrages de sculpture & de cizelure ; *plier les*
 en peinture, en gravûre ; & combien ils ont passé *tentations*
 en tout cela les bonnes de la nécessité & de la mo- *qui les*
 deration; je dis même dans ce qui peut servir à re- *attaquent*
 présenter des choses qui ont quelque raport à la *de toutes*
 pieté. Et par-là que font - ils , que se jeter hors *parts.*
 d'eux-mêmes , abandonnant au dedans d'eux-mê- *Ce que*
 mes celui dont ils font l'ouvrage; & défigurant en *font ceux*
 eux-mêmes tout ce que la main de cet admirable *qui se re-*
 ouvrier y avoit mis de plus excellent. *pandent*
au dehors.

Pour moy , je trouve encore un nouveau sujet
 de vous louer , ô mon Dieu , qui êtes toute ma
 gloire, en ce que tout ce qu'il y a de beau dans *Source*
 les ouvrages des hommes , & qui n'y est , que *primitive*
 parce que leur ame l'y a fait passer, par l'adresse de *de tout ce*
 leurs mains, vient originairement de cette beauté *que les*
 suprême que la dignité de sa nature élève infini- *hommes*

*bles de
faire de
beau.*

ment au - dessus de nos ames , & après quoi la mienne soupire jour & nuit. Mais quoique ceux qui font ou qui aiment ces sortes d'ouvrages, ne tirent les regles par où ils en jugent, que de ce principe de toute beauté ; ils n'en tirent point celles de la moderation qu'il faudroit garder dans l'usage de ces choses-là. Cependant elles y sont ,

*Tout ce
qui nous
tire hors
de nous-
mêmes ,
nous éloi-
gne de
Dieu : &
c'est par-
là que
tout plai-
sir est
dange-
reux.*

** Ps. 58.
10.*

mais ils ne s'appliquent point à les y chercher, pour apprendre à ne se point éloigner de vous comme ils font, en se jettant hors d'eux-mêmes ; à conserver la vigueur de leur esprit en son entier, & à ne l'employer que pour vous * ; au lieu de la consumer, en courant après des choses dont ils font leurs délices, mais dont il ne leur reste que lassitude & abattement.

Moi même qui en parle , & à qui vous avez donné le discernement qu'il faut avoir sur cela, je ne laisse pas de me trouver pris assez souvent aux pieges de ces beautés visibles. Mais vous m'en dégagez , ô mon Seigneur & mon Dieu ; vous m'en dégagez à tout moment, parce que votre miséricorde ne m'abandonne point. C'est par un effet de ma foiblesse & de mes miseres que je m'y laisse prendre ; & c'est par un effet de votre miséricorde que vous m'en dégagez. Vous les faites quelquefois sans que j'en souffre , parce que je ne m'y étois pas entièrement laissé aller ; mais je le sentoïis aussi quelquefois , parce que je commençois à m'y attacher.

CHAPITRE XXXV.

*Comment il étoit à l'esgard de la curiosité. Pourquoi l'Es-
criture l'appelle la concupiscence des yeux A combien
de tentations elle nous expose sans cesse.*

*Tout ce
qui nous
éloigne de
Dieu ,*

54. **O**utre cette concupiscence de la chair , qui nous porte à tout ce qui peut flatter nos sens par quelque sorte de plaisir , & à quoi l'on

ne ſçauroit ſe laiſſer aller, ſans ſ'écloigner de vous ^{nous perd,}
 & ſans ſe perdre, nous ſommes ſujets à une autre ^{& tous le,}
 ſorte de tentation, qui a bien plus d'étenduë, & ^{plaiſirs}
 qui eſt à craindre par beaucoup plus d'endroits; & ^{que la cu-}
 il y a dans l'ame une autre ſorte de concupiſcen- ^{pité}
 ce, dont les ſens ſont auſſi les miniſtres, quoiqu'el- ^{cherche,}
 le n'ait pas pour but de les contenter, & de leur ^{nous en é-}
 donner du plaiſir; & qu'elle ne les employe que ^{loignent.}
 pour connoître ce qui ſe peut connoître par leur
 moïen. Cette ſeconde ſorte de concupiſcence n'eſt ^{Curioſité ;}
 autre choſe que ce qu'on appelle la curioſité; & ^{ſeconde}
 quoiqu'il n'y ait rien de plus vain, les hommes ^{branche}
 ſ'en font honneur, parce qu'ils la regardent com- ^{de la cu-}
 me ce qui donne entrée aux ſciences & aux con- ^{pité.}
 noiſſances.

Comme elle ne cherche donc qu'à connoître & ^{Pourquoi}
 à ſçavoir, & que pour ce qui regarde la décou- ^{l'Ecriture}
 verte des choſes que nous avons envie de connoître, ^{donne le}
 les yeux l'emportent de beaucoup ſur tous ^{nom de}
 les autres ſens; vos ſaintes Ecritures lui donnent ^{Concupiſ-}
 le nom de *concupiſcence des yeux*. Car quoique le ^{cence des}
voir n'appartienne qu'aux yeux, nous ne laiſſons ^{yeux à la}
 pas de nous ſervir de ce mot-là, pour exprimer ^{curioſité.}
 l'action de tous les autres ſens, lorſque nous les ^{1. Jean.}
 employons à la découverte de quelque choſe; & ^{2. 16.}
 au lieu que nous ne dirions pas *entendez-vous*
 comment il éclaire? *ſentez-vous* comment il luit?
goûtez-vous, ou *touchez-vous* comment il brille?
 nous diſons, non ſeulement *voyez* quelle clarté,
 ce qui eſt la ſignification directe du mot de *voir*,
 puisqu'il n'y a proprement que les yeux qui voient,
 mais nous diſons encore *voyez* quel bruit, *voyez*
 quelle odeur, *voyez* quel goût, *vo*, & quelle du-
 reré. Ce qui fait donc, que le principe qui nous
 porte à faire uſage de nos ſens, pour connoître
 quelque choſe, s'appelle *la concupiſcence des yeux*;
 c'eſt, comme j'ai déjà dit, que les yeux tiennent
 tellement le deſſus entre tous les autres inſtrumens

par où nous pouvons faire quelque découverte , que même toute action des autres sens s'exprime par le mot de *voir* ; lorsqu'on les employe pour découvrir , parce qu'en cela on les regarde, comme faisant en quelque façon l'office des yeux.

*Difference
de l'usage
que la vo-
lupté fait
des sens ,
et de celui
que la cu-
riosité en
fait.*

55. Ce que je viens de dire nous donne moyen de discerner , si c'est le plaisir ou la curiosité qui fait agir les sens. Car au lieu que quand c'est le plaisir que nous mêmes nous ne cherchons que ce qui flatte les sens , comme les beaux objets , les sons agreables , les bonnes odeurs, les goûts délicieux , & ce qui fait plaisir au toucher ; la curiosité les porte quelquefois à des choses qui les blessent ; ce qu'elle ne fait pas pour le sentiment désagréable qui en résulte, mais par pure démangeaison de découvrir & de sçavoir. Car , quel plaisir peut faire la vûe d'un cadavre déchiré de coups ; & peut-on le voir sans horreur ? Cependant , dès qu'il s'en trouve un quelque-part , tout le monde y court ; quoiqu'une telle vûe ne puisse qu'attrister & serrer le cœur. Ceux qui l'ont vû craignent même après cela, que l'idée ne leur en revienne en dormant. Mais qui les a forcez de l'aller voir ; & ont-ils pû croire que ce fût quelque chose de beau, & dont la vûe fit plaisir ? On en pourroit dire autant de toutes les autres choses , désagréables de leur nature, que la curiosité nous porte à vouloir connoître par le ministère des autres sens ; aussi bien que par celui des yeux : mais cela nous meneroit trop loin.

C'est pour contenter cette même passion , qu'on expose dans les spectacles tout ce qu'on croit capable de donner quelque sorte d'admiration. C'est elle qui porte les hommes à vouloir pénétrer des secrets de la nature, qui ne nous regardent point ; qu'il ne sert de rien d'avoir pénétrez, qu'on ne veu sçavoir que pour les sçavoir. C'est encore

a De toutes les causes des divers mouvemens qui se font

te qui les porte à l'art damnable de magie. Enfin, c'est ce qui fait que dans la religion, on va quelquefois jusqu'à vouloir tenter Dieu; cōme quand on luy demande des miracles & des prodiges par la seule envie d'en voir, & sans qu'on en espérer aucune sorte d'utilité. *Jusqu'où la curiosité porte les hommes.*

56. Toutes ces choses sont autour de nous comme une forêt d'une étendue infinie, où l'on est exposé à mille sortes de périls; & au milieu de laquelle je me trouve avec tous les autres hommes. Et quoique par la grace qu'il vous a plu me faire, ô mon Dieu, seul auteur de mon salut, j'aye retranché & arraché de mon cœur une grande partie de ces vains desirs de sçavoir & de connoître; il se présente à nous de tous côtez tant de choses de cette sorte, qui nous assiegent & nous sollicitent; que je n'oserois dire qu'il ne s'en trouve quelques-unes qui emportent mes yeux & mon attention, & qui excitent en moy quelque mouvement de vaine curiosité.

A la vérité, je ne suis pas possédé de l'amour des spectacles: je n'ay nulle envie d'observer le cours & la rencontre des Astres: il ne m'est jamais venu dans l'esprit de consulter les ombres des morts; & j'ay toujours eu en abomination les mystères sacrilèges de la magie. Mais quoique je doive me borner à vous servir dans l'humilité & la simplicité de mon cœur, ô mon Seigneur & mon Dieu, combien l'ennemi de nôtre salut employe-t-il tous les jours de machines & d'artifices, pour me porter à vous demander quelque miracle? C'est sur quoy je vous conjure, par JESUS-CHRIST nôtre Sauveur & nôtre Roy, & par nôtre bien-heureuse *C'est une tentation de curiosité, que de souhaiter de voir des miracles.*

dans la nature il n'y en a point que nous eussions tant d'intérêt de connoître, que celles qui regardent la santé; & puisque nous nous rapportons de celles là aux Médecins combien peu devrions-nous nous mettre en peine de tout le reste; S. Aug. dans l'Enchirid. chap. 16.

patrie, la celeste Jerusalem, dont le caractère est la simplicité & la pureté, que comme j'ai toujours esté fort éloigné de consentir à cette tentation, je sois tous les jours de plus en plus appliqué à m'en défendre. Quand je vous demande la guérison de quelque malade, comme je le fais souvent, c'est avec une intention bien différente de celle qui fait desirer de voir des miracles; & comme vous m'avez fait jusques-ici la grace de me soumettre à tout ce qu'il vous plaît de faire sur ce que je vous demande, j'espère que vous me la ferez toujours.

57. Mais enfin, nôtre curiosité est tous les jours tentée, & succombe même tous les jours sur une infinité de choses les plus vaines & les plus frivoles du monde. Il nous vient tous les jours des gens qui se mettent à nous conter des choses inutiles; & quoique d'abord elles nous fassent de la peine, & que nous ne les écoutions que par condescendance à l'infirmité de ceux qui nous parlent, nôtre attention s'y laisse alier peu à peu.

*Les saints
sont per-
petuelle-
ment ap-
pliqués à
se defen-
dre de
tout ce qui
a la cupi-
dité pour
principe,
quelque
léger qu'il
puisse être;
c'est
par là
qu'ils sont
saints.*

Jene vais point au Cirque voir courir un chien après un lievre; mais s'il arrive que pareille chose se presente à moi, quand je marche par la campagne, je cours risque que cette espece de chasse ne me donne quelque attention, & ne détourne mon esprit de quelque pensée bien serieuse. Et quoique je ne quitte pas mon chemin pour la suivre, & que je ne pousse pas mon cheval de ce côté là, le mouvement de mon cœur la suit, & à moins que vous n'ayez soin de m'ouvrir les yeux sur le champ, pour me faire apercevoir de ma foiblesse, & pour me porter même à me servir de ce que je vois, pour m'élever vers vous, ou à détourner simplement mon attention de cette bagatelle, & passer mon chemin, je demeure immobile, & m'amuse à la regarder. Et sans sortir du logis, ne m'arrive-t-il pas quelquefois, qu'un le-
zard

zard qui prend des mouches, ou une araignée qui en enveloppe dans ses filets, me donne de l'attention ? Or quoique ce ne soient que des insectes, c'est toujours succomber à la même curiosité.

Je me tire bien-tôt de là, & je me fers même de ces sortes de choses, pour me porter à vous louer, ô mon Dieu, qui avez créé tout ce que nous voyons ^{Tout porte les Saints à Dieu,} a, & dont la sagesse gouverne toutes les creatures, avec un ordre qui se fait admirer jusques dans les moindres. Mais ce n'est pas là ce qui commence à me donner de l'attention pour ces choses-là ; & il y a grande différence entre se relever promptement, & s'empêcher de tomber.

Ma vie est pleine de pareilles chûtes ; & je n'ai d'esperances que dans la grandeur de vos miséricordes. Car enfin nôtre cœur devient le receptacle de toutes ces bagatelles, quand nous y donnons de l'attention ; & comme il en demeure plein, ^{Souvenez des distractions,} elles viennent souvent troubler & interrompre nos prieres, & dans le tems que nous pensons l'élever vers vous, & vous faire entendre sa voix, il sort de je ne sçai où une infinité d'imaginations frivoles, qui se jettent à la traverse, & qui déconcertent une action si serieuse & si importante.

* Traiterons-nous cela de peu de chose ? & quand nous nous voyons sujets à de telles miseres, qu'est-ce qui peut soutenir nôtre esperance, que vôtre miséricorde, dont nous avons déjà senti les effets par la grace que vous nous avez faite de commencer à nous changer.

¶ Contre les Manichéens, qui croyoient que les insectes n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

* Le chapitre 36 commence dès ici dans le Latin ; mais cette division n'est pas bonne, & il est visible que les six ou sept lignes qui restent, sont une suite de ce qui vient d'être dit.

CHAPITRE XXXVI.

Comment il étoit encore à l'égard de cette troisième sorte de concupiscence, qui nous porte à vouloir qu'on nous craigne, & qu'on nous aime. Combien ce sentiment nous éloigne de l'amour que nous devons à Dieu.

ps. 102. 3. & suiv. 58. **V**ous sçavez jusqu'à quel point vous m'avez déjà changé. Vous avez commencé par me guerir de cette passion qui nous porte à nous vanger de ceux qui nous font du mal ; & cette première miséricorde a été comme le gage, non seulement de celle que vous deviez me faire dans la suite sur tous mes autres pechez , & par où vous deviez guerir tous les maux de mon ame, & me retirer de la servitude de la corruption dont j'étois esclave ; mais même de celle qui mettra le comble à toutes les autres , en me couronnant d'immortalité , & en remplissant mes desirs par l'abondance des biens que vous nous réservez dans le Ciel.

C'est en domptant mon orgueil par votre crainte, que vous avez commencé cet ouvrage, & que vous m'avez rendu le col flexible , & propre à porter votre joug ; & presentement que je le porte , vous me le faites trouver doux , comme vous l'avez promis à tous ceux qui le porteroient. Aussi l'est-il en effet, quoique j'aie été long-tems sans le connoître ; & c'est ce qui me faisoit craindre de m'en charger. Mais , ô mon Seigneur & mon Dieu , qui seul regnez sans orgueil , parce que vous êtes le seul véritable Seigneur , au-dessus de qui il n'y en a point , suis-je tout-à-fait hors des atteintes de cette troisième sorte de tentation & de concupiscence ; & peut-on en être entièrement à couvert dans cette vie ?

59. C'est une misère & une vanité honteuse & puerile , que de vouloir se faire craindre & aimer des hommes, lorsqu'on ne cherche en cela que le

plaisir d'être craint & d'être aimé, qui n'est rien moins qu'un véritable plaisir. Rien n'est si opposé à l'amour & à la crainte chaste que l'on doit avoir pour vous: car vous résistez aux orgueilleux, & vous ne donnez votre grâce qu'aux humbles *, Vous faites gronder votre tonnerre sur les ambitieux du siècle; & son bruit fait trembler les montagnes jusques dans leurs fondements. Cependant, comme il est nécessaire, pour le maintien de la société & de la discipline, que ceux qui sont constitués en dignité, comme nous, fassent en sorte qu'on les aime & qu'on les craigne; l'ennemi de notre véritable bonheur, qui nous poursuit sans relâche, se sert, pour nous perdre, des témoignages même d'amour & de respect que l'on nous rend. Il en fait comme un apât, qu'il va semant devant nous, & sous lequel il cache ses pièges; & nous nous y trouverons pris, si nous nous laissons aller à l'avidité que nous avons naturellement pour cet apât: c'est à dire, si au lieu d'être fidèles à ne faire notre bonheur que de votre vérité, nous venons à le chercher dans quelque chose d'aussi vain & d'aussi trompeur, que l'amour & la crainte que l'on peut avoir pour nous; en sorte que ce ne soit plus pour l'amour de vous que nous cherchions l'un & l'autre, mais pour nous-mêmes, par une usurpation criminelle de ce qui n'est dû qu'à vous.

Voilà où l'ennemi nous veut mener, & par où il cherche à nous rendre semblables à lui; & au lieu d'une société de charité, qui ne peut jamais se rencontrer entre lui & nous, il tâche de faire qu'il y ait une société de crime & de supplice. C'est par là que ce Prince de ténèbres, qui a mis son trône dans l'Aquilon, comme dit l'Écriture; & qui cherchant à vous contrefaire en mal, parce qu'il ne sçauroit vous imiter en bien, veut se faire de nous des esclaves & des adorateurs, tâche de

Ce qui est le plus contraire à l'amour, que nous devons à Dieu.
Jaq. 4. 6.
Ceux qui sont en place, plus exposés à l'orgueil que les autres.

Ce que fait en nous le plaisir de nous voir aimer & estimé des hommes.

Isa. 14. 13.

Belle
prière.
Luc. 12.
32.

répandre dans nos cœurs les tenebres glaciales.

Mais c'est à vous que nous appartenons, Seigneur, & nous sommes ce *petit troupeau*, dont Jésus-Christ parle dans l'Évangile. Tenez-nous donc toujours sous votre empire; couvrez-nous de vos ailes, & qu'elles nous servent d'azile & de refuge. Soyez toute nôtre gloire, & faites que nous ne désirions d'être aimez que par rapport à vous, ni crains, que parce que nous sommes les porteurs de vos ordres & de vos paroles. Car celui qui veut être loüé des hommes, pendant que votre vérité le blâme & le condamne, ne trouvera pas de secours en eux, quand vous le jugerez; & ils ne le tireront pas de l'enfer, quand vous l'y aurez précipité.

Ce que
l'on est,
quand on
est plus
touché des
louanges
que le bien
attire, que
du bien
même.

Et qui sont ceux que vous blâmez, pendant que les hommes les loüent? Ce ne sont pas seulement ces pecheurs, à qui l'on applaudit dans leurs desirs d'iniquité, & dans leurs mechantes actions: ce sont encore ceux-mêmes qu'on ne loüe que du quelque bien qui vient de vous, mais qui sont plus touchés des louanges qu'on leur donne, que du bien même dont on les louë; & alors, ceux qui loüent, valent mieux que ceux qui sont loüez, puisqu'ils n'aiment dans ceux-cy que ce qui vient de vous, & que ceux-cy aiment en eux-mêmes ce qui ne vient que des hommes, & le préfèrent à ce qui vient de vous.

* Pl. 9. 24.

CHAPITRE XXXVII.

Comment il étoit à l'égard des louanges. Combien peu les hommes se connoissent eux-mêmes sur ce sujet.

La tem-
perance
dois re-

60. **N**ous sommes tous les jours attaqués par ces sortes de tentations; elles ne nous donnent aucun relache, & les langue des hommes sont comme une fournaise ardente, où vous nous mettez sans cesse à l'épreuve. Vous nous ordonnez de pratiquer *la tempérance* sur cela, comme

sur tout le reste. Commandez-nous donc ce que vous desirez de nous ; mais donnez-nous ce que vous commandez. Vous sçavez avec combien de gemissements & de larmes j'implore tout les jours le secours de vôtre miséricorde sur ce sujet ; car j'ai de la peine à discerner de combien cette corruption est diminuée en moi, & je crains fort d'avoïr sur cela des pechez cachez ; que vos yeux voyent peut-être dans le fond de mon ame , quoique les miens ne les y aperçoivent point. J'ai des moyens pour me connoître moi-même, sur ce qui regarde les autres sortes de tentations : mais je n'en trouve presque aucun , par où je puisse me connoître sur celle-cy.

Pour voir jusqu'à quel point je suis au-dessus des plaisirs sensibles & des vaines curiositez , je n'ai qu'à prendre garde comment je me trouve , lorsque je me prive volontairement de ce qui peut flatter l'une ou l'autre de ces deux passions, ou qu'il ne se presente rien à moi qui puisse faire cet effet-là ; & si j'ai plus ou moins de peine à m'en passer que je n'avois autrefois. A l'égard des richesses mêmes, que l'on ne cherche d'ordinaire que pour avoir dequoi contenter quelque'une des trois sortes de concupiscence ; ou deux , ou toutes ; si tant qu'on a du bien on ne voit pas assez clairement , si l'on y a de l'attache ou non , on n'a qu'à s'en défaire , pour connoître ce qui en est.

Mais on ne sçauroit faire la même chose à l'égard des loüanges ; & il n'y a personne assez extravagant, pour oser dire que pour voir comment nous sommes sur cela , nous n'avons qu'à vivre de telle sorte , que tous ceux qui nous connoissent nous détestent , au lieu de nous loüer. Comme donc les loüanges qu'on nous donne ne doivent être , & ne sont même d'ordinaire que des suites inséparables de la bonne vie, nous ne pouvons pas abandonner l'un , pour nous défendre de l'autre.

*Seule re-
gle sûre
pour se
bien con-
noître.*

Or ce n'est que dans la privation des choses qu'on peut voir si elles tiennent au cœur, ou non.

*Par où on
peut voir
si l'on est
au-dessus
de l'or-
gueil.*

61. Que puis-je donc vous dire, ô mon Dieu, de ce que peut sur moi cette sorte de tentation, si non que je suis touché des louanges, mais que je le suis encore davantage de la vérité ? Car si on me demandoit lequel j'aimerois le mieux, d'être extravagant, & dans l'erreur sur toutes choses, & d'être cependant loué & estimé de tout le monde, ou d'être solidement établi dans la vérité & dans la vertu, d'être néanmoins blâmé & condamné de tout le monde; je vois fort bien le party que je prendrois. Mais enfin je voudrois que l'approbation des autres n'ajoutât rien à la joie que j'ai de ce que je trouve de bon en moi. Cependant j'avoüe qu'elle y ajoute, & que l'improbation en diminue même quelque chose.

*Quel est
l'effet pré-
cis de la
temperan-
ce & de la
justice.*

*Voyez le
chap. 2.
du Livre
13. n. 29.
vers la fin.*

Dans la douleur que j'ai de me voir si misérable, voicy par où il me paroît que je puis en quelque sorte m'excuser & me consoler : je ne sai encore si cette excuse est bien ou mal fondée ; & il n'y a que vous qui le sachiez. Vous nous commandez de pratiquer non seulement la temperance, qui nous apprend d'où nous devons retirer nôtre amour, mais encore la justice, qui nous apprend où nous devons le porter ; & vous voulez non seulement que nous vous aimions, mais que nous aimions aussi nôtre prochain. Lors donc que je viens à m'examiner sur ce qui fait ma joie, quand on me loue avec connoissance & discernement ; ou ma peine, quand on condamne en moi des choses qu'on ne connoît point, ou en quoi il n'y a rien que de bon ; je me sens tres-souvent porté à croire que c'est l'intérêt de mon prochain, dont l'avancement me fait plaisir, & me donne de bonnes esperances, quand je vois qu'il loue ce qui est véritablement louable, comme son aveuglement m'afflige, quand je vois qu'il condamne ce qu'il

ne devoit pas condamner. Ce qui me fait croire que cela pourroit être ainsi, c'est que souvent les Louanges mêmes qu'on me donne me contristent, lorsque les choses dont on me loue sont de celles que je suis fâché de trouver en moi, ou qu'encore que ce qu'on loue en moi ne soit pas mauvais, on le fait valoir plus qu'il ne merite.

Mais d'ailleurs, comme les Louanges ne nous touchent, qu'autant qu'elles flattent l'opinion que nous avons de nous-mêmes; & que bien loin que ce soit la flatter, c'est en quelque facon la condamner, que de nous louer de ce que nous trouvons de mauvais en nous, ou de faire le plus valoir ce que nous y trouvons de moins bon; au lieu que quand ce qui nous plaît le plus en nous est aussi ce qui plaît le plus aux autres, il nous en fait d'autant plus de plaisir: que sai-je, si ce n'est point ce plaisir-là que je cherche, & non pas le bien de ceux qui me louent, lorsque je voudrois que ce qu'ils pensent de moi s'accordât avec ce que j'en pense moi-même? Faut-il donc que le fond de mon cœur me soit caché jusqu'au point de ne pouvoir dire ce qui en est?

62. Je vois dans vôtre lumiere ineffable, ô Verité éternelle, que Ce n'est pas par raport à moi, mais par le seul bien du prochain, que je dois être touché des louanges qu'on me donne: mais je ne sai si je suis ainsi; & c'est encore une de ces choses, sur quoi je me connois bien moins clairement que je ne vous connois. Découvrez-moi donc le fond de mon cœur, ô mon Dieu, afin que je puisse faire connoître à mes freres ce que j'y trouverai de defectueux, & qu'ils m'aident par leurs prieres. C'est pour cela que je veux encore le discuter plus à fond.

Si c'est le bien du prochain que je regarde & qui me touche dans les louanges qu'on me donne d'où vient que la peine que j'ai de voir blâmer

raport aux autres que nous sommes chez des sentimens qu'ils ont pour nous. quelque'un injustement, est moindre que celle que j'aurois, si c'étoit moi que l'on blâmât? D'où vient que je suis plus touché d'une injure que l'on me fait, que je ne le serois d'une toute pareille, que l'on feroit à quelqu'autre en ma présence, & avec tout autant de malice & d'injustice? Car ce n'est pas là une de ces choses sur quoi je puis dire que je ne sai comme je suis. Il ne me resteroit plus, pour comble de misere, que de vouloir me tromper moi-même sur cela, & de trahir la verité en votre présence, & dans mon cœur, & par mes paroles. Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je tombe jamais dans un tel excez d'aveuglement & de folie, & que je cherche jusques dans mes propres discours, cette huile des pecheurs, dont parle votre Prophete, & qui n'est autre que la flaterie, par où ils sont en quelque façon enfler la tête à ceux qui s'en paient ^a. Je connois ma pauvreté & ma misere, & je sai que ce qu'il y a de meilleur en moi, c'est que j'en gémis dans le fond de mon cœur, & que j'implore sans cesse votre misericorde, jusques à ce qu'il lui plaise de réformer tout ce que j'ai de defectueux, & de me porter au point de perfection qui m'est nécessaire pour entrer dans cette paix ineffable, que les orgueilleux ne connoissent point ^b.

Ce que les plus grands S. trouvent de meilleur en eux.
 Pl. 140 5.
 Pl. 108.
 21.

^a Le nombre 63. est ici dans la dernière Edition Latine; mais on l'a perté où commence le chapitre suivant.

^b Parce que l'orgueil fait qu'on ne trouve de douceur & de plaisir que dans ce qui a raport à soi même, & que cette paix n'est que pour ceux qui ont renoncé à eux-mêmes.

CHAPITRE XXXVIII.

L'orgueil est également à craindre, & dans l'amour & la recherche, & dans le mépris des louanges & de l'approbation des hommes.

63. **T**OUT ce que nous disons & que nous faisons de bon devant les hommes, nous ^{Le bien même que nous fai-} vient donc une tentation tres-dangereuse, par l'amour que nous avons naturellement pour les ^{sons, de-} loüanges. C'est cette malheureuse passion, qui ^{vient une} fait que pour avoir lieu de nous flatter de quelque ^{tentation,} avantage, qui nous relève & nous distingue, nous ^{En par on.} allons mendiant & ramassant de toutes parts les suffrages des autres; & son Poison est si dangereux, que dans le tems même que je me reproche les sentiments qu'elle excite en moi, elle me tente par les reproches mêmes que je me fais.

C'est ainsi qu'il nous arrive souvent de tirer vanité du mépris même que nous faisons de la vaine gloire; & alors nous avons grand tort de nous sçavoir bon gré de ce prétendu mépris. Car est-ce mépriser la gloire, que de se glorifier dans le fond de son cœur du mépris que l'on en fait?

CHAPITRE XXXIX.

De l'amour propre. En combien de manieres nous pechons, par l'amour du bien même qui est en nous.

64. **U**N autre mal, qui fait comme une autre branche de cette espece de tentation dont je parle, c'est celui où tombent ceux qui à la verité ne se mettent point en peine de s'attirer l'estime & les loüanges des autres; mais qui ne s'en passent; que parce qu'ils sont assez vains pour le tenir contents de ce qu'ils trouvent en eux-mêmes, & pour se plaire à eux-mêmes; quoiqu'ils ne plaisent à personne, & qu'ils déplaisent même.

Rien ne déplaît tant à Dieu, que nôtre amour propre. à tout le monde. OR- QUICONQUE se plaît à lui-même, vous déplaît souverainement; soit qu'il aille jusqu'à se sçavoir bon gré des choses qu'il prend pour bonnes, & qui ne le sont pas; ou que ce ne soit que des choses véritablement bonnes, mais qu'il les regarde comme venant de

Par contentien d'endroits il est dangereux ne se plaire dans ce que l'on trouve de bon en soi. lui, au lieu que c'est de vous qu'elles viennent; ou qu'il les regarde même comme venant de vous, mais qu'il croye les avoir méritées; ou qu'il reconnoisse même qu'il tient tout de vôtre grace, mais qu'au lieu de ne se réjouir de ce qu'elle a fait en lui, que de la manière qui convient à cette union si étroite, dans laquelle tous vos fideles doivent se regarder comme n'étant qu'un en Jesus Christ, il s'en réjouisse comme d'un avantage qui le distingue, & qu'il ne sçauroit même voir dans les autres sans jalousie.

Nous ne devons compter que sur la bonté avec laquelle Dieu nous relève de nos chûtes. Vous voyez, ô mon Dieu, quel est le tremblement intérieur de mon ame, dans ces tentations si dangereuses & si accablantes, & dans toutes les autres de pareille nature; & je suis obligé de reconnoître, que si elles ne me font pas perir, ce n'est pas que j'évite absolument toutes les playes qu'elles me peuvent faire; mais c'est que vous me guerissez, à mesure qu'elles m'en font.

CHAPITRE XL.

Il reprend tout ce qu'il vient de parcourir, au-dehors & au-dedans de lui-même, pour tâcher de trouver Dieu, Quel tout son plaisir étoit de prêter l'oreille à la voix de la vérité. Que nous ne sommes bien nulle part qu'en Dieu. Douceurs ineffables que Dieu répandoit quelquefois dans le cœur de S. Augustin, Quelle peine fait aux Saints tout ce qui les détourne de Dieu.

65. **C**ombien de pais viens-je de parcourir, Verité éternelle? Mais quelque par où j'aie été, n'avez-vous pas toujours été à mes côtés; m'instruisant, à mesure que je vous expo-

fois , autant que j'en suis capable , ce que mon œil extérieur pouvoit découvrir ; & que je vous consultois sur ce que je devois admettre ou rejeter ?

J'ay commencé par ce qui est hors de moy ; & j'ay parcouru tout l'Univers, autant que je l'ai pû ; avec le secours de mes sens. Ensuite, j'ay considéré la vie que mon corps tire de moy : & ces mêmes sens dont je m'étois servy pour la découverte des choses du dehors.

De-là je suis entré dans ses réduits infinis de ma memoire , où se conservent, d'une maniere admirable , une infinité de choses de tout genre, dont la vûe m'a presque fait pâmer d'admiration. Mais je n'aurois sçû voir ni remarquer rien de tout cela sans vous ; & j'y trouve que vous eûtes quelque chose de fort au-dessus de tout cela, & de fort au-dessus de moi-même . qui découvrois & parcourais toutes ces choses. qui les distinguois les unes des autres , & qui tâchois de connoître le prix de chacune , à commencer par celles que le rapport de mes sens m'avoit fait connoître , d'où je suis passé à celles que je sens & que je trouve au dedans de moi-même ; & de là à ces mêmes sens , qui m'avoient fait le rapport des premières ; & donc j'ai remarqué le nombre & la nature ; & enfin à ce que contiennent ces vastes magasins de ma memoire. Je l'ay tout manié l'un après l'autre ; tirant les choses de leurs reservoirs, à mesure que j'en avois besoin ; & les y remettant quand j'en avois fait.

Vous êtes donc quelque chose de fort au-dessus de tout cela , & de fort au-dessus de moi-même ; c'est à dire , de ce principe intérieur par lequel j'ay été capable de faire toute cette revue ; puisque vous êtes cette lumiere & cette vérité toujours subsistante , que je consultois sur chacune de ces choses , pour apprendre de vous si elles étoient ,

ce qu'elles étoient , & en quel rang je devois les mettre ; & dont je recevois les réponses & les ordres sur chacune.

C'est à quoi je m'occupe la plus souvent que je puis , & toujours avec un merveilleux plaisir ; & je reviens à ce plaisir-là , dès que les assujettissemens inevitables de mon employ me laissent

A quoi se réduit tout ce qu'on a fait ceux qui viennent vers Dieu. quelques momens de vuides. Mais dans toutes les choses que je puis parcourir, & sur quoi je vous consulte, je ne voy rien où mon ame puisse trouver nulle sorte de repos & de seureté. Elle n'en trouve qu'en vous , en qui elle voudroit rassembler & réunir tout ce qu'elle avoit dispersé çà & là de ses pensées & de ses affections , & ne les en laisser jamais sortir.

C'est sur quoi vous répandez quelquefois dans le fond de mon cœur, un certain sentiment si extraordinaire, & d'une si merveilleuse douceur, que si cet état duroit , je voy bien que ce seroit tout autre chose que celui de cette vie ; quoique je ne puisse expliquer ce que c'est. Mais le poids de mes miseres me fait bien tôt retomber dans les choses d'icy-bas ; & je me retrouve englouti dans le torrent de celles qui composent le train ordinaire de ma vie. Elles me tiennent saisi à ne m'en pouvoir tirer ; & la douleur que j'en ay me fait

Ce que d'accoutumance peut sur les Saints mêmes. verser bien des larmes ; mais elles ne m'en tiennent pas moins : Tant il est difficile de se défendre de l'apesantissement que l'accoutumance produit en nous. Comme il ne m'est donc pas possible de me tenir où je voudrois être sans cesse ; & que je ne voudrois pas être où je suis, & où il ne me seroit que trop aisé de me tenir ; je suis malheureux de part & d'autre.

CHAPITRE . XLI .

Dans quelle vûe il avoit repassé ce que chacune des trois sortes de concupiscence avoit encore de pouvoir sur lui. Ce qui nous fait perdre Dieu. Qu'il n'habite point dans le cœur de ceux qui demeurent volontairement attachez à ce qui n'est que mensonge & vanité.

66. **C'**Est ce qui m'a obligé de considérer les *Ce n'est que par intervalles que les âmes même les plus pures entrevoient les splendeurs de Dieu.* playes que mes pechez ont faites à mon ame, par ces trois sortes de concupiscences dont j'ai parlé ; & de vous appeler à mon secours, afin qu'il vous plût de les guérir. Car j'ai entrevû vos splendeurs éternelles ; mais mon cœur encore faible & languissant, s'est senti repoussé ; & j'ai dit en moi-même : Qui est ce qui peut atteindre jusques-là ? Faut-il donc que je me trouve si loin de mon Dieu ; & que je sois comme chassé de devant ses yeux !

On veut droit jouir de Dieu : mais on voudroit aussi jouir des créatures ; & c'est ce qui n'est pas possible. Vous êtes la vérité qui préside à toutes choses, & qui par sa nature est infiniment élevée au-dessus de tout. Cependant Mon avarice, assez aveugle pour ne se pas contenter de vous, vouloit encore embrasser les autres choses, mais sans vous perdre néanmoins ; & comme ceux mêmes qui débitent le mensonge, seroient bien fâchez que la vérité leur fût inconnue, je voulois conserver ce qui n'est que mensonge & illusion, & ne pas laisser de vous posséder. Mais c'est ce qui a fait que je vous ai perdu : car vous ne souffrez point qu'on vous possede avec le mensonge.

CHAPITRE XLII.

Par où nous pouvons aprocher de Dieu. Ce qui est arrivé à ceux qui ont pris pour cela de mauvaises voyes. Quel Mediateur il nous falloit, pour nous reconcilier à Dieu. Ce qui nous expose le plus aux seductions du Démon. Ce qu'il a de commun avec les hommes.

67. **Q**ui pouvois-je donc trouver, qui pût me reconcilier avec vous *? Devois-je avoir recours aux Anges; & par quelles prieres, par quelles pratiques religieuses, falloit-il que je m'y prisse? Je sçai qu'il y a eu bien des gens, qui voulant se rapprocher de vous, & sentant qu'ils ne le pouvoient par eux-mêmes, ont tenté cette voie; mais étant venus à rechercher des visions extraordinaires, & qui ne sont propres qu'à repaître la curiosité, ils en ont été justement punis, par les illusions où ils sont tombez. Car ils ne vous cherchoient, que par ce princtpe d'orgueil, qui fait aimer les connoissance élevées; & au lieu de frapper leur poitrine avec componction & humilité, ils vouloient marcher la tête haute, à la decouverte de ce qu'ils avoient envie de connoître. Ainsi, s'étant attiré les demons, par la conformité, que leur orgueil mettoit entr'eux & ces puissances de l'air, ils sont tombez dans les seductions de la magie; & au lieu d'un Mediateur qui pût les purifier, ils n'ont trouvé que le diable transformé en Ange de lumiere. Cependant, l'orgueil de ces cœurs tout de chair, étoit d'autant plus flatté de se voir

Comment les Philosophes ont cherché Dieu.

Eph. 2. 24.

1. Cor. II.

4.

* Dans ces deux derniers Chapitres S. Augustin a eu en vûë, certaines Philosophes Platoniciens de ce tems-là, qui n'ayant compris qu'à demi ce que leurs auteurs avoient entreveu du Verbe de Dieu, comme il paroît par le ch. 9. du Liv. 7. & n'étant point instruits du mystere de l'Incarnation, étoient tombez dans des illusions de la magie. C'est ce qui lui donne lieu d'expliquer admirablement ce qui est enfermé dans la qualité de Mediateur entre Dieu & les hommes & de rare voir par où elle convient à Jesus-Christ, & ce qui fait qu'elle ne peut convenir qu'à lui.

en commerce avec le demon, qu'il n'est point lié à un corps de chair. Car c'étoient des hommes mortels & des pecheurs; au lieu que vous Seigneur, avec qui ils cherchoient à se reconcilier, mais par des voyes surquoy ils n'avoient consulté que leur orgueil, vous êtes immortel & inpeccable.

Pour reconcilier les hommes avec vous, il leur falloit donc un Mediateur, qui eût quelque chose de commun avec vous, & quelque chose de commun avec eux. Car s'il avoit été semblable aux hommes en tout, il auroit été trop loin de Dieu; & s'il avoit été en tout semblable à Dieu, il auroit été trop loin des hommes: ainsi il n'auroit pas été tel qu'il falloit que fût un Mediateur. Pour ce faux Mediateur, par qui les orgueilleux meritent d'être trompez, & aux séductions duquel les secretes dispositions de vos justes Jugemens les abandonnent, il a bien quelque chose de commun avec les hommes, mais ce n'est que le peché; & comme il veut aussi avoir quelque chose de commun avec vous, & qu'il n'est point revêtu d'une chair mortelle, il se donne pour l'immortel. Mais comme la mort est la retribution naturelle & necessaire du peché, & que ce prétendu immortel est pecheur comme les hommes; ce peché, qui est ce qu'il a de commun avec eux, lui attire comme à eux la damnation & la mort.

CHAPITRE XLIII.

Quel est le vrai Mediateur, Par où il nous a communiqué sa justice. Foi en Jesus-Christ, commune aux saints de l'un & de l'autre Testament. C'est tant qu'homme, que Jesus-Christ est Mediateur Quel sujet d'esperance & de confiance. c'est pour nous que Jesus-Christ, Saint Augustin avoit été sur le point de tout quitter, & de se retirer dans sa solitude, pour ne plus penser qu'à pleurer ses pechez: ce qui l'en avoit empêché.

62. **L**E vrai Mediateur est donc celui que vous avez fait connoître aux humbles, par un

Comment il falloit que fût le Mediateur entre Dieu & les hommes. *Rom. 6, 8. Siftême & économie de la réparation de la nature par Jesus-Christ.* 1. Tim. 2. 1. *Jesus-Christ n'est Mediateur qu'entant qu'homme.* Jean. II. 1. *effet des conseils secrets de vôtre misericorde ; & que vous avez même envoyé, pour leur apprendre l'humilité par son exemple. Et ce Mediateur, qui n'est autre que Jesus-Christ homme, a paru dans le monde, tenant le milieu entre celui qui est juste & immortel par sa nature, & ceux qui sont mortels & pecheurs par la leur ; étant juste aussi-bien que l'un, mais mortel aussi-bien que les autres ; afin que comme la vie & la paix sont la recompense naturelle de la justice, celle qui lui est commune avec Dieu, aneantit, dans les pecheurs justifiez, ce qu'il a bien voulu avoir de commun avec les hommes, c'est-à-dire la mort. Car c'est entant qu'homme qu'il est Mediateur ; & on ne peut pas dire qu'entant que Verbe, il tienne le milieu entre Dieu & les hommes, puisque le Verbe est en Dieu, qu'il est égal à Dieu, & qu'il n'est qu'un même Dieu, avec le Pere & le Saint-Esprit. Voila quel est le vray Mediateur. Dieu l'a fait connoître aux Saints de l'ancien Testament ; afin qu'ils fussent justifiez par la foy aux merites du sang qu'il devoit répandre, comme nous le sommes par la foy aux merites de ce même sang déjà répandu.*

Rom. 8. 32. 69. Quel a été l'excès de vôtre amour pour nous, Pere de misericorde ; puisque vous n'avez pas épargné vôtre Fils unique, & que vous avez été jusqu'à le livrer à la mort pour nous, tout pecheurs que nous étions ! Quel a dû être l'excès de cet amour, puisqu'il nous a porté jusqu'à vouloir, que celui qui n'usurpe rien, quand il se dit égal à vous, se soumît à vous obeir jusqu'à la mort, & à la mort de la Croix : lui qui est le seul libre d'entre les morts ^a ; qui étoit maître de donner sa vie & de la reprendre ; qui a vaincu la mort en s'of-

^a C'est à dire, le seul de tous ceux qui passent par la mort, qui ne l'a subie parce qu'il l'a bien voulu, quoi qu'il n'y fût point sujet, puisqu'il étoit sans peché.

frant à vous en victime, par les mains de la mort
 qu'il a soufferte pour nous; & qu'il ne l'a vaincûe,
 que parce qu'il s'y est livré : Qui s'est offert pour
 nous en sacrifice à vôtre divine Majesté, étant
 tout à la fois & *sacrificateur & victime*, & n'étant
 sacrificateur ; que parce qu'il s'est fait victime ^a,
 & qui d'esclaves que nous étions, par le malheur
 de nôtre naissance, nous a élevez jusqu'à la qua-
 lité de vos enfans ; en s'abaissant jusqu'à nous ser-
 vir, tout nôtre Dieu qu'il est, par la naissance
 qu'il tient de vous !

J'ai donc grand sujet d'esperer, que vous me
 guerirez de tous mes maux, par le merite du sang
 de ce divin Mediateur, qui est assis à vôtre droite,
 & qui vous prie sans cesse pour nous. Sans cela, je
 tomberoïs dans le desespoir : car mes maux sont
 grands, & en grand nombre ; mais la vertu des
 remedes que vous nous avez preparez, est encore
 plus grande. Nous aurions pû croire que vôtre
 Verbe étoit trop au-dessus de nous, pour s'unir à
 nôtre nature ; & cela nous auroit fait desespérer
 de nôtre salut, si ce même Verbe ne s'étoit fait
 chair, & qu'il n'eût habité parmi nous.

70. Je suis dans une telle frayeur de mes pe-
 chez, & je me trouve si accablé du poids de mes
 miseres ; que j'avois eu quelque pensée de tout
 quitter, & de me retirer dans la solitude. Mais
 vous m'en avez empêché ; & vous m'avez rassuré
 par cette parole de vôtre Apôtre : *Jesús-Christ n'est*
mort pour tous, qu'afin que ceux qui vivent ne
vivent plus pour eux-mêmes ; mais pour celui qui
est mort pour eux ^b

^a Car, comme dit S. Paul, Heb. 9. 11. 12. ce n'est
 point avec le sang des boucs & des taureaux ; mais avec
 le sien propre, que Jésus-Christ, est entré dans le veri-
 table Sanctuaire ; & c'est celui-là qu'il a offert à Dieu
 pour nos pechez.

^b Saint Augustin n'auroit vécu que pour lui-même s'il
 eût abandonné l'Episcopat pour se retirer : au lieu que
 demeurant dans le ministère, il vivoit pour la gloire de
 Jésus-Christ, & le service de son Eglise.

Par où
 Jésus-
 Christ a
 vaincu la
 mort,

Incarna-
 tion, source
 de con-
 fiance,

Jean. 1.
 14.

La fausse
 confiance
 des pe-
 cheurs est
 quelque
 chose d'in-
 compre-
 hensible,
 quand on
 considere
 jusqu'où

*allait la
crainte
des plus
grands
Saints.*

*Quel est
notre re-
cours con-
tre les ac-
cusations
du démon.*

Ps. 21. 27.

Je vous remets donc le soin de moi-même, mon Seigneur & mon Dieu : avec cela je vivrai en repos, & je considérerai les merveilles de vôtre Loi. Vous connoissez mon ignorance & ma foiblesse : instruisez-moi, guerissez-moi. Ce Fils unique, que vous avez engendré de vôtre substance, & en qui résident tous les thresors de la sagesse & de la science, m'a racheté au prix de son sang. Que les accusations malignes & calomnieuses, par où ces esprits impurs, dont l'orgueil est le caractère, voudroient tacher de m'accabler, ne prévalent donc point contre moi ; puisque j'ai toujours devant les yeux le prix de ma redemption, & que je ne cesse point de le boire & le manger. Je le dis pense même aux autres, tout indigne & tout pauvre que je suis : mais au moins je souhaite de m'en nourrir & de m'en remplir, avec ceux qui le mangent & qui s'en remplissent, & qui louent le Seigneur ; parce qu'ils l'aiment & qu'ils le cherchent. *

* Car ce n'est point le louer, que de le louer sans l'aimer & sans le chercher.

Fin du dixième Livre.

SOMMAIRE DU XI. LIVRE.

IL passe ce qu'il auroit eu à dire de la maniere dont Dieu l'avoit appelé à son ministère Ecclesiastique, & vient à l'amour qu'il avoit pour l'étude de l'Ecriture Sainte. Et après avoir déclaré jusqu'à quel point Dieu lui en avoit donné l'intelligence, & combien il lui restoit encore à desirer sur cela ; il commence de chercher le sens des premières paroles de la Genèse ; & refute ceux qui demandent ce que Dieu faisoit avant la creation du monde ; & comment le dessein de créer quelque chose lui étoit venu tout d'un coup ? D'où il entre dans une longue dissertation sur la nature du tems.



L E S

CONFESSIONS

DE S. AUGUSTIN.

L I V R E X I.

C H A P I T R E I.

Ce qui le porte à exposer à Dieu tout ce qu'il trouve en lui quoiqu'il n'y ait rien en tout cela que Dieu ne connoisse. Principale utilité, la priere. A quelle sorte de bonheur les Chrétiens sont appelez.

I. **J**E sçai que dans tout ce que je vous dis ,
ô mon Lieu , il n'y a rien que vous ne
sçachiez ; parce que vous êtes éternel ,
& que tout ce qui se fait dans le tems vous est
connu, par une connoissance qui précède tous les
tems, & qui n'est point de leur dependance. Pour-
quoi est ce donc que je vous conte tout ceci ?
Ce n'est pas pour vous l'apprendre ; mais c'est
pour allumer de plus en plus ce que j'ay d'a-
mour pour vous , & ce qu'en ont ceux qui liront
ce que j'écris ; & afin que nous disions tous en-
semble : Seigneur, vôtre grandeur est infinie ; &
vous estes infiniment au d^{essus} de toutes les loüan-
ges qu'on vous peut donner.

A quoi tend tous ce que S. Augustin dit de lui dans ses Confes- sions.

Ps. 47. 1.

Je l'ai déjà dit ailleurs, * & je le redis encore * Liv. 2.
ici , l'amour que j'ai pour vous , & l'ardeur avec chap. 1.
laquelle je desire que ce feu de la charité aille tou- nomb. 1.
jours en augmentant, & en moi , & dans tous les
hommes, est ce qui me fait faire ce que je fais.
Car je ne vous dis rien ici que vous ne sçachiez

Math. 6. 8.

*Pourquoi
Dieu veut
que nous
le payons.*

*A quelle
sorte de
bonheur
nous som-
mes apel-
lez, & par
où on y ar-
rive.*
Matth. 3.
3.

mieux que moi : mais je ne laisse pas de vous le dire ; & c'est ainsi , qu'encore que la verité nous ait dit , que nôtre Pere celeste connoît nos besoins , avant que nous lui ayons rien demandé , nous ne laissons pas de les lui demander. Que faisons - nous donc , quand nous vous prions , & que faisons - nous donc , quand Nous suivons le mouvement de l'amour que nous porte vers vous , & nous l'excitons, en vous exposant nos miseres , & vos misericordes sur nous ; afin qu'il vous plaise d'achever l'ouvrage de nôtre délivrance , puisque vous l'avez commencé ; & que nous tirant des maux dont nous sommes accablez, & dont nous le ferons toujours, tant que nous demeurerons dans nous mêmes , vous nous rendiez heureux en vous. Car on est heureux lorsqu'on est pauvre d'esprit, qu'on est doux ; que l'on pleure, qu'on a faim & soif de la justice, qu'on est misericordieux ; & enfin lorsqu'on a le cœur pur, & que l'on est pacifique ; & c'est à quoy vous nous appelez.

H. 117. 1.

Je viens de vous exposer bien des choses, selon l'étendue de ma capacité ; & je ne l'ay fait que parce que je l'ay voulu : mais c'est vous qui l'avez voulu le premier, afin que je chantasse vos loüanges, mon Seigneur & mon Dieu ; & que je celebrasse vos bontez & vos misericordes, qui s'étendent dans la suite de tous les siècles.

CHAPITRE II.

Il passe tout ce qu'il auroit eu à dire, de la maniere dont Dieu l'avoit appellé à la Prêtrise & à l'Episcopat. Que la meditation de l'Ecriture fait toutes ses delices. Il demande à Dieu la grace de la bien entendre.

*Ce qui
empêche
saint Au-
gustin de
parler ici
de la*

2. **M**Ais ma langue pourroit - elle jamais suffire , non plus que ma plume , à faire le détail de toutes les sollicitations interieures, de toutes les terreurs salutaires, & de toutes les secretes

dispositions par où vous m'avez réduit à me charger de prêcher vôtre parole à vôtre peuple , & de luy dispenser vos Sacremens ? Quand je pourrois en déduire toute la suite, les momens me sont trop précieux pour m'y arrêter ; & il y a long tems que je me sens pressé de m'appliquer uniquement à la meditation de vôtre Loy , & de vous declarer just-
 qu'où va ce que j'en sçay, & ce que j'en ignore encore ; jusqu'à quel point vous m'avez éclairé sur ce sujet, & combien je suis encore offusqué par les restes de mes anciennes tenebres , qui subsisteront toujours , jusqu'à ce que la force de vôtre grace m'ait mis au-dessus de toutes mes foiblesses. Voilà à quoi je veux employer tout le tems qui me peut rester , après avoir satisfait au service que je dois à ceux qui sont sous ma charge ; & même à celui qu'ils exigent encore de moy, au delà de ce qui est de mon ministère, & que je ne puis m'empêcher de leur rendre * ; & après avoir donné à mon corps & à mon esprit ce que je suis obligé de leur donner de relâche , pour reparer les forces de l'un & de l'autre.

3. Exaucez ma priere , mon Seigneur & mon Dieu , & que vôtre misericorde se rende favorable aux desirs de mon cœur ; puisque ce que je desire avec tant d'ardeur n'est pas pour moi-seul ; & qu'il regarde encore le bien de mes freres, à qui la charité, qui m'unit à eux, me fait souhaiter d'être utile. Vous voyez que cela est ainsi , vous qui pénétrez le fond de mon cœur. Faites - moy donc la grace de vous offrir en sacrifice, tout le service que ma langue & mes pensées sont capables de vous rendre ; & donnez - moi ce que je desire de vous offrir. Car je suis pauvre , & je n'ay rien par moy-même : mais vous estes riche : & toujours

*maniere
dont Dieu
l'avoit
apellé à
l'Episco-
par : com-
me le des-
sein de ses
Confes-
sions sem-
bloit le de-
mander.*

Pl. 85.1.

* C'est-à-dire à juger les affaires même temporelles, qui se traitoient pour la plupart devant les Evêques, comme on a déjà vu ailleurs.

Rom. 50. 12. prêt de répandre vos trésors sur ceux qui vous invoquent & vous avez un soin de nous qui descend dans tous nos besoins , mais qui ne vous donne nulle sorte d'agitation ni d'empressement.

*Quelles
sont les
délices des
saints.*

Conduisez de telle sorte mes paroles & mes pensées, que ni la précipitation, ni l'esprit d'erreur & de mensonge, ne me fassent jamais rien avancer de contraire à la vérité. Que je me nourrisse délicieusement de vos saintes Ecritures , puisque de telles délices sont toutes chastes & toutes saintes ; & qu'il ne m'arrive jamais de tromper ni moi-même, ni personne, en les prenant en un mauvais sens. Regardez-moi donc d'un œil de miséricorde, mon Seigneur & mon Dieu, qui non seulement rendez la vûe aux aveugles, & donnez de la force aux foibles ; mais qui êtes vous-même la lumière de ces aveugles éclairez, & la force de ces foibles devenus forts : regardez mon ame en pitié, & recevez les cris qu'elle pousse vers vous du fond de la misère humaine. Car si vous n'entendiez ceux même qui vous parlent du fond de cet abîme , à qui aurions-nous recours , & à qui pourrions-nous adresser nos cris.

Ps. 73. 16. Vous êtes le maître du jour & de la nuit, & le tems ne coule que sous vos ordres : faites-m'en donc trouver ce qu'il m'en faut , pour méditer les secrets de votre Loi ; & ne permettez pas que la porte des mystères qu'elle cache, demeure fermée à ceux qui frappent pour y entrer. Car ce n'est pas pour rien, que vous avez voulu qu'on écrivît tous ces livres si profonds , & qui renferment tant de merveilles. Ce sont des forêts fort épaisses & fort difficiles à percer : il est vrai : mais ces forêts n'ont-elles pas leurs cerfs , qui s'y retirent , qui s'y promènent , qui y paissent , qui s'y reposent & qui y ruminent ? Donnez-moi donc , Seigneur, la force qui m'est nécessaire pour y entrer ; & faites qu'elles s'ouvrent devant moi.

*Dieu veut
que les
fidèles
s'appli-
quant à
se ouvrir
les trésors
enfermez
dans les
paroles de
l'Ecriture.*

Ce qui me touche le plus au monde, & que j'aime par dessus toutes choses, c'est d'entendre vôtre voix dans ces divins Livres; & c'est un plaisir pour moi, qui passe tous les autres plaisirs. Donnez-moi donc ce que j'aime, puisque c'est vous qui me le faites aimer; & remplissez mon avidité sur ce sujet, puisque c'est vous qui me l'avez donnée. Je ne suis dans le jardin de vôtre Eglise, que comme une herbe rampante: mais ne dédaignez pas d'arroser cette herbe qui meurt de secheresse. Faites que je publie, à la gloire de vôtre Nom, tout ce que je découvrirai dans vos saintes Ecritures; que j'y entende retentir vos loüanges; que j'y boive à longs traits les eaux celestes de vôtre verité; & que je considere les merveilles de vôtre Loi, depuis le point de la creation du Ciel & de la Terre, jusqu'à l'ouverture de ce Royaume éternel, où regneront à jamais avec vous, ceux qui composent vôtre ville bien-aimée, la celeste Jerusalem.

4. Ayez pitié de moi, mon Seigneur & mon Dieu, & exaucez les desirs de mon cœur, puisque vous voyez à quoi ils tendent; & qu'ils n'ont pour objet, ni des terres, ni de l'or ou de l'argent, ni des pierreries, ni des habits magnifiques, ni des honneurs & des dignitez, ni même les choses dont nôtre corps a besoin, tant que dure le voyage de cette vie, & qui ne nous manquent point, quand nous cherchons préféablement à tout vôtre Royaume & vôtre justice.

Les méchans m'ont étalé leurs plaisirs; mais ce n'est rien de comparable à ceux que je trouve dans vôtre Loi: ce sont ceux-ci que je desire. Puissent de tels desirs, meriter vos regards & vôtre approbation, Pere de misericorde, & qu'il vous plaise de me faire trouver grace devant vos yeux; afin que la porte me soit ouverte, quand je me présenterai pour entrer dans l'interieur des Misteres que

*Amour
de saint
Augustin
pour l'E-
criture.*

Ps. 183. 12.

*Belle priere, pour
obtenir la
grace d'é-
tudier
l'Ecriture
avec fruit.*
Matth. 6.

Ps. 118.
85.

- vos paroles enferment. Je vous en conjure par Je-
 ff. 79. 18. sus-Christ vôtre fils; qui est *l'homme de vôtre droi-
 te* : par ce fils de l'homme , que vous nous avez
 donné pour Mediateur entre vous & nous; & par
 qui, dans le tems que nous ne pensions point à
 vous chercher , vous nous avez cherchez le pre-
 mier , afin que nous vous cherchassions : par ce
 Joan. 1. 3. Verbe , né de vous avant tous les siècles , par qui
 vous avez fait toutes choses , & moi-même par
 consequent : par ce Fils unique , par lequel vous
 avez apellée, & élevée à la qualité de vos enfans,
 la multitude des fideles, au nombre desquels je me
 Rom. 8. trouve : par ce divin Sauveur, qui est assis à vôtre
 34. droite, qui vous prie sans cesse pour nous , & en
 Col. 2. 3. qui résident tous les thresors de la sagesse & de la
 science. Car c'est luy que je cherche dans vos sain-
 Jean. 5. tes Ecritures ; puisque , comme il nous a dit de sa
 46. propre bouche, qui est celle de la verité, c'est de
 Deut. 18. luy que Moïse a écrit.
 15.

CHAPITRE III.

*Il demande l'intelligence des premieres paroles de la Genese.
 Ce qui nous donne le discernement de la verité.*

3. FAITES-moy la grace de comprendre ce que
 signifient ces premieres paroles de la Genese:
 Gen. 1. 1. Dans le commencement Dieu crea le Ciel, & la ter-
 re , & d'entrer dans leur veritable sens. C'est Moy-
 se qui les a écrites : mais il a quitté la terre , & a
 passé d'ici à vous; quoique dès ici il fût avec vous.
 Il n'est donc plus en lieu où je puisse le consulter.
 S'il étoit quelque part, où je pûsse l'aller trouver ,
 je le prierois & le conjurerois par vous-même ,
 de m'expliquer ces paroles ; & j'écouterois avec
 beaucoup d'attention ce qu'il me diroit. A la
 verité , s'il me parloit Hebreu, ce qu'il me diroit
 auroit beau fraper mes oreilles, il n'en passeroit
 rien dans mon esprit; au lieu que s'il parloit Latin,
 je l'entendrois. Mais par où verrois-je s'il diroit

vrai ? & supposé que je le visse , seroit-ce lui qui me le feroit voir ? Non certes ; ce seroit la vérité même, qui me parlant dans le fond de mon cœur, une langue qui ne seroit ni celle des Hebreux , ni celle des Grecs , ni celle des Barbares , me diroit sans aucun son perceptible à l'oreille , & sans le secours d'aucuns de ces sortes d'organes , que la nature nous a donnez pour parler : *Ce qu'il vous dit est vrai* ; & sur cela, je dirois à ce fidelle Interprete de vôtre vérité : *Ce que vous me dites est vrai* ; & je le lui dirois sans hesiter, & sans craindre de me méprendre. Mais comme je ne suis point à portée de le questionner , je m'adresse à vous , ô mon Dieu, ô vérité éternelle , dont il étoit plein, & qui avez fait qu'il n'a rien dit que de vrai. N'ayez donc point d'égard à mes pechez ; & comme vous lui avez fait la grace d'écrire ces paroles , faites-moi celle de les bien entendre.

CHAPITRE IV.

Qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir que le monde a été fait. Ce que sont les creatures on comparaison du Createur.

6. **N**ous voyons que le Ciel & la Terre existent : mais nous voyons en même tems qu'ils ont été faits, & les changemens à quoi ils sont sujets, nous le disent à haute voix, puisque ce qui existe sans avoir été fait , ne change point. Car changer , c'est avoir dans un tems quelque chose de plus ou de moins qu'en un autre ; & c'est ce qui ne peut arriver à ce qui existe par soi-même. Toutes les autres choses nous disent donc à haute voix, qu'elles ne sont , que parce qu'elles ont été faites ; & elles nous disent encore, qu'elles ne se sont point faites elles-mêmes ; puisqu'il auroit fallu pour cela, qu'elles eussent été avant que d'être ; & la voix par où elles nous le disent , c'est l'évidence même de la chose.

Tout ce que la nature de Dieu enferme de beau, de bon & de grand, résulte en quelque façon dans les créatures.

C'est donc vous, Seigneur, qui les avez faites. Elles ne sont belles, que parce que vous êtes beau : elles ne sont bonnes, que parce que vous êtes bon ; enfin elles ne sont, que parce que vous êtes. Mais ce qu'elles ont de beauté, de bonté & d'existence, n'approche pas de ce que vous en avez, vous qui les avez créées ; & quand on les compare à vous, on trouve qu'elles n'ont, à proprement parler, ni beauté, ni bonté, ni existence. Voilà ce que nous savons, graces à votre vérité, quoique toute notre science ne soit qu'ignorance en comparaison de la vôtre.

CHAPITRE V.

Dieu a fait le monde de rien, & par la seule force de sa parole.

Difference entre ce qui s'appelle faire, à l'égard de Dieu, & ce qui s'appelle faire, à l'égard des hommes.

7. **M**Ais comment avez-vous fait le Ciel & la Terre ; & de quel instrument vous êtes-vous servi, pour former ce grand ouvrage ? Quand un ouvrier fait quelque ouvrage, il se sert de quelque corps pour travailler sur un autre corps, & pour lui donner la forme qu'il lui veut donner, & que son ame avoit au dedans d'elle-même. Et cette ame n'est capable d'imprimer sur quelque matiere ce qu'elle a dans l'idée, que parce que vous lui avez donné cette faculté en la creant ; & elle n'imprime cette forme, qu'elle voit en elle-même, qu'à quelque corps qui existe déjà ; c'est-à-dire, à de la terre, à de la pierre, à du bois, à de l'or, ou à quelque autre matiere ; & tous ces sortes de corps n'existent, que parce que vous les avez faits.

C'est donc vous qui avez donné à cet ouvrier, & la matiere surquoi il travaille, & son propre corps, & l'ame qui communique la vie à ce corps, & qui fait agir ses membres ; & l'esprit par où il a appris son art, & qui voit au dedans de lui-même, ce qu'il veut faire au dehors ; & les sens par

où il l'exprime , & le fait passer de la pensée dans la matiere qu'il a entre les mains, & sur le rapport desquels il juge de l'état où est son ouvrage , & consulte la verité qui préside à son esprit , & qui lui apprend si ce qu'il vient de faire est bien.

Toutes ces choses vous loient, ô mon Dieu, & reconnoissent que vous les avez faites. Mais comment les avez-vous faites ? Comment avez-vous fait le Ciel & la Terre ? Ce n'est point de la maniere dont un ouvrier fait ce qu'il fait. Et où les avez-vous faits ? Ce n'est pas dans le Ciel & dans la Terre, ni dans l'Air ou dans l'Eau ; puisque l'un & l'autre font partie de la masse du Ciel & de la Terre. En un mot, ce n'est pas dans l'Univers que vous avez fait l'Univers ; puisqu'il auroit fallu pour cela, qu'il eût été fait avant d'avoir été fait,

Et dequoi avez-vous fait le Ciel & la Terre ? Aviez-vous quelque matiere entre les mains, dont vous ayez pû les faire ? Non, car d'où seroit venue cette matiere que vous n'auriez point faite, & dont vous auriez fait quelque chose ? Votre existence n'est-elle pas le seul & unique principe de celle de toutes les autres choses ? Vous n'avez donc eu qu'à parler, & toutes les choses ont été faites ; & c'est par votre parole que vous avez tout fait.

Preuve

que le

monde a

été fait

de rien.

I. 143. 8

CHAPITRE VI.

Quelle est la parole par laquelle Dieu a fait le monde. Que toute parole articulée suppose quelque matiere. Différence des paroles qui frappent l'oreille , & de la parole éternelle de Dieu.

8. **M**Ais quelle est cette parole, par laquelle vous avez créé l'Univers ? Est-ce quelque chose d'aprochant de ce que les Apôtres entendirent à la Transfiguration de Jesus-Christ, lorsque du fond d'une nuée , vous fîtes sortir cette voix : *C'est là mon Fils bien-aimé* ? Non sans doute, car Matth. 17. cette voix ne fit que passer , & à peine avoit-elle

De quelle nature étoient les voix qu'il a plu quelque-fois à Dieu de faire entendre. commencé qu'elle cessa. Les sillabes dont elle étoit composée ne se firent entendre que l'une après l'autre : la première finit pour faire place à la seconde, & celle-ci pour faire place à la troisième, & ainsi jusqu'à la dernière, après quoi l'on n'entendit plus rien. Et par-là il est clair, que cette voix ne fut qu'un mouvement passager de quelque chose de créé, dont votre volonté éternelle se servit, pour exprimer ce qui lui plaisoit de faire entendre.

L'oreille extérieure ayant reçu ces paroles, par où il vous plut de vous exprimer, en fit le rapport à l'intelligence ; qui ayant aussi son oreille, & la tenant attentive à votre parole éternelle, qui en est l'objet naturel, comme le son est celui de l'oreille du corps, est capable de faire la différence des deux ; & qui après avoir comparé ces paroles passagères, avec cette parole ineffable que vous prononcez de toute éternité, dans un silence éternel, se dit tout aussitôt à elle-même, ce n'est point-là ce qu'on peut appeler la parole éternelle de Dieu : c'est quelque chose de tout différent. Car ce son, qui vient de frapper les oreilles de mon corps, est d'une nature bien au-dessus de la mienne, si toutefois on peut dire qu'il est, puisqu'il est déjà passé ; au lieu que le Verbe de mon Seigneur & de mon Dieu est infiniment au-dessus de moi, & qu'il subsiste éternellement.

Preuve que ce n'est point par une parole sensible & perceptible à l'oreille que Dieu a fait le monde. Il est donc clair, que si la parole par où vous avez fait le Ciel & la Terre, avoit été une parole articulée & passagère ; & que vous les eussiez faits en disant d'une manière sensible & perceptible à l'oreille : *Que le Ciel & la Terre soient* ; il faudroit qu'avant la création du Ciel & de la Terre, il y eût déjà eu quelque corps, dont le mouvement passager pût servir à former des sons passagers. Or il n'y avoit aucun corps avant la création du Ciel & de la Terre ; & quand on prétendrait qu'il y en avoit

quelqu'un , toujours faudroit-il que vous eussiez fait d'abord , sans l'entremise d'aucun son passager, ce corps dont vous vous seriez servi ensuite, pour former ces sons passagers par où on voudroit que vous eussiez dit: *Que le Ciel & la Terre soient.* Car de quoi que ce soit que vous eussiez pû vous servir, pour produire un tel son, ce seroit toujours quelque chose qui n'auroit point été , si vous ne l'aviez fait. Ainsi, nous en serions toujours à chercher, quelle auroit été la parole, par où vous auriez donné l'être à ce corps , dont le mouvement vous auroit servi depuis , à former celles par où vous auriez créé le Ciel & la Terre.

CHAPITRE VII.

Que par cette parole, par laquelle l'Ecriture dit que Dieu a créé le monde, elle veut nous faire entendre le Verbe ou la Parole éternelle de Dieu. Par où cette Parole ineffable est véritablement éternelle & immortelle. De quelle manière Dieu dit tout ce qu'il dit.

NOTRE dessein est donc , ô mon Dieu , de nous élever, par ces premières paroles de la Genèse, jusqu'à la connoissance de cette Parole ineffable, que vous prononcez éternellement ; & par laquelle vous exprimez éternellement toutes choses. Car ce n'est pas en disant chaque chose l'une après l'autre, que cette parole exprime tout : c'est en les disant tout à la fois , & en les disant éternellement. Autrement , il faudroit supposer du tems & du chanhement dans cette divine Parole ; & dès-là elle ne seroit plus ni véritablement éternelle, ni véritablement immortelle. Voilà ce que je voi clairement , ô mon Dieu , grâces à votre divine bonté ; & tous ceux qui ont les yeux ouverts aux lumieres de votre vérité, & qui les reçoivent avec action de grâces , le verront comme moi, & vous beniront avec moi.

Prerogative de la Parole éternelle.

Nous savons donc , Seigneur , & nous sçavons

Nul changement dans ce qui est éternel.

certainement, que comme il est vrai de dire qu'une chose naît, lorsqu'elle commence d'être ce qu'elle n'étoit pas ; il est vrai de dire aussi qu'elle meurt, lorsqu'elle cesse d'être ce qu'elle étoit : d'où il s'ensuit , que comme vôtre parole est véritablement éternelle , & véritablement immortelle , il n'y a rien en elle qui commence ni qui cesse ; qui passe, ni qui survienne. Ainsi c'est éternellement, & tout à la fois , que vous dites tout ce que dit cette parole qui vous est coéternelle ; & tout ce que vous dites se fait : car vous ne faites point les choses autrement , qu'en disant que vous voulez qu'elles soient. Cependant , quoique vous disiez éternellement & tout à la fois , tout ce que vous dites ; ce que vous faites, par la force de cette parole ineffable, ne se fait ni éternellement, ni tout à la fois.

CHAPITRE VIII.

Comment il se peut faire , que Dieu disant éternellement & tout à la fois ce qu'il dit , & ne faisant les choses qu'en disant qu'il veut qu'elles soient, elles ne se font pourtant que dans le tems, & l'une après l'autre. Que rien ne nous parle que ce qui nous instruit ; & que ce n'est jamais que la vérité éternelle qui nous instruit, quoique ce puisse être qui nous parle.

Comment ce que Dieu dit éternellement ne se fait que dans le tems.
Jean. 8.
25.

10. **E**T pourquoi cela, ô mon Seigneur & mon Dieu ? Je l'entrevois, mais je ne sçai si je pourrois le faire entendre. C'est que les choses ne commencent & ne cessent d'être , qu'au point où la raison éternelle , dans laquelle rien ne commence ni ne finit , voit que chacune doit commencer & finir ; & cette raison n'est autre chose que vôtre Parole, ou vôtre Verbe, c'est-à-dire, ce Principe de toutes choses, qui nous parle intérieurement.

C'est ainsi qu'il parle de lui-même dans l'Evangile ; & s'il a bien voulu employer sa voix exte-

rieure & sensible, pour faire passer de nos oreilles dans nos ames ce point fondamental de nôtre foi; qu'il est le Principe & la verité éternelle; c'est afin que nous nous acoûtumassions à le chercher au dedans de nous-mêmes: car c'est dans le fond du cœur que cet unique Maître des hommes se fait entendre à tous ceux qu'il instruit.

Comment il faut concevoir J.C. & où il le faut chercher.

C'est-là, mon Seigneur & mon Dieu, que j'entens vôtre voix qui me dit, que ce qui nous parle, c'est ce qui nous instruit, & que ce n'est point à nous que parle ce qui ne nous instruit point. Or qui est-ce qui nous instruit, que la Verité qui subsiste éternellement ?

Rien ne nous parle que ce qui nous instruit.

Car lors même que quelque chose de créé & de sujet à changer nous parle & nous instruit, c'est cette Verité toujours permanente, qui s'en sert pour nous amener à elle. Nous n'apprenons donc véritablement, que lorsque nous nous tenons auprès de ce divin Epoux, * & attentifs à sa voix : & que goûtant la joye de l'entendre, nous revenons à ce Principe éternel dont nous sommes sortis. Il est donc véritablement le Principe, puisqu'il demeure éternellement ce qu'il est. Sans cela, dès que nous nous serions égarés, nous ne pourrions plus nous remettre dans nôtre chemin, ni retrouver le terme où il faut tendre. Et par où est-ce que nous revenons de nos égaremens, sinon par la connoissance de la Verité ? Et qui nous donne cette connoissance, sinon celui qui nous instruit, parce qu'il est le Principe, & qu'il nous parle ?

Ce ne sont pas nos maîtres qui nous instruisent, mais la verité éternelle, dont ils ne sont que les instrumens.

Ce que c'est précisément qu'apprendre.

Joan. 3.
29.
Joan. 8.
25.

CHAPITRE IX.

Que le Verbe de Dieu est cette Parole éternelle, par laquelle il a fait le Ciel & la Terre. Ce qui nous cache Dieu dans cette vie, & combien les plus grands Saints même sont incapables de porter la vûe d'un si grand objet.

11. **V**oilà donc, ô mon Dieu, quel est le commencement ou le Principe, dans lequel, ou

Gen. I. 1.

par lequel il est dit que vous avez fait le Ciel & la Terre. C'est par votre Verbe, par votre Fils, par votre force, par votre sagesse, par votre vérité, que vous les avez faits. C'est par lui que vous parlez & que vous agissez, d'une manière ineffable : car qui peut ni faire entendre, ni comprendre une telle merveille ? J'entrevois néanmoins le Ciel & sur cela quelque chose qui frappe mon cœur, mais la Terre. sans le blesser ; & dont l'éclat me fait fremir, & m'embrase d'amour en même tems. Je fremis, quand je considère l'étrange disproportion que je trouve entre ce que j'aperçois & moi-même ; & je me sens embrasé d'amour, quand je vois que je commence pourtant de lui être conforme en quelque chose.

*Ce qui
fait la
joie des
vrais
Chrétiens.*

Mais qu'est-ce donc que j'aperçois ? C'est la Sagesse éternelle ; c'est-elle-même, qui se montre à moi comme un éclair. Elle entr'ouvre pour un moment le nuage dont je suis envelopé : mais il se referme tout aussitôt, parce que la foiblesse de mes yeux ne sauroit porter un tel éclat, & que le poids de mes misères me fait retomber dans mes tenebres ordinaires. Car la vigueur de mon âme est tellement affoiblie, qu'elle n'est pas même en état de porter ce qui est son unique bien ; & je serai toujours dans cet excès de foiblesse, jusqu'à ce que, comme vous m'avez pardonné tous mes pechez, vous veuillez bien aussi guerir toutes mes langueurs. C'est ce que j'atens de vous, Seigneur ; & que même vous affranchirez entièrement mon âme de la servitude de la corruption ; que vous me couronnerez par un excès de bonté & de miséricorde ; que vous remplirez mes desirs par l'affluence de vos biens, & que vous me rajeunirez comme l'aigle. Car quoique nous ne soyons encore sauvés qu'en espérance, nous attendons avec patience l'effet de vos promesses.

Entende donc qui pourra votre voix secrète &

*Ps. 30. 11.
Etrange
effet de
l'apésan-
tissement
de l'âme.
Ps 102. 3.
&c.*

*Rom 8.
24.*

interieure : pour moi , je ne craindrai point de m'écrier avec David : *Seigneur que vos ouvrages sont admirables & magnifiques !* & d'ajouter avec le même Prophete ; C'est par vôtre sagesse que vous avez fait toutes choses. Car c'est elle qui est le *principe* de tout ; & c'est elle qu'il faut entendre, par ce *commencement*, dans lequel, ou par lequel, il est dit que vous avez créé le ciel & la terre.

Ps. 103. 14.

CHAPITRE X.

Si l'on peut demander , ce que Dieu faisoit avant d'avoir créé le ciel & la terre & pourquoi le monde n'est pas éternel , puisque la volonté que Dieu a eue de le créer est éternelle.

12. **C**'Est être encore dans les tenebres que vieil homme produit en nous, que de demander, comme font quelques-uns. Qu'est-ce que Dieu faisoit avant de faire le Ciel & la Terre ? S'il étoit , disent-ils , & s'il avoit toujours été sans rien faire , pourquoi ne demeureroit-il pas toujours dans cette inaction ? Si l'on prétend qu'il s'est formé quelque nouveau mouvement en Dieu, & qu'au lieu qu'il n'avoit encore voulu produire aucune creature, il a commencé d'en vouloir produire , il s'ensuit que Dieu n'est point véritablement éternel; puisque ce qui l'est véritablement , n'admet rien qui survienne de nouveau , & qui ne fût point auparavant. Car cette volonté, que l'on suppose en Dieu, n'est point une creature; il faut même qu'elle ait précédé toute creature , puisque Dieu n'auroit jamais rien créé s'il n'avoit commencé par le vouloir. * Cette volonté de Dieu n'est donc point différente de sa substance. Or s'il est survenu dans la substance de Dieu quel-

* Le Chapitre 11. commence dès ici dans le Latin : mais cette division n'est pas bien faite : puisque ce qui suit est encore de l'objection que Saint Augustin se propose.

„ que chose de nouveau, & qui ne fût point auparavant, on ne peut plus dire que cette substance soit éternelle. * Si au contraire, Dieu a eu de toute éternité la volonté de produire les créatures, pourquoi les créatures ne sont-elles pas de toute éternité ?

* Car ce qui change n'est point éternel.

CHAPITRE XI.

Ce qui fait qu'on a de fausses idées de l'Eternité. En quoi elle est différente du tems.

13. **C**Eux qui parlent de la sorte ne vous connoissent pas encore, Sagesse éternelle de mon Dieu, douce lumière de nos âmes : ils ne comprennent pas encore, comment se fait ce qui se fait en vous & par vous. Cependant ils veulent *Ce qui fait qu'on raisonne mal sur l'Eternité.* raisonner sur ce qui est éternel, comme si leur esprit y pouvoit atteindre : mais c'est de quoi il n'est pas capable, tant qu'il demeurera plein des idées de ces mouvemens dont la succession fait le passé & l'avenir, & qu'il sera sujet aux illusions qu'elles produisent.

Qui pourroit arrêter & fixer pour un moment ces sortes d'esprits ; & leur faire entrevoir les splendeurs de l'éternité toujours permanente, & la leur faire comparer avec le tems, dont la nature est de couler toujours, & de n'avoir rien de subsistant ; ils verroient qu'elle est tout d'un autre genre. Ils verroient qu'un tems, quelque long qu'il soit, n'est long que par la succession de plusieurs mouvemens qui passent, & qui ne sauroient se trouver ensemble ; & qu'au lieu que rien ne passe à l'égard de l'éternité, & que tout y est toujours présent ; il est impossible que tout soit présent à l'égard du tems, puisqu'il faut que le passé fasse place à l'avenir, que l'avenir ne peut venir qu'après le passé ; que le passé n'a été, &

que l'avenir ne sera, que par la vertu de cette éternité, qui sans avoir rien que de présent, fait que les tems s'écoulent & se succèdent les uns aux autres.

Qui peut donc être assez maître de l'esprit de l'homme pour le fixer, & lui faire voir de quelle manière est cette Eternité, où il n'y a ni passé ni avenir, & qui demeure toujours la même, fait les revolutions par lesquelles l'avenir succede au passé? Puis-je élever l'esprit de personne jusqu'à ce point-là; & tout ce que je pourrois dire, seroit il capable de faire un si grand effet?

CHAPITRE XII.

Qu'il est clair que Dieu ne faisoit rien avant la Creation du monde.

14. **M**Ais enfin, il faut répondre à ceux qui demandent ce que Dieu faisoit avant de faire le Ciel & la Terre; & je ne répondrai pas comme on dit que répondit autrefois quelqu'un, qui se trouvant embarrassé d'une si grande question, & n'ayant dessein que de rire & de l'éluder, dit que Dieu préparoit des supplices pour ceux qui voudroient penetrer des choses trop élevées. Il y a grande difference, entre se tirer d'affaire par un trait de raillerie; & voir ce qu'il y a à répondre, pour résoudre les questions que l'on nous fait. Je ne répondrai donc pas de cette sorte; & quand on me questionnera sur quelque chose que je ne sçaurai pas, je dirai franchement, que je n'en sçai rien; plutôt que d'avoir recours à ces sortes de réponses, qui ne vont qu'à se moquer de ceux qui cherchent à s'instruire sur des choses fort élevées, & à se faire applaudir, quoique l'on n'ait répondu que d'une manière vaine & frivole.

Ce que je répondrai donc; c'est qu'il n'y a aucune creature dont vous ne soyez l'Auteur & le Createur, ô mon Dieu, & que si par le Ciel & cette

terre, dont Moïse parle à l'entrée de la Genèse, il faut entendre tout ce qu'il y a de créé; je dis hardiment, qu'avant que vous fissiez le Ciel & la Terre vous ne faisiez rien. Car ce que vous pourriez avoir fait auparavant, ne sauroit être que creature : or je sçai parfaitement, qu'avant que vous fissiez ce qui comprend toute creature, il ne s'en faisoit aucune. Plaise à vôtre divine bonté de me faire la grace de voir aussi clairement tout ce que je desire & qu'il m'est utile de sçavoir.

CHAPITRE XIII.

Que c'est se tromper que de se figurer des tems avant la creation du monde. Par où Dieu precede les choses. Idée de l'Eternité,

15. **Q**Ue s'il se trouve quelqu'un, dont l'esprit emporté par des imaginations frivoles, se figure des tems avant les tems ; & qui raisonnant sur le fondement de cette supposition chimerique, s'étonne que le Tout-puissant, l'auteur & le conservateur de toutes choses, l'ouvrier admirable qui a fait le Ciel & la Terre, ait laissé passer un nombre innombrable de siècles, sans travailler à ce grand ouvrage : qu'il revienne à lui-même, & qu'il prenne garde qu'il s'étonne de ce qui n'est point. Car comment se seroit-il écoulé un nombre innombrable de siècles, avant que vous eussiez fait le Ciel & la Terre ; puisque vous êtes l'auteur & le createur de tous les siècles, & que vous n'en aviez point encore fait : Quel auroit été ce tems que vous n'auriez point fait ? & comment tous ces prétendus siècles se seroient-ils écoulés, puisqu'ils n'ont jamais été ?

S'il n'y a donc point de tems que vous n'ayez

On ne fait pas il est clair que dès qu'on suppose des tems :
Point et 2. avant la creation du Ciel & de la Terre, on ne

peut pas dire que vous faissiez sans rien faire, *par soi-*
 avant d'avoir créé l'Univers ; puisque vous faissiez *même,*
 ce tems même que l'on suppose : car il n'a pû s'é- *quand on*
 couler aucun tems, avant que vous eussiez fait les *demande*
 tems. *a* Que si au contraire il n'y avoit point de *ce que*
 tems avant la creation du Ciel & de la Terre , on *Dieu fai-*
 a tort de demander ce que vous faissiez alors ; *soit avant*
 puisqu'il n'y a point d'alors où il n'y a point de tés. *de créer*
le Ciel &
la Terre,

16. Aussi n'est-ce point par une priorité de tems que vous précédez les tems : car si cela étoit, vous ne les précéderiez pas tous. *b* C'est donc par la sublimité de vôtre Eternité, où il n'y a rien que de présent , que vous précédez tout le passé , & que vous êtes infiniment au-dessus de tous les tems à venir, & parce qu'ils ne sont pas encore, & parce que dès qu'il sera vrai de dire qu'ils sont venus, ils seront passez : au lieu que vous êtes toujours le même, & que vos années ne passent point. Comme elles ne s'en vont point, elles ne viennent point non plus ; & elles ne sont pas comme les nôtres, dont les unes s'en vont , & les autres viennent ;

a Ce que S. Augustin appelle avoir fait les tems , c'est avoir fait les creatures dont les mouvemens font le tems; puisque, comme il dit lui même, au 5. liv. de la Genèse à la lettre , chap. 5. le tems n'a commencé de courir que depuis qu'il y a des creatures qui se meuvent. Car il n'y auroit point de tems, s'il n'y avoit des mouvemens qui se succèdent les uns aux autres : & ce qui est éternel est incapable de ces sortes de mouvemens : Ainsi qui dit tems , suppose quelque chose de créé, & qui soit en mouvement.

b précéder une chose , d'une priorité de tems , c'est avoir été dans un tems où cette chose n'étoit pas. C'est ainsi, par exemple, qu'un homme né de dix ans avant un autre homme , le precede d'une priorité de tems ; mais il n'est pas possible qu'il precede ces dix ans même qu'il a par-dessus l'autre; autrement il faudroit qu'il eût été avant d'avoir été. De même, si Dieu ne precedoit que d'une priorité de tems , les tems qui courent depuis la creation du monde ; il ne seroit pas possible non plus, qu'il precedât les tems même par où il precederoit ceux-ci.

sans quoi leur cours ne se pourroit accomplir. Vos années subsistent donc tout ensemble, parce qu'elles sont stables & permanentes; & il n'y en a point qui passent pour faire place aux autres, parce que leur nature est de ne passer jamais: au lieu que les nôtres passent, & passent de telle sorte, que dès que le nombre en sera rempli, elles ne

Belle idée seront plus. ^a

de l'Eternité,

Pf. 2. 7.

Toutes vos années ne sont qu'un seul jour: ce n'est point une suite de plusieurs jours; mais un aujourd'hui perpétuel, qui ne passe point pour faire place au lendemain, & qui n'a point eu d'hier, à quoi il ait succédé; & cet aujourd'hui est l'éternité. Aussi avez-vous dit à votre Fils, que vous engendrez de toute Eternité: *Je vous ai engendré aujourd'hui*. Vous avez donc fait tous les tems; & vous êtes avant tous les tems; & il n'y avoit aucun tems avant que vous eussiez fait les tems, ^b & par conséquent on ne peut pas dire, qu'il y ait eu un tems où vous n'avez rien fait, puisqu'on ne sçauroit concevoir aucun tems que vous n'avez fait. Et il n'y a point de tems qui vous soit coéternel, puisque ce qui fait que vous êtes éternel, c'est que vous demeurez toujours dans le même état; au lieu que la nature du tems est de s'écouler & de passer, & qu'il n'est tems que par là.

^a Car nos années ne sont complètes, qu'au moment de notre mort; & de ce moment il n'en reste rien.

^b Le Chap. 14. commence dès ici dans le Latin: mais cette division n'est pas bien faite, puisqu'elle coupe un raisonnement, qui est imparfait, à moins qu'on n'aille jusqu'à l'endroit où l'on a porté le commencement du Chapitre.

CHAPITRE XIV.

Le tems est la chose du monde la plus connue , mais la plus difficile à expliquer. Si c'est bien parler que de dire qu'il y a trois différentes sortes de tems , le passé , le présent , l'avenir.

17. **M**Ais qu'est-ce donc enfin que le tems ? Il n'est pas aisé de le dire , & sur tout en peu de mots ; ni même le concevoir assez nettement pour entreprendre d'en parler. Cependant, nous parlons du tems à tout propos , & rien ne nous est si connu , & même nous nous entendons fort bien nous-mêmes , quand nous en parlons ; nous entendons aussi fort bien les autres , quand ils en parlent.

Qu'est-ce donc que le tems ? tant qu'on ne me *Tems difficile à expliquer.* le demande point , je le sçai fort bien : mais dès que je veux le faire entendre aux autres , je ne le sçai plus. Ce que je sçai & que je dis hardiment, sans craindre de me méprendre, c'est que si rien ne passoit, il n'y auroit point de tems passé ; & que si rien ne survenoit , il n'y auroit point de tems à venir. Comment est-ce donc qu'on peut dire qu'il y a un tems passé , & un tems à venir ; puisque le passé n'est plus, & que l'avenir n'est pas encore ? Quant au tems présent, s'il étoit toujours présent & qu'il ne passât point ; ce ne seroit plus un tems, ce seroit l'Eternité. Si donc le tems présent n'est tems que parce qu'il passe ; comment peut on dire qu'il est , lui qui n'est , que parce qu'il est sur le point de n'être plus, & dont il n'est vrai de dire que c'est un tems , que parce qu'il tend au non-être ?

CHAPITRE XV.

Comment on peut dire que le passé ou l'avenir soient ni longs ni courts; puisque le passé n'est plus, & que l'avenir n'est pas encore : & si cela se peut même dire du présent.

18. **N**OUS disons néanmoins qu'il y a des tems longs, & qu'il y en a de courts; mais nous ne le disons que du passé & de l'avenir. A l'égard du passé, nous disons qu'il y a long-tems qu'une chose est arrivée, quand il y a, par exemple, cent ans; ou qu'il n'y a pas long-tems, quand il n'y a que huit ou dix jours; & à l'égard de l'avenir, nous disons qu'une chose ne se fera de long-tems, quand elle ne se doit faire que dans cent ans; ou qu'elle se fera dans peu de tems, quand elle se doit faire dans huit ou dix jours. Mais comment peut-on dire que ce qui n'est point soit ni long ni court? Or le passé & l'avenir ne sont point, puisque l'un n'est plus, & que l'autre n'est pas encore. Ainsi il ne faut pas dire que l'un ni l'autre soit ni long ni court; & pour parler juste, il faut se contenter de dire du passé, qu'il l'a été, & de l'avenir qu'il le sera.

Mais, ô mon Dieu, douce lumière de mon ame, votre vérité ne se moque-t-elle point de moi, sur ce que je viens de dire? Car quand est-ce que le tems passé a été long? Est-ce depuis qu'il est passé; ou ne l'a-t-il été que pendant qu'il étoit présent? Sans doute qu'il n'a pû être long, que pendant qu'il a été; puisque ce qui n'est point ne sauroit être ni long ni court; & que dés-là que le passé est passé, il n'est point. Nous ne sçaurions donc attribuer de longueur au passé, en tant qu'il est passé; puisque dés-là qu'il est passé, il n'est plus, & que ce qui n'est plus n'est ni long ni court; & il faut se reduire à dire qu'il a été long pendant qu'il étoit présent. Car alors, il étoit, & ainsi il

*Comment
il est vrai
de dire du
tems passé
qu'il est
long ou
court.*

pouvoit être long : mais dès qu'il est passé , il a cessé d'être, & par conséquent d'être long.

19. Mais voyons, ô mon ame, si même le tems present peut être long; car il a été ordonné à l'homme de mesurer le tems , & d'en sentir la durée. Que me direz-vous donc sur cela? Direz-vous qu'un tems de cent ans est long quand il est present? Mais voyez auparavant s'il peut y avoir un present de cent ans. Car si nous en sommes à la premiere de ces cent années , il n'y a que la premiere de presente , & les quatre-vingt dix-neuf sont encore à venir , & ne sont point encore , par conséquent. Que si nous en sommes à la seconde; il y en a déjà une de passée , la seconde est presente , mais toutes les autres sont encore à venir. Enfin supposons presente telle année que nous voudrions entre ces cent; celles qui l'auront précédées seront passées, & les autres encore à venir ; & par conséquent il est clair qu'il ne sçauroit y avoir un present de cent années.

Mais peut-on dire, que l'année même où nous supposons que nous sommes soit presente? Car si nous en sommes au premier mois, tous les autres sont encore à venir : si au second , le premier est passé , & les dix derniers ne le sont pas encore. Ainsi l'année même où nous supposons que nous sommes, n'étant pas presente toute entiere , il n'y a point de present d'une année non plus que de cent. Car l'année est composée de douze mois; & supposons present lequel nous voudrions de ces douze, il n'y aura que celui-là qui soit present, & les autres seront ou déjà passez , ou encore à venir. Ce mois même que nous supposons present, ne l'est pas tout entier ; puisqu'il est composé de jours, qui ne viennent que l'un après l'autre. Ainsi, si nous sommes au premier jour, tous les autres sont encore à venir ; si nous sommes au dernier, tous les autres sont passez ; & si nous sommes à

quelqu'un de ceux qui sont entre le premier & le dernier, il y en aura de passez, & il y en aura qui seront encore à venir.

20. Ce present, qui nous paroissoit être le seul tems qu'on pût apeller long, se trouve donc réduit à un seul jour. Encore est-ce trop dire : car ce jour-là même n'est pas present tout entier ; puisqu'il est composé de vingt-quatre heures, qui ne viennent que l'une après l'autre. De sorte que si on est à la première, toutes les autres sont encore à venir : si à la dernière, toutes les autres sont passées ; & si à quelque-une de celles du milieu, celles d'auparavant sont déjà passées, & celles d'après encore à venir.

Chacune de ces heures est même composée de petites particules de tems, qui se succèdent les unes aux autres. Celles qui sont déjà éconlées appartiennent au passé ; & celles qui restent à écouler appartiennent à l'avenir. A quoi se réduit donc le present ? Que si celui qui voudra le savoir au juste, tâche de concevoir une particule de tems si petite, qu'elle ne se puisse diviser en aucune autre partie, quelque petite qu'elle pût être. Il n'y a que cela seul qui se puisse apeller le present, & ce present vole de l'avenir dans le passé avec une rapidité qui ne souffrant pas qu'il s'arrête tant soit peu entre l'un & l'autre, fait qu'il n'a pas la moindre étendue. Aussi n'y en sauroit-on imaginer aucune si petite, qui ne fût divisible, & composée de parties, dont les unes seroient déjà dans le passé, & les autres encore dans l'avenir. Ainsi, il est clair que le present même n'a nulle sorte d'étendue.

Quel est donc le tems que nous puissions apeller long ? Est-ce l'avenir ? Mais nous ne saurions dire que l'avenir soit long, puisqu'il n'est pas encore : & il faut se reduire à dire qu'il le sera. Et quand le sera-t-il ? Ce ne sera pas tant qu'il sera à venir, puisque jusques-là il n'est pas encore, & que ce qui

DE S. AUGUSTIN , LIV. XI. CH. XVI. 433
n'est point , n'est ni long ni court. On dira peut-être qu'il sera long , lorsqu'au lieu qu'il n'est pas encore, puisqu'il est encore à venir, il commencera d'être ; c'est à-dire , lorsqu'il sera présent. Mais nous venons de voir que le présent même ne sauroit être long.

CHAPITRE XVI.

Quel est le tems qui se peut mesurer, & quand on le peut.

21. **C**ependant , Seigneur , nous sentons & nous remarquons fort bien les differens intervalles des tems : nous comparons les uns aux autres; & nous disons, sans craindre de nous méprendre , qu'il y en a de longs & de courts. Nous mesurons même fort bien, de combien un tems est plus long ou plus court qu'un autre; & nous disons que celui-là est double ou triple de celui-ci , ou que l'un est égal à l'autre. Mais nous ne mesurons le tems , & nous n'en sentons les intervalles , que lorsqu'il s'écoule actuellement. Car , comment mesurer, ni celui qui est déjà passé, puisqu'il n'est plus , dès qu'il est passé ; ni celui qui est encore à venir , puisque ce qui est à venir n'est pas encore ? Or peut-on dire que ce qui n'est point se puisse mesurer ? Ce n'est donc que lorsque le tems s'écoule actuellement qu'on peut le mesurer, & en remarquer les intervalles ; & on ne sauroit le mesurer lorsqu'il est passé , puisque ce qui est passé n'est plus.

CHAPITRE XVII.

Comment on peut dire que le passé même & l'avenir sont ; puisque ce qui est passé n'est plus , & que ce qui est à venir n'est pas encore.

22. **J**ene décide rien, ô mon Dieu, & je ne fais que chercher. Conduisez-moi, & servez-moi de guide dans cette recherche.

Qui oseroit dire que ce que nous aprenons aux enfans , & qu'on nous a appris quand nous étions à cet âge-là, qu'il y a trois sortes de tems, le passé, le présent, & l'avenir, n'est pas vrai ; & qu'il n'y a point d'autre tems que le présent ; parce que le passé & l'avenir n'existent point ? Mais dira-t-on aussi qu'ils existent ; que quand l'avenir devient présent, il sort de quelque part où il étoit caché ; & que lorsque de présent il devient passé , il va se cacher quelque part ? Il semble que cela soit ainsi ; car ceux qui ont prédit l'avenir : où l'ont-ils vu, s'il n'étoit pas encore ? Peut-on voir ce qui n'est point ? Et comment est-ce que ceux qui nous content des choses du tems passé le pourroient faire, s'ils ne les voyoient des yeux de l'esprit ? & comment les pourroient ils voir , si ce n'étoit rien ? Il faut donc que le passé même & l'avenir existent.*

* Ce n'est pas une décision mais un doute & une objection qui sera discutée au Chapitre 20.

CHAPITRE XVIII.

Que ce n'est que par la vûe de quelque chose de présent qu'on peut prédire l'avenir.

23. **P**ermettez-moi, Seigneur, d'aller encore plus avant ; & faites que rien ne détourne mon esprit de l'application où il est , & ne l'empêche de suivre sa pointe.

Si l'avenir & le passé-existent , je voudrois sçavoir où ils sont. Mais quand je ne pourrois parvenir à le sçavoir , toujours suis-je assuré que quelque part que soient les choses passées, & les choses à venir ; elles n'y sont , ni comme des choses passées ni comme des choses à venir ; mais comme choses présentes Car si elles y étoient comme choses à venir, elles n'y seroient pas encore ; & si elles y étoient comme choses passées elles n'y seroient plus. Ainsi , quelque part que puisse être quoique

DE S. AUGUSTIN , LIV. XI. CH. XVIII. 453
ce soit de tout ce qui existe, il y est présent ; & il n'y sçauroit être autrement.

Aussi, quand nous parlons de choses qui ont été, & qui ne sont plus , nous ne faisons que tirer de nôtre memoire, non les choses mêmes, puisqu'elles ne sont plus , mais les paroles & les pensées que nous formons sur les images qui nous en restent ; & qui s'y sont imprimées dans le tems que les choses mêmes ont frappé nos sens.

Mon enfance n'est plus , puisqu'elle est passée, & que ce qui est passé n'est plus. Cependant, quand j'en parle , & que je rapelle les images qui m'en restent, c'est dans le présent que je les voi ; parce qu'elles subsistent encore presentement dans ma memoire. Mais quand on prédit l'avenir, les images des choses qu'on prédit , & qui ne sont point encore, sont-elles presentes à l'esprit? C'est ce que je ne sçai point; & je l'avouë de bonne foi, ô mon Dieu. Ce que je sçai , c'est que quand nous prémeditons quelque action que nous devons faire, l'idée que nous en avons nous est presente , quoique l'action ne le soit pas, puisqu'elle est encore à venir. Mais quand nous commencerons de faire ce que nous avons prémedité ; alors cette action, qui n'avoit été jusques-là qu'au nombre des choses futures , deviendra presente.

24. De quelque maniere donc que se fasse la prédiction de l'avenir, il est certain qu'on ne sçauroit voir que ce qui est. Or ce qui est déjà n'est plus à venir, il est présent. Ainsi , quand on voit l'avenir, ce ne sont pas les choses mêmes que l'on voit , puisque dés-là que ce sont choses à venir, elles ne sont pas encore : mais peut-être qu'on en voit les causes , ou quelques signes qui sont déjà, & qui par consequent ne sont plus choses à venir, mais choses presentes à ceux qui les voyent; & c'est par l'idée qu'elles leur donnent de ce qui se doit faire , qu'elles les mettent en état de le prédire,

*Comment
les Pro-
phetes ont
vu l'ave-
nir.*

Mais enfin ces idées sont déjà , puisqu'elles sont presentes à ceux qui prédissent ce qu'elles leur font connoître.

Trouvons quelque exemple de ce que je viens de dire, dans tout ce grand nombre de choses que l'on prévoit avant qu'elles soient. Quand je voi l'aurore, je prévoi le lever du Soleil. Ce que je voi est present : mais ce que je prévoi est encore à venir. Car quoique le Soleil soit ; son lever, qui est ce que je prévoi , n'est pas encore. Cependant, si je n'avois presente l'image de ce lever du Soleil, comme je l'ai dans ce moment que j'en parle , je ne pourrois pas le prévoir. Mais cette aurore, que je voi dans le Ciel , n'est point le lever même du Soleil, quoiqu'elle le précède, & qu'elle l'annonce. L'image de ce lever du Soleil , que je voi dans mon esprit, & dont la vûë & la presence , jointe à celle de l'aurore , me donne moyen de le prévoir, ne l'est point non plus. Il est donc clair que les choses à venir n'étant point , dés-là que ce sont choses à venir, il n'est pas possible qu'on les voie ; quoiqu'on puisse les prédire , par le moyen d'autres choses qui sont presentes & que l'on voit.

CHAPITRE XIX.

*La maniere dont Dieu a fait voir l'avenir aux Prophetes.
Secret inconnu.*

25. **V**ous donc, ô mon Dieu , qui regnez sur toutes vos creatures, & à qui les choses à venir sont déjà presentes, comment les faites-vous connoître aux hommes ? Comment les leur faites-vous voir ? Vous les avez fait connoître à vos Prophetes : mais qu'est-ce que vous leur avez fait voir qui ait pû leur donner la connoissance de l'avenir ? Car on ne scauroit faire voir ce qui n'est point ; & l'avenir n'est point encore. J'avoue que cela me passe : c'est quelque chose qui est au-dessus de moi.

& à quoi je ne sçaurois atcindre ; je le pourrai néanmoins par vôtre moyen, quand il vous plaira de m'en faire la grace, douce lumiere des yeux de mon cœnr.

CHAPITRE XX.

Si c'est parler juste , que de dire qu'il y a trois sortes de tems , le passé , le present & l'avenir.

16. **M**Ais enfin , je voi clairement , dès-à-present , que le passé ni l'avenir ne sont point. Ainsi, au lieu de dire qu'il y a trois sortes de tems, le passé, le present & l'avenir, il faudroit peut être dire , pour parler juste , qu'il y a trois sortes de tems present, dont l'un regarde les choses passées, l'autre les choses presentes , & l'autre les choses à venir. Car nous avons dans l'esprit, & la memoire du passé , & la vûë de ce qui est actuellement present, & l'arente de l'avenir. Ces trois choses nous sont presentes tout à la fois , & chacun les peut voir en soi ; mais nulle part ailleurs. Pourvû qu'on nous permette donc de parler ainsi , je conviens qu'il y a trois sortes de tems, & je les voi clairement.

Qu'on parle même , si l'on veut , comme on a acôûtumé : qu'on dise qu'il y a trois sortes de tems, le passé , le present & l'avenir ; je le veux bien, je ne m'y opose point ; & quelque impropre que soit cette façon de parler, je ne la condamne point, pourvû qu'on entende ce qu'on dit, & qu'on ne s'imagine pas que l'avenir soit déjà , ou que le passé soit encore. Car le langage ordinaire est tout plein de façons de parler impropres : il n'y en a même guere d'autres ; mais on ne laisse pas de s'entendre.

CHAPITRE XXI.

De la mesure du tems , & tems que l'on peut mesurer.

27. J'AI dit plus haut que nous mesurons le tems, à mesure qu'il s'écoule ; & que nous le mesurons si bien, que nous pouvons dire, qu'un tel tems est double d'un autre, ou qu'il lui est égal, & ainsi des autres proportions d'un tems à un autre ; & ce que j'ai dit est constant. Que si quelqu'un me demande, comment je sçai que nous le mesurons ? je répondrai, que je sçai parfaitement que nous le mesurons ; & que je sçai d'ailleurs qu'on ne sçauroit mesurer ce qui n'est point ; & qu'ainsi il n'y a que le présent que l'on puisse mesurer. Mais comment mesurer le présent même, puisqu'il n'a point d'étendue ?

*Comment
on mesure
le tems
présent.*

Si nous mesurons le tems, ce ne peut être que lorsqu'il passe actuellement, puisque dès qu'il est passé il n'est plus ; & que comme j'ai déjà dit, on ne sçauroit mesurer ce qui n'est point. Mais quand nous le mesurons, d'où vient-il ? où va-t-il ? par où passe-t-il ? D'où vient il, que de l'avenir ? où va-t-il, que dans le passé ? & par où passe-t-il, que par le présent ? Ainsi il vient de ce qui n'est pas encore ; il va dans ce qui n'est plus ; & il passe parce qu'il n'a point d'étendue. Cependant, quand nous mesurons le tems, & que nous disons qu'un tel tems est égal à un tel autre, ou qu'il en est double ou triple, c'est quelque étendue que nous mesurons. Où trouverons-nous donc cette étendue ? Sera-ce dans l'avenir, d'où le tems vient quand il passe ? Non, puisque l'avenir n'est point encore ; & que ce qui n'est point n'a point d'étendue. Sera ce dans le passé où il s'en va ? Non, puisque le passé n'étant plus, il n'a non plus d'étendue, que l'avenir qui n'est pas encore. Sera ce donc dans le présent par où il passe ? Non

puisque,

DE S. AUGUSTIN, LIV. XI. CH. XXII. 457
puisque le present même n'a nulle étendue, com-
me nous venons de voir : or il faut qu'il y en ait
dans ce que nous mesurons.

CHAPITRE XXII.

Il demande à Dieu l'intelligence de ce qu'il examine.

28. **J**E me sens une grande ardeur de démêler une
chose si embrouillée. Il n'y a rien qui nous
soit plus familier que ce que je voudrois com-
prendre : mais en même tems, il n'y a rien de si
caché. Ne m'en refusez pas l'intelligence, ô mon
Dieu, Pere de misericorde : je vous en conjure par
Jesus-C. Car à qui pourrois-je la demander, &
à qui puis-je plus utilement confesser mon igno-
rance qu'à vous, qui ne vous trouvez point im-
portuné de mes questions, dont le seul principe est
le desir ardent que j'ai de bien entendre vos sain-
tes Ecritures ? C'est la chose du monde que j'aime
& que je desire le plus : donnez-moi donc ce que
j'aime, puisque c'est vous qui me le faites aimer ; Matth. 7.
& que vous êtes ce Pere, plein de tendresse, qui 11.
sait ne rien donner que de bon à ses enfans ; don-
nez-moi l'intelligence de ce que j'ai entrepris de
penetrer ; & qui me fera roûjours beaucoup de
peine, jusqu'à ce qu'il vous ait plû de me le deve-
loper. Je vous conjure donc par Jesus-Christ,
& par le monde de ce Saint des Saints, que rien ne
me détourne de l'aplication où je suis.

Je croi, & c'est ce qui fait que je parle ; & je ne
vis que de l'esperance de contempler un jour les Ps. 115. 3.
delices de mon Seigneur & de mon Dieu. Ce que Ps. 28. 6.
vous m'avez donné de jours à vivre sur la terre,
me jette peu à peu dans la defaillance & dans la
vieillesse. C'est une petite portion de tems, qui s'é-
coule sans cesse ; & je ne scaurois dire comment,
Cependant, nous parlons du tems à tout propos, &
de la difference d'un tems à un autre ; & nous di-

sons : *Un tel a parlé long-tems ; il a été long-tems à faire une telle chose ; il y a long-tems que je n'ai vu cela ; cette syllabe est longue, & cel e-cy breve ; & le tems de l'une est double de celui de l'autre.* Nous disons, & on nous dit tous les jours, de ces sortes de choses ; & nous nous entendons fort bien les uns les autres : il n'y a rien de si clair ny de si commun. Cependant, quand on veut les pénétrer à fond, il n'y a rien de si caché ; & jusqu'ici on n'a pas encore bien demêlé les notions qui nous font parler de la sorte.

CHAPITRE XXIII.

Si l'on peut dire que le cours du Soleil & des autres Astres soit le tems. Que quand tous les Astres s'arrêteroient, le tems ne laisseroit pas de couler.

Le tems n'est point le mouvement des Astres.

29. **U**N homme habile me disoit autrefois, que le tems n'est autre chose que le mouvement du Soleil, de la Lune, & des autres Astres : mais je n'en demeurai pas d'accord. Car si les Astres cessoient de se mouvoir, & qu'une rouë de potier tournât ; n'y auroit-il point de tems par où nous puissions mesurer les tours, & qui nous donnât moïen de dire, *Ils sont égaux*, si la rouë tournoit toujours de la même vitesse ; ou, *Ils sont inégaux*, si elle tournoit tantôt plus & tantôt moins vite ? Et quand nous parlerions ainsi, ne seroit-ce pas dans le tems que nous parlerions ? N'y auroit-il pas dans nos paroles des syllabes longues, & des syllabes breves ? Et par où seroient-elles, longues ou breves, que par durer plus ou moins de tems les unes que les autres ? Faites-moi la grace, ô mon Dieu, de tirer, d'une aussi petite chose que celle-ci, les notions nécessaires pour bien connoître la nature des plus grandes, aussi-bien que des plus petites.

Gen I. 14. Je sçai qu'il y a dans le ciel des Astres, dont le

mouvement est la mesure des tems , & inarque les années, & les jours: c'est de quoy personne ne doute. Aussi ne dirois-je pas qu'un tour de cette rouë de potier fût ce que l'on appelle le jour. Mais celui qui me disoit ce que je viens de rapporter , ne sçauroit dire non plus qu'il n'y eût point de tems; quand les Astres seroient immobiles , & que rien ne seroit en mouvement que cette rouë.

Autre chose est le tems : & autre chose se ce que nous prenons pour mesure du tems.

30. Ce que je voudrois donc, c'est de bien comprendre la nature & les proprietétez du tems, par lequel nous mesurons les mouvemens des corps, & qui nous donne moyen de dire, par exemple : *La durée d'un tel mouvement est double de celle d'un tel autre mouvement.*

Le tems que le Soleil paroît sur l'horison est ce qui distingue le jour & la nuit : mais ce qu'on appelle un jour, c'est le tour entier de cet Astre, depuis un lever jusques à l'autre ; & c'est ainsi que nous l'entendons quand nous disons, *il s'est passé tant de jours* : car alors, nous comprenons le tems même de la nuit dans ce que nous appellons un jour. Suposant donc que le jour n'est complet, que par le tour entier du Soleil, depuis un lever jusqu'à l'autre , je demande , si ce qu'on appelle un jour est ce mouvement même du Soleil, d'un lever à l'autre ; ou si c'est le tems qu'il met à faire son tour, ou tous les deux : Si c'est le premier ; il s'ensuit qu'un tour du Soleil , qui ne dureroit qu'une de nos heures , seroit un jour. Si c'est le second ; il s'ensuit qu'il faudroit vingt-quatre fois le tour du Soleil pour faire un jour, supposé qu'il fît son tour dans l'espace d'une de nos heures. Si ce sont tous les deux il s'ensuit qu'un tour entier du Soleil, qui ne dureroit qu'une de nos heures, ne se pourroit pas appeller un jour ; & que si le Soleil demeurait immobile autant de tems qu'il en emploie d'ordinaire à faire son tour, cet espace de tems ne se pourroit pas non plus appeller un tour.

Mais sans m'arrêter presentement à chercher ce que c'est qu'on appelle *le jour* ; je demande ce que c'est que le tems par où nous mesurons le mouvement même du soleil , & par le moyen duquel nous pourrions dire , que le Soleil a fait son tour dans la moitié moins de tems qu'il n'a accoustumé, s'il arrivoit qu'il le fît en douze heures ? Car si le Soleil faisoit son tour , tantôt en douze heures, tantôt en vingt-quatre , nous comparerions fort bien l'un à l'autre ; & nous dirions qu'un de ces espaces de tems est double de l'autre.

Qu'on ne me dise donc plus, que le tems est le mouvement des corps celestes. Car quand Josué fit arrêter le Soleil , par la force de sa priere, pour pouvoir mettre fin à un combat , où il se voyoit assuré de la victoire, le tems ne laissoit pas de couler toujours, quoique le Soleil fût arrêté, & ce saint homme n'en eut pas moins tout ce qu'il lui en falloit , pour défaire ses ennemis. Je voi donc que le tems n'est autre chose qu'une certaine étendue. Mais le vois-je bien , & n'est-ce point que je croi le voir ? C'est à vous à me l'apprendre, verité éternelle , lumiere de mon esprit & de mon cœur.

CHAPITRE XXIV.

Que le tems est quelque autre chose que le mouvement des corps quoiqu'on mesure l'un par l'autre.

*Le mot-
ement
des corps
n'est point
le tems.* 31. **S**I quelqu'un me disoit que le tems n'est autre chose que le mouvement des corps, me commanderiez-vous d'en convenir ? Non certes : car nul corps ne scauroit se mouvoir que dans le tems. J'entens votre voix qui me le dit : mais elle ne me dit point que le tems soit le mouvement des corps ; puisque quand un corps se meut, c'est par le tems que je mesure la durée de son mouvement, depuis le moment qu'il a commencé , jusques à celui où il finit. Et quand ce seroit un mouvement dont je n'eusse point vû le commencement,

& dont je ne pûsse voir la fin ; toujourns pourrois-je le mesurer, depuis le moment que j'aurois commencé de l'apercevoir, jusqu'à celui où je cesserois de le voir. Si je l'avois vû long-tems , je pourrois dire qu'il a duré long-tems ; mais je ne pourrois pas dire combien. Car le combien ne se dit , que par comparaison à quelque chose que l'on prend pour regle ; & c'est ainsi que nous disons , qu'une telle chose est égale à une telle autre , dont l'étenduë nous est connuë ; ou que l'une est double de l'autre , & ainsi du reste. Mais si j'ai pû remarquer de quel côté vient le corps qui se meut, où il va, & quel est l'espace que parcourt toute sa masse , ou quelqu'une de ses parties , s'il ne fait que tourner sur son propre centre ; * je pourrai dire combien cette masse entière , ou quelqu'une de ces parties , auront été de tems à venir d'un tel point à un tel autre point. Il est donc clair, qu'autre chose est le mouvement d'un corps , & autre chose ce qui nous donne moyen de mesurer la durée de ce mouvement ; & cela étant ainsi, qui est-ce qui ne voit pas duquel des deux on est le mieux fondé de dire que c'est le tems ?

Qu'un corps ne se meuve que par reprises , & qu'il s'arrête quelquefois ; le tems nous donne moyen de mesurer son repos , aussi-bien que son mouvement ; & de dire : „ Il a été en repos tout „ autant, ou deux ou trois fois autant qu'en mouvement ; & de trouver toutes les autres proportions , qui peuvent être entre ce repos & ce mouvement, soit que nous le fassions au juste, ou seulement à peu près. Il est donc clair , encore une fois , que le tems est quelque'autre chose que le mouvement des corps.

* Car au lieu que quand un corps se meut en droite ligne , toutes ses parties parcourent la même quantité d'espace , celles d'un corps qui tourne sur son propre centre en parcourent plus ou moins, selon qu'elles sont plus ou moins éloignées de l'axe de ce même corps.

CHAPITRE XXV.

Nous nous connoissons si peu, que nous ne savons pas même jusqu'où va notre ignorance.

32. **M**Ais enfin, Seigneur, j'avouë que je ne sçai pas bien encore ce que c'est que le tems. Cependant, je sçai que c'est dans le tems que je dis ce que je dis icy; & qu'il y a long-tems que je parle du tems: or qu'est-ce que ce long-tems, sinon un grand espace de tems? Mais comment puis-je sçavoir ce que je dis que je sçay, si je ne sçai pas ce que c'est que le tems? Ne seroit-ce point que je ne sçai pas m'expliquer moi-même sur ce que j'en sçai? Faut-il donc que je sois assez misérable, pour ne pas sçavoir au moins quelles sont les choses que j'ignore? Cela est ainsi néanmoins, ô mon Dieu: vous le voyez, & vous sçavez que je ne mens pas. C'est à vous, mon Seigneur & mon Dieu, à m'éclairer. & à dissiper mes tenebres par vôtre lumière.

Ri. 17. 19.

CHAPITRE XXVI.

On mesure le mouvement par le tems, & on mesure le tems même; mais on ne voit pas bien comment.

33. **N**E vous dis-je pas vrai, quand je dis que je mesure le tems? Mais, ô mon Dieu, comment se peut-il faire que je le mesure, si je ne sçai pas ce que c'est? Je mesure le mouvement des corps par le tems; & dés-là il est clair que je mesure le tems. Car comment pourrois-je mesurer combien dure le mouvement d'un corps, & combien ce corps est de tems à venir de ce point-là à celui-cy, si je ne mesurois le tems dans lequel ce mouvement se fait? Mais par où est-ce que je mesure le tems? Est-ce par un petit espace de tems que j'en mesure un plus grand, comme je mesure une solive avec un pied? Il semble que ce soit ainsi,

puisque les syllabes breves nous servent de mesure pour juger des longues : car ce n'est qu'en comparant les unes aux autres , que nous disons que les longues sont doubles des breves C'est ainsi que nous mesurons l'étendue d'un poëme , par celle des vers dont il est composé ; celle des vers par celle des pieds , celle des pieds par celle des syllabes ; & enfin celle des syllabes longues par celle des breves, comme je viens de dire. Or quand je parle de l'étendue de ces choses là, je n'entens pas celle qu'elles ont sur le papier; car celle-là est une étendue de lieu , & non pas de tems : je parle de l'étendue de tems que nous remarquons dans ce qui se prononce ; & selon laquelle nous disons qu'un tel poëme est long, parce qu'il est composé de tant de vers ; qu'un tel vers est long , parce qu'il est composé de tant de pieds; qu'un tel pied est long, parce qu'il est composé de tant de syllabes : & qu'une telle syllabe est longue , parce qu'elle est double d'une brève.

Mais cela ne scauroit nous donner encore une mesure certaine du tems ; puisqu'il se peut faire , qu'on en mette davantage à prononcer un vers court qu'un plus long , si l'on prononce l'un fort lentement , & l'autre fort vite Il en est de même d'un poëme, d'un vers, d'un pied, d'une syllabe ; & voila ce qui m'a fait penser, que le tems n'étoit qu'une certaine étendue. Mais comme il faut que toute étendue soit étendue de quelque chose , & appartienne à quelque chose : je ne say si celle-ci n'appartiendroit point à l'esprit même qui la voit & qui la conçoit. Car qu'est-ce que je mesure , ô mon Dieu , lorsque parlant indéfiniment , je dis qu'un tel tems est plus long qu'un tel autre; ou que je dis même desiniment, que celui-là est double de celui-cy ? C'est le tems que je mesure : je le voy bien. Mais je ne puis mesurer ni l'avenir , puisqu'il n'est pas encore; ni le present , puisqu'il

*Le neant
n'a point
d'étendue*

n'a point d'étendue, ny le passé, puisqu'il n'est plus. Qu'est-ce donc que je mesure ? Il est clair que ce n'est pas le tems qui est déjà passé : mais peut-être que c'est celui qui passe actuellement ; & c'est ce que j'ay déjà dit un peu plus haut.

CHAPITRE XXVII.

Ce que c'est proprement que l'on mesure, quand on mesure le tems.

34. **S**uis ta pointe, mon esprit, & redouble ton application : Dieu t'aidera ; car c'est luy qui nous a faits, & nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. Attache donc tes yeux où les rayons de la vérité commencent à poindre.

Supposons que quelque son commence de se faire entendre. Le voila qui frappe tes oreilles ; il dure encore ; & enfin il cesse, & tu n'entens plus rien. Ce son-là est passé presentement, & ce n'est plus rien. Or comme avant qu'il se fît entre ce n'étoit qu'un son avenir, & qu'on n'auroit sçû le mesurer, parce qu'il n'étoit pas encore ; on ne le peut non plus presentement, parce qu'il n'est plus. Quand est-ce donc qu'on pouvoit le mesurer ? c'étoit lors qu'il se faisoit entendre : car alors il étoit, & on trouvoit ce qu'on vouloit mesurer. Mais alors même, étoit-ce quelque chose de permanent ? Non, puisqu'il alloit son chemin, & qu'il passoit. Mais peut-être que c'est cela même qui faisoit qu'on pouvoit le mesurer : puisqu'à mesure qu'il passoit, il s'étendoit dans un certain espace de tems, qui donnoit moyen de le mesurer, & sans quoi on ne l'auroit pû : car rien ne se peut mesurer, que dans quelque sorte d'espace ou d'étendue ; & le present n'en a point.

Si c'étoit donc à mesure qu'il passoit qu'on pouvoit le mesurer, supposons qu'un autre son commence à se faire entendre, & qu'il continuë encore sans interruption. C'est pendant qu'il dure

qu'il faut le mesurer : car quand il aura cessé , il fera passé ; & nous ne trouverons plus ce que nous voulions mesurer. Mesurons - le donc , & voyons quelle est son étendue. Mais il dure encore : & on ne sçauroit le mesurer au juste , qu'on ne voye la distance du point où il a commencé à celui où il finira. Car nul intervalle ne se peut mesurer , à moins de voir combien il y a du point où il commence, jusqu'à celui où il finit. Ainsi, tant que ce son durera, on ne sçauroit le mesurer d'une manière qui puisse donner moyen de dire, s'il est de beaucoup ou de peu d'étendue, ny quelle en est la proportion avec un tel autre son ; c'est à dire, s'il en est double, ou s'il lui est égal , & ainsi du reste. Mais aussi, dès qu'il aura cessé, il ne sera plus : comment pourrons-nous donc le mesurer ? Cependant nous mesurons le tems ; & quoique nous ne puissions mesurer ny *l'avenir*, parce qu'il n'est pas encore ; ny *le présent*, parce qu'il n'a nulle étendue ; ny *le passé*, parce qu'il n'est plus, il est certain que nous mesurons le tems.

33. Ce vers Latin , *Deus creator omnium* * , est composé de huit syllabes , dont la première, la troisième, la cinquième, & la septième, sont breves, & les autres longues ; & ces longues sont doubles des breves, c'est-à-dire, qu'elles durent deux fois autant de tems que les breves. Je le remarque quand je les prononce ; & je dis que cela est ainsi, parce que l'oreille le fait voir manifestement. C'est-elle qui fait que je mesure les longues par les breves ; & qui me fait voir, que les longues durent deux-fois autant de tems que les breves. Mais comme elles ne sonnent que les uns après les autres, que les breves vont devant, & que les longues ne viennent qu'après, comment puis-je saisir les breves, pour m'en faire une mesure, que

* C'est le premier de ces huit vers de saint Ambroise, qu'on a vus au chapitre 12. du Liv. 9.

je puisse apliquer aux longues ; & par le moyen de laquelle je puisse trouver que la longue est double de la breve ? Car , comme je viens de dire, la longue ne sonne qu'après que la breve a cessé de sonner. Je ne sçauois même mesurer la longue pendant qu'elle est presente; puisque ce n'est qu'après qu'elle est finie que je puis sçavoir quelle est son étendue : or dès qu'elle est finie, elle est passée , elle n'est plus. Que puis-je donc mesurer ? Où est cette syllabe breve, qui me doit servir de mesure ? Où est la longue que je voudrois mesurer ? Toutes les deux ont sonné: mais elles se sont envolées , elles sont passées , elles ne sont plus. Cependant je les mesure , & je dis hardiment, sur le rapport de mon oreille , qui est faite à ces choses-là, que l'une est double de l'autre ; c'est-à-dire, que l'une a duré deux fois autant de tems que l'autre. Or comme je ne le puis dire , qu'après que l'une & l'autre sont finies & passées , il est clair que ce ne sont donc pas ces syllabes mêmes que je mesure ; mais quelque chose qu'elles ont imprimé dans ma memoire, .

*Où l'on
mesure le
tems.*

39 Ainsi , c'est dans toi-même , ô mon esprit, que je mesure le tems. Ne me demande point encore comment cela se fait ; & prends garde de ne te pas étourdir toi-même , par le bruit de tout ce que tu pourrois avoir sur ce sujet d'opinions & de préjugez. Oüy , c'est dans toi-même que je mesure le tems ; & ce que je mesure, à proprement parler , c'est l'impression que les choses font en toi , lorsqu'elles sont présentes, & qui y subsiste après même qu'eiles sont passées. C'est cette impression, qui m'est encore presente , que je mesure, & non pas ce qui l'a produire, & qui est déjà passé. Voilà donc ce que je mesure, quand je mesure le tems: c'est cela même ; & c'est cela-seul , ou il n'est point vrai que je mesure le tems.

*Ce que
c'est qu'on
mesure ,
quand on
mesure le
tems.*

Car ne mesurons-nous pas le silence même ; &

ne disons-nous pas, qu'un tel silence a duré autant qu'un tel son ? Et comment le mesurons-nous, sinon en nous représentant par la pensée la durée de ce son, comme si nous l'entendions encore ; & en nous en servant comme de mesure, pour juger du tems que le silence a duré ? Ne prononçons-nous pas encore en nous-mêmes des vers & des poèmes entiers, & toute autre sorte de discours ? Et sans ouvrir la bouche, ny rendre aucun son de voix, ne mesurons-nous pas la durée des syllabes, & la proportion qu'elles ont les uns avec les autres, tout aussi-bien que si nous les prononcions ?

Supposons que quelqu'un, pour se faire mieux entendre, ou pour quelque autre raison, veuille soutenir sa voix un peu long-tems ; & qu'il ait déterminé en lui-même par avance, combien il doit la faire durer. Qu'a-t-il fait, sinon de regler en silence un certain espace de tems, & de le donner en garde à sa mémoire ; après quoy il commence de faire entendre sa voix, qu'il soutient jusqu'au terme qu'il s'est proposé ? Or pendant qu'il la soutient, il est vray de dire, & qu'elle a sonné, & qu'elle sonnera encore. Car à l'égard de ce qui est déjà passé du son de cette voix, elle a sonné ; & à l'égard de ce que ce même son doit encore durer, elle sonnera ; & c'est ainsi que sa durée s'accomplit, à mesure que l'action presente de celui qui rend ce son-là, le fait entrer de *l'avenir dans le passé*, qui s'accroît par la diminution de l'avenir, jusqu'au point qu'il est vray de dire, que tout ce qui étoit à venir est passé.

CHAPITRE XXVIII.

Belle explication de la maniere dont l'esprit mesure le tems,

57. **M**Ais comment se peut-il faire, que l'avenir, qui n'est pas encore, diminue & s'épuise ; & que le passé, qui n'est plus, s'accroisse.

C'est que dans l'esprit de celuy qui rend ce son-là il y a trois choses : l'*attente* de ce qu'il en va encore produire, l'*attention* presente à ce qu'il en rend actuellement, & la *memoire* de ce qu'il y en a déjà de passé ; & à mesure qu'il continuë le même son, ce qui n'étoit que l'ojet de son *attente* , devient l'ojet de son *attention*, & ensuite celui de sa *memoire*. Ainsi , quoique l'avenir ne soit pas encore, l'attente de l'avenir est déjà dans l'esprit: quoique le passé ne soit plus , la memoire du passé y subsiste, & quoique le present n'ait pas la moindre étendue , l'attention de l'esprit lui en donne , & le fait durer, après même qu'il s'est allé perdre dans le passé *. Quand on dit donc de l'avenir qu'il est long , cela ne veut pas dire que l'avenir même le soit , puisque ce qui n'est pas encore ne sçauroit être ni long ni court ; & ce qu'on appelle un long avenir , n'est autre chose qu'une longue attente de l'avenir. Tout de même, quand on dit que le passé est long, cela ne veut pas dire que le passé même le soit, puisqu'il n'est plus ; & ce qu'on appelle la longueur du passé , n'est autre chose que l'étendue de ce que la memoire conserve du passé.

Ce que
c'est que
la longueur
du
temps à
venir ; &
celle du
passé.

38. Quand j'ai dessein de reciter un Pseaume que je sçai par cœur , il est tout entier dans mon *attente*, jusqu'à ce que j'aye commencé de le prononcer; & alors ce que j'en prononce, & qui n'appartiendra plus qu'au passé lorsqu'il sera prononcé, entre dans ma *memoire*, à mesure que je le prononce. Ainsi, cette action s'étend, partie dans ma memoire , à l'égard de ce que j'ay déjà prononcé ; & partie dans mon attente , à l'égard de ce qui me reste à prononcer. Cependant; mon attention , qui est comme le passage par où ce qui me

* Il faut lire ici dans le Latin, *perdurat animi attentio, per quam pergit adesse quod abierit* , au lieu de *per quam pergit abesse quod aderit*; & toute la suite du discours le fait voir manifestement.

DE S. AUGUSTIN, LIV. XI. CH. XXIX. 469
reste à prononcer de ce Pseaume doit entrer de l'avenir dans le passé, demeure toujours présente ; & à mesure que je continuë de le prononcer, ce qu'il en restoit dans mon *attente* diminuë , & ce qu'il y en avoit déjà dans *ma memoire* augmente d'autant ; jusqu'à ce qu'enfin, toute mon attente se trouve épuisée, par l'écoulement entier de toute cette action dans ma memoire. Or ce qui se passe à l'égard de tout le Pseaume, se passe à l'égard de chacune de ses parties ; & à l'égard de toutes les syllabes donc chaque partie est composée ; & à l'égard d'une action de plus grande étendue, dont il se peut faire que la prononciation de ce Pseaume soit elle même partie ; & à l'égard de toute la vie, dont chaque action particuliere fait partie ; & à l'égard de la durée de tous les siècles, dont la vie de chaque homme fait partie.

CHAPITRE XXIX.

Quelle doit être notre consolation, quand nous venons à penser que notre vie n'est qu'une portion de tems qui ne fait que passer. Ce que Dieu demande que nous y fassions ; & à quoi se réduit tout l'ouvrage de notre sanctification. Comment il faut être pour jouir d'une paix parfaite.

39. **E**T qu'est-ce que la vie de l'homme, si non une dissipation perpetuelle de son cœur & de son esprit ? Je ne l'ay que trop éprouvé : mais la main favorable de votre miséricorde, qui me vaut mieux que mille vies, m'a recueilly par mon Sauveur Jesus - Christ ; par ce Fils de l'homme, que vous avez établi mediateur entre vous, qui êtes l'unité même *, & les hommes qui ne sont pas seulement une multitude d'être separés les uns des autres, mais dont chacun est en quelque façon *multitude*, par la multiplicité des objets qui les dissipent & qui les partagent. Vous
* Par la simplicité de votre amour, aussi-bien que par celle de votre nature.

Ps. 2. 4.

Chacunes, multitude, pour ainsi dire : & par où.

Phil. 3. 13.

m'avez donc recüeilli par Jesus-Christ, pour me faire arriver par lui à la fin à laquelle il m'a destiné, lorsqu'il a mis la main sur moy ; & afin que retirant mon cœur de cette multiplicité de choses qui l'avoient partagé, je n'en cherchasse plus qu'une seule; que j'oubliaffe tout ce qui est passé; & que j'ai laissé derrière moi, & que je m'avancasse, non vers les choses qu'amene un *avenir*; qui d'avenir qu'il est presentement deviendra *passé*; mais vers ce que j'ay devant moy, qui subsiste toujours sans changement, & qui n'est avenir qu'à mon égard, & parce que je ne le possède pas encore. Voilà de quel côté je m'étens * ; mais par une extension bien differente de celle qui me faisoit autrefois embrasser un si grand nombre de choses ; qui ne faisoit que dissiper & consumer mon cœur. Bien loin donc de m'étendre de cette sorte, je travaille à me réunir en un seul point, afin que toutes mes affections se portent avec d'autant plus d'ardeur à ce qui en doit être le seul objet. C'est par-là que je tâche d'arriver à la couronne à quoi vous m'avez appelé, & que vous me réservez dans le Ciel. C'est-là que j'entendrai chanter éternellement vos loüanges, & que je contemplerai vos délices ineffables, qui ne sont point de la nature des choses qui s'écoulent à mesure qu'elles viennent.

ps. 25. 7.

ps. 30. 11.

Cependant, mes années se passent en douleurs & en gemissemens. Mais vous êtes ma consolation & mon recours, ô mon Dieu, mon Seigneur, & mon Pere. Vous êtes éternel, au lieu que je suis livré au tems, qui coupe ma vie en pieces ; dont l'ordre & le cours est quelque chose d'impenetrable pour moi. Mille differens troubles m'agitent, & mes pensées, qui sont comme les entrailles de mon ame, en seront toujours déchirées, jusqu'à

Quand

* Tout ce discours est une allusion au 13. verset du 3. chap. de l'Épître aux Philippiens.

ce que je sois épuré , & comme fondu , par le feu ^{nous se-}
 de vôtre saint amour , jusqu'au point de me per- ^{rons heu-}
 dre heureusement en vous ; & de n'être plus qu'un ^{reux.}
 même esprit avec vous *.

* Il fait allusion à ce qui se passe à l'égard de plusieurs parties de métal, que le feu réduit en une seule masse.

CHAPITRE XXX.

On ne s'entend pas soi-même , quand on demande ce que Dieu faisoit avant de créer le monde.

40. **C**E sera alors que je feray quelque chose de stable & de permanent ; parce que je seray solidement établi en vous , c'est-à-dire, dans vôtre vérité, qui est ce qui répare & rétablit ce qu'il y a en moy de défiguré. Alors je ne seray plus exposé aux questions importunes de ceux qui, par une maladie dont ils ont été frappez en punition de leurs pechez, voudroient sçavoir plus que leur capacité ne comporte ; & qui viennent nous demander , Qu'est-ce que Dieu faisoit avant de ⁶⁶ créer le ciel & la terre ; & comment s'est-il avisé de ⁶⁶ faire quelque chose, lui qui n'avoit jamais rié fait ?

Faites leur la grace, ô mon Dieu , de prendre garde à ce qu'ils disent ; & de voir, que de dire que vous n'aviez jamais rien fait , c'est dire , que vous n'aviez rien fait *en aucun tems* ; & que le mot de *jamais* n'a point de lieu, où il n'y a point de tems. Qu'ils comprennent donc qu'il ne pouvoit y avoir de tems , avant que vous eussiez rien créé * ; & qu'il ne leur arrive plus de parler avec si peu de sens. Qu'ils ne pensent désormais , qu'à s'avancer vers ce qu'ils ont devant eux ; & qu'ils ^{Phil. 3. 13.} comprennent que vous êtes éternel , & par conséquent avant tous les tems ; & que les tems ne sont que parce que vous les avez faits ; & enfin que rien ne vous est coéternel , ny tems , ny au-

* Voyez la note sur le c. 33. de ce même liv. nom. 15.

aucune autre creature , quand il y en auroit dont l'existence eût précédé celle du tems *.

* C'est à dire, les saints Anges. Voyez le chap. 11. du liv. 12. nom. 12. & 13. vers la fin.

CHAPITRE XXXI.

Difference de la maniere dont Dieu voit & embrasse tous les tems, d'avec celle dont l'esprit d'un homme les pourroit voir ; & combien celle dont il connoît & agit, est au-dessus de celle dont les hommes peuvent agir & connoître.

41. **C**ombien cette lumiere inaccessible où vous habitez, ô mon Dieu, est-elle au dessus de nous ; & combien les malheureuses suites de mes pechez m'en ont-elles encore jetté loin ! Guerissez & fortifiez les yeux de mon ame ; & faites-moy sentir la joye d'apercevoir quelques rayons de cette lumiere ineffable.

S'il y avoit quelqu'un , dont les connoissances eussent assez d'étendue , pour embrasser le passé & l'avenir ; en sorte qu'il eût l'un & l'autre dans l'esprit , comme j'y ay un Pseaume que je sçay par cœur ; non seulement on admireroit la grandeur de cet esprit là , mais on en seroit épouvanté. Ce pendant , quand il embrasseroit tout ce qui s'est passé dans le cours des siecles qui se sont écoulés jusqu'à present, & tout ce qui se passera dans cens qui sont encore à venir ; & qu'il verroit tout cela avec la même clarté que je voi , quand je recite un Pseaume que je sçai par cœur , combien j'en ay déjà recité , & combien il m'en reste à réciter ; nous devons bien nous garder de penser , ô mon Dieu , Createur de l'univers , & qui avez donné l'être aux corps aussi-bien qu'aux ames , que ce soit de cette sorte que l'avenir & le passé vous soient connus. La maniere dont vous les connoissez est incomparablement plus admirable & plus incomprehensible. Car lorsque nous recitons , ou que

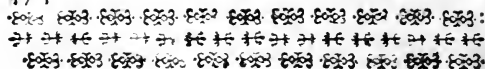
*Differen-
ce de la
maniere
dont Dieu
connoît*

nous entendons reciter quelque chose que nous ^{le passé &} sçavons ; le souvenir de ce qui est déjà prononcé, ^{l'avenir,} & l'attente de ce qui reste encore à prononcer, sont ^{& de cel-} autant de differens mouvemens, qui partagent nô- ^{le dont} tre esprit & nôtre imagination. Mais la maniere ^{les hom-} dont vous voyez couler l'avenir dans le passé est ^{mes le} tout autre ; parce que vous êtes tout autre chose ^{pourroient} que nos esprits, qui ne sont que vôtre ouvrage, & ^{connoître.} que vous êtes immuable & éternel.

Comme donc vous avez connu le ciel & la ^{Differen-} terre dès le commencement, sans qu'il soit rien ^{ce de la} survenu à vos connoissances ; de même vous les ^{maniere} avez faits dès le commencement, sans que l'ac- ^{dont Dieu} tion par laquelle vous les avez faits, ait mis la ^{connoît &} moindre difference entre ce que vous étiez en les ^{agit, & de} faisant, & ce que vous étiez avant de les faire, ^{celle dont} & agissent. ^{les hommes} Que celui qui le comprend publie vos grandeurs ; ^{connoissent} & que celui qui ne sçauroit le comprendre ne lais- ^{& agissent.} se pas de les publier.

Que vous êtes élevé, ô mon Dieu ! Cepen- ^{Par où on} dant, vous habitez dans ceux qui sont humbles de ^{devient le} cœur : vous les relevez à proportion que l'hu- ^{temple de} milité les abbat à vos pieds ; & comme vous êtes ^{Dieu.} vous-même leur soutien, aussi bien que leur éle-
vation, ils n'ont garde de tomber.

Fin du onzième Livre.



SOMMAIRE

DU DOUZIE'ME LIVRE.

IL continuë d'expliquer le premier verset de la Genese ; & fait voir que par ce ciel & cette terre , qu'il est dit que Dieu crea dans le commencement, il faut entendre les substances spirituelles, & la matiere d'abord informe des choses corporelles. Que ces deux sortes de substances n'ont nul rapport avec le tems , & qu'il n'y en a point à leur égard. Que tout ce qu'il établit , en expliquant les premieres paroles de la Genese, ne peut être contesté ; quoiqu'elles soient susceptibles de divers sens, qu'il raporte, & à l'occasion de quoi il parle du soin que ceux-mêmes qui sont partagez de sentimens sur l'intelligence de l'Ecriture , doivent avoir de conserver l'union & la charité.



L E S

CONFESSIONS

DE S. AUGUSTIN.

L I V R E X I I.

C H A P I T R E I.

Difficulté de trouver la vérité, cause précise de la longueur de nos discours.

I. **Q**UAND je lis vos saintes Ecritures ,
 ô mon Dieu , mon esprit se trouve
 parragé par une infinité de vûës , sur
 bien des choses que je voudrois pouvoir penetrer,
 & que me cache l'état de tenebres & de pauvreté
 où nous sommes durant cette vie. C'est cette pau-
 vreté qui fait que nos discours ont d'autant plus
 d'étendue , que nôtre intelligence en a moins.
 Car au lieu qu'il faudroit peu de paroles pour ex-
 primer la vérité , si nous l'avions trouvée ; nous
 en employons beaucoup à la chercher : au lieu *La vérité n'est qu'un point :*
 que ce que nous obtenons nous vient en un ins-*un point :*
 tant , il faut être long-tems à le demander : au *mais il faut faire bien du chemin*
 lieu qu'il n'y a rien de plus aisé que d'entrer, quand
 la porte nous est ouverte, c'est une grande afai-
 re que d'y frapper. Mais si Dieu est pour nous ,
 qui sera contre nous ; & qui pourroit nous frus-*pour y arriver.*
 trer de l'effet de vos promesses ? Or vous nous *Rom. 8.*
 avez promis, que pourvû que nous demandassions ,
 nous obtiendrions ; que pourvû que nous cher-
 chassions , nous trouverions ; & que pourvû *Matth 7.*
 que nous frapassions à la porte , elle nous seroit *7.*

ouverte. Voilà ce que vous nous avez promis, ô mon Dieu, & qui peut craindre que les promesses de la vérité demeurent sans effet ?

CHAPITRE II.

Il reprend l'examen des premières paroles de la Genèse. Ce que c'est que le ciel du ciel,

2. **J'**Ose dire, du fond de ma bassesse, à la gloire de cette Majesté souveraine, qui vous élève au-dessus de toutes choses, que je sçai que vous avez fait le ciel & la terre : ce ciel que je voi, & cette terre qui me porte, & dont vous avez formé ce corps de terre que je porte. Mais où est ce ciel du ciel, dont parle le Prophete dans ce passage, *Le Seigneur a donné la terre en partage aux enfans des hommes ; mais il s'est réservé le ciel du ciel ?* Où est ce ciel que nous ne voyons point, & à l'égard duquel tout ce que nous voyons n'est que terre ?

Toute cette masse corporelle que nous voyons est belle; quoiqu'elle ne le soit pas également dans toutes ses parties, dont la plus basse & la moins belle est cette terre que nous habitons. Mais enfin, le ciel même de nôtre terre n'est que terre à l'égard de ce ciel du ciel, que le Seigneur s'est réservé, & qui est toute autre chose que ce qui a été donné en partage aux enfans des hommes; & quoique je ne sçache pas bien ce que c'est, j'ai raison de dire que ni l'un ni l'autre de ces deux grands corps, dont l'un nous porte, & l'autre nous environne, ne sont que terre, en comparaison de ce ciel du ciel.

CHAPITRE III.

Ce que l'Ecriture entend par les mots de terre invisible & informe, & d'abîme tenebreux.

Ce que c'é- 3. **T**oute cette masse corporelle n'étoit d'abord que comme une terre informe & invi-

fible, & comme un certain abîme, sur lequel il n'y ^{bord, que}
 avoit point de lumiere; c'est à-dire, qui n'avoit ^{j'aimasse}
 encore rien de distingué ni de formé. Car c'est ^{de l'Uni-}
 pour exprimer cette privation de toute forme, que ^{vers,}
 vous avez voulu qu'il fût écrit, que les tenebrs é-
 toient répandues sur cette abîme; ce qui ne veut ^{Gen. 8.2,}
 dire autre chose, sinon qu'il n'y avoit point encore
 de lumiere sur cet abîme; & si l'Ecriture se sert en
 cet endroit du mot de sur, c'est parce que s'il y
 avoit eu de la lumiere, elle n'auroit pû être qu'au
 dessus de ce chaos, & par l'excellence de sa natu-
 re, & par la maniere dont elle éclaire. Car du res-
 te, les tenebres ne sont que l'absence de la lumie-
 re; comme le silence n'est que l'absence du bruit.
 Ainsi quand on dit qu'il y a des tenebres quelque
 part, cela ne veut dire autre chose sinon qu'il n'y
 a point de lumiere.

N'est-ce pas vous, Seigneur, qui avez appris à
 celui qui vous parle ici, tout ce qu'il vient de
 vous dire? n'est-ce pas vous qui lui avez appris,
 qu'avant que vous eussiez donné quelque forme à ^{C'est la}
 cette matiere informe, & que vous en eussiez tiré ^{matiere}
 toutes les diverses especes des choses, elle n'étoit ^{informe}
 rien de tout ce que nous connoissons; c'est-à-dire, ^{les choses}
 qu'elle n'étoit rien de coloré ni de figuré; & qu'el- ^{que l'E-}
 le n'étoit ni corps ni esprit? Cependant, on ne ^{criture}
 peut pas dire que ce ne fût rien. Qu'étoit-ce donc? ^{exprime}
 Quelque chose d'informe; c'est-à-dire, d'absolu- ^{par le mot}
 ment destitué de toute sorte de forme & de beauté. ^{de terre}
 confuse & invisi-
 ble.

CHAPITRE IV.

*Pourquoi la nature encore informe a été designée par les mots
 de terre & d'abîme.*

4. **C**ependant il falloit lui donner un nom; &
 un nom qui fût dans l'usage, & qui pût la ^{Pourquoi}
 faire connoître en quelque sorte, aux esprits mê- ^{la matiere}
 me les plus grossiers; & si Moïse a choisi celui de ^{informe}
 terre & d'abîme, c'est parce qu'on ne pouvoit rien ^{a été desi-}

*gnée par
les noms
de terre &
d'abîme.*

trouver, dans toutes les parties de l'Univers, qui aprochât davantage de quelque chose d'absolument informe: que la terre & l'abîme. Car comme c'est ce qui est au plus bas degré, c'est aussi ce qui a le moins d'éclat & de beauté; & il en paroît bien davantage dans les parties de l'Univers qui sont au-dessus de celles là. Ne sommes-nous donc pas bien fondez à croire, que ce n'est que pour parler d'une maniere proportionnée à la foiblesse des hommes, que l'Ecriture a donné le nom de terre informe & invisible à cette matiere que vous créâtes d'abord; & qui n'avoit nulle sorte de forme ni de beauté; mais dont vous deviez former toutes ces diverses especes de choses, dont l'assemblage compose cet Univers, si beau & si merveilleux dans toutes ses parties?

CHAPITRE V.

La matiere informe, difficile à concevoir.

*Ce qu'il
ser pen-
ser de la
matiere
encore in-
forme.*

5. **S**I l'Ecriture a donc jugé à propos de lui donner ce nom là, c'est afin que l'homme venant à penser ce que ce pouvoit être; & n'y trouvant rien à quoi ses sens ni son imagination puissent atteindre, se dise à luy-même. Ce n'étoit ny quelque chose de purement intelligible, comme la vie & la justice, puisque c'étoit la matiere dont les corps ont été formez; ny quelque chose de sensible, puisque les sens n'ont point de prise sur ce qui est invisible, & qui n'a nulle sorte de forme; & afin que lorsque nous voudrions nous en former quelque idée, nous comprissions que ce n'est rien qui ressemble à quoy que ce soit de tout ce que nous connoissons; & que toute la connoissance que nous en pouvons avoir, ne consiste qu'à savoir que nous ne la sçaurions connoître.

CHAPITRE VI.

Comment il se representoit autrefois cette matiere informe. Combien il est difficile de concevoir que ce qui n'a nulle forme soit quelque chose.

6. JE laisserois la patience des Lecteurs, si je voulois vous exposer, ô Mon Dieu, de combien d'erreurs vous m'avez tiré sur le sujet de cette matiere. Car j'ai été long-tems, sans pouvoir comprendre ce que c'étoit; parce que ceux qui se méloient de me l'expliquer ne le comprenoient pas eux-mêmes ^a; & que de me la représenter, comme je faisois, sous un nombre infini de différentes formes, c'étoit me représenter toute autre chose que ce que c'est. Car quoique ce que je me representois ne fût qu'une confusion de diverses formes bizarres, & qui ne pouvoient que donner de l'horreur, c'étoit toujours quelque chose de formé; & je croyois que ce qu'on appelle être informe n'étoit pas de n'avoir aucune sorte de forme, ^{Fausse idée de ce que l'on appelle, informe.} mais de n'en avoir que d'extraordinaires, & de capables de blesser l'imagination & les sens, si elles venoient à paroître. Ainsi, ce que je me figurois comme informe ne l'étoit pas par la privation de toute forme; mais seulement par comparaison avec d'autres choses d'une forme plus agreable.

Cependant, la droite raison vouloit, que pour me former quelque idée de ce que j'appellois informe, je le dépouillasse absolument de toute forme ^b: mais c'est de quoi je n'étois pas capable; ^{Ce qu'embrasse le mot d'informe.} & j'aurois plutôt cru que ce qui n'avait aucune sorte de forme n'étoit rien du tout; que je n'aurois

^a Les Manichéens, qui étoient remplis de mille imaginations bizarres & extravagantes, sur cette matiere informe, comme on voit par le 21. l. de S. Aug. contre Faust.

^b C'est à dire, comme on verra à la fin du c. de tout ce qui fait la différence spécifique de chaque sorte de choses.

qu'entre le neant & ce qui a déjà quelque forme, il pût y avoir quelque chose qui ne fût ny l'un ny l'autre, mais qui étant absolument destitué de toute *forme*, ne fût que ce qui aproche le plus du neant.

*Par où on
parvient
à se faire
l'idée
qu'il faut
avoir de
la matière
encore in-
forme.*

Je cessay pourtant enfin de consulter sur cela mon imagination, qui étant pleine des idées des corps, dont il n'y en a aucun qui n'ait quelque sorte de forme, ne faisoit que me presenter ces sortes d'images, qu'elle varioit en une infinité de manieres; & je viens à considerer de plus près cette mutabilité des corps, qui fait qu'ils cessent d'être ce qu'ils étoient, & qu'ils commencent d'être ce qu'ils n'étoient pas. Et il me vint dans l'esprit, que quand les choses passaient d'une *forme* à une autre, ce passage ne se faisoit pas par le neant; mais par quelque chose d'existant, quoiqu'absolument informe. Cela ne me paroissoit pourtant encore qu'une conjecture; & je voulois une connoissance certaine, & non pas des conjectures & des soupçons.

Mais quoique je n'aye ni le tems ni la force de dicter tout ce que vous m'avez développé sur cela; & qu'il y eût, comme j'ai dit, de quoi laisser la patience des Lecteurs, mon cœur ne laisse pas de vous en benir, & de vous en rendre graces.

*Ce que
c'est que
la matière
informe.*

Qu'est-ce donc que cette matière? C'est ce qui fait que les choses sujettes à changer sont capables des nouvelles formes qui leur surviennent lorsqu'elles changent. Et cela qu'est-ce? Est-ce un esprit? est-ce un corps? est-ce quelque espece d'esprit, ou quelque espece de corps? Je dirois que c'est un neant qui est quelque chose, ou un être qui n'est rien, si l'un ou l'autre se pouvoient dire. Car il falloit que ce fût déjà quelque chose, pour être capable de ces formes que nous voions; & qui distinguent presentement les différentes especes des choses.

CHAPITRE VII.

*Ce que c'est que ce Ciel & cette Terre qu'il est dit que Dieu
 a crea dans le commencement, Que l'un & l'autre ont
 été faits de rien.*

7. **M**Ais quelque peu d'être qu'eût cette ma-
 tiere, d'où l'avoit-elle tiré, sinon de vous,
 ô mon Dieu, par qui toutes choses sont tout ce
 qu'elles sont ? ^{Par où les choses sont} Or entre vos ouvrages & vous, ^{proches ou}
 il y a plus ou moins de distance, selon qu'il y a ^{éloignées}
 plus ou moins de ressemblance. Car ce n'est que ^{de Dieu.}
 par là, & non par une distance de lieu, qu'il est
 vrai de dire que les choses sont près ou loin de
 vous.

C'est donc vous, Seigneur, qui ne pouvez non
 plus changer quant à la maniere d'être, que par
 le fonds de votre substance; & dont l'immutabi-
 lité n'est pas moins parfaite dans chacune des
 trois Personnes, que dans les deux autres; c'est vous,
 Dieu trois fois Saint, & dont la puissance n'est
 pas moindre que la sainteté; c'est vous, dis-je,
 qui avez fait quelque chose de rien, lorsqu'il vous
 a plu de créer le ciel & la terre; & qui l'avez fait
 dans le commencement, c'est à dire, dans ce prin-
 cipe, ou par ce principe de toutes choses qui vient
 de vous; & qui n'est autre que cette Sagesse éternel-
 le, que vous engendrez de votre propre substance.
 Car vous n'avez pas fait le ciel & la terre de votre
 substance; ^b puisque si cela étoit ils seroient égaux
 à votre Fils unique, & par conséquent à vous mê-
 me: la raison faisant voir clairement, que ce
 que vous engendrez de votre substance vous est
 égal; comme elle fait voir que ce qui n'en est pas

Preuve

^a Contre les Manichéens, qui croyoient qu'il y avoit
 des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

^b Contre les Manichéens, qui pretendoient que cer-
 taines parties de l'Univers étoient de la substance mê-
 me de Dieu.

que toutes choses ont été tirées du néant.

ne peut que vous être inférieur. Or il n'y avoit point d'autre substance que la vôtre, ô mon Dieu, c'est à dire, celle de cette Trinité qui n'est qu'un, & de cette unité qui subsiste entre trois choses différentes ; & par conséquent , il faudroit que vous eussiez fait le Ciel & la Terre de votre substance, si vous les aviez faits de quelque chose.

C'est donc de rien que vous avez fait , & ce Ciel, *a* qui étoit quelque chose d'excellent, & cette terre, *b* qui étoit si peu de chose: car comme vous êtes tout bon & tout-puissant , vous êtes le principe de tout ce qui a quelque degré de bonté. C'est donc vous qui avez fait , & cette grande chose à quoi l'Ecriture donne le nom de Ciel ; & cette chose si basse , à quoi elle donne celui de terre. Vous étiez ; mais il n'y avoit nulle autre chose que vous. C'est donc de rien, encore une fois, que vous avez fait le Ciel & la Terre ; c'est-à dire, deux sortes de natures , dont l'une aprochoit de votre substance , & n'avoit que vous au-dessus d'elle ; & l'autre n'étoit presque rien , & n'avoit au-dessous d'elle que le néant.

a C'est à dire, les substances spirituelles, comme l'on verra plus bas.

b C'est à dire, la matiere commune de tous les corps.

CHAPITRE VIII.

Quelle étoit d'abord cette matiere , que l'Ecriture designe par le mot de Terre. Que les natures intellectuelles, designées par celui de Ciel , avoient été créées avant le Ciel visible.

Ce que c'est que le Ciel & cette Terre que Dieu créa dans le commencement.

** Ps. I. 13.*

16.

8. **C**E Ciel, que vous créâtes dans le commencement, n'est donc autre chose que ce Ciel du Ciel, qu'il est écrit, que vous vous êtes réservé ; * au lieu que vous avez donné en partage aux enfans des hommes, cette Terre dont il est parlé au même endroit ; c'est à dire , toute cette masse corporelle que leurs yeux voyent , & que leurs mains tou-

chent: mais elle n'étoit pas d'abord telle que nous la voyons & que nous la touchons presentement. C'étoit quelque chose d'invincible & d'informe; Gen. 1. 2. c'étoit un abîme sur lequel les tenebres étoient répandues, ou sur lequel il n'y avoit point de lumiere, & bien moins qu'il n'y en a dans ce que nous apellons presentement l'abîme. Car quelques tenebres qui regnent dans ces abîmes des eaux que nous voyons, toujours y a-t-il quelque sorte de lumiere; & les choses y ont leur forme, qui les distingue les unes des autres, d'une maniere perceptible à tout ce qu'il y a d'animaux & de poisons qui en penetrent les profondeurs: au lieu que le chaos, à quoi la Genese donne le nom d'abîme, n'avoit aucune sorte de forme; & n'étoit que ce qu'on peut concevoir de plus aprochant du néant; quoique ce fût quelque chose, & quelque chose de capable de toutes sortes de formes, comme il parut depuis. Car c'est de cette maniere *Tous les* informe, que vous aviez faite de rien, & qui n'étoit *corps que* presque rien, que vous avez fait l'Univers, cette *nous voyons* grande chose qui nous paroît si admirable. *ont été*

En effet, qu'y a-t-il de plus admirable que ce *formez de* Ciel corporel que nous voyons, & qui n'est autre *la maniere.* chose que ce firmament qui separe les eaux d'avec les eaux, & qu'il est dit que vous fites le second jour, après avoir fait la lumiere? Pour lui donner l'être, vous n'eûtes qu'à dire: *Que le firmament soit fait,* & il fut fait dans le moment. Vous donnâtes à ce firmament le nom de Ciel; & c'est en effet le Ciel de ce globe où nous sommes, qui comprend la Terre & la Mer; & que vous fites le troisième jour, en donnant une forme visible à cette maniere informe, que vous aviez faite avant qu'il y eût aucun jour.

Deslors même que vous aviez déjà fait un Ciel; *Le Ciel* puisqu'il est écrit que dès le commencement vous *intellectuel* avez fait le Ciel & la Terre: mais c'étoit ce Ciel du *ciel*

*fait avant
le Ciel vi-
sible.*

Ciel, qu'il est dit que vous vous êtes réservé, & en comparaison duquel nôtre Ciel même n'est que Terre. Vous aviez aussi fait une Terre, qui n'étoit autre chose, comme j'ai déjà dit, que cette matière informe, qui n'avoit rien de visible ni de distingué; & cet abîme, surquoi les tenebres étoient répandues. Et c'étoit de cette Terre, de cette matière informe & invisible de cet être si aprochant du neant, que vous deviez faire tout cet assemblage de choses, en quoi consiste ce monde sujet au changement, qui n'a nulle sorte de consistance; & dans lequel nous apercevons ces vicissitudes continues, qui nous rendent le tems sensible, & nous donnent moyen de le mesurer. Car ce qui fait le tems n'est autre chose que les changemens qui arrivent aux choses dont cette Terre informe & invisible étoit la matière, & qui font qu'elles passent d'une forme à une autre.

*Ce qui
fait le
tems.*

CHAPITRE IX.

Pourquoi l'Ecriture ne fait nulle mention de jours ni de tems, quand elle parle de la creation des natures spirituelles, & de la matiere encore informe.

*Pourquoi
l'Ecriture
ne fait
point de
mention
de tems
ni de
jours,
quand elle
parle de
la crea-
tion du
Ciel intel-
lectuel*

9. **D**E-là vient que vôtre saint Esprit, qui éclaircit & qui conduisoit l'esprit de vôtre serviteur Moïse, n'a pas permis qu'il ait fait aucune mention de tems ni de jours, lorsqu'il a dit que dans le commencement vous fîtes le ciel & la terre. Car ce ciel du ciel, qui est celui que vous fîtes d'abord, n'est autre chose qu'une certaine nature intellectuelle, qui à la vérité ne vous est pas coéternelle, Trinité adorable, mais qui participe à vôtre Eternité, & dont la mutabilité naturelle est fixée par la douceur ineffable du bonheur qu'elle a de vous contempler sans cesse; ce qui fait que vous étant inseparablement unie, sans que l'amour que fait cette union ait jamais souffert la moindre

défaillance , elle est au dessus de tous ces change- & de celle
mens & de toutes ces vicissitudes qui font le tems. de la ma-

Il n'est point fait mention de jours non plus, à ^{niere enco-}
l'égard de cette matiere informe , dont l'Ecriture ^{re infor-}
parle au même endroit , & qu'elle désigne par le ^{me.}
nom de Terre informe & invisible; parce qu'il n'y
a ni jours ni tems où il n'y a rien qui survienne
ni qui passe , & que rien ne passe ni ne survient,
où il n'y a nulle suite de choses qui se succedent,
ni nul passage d'une forme à une autre.

CHAPITRE X.

*Il souhaite de n'avoir point d'autre maître que Dieu même
& de ne vivre que de lui.*

10. **O** Verité éternelle , douce lumiere de mon
cœur , que ce soit vous qui me condui-
sez ; & non pas mon propre esprit qui n'est que
tenebres. Je me suis laissé emporter aux choses qui
passent; & c'est ce qui a obscurci mon esprit : Mais ^{Cause pre-}
dans cet état même d'obscurité , je n'ai pas laissé ^{cise de}
de vous aimer. Je m'étois égaré, mais enfin je me ^{l'aveugle-}
suis souvenu de vous. Vous avez couru après moi; ^{ment des}
& j'ai entendu derriere moi vôtre voix qui me ^{hommes.}
rapelloit , pour me faire retourner sur mes pas.
Il est vrai que je ne l'ai entenduë qu'à peine; tant
ces esprits turbulens , ^a qui ne scauroient se tenir ^{a Les Ma-}
en paix , faisoient de bruit autour de moi. Je l'ai ^{nichéens.}
pourtant entendu à la fin : je l'ai suivie , & je re-
viens tout épuisé & tout hors d'haleine , à la fon-
taine de vie, qui n'est autre que vous-même.

Que personne ne m'empêche donc de me desal-
terer dans ces eaux celestes: que j'en boive & que
j'en vive, & qu'il ne m'arrive pas de vouloir vivre
de la vie que je puis tirer de mon propre fonds.
Car tant que j'ai voulu vivre par moi-même, j'ai ^{Il faut}
mal vécu; je me suis donné la mort à moi-même; ^{vivre de}
mais je retrouve la vie en vous. Que ce soit donc ^{Dieu, pour}
^{bien vivre.}

vous seul qui me conduisiez & qui m'instruisiez. J'embrasse avec une entière foi ce que je trouve dans vos saintes Ecritures : mais les moindres paroles enferment des mystères d'une grande profondeur.

CHAPITRE XI.

Qu'il n'y a point de tems à l'égard de Dieu, ni même à l'égard des natures spirituelles qui jouissent de lui, quoiqu'elles ne lui soient pas coéternelles. Et qu'il n'y en a point non plus, à l'égard de la matiere informe des choses corporelles.

Quand nous voyons clairement quelque vérité c'est que Dieu nous parle. 11. **V**ous m'avez déjà dit, Seigneur, & d'une voix forte, qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur, qu'il n'y a que vous qui soyez éternel & véritablement immortel, ^a par l'immutabilité de votre nature, qui fait qu'il ne vous survient jamais aucune nouvelle forme, ni aucun nouveau mouvement, & que votre volonté n'est point sujette au tems, & demeure toujours la même. Car toute nature dont la volonté change n'est point véritablement immortelle : Voilà ce que je voi clairement à la faveur de votre lumière. Faites que la clarté avec laquelle je le voi, augmente tous les jours de plus en plus, & que je conserve cette connoissance, en me tenant sous vos aîles avec humilité.

Vous m'avez encore dit, Seigneur, & d'une voix forte, qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur, que de toutes les natures & les substances qui ne sont pas ce que vous êtes, mais qui ne laissent pas d'avoir une véritable existence, il n'y en a aucune dont vous ne soyez le Createur, & que tout vient de vous, hors ce qui n'a point d'être, c'est-à-dire, le péché, qui n'est autre chose que

^a Contre les Manichéens, qui croyoient qu'il y avoit des choses que Dieu n'avoit point faites, & que le péché étoit une substance.

le mouvement par lequel la volonté se détourne *Ce que*
 de ce qui est souverainement, c'est à dire, de vous, *c'est que*
 Pour se porter à quoique ce soit de ce qui est *le péché.*
 moins que vous. Que nul péché n'est capable de *Le péché*
 vous nuire, ni de troubler, non plus dans les plus *ne peut*
 petites choses que dans les plus grandes, l'ordre *faire au-*
 que vous avez établi; ni de donner atteinte à l'em- *un tort à*
 pire souverain, que vous exercez sur toutes cho- *Dieu.*
 ses. Voilà ce que je voi clairement, à la faveur de
 vôtre lumière: faites que la clarté avec laquelle je
 le voi augmente tous les jours de plus en plus;
 & que je conserve cette connoissance, en me
 tenant sous vos ailes avec humilité.

12. Une autre chose que vous m'avez encote
 dite, & d'une voix forte, qui s'est fait entendre
 aux oreilles de mon cœur, c'est que nulle creatur-
 e ne vous est coéternelle, non pas même celles
 dont la volonté n'a que vous seul pour objet, & ne
 se porte jamais à nul autre; parce que le bonheur
 qu'elles ont de vous être unies, par tout l'amour
 dont elles sont capables, de se nourrir sans cesse
 de vous, & de trouver en vous de quoi remplir tou- *Ce qui*
 te l'avidité de cet amour chaste, qui ne souffre ja- *fait qu'il*
 mais nulle sorte d'interruption, fixe leur mutabi- *n'y a point*
 lité naturelle; & à l'égard de qui il n'y a ni ave- *de tems à*
 nir qu'elles attendent, ni passé dont il ne leur *l'égard*
 reste que le souvenir; parce que vous êtes leur seul *des crea-*
 & unique objet, & que vous leur êtes toujours *tures in-*
 présent; & qui enfin n'éprouvant jamais aucune *telles éter-*
 sorte de changement, n'ont nulle sorte d'affinité *nelles qui*
 avec le tems. *jouissant*
de Dieu.

Quoique ce soit donc que ces sortes de creatu-
 res, quelle félicité approche de celle qu'elles ont
 de vous être unies, félicité éternelle & ineffable; de
 vous servir pour jamais de demeure & de temple,
 & d'être sans cesse éclairées de vôtre lumière? Que
 peut-on donc croire que ce soit que ce ciel du ciel, *Pf. 16.*
 qu'il est dit que le Seigneur s'est réservé, sinon ces

heureuses creatures qui sont vôtre temple ; & qui jouissent de vos délices ineffables, sans aucune interruption , & sans qu'aucun mouvement les porte vers nul autre objet: ces purs esprits qui ne sont qu'un, par la parfaite conformité qui les tient unis, dans cette paix solide & ineffable qui est le partage des Saints : ces Citoyens de vôtre ville sainte, & qui sont eux-mêmes cette heureuse ville , que vous vous êtes bâtie dans ce Ciel, bien plus élevé au-dessus de celui que nous voyons, que celui-là ne l'est au-dessus de la terre ?

*Diffusi-
on des
cœur des
vrais
Chrétiens.*

*Pf. 41. 24.
Pf. 26. 4.*

13. Que toute ame , qui dans ce malheureux exil, où nous sommes si loin de vous, brûle d'une soif ardente pour vos eaux celestes ; qui fait son pain de ses larmes, dans le cours de cette vie mortelle, où toutes choses lui disent sans cesse: *Quand serez vous avec vôtre Dieu?* qui ne desirer & ne vous demande que de passer tous les jours de sa vie dâs vôtre sainte maison; & qui ne connoît point d'autre vie que vous, ni d'autres jours que vôtre éternité, c'est à dire, ce qui fait que vous êtes toujours le même, & que vos années ne passent point ; que toute ame, dis-je, qui en est là , comprenne si elle en est capable , jusqu'à quel point vôtre éternité vous élève au-dessus de toutes sortes de tems ; puisqu'encore que ces intelligences si nobles , qui sont vôtre maison & vôtre temple , ne soient que de pures creatures , & que par conséquent elles ne vous soient point coéternelles; elles ne laissent pas d'être au-dessus de toutes les vicissitudes du tems, par le bonheur qu'elles ont de n'avoir jamais été loin de vous, comme nous sommes dans cette terre étrangère : & de vous être unies par une charité perpetuelle & inalterable. Voilà ce que je voi clairement, à la faveur de vôtre lumière: faites que la clarté avec laquelle je le voi augmente tous les jours de plus en plus: & que je conserve cette connoissance, en me tenant sous vos ailes avec humilité.

*L'état des
substances
intellec-
tuelles qui
jouissent
de Dieu,
qui sert de
degré pour
s'élever
jusqu'à la
connoissan-
ce de son
éternité.*

14. Je trouve encore une autre sorte de chose, à l'égard de laquelle il n'y a point de tems non plus.

C'est cette matiere informe, qu'on aperçoit dans les changemens qui arrivent aux choses du dernier ordre. ^a Car il faudroit être de ceux dont l'esprit s'égare & se perd dans des pensées creuses, où il ne fait que rouler les vains phantômes que les sens font passer en nous, pour oser dire, que si toutes sortes de formes étoient aneanties, & qu'il ne restât que cette matiere informe, par laquelle les choses passent d'une forme à une autre, elle pût faire le cours & les vicissitudes des tems. Cela est absolument impossible; puisqu'il n'y a point de tems où il n'y a point de variété de mouvemens, & qu'il n'y a point de variété de mouvemens où il n'y a point de passage d'une forme à une autre. ^b

Point de tems, ou il n'y a point de changement.

^a Voyez le chap. 6. vers le milieu.

^b Voyez la penultième note sur le chap. 12.

CHAPITRE XII.

Deux sortes de creatures à l'égard desquelles il n'y a point de tems.

15. C'Est donc pour avoir considéré toutes ces choses, autant qu'il vous a plu de m'en faire la grace, & de m'ouvrir la porte de vos mystères, où je n'ai frappé qu'à mesure que vous m'en avez sollicité; qu'entre les choses que vous avez faites, j'en ai trouvé deux à l'égard de qui il n'y a point de tems, quoique ni l'une ni l'autre ne vous soit coéternelle. L'une est cette creature si excellente, dont le bonheur est à tel point, qu'encore que par sa nature elle soit sujette au changement, il ne lui en arrive aucun, parce qu'elle jouit de votre éternité & de votre immutabilité, par une contemplation perpetuelle, qui ne souffre ni interruption ni défaillance. L'autre est cette matiere destinée de toute éternité, car dès-là, qu'elle n'en avoit ni même recevoir aucune; elle n'éprouvoit aucun de ces

Deux sortes de choses, à l'égard desquelles il n'y a point de tems.

changemens qui font passer du mouvement au repos, & du repos au mouvement ; & ainsi il n'y a point non plus de tems à l'égard de cette matiere, d'abord informe, mais que vous n'avez pas laissée telles que vous l'aviez faite.

Ce que Dieu fit d'abord. Vous avez donc fait dans le commencement, avant qu'il y eût ni jours ni tems, ces deux choses dont je viens de parler, c'est à-dire, ces natures spirituelles, que l'Ecriture désigne par le nom de Ciel ; & cette matiere qu'elle appelle une terre in-

Gen. I. 2. forme & invisible, & un abîme sur lequel les tenebres étoient répandues, & à quoi elle ne donne ce nom-là, qu'en faveur de ceux qui ont besoin qu'on les conduise peu à peu, & comme par degrez à l'intelligence des choses. Car tous ne sont pas capables de concevoir cette matiere destituée de toute forme ; mais qui n'étoit pourtant pas un pur

Pourquoi il est fait mention de jours, quand l'Ecriture vient à parler des choses particulières qui ont été tirées de la matiere. neant, de laquelle vous deviez faire un Ciel, différent de ce Ciel du Ciel, dont il est parlé d'abord ; & une terre visible, & ornée de diverses sortes de formes ; & les eaux, telles que nous les voyons, & toutes les autres choses dont vous avez composé toute cette grande masse de l'Univers ; & fut la creation desquelles il est fait mention de jours, parce que ces divers mouvemens, & ces changemens de formes si reglez, à quoi elles sont sujettes, sont proprement ce qui fait le tems.

CHAPITRE XIII.

Que c'est parce qu'il n'y a point de tems, à l'égard du Ciel intellectuel, ni de la matiere informe, que l'Ecriture ne fait point de mention de jours quand elle parle de la creation de l'un & de l'autre.

16. **Q**Uand je considère donc ces paroles de votre Ecriture : „ Dans le commencement Dieu créa le Ciel & la Terre ; & cette Terre étoit informe & invisible, & les tenebres

„ étoient répandues sur la face de l'abîme, il me paroît que s'il n'est point fait mention de jours, lorsqu'il est parlé de la creation de ce Ciel & de cette terre ; c'est qu'il n'y a point de tems, ni à l'égard de ce Ciel du Ciel, ce Ciel vivant & intellectuel, qui au lieu que nous ne voyons les choses de pure intelligence qu'imparfaitement, & l'une après l'autre : d'une vûë trouble & confuse, sous des énigmes, & comme au travers d'un verre obscur ; les voit à découvert, & les embrasse toutes entieres, dans les splendeurs de la claire vision, qui n'est point sujette aux vicissitudes du tems, & où les choses ne se presentent point successivement, mais tout à la fois, ni à l'égard de cette matiere encore informe & invisible ; puisque qui dit tems, dit changement, & qu'il n'y a nul changement, où il n'y a nul mouvement, ni nul passage d'une forme à une autre. Or c'est ce Ciel du Ciel, cette matiere informe, que l'Ecriture exprime d'abord par les mots de Ciel & de Terre. Elle s'exprime sur celui de Terre, dès le second verset ; & quand elle dit, dans le sixième, que le firmament fut fait le second jour, & que Dieu lui donna le nom de Ciel, elle fait assez entendre quel est cet autre Ciel dont elle venoit de parler sans faire aucune mention de jours.

Je croi donc, & je le repete encore une fois, que la raison pour laquelle l'Ecriture ne fait point de mention de jours, lorsqu'elle dit que *dans le commencement Dieu créa le Ciel & la Terre* : c'est parce qu'il n'y a point de tems, ni à l'égard de ce Ciel du Ciel, qui a eu sa forme avant toute autre chose, ni à l'égard de cette Terre qui n'en avoit point, & qui n'étoit qu'une matiere invisible & informe.

CHAPITRE XIV.

Après avoir admiré la profondeur de l'Ecriture , & l'aveuglement des Manichéens , qui rejetoient les Livres de l'ancien Testament ; il commence d'entrer en matière contre ceux qui ne convenoient pas avec lui , sur le sens des premières paroles de la Genèse.

Les Manichéens.
Heb. 4.
12.

17. **L**A profondeur de vos saintes Ecritures épouvante, ô mon Dieu. Elles nous présentent une surface agreable , qui nous fixe & nous attire ; mais leur profondeur épouvante , encore une fois. Je ne puis l'envisager sans trembler & sans fremir : mais ce n'est que par le respect & l'amour que je leur porte. Je hai souverainement ceux qui les haïssent. ^a Que ne tuez-vous ces malheureux , ô mon Dieu , que ne les tuez-vous , de ce glaive à double tranchant , dont parle l'Ecriture , afin qu'ils cessent de la haïr ? Car je ne souhaite que vous les tuiez , qu'afin que mourant à eux mêmes , ils ne vivent plus que pour vous.

Il y en a d'autres , qui ne condamnent pas les Livres de Moïse , & qui au contraire font profession de les respecter ; mais qui ne laissent pas de me dire : „ Le sens que vous donnez à ces paro-
„ les de la Genèse n'est pas celui que le saint Es-
„ prit qui les a dictées à Moïse a voulu qu'on leur
„ donnât ; & leur véritable sens est celui que nous
„ leur donnons. Voici de quelle sorte je répons à
ces gens là. Soyez , s'il vous plaît , ô mon Dieu ,
le Juge de ce différent , puisque vous êtes leur
Dieu aussi bien que le mien.

CHAPITRE XV.

Qu'on ne scauroit s'empêcher de convenir de ce qu'il a dit, depuis le commencement du Livre douzième, sur l'éternité de Dieu ; & sur ce qui fait qu'il n'y a point de tems, ni à l'égard des natures spirituelles qui jouissent de lui, ni à l'égard de la matiere encore informe.

8. **T**raitez-vous de fausseté ce que la verité éternelle m'a dit, d'une voix forte, qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur, que ce qui fait que le Createur est véritablement éternel, c'est que sa substance est exempte de tous ces changemens qu'éprouvent les choses sujettes au tems, & que sa volonté n'est rien de différent de sa substance; & qu'ainsi il ne faut pas s'imaginer qu'il veuille tantôt une chose, & tantôt une autre; ni qu'il veuille aujourd'hui ce qu'il ne vouloit pas hier; ni même que ce soit par reprises, & comme par divers mouvemens de volonté, qu'il veuille ce qu'il veut; parce qu'une volonté de cette sorte seroit une volonté sujette au changement; & que ce qui peut changer n'est point éternel: or nôtre Dieu est éternel.

Oseriez-vous non plus traiter de fausseté, ce que la même verité m'a encore dit, d'une voix forte, qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur, que comme l'attente où nous sommes des choses à venir devient une vûe présente, lors qu'elles sont arrivées; cette vûe devient memoire lorsqu'elles sont passées: & que toute intelligence, dont l'action peut varier de la sorte, est sujette au changement; & que ce qui peut changer n'est point éternel? Or nôtre Dieu est éternel; & je n'ai qu'à joindre ensemble toutes ces veritez, qui sont autant de principes, pour voir que la production des creatures n'a point été l'effet d'une volonté nouvelle qui soit survenue à mon Dieu; & que les vûes & les connoissances de ce Dieu éter-

*Immuta-
bilité de
la nature
de Dieu.*

*Comment
Dieu veut
ce qu'il
veut.*

*a Liv. 12.
chap 28.
Belle idée
de ce qu'on
appelle l'a-
venir, le
présent, &
le passé.*

*Dieu ne
veut rien
qu'il n'ait
toujours
voulu.*

nel que j'adore sont toujours les mêmes, & n'ont rien de sujet au tems.

19. Q'avez-vous donc à dire, vous qui combattez le sens que je donne aux paroles de Moïse ? Y a-t-il quelque chose de faux dans ce que je viens de dire ? Non, disent-ils ; il n'y a rien que de vrai.

Et ce que j'ai dit plus haut, que tout ce qui existe, de quelque nature qu'il soit, c'est-à-dire, & ce qui a déjà quelque forme, & ce qui ne seroit encore qu'une matiere capable d'en recevoir, tient son être de celui qui étant l'être souverain, est aussi souverainement bon : n'est il pas également vrai ? Nous en convenons, répondent ils.

Vous ne disconvienerez pas non plus, qu'il n'y ait de certaines creatures, élevées par l'excellence de leur nature au-dessus de toutes les autres, & qu'un amour chaste tient si étroitement unies au Dieu veritable & veritablement éternel, qu'encore qu'elles ne lui soient point coéternelles, il n'y a point de tems à leur égard ; parce que ne s'écartant jamais de Dieu pour se porter à nulle autre chose, & jouissant d'un repos perpetuel & inalterable, dans la contemplation de cet Etre souverain, elles n'éprouvent aucune de ces vicissitudes qui font le tems. Car vous vous montrez, ô mon Dieu, à ces esprits si purs, parce qu'ils vous aiment autant que vous voulez être aimé ; & cette vûe les remplit de telle sorte, & leur tient si bien lieu de tout, qu'il ne leur arrive jamais de se détourner de vous, & qu'ils ne sont pas même capables du moindre retour vers eux-mêmes. Voilà quelle est la maison que vous habitez, ô mon Dieu ; & cette maison n'est ni de terre ni d'aucune autre matiere plus subtile, comme pourroit être la matiere étherée, c'est une maison toute spirituelle & qui participe à vôtre Eternité ; parce qu'elle subsiste éternellement, sans aucune sorte d'altération.

*Confession
nécessaire
pour voir
Dieu.*

* Joan.
14. 21.

*Par où les
substances
spirituelles*

ni de défaillance. Car c'est de cette maison qu'il est dit que vous l'avez établie pour subsister dans tous les siècles des siècles, & qu'elle ne s'écartera jamais de la loi que vous lui avez donnée. * Cependant elle ne vous est pas coéternelle ; puisque dès-là qu'elle a été faite, elle a eu son commencement.

20. Il est vrai que nous ne trouvons point de tems qui l'ait précédée , puisqu'il est écrit que *la Sagesse a été créée avant toutes choses* : ce qui ne se doit pas entendre de cette Sagesse dont vous êtes le Pere, qui vous est égale & coéternelle, par laquelle toutes choses ont été créées, & qui est ce principe par lequel il est dit que vous avez fait le Ciel & la Terre ; mais de la Sagesse créée, c'est-à-dire, de la nature intellectuelle, qui n'est lumière que par le bonheur qu'elle a de contempler votre divine lumière ; ce qui fait que toute creature qu'elle est, l'Ecriture ne laisse pas de lui donner le nom de Sagesse. Mais autant qu'il y a de difference, entre la lumière primitive qui éclaire ; & ce qui n'est lumière que parce qu'il en est éclairé ; autant y en a-t-il entre la Sagesse qui a créé toutes choses, & la Sagesse créée, & l'une n'est pas moins au-dessus de l'autre, que la justice qui justifie, est au-dessus de ce qui n'est justice, que pour en avoir été justifié.

Cependant quelque difference qu'il y ait entre cette justice primitive, & cette autre justice inférieure & dépendante, un de vos plus fidèles serviteurs n'a pas laissé de dire que nous sommes votre justice. * Car c'est ce qu'il a dit en propres termes dans ce passage d'une de ses Epîtres : „ Celui qui ne connoissoit point le péché, a été fait péché „ pour l'amour de nous ; afin que par lui nous „ devinssions la justice de Dieu.

Il y a donc une Sagesse créée, qui n'est autre chose

* C'est-à-dire, qui est la seule véritable justice.

peuvent
participer
à l'Eternité du
Createur.
Ps. 150. 6.

Eccl. i. 4.

Sagesse
créée, subs-
tances in-
tellectuel-
les.

Sagesse
increée,
Verbe de
Dieu.

Pourquoi
certaines
creatures
sont ap-
pelées sages-
se & lu-
mière.

En quel
sens l'E-
criture
dit que
nous som-
mes la
justice de
Dieu.

2. Cor. 5.
21.

*Ce que
c'est que
la Jeru-
salem ce-
leste.*

Gal. 4. 62.

le, comme j'ai déjà dit, que ces natures spirituelles & intellectuelles, qui composent vôtre ville sainte, la celeste Jerusalem; cette ville libre qui est nôtre mere; cette ville éternelle qui est dans le Ciel, où qui est elle-même le Ciel, c'est-à-dire, ce Ciel du Ciel que vous vous êtes réservé, & qui vous loué éternellement. Mais quoique nous ne trouvions point de tems qui ait précédé cette sagesse, puis qu'ayant été créée avant toutes choses, elle l'a été avant tous les tems, nous trouvons au-dessus d'elle l'éternité du Createur: puisque c'est lui qui l'a faite, & qu'elle n'a commencé d'être, que lors qu'il l'a tirée du neant. Il ne faut pas néanmoins concevoir ce commencement, comme un commencement de tems, puisque quand elle a été créée, il n'y avoit point encore de tems; mais comme un commencement d'existence.

*Différen-
ce, entre
le non
charge-
ment &
l'immuta-
bilité.*

21. Ces intelligences si pures ne sont donc point ce que vous êtes; quoiqu'elles ne soient que par vous, & ce sont des substances toutes différentes de la vôtre; & puisqu'encore qu'elles ayent été avant tous les tems, & qu'il n'y ait pas même de tems à leur égard, parce qu'ayant été élevées jusqu'à la contemplation de vôtre substance ineffable, & ne s'en détournant jamais, elles n'éprouvent aucune sorte de changement; elles en sont néanmoins capables par leur nature. Cette mutabilité feroit même qu'elles s'obscurcissent & se refroidissent; si l'amour parfait par lequel elles vous sont unies, ne les tenoit sans cesse exposées aux ardeurs vives & lumineuses que vous leur communiquez: & qui les rendant elles-mêmes ardentes & lumineuses, en font comme un midi perpétuel.

O quelle est la splendeur & l'éclat de cette maison celeste! C'est celle-là dont la beauté est:

* Comme les Manichéens, qui croyoient que les substances intellectuelles étoient des portions de celle de Dieu.

l'objet de mon amour. C'est vous, Palais admirable, où reside la gloire de mon Seigneur & de mon Dieu, qui vous a fait, & qui regne en vous, c'est vous, dis-je, que je desire : c'est vers vous que je soupire dans mon exil ; & je demande sans cesse à celui qui vous a fait, qu'il veuille bien aussi regner en moi ; puisque je suis son ouvrage aussi bien que vous. Il est vrai que je me suis égaré, comme une brebis qui s'écarte du troupeau : mais le divin Architecte qui vous a bâtie, est aussi le Pasteur à qui j'appartiens ; & j'espère qu'il me rapportera sur ses épaules dans cette demeure celeste.

ps. 35. 8.
Belle priere.

ps. 178.
179.

Luc. 15. 5.

22. Qu'avez-vous donc à dire, vous qui reconnoissez Moïse pour un insigne serviteur de Dieu, qui respectez ses livres comme des oracles du saint Esprit, & qui ne faites que combattre le sens que je donne à ses paroles ? Pouvez-vous nier qu'encore que cette maison celeste où Dieu habite ne lui soit pas coéternelle, elle ne soit éternelle selon que sa nature le comporte ? Et ne seroit-ce pas en vain que vous chercheriez dans ce Ciel du Ciel ces variations & ces changemens qui font le tems, puisqu'il n'y en a aucune ; & que dès là qu'il jouit du bonheur d'être inséparablement uni à Dieu, il est au-dessus de tout ce qui fait les révolutions des tems ? Nous en convenons, répondent-ils.

Que pouvez-vous donc trouver de faux dans tout ce que j'ai déclaré ici avec action de grâces, à la gloire de mon Dieu, à mesure que la voix de sa vérité, qui est le fonds inépuisable de ses louanges, se faisoit entendre aux oreilles de mon cœur ? Sera-ce que j'ai dit, en parlant de cette matière informe, que dès-là qu'elle n'avoit point de forme, on n'y pouvoit trouver aucune suite de choses, ni par conséquent aucune vicissitude ni aucun tems ; & qu'encore que cette

matiere fût ce qu'on peut imaginer de plus approchant du neant, elle étoit pourtant quelque chose ; & que par conséquent elle avoit été faite par celui dont tout ce qui existe , de quelque maniere que ce soit , tire son existence ? Nous ne le sçaurions nier , répondent-ils.

CHAPITRE XVI.

Avenglement de ceux qui ne veulent pas convenir de ce que la verité fait entendre à quiconque a les oreilles du cœur ouvertes. La Jerusalem celeste , seul objet de l'amour de saint Augustin.

23. **C** Ar ce que je dis ici en vôtre presence , ô mon Dieu, ne s'adresse qu'à ceux qui conviennent de ce que vôtre verité me dit interieurement. Pour ceux qui n'en conviennent pas , * je les laisserai aboyer & s'étourdir eux-mêmes tant qu'ils voudront ; & si je leur parle , ce ne sera que pour les exhorter à calmer leur agitation & leurs inquietudes ; & à se tenir en état, que vôtre parole puisse trouver quelque entrée dans leur cœur. Mais quand ils ne voudroient pas m'écouter , & qu'ils rejetteroient ce que je pourrois leur dire , parlez-moi toujours , ô mon Dieu ; & ne cessez point de faire entrer vôtre verité dans mon cœur : car il n'y a que vous qui le puissiez faire. Je laisserai ces malheureux où ils sont ; c'est-à-dire hors d'eux-mêmes , où ils ne font que soufler dans la poudre, & se la faire entrer dans les yeux.

Où il faut habiter pour vaquer à Dieu.
Rom. 8.
28.
Gall. 4.
26.

Pour moi, je me retirerai dans l'interieur de mon ame , pour vous chanter des Cantiques d'amour : pour y pousser de ces gemissemens ineffables, que vôtre divin Esprit forme en nous ; & pour soupirer, tant que durera mon exil, après la Jerusalem celeste ; cette sainte ville qui est ma patrie & ma mere ; & vers laquelle mon cœur se tient sans cesse élevé.

Ce que C'est vous qui êtes le Roi de cette bienheureu-

se société, qui l'éclairez, qui lui servez de pere, de *Dieu est à*
 tuteur, de mari ; qui êtes ses chastes & ses perpe- *ceux qui*
 tuelles delices ; sa joie solide & permanente ; *sont à lui.*
 son bien ineffable, en qui elle trouve toutes sortes
 de biens, parce que vous êtes le vrai bien, le sou-
 verain bien, l'unique bien. Je ne cesserai donc
 point de soupirer après elle ; jusqu'à ce que votre
 bonté infinie, ramassant tout ce que j'ai épars ça
 & là de moi-même, par une dissipation qui m'a
 mis en pieces, & qui m'a défiguré au point que *Ce que*
 je suis, rende à mon ame sa premiere beauté, & *Dieu fait*
 que me réunissant tout entier en vous, elle me *dans ceux*
 fasse entrer dans la paix dont jouit cette mere que *qu'il ra-*
 j'aime si tendrement, & à laquelle je tiens, parce *mene à*
 qu'il vous a plû de mettre en moi des prémices *lui.*
 de votre esprit ; ^a & que vous m'y établissiez
 pour jamais, ô mon Dieu, dont la seule miséricor-
 de fait toute mon esperance.

Quant à ceux qui ne contestent point la verité
 des choses que j'ai avancées ; & qui d'ailleurs res-
 pectent comme nous, & reçoivent pour Ecriture
 sainte, tout ce que Moïse a écrit ; qui en recon-
 noissent l'autorité, & qui conviennent que tout le
 monde doit s'y soumettre, mais qui ne demeu-
 rent pas d'accord du sens que je donne à ces pre-
 mieres paroles de la Genese ; je veux bien entrer
 en dispute avec eux, & voici ce que je leur dis, ô
 mon Dieu. Ne dédaignez pas d'en être le juge :
 car c'est à vous qu'il appartient de prononcer sur
 ce que je dirai ici en votre presence, & sur ce qu'ils
 tâchent de s'y opposer.

^a Voyez la fin du chap. 10. du 9. livre.

CHAPITRE XVII.

Plusieurs differentes manieres, d'entendre les mots de Ciel & de Terre, dans le premier verset de la Genese.

24. **I**ls disent donc qu'encore qu'il n'y ait rien
 que de vrai dans ce que je viens d'établir,

ce n'est pourtant pas ce que Moïse a eu en vûë, quand il a dit, parlant par l'inspiration du saint Esprit : que *dans le commencement Dieu créa le Ciel & la Terre* ; & que par le mot de Ciel, il n'a point voulu faire entendre ces natures spirituelles & intellectuelles, qui contemplent sans cesse vôtre visage ; ni par celui de terre , cette matiere informe dont j'ai parlé.

Quel sens faut-il donc donner à ces paroles ?

*Sens des
premieres
paroles de
la Genese,
selon quel-
ques-uns.*

Celui que nous leur donnons, répondent-ils ; & si vous voulez sçavoir ce que Moïse a voulu dire, le voici. , Par ces mots de Ciel & de Terre, il a voulu comprendre en gros la masse entiere de cet Univers que nous voyons, & la désigner d'abord par ce peu de paroles, se reservant à détailler & à separer en differens articles , qu'il distribuë en autant de jours, tout ce qu'il a plû au saint Esprit d'exprimer auparavant de cette sorte. Car le peuple pour qui ce saint Prophete écrivoit, étoit si grossier & si charnel, qu'il n'a jugé à propos de leur parler que de ce qu'il y a de visible dans les ouvrages de la toute-puissance de Dieu.

Voilà quelle est la pensée de ceux à qui j'ai affaire; quoique d'ailleurs ils conviennent, que par cette Terre confuse & invisible , & par cet abîme tenebreux, dont il est parlé incontinent après ; on peut fort bien entendre cette matiere informe dont toutes les choses que nous voyons furent tirées & formées dans le cours des six premiers jours, comme l'Ecriture le raporte dans la suite.

25. Mais quelqu'autre ne pourroit-il pas dire, avec tout autant de vrai-semblance, que les mots de Ciel & de Terre signifient cette même matiere informe & confuse dont je viens de parler ; & que c'est parce que ce monde visible en a été fait, avec toutes les especes de choses que nous y voyons, & que l'on comprend d'ordinaire sous les noms de Ciel & de Terre , que Moïse l'a d'abord exprimée par ces mots-là ;

Et un troisième ne pourroit-il pas dire aussi, qu'il est vrai, comme le prétendent ceux à qui j'ai affaire, que par les mots de ciel & de terre on peut fort bien entendre, dans le premier verset de la Genèse, les natures visibles & les invisibles, & qu'ils comprennent par conséquent, l'universalité des creatures que Dieu a faites par sa sagesse, principe & commencement de toutes choses: mais que ce que l'Ecriture veut faire entendre, par cette terre invisible & informe, & par cet abîme tenebreux, dont elle parle incontinent après, c'est la matiere des unes & des autres, que l'Ecriture a jugé à propos de désigner par ces mots-là, à cause de la mutabilité qui leur est commune à toutes; & aussi-bien à celles qui n'éprouvent point de changement actuel, & qui subsistent toujours dans le même état, parce qu'elles sont vôtre demeure éternelle; qu'à celles qui changent actuellement, comme le corps de l'homme & son ame même? Car comme les unes aussi bien que les autres, ont été faites de rien, & non pas de la substance même de Dieu, & qu'elles sont par conséquent quelque chose de tout différent de cette substance éternelle, immuable & inaltérable; elles sont toutes sujettes au changement. Et que si cette matiere commune des choses visibles & des invisibles, qui étoit d'abord sans aucune forme; mais capable d'en recevoir, & dont furent faits le ciel & la terre, c'est-à-dire, les unes & les autres de ces deux sortes de natures, qui ont leur forme presentement, si dis-je, cette matiere a été désignée par deux differens noms, c'est que celui de terre invisible & informe marque proprement & précisément la matiere corporelle, telle qu'elle étoit avant d'avoir reçu aucune forme; & celui d'abîme tenebreux la matiere spirituelle, dans l'état flotant où elle étoit avant qu'elle fût éclairée des rayons de vôtre sagesse; * & que le bonheur qu'elle a

*Etre immuable,**ne**point chan-**ger sont**choses dif-**ferentes.*

* Voyez la note sur le chap. 20. de ce même Livre.

d'y participer eût fixé sa mobilité & sa mutabilité naturelle ?

26. Enfin, un quatrième ne pourroit-il pas dire encore, que par ce Ciel & cette Terre, qu'il est dit que Dieu créa dans le commencement, il faut entendre, non les creatures visibles & les invisibles déjà formées, & dans la perfection de leur être ; mais seulement la matiere encore informe dont toutes choses doivent être tirées ; & que si elle a été désignée par les noms de Ciel & de Terre, c'est parce que les creatures spirituelles, qui sont désignées par celui de Ciel, & les creatures corporelles, qui le sont par celui de Terre, & qui toutes sont presentement rangées dans leur ordre, & revêtues des formes & des qualitez qui les distinguent les unes des autres, étoient déjà dans cette matiere, quoique d'une maniere confuse, qui ne permettoit pas de les distinguer ?

CHAPITRE XVIII.

Qu'on peut donner plusieurs sens differens aux paroles de l'Ecriture, pourvu qu'on ne lui fasse jamais rien dire que de vrai ; mais qu'on doit toujours tâcher de rencontrer le sens de l'Auteur.

2. Tim. 3. 14. **27.** | 'Ai considéré toutes ces diverses vûes, que l'on peut avoir sur ce sujet. Mais je me garde Les Saints deraï bien de contester sur cela ; sçachant que, ont plus comme dit vôtre Apôtre, les contestations ne de soin de sont bonnes qu'à renverser la tête de ceux qui nous conserver écoutent ; au lieu que vôtre loi édifie, lorsqu'on la charité, sçait en bien user, & qu'on la raporte à ce qui en que de fai- est la fin, c'est à-dire à la charité, qui part d'un re avoir est leur op- cœur pur, d'une bonne conscience & d'une foi nions. vive & sincere. Car nôtre divin Maître nous a a-
* 1. Tim. pris, quels sont les deux Commandemens à quoi
1. s. & 8. la Loi & les Prophetes se reduisent ; & pourvu que
Matt. 22. j'embrasse avec un vif sentiment de reconnoissance
& 40. & d'amour cette importante verité, & que je sois

fidelle à observer ces deux préceptes ; que m'importe , ô mon Dieu , lumiere secrette des yeux de mon cœur , que quelqu'autre croye que Moïse a entendu, autre chose que ce que je croi qu'il a entendu , par ces premieres paroles de la Genèse ; puisqu'il est certain qu'on peut les entendre en plusieurs differentes manieres, pourvû qu'il n'y ait rien que de vrai dans les divers sens que l'on leur donne ?

Tous tant que nous sommes, qui lisons ce qu'il a écrit, nous tâchons de penetrer ce qu'il a voulu dire ; & comme nous croyons fermement, qu'il n'a rien dit que de vrai , nous n'oserions donner à ses paroles aucun sens, ni manifestement faux, ni qui nous paroisse tel. Chacun ayant donc pour but, en étudiant l'Ecriture, de rencontrer le vrai sens de l'Auteur ; quel mal y auroit-il, quand on s'y méprendroit, & qu'on lui feroit dire une chose pour une autre ; pourvû que comme nous sçavons qu'il n'a rien dit que de vrai, on ne lui fit rien dire qui ne le fût ; & qu'on ne reconnût pour tel , à la faveur de vôtre lumiere, qui éclaire & conduit l'esprit de tous ceux qui pensent selon la verité.

CHAPITRE XIX.

Il reprend & réduit en propositions courtes & simples , tout ce qu'il a établi d'incontestable , depuis le commencement du Livre.

28. **C'**Est dire vrai, ô mon Dieu , que de dire, que vous avez fait le Ciel & la Terre ; & que vôtre Sagesse est le principe , par lequel vous avez fait tout ce qui existe.

C'est dire vrai , que de dire , que le Ciel & la Terre étant les deux principales parties dont ce monde visible est composé ; les mots de Ciel & de Terre, comprennent comme en abrégé toutes les diverses especes des creatures.

C'est dire vrai , que de dire , que dans tout ce

qui est sujet au changement , nous apercevons quelque chose d'informe ; qui est comme la base de la forme qu'il a, & qui le rend capable de passer d'une forme à une autre.

C'est dire vrai , que de dire , qu'il n'y a nulle vicissitude, ni par conséquent nulle sorte de tems, à l'égard de ce qui vous est si étroitement uni, qu'encore que par sa nature il soit sujet au changement , il ne change pourtant jamais.

C'est dire vrai , que de dire , que les regles du langage ordinaire des hommes permettent de donner à une chose , qui sert de matiere à une autre , le nom de cette autre chose qui en doit être tirée ; & qu'ainsi, quoique ce soit que cette matiere informe , dont le ciel & la terre ont été faits, l'Ecriture a pû lui donner les noms de ciel & de terre.

C'est dire vrai, que de dire , qu'entre toutes les choses qui ont déjà quelque forme , rien n'approche davantage de ce qui n'en a point encore, que ce que nous apellons la terre & l'abîme.

C'est dire vrai, que de dire , que vous êtes l'Auteur & le Createur , non seulement de ce qui a déjà sa forme , & qui est déjà ce qu'il doit être ; mais encore de tout ce qui ne feroit que capable de recevoir quelque forme , & qui n'en auroit point encore ; puisque c'est vous qui avez fait toutes choses.

Enfin, c'est dire vrai , que de dire , que tout ce qui a été tiré de quelque chose d'informe , étoit informe lui-même , avant qu'il eût reçu la forme qu'il a presentement.

CHAPITRE XX.

Que les diverses veritez, qu'il a proposées dans le chapitre precedent, font prendre divers partis entre les sens qu'on peut donner au premier verset de la Genese.

29. **E**Ntre toutes ces veritez, dont aucune ne peut être mise en doute, par ceux que vous avez rendus capables de voir ces sortes de choses des yeux de l'esprit, & qui croient fermement, que c'est l'esprit de verité qui a fait parler votre serviteur Moïse, chacun prend parti selon qu'il lui plaît.

L'un prétend, que par ces paroles, *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre*, il a voulu dire, que c'est par votre Verbe, qui vous est coéternel, que vous avez créé toute cette masse corporelle de l'univers, avec toutes les différentes espèces de choses que nous voions qu'il enferme.

Un autre prétend, que par ces mêmes paroles, *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre*, il a voulu dire que c'est par ce Verbe, qui vous est coéternel, que vous avez créé la matiere d'abord informe des substances spirituelles *, & des substances corporelles.

* par cette matiere informe des substances spirituelles, S. Augustin n'entend autre chose, que ces substances mêmes, dans l'état où elles seroient; si elles n'étoient point éclairées des raisons de la lumiere éternelle, & embrasées du feu de cet amour, qui les unissant à Dieu, fixe leur mutabilité naturelle, & leur donne cette dernière perfection qui est à leur égard, ce que la forme est à l'égard des substances corporelles. C'est ce qu'on voit clairement, par la maniere dont S. Aug. s'en explique en plusieurs endroits de ce même liv., comme au c. 10. ch. 11. nomb. 12. chap. 15. nomb. 21. chap. 17. nomb. 22. vers la fin. & chap. 24. nomb. 33. vers la fin. Mais où il fait le mieux voir quelle a été sa pensée sur ce sujet, c'est dans le chap. 10. du 13. Livre, où il dit précisément, que si l'Ecriture a parlé de ses substances spirituelles, comme si elles avoient été d'abord quelque chose d'informe, ce n'a été que pour faire entendre ce qu'elles sont par

Un autre prétend, que par ce ciel & cette terre, il n'a voulu faire entendre, que la matiere d'abord informe de la creature corporelle ; & que s'il l'a désignée par ces noms-là , c'est parce que tout l'Univers , qu'on exprime ordinairement par ces mêmes noms , & que nous voyons presentement en ordre , & distingué par les diverses especes de ce qu'il enferme, étoit dès-lors dans cette matiere, quoiqu'il n'y fût que d'une maniere confuse.

En fin un autre prétend, que par ces paroles, *Dans le commencement Dieu crea le ciel & la terre*, il n'a voulu faire entendre autre chose, sinon , que lorsque Dieu commença à faire quelque chose, il crea d'abord cette matiere informe qui contenoit déjà , quoique d'une matiere encore confuse, ce ciel & cette terre , qui en ont été tirez, & qui nous paroissent presentement revêtus de leurs formes ; & tout ce qui est enfermé dans leur enceinte.

elles-mêmes ; & ce qu'elles feroient si elles n'étoient point unies à Dieu , & éclairées de sa lumiere.

Ce qu'il dit de la matiere corporelle, ne doit pas faire penser non plus, qu'il ait crû qu'elle ait jamais été sans aucune forme ; quoiqu'il en ait parlé d'une maniere qui peut donner cette idée là. Mais il s'explique si clairement dans la suite, qu'il ne laisse pas le moindre doute sur ce sujet. C'est dans le ch. 29 de ce Livre ci ; & dans le 33. du 13. Livre. Dans l'un il declare nettement, qu'il n'y a point eu de priorité de tems, entre la matiere des corps & les corps-mêmes ; mais seulement une priorité de nature ou d'origine, comme celle qui se rencontre entre le chant & le son qui lui sert comme de matiere ; quoique pour faire entendre ce que c'est , on ne peut s'empêcher d'en parler ; comme si son existence avoit précédé celle des corps : & dans l'autre , qu'encore qu'autre chose soit de la matiere du ciel & de la terre, & autre chose, ce qui en fait la forme & la beauté, Dieu a fait l'un & l'autre tout à la fois , & que les formes dont la matiere a été revêtue, l'ont suivie de si près, qu'il n'y a pas eu la moindre distance entre l'un & l'autre.

CHAPITRE XXI.

Que les mêmes veritez, établies dans le chapitre 19. font aussi prendre divers partirs, sur l'intelligence du second verset de la Genèse.

30. **T**outes ces différentes vûs, où il n'y a rien que de vrai, partagent encore les esprits, sur l'intelligence de ces paroles qui viennent ensuite. *Or la terre étoit invisible & informe, & les tenebres étoient répandues sur l'abîme.*

Car l'un prétend que Moïse a voulu dire par là, que cette matiere corporelle, que Dieu créa dans le commencement, & dont les natures corporelles devoient être tirées, fut créée d'abord sans aucune forme, & sans avoir rien de distingué, d'éclairé ni de visible.

Un autre prétend, que ce qu'il a voulu dire par ces paroles, c'est que ce grand tout, que nous apellons le ciel & la terre, n'étoit d'abord qu'une matiere informe & tenebreuse, dont vous deviez faire ce ciel visible & corporel, & cette terre corporelle, avec toutes les choses que nos sens y aperçoivent.

Un autre prétend que ce tout, désigné par les mots de ciel & de terre, signifie la matiere d'abord informe & tenebreuse, dont vous deviez former, & les natures invisibles *, & les natures visibles; c'est à dire, & ce ciel intellectuel, qui est apellé ailleurs le ciel du ciel; & toutes les natures corporelles, qui comprennent même nôtre ciel visible, & qui toutes sont désignées par le mot de terre.

Un autre prétend, que par ce ciel & cette terre, dont il est parlé d'abord, il ne faut pas entendre la matiere informe, mais les substances spirituelles & corporelles; & que par ces paroles qui suivent, *Or la terre étoit invisible & informe, & l'a-*

* Voyez la note sur le chapitre precedent.

bime étoit couvert de tenebres, l'Ecriture a eu dessein de faire entendre, qu'avant que vous fussiez ni les unes ni les autres de ces creatures, qu'elle venoit d'exprimer par les noms de ciel & de terre, vous aviez déjà fait la matiere informe dont vous les formâtes depuis.

Enfin un autre prétend que ces paroles signifient, qu'avant que vous fissiez le ciel & la terre, c'est à dire toute cette masse corporelle, que l'on comprend d'ordinaire sous ces deux noms, avec toutes les espèces de choses que nous voyons, qu'elle enferme, vous aviez déjà fait une matiere informe; & que c'est de cette matiere que vous les avez tirées.

CHAPITRE XXII.

Que les objections qu'on pourroit faire, contre les deux dernieres opinions, qu'il a proposées dans le chapitre precedent, n'empêchent pas qu'elles ne se puissent soutenir. Qu'entre les ouvrages de Dieu, il y en a dont la creation n'est point marquée dans la Genese.

31. **P**Eut-être que pour combattre ces deux dernieres opinions, on dira que si par ce ciel & cette terre, qu'il est dit, dès l'entrée de la Genese, que Dieu créa dans le commencement, on ne doit pas entendre la matiere informe, il s'ensuivra, qu'il y avoit donc quelque substance que Dieu n'avoit point faite; & que c'est ce qui lui a servi de matiere, pour faire le ciel & la terre. Car ajoutera-t-on, à moins que dans ce commencement de la Genese, les mots de ciel & de terre, ou au moins le dernier des deux, ne s'entende de cette matiere informe, on ne trouvera point, que l'Ecriture ait dit nulle part que Dieu l'ait faite, au lieu que lorsqu'on reconnoît, qu'elle est cōprise dans ces premieres paroles de la Genese: *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre*; ce qui suit, que *la terre étoit quelque chose d'invisible & de confus*,

ne peut plus donner l'idée d'une chose qui fût sans que Dieu l'eût faite ; puisque quand ces dernières paroles se devoient entendre de cette même matière, toujours la création en auroit-elle déjà été marquée par les premières.

Mais ce seroit en vain, qu'on voudroit combattre par ce raisonnement, ces deux dernières opinions. Ceux qui tiennent l'une ou l'autre, se tire-roient sans peine de cette difficulté, & ils n'au-roient qu'à répondre, que bien loin de nier que Dieu ait fait cette matière, ils reconnoissent au contraire qu'il a tout fait : que même, le tout que composent ses ouvrages est quelque chose de tres-bon, & qu'encore que ce qui a déjà la *forme*, vaille mieux qu'une matière qui n'en a point encore, & qui n'est que capable d'en recevoir ; cette matière ne laisse pas d'être quelque chose de bon * Que si l'Ecriture n'a point dit, que Dieu ait créé cette *matière informe*, elle n'a point dit non plus, qu'il ait créé les *Cherubins* & les *Seraphins*, ny ces *Trônes*, ces *Dominationes*, ces *Principautés* & ces *Puissances*, dont l'Apôtre parle si précisément ; & qu'on ne laisse pas de reconnoître pour des ouvrages de Dieu, aussi bien que toutes les autres substances,

De plus, diront-ils encore, s'il est vrai que ces premières paroles de la Genèse, *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre*, comprennent tout ce qui existe ; que faut-il penser de ces *eaux*, sur lesquelles il est dit, bien-tôt après, que l'esprit de Dieu étoit *porté* ? Car si l'on prétend qu'elles sont comprises sous le nom de *terre*, on ne peut plus entendre la *matière informe* par ce mot-là ; puisque les eaux, bien loin d'être quelque chose d'informe, sont quelque chose de si beau. Et supposé même, que cela n'empêchât pas que l'on n'entendît encore la matière informe, par

* Tout ceci tend à sapper ces principes des Manichéens, qui ont été raportez dans l'avertissement.

cette terre, d'où vient que l'Ecriture, qui dit expressément que le firmament fut fait de cette matière, & que Dieu lui donna le nom de ciel, ne dit point que les eaux en furent faites ? Dira-t-on qu'elles sont encore quelque chose d'informe & d'invisible ; & ne les voyons nous pas couler, revêtues de tout ce que leur nature comporte qu'elles aient de forme & de beauté ?

Que si l'on prétend, que cette forme qu'elles ont présentement leur fut donnée, au moment que Dieu dit, *Que les eaux se ramassent toutes en un même lieu*, & que ce soit là leur avoir donnée, que de les avoir ramassées ; que faut il dire de celles qui sont au dessus du firmament ? Car elles n'auroient pas été si avantageusement placées, si c'étoit quelque chose d'informe. Cependant, non seulement l'Ecriture ne marque point par où Dieu leur a donné la forme, non plus que le l'être.

S'il y a donc des choses que la raison, non plus que la foi, ne permet pas de regarder que comme des ouvrages de Dieu, quoique la Genèse ne dise point qu'il les ait faites ; & s'il n'y a personne assez extravagant, pour prétendre que ces eaux, qui sont au-dessus du firmament, soient éternelles comme Dieu même, quoique ce même livre de la Genèse, où il en est parlé, ne marque point qu'elles aient été faites, ni quand elles l'ont été : pourquoi ne mettrons-nous pas au même rang cette matière informe, que l'Ecriture désigne par les mots de *terre invisible & confuse*, & d'*abîme ténébreux* ? Quoi, sous prétexte que Moïse ne dit point quand elle a été créée, faudra-t-il croire qu'elle est de toute éternité comme Dieu même ; & la voix de la vérité ne nous dit-elle pas, qu'elle a été tirée du néant ?

CHAPITRE XXIII.

Qu'autre chose est de chercher ce qu'il y a de vrai en soi, sur les sens qu'on peut donner aux paroles de l'Ecriture ; & autre chose de chercher, quelle a été la pensée & l'intention de l'auteur.

32. **A** Prés avoir vû & considéré attentivement toutes ces choses, autant que le comporte mon infirmité, que je confesse, ô mon Dieu, quoiqu'elle vous soit bien mieux connue, qu'à moi-même ; je trouve qu'il y a deux différentes manières, dont on peut être en contestation, sur ce qui nous est rapporté par ceux qui ont été de fideles interpretes de votre verité. L'une regarde le fond des choses, considérées en elles-mêmes, & par rapport à ce qu'on en peut penser sans blesser la verité ; l'autre regarde l'intention de l'auteur qui nous les rapporte, & le sens précis qu'il a voulu que nous donnassions à ses paroles. Car autre chose est de chercher ce qu'il y a de vrai en soi, dans les diverses vûes qu'on peut avoir sur la creation de l'Univers, & autre chose de chercher ce que Moïse, ce grand homme qui vous a si fidelement servi, a voulu nous faire entendre par ce qu'il nous en rapporte.

Loin de moi ceux qui voulant se mêler de raisonner sur la creation, avancent des faussetez visibles, qu'ils prennent néanmoins pour des connoissances certaines. * Et loin de moi pareillement, ceux qui donnent aux paroles de Moïse des sens manifestement faux. Mais que je sois pour jamais uni en vous, ô mon Dieu, à ceux qui se nourrissent de votre verité, dans la dilatacion de la charité : que je trouve ma joie en vous, aussi bien qu'eux ; que nous nous appliquions tous ensemble à l'étude de votre divine parole ; & qu'en cherchant ce qu'avoit en vûe ce serviteur fidele, qui en a été le dispensateur, nous trouvions ce qui

* Les
Mani-
cheens.

vous avez eu dessein de nous faire entendre par luy.

CHAPITRE XXIV.

On voit bien plus clairement, ce qu'il y a de vrai, dans les diverses vûes que l'on peut avoir, sur les paroles de l'Ecriture; qu'on ne voit quelle a été précisément la pensée de l'auteur.

33. **M**Ais entre tant de sens tous differens, qui se présentent quand on examine ces paroles, & qui tous sont conformes à la vérité; qui peut se tenir assez assuré d'avoir rencontré la pensée de Moïse, pour oser dire, *Voilà ce que Moïse a prétendu nous faire entendre*; & le dire avec la même confiance, avec laquelle il assure, que ce qu'il donne pour les sens de Moïse est vrai en soi; soit que ce soit ce que Moïse a voulu dire, ou quelque autre chose?

Moy, par exemple, qui ay fait dessein de vous offrir, dans cet ouvrage de mes Confessions, un sacrifice de loüanges, & qui conjure vôtre miséricorde, de me faire la grace de m'en acquiter; je dis hardiment, & sans craindre de me méprendre que c'est par vôtre *Parole*, immuable que vous avez fait toutes les natures, visibles & invisibles. Mais oserois-je dire, avec la même confiance, que Moïse n'a point eu d'autre vûe que celle-là, quand il a dit, *Dans le commencement Dieu crea le ciel & la terre*?

Je voy dans la lumière de vôtre vérité, la première de ces deux choses; & c'est ce qui fait que je ne crains point de la donner pour certaine, Mais comme je ne voy point dans l'esprit de Moïse, je ne scaurois dire que ce que je pense soit précisément ce qu'il a eu en vûe quand il a écrit la Genese. Car ne se peut-il pas faire, que par ce *Commencement* il ait entendu le commencement de vos operations? Ne se peut-il pas faire tout de

*Equité,
& bonne
foi de S.
Augustin.*

même, que par les mots de ciel & de terre, il ait voulu faire entendre, non les natures spirituelles & les corporelles, aiant déjà la perfection de leur être; mais ces mêmes natures encore informes, & comme dans leur première ébauche? Je voi fort bien qu'il a pû sans s'éloigner de la vérité, avoir en vûë l'une & l'autre de ces deux choses: je ne voi pas, avec la même clarté, à laquelle des deux il a pensé, quand il a écrit ces paroles; quoique je ne doute en aucune manière, que ce que ce grand homme a eu dans l'esprit, quand il les a écrites, ne soit vrai, & qu'il ne l'ait même énoncé comme il le falloit énoncer; soit que ce soit quelque chose de ce que j'ai rapporté plus haut; ou quelque chose de tout différent.

CHAPITRE XXV.

Temerité de ceux qui prétendent, que le sens qu'ils donnent aux paroles de l'Ecriture est le vrai sens de l'auteur, plutôt que celui que d'autres leur donnent. Que la vérité, de quelque part qu'elle vienne, est le bien commun de tout le monde. Où l'on voit si les choses sont vraies. Quel mal c'est, d'avoir plus de soin de faire valoir ses sentimens, que de conserver la paix & la charité.

34. **Q**U'on ne me vienne donc plus dire, Ce que Moïse a voulu faire entendre, c'est ce que je dis, & non pas ce que vous dites.

Si on s'en tenoit à me demander, Comment savez vous que le sens que vous donnez à ses paroles est celui qu'il a voulu qu'on leur donnât; cela ne me devoit faire aucune peine; & je répondrois à cette question, ce que j'y ai répondu plus haut; ou quelque chose même de plus étendu; si ce que j'ai dit ne suffisoit pas; pour satisfaire celui qui me l'auroit faite *. Mais pour ceux qui

* Le chap. 25. ne commençoit auparavant que dans cet endroit. Mais il est visible qu'il doit commencer plus haut.

me viennent dire. Ce que Moïse a voulu faire entendre, c'est ce que je dis, & non pas ce que vous dites, quoi qu'ils conviennent que ce que je dis est vrai, aussi-bien que ce qu'ils disent; j'ai besoin, pour les supporter avec patience, que vous fassiez pleuvoir de la douceur dans mon cœur, & c'est ce que je vous demande, ô mon Dieu, qui êtes la vie de ceux qui sont humbles & pauvres d'esprit; & qui éteignez tout esprit de contention en ceux qui se tiennent dans votre sein. Car ce qui fait qu'ils me parlent de la sorte, ce n'est pas qu'ils ayent le don de pénétrer les cœurs, & qu'ils voient ce qu'ils disent dans celui de Moïse; c'est qu'ils sont orgueilleux, & qu'encore qu'ils ne sachent point quelle a été sa pensée, ils aiment le sentiment qu'ils ont sur cela, non parce qu'il est vrai, mais parce que c'est le leur. Autrement, ils aimeroient tout autant celui des autres, puisqu'il est également vrai. C'est ainsi que j'aime ce qu'ils sent, quand c'est quelque chose de vrai: car ce n'est que par là que je l'aime, & non pas à cause qu'il vient d'eux; aussi n'en vient-il pas, dès-là qu'il est vrai.

Ce qui fait que chacun est attaché au sens qu'il donne aux paroles de l'Ecriture.

Verité, bien commune. Que s'ils n'aiment ce qu'ils disent, que parce qu'il est vrai, il est à moi tout comme à eux; puisque tout ce qui est vrai est la bien commune de tous ceux qui aiment la vérité. Mais dès-qu'ils prennent le parti de soutenir, que ce que Moïse a eu en vûe n'est pas ce que je dis, & que c'est ce qu'ils disent; cela me déplaît & me contriste. Car quand il seroit vrai, que c'est en effet ce que Moïse a pensé, c'est temerairement qu'ils l'assurent, & non pas avec connoissance; & leur confiance sur ce sujet vient d'orgueil, & non pas de lumière.

Nous avons grand sujet d'aprehender sur cela la severité de vos jugemens. Car votre vérité n'est ni à moi, ni à celui-ci, ni à celui-là, mais à nous tous; puisque la voix par laquelle vous

nous appelez à la participation de ce thresor s'adresse à tout le monde ; & vous nous menacez de nous en priver , si nous prétendons de l'avoir en propre, comme s'il n'appartenoit qu'à nous. Ainsi, quiconque veut faire son pécule particulier, de ce que vous offrez également à tout le monde, & qui appartient aux autres comme à lui ; est exclus de ce bien commun, & renvoyé à ce qu'il peut trouver dans son propre fonds, c'est à-dire, à l'erreur & au mensonge. Car tout ce que l'homme peut dire & penser n'est que mensonge, quand il ne le tire que de son fonds.

Combien il est dangereux de vouloir faire son bien particulier des vertez que l'on connoît.

44.

5. Mon Dieu, qui êtes le souverain Juge, & la Verité par essence daignez écouter ce que je répons à mes contradicteurs ; puisque c'est devant vous que je parle, & devant ceux que vous m'avez donnés pour freres, & qui usent de la loi comme il en faut user ; c'est à-dire, qui s'en servent, comme d'un moyen pour arriver à la charité qui en est la fin. Entendez donc, s'il vous plaît, ce que je dirai à ceux qui me contredisent. Car je ne veux leur parler que dans un esprit de paix, & comme on se parle entre freres. Voici donc ce que je leur dis.

Quand nous voyons, & vous & moi, que ce que vous dites est vrai, & que ce que je dis l'est aussi, où est ce que nous le voions ? Ce n'est ni en vous, ni en moi, mais dans cette vérité immuable, qui est infiniment élevée au-dessus de nos esprits. S'il n'y a donc point de contestation entre nous, sur ce que nous voions dans la lumière de notre Seigneur & notre Dieu, pourquoi contestons-nous sur ce qu'un tel homme peut avoir pensé ; puisque nous ne sçaurions penetrer dans son esprit, pour y voir quelle a été sa pensée, comme nous voions les choses dans la vérité éternelle & immuable ? Car quand Moÿse seroit là lui-même, & qu'il nous diroit, *Voilà quelle a été ma pen-*

sée, nous ne pourrions qu'ajouter foi à ce qu'il nous en diroit; & nous ne verrions pas pour cela, si ce seroit en effet ce qu'il a pensé *. Qu'il ne nous arrive donc pas de nous élever avec orgueil les uns contre les autres, en voulant préférer nos sentimens à ceux des autres.

Ayons soin d'aimer le Seigneur nôtre Dieu, de tout nôtre cœur, de toute nôtre ame, & de tout nôtre esprit, & nôtre prochain comme nous mêmes; puisque nous sçavons que tout ce que Moïse peut avoir eu en vûe, dans ce qu'il a écrit, n'a eu pour but que la charité, à quoi ces deux commandemens nous portent. C'est Dieu même qui nous apprend, quelle a été sur cela l'intention de son ministre; & ce seroit dementir Dieu, que de lui en attribuer un autre. Voyez donc quelle folie ce seroit, que de vouloir assurer temerairement, lequel de tous ces sens differens, que l'on peut donner aux paroles de Moïse, est celui qu'il a voulu qu'on leur donnât; & de blesser, par des conceptions pernicieuses, cette charité que celui dont nous voulons interpreter les paroles a eue pour fin, dans tout ce qu'il a écrit.

* Cela ne veut pas dire qu'on en doutât. mais seulement qu'on le croiroit sans le voir, Car il y a difference entre croire & voir.

CHAPITRE XXVI.

Lequel est le plus à désirer, ou d'écrire d'une manière qui présente si clairement un certain sens, qu'elle exclue tous les autres, ou d'une autre moins précise pour un sens particulier, mais où toutes les vûes que la vérité peut souffrir que l'on ait sur le sujet dont il s'agit, sont renfermées.

36. **L**E commandement que vous me faites d'aimer mon prochain comme moi-même, ô mon Dieu, qui me relevez quand je me tiens dans l'humilité, & qui me délassiez de tous mes travaux; qui daignez entendre tout ce que je déclare ici en

*Charité,
fin de
tout.*

vôtre presence, & qui me pardonnez mes pechez, ne me permet pas de croire, que cet excellent homme, qui vous a si fidelement servi, ait été traité de vous moins favorablement, que j'aurois désiré de l'être, si j'avois été de son tems, & que vous m'eussiez choisi, au lieu de lui, pour Ministre & pour dispensateur de ces saintes Ecritures, dont tous les peuples de la terre devoient tirer un si grand fruit dans la suite des tems; & que vous deviez porter à ce comble d'autorité, qui les élève si fort au-dessus de tous les Livres qui ne sont que l'ouvrage de l'esprit d'orgueil ou de mensonge.

Or si j'avois été à la place de Moÿse, & que vous m'eussiez chargé d'écrire la Genese, comme il auroit pu se faire si vous l'aviez voulu, ô mon Dieu; puisque nous sortons tous de la même masse, & que l'homme n'est rien, qu'autant qu'il vous plaît de vous souvenir de lui*; j'aurois désiré que vous m'eussiez fait la grace de m'exprimer de telle sorte, & de compasser si-bien mes paroles, que ceux qui ne sont pas encore capables de concevoir comment vous créez les choses, ne rebutaient pas ce que j'aurois écrit, & ne le regardassent pas comme étant au-dessus de leur portée; & que quelque vûé, conforme à la vérité, que ceux qui sont capables de concevoir la creation pussent avoir sur ce que j'aurois écrit, ils la trouvassent dans la maniere courte & simple dont je me serois exprimé: en sorte que tout ce qu'on pourroit voir sur cela, dans la lumiere de la vérité, se rencontrât dans mes paroles.

*Ce n'est
qu'autant
qu'il plaît
à Dieu,
que l'un
est plus
propre que
l'autre
aux des-
seins de
sa sagesse*
* Pl. 8. 3.

CHAPITRE XXVII.

De combien les paroles de l'Ecriture sont plus excellentes, & plus riches, que tous ce qu'elles donnent sujet de dire en les expliquant. Fausses vues qu'on peut avoir sur l'intelligence des premieres paroles de la Genese.

*Ce que
sont les
paroles de
l'Ecriture
au-dessus
de tous les
discours
qu'elles
donnent
lien de
faire à
ceux qui
les ven-
lent expli-
quer,*

37. **Q**uelques peu de place que tienne une source, d'où il coule un grand nombre de ruisseaux, qui parcourent une grande étendue de pays; elle est plus riche & plus abondante, dans ce peu d'espace qu'elle occupe, que tous les ruisseaux qui en dérivent, & qui s'étendent si loin. Il en est de même des paroles de votre Ecriture. Ce sont des sources, qui ne tiennent pas beaucoup de place; mais d'où il sort une grande abondance de veritez, dont tous ceux qui viennent puiser dans ces sources s'enrichissent. Chacun en tire quelque-une: l'un celle-ci, & l'autre celle-là, selon qu'on est capable d'entendre ces sortes de choses. On n'arrive à ce que l'on en tire, que par une longue suite de discours, qui sont comme les ruisseaux qui sortent de la source: mais quelque étendue qu'ils aient, la source, toute petite qu'elle paroît, est toujours plus riche & plus féconde que tous ces ruisseaux.

*Comment
la plupart
se repre-
sentent
Dieu
creant le
monde.*

Il y en a, qui quand ils lisent ces premieres paroles de la Genese, se representent Dieu comme un homme, ou comme une certaine grande masse, d'une puissance infinie, qui par une volonté survenue tout d'un coup, a produit hors d'elle-même, & à quelque distance d'elle-même, ceux deux grands corps que nous apellons le ciel & la terre, dont l'un est au dessus de l'autre; & dont l'enceinte enferme toutes les autres choses. Tout de même quand ils disent ce qui est rapporté dans la suite, que Dieu dit, *Qu'une telle chose soit faite, & que sur le champ, cette chose fut faite, ils se representent*

un discours composé de paroles qui ont eu leur commencement & leur fin, dont le son a duré un certain tems, & s'est écoulé avec le tems; & qui n'ont pas plutôt été prononcées, que ce que Dieu commandoit qui fût a commencé d'être; ils raisonnent à peu près ainsi sur tout le reste, dominez par les impressions que les choses sensibles ont faites en eux.

Ceux-là sont, dans la vie de la foy, comme des poussins qui ne sont encore que d'éclore; & l'Ecriture, comme une bonne mère, les tient sous ses ailes, c'est-à-dire, qu'elle se rabaisse jusqu'à la portée de leur foiblesse, par ses expressions, les plus basses & les plus communes dont elle pouvoit user. Cependant, leur foi s'édifie au moins, par ^{Ce que les} cette créance salutaire, que ces paroles leur im- ^{simples}priment fortement, que c'est Dieu qui a fait tou- ^{apprennent}tes ces especes de choses, dont la variété admira- ^{au moins}ble & presque infinie frappe nos sens de toutes ^{par ces}parts. Que si quelqu'un de ceux-là, par un or- ^{premieres}guil qui est un effet de sa foiblesse, vient à ané- ^{paroles de}priser la bassesse aparente de ces paroles; dès-là ^{la Genese}il se tire de dessous les ailes de cette mere, & tom- ^{Ce qui}be du nid en bas. Ayez en pitié, Seigneur, ne per- ^{arrive à}mettez pas que ce poussin, qui n'a point encore ^{ceux qui}d'ailes pour se soutenir, soit foulé aux pieds par ^{jugent de}les passans. Envoyez quelqu'un de vos saints An- ^{l'Ecritu-}ges, qui le remette dans le nid; afin qu'il vive, ^{re par la}& qu'il s'y tienne, jusqu'à ce que les ailes lui ^{bassesse}soient venues, & qu'il soit en état de voler. ^{aparente}
^{de la les-}
^{tre.}

CHAPITRE XXVIII.

De combien de sens, tous differens, & tous conformes à la verité, les premieres paroles de la Genese sont susceptibles.

38. **I**L y en a d'autres, pour qui ces paroles de l'Ecriture ne sont plus un nid, mais un verger tout couvert d'arbres fruitiers; & ceux-là volent

de branche en branche, transportez de joye ; & font retentir leur ramage, à mesure qu'ils découvrent les fruits qui sont cachez sous les feüilles, qu'ils les cueillent & s'en nourrissent délicieusement.

Ce que les premières paroles de la Genese cachent sous l'écorce de la lettre. Il ne survient en Dieu aucune volonté nouvelle. Car quand ils lisent ces paroles du commencement de la Genese, ils comprennent, ô mon Dieu, qu'encore que vôtre éternité stable & permanente soit au-dessus de tous les tems, & que toutes les creatures y soient sujettes, elles sont pourtant son ouvrage.

Que vôtre volonté n'étant autre chose que vous-même, elle est incapable de changement ; & que c'est par cette volonté éternelle & immuable, & non pas par une volonté nouvelle, qui vous soit survenue tout d'un coup, que vous avez fait toutes choses.

C'est devant que Dieu a tiré la matiere dont le monde a été fait. Que bien loin que ce soit de vôtre propre substance, que vous aiez fait les creatures ^a ; & que leur creation ait rien d'aprochant de cette generation ineffable, par laquelle vous engendrez vôtre Sagesse éternelle, qui est tout à la fois, & vôtre image, & le modele de toutes choses ; c'est de rien que vous avez fait la matiere dont toutes les creatures devoient être tirées ; & qui étant d'abord destituée de toute forme & de toute beauté, étoit bien éloignée d'avoir rien qui vous ressemblât ; mais dont cette Sagesse, qui est vôtre parfaite image, devoit tirer tout ce qui existe ; donnant à chaque chose la forme que les loix de l'ordre que vous avez établi ont assignée à chacune, & par où elles ont toutes quelque raport avec vous, parce qu'elles sont toutes bonnes de leur nature ^b. Qu'entre celles-là, les unes sont plus proche de vous,

^a Contre les Manichéens, qui croyoient que certaines parties de l'univers étoient de la substance même de Dieu.

^b Contre les Manichéens, qui croyoient que de certaines choses étoient mauvaises de leur nature.

& que c'est ce qui fait qu'elles subsistent toujours dans le même état, par le bonheur qu'elles ont de vous être unies. Que les autres, qui en sont éloignées d'une distance plus ou moins grande, selon le plus ou le moins de bonté & de perfection qui se trouve dans leur nature, étant sujettes aux vicissitudes des tems & des lieux, sont ou éprouvent ces changemens si reglez, qui composent l'ordre & l'harmonie de l'univers.

Par où
les crea-
tures sont
plus ou
moins é-
loignées
de Dieu.

Voilà ce que voyent ceux dont l'intelligence est éclairée des rayons de vôtre vérité, selon qu'elle le peut être en cette vie : car c'est dans la lumière de vôtre vérité qu'ils le voyent ; & cette vûë leur donne une joye qu'on ne sçauoir exprimer.

Diverses
vérités
qui se
trouvent
enfermées
dans les

79. Entre ceux-là, les uns faisant attention à ce qui est dit à l'entrée de la Genèse, que *Dans le commencement Dieu crea le ciel & la terre*, aperçoivent, dans ces paroles, cette Sagesse éternelle, commencement ou principe de toutes choses, qui daigne nous parler & nous instruire.

premières
paroles de
la Genèse.

D'autres, faisant attention à ces mêmes paroles, entendent, par ce commencement, celui de l'existence des choses ; & prennent ce que dit l'Ecriture, que *Dans le commencement Dieu crea le ciel & la terre* comme s'il y avoit, *Avant toutes choses, Dieu crea le Ciel & la terre.*

Entre ceux même qui par ce commencement, ou ce principe, dans lequel, ou par lequel il est dit, que vous avez fait le ciel & la terre, entendent vôtre Sagesse éternelle ; quelque uns croient que les mots de *ciel* & de *terre*, ne signifient en cet endroit que la matiere encore informe dont le ciel & la terre furent tirez depuis.

D'autres croient, qu'ils signifient le ciel & la terre, ayant déjà la forme qu'ils ont présentement ; & d'autres encore, que celui de *ciel* signifie les natures spirituelles, ayant déjà leur forme & leur perfection ; & celui de *terre*, la matiere encore informe des natures corporelles.

Ceux mêmes qui entendent , par les mots de ciel & de terre la maniere encore informe dont le ciel & la terre devoient être tirez ne l'entendent pas tous de la même maniere; & les uns croient, que par l'un, l'Ecriture a voulu faire entendre la matiere dont les natures spirituelles doivent être tirées , * & par l'autre celle dont les natures corporelles le doivent être. Les autres , au contraire, croient qu'elle n'a voulu faire entendre que la matiere d'où devoit être tiré cet univers corporel, qui enferme presentement toutes ces différentes especes de choses que nous voions.

Enfin, entre ceux qui croient que ces mots de ciel & de terre , signifient les diverses especes de creatures, déjà formées, & distinguées les unes des autres , il y en a de differens avis ; & les uns croient , qu'on doit les entendre des natures invisibles , aussi bien que de celles qui frappent les sens; & les autres au contraire , qu'on ne doit les entendre que de celles-ci, c'est-à-dire , de ce ciel lumineux que nous voions aux-dessus de nous ; & de cette terre , tenebreuse par sa nature , sur laquelle nous marchons, & de tout ce qu'enferme la masse qui est composée de l'un & de l'autre.

* Voyez la note sur le chap. 20.

CHAPITRE XXIX.

Quatre sortes de priorités quil est important de bien entendre.

40. **Q**UANT à ceux qui croient que ces paroles: *Dans le commencement Dieu crea le ciel & la terre*, se doivent prendre comme s'il y avoit, *Avant toutes choses, Dieu crea le ciel & la terre*, ils n'ont point à choisir , sur l'intelligence des mots de ciel & de terre ; & il faut necessairement qu'ils entendent par ces mots la matiere encore informe du ciel & de la terre; c'est-à-dire, de toutes les especes de creatures , & par consequent des

spirituelles aussi bien que des corporelles; puisque s'ils vouloient les entendre de ces creatures déjà formées, on leur diroit. Si c'est-là ce que Dieu a fait avant toutes choses, qu'est-ce donc qu'il a fait depuis? Car ces mots de ciel & de terre, ainsi entendus, comprennent tout; & quand on leur demandera comment l'Ecriture a pû dire que cela s'est fait avant toutes choses s'il ne s'est rien fait depuis? ils ne sçauroient que répondre.

Que s'ils entendent, par ce ciel & cette terre, la matiere, d'abord informe, & formée ensuite, de l'une & de l'autre sorte de creatures *, il n'y aura rien que de raisonnable dans leur pensée; pourvû qu'ils s'entendent bien eux-mêmes, & qu'ils comprennent ce que c'est que priorité d'éternité, comme celle dont Dieu précède toutes choses; priorité de tems, comme celle dont la fleur précède le fruit; priorité de preference & de valeur, comme celle dont le fruit précède la fleur; & priorité de nature ou d'origine, comme celle dont le son précède le chant à quoi il sert de matiere.

De ces quatre sortes de prioritez, la seconde & la troisième se comprennent aisément: mais la première & la dernière sont très difficiles à bien comprendre. Car il n'y a rien de plus difficile, ô mon Dieu, que de comprendre votre éternité, qui demeurant toujours la même, fait tous les divers changemens des choses, & les précède toutes par conséquent; & il est rare de trouver des esprits assez élevez pour atteindre jusques-là. Il ne s'en trouve pas beaucoup non plus, qui aient les yeux de l'esprit assez fins, pour voir sans peine ce que c'est que cette priorité de nature & d'origine, dont le son précède le chant. Pour cela il n'y a qu'à prendre garde, que le chant n'est proprement que la forme du son; & qu'au lieu que l'existence d'une chose n'en suppose pas nécessairement la forme, la

*Quatre
sortes de
prioritez*

* Voyez la note sur le chapitre 20.

forme en suppose nécessairement l'existence.

Cet exemple fait entendre parfaitement , de quelle maniere la matiere precede les choses que Dieu en a faites. Elle ne les precede donc pas , comme si elle étoit l'argent qui les a faites; puisque Dieu l'a faite elle-même, lorsqu'il en a fait quelque chose. Elle ne les precede pas non plus d'une *priorité de tems*; & cela se voit clairement par le même exemple : puisque cette sorte de priorité ne se trouve point entre le son & le chant , & qu'on ne peut pas dire, que pour avoir un chant , nous rendions d'abord des sons informes ; & qu'ensuite nous leur donnions la forme de chant, à peu près comme un ouvrier, qui voulant faire un coffre ou un vase, fait d'abord provision de bois ou d'argent, sur quoi il travaille ensuite , pour en faire ce qu'il prétend. Ces sortes de matieres precedent d'une *priorité de tems* les choses qui en sont faites: mais il n'en est pas ainsi du son qui sert de matiere au chant. Car le son ne s'entend que dans le moment que l'on chante ; & il n'est pas possible qu'il soit d'abord , comme quelque chose d'informe ; & que ce ne soit qu'ensuite, qu'on lui donne la forme de *chant* ; puisque tout son , de quelque nature qu'il soit , n'a pas plutôt commencé de se faire entendre, que ce qu'on en a entendu est passé, sans qu'il en reste rien qu'on puisse repandre , comme une matiere sur quoi l'on voudroit travailler. Le son est donc inseparablement enfermé dans le chant à quoi il sert de matiere ; & le chant n'est autre chose que ce son même revêtu de sa forme. Ainsi, on voit que si le *son* precede le *chant* , ce n'est, comme j'ay déjà dit, que parce qu'il est la matiere dont le *chant* est la forme, & que la matiere precede la forme. Il ne ls precede donc point comme une cause, qui auroit la vertu de le produire; puisqu'il n'en est point l'ouvrier , & qu'il n'est que comme la matiere, sur laquelle travaillent des or-

ganes du corps de celui qui chante. Il ne le précède point non plus d'une *priorité de tems*, puisque l'un & l'autre se forment tout à la fois ; ny d'une *priorité de perference & de valeur*, puisque le son est même quelque chose de moins que le chant : le chant n'étant pas seulement un son, mais un son orné & revêtu d'une forme agreable. Comment le précède-t-il donc ? d'une *priorité de nature & d'origine* ; puisque ce n'est pas un chant qu'il faut former pour avoir un son, & qu'il faut au contraire former un son pour avoir un chant.

Voilà l'exemple le plus propre, pour faire comprendre à ceux qui en seront capables, comment il faut entendre, que cette matiere des choses, à laquelle l'Ecriture donne le nom de ciel & de terre, parce que le ciel & la terre en ont été faits, a été créée d'abord ou avant toutes choses.^a Car on ne peut pas dire qu'elle ait précédé d'une priorité de tems, les choses qui en ont été faites, puisqu'il n'y a point de tems à l'égard d'une matiere informe, que ce qui fait le tems n'étant que le passage d'une forme à une autre, ^b il est clair que dès que l'on conçoit quelque idée de tems, on aperçoit les choses déjà formées, ^c aussi-bien que la matiere.

Cependant, quoiqu'elle ne précède point les choses, ni d'une *priorité de tems*, ni d'une *priorité de valeur*, puisqu'elle est au plus bas rang des êtres, & que ce qui n'a nulle forme vaut toujours moins

^a Cet endroit explique tous ceux de ces derniers Livres, où S. Augustin parle de la matiere des corps, comme si elle avoit été d'abord sans aucune forme.

^b Il entend ici, par le mot de *forme*, toute façon d'être des corps ; puisqu'il est clair, que quand il n'y auroit point dans la nature de ce qu'on appelle communement *changement d'informe*. il ne laisseroit pas d'y avoir des tems, pourvu qu'il y eût du mouvement, & que le mouvement n'est qu'une façon d'être des corps.

^c puisque qui dit *tems*, dit mouvement de quelque corps & que tout corps a nécessairement quelque figure, & par conséquent quelque forme : car la matiere informe n'a point de figure, comme il a dit à la fin du c. 3. du même l.

que ce qui en déjà quelqu'une ; on ne sçauroit s'empêcher d'en parler , comme si elle les précédoit d'une priorité de rems ; & on ne pourroit pas se faire entendre autrement. Mais enfin l'éternité du Créateur la précède elle-même ; puisque c'est lui qui l'a tirée du neant, pour faire quelque chose de ce qu'il avoit fait de rien.

CHAPITRE XVI.

Qu'encore que ceux qui s'apliquent à bien entendre l'Ecriture soient partagez sur les sens qu'ils lui donnent , la charité & l'amour de la verité les doit unir. Quel est le sens que l'on doit croire avoir été celui de l'auteur,

41. **M**Ais , comme j'ai déjà dit , quoique nous soions partagez, par les divers partis que nous prenons , sur tout ce grand nombre de divers sens, qu'on peut donner aux paroles de Moïse ; il faut, que comme il n'y en a aucun qui ne soit vrai , la verité même entretienne la paix & l'union entre nous. Ayez donc pitié de nous , Seigneur , & faites nous la grace d'user de vôtre loi comme il en faut user ; c'est-à-dire , de nous en servir pour nous établir dans la charité, qui en est la fin.

Si on me demandoit donc , lequel de tous ces sens est celui que Moïse a eu dans l'esprit ; je ne serois pas sincere : & ces Livres de mes Confessions ne meriteroient pas le nom que je leur donne , si je ne vous confessois de bonne foi , ô mon Dieu , que je n'en sçai rien ; quoique je sçache que dans toutes ces différentes vûes, il n'y a rien de contraire à la verité. Car je ne parle point ici de celles que des esprits dominez par les impressions des sens peuvent avoir sur ces premières paroles de la Genèse , & dont j'ai rapporté quelques exemples *.

* Au ch.
18.

Cependant si ceux même qui tombent dans ces sortes d'imaginations, sont du nombre de ces petis

*Les Saints
mettent
la charité
& l'union
des cœurs
au dessus
de tout,
1. Tim. 1.
8.*

*Sincerité
& bonne
foi de S.
Augustin*

dont on peut bien esperer, ils ne sont point choquez de ces paroles de vôtre Ecriture, qui dit toujours beaucoup de choses en peu de mots ; & qui exprime les plus élevées, par des façons de parler très simples & très-communes. Pour nous, qui n'avons sur cela que des vûës conformes a la verité-même, & non pas dequoi contenter nôtre vanité, que nous nous aimions les uns les autres, & que nous vous aimions tous à l'envi les uns des autres, ô mon Dieu, verité éternelle ; puisque vous êtes nôtre Dieu, & nôtre Seigneur à tous. Et il faut encore que le respect que nous portons à ce grand homme, qui vous a si fidelement servi, qui étoit si plein de vôtre esprit, que vous avez choisi pour nous dispenser vôtre divine parole, nous fasse croire sans hesiter, que celui de tous ces sens qui l'emporte sur les autres, par l'éclat de la verité, & par le fruit que nous en pouvons tirer, est celui qu'il a eu en vûë quand il a écrit.

Quel doit être le sens que les auteurs canoniques ont eu dans l'esprit quand ils écrivoient.

CHAPITRE XXXI.

Qu'on est bien fondé à croire, que les auteurs canoniques ont vu tout ce que l'on pourroit trouver de vrai dans leurs paroles.

42. **A**insi, quand l'on dira : Le sens que je donne aux paroles de Moïse, est celui qu'il a eu dans l'esprit ; & qu'un autre dira aucontraire. Non, c'est celui que je leur donne, il me semble que je penserai d'une maniere plus modeste & plus conforme aux sentimens que la Religion & la pieté doivent inspirer, quand je leur dirai : Et pourquoi n'y aura-t-il pas eu l'un & l'autre, s'il n'y a rien que de vrai dans l'un & dans l'autre ? J'en dirai autant d'un troisième & d'un quatrième ; & generalement de tous les sens conformes à la verité qu'on pourroit trouver dans ses paroles. Car pourquoi ne croirons-nous pas, que ce

grand homme les ait tous eûs dans l'esprit; & que Dieu ait conduit sa plume de telle sorte, que les paroles sacrées qu'il a écrites, exprimassent toutes les différentes veritez que chacun y voit ?

Ce que je sçai, & que je dis hardiment, parce que je le voi dans mon cœur, c'est que si j'écrivois quelque chose, qui dût avoir cette autorité souveraine qu'ont les Livres de Moÿse; j'aimerois mieux écrire de telle sorte, que mes paroles exprimassent tout ce que chacun pourroit penser de vrai sur le sujet dont j'écrirois, que d'écrire d'une manière qui exprimât une certaine verité si clairement, qu'on ne pût douter que ce ne fût ce que j'aurois eu dans l'esprit; mais qui allât à exclure tous les autres sens, dont mes paroles auroient pû être susceptibles, si elles avoient été autrement tournées; & qu'on auroit pû m'attribuer sans me faire rien dire de faux. Il y auroit donc de la témérité à moi, de ne pas croire qu'un si grand homme eût mérité de vous cette faveur. Ainsi, il faut conclure que quand Moÿse a écrit, il a eu en vûë, non seulement toutes les veritez que nous pouvons trouver dans ses paroles, mais toutes celles que d'autres y pourroient apercevoir; quoiqu'elles passent nôtre capacité presente, & même tout ce que nous en pourrons jamais avoir.

CHAPITRE XXXII.

Que quand les auteurs canoniques n'auroient pas vû toutes les veritez à quoi leurs paroles peuvent conduire, il est certain que l'esprit de Dieu les a vûës. Ce qu'on doit demander à Dieu, sur l'intelligence de l'Ecriture.

43. **M**Ais quand Moïse lui-même n'auroit pas vû tout ce qu'enferment ses paroles, qui sont les vôtres, puisqu'il n'a été que vôtre interprete, & qu'il n'auroit eu dans l'esprit qu'un seul des divers sens qu'on peut leur donner, sans s'éloigner de la verité; qui peut douter, ô mon Dieu, qui

qui n'êtes pas de chair & de sang, comme l'homme , & dont les vûes ne sont pas bornées comme celles des hommes , qui peut douter, dis-je , que votre divin esprit , par qui j'espère d'être introduit dans la terre des vivans , n'ait vû tous ces sens conformes à la verité , que vous deviez faire trouver dans ces paroles , à tous ceux qui les lisoient dans la suite des tems ?

Je conviens qu'on doit croire, que le plus sublime de tous est celui que Moïse a eu en vûe. *Quel sens on doit penser que les Auteurs ca-* faites-nous le donc connoître , ô mon Dieu ; ou faites-nous au moins trouver dans ces paroles telle vérité qu'il vous plaira , entre toutes celles à quoi elles peuvent conduire; en sorte que soit que nous leur donnions le sens précis que Moïse a eu dans l'esprit , ou quelqu'autre de ceux dont elles sont susceptibles , il soit toujours vrai de dire, que c'est votre lumière qui nous éclaire, & non pas l'erreur qui nous séduit.

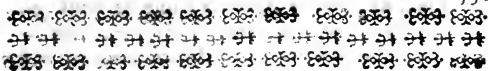
Combien viens-je d'écrire de choses , ô mon Dieu, sur le peu que j'ai tâché de discuter des paroles de votre Ecriture : & sur ce pied-là , comment pourrois-je avoir le tems ni la force de la discuter toute entière? Faites-moi donc la grâce de me resserrer , sur ce que j'en examinerai dans la suite de cet ouvrage de mes Confessions ; en sorte que dans la diversité des pensées qui pourront me venir , & que vous m'inspirerez, je choisisse quelque chose de vrai , de certain , & d'utile. Faites que comme je desire qu'il n'y ait rien que de sincère , & d'exactly vrai dans ce que je declare ici en votre présence ; je sois assez heureux pour rencontrer la pensée de celui qui vous a servi d'interprète, car c'est à quoi je dois tendre ; ou que si je ne la rencontre pas, au moins je ne dise que ce qu'il aura plû à votre verité de me dire , par les paroles de ce saint Auteur , qui ne nous a dit lui-même , que ce qu'il vous a plû de lui dire.



SOMMAIRE

DU TREIZIÈME LIVRE.

Après avoir admiré la bonté de Dieu, qui sans avoir aucun besoin des creatures leur a donné, non seulement l'être simple, mais la perfection de leur être; il montre que les premières paroles de la Genèse nous découvrent la Trinité, & même la propriété personnelle du saint-Esprit; ce qui lui donne lieu de parler d'une manière admirable de ce que la charité fait en nous. Ensuite il fait voir, qu'à prendre le commencement de la Genèse dans un sens allégorique, on y trouve le système & l'économie de tout ce que Dieu a fait pour l'établissement de son Eglise, & pour la sanctification de ses Elus; qui est la fin à quoi tous ses ouvrages se rapportent.



L E S

CONFESSIONS

DE S. AUGUSTIN.

L I V R E X I I I.

CHAPITRE PREMIER.

Il invoque Dieu dans un vif sentiment des bienfaits qu'il en a reçus. Qu'il n'y a rien que de purement gratuit, dans tous les biens de nature & de grace que nous avons reçus de Dieu.

JE vous invoque, ô mon Dieu, dont la miséricorde est toute mon espérance; qui m'avez fait, *Belle prière.*
& qui vous êtes souvenu de moi, quoique je vous eusse oublié. Je vous invoque, pour vous convier à venir dans mon ame, que vous rendez capable de vous, par l'ardeur avec laquelle vous lui faites desirer de vous recevoir. Ne m'abandonnez donc pas, presentement que je vous invoque; puisqu'avant même que je pensasse à vous invoquer, vous m'avez prévenu par une infinité de sollicitations secretes; & que quelque loin que je fusse de vous, vous m'avez fait entendre vôtre voix, qui me rapelloit pour me faire retourner à vous, & afin que j'appellasse à mon tour celui qui m'avoit appellé, & que je commençasse à l'invoquer.

Vous avez effacé tous mes pechez, ^a pour n'être point obligé de me rendre ce que j'avois mérité, ^{a par le Baptême,} par ces œuvres de tenebres, par où je m'étois éloigné de vous; & me prévenant par vôtre grace, vous avez mis en moi tout ce que j'ai de bon, &

Ce que Dieu récompense en nous. par où je puis mériter quelque chose de vous ; en sorte que quand vous me récompenserez , vous ne récompenserez que l'ouvrage de vos mains , qui m'ont fait ce que je suis.

Vous étiez avant que je fusse ; & l'être que vous m'avez donné , n'est pas un présent que vous ayez fait à quelque chose qui fût déjà. Si je suis donc , ce n'est que par un pur effet de votre bonté , qui a précédé non seulement tout ce que vous avez mis en moi , lorsque vous m'avez tiré du sein de la matière , mais cette matière même dont vous m'avez formé. Vous n'aviez pas besoin de moi ; & si je suis quelque chose de bien , comme toutes les créatures sont des biens , ce n'est pas un bien dont il vous puisse rien venir , ô mon Seigneur & mon Dieu ; & si vous voulez que je vous serve , ce n'est pas que le service que je suis capable de vous rendre puisse vous soulager dans ce que vous faites , comme si l'action vous fatiguoit ; ni que votre puissance fût moindre , quand un tel secours lui manqueroit. Car il s'en faut bien que vous soyez , à l'égard du culte que vous desirez de moi , comme une terre à l'égard du soin qu'on a de la cultiver , sans quoi elle demeureroit inculte ; & vous ne demandez mon service & mon culte , qu'afin que je sois heureux par vous , comme c'est par vous que je suis , & que je suis capable d'un tel bonheur.

Dieu n'a nul besoin de nous.

CHAPITRE II.

Que la seule bonté de Dieu l'a porté à donner l'Etre aux créatures. Que ce qui les met dans leur état de perfection , est un second bienfait ajouté à celui de la création. Ce qu'e'elles seroient , si elles n'avoient reçu de Dieu que l'Etre simple. En quoi consiste la perfection & le bonheur des natures intelligentes.

2. **T**outes les créatures ne sont donc que par un pur effet de votre bonté infinie , qui se

plaisant à faire du bien, a tiré des trésors de votre toute-puissance, des choses qui toutes sont des biens, chacune dans son espèce, quoique non seulement il n'y ait aucun de ces sortes de biens qui vous soit égal, puisque rien ne vous est égal que ce que vous produisez de votre substance, mais qu'ils ne vous fussent même d'aucune utilité.

Car par où est-ce que ce ciel & cette terre, que vous avez faits dans le commencement, ont mérité que vous les creassiez : Que toutes les substances, & spirituelles & corporelles, nous disent par où elles ont mérité que vous les fissiez par votre Sagesse éternelle, à quoi elles tiennent comme l'effet à la cause. Elles y tenoient même, lorsqu'elles n'étoient encore, les unes & les autres, qu'ébauchées & informes, & dans cet état de confusion & d'imperfection, qui les tenoient si éloignées de votre divine ressemblance, ^a & où elles seroient encore, si cette même Sagesse, qui leur avoit donné ce premier degré d'Être, ne les avoit rapprochées de votre unité, en leur donnant la forme qu'elles ont présentement ; & par où elles sont toutes des biens, & des biens excellens, qui tous n'ont pour principe que le bien unique & souverain, qui n'est autre que vous-même ^b

Mais enfin, les substances spirituelles, même informes, sont quelque chose de bon, & de meilleur même que la matière corporelle déjà revêtue de quelque forme ; & cette matière, quand elle seroit déstituée de toute forme, vaudroit toujours mieux que le néant.

3 Par où celle-ci a-t-elle donc pu mériter que

^a On verra, par la fin du chap. 10. pourquoi S. Augustin parle, dans cet endroit, & dans quelques autres, comme si les saints Anges avoient été quelque tems sans jouir de Dieu.

^b Contre les Manichéens, qui prétendoient qu'il y avoit des choses mauvaises de leur nature, & qui par conséquent n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

vous la créassiez, & que vous la missiez seulement dans ce premier état, où elle n'étoit que quelque chose d'informe & d'invisible ? Car dans cet état même, elle n'étoit, que parce que vous l'aviez faite : & comme elle n'étoit point auparavant, comment auroit-elle pû meriter que vous la fissiez ? & par où la creature spirituelle même qui n'étoit d'abord que comme en ébauche non plus que l'autre, * a-t-elle pû meriter que vous lui donnassiez seulement ce premier degré d'être, dans lequel elle n'étoit encore qu'un abîme tenebreux ; c'est-à-dire quelque chose de florant & d'obscur comme l'abîme ? Un tel état la tenoit bien éloignée de votre divine ressemblance ; & elle en seroit encore tout aussi loin, si votre Sagesse ne l'avoit rapprochée de son auteur ; afin qu'en étant éclairée, elle devint lumière ; & que par là elle fût, non pas égale, mais conforme à ce qui vous est égal ; c'est-à-dire, à cette Sagesse éternelle, modèle & forme originale de toutes choses.

Car comme, à l'égard des corps, autre chose est d'être, & autre chose d'être beau ; puisque si l'un emportoit l'autre, il n'y auroit point de corps qui ne fût beau ; ainsi, à l'égard des esprits, autre chose est de vivre, & autre chose de vivre d'une vie conforme aux loix de la Sagesse éternelle ; puisque si l'un emportoit l'autre, tout esprit seroit toujours sage, d'une sagesse qui ne souffriroit ni interruption, ni diminution. Or cela n'est pas ainsi ; puisque tout ce qu'il y a de bien, dans les saints Anges mêmes, n'y est que par leur union, avec vous ; qui est l'unique bien de toute nature spirituelle ; & s'ils venoient à s'en détourner, ils perdroient dans le moment cette lumière ineffable, dont ils ont commencé de jouir quand vous les avez tournez vers vous ; & tomberoient dans une vie malheureuse, où ils ne seroient plus qu'un abîme tenebreux.

*Par où les
creatures
raisonna-
bles se
maintien-
nent dans
le bien
vivre.*

* Voyez la note sur le chap 20. du livre 12.

Aussi est-ce pour nous être détournés de vous, ô mon Dieu, notre véritable lumière, que nous, qui sommes; de la part de l'ame, des creatures spirituelles aussi-bien que les Anges, nous nous sommes vus autrefois dans un état où nous n'é- Eph. 5. 8.
tions que tenebres; & ce sont les restes de ce qu'il y ^{D'où}
avoit en nous de tenebreux, qui sont encore pre- ^{viennent}
sentement toutes nos peines. Ils nous en feront ^{toutes nos}
même toujours, jusqu'à ce que par la grace de ^{peines.}
votre Fils unique, notre Sauveur JESUS CHRIST, Fl. 35. 7.
nous soions devenus votre justice; c'est à dire, cette justice parfaite, que le Prophete compare à la hauteur des montagnes, & qui nous rendra de dignes objets de votre amour: au lieu que dans cet état, où nous n'étions qu'un abîme tenebreux, par un effet de vos justes jugemens, nous étions les objets de votre colere.

CHAPITRE III.

Ce que l'Ecriture nous veut faire entendre, quand elle dit que Dieu commanda que la lumière fût faite. Par où les natures spirituelles deviennent lumière.

4. **Q**UANT à ce que l'Ecriture nous raporte, que tout au commencement de la creation particuliere de chaque espece de choses, vous dites, que la lumière soit faite, & qu'aussi-tôt la lumière fut faite; je croi qu'on le peut entendre de la creature spirituelle, qui étoit déjà quelque chose de vivant, & de capable d'être éclairé de votre lumière. Mais comme elle n'avoit pû meriter que vous la fîssiez ce qu'elle étoit d'abord; elle n'a pû meriter non plus, que vous la missiez dans l'état où elle est presentement que votre lumière l'éclaire. Or tant qu'elle seroit demeurée informe, comme elle étoit d'abord *, elle vous auroit toujours été desagréable; & elle n'a pû vous plaire, que lors-

* Voyez le chapitre 10. vers le milieu.

*Dieu, seul
auteur de
la perfec-
tion de
l'Être,
aussi-bien
que de
l'Être sim-
ple. Prero-
gative de
la nature
de Dieu.
Simplicité
de la na-
ture de
Dieu.*

qu'elle est devenuë la lumière, non par elle même; mais par le bonheur qu'elle a de contempler la lumière primitive, dont tout ce qu'il a de lumineux, reçoit tout ce qu'il a de lumière; & par l'amour qui l'y tient unie. De sorte que si elle a l'avantage d'être quelque chose de vivant, & celui de vivre d'une vie heureuse; elle doit l'un & l'autre à vôtre grace; qui par un heureux changement, l'a tournée vers ce qui ne peut changer en mieux non plus qu'en mal, c'est-à-dire, vers vous. Car il n'y a que vous de qui cela se puisse dire; comme il n'y a que vous qui soiez de cette parfaite simplicité d'Être, qui fait qu'à vôtre égard, vivre, & vivre d'une vie heureuse, ne sont point choses différentes; & que vous êtes vous-même vôtre beatitude.

CHAPITRE IV.

Que Dieu n'avoit nul besoin des creatures. Ce que l'Ecriture veut nous faire entendre, quand elle dit que le S. Esprit étoit porté sur les eaux, & qu'il se repose sur quelques-uns.

*Dieu n'a
nul besoin
de ses
creatures.*

5. **I**L ne manqueroit donc rien à vôtre beatitude, quand toutes ces choses ne seroient point, ou qu'elles seroient demeurées informes; puisque jouïssant de vous-même, vous jouïssiez du seul bien qui peut faire vôtre beatitude. Si donc vous avez donné l'Être aux creatures, c'est sans aucun besoin que vous en usiez, & par un pur effet de vôtre bonté infinie, dont la plénitude aime à se répan-

*Pourquoi
Dieu per-
fectionne
les natu-
res spiri-
tuelles.*

dre; & sinon content de leur avoir donné l'être simple, vous leur avez donné leur complément & leur perfection, ce n'est pas que vôtre bonheur en dût être plus complet: mais c'est qu'étant aussi parfait que vous l'êtes, leur imperfection vous déplaisoit.

Ainsi, quand l'Ecriture dit que vôtre S. Esprit Gen. 1. 2. étoit porté sur les eaux, cela ne veut pas dire qu'el-

les le portaissent, comme si elles lui eussent servi
 de soutien, & qu'il y eût trouvé son repos; puis-
 que tant s'en faut qu'elles fissent son repos, que
 c'est ce divin Esprit qui fait le repos de ceux en
 qui il est dit qu'il se repose. ^a Ce que Moïse a
 donc voulu nous faire entendre par-là, c'est que
 votre volonté, qui étant immuable & inalterable,
 se suffit à elle-même, & trouve en elle-même tout
 son bonheur, non contente d'avoir donné l'Etre
 aux natures vivantes & spirituelles, étoit portée à
 répandre encore sur elles de nouveaux bienfaits.
 Car, à leur égard, vivre, & vivre d'une vie heu-
 reuse, sont choses différentes; puisque lors même
 qu'elles sont encore flottantes & tenebreuses com-
 me l'abîme, elles ne laissent pas d'être quelque
 chose de vivant, mais d'imparfait & de malheu-
 reux; jusqu'à ce qu'étant tournées vers celui qui
 les a faites, elles deviennent de plus en plus, vi-
 vantes, de la vie qui se trouve dans cette source
 de vie; & que voyant la lumière dans la lumière
 de leur Dieu, ^b elles en reçoivent leur perfection;
 leur beauté & leur bonheur.

Isai. II. 2.
*Ce qu'il
 faut en-
 tendre
 quand
 l'Ecriture
 dit que le
 S. Esprit
 se repose
 sur nous.
 En quel
 sens il est
 vrai de
 dire, que
 le S. Esprit
 étoit porté
 sur les
 eaux.
 Ce qui
 fait la
 perfection
 & le bon-
 heur des
 natures
 spirituel-
 les.
 a Ps. 35.
 10.*

CHAPITRE V.

On trouve la Trinité dans les premiers versets de la Genèse.

6. **J**'Entrevoy, comme en énigme, dans ces pre-
 mières paroles de la Genèse, votre Trinité
 adorable, ô mon Dieu, puisque je vous y voi, Père
 Tout-puissant creant le ciel & la terre dans le
 commencement, c'est à dire, par ce principe, &
 cette source de tout ce que nous avons de sagesse,
 en un mot par votre Fils; par cette Sagesse qui est
 née de vous, & qui vous est égale & coéternelle.
 Car tout ce que j'ai déjà dit si au long, de ce
 ciel du ciel, de cette terre informée & invisible,
 de cet abîme flottant & tenebreux, c'est à dire, ^c

^a Dans les premiers chapitres du Livre 12.

*Spirituel-
les, quand
elles ne
sont point
unies à
Dieu.*

de l'instabilité, de l'obscurité & de l'égarément à quoi ces natures spirituelles seroient encore sujettes, si elles étoient demeurées informes, & qu'elles n'eussent point été rapprochées de celui par qui elles étoient déjà quelque cōse de vivant, & que participant à sa lumière, elles n'en eussent reçu cette seconde vie, si noble & si heureuse, qui fait qu'elles sont le ciel du ciel, c'est à dire, le ciel de ce ciel visible, qui fut placé depuis entre les eaux & les eaux; dans tout cela, dis je, j'aperçois déjà le Pere qui n'est autre que ce Dieu qui a fait toutes ces choses. J'y aperçois aussi le Fils; puisqu'il est ce commencement ou ce principe, dans lequel ou par lequel il est dit que Dieu les a faites. Mais comme la foi m'apprend que mon Dieu est Trinité, je cherchois encore le saint Esprit, dans ces premieres paroles de l'Ecriture; & j'y trouve que ce divin Esprit étoit porté sur les eaux. Vous voilà donc, Trinité sainte, Pere, Fils, & saint Esprit. Voilà le Dieu que j'adore, & le Createur de toutes choses.

CHAPITRE VI.

Pourquoi l'Ecriture ne commence à parler du saint Esprit, que lorsqu'elle dit qu'il étoit porté sur les eaux.

7. **S**ouffrez que je m'approche de vous, ô lumière éternelle, puisque ce n'est que par vous que nous pouvons voir la vérité; & dissipez les tenebres de mon cœur, qui ne me diroit rien que de faux & de vain, sur ce que je desire de savoir. Apprenez-moi, je vous en conjure par cette divine charité, qui est la mere des fides, * pourquoi ce n'est qu'après que vôtre Ecriture a parlé de ce ciel, de cette terre informe & invisible, & de cet abîme couvert de tenebres, qu'elle vient à

*Pourquoi
l'Ecriture*

* Puisque c'est l'infusion de l'esprit de charité qui nous rend fides.

parler de vôtre saint Esprit ? N'est-ce point qu'il ne falloit le marquer, qu'en disant qu'il étoit porté sur quelque chose; & que par conséquent il falloit avant d'en parler, énoncer la chose sur quoi il étoit porté? Car il ne l'étoit ni sur le Pere, ni sur le Fils; & il ne pouvoit pas être porté sur rien. Il falloit donc que l'Ecriture marquât d'abord la chose sur quoi elle pourroit dire ensuite qu'il étoit porté; parce qu'il y avoit raison de n'en parler, qu'en disant qu'il étoit porté sur quelque chose. Mais quelle est donc cette raison ?

CHAPITRE VII.

Ce que signifie cette élévation ou cette suspension du S. Esprit au dessus des eaux. Ce qui nous enfonce dans l'abîme, & ce qui nous en retire.

8. **Q**UE celui qui voudra la comprendre, porte s'il le peut son intelligence jusqu'à la hauteur du mystère que saint Paul veut nous faire entendre, lorsqu'il dit, que c'est par le saint Esprit qui nous a été donné, que la charité est répandue dans nos cœurs; & lorsqu'après avoir parlé des grâces extérieures, dont ce divin Esprit favorisoit les premiers fidèles, il ajoute, qu'il a encore quelque chose de plus excellent à nous découvrir, qui est la voye suréminente de la charité; & lorsque fléchissant les genoux devant vôtre divine Majesté, il lui demande pour nous la grace de bien comprendre la charité suréminente de Jesus-Christ. Ce que saint Paul a eu en vûe, quand il a parlé de la sorte, est précisément ce qui a fait dire à Moïse, que dès le commencement cet Esprit suréminent, qui n'est autre chose que charité, étoit porté sur les eaux.

Mais comment expliquer; & à qui pourrois-je faire entendre, ce que c'est que le poids de la cupidité, qui nous précipite dans l'abîme; & ce que c'est que le contre-poids de la charité, qui nous re-

Système abrégé de

*ce qui fait
la corrup-
tion ou la
sainteté de
l'homme.*

*Nous ne
sommes
bons ou
méchants,
que par la
quantité de
notre
amour.*

*Ce que
fait en
nous l'a-
mour des
choses de
la terre.*

*Ce qui
fait la
charité.*

leve & nous porte en haut, quand elle est répandue dans nos cœurs, par ce même Esprit qui étoit porté sur les eaux ? comment l'un nous enfonce & nous abîme ; & comment l'autre nous relève & nous tire de dessous les eaux ? Car il n'y a ni haut ni bas dans tout cela ; & ce n'est point sous des idées d'espace & de lieu, qu'il faut concevoir cet enfoncement & ce retour. Ce qui nous enfonce ou nous relève, ce sont nos affections, c'est nôtre amour ; & comme la corruption de nôtre cœur nous tire en bas, par le poids de l'amour des choses de la terre, qui ne produisent que des agitations & des soins ; la sainteté de vôtre Esprit nous porte en haut, par le contrepoids de l'amour qui nous fait chercher le repos & la tranquillité parfaite où elle se trouve ; & qui tenant nôtre cœur toujours élevé vers vous, dans le sein de qui reside cet Esprit qui est porté sur les eaux ; nous fait arriver, au sortir de cette vie, où nous flotons sur des eaux qui n'ont nulle consistance, à cette paix suréminente, qui passe tout ce que nous en pouvons concevoir.

CHAPITRE VIII.

Que la chute de l'homme & celle de l'Ange font assez voir, que les natures mêmes spirituelles sont par elles-mêmes. Ce qui fait le mieux voir l'excellence de l'une & de l'autre de ces deux natures. Combien S. Augustin desiroit que son amour pour Dieu fût ardent. Où il faut être pour être bien.

L'Ange est tombé, l'homme est tombé, & leur chute a fait voir, que les substances mêmes spirituelles ne sont autre chose, par les fonds de leur nature, qu'un abîme flottant & tenebreux. C'est ce que les saints Anges mêmes seroient encore, si vous n'aviez dit, que la lumière soit faite ; c'est à dire, s'ils n'étoient devenus lumière, par la force de cette parole toute-puissante. Car c'est par là que ces intelligences si nobles, qui vous

étant si parfaitement soumises, composent la ville celeste que vous habitez , ont été établies dans le bonheur ineffable de vous être unies comme elles sont ; de joüir pour jamais de ce repos inaltérable, qui se trouve dans le sein de vôtre divin Esprit ; cet Esprit d'amour & de charité, que son immutabilité tient élevé au dessus de tout ce qui est sujet à changer. Non, ce ciel même du ciel ne seroit sans cela qu'un abîme tenebreux ; & c'est tout ce qu'il pourroit être par lui-même : au lieu qu'il est présentement lumière dans le Seigneur. Eph. 5. 8.

Cependant, la misere même & l'inquietude des esprits qui se sont éloignez de vous, ^a & qui n'étant point revêtus de vôtre lumière, paroissent ce qu'ils sont par eux-mêmes, c'est-à-dire, tenebres & aveuglement, nous fait voir quelle est la noblesse des natures spirituelles, & à quel point d'excellence vous les avez portées en les creant ; puisqu'elles ne sçauroient trouver de repos ni de bonheur en quoique ce soit de ce qui est moins que vous ; ni par conséquent dans elles-mêmes, non plus que dans les autres creatures. Car c'est à vous Seigneur, à éclairer nos tenebres ; c'est vous qui nous donnez cette robe de lumière, dont nôtre nudité a besoin ; & alors, nos tenebres deviennent une lumière aussi brillante que le Soleil dans son midi.

*Excellence
des natures
spirituelles.*

*Quel besoin nous
avons de
Dieu.
Pl. 138.
14.*

Donnez - vous donc à moi , ô mon Dieu ; Belle priere.
rendez vous à moi : car je vous aime , & si je ne vous aime pas encore assez , faites que je vous aime davantage. Je ne sçaurois juger combien il manque encore à l'amour que j'ai pour vous ; & combien il s'en faut qu'il soit au point où il doit être , afin que courant vers vous de toute ma force , & me jettant entre vos bras , pour ne me separer jamais de vous, ma vie se perde & disparoisse dans cette lumière de vôtre visage, où vous

*b Pl. 30.
21.*

^a Les demons & les hommes pecheurs. .

tenez cachez ceux qui vous aiment. Toute e que je sçai, c'est que quelque part que je sois hors de vous , dans moi-même ou hors de moi-même , je suis par tout également misérable ; & que toute abondance , autre que mon Dieu , n'est pour moi que pauvreté & indigence.

CHAPITRE IX.

Pourquoi il n'est dit que du saint Esprit qu'il étoit porté sur les eaux. Ce que la charité fait en nous. Quel est le poids qui nous remue.

10. **M**Ais le Pere & le Fils n'étoient-ils pas aussi portez sur les eaux ? Si on conçoit sous les idées de corps & de lieu ce que l'Écriture dit ici du saint Esprit , il n'est point vrai que ni le Pere , ni le Fils , ni le saint Esprit même , fussent portez sur les eaux. Si au contraire on entend par là cette suréminence de la divinité, que son immutabilité tient élevée au-dessus de tout ce qui est sujet au changement , il est sans doute , qu'en ce sens-là , le Pere & le Fils étoient portez sur les eaux, aussi bien que le saint Esprit.

Pourquoi ce qui est vrai du Pere & du Fils aussi bien que du S. Esprit n'est dit que de lui seul. Pourquoi donc cela n'a-t-il été dit que du saint Esprit ; & pourquoi l'a-t-il été , comme s'il étoit question d'espace & de lieu , quoique ce soient choses de nature tout différente ? C'est qu'il n'y a que le saint Esprit qui soit appelé votre don ; que ce don est proprement le lieu de notre repos ; & que ce n'est qu'en lui & par lui, que nous en trouvons, & que nous parvenons à jouir de vous : Car la charité nous porte & nous élève jusques-là. C'est donc votre divin Esprit, ce don ineffable de votre bonté, qui relève notre bassesse, & qui nous retire des portes de la mort ; & rien ne peut nous établir dans la paix que la bonne volonté. *

* C'est à dire , la charité que le S. Esprit produit en nous. Car, comme dit S. Aug. au Liv. 14. *De la Cité de*

Chaque corps tend par son propre poids à la place qui lui a été assignée dans l'Univers. Car on appelle poids , non seulement ce qui porte en bas, ^{Ce qui c'est que le poids des choses.} mais ce qui porte chaque chose où elle doit être ; & par conséquent ce qui fait que le feu se porte en haut, est un poids, aussi bien que ce qui fait qu'une pierre se porte en bas. Chaque chose est donc remuée & poussée par son poids, qui la porte où les loix de la nature veulent qu'elle soit. Qu'on mette de l'huile au dessous de l'eau, elle gagnera aussitôt le dessus : qu'on mette de l'eau sur de l'huile, elle prend le dessous dans le moment. Chaque chose cherche donc sa place , & c'est son poids qui l'y porte. Les choses hors de leur place, n'ont point de repos ; dès qu'elles y sont , elles en ont. Or, ^{Quel est le poids des natures spirituelles,} mon poids c'est mon amour ; & quelque part que je me porte, c'est ce qui m'y porte. Ainsi dès que nous sommes embrasés du feu de votre don

celeste , il nous porte en haut dans le moment. L'ardeur que ce don ineffable produit en nous, est ^{Effet de la charité en nous.} donc le ressort qui nous pousse , & qui nous fait marcher vers vous : c'est elle qui fait que notre cœur monte sans s'arrêter ; & que nous chantons le Cantique designé par ces Pseaumes à quoi l'Ecriture donne le nom de *Cantiques des degrés*. Pf 85. 6.

L'effet de votre feu divin , de ce feu qui nous Ce qui

Dieu, chap. 7. au Liv. de la grace de J. C. chap. 21. nombr 22. & en beaucoup d'autres endroits, la bonne volonté & la charité ne sont qu'une même chose. Aussi notre volonté ne sauroit elle être bonne, qu'à proportion qu'elle est tournée vers Dieu, & vers les choses que Dieu aime : & c'est ce qui nous établit dans la paix. Car au lieu que tant que notre volonté se porte aux choses qui flatent la cupidité, les divers accidens à quoi elles sont sujettes, nous troublent & nous agitent nécessairement, & que le mouvement même qui nous y porte, est un trouble & une espece de fièvre ; dès que nous sommes parvenus à ne vouloir plus que Dieu, & les choses que Dieu aime, rien ne sauroit nous troubler ; & nous jouissons dès cette vie, d'une paix qui n'est un gage de celle de l'autre.

*nous fait
marcher
vers Dieu.*

Pf. 121. 4.

Pf. 26. 4.

embrase, & qui n'est qu'amour & charité, est donc de nous porter en haut, vers la paix de la Jerusalem celeste. C'est ce qui fait que nous sommes transportez de joye, quand on nous dit : *Vous irez dans la maison du Seigneur* : car c'est où nous porte cette bonne volonté, dont le propre est de reduire tous nos desirs à un seul, qui est de demeurer éternellement dans cette maison celeste.

CHAPITRE X.

Bonheur de l'état des saints Anges, effet de cette parole : Que la lumiere soit faite. Pourquoi l'Ecriture parle comme s'il y avoit eu un tems, où les Anges eussent été dans un autre état.

*a Les
saints
Anges.*

Gen. 1. 3.

Eph. 5. 8.

II. **Q**uel est le bonheur de ces excellentes creatures, ^a de n'avoir jamais été que dans cet heureux état ? C'est pourtant toute autre chose, que ce qu'elles auroient pû trouver dans leur propre fond ; & elles ne se seroient jamais vûës à ce comble de bonheur, si vôtre don celeste, qui est porté sur les eaux, c'est à-dire, élevé au-dessus de tout ce qui est sujet à changer, ne les y avoit portées, dès le moment qu'elles furent créées ; c'est-à-dire, si vous n'aviez dit tout aussitôt : *Que la lumiere soit faite* : car c'est par la force de cette parole, que ces bienheureux esprits sont devenus lumiere. A nôtre égard, ce n'est pas sans intervalle de tems, que de tenebres nous devenons lumiere. Mais à l'égard de ces natures si excellentes, il n'y a point eu de tems où elles aient été flottantes & tenebreuses ; & si l'Ecriture parle comme si elles avoient été d'abord dans un état d'inconstance & de tenebres, ce n'est que pour nous faire voir ce qu'elles seroient par elles-mêmes, si elles n'étoient point éclairées de vôtre lumiere, & pour nous faire comprendre, qu'elles ne sont lumiere que par leur union avec cette lumiere primi-

rive , qui ne souffre point de défaillance. ^a

Que ceux qui sont capables de le comprendre le comprennent ; & que ceux qui n'en sont pas capables vous prient de leur ouvrir l'intelligence. Car en vain s'adresseroient-ils à moi , comme si j'étois cette lumière dont tous les hommes qui Jean. 1. 3. viennent au monde sont éclairés.

^a Cet endroit explique tous ceux où S. Augustin parle des saints Anges, comme s'ils avoient été d'abord quelque chose d'informe & d'imparfait.

CHAPITRE X.

Combien la Trinité est difficile à comprendre. Qu'il y a quelque chose dans l'homme qui peut lui en donner quelque idée.

12. **Q**ui est-ce qui comprend la Trinité, & qui est-ce, qui n'en parle point ? Si toutefois c'est en parler, que d'en dire ce que nous sommes capables d'en dire. Il y en a bien peu qui s'entendent eux-mêmes quand ils en parlent. Cependant, on dispute & on s'échauffe tous les jours sur ce Mystère , quoiqu'il ne soit pas possible d'en rien comprendre que dans la paix du cœur.

Je voudrois que les hommes méditassent bien ^{Ce qui nous met sur les voyes de comprendre, en quelque sorte, le Mystère de la Trinité.} ces trois choses; *l'Etre , le Connoître & le Vouloir.* Je sçai bien que ce que je leur donne à méditer, est quelque chose de fort différent de la Trinité : aussi ne le leur donnai-je que pour exercer leur esprit , & pour leur faire sentir combien ils sont loin de ce qu'ils voudroient comprendre.

Je suis, je connois, & je veux. Je suis cette même chose qui connoît & qui veut : je connois que je suis & que je veux ; & je veux être & connoître. Tout cela se rencontre dans une seule substance vivante , dans une seule ame , dans une seule essence ; & quelque réelle que soit la différence qu'il y a entre ces trois choses , elles sont abso-

lument inseparables : que qui le peut comprendre le comprenne. Il n'y a personne qui ne trouve tout cela en soi, quand il y voudra prendre garde. Que chacun y fasse donc attention; & qu'il me dise s'il l'aura bien compris. Mais qu'il ne s'imagine pas pour cela avoir compris cet Etre immuable, qui est audeilus de tout ce qui existe; qui existe invariablement, qui connoît invariablement, & qui veut invariablement.

*Par où il
y a Trini-
té en
Dieu,
Mistère
incompre-
hensible.*

*Belle idée
de Dieu.*

Car de sçavoir s'il n'y a Trinité en Dieu, que parce que ces trois choses s'y rencontrent; ou si toutes les trois sont dans chaque personne; ou si c'est l'un & l'autre, de quelque maniere admirable & incomprehensible, & digne de l'unité féconde de cet Etre souverain, dont la simplicité n'exclut point la multiplicité, & en qui la multiplicité se réduit à une parfaite simplicité; & qui existe, se connoît, & s'aime invariablement lui-même, étant lui-même sa propre fin; & se suffisant parfaitement à lui-même : Qui le comprend ? Qui peut le dire ? Qui peut être assez temeraire pour en rien déterminer ?

CHAPITRE XII.

Que ce que l'Ecriture nous dit, de la creation du monde, nous montre, dans le sens allegorique, toute l'economie de la formation de l'Eglise, & de la justification de l'homme.

13. **A**llons encore plus avant, à la faveur des lumieres de la foi; & celebrons de plus en plus les grandeurs & les misericordes de cette adorable Trinité. C'est en vôtre nom que nous baptisons, & que nous avons été baptisez, mon Seigneur & mon Dieu, Pere, Fils, & S. Esprit : c'est en ce nom adorable & trois fois Saint. Nous trouvons même quand nous y regardons de près, que tout ce qui se passa à la creation du monde se passe dans vôtre Eglise. Car n'y avez-vous pas fait, par vôtre Christ, un Ciel & une Terre,

*Commen-
cement de
l'explica-
tion alle-
gorique de*

o'est à-dire, les charnels, & les spirituels, qu'elle *l'histoire*
 enferme dans son sein ? Et dans le tems que nous *de la créa-*
 n'avions pas encore reçu la forme que la doctrine *tion du*
 de la verité nous a imprimée, qu'étions nous autre *monde.*
 chose, qu'une terre informe, & un abîme couvert
 des tenebres de l'ignorance ? C'est la punition *ps. 38. 12.*
 dont vous aviez châtié nôtre iniquité, par un effet *ps. 35. 7.*
 de vos justes jugemens, dont la profondeur est
 une autre sorte d'abîme.

Mais comme le propre de vôtre divin Esprit est
 d'être porté sur l'abîme, vôtre miséricorde est ve-
 nuë à nôtre secours dans nôtre misere. Vous avez
 dit à haute voix : *Que la lumiere soit faite* ; c'est-*M att. 3. 2.*
 à-dire, sortez des tenebres du peché : *Faites peni-*
tence, car le Royaume du Ciel approche : faites pe-
 nitence : *Que la lumiere soit faite* ; & dans le
 trouble où cette voix nous a mis, nous nous som-
 mes souvenus de vous sur les bords du Jourdain,
 c'est-à-dire dans cette vallée de larmes ; & nous
 avons levé nos yeux vers cette montagne abaissée,
 dont le Prophete parle au même endroit ; c'est-à-*ps. 41. 7.*
 dire, vers vôtre Fils unique, qui vous étant égal ;
 s'est abaissé jusqu'à nous, & pour l'amour de nous.
 Nous avons eu horreur de nos tenebres : nous
 nous sommes tourniez vers vous ; & c'est par là *Eph. 5. 8.*
 que de tenebres que nous étions, nous sommes
 devenus lumiere dans le Seigneur.

CHAPITRE XIII.

*Que le renouvellement qui se fait en nous par la grace n'est
 jamais parfait en cette vie, même dans les plus Saints.
 Ce que l'Ecriture nous veut faire entendre, quand elle
 dit qu'un abîme en appelle un autre.*

14. **M**Ais jusqu'à present, nous ne sommes
 lumiere que par la foi, & non par ia
 claire vision : car nous ne sommes encore sauvez *Rom. 8.*
 qu'en esperance ; & ce ne seroit plus esperance, si *24.*
 nous étions en possession de ce que nous esperons.

Ps. 81. 8. Ainsi ceux même qui instruisent les autres, ne sont encore , pour user des termes de v^otre Prophete : que des abîmes qui appellent d'autres abîmes. Mais ce n'est pas par le bruit de leurs propres eaux; c'est par le bruit de vos eaux celestes.

C'est ce qui se pouvoit dire de celui-là même
 2. Cor. 3. qui reproche aux charnels leur grossiereté & leur
 1. cupidité; & qui déclare que c'est ce qui empêche
 philip. 1. qu'il ne puisse leur parler, comme il feroit aux spi-
 13. rituels : Car n'avoüe t-il pas lui-même, qu'il n'é-
 toit pas encore parvenu où il tendoit; qu'à la
 verité il ne tournoit plus la tête vers ce qu'il avoit
 laissé derriere lui : mais qu'il en étoit encore à
 s'avancer vers ce qu'il avoit devant lui; qu'il ge-
 missoit sous le poids de sa misere; que son ame
 ps. 41. 1, soupiroit après les eaux du Dieu vivant, avec une
 ardeur semblable à celle d'un cerf épuisé, & con-
 sumé de secheresse; ce qui lui faisoit dire sans
 Ibid. 2. cesse : „ Quand serai-je en état de me desalterer
 „ dans cette source de vie ? parce qu'il brûloit
 d'impatience de passer de la maison de terre qu'il
 2. cor. 5. habitoit, à cette maison éternelle, qui lui étoit
 2. réservée dans le Ciel.

Ainsi il étoit lui-même un abîme, qui apelloit
 Rom. 12. d'autres abîmes, encore plus abîmes, que lui. „ Ne
 2. „ vous conformez pas au siecle present, leur disoit-
 il: „ transformez vous au contraire, en prenant un
 „ nouvel esprit. Et ailleurs: „ Ne soiez pas sans intel-
 1. Cor. 14. „ ligence, comme des enfans qui n'ont point enco-
 20. „ re de raison; ne ressemblez aux enfans que par
 „ être sans malice: mais à l'égard de l'intelligence,
 Gal. 3. 1. „ soyez des hommes parfaits. Et ailleurs encore :
 „ O insensé que vous êtes ! qui vous a fascinez
 „ jusqu'au point, de vous tirer de l'obeissance
 „ que vous devez à la verité ? Mais cette voix,
 qu'il faisoit retentir de toutes parts, n'étoit pas
 Ps. 81. 8. la sienne : c'étoit la vôtre, ô mon Dieu. Ce
 n'étoit pas le bruit de ses propres eaux, c'étoit

celui des vôtres : puisque vous aviez déjà envoyé
 du haut du Ciel votre divin Esprit , qui avoit ou-
 vert les dignes des fleuves celestes de ses dons ; afin
 que la fécondité de ces divines eaux fit refleurir la
 ville sainte , votre chaste Epouse.

C'est vers elle que soupiroit ce saint Apôtre, ce
 fidelle ami de l'Epoux, qui avoit déjà reçu les pre-
 mices de l'esprit; mais qui en étoit encore à gémir
 dans l'attente du parfait accomplissement de cette
 adoption sainte, dont le dernier effet sera d'affran-
 chir nos corps, aussi-bien que nos âmes, de la ser-
 vitude de la corruption. Il soupiroit après cette
 celeste Epouse , parce qu'il étoit un de ses mem-
 bres, & qu'il étoit jaloux de ses intérêts. Car com-
 me il aimoit l'Epoux, il ne cherchoit que les inté-
 rêts de l'Epouse, & non pas ses propres intérêts.

Ce n'étoit donc pas par le bruit de ses propres
 eaux, comme j'ai déjà dit, mais par celui des vô-
 tres, qu'il apelloit ces autres abîmes ; c'est-à-dire,
 ceux que cet amour qu'il avoit pour les intérêts
 de l'Epouse lui faisoit craindre que quelqu'un ne
 séduisît, comme le serpent séduisit Eve; & que par-
 là ils ne perdissent cette chasteté spirituelle , qui
 ne subsiste en nous qu'à proportion que nous som-
 mes unis à nôtre divin Epoux, c'est-à-dire, à votre
 Fils unique. O quel sera l'éclat de cette vision
 ineffable, qui nous le faisant voir tel qu'il est, ta-
 rira pour jamais ces larmes que nous versons pré-
 sentement nuit & jour ; & dont nous ferons nôtre
 pain, tant que durera cet exil , où toutes choses
 nous disent sans cesse : *Où est donc votre Dieu ?*
quand le posséderez vous ?

Act. 22.

Ps. 45. 5.

Joan. 3.

29.

Rom. 9.

13.

Ibid. 21.

Ps. 41. 8.

2. Cor. 11.

3.

1. Joan 3.

2.

Ps. 14. 4.

CHAPITRE XIV.

Combien l'apésantissement du péché se fait sentir aux plus grands Saints mêmes. Ce qui fait leur esperance dans cet état. Ce que signifie cette separation de la lumiere & des tenebres, que Dieu fit au commencement du monde.

15. **C**'Est ce que je me demande souvent à moi-même ; & je m'écrie à toute heure :
 Ps. 41. 7. Où êtes-vous, ô mon Dieu, & quand serai-je assez heureux pour vous posséder ? Ce n'est pas que dès à présent vous ne me fassiez la grace de respirer quelquefois en vous ; & c'est ce que j'éprouve, lorsque mon ame, élevée au-dessus d'elle-même, vous exprime son amour & sa joye, par des cantiques de loüanges. Mais bientôt après, elle se trouve triste comme auparavant ; parce qu'elle retombe dans ses miseres ordinaires, & qu'elle redevient abîme ; ou, pour mieux dire, elle trouve qu'elle n'est autre chose dans cette vie. ^a

La foi, dont les lumieres sont comme un flambeau que vous faites marcher devant moi, dans les tenebres où je suis, vient à mon secours, & me dit : Pourquoi vous arrister & vous troubler de la sorte ? ayez confiance en Dieu ; n'avez-vous pas sa parole qui vous sert de guide, & qui vous montre vôtre chemin ? Ayez donc confiance en lui ; & perséverez jusqu'à ce que cette nuit, dont tous les impies sont les enfans, soit dissipée ; & que la colere du Seigneur soit apaisée. Car nous avons été nous-mêmes enfans de colere ; & c'est tout ce qu'on pouvoit dire de nous, dans le tems que nous n'étions encore que tenebres. Nous portons même encore des restes de ces tenebres, dans ce corps déjà mort par le péché ; & il nous en restera toujours quelque chose, jusqu'à ce que les ombres se

1. Theff. 5. 5.
 Eph. 5. 8.
 Cant 2. 17.

^a C'est-à-dire, qu'elle est encore flotante, & sujette à l'instabilité, représentée par l'agitation des eaux de l'abîme.

diffipent, & que le jour de l'Eternité se leve.

Je me confie donc en vous, ô mon Dieu; & j'espere, qu'à l'ouverture de ce grand jour, je paraîtrai devant vous; que je contemplerai vos grandeurs, & que je les chanterai sans jamais cesser. *Ce qui fait la joye & le bonheur des Saints.*
 Oui, à l'ouverture de ce grand jour, je me trouverai en vôtre présence; je verrai le visage de mon Dieu & de mon Sauveur, qui rendra la vie à nos corps mortels, par la vertu de ce divin Esprit qui habite en nous, & qui, par un effet de sa miséricorde, est porté sur l'abîme, c'est-à-dire, sur ce qu'il y a en nous de flotant & de tenebreux: de cet Esprit dont nous avons reçu dès ici bas les prémices, par lesquelles, quoique nous ne soyons encore sauvez qu'en esperance, nous sommes déjà-présent lumiere, c'est-à-dire, enfans de la lumiere & du jour; & non pas enfans de la nuit & des tenebres, comme nous étions autrefois. *Rom. 8. 11. Rom. 24. 1. Thes. 1. 5.*

Nous avons cette confiance, ô mon Dieu; quoique dans l'état d'incertitude & d'obscurité, qui nous cache à nous-mêmes le fond de nos cœurs, vous soyez le seul, qui par cette connoissance intime que vous avez de toutes choses, & qui fait qu'il n'y a rien de caché pour vous, dans les replis les plus secrets de nos cœurs, sçachiez distinguer ceux qui ne sont encore que tenebres, de ceux qui sont déjà lumiere; & faire ainsi, entre les hommes, ce que vous fîtes au commencement du monde, lorsque vous séparâtes la lumiere des tenebres, & que vous donnâtes à l'une le nom de jour, & à l'autre celui de nuit. Car qui est-ce qui nous distingue les uns des autres, sinon vous? & qu'avons-nous que ce qu'il vous a plu de nous donner, pour nous faire des vases d'honneur; quoique nous soyons tirez de la même masse d'où sortent ceux dont vous faites des vases d'ignominie? *Sens allegorique de ce que dit la Genese. que Dieu fit la separation des tenebres & de la lumiere. * 1 Cor. 4. 7. Rom. 9. 21.*

CHAPITRE XV.

Ce que signifie , dans le sens allegorique, la creation du firmament. Caractere des saintes Ecritures. Ce que signifient ces eaux qui furent placées audessus du firmament , & celles qui furent laissées au dessous. Ce qui fait le bonheur des saints Anges.

16. **C**omme c'est vous, ô mon Dieu, qui avez séparé la lumière des tenebres; c'est vous aussi, qui avez mis un firmament audessus de nous, c'est à-dire , qui nous avez donné cette autorité des saintes Ecritures , qui nous établit & nous affermit dans la vérité. Car ne sommes-nous pas bien fondez à donner ce sens-là à ce que l'Ecriture nous apprend de la creation de ce firmament , à quoi vous donnâtes le nom de ciel, puisque la même Ecriture nous dit dans un autre endroit que le ciel sera plié comme un Livre? Elle dit encore ailleurs, qu'il est étendu audessus de nous comme une peau ; & n'est-ce point , parce que c'est par des hommes mortels comme nous, que vous nous avez dispensé ces saintes Ecritures ; & parce que leur autorité s'est augmentée par la mort même de ceux qui en ont été les ministres ? Car les peaux sont le simbole de la mortalité; puisque vous savez, ô mon Dieu, que lorsque les hommes furent devenus mortels par le péché, vous leur fîtes des tuniques de peaux , pour en couvrir leur nudité.

Vous avez donc étendu comme une peau ce ciel des Ecritures , & vous l'avez étendu au dessus de nous; c'est à-dire, que vous nous avez donné pour loi l'autorité de ces divins Livres, qui sont si bien d'accord entre eux. Et non seulement vous nous les avez dispensés par des hommes mortels, mais la mort même de ces grands hommes en a encore affermi & étendu l'autorité, sur tout ce qui est au dessous de ce ciel ; c'est à-dire , sur tous les hommes

*Ce que
represente
ce firma-
ment qu'il
est dit que
Dieu créa
le second
jour,
Isai. 34. 4.
Ps. 103. 3.*

Gen. 3 21.

mes qui sont venus depuis. Car , pendant que ces saints personnages vivoient , ce qu'ils ont écrit n'étoit pas, à beaucoup près, si étendu ni si respecté. C'étoit un ciel, encore plié comme un Livre, *a* & non pas étendu comme une peau, & il ne l'a été de cette sorte, que depuis que vous avez répandu de toutes parts la haute réputation que ces interpretes de votre verité se sont acquise par leur mort. *b*

1 - . Faites-nous la grace , ô mon Dieu, de voir à découvert ce ciel, qui est l'ouvrage de vos mains: dissipez de devant nos yeux les nuages qui nous le cachent. C'est dans ces divins Livres que se trouvent ces oracles par où vous communiquez la sa-

Ps. 18. 8.

gelle aux humbles. Portez votre gloire à son plus

Ps. 8. 3.

b ut point, par *a* bouche de ceux qui nous parlent

dans ces Livres ; & qu'on peut appeler des enfans,

Caractere
de l'Ecri-
ture sain-
te.

par la simplicité de leur langage. Car je ne con-

nois point de Livres qui soient capables , com-

Amour de
S. Augu-
stin pour
les saintes
Ecritures,

me ceux là, de détruire l'orgueil, & d'abattre vos

ennemis, c'est-à-dire, ceux qui voudroient s'excuser

dans leurs pechez ; *c* & qui par-là ne font qu'é-

L'intelli-
gence est
la recom-
pense de la
soumission,

loigner leur reconciliation avec vous. Non , mon

Dieu , je ne connois point de Livres compara-

bles à ceux-là. Ce sont eux qui m'ont fait plier le

col sous votre joug ? qui m'ont porté à vous con-

fesser mes miseres ; & qui m'ont appris à vous ser-

vir d'un culte tout gratuit. Faites donc que je les

entende, Pere de misericorde ; & recompensez par

cette grace la soumission que je leur rends. Car

vous n'en avez si solidement établi l'autorité,

qu'en faveur de ceux qui s'y soumettoient.

a Les Livres des Anciens n'étoient que de grands rouleaux de parchemin.

b Rien n'ayant porté si haut la gloire des Apôtres, que le courage véritablement héroïque, avec lequel ils ont donné leur sang, pour les veritez qu'ils avoient prêchées.

c Les Manichéens, qui prétendoient que les pechez des hommes se devoient imputer à une certaine nature de mal mêlée à la leur.

*Ce que
signifient
les eaux
placées au
dessus du
firma-
ment.*

18. L'Ecriture nous apprend , qu'il y a des eaux au dessus de ce firmament ; & ces eaux ne sont autre chose, à ce qu'il me paroît, que ces substances immortelles, qui ne tiennent rien de la corruption des habitans de la terre. Que ces eaux , qui sont au dessus du firmament, c'est-à-dire, ce saint peuple des Anges, qui est au dessus de ce ciel, que vous avez étendu au dessus de nous, louent donc la sainteté de votre nom. Car ces biens-heureux esprits n'ont pas besoin, comme nous , de lever les yeux vers ce ciel, c'est-à-dire, de s'instruire par la lecture de votre divine parole, puisqu'ils voient à découvert la lumière de votre visage; & que ce Livre ineffable, qui n'est point composé de paroles & de syllabes qui passent & qui succèdent les unes aux autres, étant sans cesse ouvert devant eux, ils lisent sans cesse ce que votre volonté éternelle demande d'eux. Ils le lisent, ils l'embrassent, ils l'aiment. Ils lisent sans cesse ; & ce qu'ils lisent ne passe point. Car ce qu'ils lisent , qu'ils embrassent , & qu'ils aiment , n'est autre chose que la solidité immuable de vos conseils-éternels.

*L'Ecriture
n'est
point pour
les bien-
heureux habi-
tans du
Ciel, qui
contem-
plent la
vérité é-
ternelle.*

Leur Livre ne se plie ni ne se ferme jamais ; parce que vous êtes vous-même ce Livre, qui sera ouvert devant eux durant toute l'éternité. Aussi est-il dit, que vous avez placé ces eaux au dessus du firmament ; c'est-à-dire, au dessus de vos Ecritures , dont vous n'avez établi l'autorité , que pour le peuple qui est au dessous de celui-là; c'est-à-dire , pour l'infirmité des hommes , au dessus desquels vous l'avez mis, afin que levant les yeux vers ce firmament, ils y vissent briller votre miséricorde, qui a bien voulu se servir de paroles passagères & sujettes au tems , pour nous faire connoître celui qui a fait les tems.

*Miséri-
corde de
Dieu ,
marquée
par le son
qu'il a eu
de se faire
connoître
à nous par
ses écritures.*

C'est ce qui a fait dire à votre saint Prophète que votre miséricorde est dans le ciel; & que votre vérité est portée sur les nuées. Les nuées passent ,

DE S. AUGUSTIN, LIV. XIII. CH. XVI. 555
 c'est-à-dire, les Predicateurs de vôtre parole passent de cette vie à une meilleure : mais le ciel de vos Ecritures demeurera étendu sur tous les peuples de la terre , jusqu'à la fin des siècles. Il est pourtant dit , que le ciel & la terre passeront , au lieu que vôtre parole ne passe point, c'est-à-dire, que ce ciel même des Ecritures , qui est présentement étendu comme une peau, passera ; que cette peau sera pliée ; que l'herbe fleurie , sur laquelle elle est étendue , séchera & flétrira , & que tout son éclat disparaîtra , mais que vôtre Verbe demeure éternellement.

Nous ne le voyons présentement que sous les énigmes & les diverses figures que ces nuées nous présentent, & au travers du verre obscur de ce ciel ; & non pas tel qu'il est dans sa nature. Car quoique nous soyons aimez de vôtre Fils unique, il ne vous a point encore fait voir à découvert ce que nous ferons dans l'autre vie. Aussi est-il cet époux des Cantiques, qui ne se fait voir qu'au travers d'un treillis ; c'est à-dire , sous les voiles de sa chair mortelle. Cependant , il ne laisse pas de nous attirer par ses caresses , & de nous embraser de son amour ; & c'est ce qui fait que nous courons vers lui, à l'odeur de ses parfums. Mais quand il viendra à paroître dans l'éclat de sa gloire ; ce sera alors que nous serons semblables à lui ; parce que nous le verrons tel qu'il est. Oüy tel qu'il est, ô mon Dieu : c'est-là ce qui nous est destiné ; mais nous n'en sommes pas encore en possession.

CHAPITRE XVI.

Connoissance de Dieu, autant au dessous de celles des hommes, que son essence est au dessus de la leur.

19. Comme il n'y a que vous , dont l'existence soit une véritable & parfaite existence ; * & dont la connoissance & la volonté .

* Voyez le chap. 11. du Liv. 7.

Prérogative de la nature de Dieu,

soient immuables aussi-bien que l'essence, il n'y a que vous aussi qui connoissiez parfaitement tout ce que vous êtes. Votre essence connoît, & veut immuablement : votre connoissance existe, & veut immuablement ; & votre volonté existe & connoît immuablement. Cela n'appartient qu'à vous seul ; & cet ordre qui regle toutes choses, & dont votre sagesse & votre justice sont le principe, ne permet pas que ce qui est sujet au changement, & qui ne voit qu'autant qu'il est éclairé, connoisse la lumière immuable qui l'éclaire, comme elle se connoît elle-même.

Nécessité de la prière.
Ps. 142.
63.

Ps. 35. 10.

C'est le besoin que j'ai d'en être éclairé, qui fait que mon ame se présente sans cesse à vous, comme une terre qui manque d'eau. Car elle ne peut non plus s'atrophier & s'engraisier elle-même, que s'éclairer. Aussi voyons-nous, que dans le même endroit où l'Ecriture dit, que ce sera dans votre lumière que nous verrons la lumière, elle dit aussi, que vous êtes la fontaine de vie.

CHAPITRE XVII.

Ce que signifie, dans le sens allegorique, la separation de la masse des eaux, & de celle de la terre ; & ces herbes & ces fruits, que la terre tirée de dessous les eaux commença de produire.

Ce que signifie l'assimilation des eaux.

En quoi tous les hommes sont unis.

20. **Q**ui est - ce qui a réuni, comme dans un même corps, toute la multitude de ceux qui sont dans l'amertume du péché & de l'infidélité ? Car on peut dire, qu'ils ne sont tous qu'un même corps, & une même société ; puisqu'ils conviennent tous en ce point, qu'ils veulent être heureux, & qu'ils y travaillent de toutes leurs forces. Il est vray qu'ils ne cherchent qu'une félicité toute terrestre, & qui ne sauroit être que de peu de durée ; mais enfin, ce desir d'être heureux est ce qui leur fait faire tout ce qu'ils font, quelque di-

verfité qu'il y ait dans les foins & les affections qui les partagent, & qui font comme les flots dont cette mer est agitée. Qui est-ce donc qui les a tous réunis en ce point, sinon vous, ô mon Dieu; comme c'est vous qui avez séparé de cette société d'impies, celles des Justes & des Saints.

C'est ce que l'Ecriture nous veut faire entendre, lorsqu'elle dit que *vous commandâtes que les eaux fussent ramassées, pour ne faire qu'une seule masse, & que la terre qu'elles couvroient commençât à paroître dans sa secheresse naturelle.* Et c'est ce qu'elle nous apprend encore, lors qu'elle dit dans un autre endroit, que *la mer vous appartient*, Ps. 94. 5. *que c'est vous que l'avez faite; & que la terre est l'ouvrage de vos mains.*

Mais cette mer que vous avez faite, n'est que ^{Dieu a fait les} la multitude des hommes, figurée par l'amas des ^{méchans,} eaux de la mer; & non pas la dépravation de leur ^{mais non} volonté, dont l'amertume & l'agitation de la mer ^{pas leur} sont la figure. Vous ne faites que tenir en bride ^{méchanceté.} les fougues de cette mer, c'est-à-dire, l'impetuosité des passions des hommes; & vous leur donnez des bornes; que vous ne souffrez pas qu'elles passent; & qui font que ces flots impetueux reviennent se briser sur eux-mêmes. Vous n'avez donc de part à ce qui se passe dans cette mer, qu'en ce que vous la tenez soumise à l'empire souverain que vous exercez sur toutes choses; & que vous sçavez faire entrer dans votre ordre, & servir à vos desseins; ce qui résulte de toutes ses agitations. *

21. Mais il y a une terre, qui fait un corps à ^{Ce que} part de cette mer; & qui paroît à vos yeux, élevée ^{signifie} au dessus de ses flots, comme la terre matérielle est élevée au dessus de la mer qui l'environne. Et cette terre n'est autre chose que ces âmes ^{cette terre} pures, qui se proposant une fin toute différente de ^{qui com-} celle que les enfans du siècle se proposent, ^{mença de} compo- ^{paroître} ^{après que} ^{les cause-} ^{furent ra-} ^{massées.}

* Voyez le commencement du chap. 20. du Liv. 1.

Ps. 84. 13.
*Virtu de
 la grace.
 Sens alle-
 gorique de
 ces paro-
 les : Que*

*la terre
 produi-
 des her-
 bes ver-
 dantes,
 chacune
 selon son
 espece.
 Dieu nait
 le jour
 nuit qui
 nous porte
 à secourir
 les misé-
 rables.*

Ps. 81. 4. 4.

sont aussi une société toute différentes. Dans la seche-esse où cette terre se trouve, elle soupire sans cesse après votre celeste rosée, cette rosée douce & invisible, que vous répandez sur elle, afin qu'elle porte ses fruits. Et ces fruits sont les œuvres de miséricorde, que nôtre ame ne manque pas de produire, dès que son Seigneur & son Dieu a parlé.

Elle les produit selon son espece ; c'est-à-dire, envers son prochain, à qui elle témoigne son amour, en le secourant dans les necessitez de la vie presente ; & ces fruits portent leurs semences ; c'est-à-dire, que ces œuvres de miséricorde sont accompagnées du sentiment de nôtre propre infirmité ; qui de lui-même porte à secourir les misérables, comme nous voudrions être secourus, si nous étions en pareil état. Enfin, cette terre ne produit pas seulement des herbes ; c'est-à-dire, de ces secours qui coûtent peu, & qui se rendent dans les necessitez ordinaires : mais encore des arbres fruitiers ; c'est-à-dire, de ces secours puissants, par lesquels on sait tirer l'opprimé de la main du puissant qui l'opprime ; & lui donner une juste & vigoureuse protection, qui le mette à couvert de la violence.

CHAPITRE XVIII.

Ce que signifie, dans le sens allegorique, la separation du jour & de la nuit, & l'établissement des deux astres, dont l'un doit présider au jour, & les autres à la nuit, Difference du don de sagesse, & de celui de science.

*Elle prie-
 re.*

Ps. 84. 12.

22. **V**Oilà quels sont les fruits que cette terre produit. Donnez-nous donc, Seigneur, cette joye & cette dilatation de cœur qui nous les fait produire ; & que la justice nous regarde du haut du ciel, afin que la verité naisse de la terre ; c'est-à-dire, afin que vos fideles, separez du reste des

hommes , comme la terre a esté séparée des eaux, expriment par leurs œuvres , ce que les loix de la Vérité demandent d'eux ; & qu'ils deviennent des astres dans le firmament. * Que nous partagions dans nôtre pain avec ceux qui n'en ont point , & nos habits avec ceux qui n'ont pas de quoi se couvrir : que nous ouvrons nos maisons à ceux qui manquent de retraite ; & qu'enfin nous secourions nos semblables dans tous leurs besoins.

Lorsque de tels fruits seront sortis de cette terre, vous les regarderez , Seigneur , comme vous regardiez vos creatures, à mesure que vous les produisiez ; & ils vous paroîtront même quelque chose de fort bon, Qu'on voye donc briller de toutes parts l'éclat de ces bonnes œuvres, qui seront comme des fruits venus dans leur saison ; & que de l'ac- Pl. 1. 3. tion, qui n'est que ce qu'il y a de moins noble dans la sainteté à quoi nous sommes apelles , nous passions jusqu'aux délices de la contemplation , par la vertu vivifiante de vôtre Parole éternelle : en sorte que nous paroissions dans le monde comme des astres, attachez au firmament de vos saintes Ecritures. Philp. 2. 15.

C'est dans les splendeurs de ce firmament , que vous vous communiquez à nous ; & que vous nous apprenez à faire la différence du jour & de la nuit ; c'est-à-dire, des choses de pure intelligence, & de celles qui touchent les sens ; ou des âmes attachées aux unes ou aux autres de ces deux sortes de choses. Ainsi, vous n'êtes plus le seul, ô mon Dieu , qui distingués la lumière d'avec les ténèbres, comme vous faisiez au commencement du monde , dans l'intérieur de vos connoissances. Ceux que vous avez remplis de vôtre esprit , & que vous avez attachés à ce firmament de vos saintes Ecritures, comme des astres qui éclairent toute la ter- Explication allegorique de ces paroles, le Seigneur fit la separation des ténèbres & de la lumière.

* Saint Augustin s'explique lui-même sur cela, quelques lignes plus bas.

re, les distinguent aussi à leur tour, depuis la manifestation de votre grace. *

Aussi volons-nous, que ces astres marquent présentement, non seulement la différence du jour & de la nuit, mais encore celle des saisons; puis qu'ils font voir que *l'ancienn alliance a fait place à la nouvelle*; que *notre salut est plus proche que lorsqu'il nous avons commencé à croire*; que *la nuit est passée*; & que *le jour s'avance*; que *la moisson se prépare*, & que *vos bénédictions la rendent abondante*; qu'après avoir autrefois jetté la semence, par les ouvriers que vous avez envoyé d'abord, vous en envoyez d'autres présentement, pour faire la récolte; & que vous en enverrez encore d'autres dans la suite, pour recueillir ce que l'on sème aujourd'hui, & qui ne sera moissonné qu'à la fin des siècles.

C'est par là que vous accomplissez les vœux des justes & que vous comblez leurs années de bénédiction. Mais quelque heureuses que soient ces années elles passent; au lieu que vous demeurez toujours le même *Vos années ne passent point*; & dans l'immutabilité de ces années éternelles, vous préparez les greniers où seront serrez, à la fin des siècles, ces fruits si précieux, que votre grace nous fait produire, dans le cours de nos années passagères. Car c'est par un décret arrêté dans vos conseils éternels, que vous nous dispensez sur la terre vos biens célestes, dont chacun nous vient dans son temps.

23. Aux uns vous donnez par votre divin Esprit le don de sagesse; qui est comme le plus grand de ces deux astres, dont l'un préside au jour & l'autre à la nuit; & ceux-là commencent dès à présent, à entrer dans le grand jour; c'est-à-dire, de goûter.

Ce que
signifient.
les deux.

* C'est à dire, depuis l'établissement de la nouvelle alliance, par laquelle tous les Mystères cachez sous les ombres de l'ancienne ont été dévoilés.

ter les délices qui se trouvent dans la contempla-^{grands}
 tion de la pure lumière de la Verité. A d'autres ^{astres que}
 vous donnez, par le même esprit, le don de science, ^{Dieu fit}
 figuré par celui de ces deux astres qui préside à la ^{pour pré-}
 nuit. Enfin vous donnez par le même esprit aux ^{fideles, l'un}
 uns le don de la foy, à d'autres le don de la gue-^{au jour}
 rison des maladies, à d'autres le don des miracles, ^{& l'autre}
 à d'autres le don de Prophete, à d'autres le don ^{à la nuit.}
 du discernement des esprits à d'autres le don ^{Ce que}
 des langues ; & ces derniers donc sont comme des ^{signifie la}
 étoiles, qui président aussi à la nuit. Tous ces dons ^{multitude}
 dérivent du même esprit, qui les distribuë à cha-
 cun comme il lui plaît ; & qui fait briller tous ces
 astres pour le bien des fideles. ^{des étoiles.}

Ce don de science comprend la connoissance des ^{Don de}
 divers Secremens ; qui ont changé selon les tems ^{science.}

comme la Lune. * Mais ce don-là, & tous ceux ^{Don de}
 que j'ay marquez ensuite, & que les étoiles nous ^{sagesse.}
 representent, sont autant au dessous de cette con-
 templation lumineuse de la sagesse, dont jouissent
 ceux qui commencent d'entrer dans le grand jour ;
 que les astres qui président à la nuit, sont au dessous
 de celui qui préside au jour. Cependant, ces dons
 sont nécessaires à ceux à qui ce serviteur si sage &
 si fidele, qui sçavoit parler le langage de la sa- ^{ibid. 3. 2.}
 gesse avec les par aits, n'a pû parler que comme à
 des enfans, parce qu'ils tenoient encore des foi-
 bleffes de la chair ; & non pas comme à des homes
 faits, & éclairez des plus vives lumieres de vôtre
 esprit. Car en attendant que ces charnels même,
 ces enfans, encore au berceau de la vie de la grace,
 & qu'on ne sçautoit encore nourrir que de lait, ^{1. Cor. 26.}
 deviennent capables en croissant d'une viande soli-
 de ; & que leurs yeux soient assez forts pour sou-
 tenir la lumière du Soleil ; il leur en faut quelque
 autre pour se conduire, dans les obscuritez de la ^{Don de}
 sagesse en

* Ceux de la nouvelle alliance étant tout differens
 de ceux de l'ancienne.

d'intelli-
gence, re-
servé aux
parfaits.

nuit où ils sont : mais il faut que dans cet état ils se contentent de celle de la *Lune & des étoiles*.

Voilà ce que vous traitez avec nous, Sagesse éternelle de mon Dieu; & que vous nous faites apercevoir dans vôtre firmament, *c'est à-dire, dans vos saintes Ecritures; les lumières admirables de la contemplation, à laquelle vous nous élevez, nous faisant voir les choses à découvert, au travers de tous les voiles des figures; quoique nous soyons encore sujets aux revolutions des tems, des années & des jours.

Condition
nécessaire
pour arri-
ver à l'in-
telligence.
* Mai. 5.

* C'est à dire, des dons inferieurs à celui de cette Sagesse lumineuse, qui fait entrer dans les splendeurs de la contemplation.

15.

Ps. 10.

18.

CHAPITRE XIX.

Ce que si-
gnifient
les produ-
ctions de
la terre ri-
vée de des-
sous les
eaux.

Mat. 19.

15.

par où il faut commencer, pour estre capables des lumieres de la Sagesse & de la science. Ce qui empêcha ce riche, qui vit & fut avec Jesus-Christ sur ce qu'il avoit à faire, de profiter des avis du Sauveur. Ce que la creation des astres nous presente sous le sens allegorique, accompli le jour de la Pentecoste.

24. **A**is pour arriver à ce point-là, dit le Seigneur, il faut avoir été notoyez : * il faut avoir le cœur pur; il faut en avoir chassé l'iniquité; il faut avoir écarté ces eaux ameres qui couvroient la terre; il faut être défaits de tout ce qui blesse mes yeux. Apprenez donc à faire le bien: rendez justice à l'orphelin & à la veuve; & garantissez les d'opression: car voilà ce que c'est que ces herbes & ces fruits, que doit produire toute terre élevée au dessus des eaux. Après cela venez à moi: je vous développerai les secrets de mes Ecritures & je vous placerai dans le firmament, comme il s'est fait pour éclairer la terre.

Ce riche de l'Evangile demandoit à celui qu'il apelloit son bon maître, ce qu'il avoit à faire; pour arriver à la vie éternelle. Ce bon maître, qu'il ne

prenoit que pour un homme, mais qui étoit Dieu & bon par conséquent, luy dit que s'il vouloit arriver à la vie, il falloit qu'il gardât les commandemens; qu'il rejettât toute l'amertume de la malice & du péché, c'est-à-dire, qu'il s'abstint de meurtre, d'adulter, de larcin, de faux témoignage & que la terre de son cœur, ainsi degagée du milieu des eaux amères de l'iniquité, commençât de marquer sa fécondité par de bons fruits; comme ceux de l'honneur que chacun est obligé de rendre à son père & à sa mère, & de l'amour qu'on doit au prochain.

J'ay fait tout cela, répondit-il: mais si cette terre est fertile, d'où vient qu'elle est couverte de tant d'épines? C'est l'avarice qui les produit; & c'est ce qu'il faut déraciner. Allez donc, vendez tout votre bien, & distribuez-en le prix aux pauvres; ce sera comme une semence que vous jetterez en terre, dont vous recueillerez une moisson abondante; & vous aurez un trésor dans le ciel. Voilà ce que vous aurez à faire si vous voulez suivre le Seigneur, si vous voulez être parfait, & du nombre de ceux avec qui celui qui sçait distribuer au jour & à la nuit, * ce qui convient à l'un & à l'autre, traite de Mysteres de sa sagesse. Par là, vous participerez vous-même à ces divines connoissances; & vous aurez place entre les astres de son firmament & de son ciel. Mais c'est ce qui ne se peut faire, si votre cœur n'est vers le ciel; & il n'y sera point, à moins que votre trésor, n'y soit, comme vous l'avez appris le ciel-là même que vous appelez votre bon maître. Voilà ce qui fut dit à ce jeune homme: mais ce larcin ne fit que contrister son cœur, qui n'étoit qu'une terre stérile; & les épines, dont cette terre étoit couverte, étouffèrent cette divine semence.

* C'est-à-dire, aux parfaits & aux imparfaits, comme l'on va voir.

1. Tier 2. 25. Pour vous, peuple choisi, saintes ames, qui
 7. êtes dans le monde comme ce qu'il y a de plus
 1. Cor. 1. & de plus foible; mais qui avez tout quitté bas
 27. pour suivre le Seigneur; marchez sur ses pas, &
 Math. 19. confondez tout ce que le monde a de plus puissant
 27. & de plus élevé. Marchez y, vous dont il est dit
 Rom. 1. que les démarches sont si belles; & brillez dans ce
 15. firmament des Ecritures, en sorte que vous deve-
 11. 52. niez des cieux qui annoncent la gloire de Dieu.
 7. Distinguez la lumière, c'est-à-dire les parfaits, qui
 Pl. 18. 1. ne sont pourtant pas encore aussi éclairés que les
Ce que Anges, d'avec les tenebres; c'est à-dire, d'avec
c'est, a les foibles & les imparfaits, qui ne demeurent
l'égard pourtant pas dépourvus de toutes lumières.
des saints,
que dis-
tinguer la
lumière

des tene- Répandez vos rayons sur toute la terre; que le
 7. jour, qui luit dans vos ames, & que le Soleil y fait,
 bres. éclaire le jour; c'est à-dire, que votre sagesse se com-
 Ibid. 2. munique à vos semblables & que la nuit fasse passer
 à une autre nuit la lumière de la Lune qui l'éclaire;
 c'est à-dire, que les lumières de la science, infe-
 rieures à celles de la sagesse, & désignées par l'astre
 qui préside à la nuit, éclairent & conduisent ceux
 que leur foiblesse tient encore dans une espèce de
 nuit, où les tenebres ne regnent pourtant pas abso-
 lument, puisque la Lune & les étoiles * l'éclairent.

Car lors que Dieu voulut former son Eglise, il
 se passa quelque chose de semblable à ce qui ar-

La crea- riva au commencement du monde; & comme s'il
 7. tion des avoit dit une seconde fois: *Qu'il se fasse des astres*
 1. 1. *afres; fi-* dans le firmament, un bruit éclatant, comme celui
 1. 1. *gure de ce* d'un tourbillon impétueux, se fit entendre du haut
 1. 1. *qui se fit* du ciel; & on vit comme des langues de feu, qui se
 1. 1. *le jour de* partagerent, & vinrent se poser une à une sur cha-
 1. 1. *la terre-* cun de ceux qui étoient enfermez dans le Cenacle:
 1. 1. *coste.*
 1. 1. *Act. 22.* Ce fut alors qu'il se fit des astres dans le firmamēt;
 1. 1. *&c.*

* C'est à dire, ces lumières de la science, inférieures
 à celles de l'insigence, & désignées, par la lune & par
 les étoiles.

DE S. AUGUSTIN, LIV. XIII. CH. XX. 565
c'est-à-dire , des herauts & des predicateurs de la
parole de vie.

Courez de toutes parts , feux sacrez & luifans :
car vous êtes la lumiere du monde ; & une lumiere ^{Math. 5.}
qui ne doit pas être cachée sous le boisseau. Celui ^{13.}
à qui vous vous êtes attachez, a été élevé en gloi-
re, & vous y a élevez avec lui. Courez donc de
toutes parts ; & soyez connus de tous les peuples
de la terre.

CHAPITRE XX.

*Ce que representent , selon le sens allegorique, les poissons &
les oyseaux, qu'il est dit que la mer produit. Pourquoi
toute cette variété d'expressions & de figures , sous les-
quelles l'Ecriture nous presente souvent une même verité.
Mer, symbole du genre humain, & par où.*

26. ¶ E vous trouve encore , saintes ames, dans <sup>Explica-
tion alle-
gorique</sup>
ces paroles de la suite de la Genèse : *Que la mer produise des poissons, des reptiles, & des oyseaux :* <sup>des pro-
ductions
de la mer-
Jerem. 1.
19.</sup>
car dès que vous êtes venus au point de sçavoir
faire la separation du bon & du mauvais, c'est-à-
dire , de distinguer la lumiere d'avec les tenebres,
vous êtes en quelque façon devenus la bouche de
Dieu même ; puisque c'est par vous qu'il a com-
mandé à la mer de produire , non ce qui est ap-
pellé plus bas des ames vivantes , & que la seule
terre produit ; mais des poissons, des reptiles, & des
oyseaux.* Car ces poissons & ces reptiles ne sont
autre chose, ô mon Dieu, que vos mysteres & vos
sacremens, qui par le ministère de vos saints Apô-
tres , se sont insinuez & répandus de toutes parts, <sup>Ce que
signifient
les pois-
sons, qu'il
est dit que
la mer
produisit.</sup>
au travers des flots de la mer de ce siècle , & des
tentations qui l'agitent , & par le moyen desquels

* C'est-à-dire , c'est par vous que ce qui est figuré
par les poissons & les oyseaux, a commencé de se répandre,
pour éclairer les infideles, representez par la mer ; &
ces productions sont attribuées à cette mer, parce qu'elle
y donne l'eau, comme l'on verra plus bas.

les peuples ont été instruits de vos veritez ; & ensuite initiez & consacrez à vôtre service.

Ce que signifient les baleines, qu'il est dit que Dieu crea Dieu crea aussi des baleines, poursuit l'Ecriture ; c'est-à-dire , qu'entre les choses que les Apôtres ont faites dans l'exercice de leur ministère, il s'est trouvé des prodiges & des miracles , qui étoient, entre les autres œuvres de ces saints personnages, ce que sont les baleines entre les autres poissons.

Ce que signifient les oyseaux. Il est dit, que vous créâtes aussi des oyseaux. Et que nous représente le vol des oyseaux , sinon celui de la voix de vos Ambassadeurs ? Car elle a volé par toute la terre , mais sans s'écarter jamais de l'autorité de vôtre Ecriture, qui est ce ciel , ou ce firmament , dont il est parlé plus haut. Aussi est-il marqué expressément , que ces oyseaux volent par tout , mais sous le ciel ; comme sous une tente ou

Pourquoi il est dit que c'est sous le ciel que les oyseaux volent. une voliere, dont ils ne sortent jamais. C'est ainsi, que la voix des Predicateurs de l'Evangile a volé de toutes parts : il n'y a point de pais où elle n'ait pénétré ; elle a retenti par toute la terre , jusqu'à ses extremités les plus reculées ; & c'est, ô mon Dieu, l'effet de vôtre grace & de vos bénédictions, qui ont multiplié toujours de plus en plus les porteurs de vôtre divine parole.

27. Mais ne me méprenez je point ; & n'est-ce point confondre les choses, que d'entendre des mêmes personnes , & ce qui a été dit plus haut , du firmament & des astres , c'est-à-dire ; de ces connoissances lumineuses des mysteres, que les parfaits puisent dans les saintes Ecritures ; & ce qui est dit icy de ce qui se passa dans la mer & sous le firmament ; c'est-à-dire, des opérations extérieures, par où la connoissances de ces mysteres s'est répandue ? Non sans doute : car ces mêmes choses qui se voyent dans la lumiere de la sagesse & de la science, d'une maniere simple & précise, & qui demeurent toujours les mêmes , sans varier en aucune maniere , & sans avoir jamais ni plus ni moins ,

S'expriment au dehors par une infinité de signes & d'operations differentes, qui vont toujours se multipliant. *

C'est l'effet de vos benedictions, ô mon Dieu ; ^{Pourquoi} une si
& par cette varieté infinie de figures ou de signes ^{grande di-}
exterieurs , sous lesquels une même verité se pre- ^{versité de}
sente à nous, diversifiée en quelque sorte, par la di- ^{figures &}
versité de ce que nos sens apperçoivent dans tout ^{d'expres-}
ce grand nombre de figures & de signes , au lieu ^{sions dans}
que l'esprit ne les voit jamais que d'une même ^{L'Ecriture,}
maniere , vous remediez au dégoût que la misere ^{pour faire}
de nôtre condition mortelle nous donne pour les ^{entendre}
meilleures choses, quand elles nous paroissent tou- ^{une même}
jours sous la même forme. ^{verité.}

Et qu'est ce qui a produit tous ces reptiles & tous ces poissons; c'est-à-dire, qu'est-ce qui a donné lieu à toute cette diversité de signes , d'expressions & de figures ? La masse des eaux ; c'est-à-dire, cette mer amere , que composent les enfans d'Adam ; ou ^{Ce que si-}
pour parler plus clairement , le malheureux état ^{gnifie cet}
de tous les peuples de la terre , qui n'avoient que ^{amas}
de l'éloignement pour vôtre verité éternelle. Mais ^{d'eaux à}
ces eaux n'ont fait sortir toute cette multiplicité ^{quel Dieu}
d'expressions & de signes , que de vôtre parole , ^{donna le}
c'est à dire , de vôtre Evangile. Leur amertume , ^{nom de}
leur dégoût & leur langueur , est donc ce qui a ^{mer.}
donné lieu à toutes ces choses : mais elles ne pro-
cedent que vôtre parole.

28. Toutes ces choses sont belles, parce qu'elles sont vôtre ouvrage : car il n'y a rien que vous n'ayez fait; mais vous êtes sans comparaison plus beau que tout ce que vous avez fait.

Si Adam ne s'étoit point écarté de vous par son peché sa posterité ne seroit pas , comme elle est, une mer pleine d'amertume, profonde , enflée, & sans artêt ; profonde , par une curiosité qui veut tout fonder : enflée , par un orgueil dont les fon-

* Voyez le chap. 24. nom. 37. vers le milieu

*29. , sim-
bole très-
juste des
hommes,
dans l'état
de leur
corruption
naturelle.*

gues sont plus indomptables, que celles des flots les plus impetueux ; sans arret, par une ardeur inquiète pour la volupté ; qui cherchant de toutes parts à se satisfaire, & ne le pouvant jamais faire à son gré, n'a nulle sorte de consistance, & ne fait que sauter d'objet en objet Ainsi, les dispensateurs de vôtre divine parole n'auroient pas eu besoin d'employer, sur cette race corrompue, tout ce grand nombre de discours & d'actions mystérieuses & figuratives, représentées par ces reptiles, ces poissons & ces oyseaux, qui sortirent du sein de la mer; au moins c'est ce qu'il me paroît qu'ils signifient.

*Ce qu'il
faut aux
initiez
pour avan-
cer.*

Mais après même que les hommes sont imbus des veritez de la foy, & mêmes initiez par vos Sacremens, il leur faut encore quelque chose de plus; & ils ne pourroient avancer dans le chemin du salut, s'ils ne recevoient de vôtre Esprit un nouveau degré de vie ; & si après avoir été comme ébauchez par les instructions extérieures, ils ne tendoient à ce qui les acheve, & qui met le comble à leur perfection.

CHAPITRE XXI.

Ce que representent, selon le sens allegorique, ces animaux : qu'il est dit que la terre produisit après qu'elle fut séparée des eaux. Animaux domestiques & apprivoisez, symbole des passions domptées.

*Ce que si-
gnifient
ces ani-
maux
qu'il est
dit que la
terre pro-*

29. **C**Est ce que vôtre Ecriture nous insinue ; lors qu'après avoir parlé de ces reptiles, de ces poissons, & de ces oyseaux sortis du sein de cette masse d'eaux ameres, que nous apellons la mer, elle ajoute que vous commandâtes à la terre, qui étoit desormais séparée des eaux, de produire des animaux, ou, pour nous attacher plus précisément aux termes de vôtre Ecriture, des ames vivantes. *

* Ces deux termes, dans l'Ecriture, ne signifient que la même chose.

Les peuples, figurez par cette terre, avoient besoin du baptême, que vôtre institution a rendu nécessaire, pour entrer au Royaume du Ciel, & sans *Jean. 2. 5. Pourquoi la terre étoit d'abord couverte* quoi on n'y entre point; aussi est-il dit, que cette terre étoit d'abord couverte des eaux de la mer. Mais depuis qu'elle en est séparée; c'est-à-dire, depuis que les hommes sont initiés par ce sacrement, il n'en est plus question. Ils ne cherchent plus même ces miracles & ces prodiges, qui sont figurez par les baleines que la mer produit. Il leur en falloit pour les établir dans la foi: car, comme dit J. C. dans l'Evangile, la dureté des hommes est telle, que sans les miracles ils ne croiroient point. Mais il ne leur en faut plus dès qu'ils sont fides; c'est-à-dire, dès qu'ils sont une terre séparée de l'amertume de la mer, figure de l'infidélité. Et c'est ce que vôtre grand Apôtre nous apprend, quand il dit que le don des langues, & les autres dons miraculeux, ne sont que des signes pour les infidèles, & non pas pour les fides. *Jean. 4. 88. La terre déagée des eaux, figure des fides. 1. Cor. 14. 22.*

Cette terre, que vous avez élevée au dessus des eaux, n'a pas besoin non plus de ces reptiles & de ces oyseaux, sortis par la force de vôtre parole du sein de ces mêmes eaux; c'est-à-dire, que ces premières instructions, & que vous donnez aux hommes, par ceux que vous envoyez prêcher la doctrine du salut, ne leur sont plus nécessaires. Il ne faut donc plus à cette terre, que cette rosée féconde de vôtre sainte parole, que les Predicateurs de vôtre Evangile ont répandue par tout le monde. Nous lui exposons tous les jours des œuvres toutes divines de ces saints Personnages: mais c'est à vous à operer en elle, pour lui faire produire ce que vôtre Ecriture appelle des ames vivantes. *Nous ne faisons le bien, que par l'opération de Dieu en nous.*

S'il est donc dit qu'elle les produit, c'est parce que la separation des eaux ameres de l'infidélité, est ce qui donne lieu à vos Ministres de les lui faire produire. De même que s'il est dit, que la mer a pro-

duit les reptiles, les poissons, & les oyseaux mêmes, qui volent sous le firmament, c'est parce que la perversité des infideles, figurée par l'amertume des eaux de la mer, est ce qui a donné lieu à la production de tous les divers secours, par où on les fait passer de l'infidelité à la foi, & qui sont figurez par ces sortes d'animaux.

Euchari-
stie, sacre-
ment des
fideles.
Fl. 22. 5.
Jean. 21.
9.

Or depuis qu'on est terre, séparée des eaux, c'est-à-dire, depuis qu'on est fidele, on n'a plus besoin de toutes ces productions de la mer; & l'on n'a plus qu'à participer au festin de cette table, que vous avez préparée aux fideles; & où vous leur donnez à manger ce divin poisson, qui a été tiré du fond de cette mer; c'est-à-dire, Jesus-Christ, né d'entre les hommes; & qui n'en a été tiré que pour être l'aliment de la terre.

Pourquoi
il est mar-
qué que
les oyseaux,
quoique
sortis de
la mer, se
multi-
plient sur
la terre.
Ce que si-
gnifient
les ani-
maux
qu'il est
dit que la
terre pro-
duit,

C'est sur la terre que se multiplient les oyseaux, quoi qu'originaires ils aient été tirez de la mer; c'est-à-dire, qu'encore que l'infidelité des hommes soit ce qui a donné commencement à la predication des Ministres de vôtre Evangile; leurs paroles sont, pour les fideles mêmes, une source d'exhortations salutaires & de benedictions, qui se multiplient de jour en jour. Mais enfin, les animaux, ou les ames vivantes, ne tirent leur origine que de la terre, c'est-à-dire, qu'il n'y a que ceux qui sont déjà fideles, qui pratiquent, utilement cette sainte temperance, qui fait qu'on retire son cœur des choses du monde; & par laquelle l'ame commençant de vivre en vous, commence d'être véritablement vivante; au lieu qu'elle étoit morte, pendant qu'elle vivoit dans les plaisirs. Car Tous plaisirs sont mortels à l'ame, hors ceux que l'on trouve en vous, qui êtes les délices chastes & vivifiantes de ceux qui ont le cœur pur-

Plaisirs,
poison de
l'ame.

30. Que vos Ministres travaillent donc sur cette terre; mais non pas comme ils faisoient autrefois sur les infideles, representez par la mer. Il falloit

pour ceux là non seulement des paroles, des instructions, des sacremens, des figures misterieuses, mais des miracles qui attirassent l'attention & l'admiration de ces peuples grossiers ignorans : l'admiration n'ayant pour principe que l'ignorance des causes d'où sort ce que l'on voit d'extraordinaire. Ce n'étoit que par-là, qu'on pouvoit faire entrer dans la foi cette race d'Adam qui vous avoit oublié ; & qui fuyant la lumiere de vos yeux, étoit devenuë un abîme. Mais pour vos fideles, qui sont une terre élevée au dessus des eaux de l'abîme, il faut que vos Ministres travaillent sur eux d'une autre maniere ; & ce qu'ils ont à faire à leur égard, c'est de leur servir de modeles, & de faire luire a leurs yeux l'éclat d'une vie si sainte, qu'ils se sentent portez à l'imiter.

Aussi n'est-ce pas seulement pour s'instruire de la verité, que les fideles les écoutent : c'est pour pratiquer ce qu'ils enseignent, quand ils nous disent : *Cherchez le Seigneur, & votre ame vivra ; Dieu.* c'est-à-dire, elle sera cette terre feconde, qui produit des animaux vivans ; & encore : *Ne vous conformez point à ce siecle corrompu, & abstenez-vous de tout ce qu'il vous presente d'agréable : car la fuite de ces choses-là fait vivre l'ame, comme la recherche de ces mêmes choses la fait mourir.*

Reprimez donc en vous, & la fierté de l'orgueil, & la mollesse de la volupté, & cette ardeur insatiable de sçavoir & de connoître, qui n'est qu'une vaine curiosité, quoi qu'elle se couvre d'un autre nom ; afin que ces mouvemens ne soient plus en vous, que comme des bêtes farouches apriivoisées, des bestiaux domptez & réduits, & des serpens sans venin. Car ces sortes d'animaux, dans le sens allegorique, nous representent les mouvemens de l'ame, mais d'une ame morte ; puis que tant que l'ame est sujette aux fougues de l'orgueil, tant qu'elle est

Ce que c'est que la mort de l'ame. dominée par la volupté, & infectée du venin de la curiosité, elle est morte. Ce n'est donc pas par une extinction entiere de tout mouvement qu'elle meurt ; mais par s'éloigner de la source de la vie : car c'est par-là qu'elle tombe dans le torrent de ce siècle corrompu ; & qu'elle s'y conforme, en prenant l'esprit dont il est possédé.

31. Or ce torrent passe, avec tout ce qu'il entraîne ; au lieu que la source de la vie éternelle, qui n'est autre que vôtre divine parole, demeure éternellement. C'est donc pour nous empêcher de nous éloigner de cette source, & de nous jeter dans ce torrent, que cette même parole nous dit : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu.* Et ce qu'elle prétend par-là, c'est que la terre de nôtre cœur, arrosée des eaux de fontaine de vie, & rendue féconde, par la vertu de vôtre parole, que les Predicateurs de vôtre Evangile ont répandue de toutes parts, produise ce que l'Ecriture nous veut faire entendre par ces ames vivantes, ou ces animaux, qu'il est dit que la terre produisit ; c'est-à-dire, que nous aprenions à regler nos mouvemens, en imitant ceux qui sont les imitateurs de Jesus-Chr.

Pourquoi l'Ecriture fait mention d'espece, quand elle parle des animaux que la terre produisit. C'est cette imitation que l'Ecriture a eu en vûe, lors qu'après avoir dit que la terre produisit des animaux ou des ames vivantes, elle ajoute, selon leur espece. Car l'exemple qu'on se sent le plus porté à imiter, c'est celui de ses semblables & de ses amis ; & c'est sur ce principe que saint Paul a parlé, quand il a dit : *Soyez comme je suis : car j'ai été comme vous êtes.* Par ce moien, les animaux qui sont sur cette terre, c'est-à-dire, les mouvemens de cette ame vivante, seront domptez & apprivoisez ; & on le connoîtra par la douceur qui accompagnera toutes ses actions, & que vous nous avez recommandées par ces paroles : *Faites toutes vos actions avec douceur ; & vous serez aimé de tout le monde.*

Gal. 4. 12.

Eccli. 3.
19.

Il n'y aura donc plus sur cette terre, que de ces animaux aprivoisez & domptez, que l'abondance n'enfle point, & que la disette n'abat point : & Math. 10. 16. de ces serpens doux & sans venin, qui ne sont point mal-faisans ; & qui n'ont rien de la nature de serpent, que cette prudence, qui sçait éviter le mal ; & qui fait qu'on ne donne d'attention à ce qui se voit dans la nature, qu'autant qu'il en faut pour s'élever jusques à la connoissance de l'éternité, par la considération des choses qui passent. Car ces novemens de l'ame, figurez par ces animaux, sont quelque chose de bon, lors qu'ils sont soumis à la raison ; * & que sans être tout-à-fait éteints, ils sont seulement domptez & réduits de telle sorte, qu'ils ne sont plus sujets à ces fougues impetueuses qui donnent la mort.

* S. Augustin traite la même chose, dans le vingtième chap. du prem. Livre de *la Genèse contre les Manichéens* ; & ce qu'il dit dans cet endroit là est si beau, & si propre à donner du jour à ce qu'il dit ici, qu'on a crû l'y devoir mettre. le voici. Quand on n'a pas soin de reprimer ces mouvemens de l'ame, ils éclatent, & nous emportent à tout ce qui peut satisfaire la sensualité & nous fait tomber enfin dans les habitudes honteuses qui nous rendent semblables aux bêtes. Mais quand on a soin de les regler & de les reprimer, leur ferocité s'adoucit ; & ils deviennent comme des animaux domestiques & aprivoisez, qui habitent avec nous, & qui s'y tiennent en paix. Cette mission des mouvemens de l'ame à la raison & à la vérité, est ce qui rend la vie de l'homme tranquille & heureuse. Car quand ils sont ainsi réduits, ils ne produisent dans l'ame qu'une joye sainte, & un amour pur & chaste ; au lieu que quand on neglige de les reduire, & de les acoutumer à l'empire de la raison, ce sont de passions fougueuses & emportées, qui déchirent l'ame & la mettent en pieces, & qui rendent la vie malheureuse. C'est ce qui fait que Saint Paul nous ordonne de les *crucifier*, & de les reprimer sans relâche, jusques à ce que la mort soit engloutie par une parfaite victoire. Car, comme dit ce saint Apôtre, ceux qui appartiennent à Jesus-Christ, ont crucifié leur chair, avec tout ce qu'il y avoit en elle de passions & de desirs dereglez.

CHAPITRE XXII.

Ce que la création de l'homme représente dans le sens allegorique. Pourquoi il est dit que Dieu le fit à son image & ressemblance.

32. **L**orsque nous aurons retiré nos affections de toutes les choses de la terre, dont l'amour étoit ce qui nous faisoit mal vivre, & qui nous donnoit la mort : lors que par la bonne vie que nous menerons, tous nos mouvemens commenceront d'être de ces ames vivantes, que produisit la terre, après qu'elle est tirée de dessous les eaux ; & qu'enfin nous aurons mis en pratique cet avis de vôtre Apôtre : *Ne vous conformez point à ce siecle corrompu ;* ce qui nous restera à faire, ô mon Dieu, mon Seigneur, & mon Createur, ce sera d'accomplir ce que le même Apôtre demande encore au même endroit, lors qu'il ajoûte, *mais transormez-vous, par un entier renouvellement de vôtre esprit.* L'un a raport à ces paroles de la Genèse : *Que la terre produise des ames vivantes selon leur espece ;* parce qu'en cela nous imitons ceux de nos semblables qui nous ont appris, par leur exemple, à ne nous point conformer à ce siecle corrompu. Mais dans ce renouvellement, à quoi l'Apôtre nous exhorte ensuite, nous ne prenons plus pour regle & pour modele, ceux qui nous ont devancez dans la voye du salut ; & ce n'est plus l'exemple ni l'autorité de ce qu'il y a eu de meilleur & de plus saint parmi les hommes que nous nous proposons de suivre ; c'est vous même que nous imitons.

C'est ce que l'Ecriture nous fait entendre, par le soin qu'elle a eu de marquer, que quand vous vintes à créer l'homme, vous ne fîtes point mention d'espece, comme vous aviez fait à la création des autres animaux ; & qu'au lieu de dire, *Que*

Ce qui fait que les hommes vivent mal.

Rom. 12. 2.

Par où notre sanctification commence des'operer.
Rom. 1. 1.
Par où elle reçoit son dernier accomplissement.

Pourquoi il n'est point fait

L'homme soit fait selon son espece ; vous dites : Faisons l'homme à nôtre image & ressemblance. Car dans ce renouvellement , qui retrace en nous les traits de vôtre divine ressemblance , nous consultons nous-mêmes vôtre sainte volonté, * & nous ne nous proposons plus d'autre regle C'est à quoi ce fidele dispensateur de vôtre verité, qui ne vouloit pas que ceux qu'il avoit engendrez par l'Evangile demeuraissent des enfans, qu'il ne pût nourrir que de lait; & qu'il fût obligé de tenir toujours sur son sein, comme une nourrice qui veut échauffer non nourrisson , le tient sur le sien, les exhortoit par ces paroles : *Transformez-vous, par un entier renouvellement de vôtre esprit, afin d'être capables de reconnoître par vous-mêmes, ce que Dieu demande de vous ; & de discerner ce qu'il y a de meilleur, de plus parfait , & de plus agréable à ses yeux.*

Voilà donc ce que vous avez voulu nous apprendre, lors qu'au lieu de dire, *Que l'homme soit fait selon son espece*, vous dites , *Faisons l'homme à nôtre image & ressemblance.* Car celui dont l'esprit , renouvelle de cette sorte , voit les splendeurs de vôtre verité par les yeux de son intelligence , n'a plus besoin qu'un autre homme la lui fasse connoître. Il n'en est plus à imiter ceux de son espece: c'est vous-même qu'il a pour guide, & pour modele; & c'est à la faveur des lumieres que vous lui communiquez , qu'il reconnoît, sans l'aide de personne, ce que vôtre sainte volonté demande de lui ; & ce qu'il y a de meilleur , de plus parfait , & de plus agréable à vos yeux. C'est alors qu'il est capable de voir la Trinité de vôtre Unité, & l'Unité de vôtre Trinité; & que vous la lui faites voir effectivement. Et c'est pour nous représenter ce

On commence par imiter les Saints ; mais quand le renouvellement de l'ame s'avance, on n'a plus d'autre regle que la seule volonté de Dieu.

de mention d'espece, lorsqu'il est parlé de la création de l'homme, Gen. I. 26.

I. Cor. 2, 4.

Rom. 12. 2.

Rom. 12. 2.

myſtere , qu'après que l'Ecriture a marqué, que vous dites d'abord au pluriel : Faisons l'homme à nôtre image & reſſemblance , elle ajoute , au ſingulier : *Dieu fit l'homme à ſon image & reſſemblance.*

Gen. 1.
26.

Col. 3. 10. C'eſt donc en avançant dans la connoiſſance de celui qui nous a créés, & en devenant conformes à ſon image , que nous ſommes renouvellez ; & 1. Cor. 2. c'eſt alors que nous ſommes de ces ſpirituels, qui 15. ſans être jugez de perſonne jugent de tout ; c'eſt-à-dire, de toutes les choſes dont nôtre ſanctification & nôtre perfection demande que nous jugions.

CHAPITRE XXIII.

Ce que ſignifie le pouvoir donné à l'homme ſur les poiſſons, les oiſeaux, les bêtes à quatre pieds, & les reptiles, & la différence de ſexes, dans l'eſpece même de l'homme,

33. **O**R être en état de juger ainſi de tout, c'eſt ce que la Genèſe appelle, avoir une *puifſance qui s'étend ſur les poiſſons de la mer, ſur les oiſeaux de l'air, ſur les bêtes domeſtiques & ſauvages ſur toute la terre, & ſur toute ce qui rampe ſur la terre*: Ces ſpirituels jugent donc de tout; & ils 1. Cor. 2. le font par cette intelligence, qui les rend capa- 12. bles de comprendre ce que l'Eſprit de Dieu a mis en nous ; & ſans laquelle, l'homme, qui avoit été Pf. 48. 13. élevé en gloire, par la dignité de ſa nature, devient ſemblable aux animaux deſtituez de raiſon. Il y a Eph. 1. 10. donc des ſpirituels dans vôtre Eglife , qui ſont l'ouvrage de vôtre grace : car nous ſommes vôtre ouvrage, aiant été créés dans les bonnes œuvres . Il y en a, & parmi ceux qui ſont conſtituez en dignité, & parmi ceux qui ſont ſous la conduite de ceux-là ; & comme il n'y a rien qui ne ſoit ſelon l'Eſprit, dans l'autorité que les uns exercent ; il n'y a rien qui ne ſoit ſelon l'eſprit, dans l'obeiſſance que les autres leur rendent.

C'eſt

C'est par cette subordination des uns aux autres, qu'il est vrai de dire, par rapport à l'ordre que vous avez établi dans votre Eglise, aussi bien que selon l'ordre de la nature, que dans l'espece même de l'homme, vous avez fait mâle & femelle. Car votre grace, toute spirituelle, met cette difference entre ceux mêmes qui d'ailleurs sont tellement un en Jesus-Christ, qu'il n'y a plus entre-eux de distinction de mâle ni de femelle, de Juif ni de Gentil, de Libre, ni d'Esclave.

Tous ces spirituels de votre Eglise, aussi bien ceux qui obéissent que ceux qui commandent, jugent donc de tout, par la lumiere de l'esprit qui est en eux : mais ils ne vont pas jusqu'à se constituer juges de ces connoissances si sublimes, dont votre divin Esprit est la source, & qui brillent comme des astres, dans le firmament de vos saintes Ecritures. Car il n'appartient pas à l'homme de juger de ce que vous avez porté à un si haut point d'autorité ; & bien loin de nous établir juges de celle de ces divins livres, nous recevons avec une soumission respectueuse tout ce que nous y trouvons, & même ce qu'ils ont d'impenetrable pour nous ; parce que nous sommes assurés, que ces choses-là même, qui sont voilées à nos yeux, sont non seulement vraies, mais même énoncées comme elles le devoient être. Ainsi, il faut que l'homme, quoique déjà spirituel, & renouvelé par la connoissance intime qu'il a de Dieu, par laquelle se retrace en lui l'image de celui qui l'a créé, se borne à pratiquer la loi ; & qu'il n'aille pas jusqu'à s'en constituer juge.

Il n'entreprend pas non plus de juger de ceux qui ne se sont point encore fait connoître par leurs œuvres, comme les arbres se font connoître par leurs fruits & de discerner entre ceux-là, quels sont les charnels, & quels sont les spirituels, sachant que cette connoissance vous est réservée, ô mon

Dieu , qui avez discerné les uns des autres , dans ce secret de vos conseils , où vous avez réglé la vocation des hommes , avant la création du firmament.

Enfin , quelque spirituel qu'il soit , il n'entreprend pas même de juger de cette foule de peuples , qui sont encore dans le trouble & dans l'agitation de la mer de ce siècle. Car pourquoi s'ingérerait-il de juger de ce qui est hors de l'Eglise ; puisqu'il ne saurait discerner , dans cette multitude , ceux qui doivent être faits participans des douceurs célestes de votre grace, de ceux qui doivent demeurer pour toujours dans l'amertume de l'impieré ?

1 Cor. 5.
12.

Pourquoi
Dieu ne
donna
pouvoir à
l'homme
que sur les
poissons, les
oiseaux, les
bêtes à
quatre
pieds &
les serpens.

34. C'est ce qui fait, qu'il n'est point dit , que cet homme , que vous aviez créé à votre image, ait reçu de vous aucune puissance, ni sur les astres, que nous apercevons dans le ciel, ^a ni sur ce qu'il cache à nos yeux, ni sur le jour & la nuit , ^b que vous fîtes avant d'avoir créé le ciel ; ni sur cette multitude d'eaux que nous apellons la mer ; ^c mais seulement sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les bêtes , sur la terre , & sur tout ce qui rampe sur la terre.

Cet homme spirituel, que vous avez créé à votre image, c'est à dire, que votre grace a renouvelé, & en qui elle a retracé les traits de votre divine ressemblance, se contente donc de juger de ce qu'il trouve de bien ou de mal , dans l'administration du Sacrement par où sont initiez & consacrez à votre service, ceux que votre miséricorde va chercher au milieu de la mer de ce siècle , ou de celui par lequel ce poisson misterieux, qui du fond de l'abîme où nous sommes, a été élevé jusques dans le

Zacharie
ne nourri-
sant que
des
fidèles.

^a Et qui nous representent ces connoissances sublimes, dont il est parlé au troisième alinea.

^b Figure des spirituels & des charnels.

^c Figure des Infideles, & mêmes des Chrétiens, en qui l'esprit de foi est éteint, & qui sont livrez au monde.

ciel, devient la nourriture de ceux qui par leur foi & leur piété sont devenus une terre séparée de l'amertume de la mer de ce siècle; de tous les discours par où les Pasteurs expliquent, interpretent, éclaircissent vos saintes veritez; de toutes les benedictions qu'ils prononcent à haute voix sur les peuples; ^a & enfin de toutes les prieres par où ils vous invoquent, & à quoi les fideles répondent *Amen*. Car comme toutes ces choses se font dépendamment de l'autorité de vos saintes Ecritures, & par raport à ce qu'elles nous enseignent; ce sont comme autant d'oiseaux, qui volent sous ce firmament, & sur quoi est établie la puissance que vous avez donnée à l'homme.

Or ce qui donne lieu à toutes ces sortes d'instructions exterieures & sensibles, & qui en est comme la cause; c'est l'abîme du siècle; c'est-à-dire, l'aveuglement où nôtre chair nous tient; & ^{Pourquoi} qui fait que nous ne sçaurions voir les veritez, ^{il est marqué} dans la pensée de ceux à qui elles sont connues; & ^{que que} qu'il faut nous les faire entrer dans l'esprit par les ^{les oiseaux} oreilles. Voilà par où il est vrai de dire, qu'encore ^{tirent leur} que ce soit sur la terre que les oiseaux se multi- ^{origine des} plient, c'est des eaux qu'ils tirent leur origine. ^{eaux.} ^b

Ces spirituels jugent encore de ce qu'ils trouvent de bien ou de mal dans les mœurs & dans les œuvres des fideles; & le jugement qu'ils exercent sur cela, n'est autre chose que l'approbation de l'un, & l'improbation de l'autre. C'est ainsi qu'ils jugent.

^a Dans les assemblées publiques des fideles, après la psalmodie, la lecture & l'explication de l'écriture sainte, l'Ev. que prononçoit à haute voix une priere pour le peuple avant de le congédier. Cette priere s'appelloit *Benediction*, & le peuple répondoit *Amen*. C'est ce que nous represente cette Oraison, qu'on appelle *Collecte*, par où se terminent toutes les Heures de l'Office de l'Eglise, & à quoi tous ceux du Chœur répondent aussi *Amen*, lors qu'elle a été prononcée par l'Officiant.

^b Voyez ci dessus, chap. 21. nomb. 29. vers la fin.

*Par où on
vient à
tout de
redresser
les pas-
sions.*

& des œuvres de charité, qui sont comme les fruits que produit toute terre féconde ; & de ce qu'ils trouvent de réglé, & de soumis à la raison , dans les passions & les mouvemens de l'ame, qui ayant été domptez par la tempérance , par le jeûne , & par le soin qu'on a de ne s'arrêter à ce qui touche les sens, que pour en prendre occasion d'élever ses pensées à des choses qui nourrissent la piété , sont comme des bêtes farouches apprivoisées. Or ce qui s'appelle avoir le pouvoir de juger de toutes ces sortes de choses , c'est être capable de corriger & de redresser, & soi-même , & les autres , sur ces mêmes choses.

CHAPITRE XXIV.

Pourquoi il ne fut dit qu'à l'homme , aux poissons & aux oiseaux : Croissez & multipliez.

35. **M**Ais n'y a-t-il pas aussi quelque Mistere enfermé dans ce que je trouve, que vous bénîtes les hommes , afin que croissant & multipliant ils remplissent toute la terre ? N'avez-vous point prétendu nous faire entendre par-là quelque autre chose, que ce que nous présente le sens de la Lettre ? Car d'où vient que vous ne bénîtes de cette sorte , ni la lumière, à qui vous donnâtes le nom de jour ; ni le firmament ; ni les deux grands astres , dont l'un préside au jour & l'autre à la nuit ; ni les étoiles, ni la terre, ni la mer ?

Je dirois , ô mon Dieu , que vous avez réservé cette benediction à l'homme, qu'il vous avoit plu de faire à votre image , si je ne trouvois que vous bénîtes de la même sorte, les poissons & les mœurs marins ; afin que venant à croître & multiplier, ils remplissent la vaste étendue de la mer ; & les oiseaux, afin qu'ils multipliasent aussi sur la terre. Je pourrois même dire, que cette benediction regarde tout ce qui produit son semblable, si je trou-

vois que vous eussiez benî de cette sorte les herbes, les arbres, & les bêtes à quatre pieds. Mais je ne voi point que vous ayez dit, ni aux herbes, ni aux arbres, ni aux bêtes à quatre pieds, ni aux serpens. Croissez & multipliez; quoique tout cela produise son semblable, aussi bien que les poissons, les oiseaux, & les hommes; & que ce soit par-là que les especes de routes ces choses se conservent.

36. Que dirai-je donc sur ce sujet, ô verité éternelle, douce lumiere de mon cœur? Dirai-je que cela a été dit sans dessein, & que vous n'avez pas prétendu nous rien apprendre par-là? Non sans doute, Pere de misericorde; & vous ne permettez pas, qu'une telle pensée entre dans l'esprit de celui que vous avez fait Ministre de vôtre sainte parole. Car quand je ne pourrois penetrer ce que vous avez voulu nous faire entendre par-là, d'autres, plus éclairés que moi, & plus versés dans l'intelligence de vos Écritures, y pourront atteindre, selon le degré de lumiere qu'il vous aura plu de leur donner. Mais ayez agréable que je vous expose aussi ce que j'en pense: car je ne sçauois croire que ce soit sans dessein que vous ayez parlé de la sorte. Voici donc ce qui m'est venu dans l'esprit sur ce sujet; & comme c'est quelque chose de vrai; & que je ne voi rien qui m'empêche de croire que c'est ce que vôtre Ecriture nous insinué en cet endroit, sous le voile de la figure, je ne craindrai point de le dire.

Je trouve deux sortes de multiplications, à quoi je prie ceux qui liront ceci de faire attention. D'un côté, je voi que ce que l'esprit ne conçoit que d'une seule maniere, se trouve souvent exprimé par une grande variété de signes extérieurs & sensibles; & de l'autre, que ce qui ne se trouve exprimé que d'une seule maniere, peut être entendu différemment. Qu'y a-t-il de plus simple, par exemple, que la notion de l'amour de Dieu, & de

Multiplications d'expressions d'une même verité, & des diverses vûes qu'on peut avoir sur un seul mot de l'Écriture

Première sorte de multiplication figurée par celle des poissons & des oiseaux.
celui du prochain? Cependant, cette chose si simple, par combien de diverses figures misterieuses, en combien de langues différentes, & par combien de façons de parler en chacune de ces langues, se trouve-t-elle énoncée? Voilà l'acroissement & la multiplication des oiseaux, & des poissons, sortis de la masse des eaux. ^a

Mais je voi aussi, que ce que l'Ecriture n'exprime que d'une seule maniere, & par ces seules paroles : *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre*, reçoit un grand nombre d'interpretations différentes, qui ne sont point des seductions de l'esprit d'erreur, & qui ne viennent que de ce que la chose est susceptible de plusieurs sens differens ; ^b & voilà l'acroissement, ou la multiplication des hommes, ou de ce qui vient de l'homme.

37. A prendre donc à la lettre les noms de toutes ces diverses natures, dont Moïse fait mention, dans ce commencement de la Genese, sans doute que cette parole : *Croissez & multipliez*, regarde tout ce qui produit son semblable. Mais si nous les prenons dans le sens allegorique, qui me paroît être celui à quoi l'Ecriture a principalement voulu nous faire faire attention, nous trouverons pourquoi cette benediction ne s'adresse qu'aux hommes, & aux natures qui sont des productions de la mer.

Il faut donc prendre garde, que pour ce qui s'appelle multitude, ou multiplicité, on en trouve, & dans le ciel & dans la terre ; c'est-à-dire, & dans les creatures spirituelles, & dans les corporelles : on en trouve dans la lumiere, & dans les tenebres ; c'est-à-dire, dans

^a Car, comme on a vû, les oiseaux & les poissons sont la figure de tout ce qui s'est trouvé nécessaire, pour éclairer & convertir les hommes; & cette mer du genre-homain l'a produit en quelque sorte, puisque son amertume y a donné lieu, comme on a déjà vû plus haut.

^b Comme on a vû liv. 12. chap. 17.

les justes & dans les méchans. On en trouve dans le firmament, qui a été placé entre les eaux & les eaux ; ^a c'est-à-dire , dans ces Auteurs tout divins, par qui vous nous avez dispensé vos saintes Ecritures. On en trouve dans cet assemblage d'eaux ameres , que nous apellons la mer ; c'est-à dire, dans cette société , que composent ceux qui sont dans l'amertume de l'infidélité. On en trouve dans la terre tirée de dessous les eaux ; c'est-à-dire, dans les saintes affections des ames fideles. On en trouve dans les herbes , & dans les arbres fruitiers ; c'est-à-dire, dans ces œuvres de miséricorde , qui vont à soulager le prochain, dans les necessitez de la vie presente. On en trouve dans les astres du firmament ; c'est-à-dire , dans ces dons du saint Esprit, que vous faites éclater dans vôtre Eglise, pour le bien des fideles. On en trouve dans ces animaux que la terre produit ; c'est à dire , dans ces mouvemens de l'ame , qui ne sont plus dans les saints que comme des animaux domptez , par le soin qu'ils ont de les tenir dans les bornes que la temperance prescrit. Il y a dans tout cela multiplicité , abondance , accroissement.

Mais on n'y trouve point ces deux sortes d'accroissement & de multiplication, qui sont, l'une que ce que l'esprit ne conçoit que par une seule notion tres-simple, s'énonce par une variété infinie de signes & d'expressions ; & l'autre , que ce qui n'est énoncé dans l'Ecriture que d'une seule maniere, reçoit un grand nombre d'interpretations toutes différentes. ^b Or la premiere est proprement une multiplication de ce qui est sorti de la mer ; puisque l'abîme de l'ignorance, dont la mer est la figure, & où

^a C'est à dire, comme il l'a expliqué lui-même, ch. 15. nomb. 1. entre les saints Anges , qui voyent la verité en elle-même , & les hommes , qui ne la voyent que dans le firmament de l'Ecriture.

^b Voyez le chap. 20. nomb. 27.

l'engagement dans la chair tient la race d'Adam, ayant donné lieu à toutes ces différentes expressions d'une même vérité, on peut dire que c'est ce qui les a produites. La seconde est proprement aussi une multiplication des productions de l'homme, puisque ces différentes interprétations, que l'Esprit fournit sur ce qui n'est énoncé dans l'Ecriture que d'une seule manière, sont l'effet de la fécondité de la raison & de l'intelligence, qui n'appartiennent qu'à l'homme. Voilà, autant que j'en puis juger, pourquoi il n'a été dit qu'à l'homme, & à ce qui est une production des eaux de la mer, croissez & multipliez.

Gen. 1.
36. 28.

Je croi donc, que ce que vous avez voulu nous faire entendre par-là, c'est que vous nous avez donné, comme par une benediction particuliere, la faculté d'énoncer & d'insinuer en plusieurs manieres différentes, ce que nous ne concevons que d'une seule; & celle de trouver un grand nombre de différentes interprétations, sur ce qui n'est énoncé, dans votre Ecriture, que d'une seule manière, où il y a quelque sorte d'obscurité. Par l'une, les eaux de la mer se remplissent; c'est à dire, cette race amere des hommes, qu'on ne remue, & qu'on n'éclaire qu'à force de lui presenter les mêmes vérités sous diverses formes, reçoit les instructions en quoi consiste la science du salut. Par l'autre la terre, c'est à dire, l'ame fidelle, se remplit & se peuple, pour ainsi dire, de ce que la vertu de cette benediction particuliere, que vous avez donnée à l'homme, lui fait produire; & cette terre fait voir, par son zele & son application à chercher la vérité, dans vos saintes Ecritures, & par son dégagement de la corruption du siècle, qu'elle est véritablement une terre élevée au-dessus des eaux ameres de l'infidelité; & que la raison conserve sur elle tout l'empire qu'elle y doit avoir, & dont celui que vous donnâtes à l'homme sur la terre materielle, n'étoit que la figure.

CHAPITRE XXV.

Pourquoi les herbes & les fruits ne furent donnez pour nourritures qu'à l'homme , aux oiseaux , aux bêtes à quatre pieds & aux serpens ; & non pas aux poissons , ni aux monstres marins.

38. **I**E veux encore dire, ô mon Seigneur & mon Dieu, ce qui me vient dans l'esprit, sur la suite de ces paroles de vôtre Ecriture , & je le dirai sans rien craindre , parce que c'est quelque chose de vrai & qui vient de vous par conséquent. Car c'est toujours vous qui nous inspirez & qui nous faites parler, quand nous disons vrai, puisque vous êtes la verité même , au lieu que tout homme est menteur ; & de-là vient, que quiconque debite ce qu'il tire de son propre fonds, debite le mensonge. Que tout ce que je dirai , soit donc tiré de vôtre fonds, afin que je ne dise rien que de vrai.

Je trouve que vous avez donné à l'homme pour nourriture, toutes les especes d'herbes & de fruits que la terre produit, dont chacune porte sa graine & sa semence. Vous les avez données pour le même usage aux oiseaux du ciel ; aux bêtes à quatre pieds, & aux serpens ; mais non pas aux poissons & aux baleines. Or j'ai dit plus haut, que ces fruits de la terre signifient les bonnes œuvres, que produit toute terre fertile; c'est-à-dire, tout vrai fidèle, & qui vont à soulager le prochain , dans les necessitez de la vie présente.

C'étoit une terre fertile, que le saint homme Onésiphore , sur la maison duquel vôtre miséricorde s'est répandue, en considération des assistances qu'il avoit rendues, par diverses fois, à vôtre insigne serviteur Paul ; dont les chaînes n'avoient pas empêché ce saint homme de le secourir. D'autres en avoient fait autant ; comme ceux qui lui apportèrent de Macedoine de quoi subvenir à ses besoins ; & c'étoient encore des terres fertiles , & qui rap-

Ps. 115. 2.

Ce que signifient les fruits de la terre.

2. Tim. 1.

16.

2. Cor. 11.

9.

2. Tim. 4.
16.

porteroient de bons fruits Mais il se trouva aussi des arbres steriles, qui ne lui rapporteroient point le fruit qu'il avoit lieu d'en attendre; & c'est le malheur de ceux-là qu'il déplore par ces paroles: *Lors que je fus obligé la première fois de paroître devant le Prince pour me défendre, je ne fus assisté de personne; & je fus au contraire abandonné de tout le monde: je prie Dieu de ne leur point imputer ce péché-là.*

Car ces sortes de secours, designez par les fruits de la terre, sont dûs à ceux qui nous dispensent la doctrine du salut, en nous développant vos divins mîtteres. Ils leur sont dûs, à les regarder comme des hommes, puisque les fruits de la terre ont été donnés à l'homme pour nourriture. * Ils leur sont dûs, à les regarder comme de ces animaux vivans, que produit la terre séparée des eaux de la mer; c'est-à-dire, à les regarder par les exemples par où ils nous apprennent à régler nos mouvemens, & à les tenir dans les bornes de la tempérance: puisque les fruits de la terre ont aussi été donnés pour nourriture aux animaux qu'elle produit. Enfin, ils leur sont dûs, à les regarder comme des oiseaux qui se multiplient sur la terre; c'est-à-dire, qui vont de toutes parts, répandant mille & mille bénédictions, & dont la voix s'est fait entendre dans tout le monde; puisque les fruits de la terre ont aussi été donnés aux oiseaux pour leur nourriture.

* Voyez le ch. suivant au commencement du nom. 40.

CHAPITRE XXVI.

Ce que c'est selon le sens allegorique, que se nourrir des herbes & des fruits de la terre.

1 philip. 3.
39.

39. **C**'Est se nourrir de ces sortes de fruits, que d'avoir de la joye, lors qu'on voit que les fideles en produisent: mais c'est une joye que ceux qui font leur Dieu de leur ventre. ne sentent point.

* C'est à dire, ceux qui regardent bien plus ce qui leur revient des bonnes œuvres des fideles, que ce qui en revient à ceux qui les font.

Ceux-là ne trouvent point d'autre fruit , dans les bonnes œuvres des fideles, que ce qui leur en revient : au lieu qu'à l'égard des vrais Ministres de l'Evangile, le fruit consiste, non dans ce que leur donnent les fideles qui les assistent, mais dans la disposition de cœur , avec laquelle ils le donnent. Aussi étoit-ce dans ces occasions, ce qui faisoit la joye de ce grand Apôtre , qui ne vivoit pas pour son ventre, mais pour Dieu. Je le voi ; & je ne sçaurois m'empêcher de m'en réjouir avec lui. C'est ce qui paroît clairement , dans ce qu'il dit aux Philippiens , sur le secours qu'il avoit reçu d'eux, pas les mains d'Epaphrodite ; & il s'en explique d'une maniere qui marque bien sensiblement, quel étoit dans cette liberalité le fruit dont il faisoit la joye, & dont son ame se nourrissoit. Ecoutons ce que la verité lui fait dire sur ce sujet. *J'ay ressenty une grande joye dans le Seigneur*, dit il à ses bienfacteurs, *de ce que les sentimens de vôtre charité pour moi ont enfin repoussé, comme une plante qui reprend vie. Vous les avez toujours eus : mais l'accablement où vous étiez, les empêchoit de repousser.*

Les Philippiens avoient donc été long tems , comme une plante sterile , qui ne raportoit plus de fruit ; & c'est de ce que cette plante recommençoit à produire, que l'Apôtre se réjouissoit avec eux ; & non pas de ce qu'il se trouvoit soulagé par là dans ses besoins. C'est ce qu'il nous fait bien voir, lors qu'il ajoûte : *Ce n'est pas mon intérêt, ni mes besoins que je regarde, quand je vous parle de ce que vous avez fait pour moi. Car j'ai appris à être content, en quelque état que je me trouve ; & aussi-bien dans la disette, que dans l'abondance. Je suis fait à tout ; & soit que j'aye de quoi subsister ou non ; que je sois au large , ou que la nécessité me presse, je m'accommode à tout ; & je puis tout dans celui qui fait toute ma force.*

40. Qu'est - ce donc , ô grand Paul , qui fait

cette joye , que vous goûtez en toutes sortes d'états ? Quels sont les fruits dont vous vous nourrissez, ô homme divin, qu'une connoissance intime de Dieu a renouvelé , & en qui elle a retracé l'image de vôtre Createur ; ô ame vivante ! dont l'exemple est une regle si parfaite de sobriété & de temperance ; ô oiseau celeste ! dont le vol a parcouru presque toute la terre , que vous avez remplie de la connoissance des mysteres les plus élevez : Vous êtes tout ce que je viens de dire ; & ce sont comme autant de titres, par où les fruits de la terre vous sont dûs. De quoi vous nourrissez-vous donc ?

Col. 3. 10.

Philip. 4.
24.

De la joie que j'ai des bonnes œuvres que je voi faire, me répond-t-il. Car voici ce qu'il ajoute, après les paroles que je viens de rapporter : „ Ce qui fait „ ma joye, c'est que vous avez fait une bonne œuvre, quand vous avez pris part à mes souffrances.

Voilà donc quelle est sa joye: voilà quel est proprement le fruit dont il se nourrit. C'est de ce que les Philipiens avoient fait une bonne œuvre, & non pas de ce qu'il avoit eü , par cette bonne œuvre, quelque rafraichissement dans ses souffrances; puis qu'il pouvoit vous dire avec verité, que plus il se trouvoit pressé, plus vous dilatiez son cœur. Car vous faisiez route sa force; & vous lui aviez appris à porter la disette , & à bien user de l'abondance.

Ps. 4. 1.

Philip. 4.
13.
Ibid. 15.

„ Vous savez, dit-il aux mêmes Philipiens, ensuite de ce que je viens de rapporter , „ que depuis que „ j'ai commencé d'annoncer l'Evangile dans vos „ quartiers, au sortir de Macedoine , je n'ai rien „ reçu que de vous; & qu'au lieu que nulle autre „ Eglise ne m'a fourni de ces sortes de secours, „ vous m'avez envoyé à Thessalonique jusqu'à „ deux fois, de quoi subvenir à mes besoins. Ce qui faisoit donc la joie de ce grand Apôtre, c'étoit de voir que ceux à qui il écrivoit, reprenoient la pratique de leurs bonnes œuvres ; & que cette plante , qui avoit paru sterile durant quelque tems, commençoit de refleurir & de produire.

41. Mais n'est-ce point plutôt, de ce qu'il avoit eu par-là de quoi fournir à ses besoins? Non certes; & par où le savons-nous? Le voici. „ Ce que je „ cherche, ajoute-t-il, ce n'est pas ce qui me re- „ vient de vos liberalitez; c'est le fruit qui vous „ en revient à vous mêmes.

Il faut donc faire difference entre le don & le fruit; & c'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez appris à discerner l'un de l'autre. Le don, c'est la chose même que donne celui qui assiste son prochain dans le besoin, c'est-à-dire, de l'argent, des vivres, des habits; retraite, protection, & ainsi du reste. *Ce que c'est dans les bonnes œuvres,* Le fruit, c'est la bonne volonté, & la pureté de l'intention de celui qui donne. *le don & le fruit.* Et delà vient, que nôtre divin Maître ne dit pas simplement, qu'on sera recompensé, pour avoir reçu chez soi un Prophete, ou un Juste; mais qu'on le sera pour avoir reçu le Prophete en consideration de ce qu'il est Prophete, & le Juste en consideration de ce qu'il est Juste. *Matth. 10. 41.* Il ne dit pas simplement non plus, que quand on n'auroit donné qu'un verre d'eau à quelqu'un de ces petits qui lui apartiennent, on ne demeurera pas sans recompense: mais que ce sera pour avoir donné ce secours à quelqu'un de ceux-là, en consideration de ce qu'il étoit de ses disciples, qu'on sera recompensé. *ib. 4. 20.* Dans tous ces exemples, recevoir un Prophete, recevoir un Juste, donner un verre d'eau à un disciple de J. C. c'est proprement en quoi consiste ce que j'appelle le don. Mais de le faire en consideration de ce que l'un est Prophete, & l'autre Juste, & l'autre Disciple de Jesus-Christ, c'est en quoi consiste ce que j'appelle le fruit.

Il y avoit de ces sortes de fruits, dans ce que faisoit pour Elie, cette veuve qui le faisoit subsister; *3. Rois. 17. 2.* puisqu'elle savoit que c'étoit un homme de Dieu. & que c'étoit pour cela qu'elle prenoit soin de lui; & l'ame de ce saint Prophete se nourrissoit de ce fruit-là, comme son corps étoit nourri de ce que

Ibid. 4.6. cette femme lui donnoit pour sa subsistance. Mais il ne trouvoit point ce que j'appelle le don, dans ce que lui apportoit le corbeau, qui le nourrit durant quelque tems. Le corps de ce S. Prophete en vivoit ; & il n'auroit pû subsister , sans quelque aliment comme celui-là : mais son ame n'y trouvoit point le fruit, qui étoit sa veritable nourriture.

CHAPITRE XXVII.

Que dans les œuvres des infideles, on ne trouve que des dons, & point de fruits. Et pourquoi ? Que c'est par là qu'il est vrai de dire, que les baleines, & les poissons ne sont point nourris des fruits de la terre.

42. C'Est donc une verité constante , que je ne craindrai point de dire ici , puisque je la voi dans vôtre lumiere , qu'encore que ces gens grossiers, & enveloppez dans les tenebres de l'infidelité, qui ne peuvent être gagnez, & amenez à la verité, que par ces prodiges, dont il me paroît que les baleines sont la figure, non plus qu'initiez & incorporez à vôtre Eglise , que par les premiers Sacramens, figurez par les poissons , assistent vos serveurs & vos Ministres , & leur fournissent de quoi subsister, ou quelque autre chose de ce qui est necessaire à la vie : on ne sçauroit dire, pour cela ni que ceux-là donnent à ceux-ci la nourriture qu'il leur faut ; ni que ceux-ci la trouvent dans ce que

C'est la disposition des cœurs qui fait tout ce qu'il y a dans l'assistance que l'on donne à ceux qui en ont besoin.
les autres leur fournissent. Et pourquoi ? C'est que ces infideles ne sçachant, ni dans quelle vûë il faudroit faire ce qu'ils font, ni à quelle fin il faudroit le rapporter, ne le font point avec une intention droite & Ste. Ainsi, ceux qu'ils assistent ne voyant dans les secours qu'ils en tirent, que des dons, & point encore de fruits , ils n'y sçauroient trouver leur joie, ni par consequent la nourriture de leur ame : car l'ame ne se nourrit que de ce qui fait sa joie. Ainsi, il est clair, que les poissons & les baleines ne parviennent point à se nourrir des fruits que la

DE S. AUGUSTIN, LIV. XIII. CH. XXVIII. 591
terre , déjà séparée & retirée de l'amertume des
eaux de la mer , est seule capable de produire. *

* C'est à dire, que tant que les Ministres de l'Evangile
travaillent sur les infidèles, & qu'ils en sont encore, ou
à les étonner par des miracles, figurez par les baleines,
ou à leur donner les premières instructions, & les pre-
miers sacremens, figurez par les poissons, ils ne trouvent
point parmi eux ces fruits de la bonne volonté, qui sont
les seuls dont ils puissent faire leur joie & leur nourri-
ture ; & qu'on ne peut attendre que de la terre, déjà se-
parée des eaux de la mer, c'est à dire, de l'ame déjà fidelle
& dégagée de l'amertume de l'infidélité & de l'impieeté.

CHAPITRE XXVIII.

*Qu'il est à remarquer, qu'à la creation de chaque chose par-
ticuliere il est dit, que Dieu vit que ce qu'il venoit de
faire étoit quelque chose de bon ; & que ce ne fut que lors
qu'il vint à considerer le corps entier de ses ouvrages, qu'il
trouva que c'étoit quelque chose de tres-bon.*

43. **I**L est dit ensuite , que vous vîtes toutes les
choses que vous aviez faites, & qu'elles vous
parurent non seulement bonnes, mais tres-bonnes.
Nous les voions aussi : & elles nous paroissēt telles.

A la creation de chacune de ces choses princi-
pales, que vous fîtes dans le cours des six premiers
jours, & que vous ne faisiez point autrement, qu'en
disant que vous vouliez qu'elles fussent, l'Ecriture
marque que vous prîtes garde chaque jour , que
ce que vous veniez de faire étoit bon. Je trouve
que cela est marqué jusqu'à sept fois : mais je trou-
ve encore, qu'étant venu à considerer, pour la hui-
tième, toutes ces différentes choses , dans le tout
qu'elles composent , & par le rapport qui les lie ;
vous trouvâtes qu'elles étoient non-seulement
bonnes, mais tres-bonnes. Chacune prise à part,
n'étoit que bonne ; mais vous trouvâtes , que le
tout pris ensemble , étoit quelque chose de tres-
bon Il en est de même de tous les corps, où il y a
quelque sorte de beauté : car , quelque beau que

puisse être chaque membre, pris à part, il y a bien plus de beauté dans le corps entier, que compose l'assemblage, la proportion & l'accord de ces parties toutes belles, qu'il n'y en a dans chacune.

CHAPITRE XXIX.

Pourquoi l'Ecriture parle, comme si Dieu voyoit les choses par reprises, quoiqu'il les voye tout à la fois.

44. J'Ai donc considéré en moi-même, par où il peut être vrai de dire, que vous avez vû, à sept ou huit diverses reprises, que vos ouvrages

Il n'y a étoient quelque chose de bon. Mais n'ayant point *trouvé de tems, dans vôtre maniere de voir les choses ; & ne pouvant comprendre par conséquent, comment vous pouviez avoir regardé vos ouvrages à tant de fois ; je me suis écrié : O mon Dieu, tout ce que dit vôtre Ecriture, n'est il pas véritable ; & en pouvons-nous jamais douter, nous qui sçavons que c'est vous qui l'avez dictée à ceux qui nous l'ont donnée ; & que non-seulement vous êtes véritable, mais que vous êtes la vérité même ; D'où vient donc que pendant que vous me dites d'un côté, qu'il n'y a point de tems dans la maniere dont vous voyez les diverses natures des choses ; vôtre Ecriture me dit de l'autre, qu'à mesure que vous les faisiez, dans le cours de ces six premiers jours, vous vîtes chaque jour que ce que vous veniez de faire étoit bon ; en sorte que je trouve au juste combien de fois vous l'avez vû ?*

Vous me répondez à cela, d'une voix forte, qui se fait entendre aux oreilles de mon cœur, & qui dissipe tout ce qui cause ma surdité ; & vous me dites : „ O homme, c'est moi qui dis tout ce que dit „ mon Ecriture : mais elle le dit d'une maniere qui „ a raport au tems, & qui suppose le tems : au lieu „ qu'il n'y a point de tems à l'égard de ma parole

„ vante , c'est à dire , de mon Verbe ; puisqu'il *la parole*
 „ est éternel comme moi. Ce que vous voyez , ou *éternelle*
 „ que vous dites vous-même , par le mouvement *de Dieu* ;
 „ & la lumiere de mon esprit , je le voi & je le
 „ dis : * mais au lieu que vous ne le voyez , ni le
 „ dites que dans le tems , & d'une maniere sujette
 „ au tems ; ce n'est point dans le tems , ni d'une
 „ maniere sujette au tems , que je le dis & que je
 „ le voi.

* Dieu dit en nous , & avec nous , tout ce que nous
 disons & tout ce que nous pensons de vrai : parce qu'il
 dit éternellement toute verité , & c'est sur quoi est fon-
 dée la loi qui nous deffend de parler contre la verité.
 Car quiconque dit quelque chose de faux , dément
 Dieu , en quelque sorte , puisqu'il dit le contraire de ce
 que Dieu dit : & par-là , il viole l'obligation que la loi
 éternelle nous impose , de conformer toutes nos pen-
 sées & toutes nos paroles à celles de Dieu.

CHAPITRE XXX.

*Ce n'est que faite de vie & de lumiere , qu'on peut trouver
 à redire aux ouvrages de Dieu. Réveries des Mani-
 chéens sur la creation du monde.*

45. **V**oilà ce que vous m'avez fait entendre ,
 ô mon Dieu ; & par où vous avez fait
 couler en moi quelque goutte des douceurs ineffa-
 bles de vôtre verité.

Elle m'a fait déplorer l'aveuglement de ceux
 qui osent bien trouver à redire à quelques-uns de
 vos ouvrages ; & qui soutiennent , que c'est par
 force & par nécessité que vous en avez fait plu-
 sieurs , comme le ciel & les astres : que ce n'est pas
 même de quelque chose dont vous fussiez l'au-
 teur que vous les avez formez ; mais d'une ma-
 tiere qui étoit déjà toute faite quelque part , & par
 quelqu'autre que vous ; & que vous n'avez fait
 que la ramasser , & en composer ces grands corps ,
 lors qu'après avoir remporté la victoire sur je ne

* Les Manichéens. Voyez ce qui en a été dit dans
 l'avertissement.

sçai quelles puissances, qu'ils prétendent que vous aviez pour ennemies, vous vous mîtes à bâtir la machine du monde, comme un rempart pour tenir ces ennemis en bride, & les empêcher de se revolter une seconde fois contre vous. Qu'il y a d'autres choses dont non seulement vous n'avez point créé la matiere, mais que vous n'avez pas même faites ce qu'elles sont; comme la chair, de quelque espece qu'elle soit; tous les insectes, & tout ce qui tient à la terre par des racines. Que tout cela est l'ouvrage de je ne sçai quelle nature intelligente, qui ne tient point son existence de vous; & qu'ils se figurent comme une puissance ennemie de la vôtre, & qui vous est contraire en tout; & que c'est elle qui produit toutes ces choses, dans la plus basse region de l'Univers. Voilà ce que disent des infensez, qui ne voyant point vos ouvrages, par la lumiere de vôtre esprit, ne vous y reconnoissent point.

CHAPITRE XXI.

Que comme c'est l'esprit de Dieu qui agit en nous, quand nous faisons ce qu'il faut faire; c'est lui qui voit en nous, quand nous voyons les choses comme il les faut voir Grande difference entre ceux-mêmes à qui les ouvrages de Dieu plaisent.

46. **O**R quand ceux qui sont éclairez de cette lumiere celeste regardent vos ouvrages, de l'œil dont elle les fait voir, c'est vous qui les voyez en eux. Ainsi, lors qu'ils voyent qu'il n'y a rien que de bon, dans tout ce que vous avez fait, c'est vous-même qui le voyez: lorsque vos ouvrages leur plaisent par rapport à vous, c'est vous qui leur plaisez dans vos ouvrages; & c'est à vous-même que les choses plaisent, lorsque le mouvement de vôtre saint Esprit est ce qui fait qu'elles nous plaisent.

1. Cor. 2. C'est ce que nous apprend le grand Apôtre, lors
11. 12. qu'il nous dit,, que comme il n'y a que l'esprit de

*En quel
sens il est
vrai de
dire, que
Dieu con-
sidere &
approuve
ses propres
ouvrages.*

„ l'homme , qui connoisse ce qui vient de l'hom-
 „ me ; * de même , il n'y a que l'esprit de Dieu ^{1. Cor. 2.}
 „ qui connoisse ce qui vient de Dieu ; & qu'ainsi ^{11. 12.}
 „ pour nous rendre capables de connoître les biens
 „ que Dieu nous a faits, il a fallu que nous fussions
 „ animez de l'esprit que nous avons reçu ; & qui
 „ n'est pas l'esprit du monde, mais l'esprit même de
 „ Dieu. Car s'il est vrai, d'un côté, comme nous n'é-
 „ saurions douter , que ce que Dieu nous donne ne
 „ peut venir que de lui ; & de l'autre, que nous con- ^{c'est Dieu}
 „ noissons ce qu'il nous a donné, comme nous n'en ^{qui con-}
 „ sçaurions douter non plus ; par où peut-il être vrai, ^{noir ce}
 „ qu'il n'y a que l'esprit de Dieu qui connoisse ce qui ^{qu'il nous}
 „ vient de lui, sinon parce que ce qu'il nous a donné ^{fait con-}
 „ ne nous est connu que par son esprit ; & que lors- ^{noître,}
 „ que c'est par son esprit que nous connoissons quel- ^{comme}
 „ que chose, c'est son esprit même qui le connoît ? ^{c'est lui}
 „ ^{qui fait ce}

Comme on est donc bien fondé de dire, à ceux ^{qu'il nous}
 qui parlent par le mouvement de l'esprit de Dieu : ^{fait faire.}
Ce n'est pas vous qui parlez ; de même on est bien ^{Matth. 10.}
 fondé de dire , à ceux qui connoissent les choses ^{20.}
 par la lumière de l'esprit de Dieu : *Ce n'est pas*
vous qui connoissez ; & à ceux qui les voyent de
 l'œil dont l'esprit de Dieu les fait voir : *Ce n'est*
pas vous qui voyez : ainsi , quand son esprit nous
 fait voir qu'il n'y a rien que de bon dans ses ou-
 vrages, c'est lui qui le voit & non pas nous.

Mais comme autre chose est de prendre pour
 mauvais ce qui est bon , comme font ces miséra-
 bles dont je viens de parler, ^b qui prétendent qu'en-
 tre les choses qu'il est certain que vous avez faites,
 il y en a qui sont mauvaises de leur nature ; &
 autre chose de reconnoître que vous n'avez rien
 fait que de bon : autre chose est aussi de voir que ^{Ce n'est}
 tout ce que vous avez fait est bon, comme le voient ^{point}
 Dieu.

* C'est-à-dire , que ce qui se passe dans chacun ; &
 qui sort du fonds de son cœur, n'est connu que de lui.

b Les Manichéens.

qui nous plaît dans les créatures lors que c'est d'elles que nous voulons jouir & non pas de lui.
 Par où nous aimons Dieu.
 Rom. 5. 5.

bien des gens, à qui tout ce que vous avez créé plaît, quoique ce ne soit point vous qui leur plaisez dans vos créatures, puisque c'est d'elles qu'ils veulent jouir plutôt que de vous ; & autre chose de le voir de cette autre manière, qui fait qu'il est vrai de dire que c'est vous qui le voyez en nous ; parce que c'est vous que nous aimons dans ce que vous avez fait. Or nous ne sçaurions vous aimer que par le saint Esprit que vous nous donnez ; puis qu'il est écrit que c'est par le saint Esprit qui nous est donné, que la charité est répandue dans nos cœurs ; comme c'est par lui que nous voyons qu'il n'y a rien que de bon dans tout ce qui a quelque sorte d'être ; parce que tout ce qui existe est l'ouvrage de celui qui existe souverainement :

CHAPITRE XXXII.

Recapitulation de tout ce que nous presente l'Histoire de la création du monde.

47. **V**Oici donc, ô mon Dieu, ce que nous voyons, graces à votre infinie bonté, dans ces paroles du commencement de la Genèse, que je viens d'examiner.

Nous y voyons que vous avez créé le ciel & la terre, c'est à dire, ces deux principales parties de l'Univers, dont l'une tient le dessus, & l'autre le dessous ; ou les deux especes des creatures, l'une spirituelle, & l'autre corporelle : qu'après avoir créé la lumière, vous l'avez séparée des tenebres ; & que par-là vous avez donné, soit à l'Univers corporel, soit à ces deux différentes especes de creatures, leur dernier embellissement.

Nous y voyons que vous avez créé le firmament ou le ciel ; soit celui qui tient le premier rang entre les parties de l'Univers, & qui est placé entre ces eaux spirituelles qui sont audessus, & les eaux

materielles qui sont au-dessous ; ^a ou celui qui est entre ces eaux subtiles & réduites en vapeur , qui distillent en rosée ; & par où la terre est humectée dans les nuits même les plus sereines ; & ces eaux plus massives qui coulent sur la terre. Car on donne le nom de ciel à l'air même qui est entre les unes & les autres de ces eaux.

Nous y voyons que vous avez ramassé dans un même lieu la masse des eaux, qui composent cette vaste étendue de la mer ; & qu'après avoir tiré la terre de dessous ces eaux qui la couvroient, elle a commencé de paroître , & de se trouver propre à produire des herbes & des arbres.

Nous y voyons que vous avez créé ces astres, dont le mouvement regle & partage les tems , & qui nous éclairent du haut du Ciel ; c'est à dire, le Soleil, qui seul fait le jour ; & la Lune & les Etoiles, dont la lueur nous console durant les tenebres de la nuit.

Nous y voyons que vous avez rendu fécondes les eaux supérieures , & les eaux inférieures ; & que c'est par-là qu'elles se sont trouvées peuplées, les unes de poissons , & les autres d'oiseaux ; de poissons, comme celles de la mer, des lacs, & des rivières ; d'oiseaux , comme celles qui sont au-dessus des airs : car c'est le poids des eaux , élevées en vapeur, qui condensant le corps de l'air, le rend capable de soutenir les oiseaux.

Nous y voyons que vous avez orné & peuplé la terre , de toutes ces espèces d'animaux qu'elle porte ; & que vous avez établi l'homme au-dessus de tout , par le don de l'intelligence & de la raison , en quoi consiste l'avantage qu'il a

*Par où
l'homme a
été fait à
l'image de
Dieu.*

^a S. Augustin reconnoît dans le 6. chap. du second Livre de la revue qu'il a faite de ses Ouvrages, que ce qu'il dit ici n'a pas été assez pesé ; & qu'il est difficile de déterminer ce que l'Ecriture entend par ces eaux placées au dessus du firmament,

*Il y a
mâle &
femelle
dans cha-
que per-
sonne, &
par là.*

d'avoir été fait à vôtre image & ressemblance. Que comme dans la nature spirituelle de l'homme, c'est à dire, dans son ame, vous avez établi deux sortes de facultez; l'une supérieure, qui préside à tout, & qui regle tout; & l'autre inférieure, dont le partage est d'obéir; de même, dans la nature corporelle, vous avez établi le sexe masculin, & le sexe féminin; l'un pour commander, & l'autre pour obéir. Car vous avez voulu, qu'encore que la femme ait une ame raisonnable, & une intelligence de même nature que celle de l'homme, elle lui fût soumise par son sexe, comme la partie de l'ame où résident les appetits, est soumise à la raison; & que comme c'est de l'homme que la femme conçoit ce qu'elle met au monde, ce fût de la raison que l'appetit empruntât des lumieres qui reglent ses actions & ses mouvemens.

Voilà ce que nous voyons, dans ce commencement de la Genèse; & comme chacune de ces choses en particulier est bonne; le tout, qu'elles composent toutes ensemble, est quelque chose d'excellent.

CHAPITRE XXXIII.

Que tout a été fait de rien. Pourquoi à la creation de diverses choses particulieres, il est fait mention du matin & du soir.

48. **F**Aites que vos Ouvrages vous louent, Seigneur; c'est à dire, faites que nous vous aimions: car ce sera alors qu'il sera vrai de dire que vos Ouvrages vous louent. ^a Ils ont tous leur commencement & leur fin; leur accroissement & leur défaillance & comme on trouve dans le cours des tems le point où chaque chose com-

*Ce que
c'est que
louer
Dieu.*

^a Puisqu'il n'y a que ceux qui cherchent Dieu, qui le louent véritablement; & qu'on ne le cherche qu'autant qu'on l'aime.

mence d'avoir sa forme, on y trouve aussi celui où chaque chose la perd. ^a

Toutes choses ont donc leur matin & leur soir, quoique cela soit plus remarquable dans les unes que dans les autres ; & ce qui fait qu'elles sont sujettes à tous ces changemens , c'est que ce n'est pas de vôtre substance que vous les avez faites ; ^b mais du néant. Car vous ne les avez pas faites de quelque matiere qui ne fût point vôtre ouvrage, ou qui fût déjà quand vous avez fait le monde ; & c'est tout à la fois que vous avez créé, & la matiere , & les diverses especes de choses que vous en avez tirées : ^c car vous ne l'avez pas laissée informe un seul moment. Ainsi, quoiqu'autre chose soit la matiere du ciel & de la terre ; & autre chose ce qui en fait la forme & la beauté, puis qu'au lieu que la matiere a été tirée du néant , c'est de cette matiere qu'ont été tirées toutes ces diverses especes de choses que l'Univers enferme, avec tout ce qu'elles ont de forme & de beauté, vous avez fait l'un & l'autre tout à la fois ; & les formes dont la matiere a été revêtue l'ont suivie de si près , qu'il n'y a pas eu le moindre intervalle de tems entre l'un & l'autre.

^a Il parle ainsi , parce-qu'il n'y a que les formes ou les différentes modifications de la matiere, qui cessent d'être ; & qu'à parler exactement, rien ne paroît dans la nature.

^b Contre les Manichéens.

^c Voyez la note sur le chap. 26. du 12. Livre.

CHAPITRE XXXIV.

Il reprend en peu de mots tout ce qui est renfermé sous le sens allegorique , dans l'histoire de la creation du monde.

49. **D**E la consideration de tous ces Ouvrages de vôtre toute puissance, j'ai passé à celle des choses en figure desquelles il vous a plu de les créer dans l'ordre que la Genese nous mar- *Recapitulation de tout ce que l'Histoire*

de la création du monde nous présente dans le sens allégorique. que , ou de nous en faire au moins rapporter la création dans cet ordre-là ; & j'ai trouvé que les choses figurées , aussi bien que celles qui les figurent , sont bonnes , chacune en particulier ; & que le tout qu'elles composent est quelque chose d'excellent.

Toute l'économie de la formation de l'Eglise se trouve dans les premières paroles de la Genèse. Car je trouve, sous le voile de la figure, que c'est par votre Verbe , & par votre Fils unique , que vous avez fait le ciel & la terre ; c'est-à-dire , & l'homme-Dieu, chef de votre Eglise, & les fidèles qui en sont le corps.

J'y trouve , que vous avez fait l'un & l'autre dans votre prédestination éternelle , & par conséquent avant tous les tems ; & avant qu'il y eût ni matin ni soir.

Rom. 6. 17. J'y trouve , que lors que vous avez commencé d'exécuter dans le tems , ce que vous aviez prédestiné de toute Eternité, afin de mettre en évidence , ce qui étoit caché dans vos conseils éternels, & de nous donner quelque forme, au lieu que nous n'étions d'abord qu'une masse informe, & un abîme ténébreux , parce que nous étions acablés de nos péchez, & que nous nous étions retirés de vous ; votre divin Esprit étoit porté , & comme suspendu au-dessus de cet abîme ; c'est-à-dire , prêt à nous secourir , dans le tems que vous aviez arrêté.

J'y trouve , que de cette masse informe vous avez fait la lumière ; c'est-à-dire , que de quelques-uns de ces impies vous avez fait des justes ; & que vous avez séparé cette lumière , de ce qui étoit demeuré ténèbres.

J'y trouve , que vous avez établi votre firmament , c'est à dire , l'autorité de votre Ecriture ; comme un ciel , entre les eaux supérieures , & les eaux inférieures ; c'est à dire, entre ceux que vous éclairez par vous-même, & ceux qui sont sous ce firmament , & qui en reçoivent la lumière de l'instruction. ^a

^a Les Sts Anges.

^b Les hommes

J'y

J'y trouve que vous avez ramassé en un même corps la masse amere des eaux de la mer, afin que la terre parût au dessus de ces eaux : c'est-à-dire : que vous avez mis comme à l'écart la société des infideles, & que vous avez permis que tous, comme de complot fait, conspirassent contre les justes, afin de faire éclater les saintes affections qui regnent dans ces ames fideles ; & que cette terre féconde produisît ses fruits, c'est-à-dire, les œuvres de misericorde ; que vos Saints ont pratiquées, jusqu'à distribuer tout leur bien aux pauvres pour gagner le ciel.

J'y trouve, que vous avez fait des astres, que vous avez posés dans le firmament ; c'est-à-dire, que vous avez rempli de la parole de vie quelques-uns de vos Saints ; & qu'on a vû briller en eux les dons de vôtre saint Esprit : mais que vous avez mis au dessus d'eux le firmament ; c'est-à-l'autorité de vôtre divine Ecriture.

J'y trouve, que de la matiere corporelle vous avez formé des baleines, des poissons, & des oyseaux, qui volent sous le firmament ; c'est-à-dire, que pour convertir les infideles, & les établir dans la verité, vous vous êtes servi de signes & de Sacramens extérieurs, de miracles visibles & éclatans, & de la voix des Predicateurs de vôtre Evangile, qui comme des oyseaux ont volé par toute la terre, mais toujours sous vôtre firmament ; c'est-à-dire, sans jamais s'écarter de l'autorité de vos Ecritures, & dont les paroles sont encore tous les jours pour les fideles mêmes une source de benedictions.

J'y trouve, que la terre séparée des eaux, & devenue fertile, a produit ce que vôtre Ecriture appelle des ames vivantes, ou des animaux de service ; c'est-à-dire, que les mouvemens de l'ame, réglés par la temperance dans vos fideles, sont devenus comme des animaux domptés & apprivoisés.

J'y trouve, que vous avez créé l'homme à vôtre image & ressemblance; c'est-à-dire, qu'en mettant ces âmes fideles au point de ne se proposer plus que vôtre seule volonté pour regle, & de n'avoir plus besoin des exemples de ce qu'il y a même de plus saint & de plus parfait parmi les hommes, vous les avez renouvelées, en retraçant en elles vôtre divine ressemblance.

J'y trouve, que dans l'espece même de l'homme; vous avez fait mâle & femelle; c'est-à-dire, que vous avez soumis à la partie supérieure de nôtre âme, qui est l'intelligence & la raison, la partie inférieure où résident les appetits, qui donnent le branle à nos actions; en sorte qu'elle est soumise à l'autre, comme la femme est soumise à son mari.

Enfin, j'y trouve, que vous avez donné pour nourriture à l'homme tous les fruits que la terre produit, & dont chacun porte sa semence; c'est-à-dire, que vous avez voulu que vos Ministres, dont le secours est nécessaire aux fideles pour les former, & les faire arriver à la perfection, trouvasent celui dont ils ont besoin ici-bas, dans les bonnes œuvres de ces mêmes fideles, qui sont comme des semences dont ils recueilleront un jour le fruit.

Chap. 25. Voilà ce que nous voyons sous le voile de la figure; & dont l'assemblage compose un tout qui est quelque chose d'excellamment bon. Et quand nous le voyons, c'est vous-même qui le voyez en nous; puisque c'est vous qui nous avez donné l'Esprit saint qui nous le fait voir, & qui fait que dans toutes ces merveilles que nous voyons, ce n'est que vous que nous aimons.

*C'est Dieu
qui voit
en nous ce
que son S.
Esprit
nous fait
voir.*

CHAPITRE XXXV.

Il demande cette heureuse paix, qui sera le partage des Saints dans l'éternité, & qui est figuré par ce septième jour qui n'a point de soir.

50. **M**ON Seigneur & mon Dieu, c'est vous qui nous avez donné toutes ces grandes choses; donnez-nous donc aussi la paix. * Faites-nous goûter cette paix & ce repos où vous entrâtes le septième jour; le repos & la paix de ce jour qui n'a point de soir. Car quelque beauté qu'il y ait dans toutes ces choses que l'univers enferme, & que vous tenez dans un ordre si admirable, elles passeront, dès qu'elles auront fait leur office, & que votre sagesse en auront fait leur office, & que votre sagesse en aura tiré ce qui convient à ses desseins éternels; & de là vient qu'on trouve un matin & un soir dans l'institution de toutes.

Repos éternel, figuré par celui du septième jour.

Pourquoi l'on trouve un matin & un soir dans la formation des diverses

parties de l'univers.

* C'est-à-dire, la paix du Ciel, cette paix par excellence, qui est la seule véritable paix de la creature raisonnable, & qui n'est autre chose que cette parfaite union de cœurs, dans laquelle tous les bienheureux jouissant de Dieu, jouiront aussi les uns des autres en Dieu. Alors, nôtre vie ne sera plus une vie mortelle & mourante, comme ici bas, elle sera, pour ainsi dire, toute vie; & nos corps ne seront plus de ces corps animaux, qui se corrompent, & qui apesantissent l'ame; mais des corps tout spirituels, exempts de toutes sortes d'assujettissemens & de besoins, & parfaitement soumis à la volonté, qui en disposera sans aucune peine, *Aug. liv. 19. de la Cité de Dieu, chap. 17.*

CHAPITRE XXXVI.

Ce que l'Ecriture nous veut faire entendre, quand elle dit, que Dieu se reposa après la création de l'Univers.

51. **M**ais le septième jour n'a ni soir ni couchant, parce qu'il est la figure du repos éternel; & c'est pour cela que vous l'avez sanctifié. Car si l'Ecriture nous marque, qu'après avoir fait ces grands ouvrages, qui tous ensemble sont quel-

Pourquoi l'Ecriture ne fait point de mention de soir, à l'é-

gard du
septième
jour.

Ce que
nous ap-
prend ce
repos où il
est dit que
Dieu en-
tra le sep-
tième
jour.

que chose d'excellamment bon, vous vous reposâ-
le septième jour, vous qui n'aviez pas besoin de-
repos, puisque l'action ne vous fatigue point, & ni
ne vous fait rien perdre de vôtre tranquillité; c'est
pour nous faire entendre, qu'après avoir accom-
pli nos bonnes œuvres, qui sont aussi quelque cho-
se d'excellent, puisque c'est vous qui nous les fai-
tes produire, nous goûterons en vous l'heureux
repos de ce sabat de l'éternité qui n'a point de soir.

CHAPITRE XXXVII.

*Que comme il est vrai de dire, que les bonnes œuvres des
Saints sont les œuvres de Dieu; on peut dire, tout de
même que leur repos dans le ciel est le sien.*

52. **A**Lors même, ce sera vous qui vous
reposerez en nous, comme c'est vous qui
agissez presentement en nous; & nôtre repos se-
ra le vôtre, comme nos œuvres sont les vôtres.
Car à vôtre égard, ô mon Dieu, vous êtes tou-
jours en action, & toujours en repos. C'est tou-
jours, & non pas par reprises, & comme dans de
différens périodes de tems, que vous voyez, que
vous agissez & que vous vous reposez; quoique
vous soyez l'auteur de tout ce que nous avons
dans le tems de vûës & de connoissances, & du
tems même, & de ce repos ineffable, qui nous
mettra au dessus des vicissitudes du tems.

CHAPITRE XXXVIII.

Difference de la maniere dont Dieu voit ses ouvrages, & de celle dont les hommes les voyent. Qu'au lieu qu'il ne cesse jamais de faire du bien, nous n'en faisons que lorsque nous sommes animez de son esprit. Que comme nos bonnes œuvres ont été figurées par l'operation de Dieu créant l'Univers, nôtre repos dans le ciel l'a été, par celui de Dieu après la création du monde. Que c'est à lui qu'il faut s'adresser, pour obtenir l'intelligence de tout ce qui le regarde.

53. **A**U lieu que nous ne voyons les choses ^{Par où les choses sont} que vous avez faites, que parce qu'elles sont; elles ne sont que parce que vous les voyez. ^{Dieu voit ce qui n'est pas encore comme ce qui est déjà.}
 Au lieu que c'est au dehors que nous voyons qu'elles sont, & que c'est au dedans que nous voyons qu'elles sont bonnes; vous ne les voyiez lorsqu'elles étoient encore à faire.

Au lieu que si nous ne nous sommes trouvez portez à faire le bien, que depuis que vôtre saint Esprit en a mis le germe dans nos cœurs, & qu'au paravant nous n'avions de mouvement que pour le mal, ce qui nous éloignoit de vous tous les jours de plus en plus; vous n'avez jamais cessé de faire du bien, parce que vous êtes la souveraine bonté, aussi bien que l'être souverain, & l'unité souveraine. ^{Par où nous nous sommes portez à faire le bien.}

Au lieu que si nous arrivons au repos que nous attendons, & que vous nous réservez dans cette sanctification ineffable, dont celle du septième jour est la figure, ce ne sera qu'après les bonnes œuvres que nous faisons ici-bas, & qui ne seront pas perperuelles, quoique ce soient des effets de vôtre grace vous jouissiez d'un repos éternel, parce qu'étant le bien souverain, qui n'a besoin d'aucun autre bien, vous êtes vous-même ce repos dont vous jouissiez. ^{Par où nous pouvons espérer d'entrer dans le repos de l'éternité. Ce qui fait le repos éternel de}

Mais qui est l'homme qui puisse donner à un autre homme l'intelligence d'une chose si élevée; quel Ange pourroit la donner à un homme, ni

Par où même à un autre Ange ? Pour l'avoir, c'est à vous qu'il faut la demander, c'est en vous qu'il faut la chercher, c'est à votre porte qu'il faut frapper. C'est par-là que nous obtiendrons, c'est par-là que nous trouverons, c'est par là que nous nous ferons ouvrir. Ainsi soit-il.

Fin du treizième & dernier Livre.



TABLE DES MATIERES.

a. Marques les premieres lignes de la page. b. Celles du milieu : Et c. les dernieres.

A

- A**bbatement. N'y point tomber dans l'affliction , 28. c.
- Abîme** Pourquoi la matiere infonne a été designée par le nom d'abîme , 477. c. 483. a. 490. c. 504. b. Ce que l'Ecriture veut faire entendre quand elle dit qu'un abîme en attire un autre, 548. b.
- Abondance** Toute abondance autre que Dieu, n'est que pauvreté & indigence , 541. a.
- ABRAHAM.** Bonheur de ceux qui sont dans le sein d'Abraham. 300. a.
- ACADEMICIENS** sembloient douter de tout, 15. a.
- Acception.** Il n'y a point d'accepton de personnes auprès de Dieu, 263. b.
- Accident** Regle pour juger sainement de tout ce qui nous arrive dans la vie, 341. c.
- Accoutumance.** Quelle en est la force, 238. a. 266. c. 323. b. Ce qu'elle peut sur les plus grands Saints , 420. c.
- Actions.** Il y en a qui paroissent des pechez & qui n'en sont point, 84. b. Grande difference à faire entre ce que nos actions sont aux yeux de Dieu, & ce qu'elles paroissent aux yeux des hommes , *Ibid.* Ce qui fait la qualité de nos actions, 23. a, 84. c. Principe de toutes les actions des hommes, 557. a. Voyez Agir.
- Admiration** Ce qui la produit , 57. a.
- ADÉODAT**, fils naturel de S. Augustin, 311. b. Grandeur de l'esprit de cet enfant , 312. a. Saint Augustin l'élevait dans la crainte de Dieu , *Ibid.* b. Son baptême , *Ibid.* Sa douleur de la mort de sainte Monique, 330. c. Sa mort, 312. b.
- Adversité.** Par où elle est un malheur, 387. b. Tentation de ceux qui sont dans l'adversité , *Ibid.*
- Affaires** Ce que ces hommes appellent des affaires , sont de veritables badinages , 28. c. Les affaires même temporelles se jugeoient presque toutes par les Evêques , 170. b.
- Affection.** Ceux qui veulent retourner vers Dieu doivent réunir en lui seul tout ce qu'ils ont dispersé çà & là de leurs affections, 420. a.
- Afflictions.** Qui sont ceux qui sont soulagez quand ils ont recours à Dieu dans leurs afflictions, 101. b. 105. a.

T A B L E.

- Comment le tems dilipe les afflictions, 106. a. **Alippe.** Son pays, ses parens, 181. c. Ses inclinations. *Ibid.* Il étudie sous saint Augustin, 184. a. Jusqu'où alloit son amitié pour saint Augustin, 189 b. Combien saint Augustin l'aimoit, 181. c. Pendant qu'il étudioit à Carthage il fut arrêté sur un soupçon de vol, 187. a. Comment il fut délivré, 188. b. Sa passion pour les spectacles, 182. a. Comment saint Augustin l'en guerit, 181. c. 183. a. Il va à Rome pour apprendre le Droit, 184. a. Devient plus passionné que jamais pour les spectacles & par quelle occasion, *Ibid.* 185. c. Devient Manichéen & par où, 184. a. Son intégrité & son désintéressement, 189. c. Une seule chose s'étoit trouvée capable d'ébranler son intégrité, 190. c. Il étoit en balance sur la maniere de vie qu'il devoit suivre, 191. a. Il étoit chaste au dernier point, 196. b. Il détourne S. Augustin du mariage, *Ibid.* Saint Augustin rejette ses avis & lui fait venir l'envie de se marier, 197. b. Il étoit habile en la Jurisprudence, 268. c. Ses emplois, 189. c. 268. c. Fut changé tout d'un coup avec S. Augustin par quelques paroles de l'Épître aux Romains, 290. b. Quand il commença d'avoir du respect & de l'amour pour J.C. 302. a. Il étoit au commencement dans l'erreur des Apollinaristes
- Comment le tems dilipe les afflictions,** 106. a. **Agir.** C'est le même principe qui fait agir tous les hommes, quoique les actions soient différentes, 378 b. **Agitation.** Quel est le vrai principe de nos agitations & de nos peines, 179 b. **Aimer.** On veut trouver de la vie dans ce qu'on aime. 62. a. Cause précise de la douleur que nous sentons quand nous perdons ce que nous aimons, 166. a. b. On n'a jamais pu manquer sans injustice, d'aimer Dieu de tout son cœur, 79. c. C'est une injustice d'aimer la créature au lieu de Dieu, 112. a. Comment le bien qu'on entend dire d'un homme, fait qu'on l'aime, quoi qu'on ne l'ait jamais vu, 116. b. Comment il faut aimer les hommes, 104. b. On aime autrement les honnêtes gens qu'on ne fait ceux qui divertissent le peuple sur les theatres, 116. c. C'est une misere & une vanité honreufe que de vouloir se faire aimer des hommes, 410. c. Comment on peut desirer d'être aimé, 412. a. De quelle maniere les honnêtes gens desirent qu'on les aime & qu'on les louë, 116. c. Ce que fait en nous le plaisir de nous voir aimez & estimez des hommes, 411. b. Aimer & être aimé, plaisir auquel S. Augustin s'abandonne, 42. b. **Alimens,** sont des remedes, 701. c. Et il faut les pren-

DES MATIERES.

- fur l'Incarnation, 243. a. Son humilité & sa mortification, 311. b.
- A**mas. L'amas qu'on fait des choses nécessaires à la vie a quelque air d'avarice aux yeux de ceux qui le voient, 8. c.
- S.** Ambroise. Il reçut bien saint Augustin, quand il alla enseigner la Rétorique à Milan, 158. c. Il aimoit cherement sainte Monique, 167. c. Par où S. Augustin trouvoit la condition de S. Ambroise heureuse, 168. c. Il croyoit que le celibat étoit dur à porter à ce Prélat, *Ibid.* Comment ce saint Prélat lisoit, 171. a. Sa voix s'enrouoit & s'éteignoit aisément, 169. b. Il étoit difficile de le trouver de loisir, 170. b. Son éloquence, 159. a. Louanges que S. Augustin lui donne, 158. b. Persecution de l'Impératrice Justine, contre saint Ambroise, 313. b. Combien il étoit cheri de son peuple, *ibid.* Gouvernoit un Monastere qui étoit hors les portes de Milan, 270. c.
- Ame.** En quoi S. Augustin faisoit consister la nature de l'ame raisonnable, lorsqu'il étoit encore Manichéen, 119. c. Les Manichéens soutenoient que la substance de l'ame de l'homme est la même que celle de Dieu, 280. c. Par où l'ame est au-dessus du corps, 74. a. Par où elle est vivante, *ibid.* Elle sent par le moyen du corps, 238. c. Differentes facultez de l'a-
- me, *ibid.* Par laquelle des facultez de l'ame on peut connoître Dieu, 351. c. Elle doit servir elle-même de degré pour s'élever jusqu'à Dieu. *ibid.* Combien nos ames mêmes sont peu de chose a. moins qu'elles ne se tiennent unies à Dieu, 112. b. Les Manichéens nioient qu'elle fût l'ouvrage de Dieu, parce qu'elle est sujette à l'erreur, 122. a. C'est en punition de son péché qu'elle est sujette à l'aveuglement, *Ibid.* Il faut que l'ame soit éclairée d'ailleurs que d'elle-même pour participer à la vérité, 120. c. Elle ne se nourrit que de ce qui fait sa joie. 590. c. Ce qui défigure la beauté de l'ame, 385. b. Etrange effet de l'apétantissement de l'ame, 440. b. D'où vient sa langueur, 61. c. Le dérèglement des diverses parties de l'ame est la cause précise des diverses sortes de vices, 120. b. Si l'ame devoit mourir avec le corps. Dieu n'auroit jamais fait pour nous toutes les grandes choses qu'il a faites, 194. b. Quelle est la mort de l'ame, 44. c. 570. c. 574. a. Ce qui la fait vivre, *Ibid.* Il n'y a que Dieu qui puisse nous faire comprendre ce qu'il est à notre ame, 7. 3.
- Amertume.** Cause précise des amertumes que nôtre attachement aux choses du monde ne manque jamais de nous produire, 113. a. Ce que Dieu prétend par l'amertume qu'il fait sentir à

T A B L E

ceux qui s'éloignent de lui, 44. b. Celles que Dieu répand sur les fausses douceurs qu'on trouve dans les créatures, sont des effets de sa miséricorde, 27. b. 62. b. Et celles qu'on trouve dans ses entreprises, 79. a.

Amitié. Ce qui fait l'amitié entre les hommes, 99. a. Elle se borne à l'union des esprits & des cœurs, 42. b. Il n'y en a point de vraie que celle qui est formée par la charité, 99. a. Belle peinture de ce qui fait la douceur de l'amitié, 106. c. Les amitez trop vives ne sont point sans pechez, 103. c. Caractère de l'amitié que les méchants ont les ont pour les autres, 59. b.

Ami. Un ancien apelloit son ami, la moitié de son ame, 10. a. On se sent coupable dès qu'on est sans amour pour ses amis, 107. b. Ce qui nous met au dessus de la crainte de perdre nos amis *ibid* b. Comme il les faut aimer, *ibid*. D'où vient la douceur qu'on ressent de leur perte, *ibid*. Belle peinture de ce que fait dans les hommes, a. douleur de la perte de leurs amis, 101. a.

Amour poids des natures spirituelles, 54. b. Nous ne sommes bons ou méchants que par la qualité de notre amour, 540. a. Ce qu'il faut aimer, & comment il faut aimer pour être heureux, 107. c. Notre amour n'est dû qu'à Dieu, il ne faut point se prostituer aux créatures, 47. a. Par où

nous aimons Dieu, 596. a. Ce qui est le plus contraire à l'amour que nous devons à Dieu, 412. a. Par où l'ardeur de notre amour pour Dieu, se peut augmenter 470. b. On ne sauroit aimer aucune chose pour elle-même qu'aux dépens de l'amour que l'on doit à Dieu, 88. b. Pour agir par un vrai motif d'amour, il faut bien sçavoir ce que c'est qu'aimer Dieu, 94. b. Par où l'on peut sçavoir si l'on aime Dieu. 349. c. Quand l'amour qu'on a pour Dieu va jusqu'à faire tomber en défaillance, c'est alors qu'on a le plus de force, 73. b. L'amour qu'on doit à Dieu ne permet pas de s'arrêter à l'étude d'une vaine philosophie, 71. c. Bonté de Dieu dans le commandement qu'il nous fait de l'aimer, 6. b.

Amour des créatures, c'est comme un vin funeux, 47. a. Ce que fait en nous l'amour des choses de la terre, 40. c. 47. a. 6. c. 74. a. Sur quoi l'on doit compter quand on se laisse aller à l'amour des choses qui passent, 102. c, 109. a.

Amour propre. Par combien d'endroits, il est à craindre, 18. a. Rien ne déplaît tant à Dieu que notre amour propre, *ibid*. L'Incarnation du Fils de Dieu en abbat la fierté, 240. b. Différence de l'amour impudique & de l'amour conjugal, 94. a.

ANAXIMENE. Ce qu'il a crû de Dieu, 351. a.

DES MATIERES.

- ANGES.** Quand ils ont été créé, & qu'elle est leur nature, 484. b. 89 b. 490. b. Il n'y a point de tems à leur égard, 484. b. 487. b. 488. b. 489. b. 491. a. 494. a. 496. b. 504. a. Ils ne font point esclave nels à Dieu 489. c. 494 b. 495. a. Etas des saints Anges, 494. b. Leur bonheur, 487. c. 544. b. Pourquoi ils ne font point sujets au changement, 489. a. 193. c. 541. b. 196. b. La chute des Anges fait voir ce que font les natures même spirituelles, quand elles ne font point unies à Dieu, 540. c. Pourquoi les Anges sont appelez sageite & lumiere, 595. b. Par où ils sont devenus lumiere, 504. b.
- Angoisses** De quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve que peines & angouisses, 103. b.
- Animaux** Ce qui signifient les animaux qu'il est dit que la terre produit, 568. c. 57. c.
- Animaux domestiques**, ce qu'ils signifient, *Ibid* Ce que signifie ce pouvoir que Dieu donna à l'homme sur tous les animaux, 576. b. Pourquoi ce pouvoir ne s'étendait que sur les animaux, 578. b. 79. a.
- S. ANTOINE**, fameux solitaire d'Ezypre, 270. a. Comment il fut converty, 289. c. Conversion admirable de deux Officiers de l'Empereur par la lecture de la vie de saint Antoine, 271. a.
- ARUBIS**, divinité des Romains : 255. c.
- Applaudissement** Celui qui se donne au mal parmi les jeunes gens, corrompt les meilleurs naturels, 67. b.
- APOLLINARISTES.** Leur erreur. 243. a.
- Apprendre.** Ce que c'est précisément qu'apprendre, 439. b. Particulièrement à l'égard des veritez qui sont communes par elles-mêmes, 361. b.
- ARISTOTE.** Ses Catégories, 123. c. 90
- Arts liberaux**, il n'y a que les cœurs libres qui en soient dignes, 175. a.
- Astres** Création des astres, figure de ce qui se fit le jour de la Pentecôte, 564. c. Ce que signifient, dans le sens allegorique, les astres que Dieu a mis dans le firmament, 559. b. Et sur tout les deux grands astres, que Dieu fit pour présider, un au jour, & l'autre à la nuit, 560. c.
- Astrologie judiciaire.** Combien elle est contraire aux principes de l'Evangile, 95. b. Belle histoire, & bien propre à faire voir quel fondement on peut faire sur l'Astrologie, 217. c.
- Astrologues.** D'où vient qu'ils disent vrai quelquefois, 216. c. 219. b. La pieté ne permet pas de s'attacher aux prédictions des Astrologues, & pourquoy, 95. b. Il n'y a pas moins d'impiecé que de tromperie dans leurs prédictions, 212. b. Par où S. Augustin s'en de-

T A B L E

- fabulfa, a. D'où vient que Aveuglement punition invi-
de ceux qui les consultent, sible des méchans , 35. a.
chacun reçoit la réponse 146. a. Cause précise de
que méritent les disposi- l'aveuglement des hom-
tions secrètes de son cœur, mes, 485. b. Et de celui des
220. b. Philotophes, 133. c. C'est
Assujettissement il n'y a que une sorte d'aveuglement
la cupidité qui empêche de qui doit faire gémir, que de
sentir le poids des assujet- ne pas connoître jusqu'où
tissemens du monde , 197. va ce qu'il y a de force en
b. nous, 398. a. On aime son
Atachement. Comment on aveuglement, & pourquoi,
peut connoître, si on en a 392. a.
pour quelque chose , 413. S. Augustin est né à Thagaste,
b. Tout demeure pour peu 45. b. Son pere se nommoit
que le cœur tienne encore Patrice , 338 b. Ce n'étoit
au mal, 184. b. C'est l'ata- qu'un simple Bourgeois de
chement du cœur qui fait Thagaste, 45 b. & des moins
la peine qu'on a à se dé- accommodez, 45. c 46. a. Sa
prendre des choses sensi- mere s'appelloit Monique,
bles, 404 c. Et qui empêche 338. b. Toute sa famille
qu'on ne se donne à Dieu, étoit Chrétienne à la re-
266. c. A quoi tiennent la serve de son pere , 21. c.
plupart de ceux qui refu- qui n'étoit que Cathecu-
sent de se donner à Dieu, mene, 47. a. Sa mere s'é-
267. b. toit acquise plus d'autorité
Assistance. C'est la disposi- dans son esprit que son
tion du cœur qui fait tout pere, 21. c. Première en-
ce qu'il y a de bon dans fance de S. Augustin, 8. a.
l'assistance qu'on donne à 13. a. Comment il aprit à
ceux qui en ont besoin, parler, 16. a. Sainte Moni-
389. a. 590. c. que l'élevoit dans la pie-
S. Athanase. De quelle ma- té , 21. c. & l'avoir fait
niere il faisoit chanter dans mettre au nombre des Ca-
son Eglise d'Alexandrie, thecumenes , 20. c. Avec
99. c. combien d'ardeur & de foi
Attention continuelle à Dieu, il demanda le baptême
moyens de ne point tom- dans une maladie dange-
ber, 403. a. reuse. 21. a. Pourquoi sa
Avantages naturels, bienfaits mere différa de le faire
de Dieu, 311. c. baptiser, 22. c.
Auditeurs. Noms que les Ma- S. Augustin est mis à l'école,
nichéens donnoient à quel- 17 b. Combien on avoit de
ques-uns d'entr'eux. 151. c. peine à le faire étudier, 17.
Avenir. Ce n'est que par la b. 23. a. Combien il crai-
vue de quelque chose de gnoit le fouet, 18 a. b. Il
présent qu'on peut prédire prioit Dieu de l'en garan-
l'avenir, 453. c. tir , *ibid.* a. Quelle idée

il avoit de Dieu dans le S. Augustin s'abandonne à la
 tems qu'il commença à le volupté, 42. b. 44. b. en
 connoître, 17. c. Sa paresse sa seizième année, 45. a.
 pour son devoir d'école, L'oïfiveré où il fut pendant
 18. b. Il se reconnoît cou- la seizième année augmen-
 pable en cela, 19. c. Il ai- tra ses débordemens, 46. c.
 moit à jouer, 18. c. 19. c. Il méprise les salutaires
 à avoir de l'avantage au avis de sainte Monique,
 jeu sur ses compagnons, 19. 47. c. Il avoit honte de
 c. à entendre des fables, n'être pas aussi débauché
Ibid. 26 c. à voir des spec- que ses compagnons, 38. a.
 tacles, 20. a. 36. c. 62. Il faisoit le mal & s'en
 c. 91. c. Il s'accuse de men- vantoit pour éviter le mé-
 songe, 36. c. de petits lar- pris, *Ibid.* L'indulgence de
 cins domestiques dans la ses parens lui fut pernicio-
 maison de ses parens, 37. a. se, 45. a. 48. c. D'fferen-
 de gourmandise, *ibid.* a. tes vues du pere & de la
 de supercherie dans le jeu mere de S. Augustin en le
 par une ambition de pou- poussant aux études, 9. a.
 gner, *ibid.* de colere, 37. Il commit un larcin par le
 b. Il avoit de l'aversion seul plaisir de voler & de
 pour le Grec, 24. a. & beau- pecher, 50. a. 53. a. *Et suiv.*
 coup de goût pour le La- Et purement par compa-
 tin, *ibid.* qu'il avoit appris gnies, 58. a. Il cherchoit à
 parmi les caresses de ses aimer 61. b. & vouloit être
 nourrices, 28. a. L'étude aimé, 62. a. Il se trouve
 des premiers élémens du pris dans les filets de l'a-
 Latin lui étoient insupor- mour, *ibid.* b.
 tables, 24. b. La bonté de S. Augustin va à Carthage,
 son esprit se faisoit remar- 61. b. Son ardeur pour les
 quer dès son enfance, 32. amours impudiques, *ibid.*
 c. On le regardoit comme & pour les spectacles, 62. c.
 un enfant de bonne espe- Ce que son emportement
 rance, 31. c. Il avoit plus lui fit faire un jour de fête,
 de soin d'observer les loix & dans l'Eglise même, 66.
 de la Grammaire que cel- b. Il frequentoit les écoliers
 les de Dieu, 36. a. & il qu'on apelloit à Carthage
 croioit que bien vivre n'é- Insulteurs, & avoit une se-
 toit autre chose que plaire crete honte de n'être pas
 à ceux dont les sentimens aussi impudent qu'eux, 67.
 étoient son unique regle. b. Son application à l'étude
Ibid. a. b. A quoi on re- de l'éloquence, 68. a. par
 duisoit son éducation, 17. a. rapport au barreau, 67. a.
 45. a. 46. b. On le retire de Le progres qu'il y fit, *ibid.*
 Madaure où il avoit com- Mort du pere de S. Augus-
 mencé ses études, pour l'en- tin, 68. c. Par où il com-
 voyer les achever à Car- mença de se sentir porté à
 thage, 45. b. l'étude de la veritable sa-

T A B L E

gesse. 68. b. 69. c. 274. b. Ardeur qu'il ressentoit de se déprendre de toutes les choses de la terre, 68. c. Combien le respect du nom de Jesus-Christ lui avoit été imprimé avant dans le cœur dès son enfance, 72. a. Il préféreroit les ouvrages de Cicéron à l'Ecriture sainte, & pourquoi, 70. b. Il se laisse séduire aux Manichéens, 71. a, & inspire ses erreurs aux autres, 91. b. Ce qui le fit tomber dans cette erreur 71. c. 75. c. Il se moquoit alors des saints Patriarches & des Prophetes, 85. b. Dans quelles extravagances, le firent tomber les principes des Manichéens, *Ibid.* Ce que les principes des Manichéens lui faisoient faire pour se purifier de ses pechez, 92. a. Douleur de sainte Monique de voir son fils Manicheen, 86. b. Elle ne lui permettoit point de manger avec elle, *Ibid.* Revelation envoyée de Dieu à sainte Monique sur la conversion future de son fils, *Ibid.* Allurance qu'un S. Evêque lui en donne, 88. c. Combien de tems il demeura dans les erreurs des Manichéens 88. a. 149. c. Il avoit une grande opinion de la sainteté de Manichée, 139. b. Il avoit fait demeurer court tous les Manichéens qu'il avoit entretenus sur les choses de la nature, 140. a. On le remettoit à Eusebe, *Ibid.*

S. Augustin, Ce qu'il fit de-

puis la dix-neuvième année de son âge jusqu'à la vingt-huitième, 91. b. Il enseigne les belles Lettres. *Ibid.* la Rethorique, 91. a. Avec combien d'exacritude & de pureté d'intention il s'acquitoit de cet emploi, *Ibid.* b. Il dispute le prix de la Poésie, 19. c. 94. a. & l'emporte, 96. b. Il refuse de l'obtenir par les sacrifices d'un devin, 94. a. Prend une femme, 93. c. & lui garde fidélité, quoique ce ne fût qu'une concubine, *Ibid.* Il en eut un fils naturel. 20. a. Son entêtement pour l'astrologie judiciaire, 95. b. Comment il en fut détrompé, 96. a.

S. Augustin. A l'âge de vingt ans il avoit lû & entendu, sans l'aide de personne, les Cathogories, d'Aristote, 123. a, & tout ce qu'il avoit pû lire des arts liberaux, 125. a. Quelle étoit la pénétration de son esprit, *Ibid.* b. c. Dans quelles imaginations il étoit tombé sur ce qui regarde la piété, 106. b. L'idée qu'il s'étoit formée de Dieu n'étoit rien moins que la vraie idée qu'il en faut avoir, 14. b. 126. a. 115. c. Ce qui faisoit qu'il se livroit à l'amour des beantez passageres. 104. c. Il compsa à l'âge de 26. ou, 27. ans les Livres de la beauté & de la convenance. 112. b. C'est le premier ouvrage de S. Augustin, 115. b. Pourquoi il dedia cet ouvrage à Hierius, 115. c. Cet ouvrage est

DES MATIERES.

- perdu. *Ibid.* b. Il étoit bien aise d'avoir l'approbation des hommes, 118. b.
- S. Augustin fait amitié avec un jeune homme de son âge. 98 b. & lui inspire ses erreurs, 99. a. Dieu le lui enleve bien tôt après, *Ibid.* b. Combien il fut affligé de cette perte, 100. c. & dans quelle situation le mit cette douleur, 102. c, 103. a, b. Il quitte Thagaste & va à Carthage. 105. c. Sa vingtnuvième année, 132. a. Fausse le Manichéen arrive à Carthage, *Ibid.* Aiant découvert l'ignorance de Fausse il commence à se déguster des Manichéens. 143. c. Il prend résolution de quitter Carthage pour aller enseigner à Rome, 145. b. Comment il se démena de sa mere qui vouloit empêcher ce voyage, 147. a. Son arrivée à Rome. Il y tombe malade à l'extrémité. 118. c. Dans cette maladie il ne demande point le baptême comme il avoit fait dans une autre, 149. c. Il attribue sa guérison aux prieres de sa mere, 150. & *suiv.*
- S. Augustin continué de frequenter les Manichéens à Rome, 113. c. Il desespere de trouver la verité parmi les Manichéens, & panche du côté les Academiciens. 152. c. Trouve peu de vraisemblance dans les écrits des Philosophes, que dans les fables des Manichéens, 113. a. Ses erreurs sur la nature de Dieu, 153. c. 150. b. sur celle du mal, 154. a, & sur l'Incarnation de Jesus-Christ. 152. a. Ce qu'il prenoit pour la foi Catholique n'étoit rien moins, 154. b. Sa peine sur les endroits de l'Ecriture où les Manichéens trouvoient à redire, 155. c. Ce qui l'éloignoit le plus de la verité, 115. a, 155. a, 156. b. Il supposoit deux principes qu'il se figuroit comme deux masses de nature entièrement differente, 154. a, 156. b.
- S. Augustin commence de professer la Rethorique à Rome 156. c. Par où l'infidelité des Ecoliers de Rome lui déplaisoit, 157. a. Simmaque Prefet de Rome l'envoyé à Milan où on demandoit un Professeur de Rethorique, 158. b. Il visite saint Ambroise, *Ibid.* & en est bien reçu, *Ibid.* c. Par où il trouvoit la condition de S. Ambroise heureuse, 168. c. Son assidue à écouter les discours de saint Ambroise, 170. b. Dans quel esprit il les écoutoit, 159. a. Il y trouve plus de solidité que dans ceux de Fausse, *Ibid.* b. Son cœur touché de l'éloquence de S. Ambroise, s'ouvroit à la verité, 160. a. Il apprend par ses discours que la foi de l'Eglise Catholique étoit tout autre qu'il n'avoit crû, 170. b. 193. b. Par où il commença de se défaire des impressions dont il étoit prevenu contre la Foi Catholique, 160. a. 172. c. 173. b. & contre l'ancien Testament, 160. b.

172. c. 173. b. La doctrine Catholique commence à lui paroître soutenable, 160. a. 173. c. Il ne l'embrace pas néanmoins, 160. c. 173. c.
- S. Augustin est retenu dans l'erreur & par où, 161. a. D'où vient qu'il avançoit si peu dans la recherche de la vérité, 168. b. Il commence à douter de tout, 161. b. 168. a. Ce qui le tenoit en suspens, & combien cette suspension étoit dangereuse, 173. c. 174. b. Il avoit perdu l'espérance de trouver la vérité, 164. b. même dans l'Eglise, 159. a. Il croioit qu'il n'étoit pas possible à l'homme de trouver le chemin qui conduit à Dieu, 159. c. 168. a. Ce qui l'empêchoit de trouver Dieu, 163. c. Il se retire de la secte des Manichéens, 161. b. Sa mere l'étant venu trouver à Milan, il lui apprend qu'il n'est plus Manichéen, 164. a.
- S. Augustin prend le parti de demeurer Cathecumene dans l'Eglise jusqu'à ce qu'il fût pleinement éclairci, 161. c. Combien il étoit honteux d'avoir condamné la doctrine de l'Eglise sans la connoître, 172. b. Et de la credulité qu'il avoit eue pour les Manichéens, *Ibid* La doctrine de l'Eglise Catholique commence de lui paroître préférable à celle des Manichéens, 175. a. Et l'Eglise bien plus en droit de vouloir être crüe que ces hérétiques, *Ibid*. Son pere & sa mere lui avoient toujours inspiré le respect & l'amour de l'Eglise Catholique, 161. c. Et du Nom de Jesus-Christ, 173. a. Son attachement à la foi de l'Eglise sur Jesus Christ, 216. a. Ce qu'il en croioit étoit informé, *Ibid* 240. a. 242. b. Augustin n'a jamais hésité sur l'existence & la providence de Dieu, quoiqu'il ne sçût quelle idée il en falloit avoir, 176. b. Fausses idées qu'il avoit de la nature de Dieu, 205. 206. Ce qui les entretenoit, 207. a. 235. a. Il commence d'approcher de la vérité sur la nature de Dieu, 212. a. Comment il se figuroit son immensité, 214. b. Quelle joye ce fut pour lui de connoître que c'étoit Dieu même qu'il aimoit. & non plus un vain phantôme de la divinité, 235. b. Par où il s'étoit élevé jusqu'à Dieu, 238. c. Il ne trouve plus d'absurditez dans l'Ecriture sainte, 177. a. 193. b. D'où vient qu'il y en avoit tant trouvé, 173. b. A quoi il en attribuoit l'obscurité, 177. a.
- S. Augustin cherche à s'établir dans le monde, 178. a. Ses entreprises ne lui produisoient que des amertumes, *ibid* comme il prepartoit un Panegirique à la louange de l'Empereur, la rencontre d'un homme pris de vin lui fit faire de grandes reflexions sur ses miseres, 178. c. Il se plaint souvent avec Alipse & Nebride des miseres de la vie, 91. c. 200. b.

DES MATIERES.

Reproches que Saint Au-
 gustin se faisoit de se voir
 si peu avancé depuis tant
 de temps qu'il avoit été
 touché de l'amour de la
 sagesse, 191. b. Belle pein-
 ture des agitations de son
 cœur pendant qu'il ba-
 lançoit entre Dieu & le
 monde, 192. c. Le mariage
 ne lui paroît pas incompati-
 ble avec l'étude de la sa-
 gesse, 195. a, 196. b. C'étoit
 quelque chose d'affreux
 pour lui que de se passer de
 femme. 195. b. 196. b. 197. a.
 Il regardoit la continence
 comme l'effet des forces de
 l'homme. 195. c. Alipe dé-
 tourne S. Augustin du ma-
 riage, 196. a. S. Augustin
 rejette ses avis, & tâche
 même de le séduire. *Ibid.* c.
 Combien il étoit esclave
 de la passion qui lui faisoit
 rechercher le mariage,
Ibid. b. 197. c. On travaille
 tout de bon à le marier,
 198. b. Pourquoi ce ma-
 riage fut différé, 199. a.
 Projet qu'il avoit fait a-
 vec quelques uns de ses a-
 mis de vivre ensemble en
 communauté de biens,
Ibid. b. Ce qui en empêcha
 l'exécution, 200. b. On lui
 ôte sa concubine dont il
 avoit eu un fils naturel,
 201. a. Combien cette sepa-
 ration lui fut sensible, 201.
 c. Il reprend une autre fem-
 me, *Ibid.* Ce qui le portoit
 au mariage, *Ibid.* b. Par où
 l'impetuosité qui le por-
 toit aux plaisirs sensuels se
 ralentit, 202. b. Impression
 que faisoit sur lui la crain-
 te de la mort & du juge-
 ment, *Ibid.*

Saint Augustin Son aveugle-
 ment sur la nature des
 plaisirs qui peuvent faire le
 bonheur de l'homme, 103.
 a. Il ne pouvoit concevoir
 que des substances corpo-
 relles, 121. b. 153. c. 155.
 a, 156. b. 161. a, 171. a,
 174. a, 205. b. 207. a, b.
 c. Il ne pouvoit encore
 comprendre d'où venoit
 le mal, 210. a, b. 213. c.
 220. c. Et de voir ce qu'il
 faut poser pour principe
 quand on vient à exami-
 ner d'où vient le mal, 212.
 b. Comment il s'y prenoit
 quand il vouloit exami-
 ner d'où peut venir le mal,
 212. c. Comment il se fi-
 guroit l'immensité de Dieu,
 214. a. Ses agitations sur
 l'origine du mal, 220. c.
 Elles n'ont jamais ébranlé
 sa foi sur l'existence de
 Dieu ni sur Jesus-Christ,
Ibid. Dieu lui ouvre peu à
 peu les yeux de l'esprit, 223.
 b. Comment il parvint en-
 fin à découvrir la lumière
 éternelle, 228. b. Ce qui
 l'avoit fait tomber dans
 l'imagination d'une bonne
 & d'une mauvaise substan-
 ce, 234. b. En quelle si-
 tuation l'avoit mis la le-
 cture des livres des Plato-
 niciens, 24. c. Pourquoi
 Dieu permit qu'il com-
 mençât par ces livres à dé-
 couvrir la vérité, 244. c.
 S'étant mis à lire S. Paul,
 toutes ses anciennes diffi-
 cultez s'éclaircissent, 245. c.
 Saint Augustin trouva dans
 les livres sacrez tout ce qu'il
 avoit appris de vrai dans
 les autres, 246. a. Quoi qu'il

fut convaincu de la vérité , son cœur n'étoit pas encore defait de ses anciennes attaches , 252. Il s'adresse à Simplicien pour apprendre ce qu'il devoit faire , *ibid.* Il ne peut se résoudre à renoncer au mariage , 253. a. Comment Dieu le met au dessus de cette foiblesse , 258. b. Combien cette seule foiblesse faisoit de tort à tous ses biens , 253. b. Il est touché de la conversion de Victorin , & sent un grand desir de suivre un si bel exemple , 264. c. Si volonté résiste encore , quoique son esprit fût gagné , 265. b. Etat de saint Augustin un peu devant sa conversion , 268. b. Son affiduité à l'Eglise , *ibid.* Ce qui se passa dans la visite que Ponticien lui rendit , 269. b. & c. Ce que Dieu operoit en lui à mesure que Ponticien lui parloit , 27. b. De quelle maniere il se reprochoit à lui-même ses égaremens & ses lâchetés , 275. c. Dès sa jeunesse il avoit demandé à Dieu la chasteté , mais il craignoit d'être trop tôt exaucé , 274. b. Quelles furent ses agitations après avoir entendu la conversion de deux Officiers par quelque chose de la vie de saint Antoine & de ses Disciples , 274. a. Ses agitations dans le jardin où il se retira , 176. c. 281. b. 183. a , 289. a Il fait une peinture admirable du combat de ses anciennes attaches contre sa volonté nouvelle , 284. c. Ses

angoisses & ses larmes à la vûe de ses miseres qui lui paroissent plus clairement que jamais , 288. a. Ce qu'il disoit à Dieu dans cet état , *ibid.* c. Ce qu'il disoit à soi-même , 89. a. Sa conversion & ses circonstances , 289. a , & *suiv.* Elle fut pleine & entiere , 290. a , 291. a , 292. a. Quelles furent les douceurs qu'il goûtoit d'être à Dieu , 290. b. 294. b. Saint Augustin continué après sa conversion d'enseigner la Rethorique pour ne point faire d'écarter , 295. a , 296. b. Sa mauvaise santé lui étoit une occasion de ne plus enseigner , 296. c. 310. b. Empressement qu'il avoit d'être délivré de cet emploi , 297. b. Pour être tout à Dieu , 100. c. Sa réserve à se défendre sur ce que les autres n'approuvoient peut être pas , 97. c. Il se retire à la maison de Verecundus , 301. a. A quelle étude il s'y occupa , & quel jugement il porte de ses premiers ouvrages , *ibid.* b. Combien il y reçut de nouvelles graces , *ibid.* c. 109. b. Quels étoient les mouvemens de son cœur en lisant le quatrième Pseume , 109. c. Il fut guéri miraculeusement d'une violente douleur de dents , 309. b. Inquiétude dont il étoit agité avant son baptême sur les pechez de sa vie passée , 10. b. 12. c. Il declare à ceux de Milan qu'il n'étoit plus en état de

DES MATIERES.

- continuer son exercice, 310.
 b. Il commence à lire le
 Prophete Isaïe, par l'avis
 de saint Ambroise. *Ibid.* c.
 Pourquoi il le quitte pour
 un tems, 111. a. Son Baptême,
Ibid. b. Combien il se
 sentoit attendri du chant
 des Pseaumes, 315. b.
 Saint Augustin part pour re-
 tourner en Afrique avec
 ses amis, 316. b. Entretien
 qu'il eut avec Ste Monique
 sur la felicité du ciel, 324.
 b. Il étoit dans la trente-
 troisiéme année de son âge
 quand sa mere mourut,
 330. b. Combien il eut de
 douleur de la mort de sa
 mere, *Ibid.* c. & *suiv.* Com-
 ment S. Augustin combat-
 toit sa douleur, & par où il
 l'adoucissoit, 332. b. 333. b.
 Il laisse enfin couler ses
 larmes entre Dieu & lui,
 334. b. Marques de tendres-
 se qu'elle lui avoit don-
 nées, durant sa maladie,
 331. b. Avec quelle délica-
 tesse il examine ses larmes
 334. b. Il prie pour sa mere
 morte, 336. b. Pourquoi il
 passe tout ce qu'il auroit
 eu à dire de la maniere
 dont Dieu l'avoit appelé
 aux fonctions Ecclesiasti-
 ques, 428. c.
 Saint Augustin Ce qu'il étoit
 depuis sa conversion, 315.
 a, 47. b. Il n'a point perdu
 de vûe la verité depuis qu'il
 l'a connue, 383. a. Tout
 son plaisir étoit de prêter
 l'oreille à la voix de la ve-
 rité, 320. a. Douceurs in-
 effables que Dieu répand-
 oit quelquefois dans son
 cœur, *Ibid.* b. Il ne vivoit
 que de l'esperance de con-
 templer les délices de Dieu.
 457. c. Il avoit eu quelque
 pensée de tout quitter & de
 se retirer dans la solitude,
 425. c. Combien il se ju-
 geoit severement lui-même,
 157. b. Dans quelle
 fraieur il étoit de ses pe-
 chez, 425. c. Sa conversion,
 289. a. commence par la
 crainte. 420. b. Ses regrets
 d'avoit commencé si tard
 à connoître Dieu & à l'ai-
 mer, 285. b. Son amour
 pour Dieu, 86. a. Com-
 bien il desiroit d'aimer
 Dieu, 88. b. 341. c. Par où
 il sçavoit avec certitude
 qui aimoit Dieu, 349. c.
 Il se connoissoit beaucoup
 moins lui-même sur de
 certaines choses, qu'il ne
 connoissoit Dieu, 349. a.
 Comment il étoit à l'é-
 gard du plaisir de la bou-
 che, 391. b. De l'odorat,
 397. c. Des yeux, 400. c.
 403. a. De l'oreille, 398. b.
 Combien il étoit touché
 de la Psalmodie, *Ibid.* Com-
 ment il étoit à l'égard de
 l'amour propre, 417. c. Et
 des loüanges, 412. c. A l'é-
 gard de la curiosité, 404. c.
 Il étoit tenté de demander
 à Dieu des miracles, 307. c.
 Il étoit guéri du desir de la
 vengeance. 410. a.
 Saint Augustin. Son amour
 pour la pureté, 390. b. Sa
 continence avant même
 que d'être Prêtre, 189. a. Il
 reconnoit que c'est un don
 de Dieu, 190. b. Les imagi-
 nations impures avoient
 plus de pouvoir sur lui pen-
 dant le sommeil, qu'en veil-

T A B L E

389. b. Sa modestie, 453. b.
 457. a. Sa discretion, 169. c.
 b. Sa bonne foi & son é-
 quité, 512. c. 518. c. Son
 humilité, 338. c. Il aimoit
 mieux, avouer son igno-
 rance sur ce dont on l'in-
 terrogeoit, que de se tirer
 d'affaire par une raillerie,
 443. c. son amour pour
 l'Ecriture sainte, 553. c.
 Desir ardent qu'il avoit
 de bien entendre l'Ecritu-
 re, 457. a. Il veut donner à
 l'étude de l'Ecriture sainte
 tout le tems qui lui reste
 après avoir satisfait à ses
 obligations, 419. a. Dans
 quelle vûe il étudie l'Ecri-
 ture sainte, *Ibid.* c. Il de-
 mande à Dieu de la bien
 entendre 410. a, 431. a. Il
 en fait ses délices, *Ibid.* Il
 demande l'intelligence des
 premières paroles de la Ge-
 nèse, 32. b. Comment il
 répond à ceux qui n'ap-
 prouvoient pas le sens qu'il
 donnoit à l'Ecriture, 425.
 a. & *suiv.*
 Saint Augustin louë Dieu de
 l'avoir tiré de ses miseres,
 92. b. Ce qui a porté saint
 Augustin à écrire ses Con-
 fessions, 129. c. 417. b. & à
 publier les desordres de sa
 jeunesse, 41. a. Son Livre
 du Maître, 312. a.
 Avis. Ce qui fait qu'on en re-
 çoit si mal quand on est
 dans l'engagement du pe-
 ché, 196. c.
 B
 Bain. C'est un remède à la
 tristesse, 332. b.
 Balance Etat de ceux qui
 sont en balance entre le
 bien & le mal, 265. c, 184.
 a. D'où vient qu'on est
 quelquefois en balance sur
 quelque chose, 281. a.
 Baleines Ce qu'elles signi-
 fient dans un sens allegori-
 que, 566. a, 590. b.
 Bapême On y reçoit la re-
 mission du peché par la foi
 en Jesus-Christ, 21. b. Il
 efface tous les pechez, 297.
 c. Dans quelle vûe on le
 différoit autrefois, 21. b.
 C'étoit laisser la liberté de
 pecher que de le différer,
 22. a. Les Cathécumenes se
 faisoient inscrire sur le
 catalogue de ceux qui de-
 mandoient le baptême,
 311. a. On faisoit faire la
 profession de foi à ceux qui
 devoient le recevoir, 258.
 b. A Rome on la recitoit
 publiquement, à haute
 voix & d'un lieu élevé, *Ibid.*
 On la faisoit faire en par-
 ticulier à ceux qui étoient
 trop timides, *Ibid.* Mer-
 veilleux changement que
 le baptême fit dans le cœur
 d'un jeune homme, quoi-
 qu'il fût sans connoissance
 quand on le lui donna,
 190. a.
 Barreau Par où se mesure la
 gloire qu'on y acquiert,
 67. a.
 Beau. Source primitive de tout
 ce que les hommes sont ca-
 pables de faire de beau,
 43. c.
 Beauté, Ce que c'est, 15. a. 119.
 a. Difference de la beauté
 & de la convenance, 115. c.
 La Beauté de la vérité divi-
 ne surpasse infiniment tou-
 tes les autres beautés, 5. b.
 Par où on se laisse prendre
 aux pièges des beautés visi-

DES MATIERES.

- bles, & par où l'on s'en déprend, 404. b. Quel usage on doit faire des beautez sensibles, 112. a.
- Bêtes sauvages, ce qu'elles signifient, 571. c. Les bêtes ont de la memoire, 371. b.
- Bien. Il n'y en a point qui ne viennent de Dieu, 9. a. 316. c. Même ceux du corps, 14. c. Ceux que Dieu nous fait sont autant de bouches qui publient ses liberalitez, 9. b. Ce qu'il y a en nous de bien, 346. c. D'où vient ce qu'il y a de bien en nous, 393. b. Ce n'est que par un effet de la grace qu'on reconnoît qu'il vient de Dieu, *ibid.* Où il faut être pour être bien. 542. a. On ne scauroit manquer de se bien trouver avec le souverain bien, 60. a. Le veritable bien de l'homme n'est qu'en Dieu. 127. a. Pourquoi, 210. c. Ce qui empêche de le connoître, 307. a. Ce n'est que dans la partie la plus intime de l'ame qu'on peut l'appercevoir, *ibid.* Et qu'on en peut goûter les douceurs, *ibid.* b. Tout consiste à trouver de la douceur dans le bien, 28. c.
- Bonheur. Ce qui peut faire le bonheur de l'homme, 102. c. Le vrai bonheur est de connoître Dieu, & non pas d'être sçavant dans les choses de la nature, 136. b. Ce qui nous éloigne du veritable bonheur, 240. c. Comment on doit regarder ce qu'on appelle les bonheurs de la vie, 341. c.
- Ceux qui sont à Dieu ne font point leur bonheur.
- Bien extérieurs, 306. b. Des biens Ce qui nous le fait faire, 336. c. Nous ne le faisons que par l'operation de Dieu en nous, 566. c. 605. b. Pourquoi nous ne faisons pas le bien même que nous voulons, 279. b. 352. c. Quoique ce que l'on fait soit un bien, on ne fait jamais bien tant qu'on le fait malgré soi, 23. b. A quoi nous devons rapporter le bien que nous faisons, 395. b.
- Bienfait. On a beaucoup de graces à rendre à Dieu pour ses bienfaits, 38. a.
- Boire. Comment les Saints regardent la necessité de boire & de manger, 391. c. L'habitude de boire hors des repas peut aller loin. 37. c.
- Bon Ce qui est bon au souverain degré est incorruptible, 231. b. C'est par la charité qu'on est bon. 345. b. les bons entrent dans l'ordre des choses les plus élevées, à proportion de la conformité qu'ils ont avec Dieu, 236. c.

- C**Acher Ceux qui preten-
dent se cacher à Dieu,
ne font que cacher Dieu à
eux-mêmes, 34. a.
- Cassy.** Maison de Verecundus, 299. b.
- Catechumenes.** Voyez Baptême.
- Categories d'Aristote.** 123. a. b. S. Augustin y rédui-
soit au commencement la
nature de Dieu, 24 b.
- CATILINA.** S'il aimoit le mal
pour le mal. 52. c.
- Chagrin.** Dieu ne comman-
de point d'aimer les cha-
grins & les peines, mais de
les supporter, 387. a.
- Chair.** Les Manichéens é-
toient persuadés que c'é-
toit quelque chose de mau-
vais, 111. c. & l'ouvrage
des puissances de tenebres,
210. not.
- Changement,** ce que c'est,
489. b. Combien peu de
chose nous change tout
d'un coup de bien en mal,
486. a.
- Chant de l'Eglise.** Il excite
l'ardeur de la piété, 99. a
400. a. Regle sur le plaisir
que fait le chant de l'E-
glise, *Ibid.*
- Chariot.** Un des exercices du
Cirque étoit de mener des
chariots, 116. c.
- Charité.** Ce que c'est que le
contre-poids de la charité,
39. c. Ce qu'elle fait en
nous 510. a. Elle commen-
ce à édifier par le fonde-
ment de l'humilité, 244. c.
& est incompatible avec
l'envie de faire parade de
ce qu'on a de bon, *Ibid.*
- Charité envers le pro-
chain,** quelle elle doit être,
558. b. Elle fait que ceux
qu'elle unit donnent créan-
ce aux paroles les uns des
autres, 344. a. 345. b.
- Chasteté spirituelle,** par où
elle subsiste, 549. c.
- Châtiment.** Personne ne peut
éviter les châtimens de
Dieu, 46. b.
- Choses.** Ce qui fait que les
choses sont, 3. a. 605. Cha-
que chose a non seulement
son lieu & sa place, mais
son tems à quoi elle con-
vient, 235. c.
- Chrétiens.** Ce qui les distin-
gue des Philosophes, 245. a,
148. a, b. Disposition du
cœur des vrais Chrétiens,
488. b.
- Chûtes.** Nos chûtes mêmes
nous sont utiles quand il
plait à la miséricorde de
Dieu, 186. b.
- CICERON.** Sa langue se fait
d'ordinaire bien plus ad-
mirer que son cœur. 68. b.
Son livre intitulé *Hortense*
est perdu, *Ibid.* Quel effet
produisit la lecture de ce
livre dans Saint Augustin,
Ibid. Beau mot de Cicéron
sur les fables d'Homere,
30. a.
- Ciel.** Differentes manieres
d'entendre ce mot dans le
premier verset de la Genè-
se. 499. c. 515. a. 521. b.
Quel est le Ciel que Dieu a
fait des le commencement.
483. c. 484. c. 490. a.
491. c. Ce que c'est que le
ciel du ciel, 476. a, 487. c.
490. a, 496. a, 538. a.
Quelle est la vie dont on
vit dans le ciel, & la viande

DES MATIERES.

- dont on s'y nourrit, 328. c.
- Classe.** Sur quoi roule ce qu'on appelle exercices de classe, 324. a.
- Cœur** C'est dans le cœur que l'homme est véritablement ce qu'il est, 545. b. Dieu penetre le fond du cœur, 243. a. c. Il en est le véritable & l'unique propriétaire, 46. b. Il n'y a que lui qui en soit le vrai aliment, 61. c. Notre cœur est toujours dans l'agitation & dans le trouble jusqu'à ce qu'il soit au point de ne chercher son repos qu'en Dieu, 1. c. Il ne trouve de fermeté & de solidité qu'en Dieu, 118. b. Il faut empêcher que le cœur ne soit partagé, 470. a. C'est dans le fond du cœur & non hors de soi qu'il faut chercher Dieu, 163. c. 198. c. Pourquoi Dieu étant dans le fond de nos cœurs on ne l'y trouve pas, 112. c. 114. a. Dieu est dans le cœur de ceux qui lui confessent leurs misères, 131. b. Ce que c'est que d'exposer à Dieu le fond de son cœur à l'égard de ce qu'il y'a de bien & de mal, 142. c. Dieu purifie invifiblement le cœur de ceux qui sont à lui, 319. b. Le charagement du cœur ne se fait point sans de grandes agitations, 276. b. Etat d'un homme dont le cœur résiste encore, quoique son esprit soit gagné, 266 c. 275. c. Ce n'est pas assez que l'esprit soit convaincu, il faut que le cœur soit gagné, 252. b. 266. c. 275.
- b. Il est impossible à l'homme de dévêler la variété infinie des mouvemens du cœur, 117. b. Si nous ne sommes pas maîtres de notre cœur nous ne nous en devons prendre qu'à nous, 281. b.
- Colere.** Principe des crimes qui vont à nuire à quelqu'un, 120. a. Elle cherche dans la vengeance une fausse lueur de justice, 55. a. Conduite qu'on doit tenir envers ceux qui sont coleres, 320. c. Le pecheur que Dieu convertit doit entrer en colere contre lui-même, 306. a. C'est un effet de la colere de Dieu, que d'être insensible aux effets de la colere de Dieu 42. c.
- Combat.** Belle peinture du combat interieur de la corruption & de la grace, 284. c.
- Comedie.** Elle éloigne de Dieu & prostituë aux demon s, 56. a. Ce qui la fait aimer, 62. c. 65. b. & ce qui fait qu'on en est attendri, 63. a.
- Commandement.** Il faut faire tout ce que Dieu ordonne de quelque nature qu'il soit, 84. c. C'est à Dieu à nous donner ce qu'il nous commande, 387 9.
- Commerce.** Nos miseres augmentent à proportion que nous entrons plus avant dans le commerce des hommes, 16 c.
- Compagnie.** On fait souvent par compagnie le mal qu'on ne seroit jamais si on étoit seul, 58. a. 39. a.
- Compassion,** ce que c'est, 67. a, c. Quel en est le princi-

T A B L E

- pe, *Ibid.* Quelle est la véritable compassion, 64. b. Il est contre la nature de la compassion sincere d'aimer à trouver des miseres, pour avoir le plaisir d'en être touché, *Ibid.* c. Quelle est la nature de la compassion que Dieu a pour nous, 65. a. Qui sont ceux qui sont les plus dignes de compassion, 64. b.
- Concupiscence. On ne l'auroit point sentie dans le Paradis terrestre, 43. c. Trois sortes de concupiscence par où l'on peche, 82. a.
- Condamner. C'est une grande remerité de condamner des choses dont on ne veut pas prendre la peine de s'éclaircir, 172. a.
- Conduire. A quoi peut s'attendre celui qui prétend se conduire lui même, & se soutenir par lui-même, 60. a. 135. b.
- Confessions. Quel est le but de S. Augustin dans ses Confessions, 129. c. pour quoi il leur donne ce nom-là, 528. c. Quel fruit il en faut tirer, 344. b. 345. c.
- Confiance. Que est le fondement de nôtre confiance. 398. b. C'est être sans soutien que de n'en avoir point d'autre que soi-même, 287. a.
- Connoissances. A quoi servent les connoissances sans Jesus - Christ. 244. b. & sans la grace, 246. c. Nulle autre connoissance que celle de Dieu ne sçauroit rendre les hommes heureux, 136. a. Quelle sorte de connoissance de Dieu peut rendre les hommes heureux, *Ibid.*
- Connoître. C'est Dieu qui connoît ce qu'il nous fait connoître, 595. a. 602. c. Ce qu'il faut faire pour arriver à se bien connoître, 343. c. 348. c. 413. c. Il faut s'être vû à l'épreuve pour connoître ce que l'on est, 398. a. C'est mentir que de vouloir se cacher ce que l'on voit en soi, 343. c.
- Conseils. Que font ceux qui sous prétexte de donner de bons conseils détournent du bien, 296. a.
- Consolations interieures, marque que l'on est à Dieu, 299. a.
- Contestations. Elles étouffent la charité, 502. c. 516. b. C'est Dieu qui éteint tout esprit de contention, 514. a.
- Contenance. Ce n'est point l'effet des forces de l'homme, 195. c.
- Contradictions. A quoi servent les contradictions qu'on éprouve dans la vie, 28. b.
- Convenance. Ce que c'est que ce qu'on appelle convenance. 119. a.
- Conversion. A quoi se réduit ce qu'on appelle conversion, 294. a. Pourquoi elle fait peur, 152. b. 285. b. Ce qui l'arrête, *Ibid.* Bonheur de ceux qui reviennent à Dieu, 131. b. Par où Dieu commence d'operer la conversion des pecheurs, 251. c. 275. c. 274. a. Par où l'on peut connoître

DES MATIERES.

- connoître si l'on est véritablement converty, 301. c.
- La lumière & la paix du cœur sens les fruits inseparables de la véritable conversion, 29. b. Dieu donne des preservatifs contre le mal à ceux qui sont convertis, 296. a. Ce que la grace apprend aux pecheurs qu'elle convertit, 306. c.
- Comment il est vrai de dire que Dieu se réjouit de la conversion des pecheurs, 260. b. Pourquoi on a plus de joye de la conversion des pecheurs dont on desespéroit davantage, 259. b. & de celles des personnes celebres, 263. a.
- Corps C'est l'ouvrage de Dieu, 14. b. Il est soumis à l'empire de la volonté, 242. a.
- Correction. Il ne faut point s'attribuer l'effet des corrections quand elles réussissent, 320. a.
- Corruption. Elle se fait sentir dès l'enfance, & ne fait que changer d'objet avec l'âge, 37. b. Dieu se sert pour nôtre bien, de nôtre propre corruption & même de celle des autres, 23. c.
- Cour. Combien ce qu'on appelle fortune à la Cour est fragile, 271. c.
- Coutume. Elle entraîne tout, 29. c. Obligation de suivre celles des pais & des sociétés où l'on se trouve, sur quoi fondée, 80. b.
- Craindre Il n'y a rien à craindre que Dieu, 54. b. C'est une misere & une vanité puerile que de vouloir se faire craindre des hommes, 410. c. Comment on peut desirer d'être craint, 412. a.
- Crainte. Dieu s'en sert pour presser vivement le cœur, 284. b. Il y a toujours lieu d'esperer pour ceux en qui il se conserve quelque sentiment de crainte, 202. b. Elle cherche la sécurité, mais ce n'est qu'en Dieu qu'on peut la trouver, 55. b.
- Crainte Il y a sujet de craindre pour les plus grands Saints, 398. a.
- Creation. Tout a été fait de rien, 520. b. 597. c. Preuve que toutes choses ont été tirées du neant, 481. c. Erreur des Manichéens sur la création du monde, 593. c. 595. Ce que Dieu fit d'abord, 490. a. Quand est-ce que Dieu trouva que ce qu'il avoit fait, étoit très-bon, 591. b. Abregé de tout ce que nous presente l'histoire de la création, 596. b. & du sens allegorique qu'on y peut donner, 546. c. 599. c. Entre les choses que Dieu a faites, il y en a dont la création n'est point marquée dans l'Ecriture, 509. b.
- Créatures. Elles sont toutes bonnes de leur nature, 262. a, 520. c. 533. c. D'où elles tirent ce qu'elles ont de beau, de bon & de grand, 43. a. 534. a. Elles ne sont point faites de la propre substance de Dieu, 520. b. Toutes sont l'ouvrage de sa sagesse, 533. a. La seule bonté de Dieu l'a porté à leur donner l'être, 532. a. Ce qu'elles sont en comparaison de Dieu, 434.

T A B L E

- a On ne ſçauroit dire ni qu'elles ſont, ni qu'elles ne ſont pas, 20. c. Par où elles ſont plus ou moins éloignées de Dieu, 48. a. 52. a 533. a. Toutes publient les louanges de Dieu, 130. a & portent à les publier, 409. a. Elles montrent Dieu à ceux qui ont les yeux de l'eſprit ſaint & ouverts, 14. c. Qui ſont ceux qui en uſent bien, 130. a. 402. c. Aſſerviffement aux creatures, punition de ceux qui veulent ſecouer le joug de Dieu, 222. c. Il faut faire remonter nôtre amour de l'ouvrage à l'ouvrier de peur de lui déplaire, 112. a. 113. b. Ce qui fait le bonheur des creatures ſpirituelles, 226. a. Par où les creatures raisonnables ſe maintiennent dans le bien vivre, 534. c. A leur égard, vivre, & vivre d'une vie heureuſe ſont choſes différentes, 537. a. Gradation de divers genres de creatures, 53. c.
- Croix Signe de la Croix, 20. c
- Cupidité Ce que c'eſt que le poids de la cupidité 539. c. C'eſt en ſe défendant de tout ce qui a la cupidité pour principe qu'on devient Saint 408. b. Les choſes même a qui la ſeule cupidité ne porte, nous conduiſent à Dieu quand il lui plaît, 146. c. 148. a.
- Curioſité Punition du peché, 471. a. Seconde branche de la cupidité, 405. a. Une des ſources des pechez des hommes, 81. c. Ses effets, 66. b. 185. c. E'eſt elle qui fait que les enfans apprennent ſi aiſément à parler, 28. a. Ses excez doivent être reprimés par des châtimens, *Ibid.* b. Elle eſt tous les jours tentée, & ſuccombe ſur une infinité de choſes vaines & frivoles, 4. 8. b. Juſqu'où la curioſité porte les hommes, 407. a. Pourquoi l'Ecriture lui donne le nom de *concupiſcence des yeux*, 405. b. Pourquoi l'on s'en fait hoineur, *Ibid.* Il faut la ſacrifier à Dieu, 154. a. Application des Saints à mortifier leur curioſité ſur les moindres choſes, 408. c.
- CYPR EN. Chapelle bâtie en ſon honneur. 147. c.

D

D'Ecalogue. Regle de qu'on doit à Dieu & au prochain, 81. c. Combien il contient de preceptes. *Ibid.*

Défendu. Par où on prend plaisir à faire quelque choſe de défendu, 56. a.

Dehors Ce que ſont ceux qui ſe répandent au dehors, 403. c. D'où vient qu'on s'y jette ſi volontiers, 61. c.

Delices, Quelles ſont les delices des Saints, 430. a.

Demande, Dieu accorde ordinairement ce qu'on lui demande par les gémiffemens du cœur, 195. c. *Voyez* Priere.

Demeurer C'eſt Dieu qui fait que ceux qu'il a unis de ſentimens, ſont bien-aiſés de demeurer enſemble, 311. a.

DES MATIERES.

- DEMON.** Faux mediateur de ceux qui ne cherchent Dieu que par orgueil, 422. c. Il cherche à contrefaire Dieu en mal. 411. c. Par où il a perdu le pouvoir qu'il avoit sur nous, 337. b. Qui sont ceux que le demon tient le mieux, 264. b. Plus on est abandonné aux plaisirs, plus on est exposé aux seductions du demon. 48. b. Par où J. C. l'a vaincu, 337. b. Par où se mesure la victoire qu'on remporte sur lui. 264 a. Quel est notre recours contre ses accusations, 426 a. On sacrifie aux demons en bien plus d'une maniere, 33. a. C'est avec justice que tous les hommes ont été livrez au démon, 345. c.
- Dépit.** C'est une dépravation de cœur de prendre plaisir à faire dépit aux autres, 59. a.
- Déplaire.** Celui qui se déplaît à soi-même, ne manque point d'obtenir des graces de Dieu. 342. b.
- Déréglemens.** Comment, & par où Dieu punit principalement les déréglemens des hommes, 24. a. 35. a. 131. a.
- Desordre.** Dieu fait entrer dans son ordre le desordre aparent des choses, 319 a. c. 557. b.
- Désir.** Ce qui doit faire l'unique but des desirs des Chrétiens. 341. b.
- Desslein.** Tout entre dans les desseins de Dieu, 183. b. même le déreglement 557. b.
- Devoirs des hommes,** les uns envers les autres gravez dans leur ame, 35. a. Quoiqu'on se trompe lui ce que l'on croit de son devoir, on peche dès qu'on y manque, 36. c.
- DIDON.** Ses aventures, saint Augustin les pleuroit dans sa jeunesse, 24. c.
- DIEU.** Ce que c'est, & ce que les creatures nous en apprennent, 351. a. b. *& suiv.* Il n'y a que Dieu qui connoisse tout ce qu'il est. 556. a. Il n'y a que Dieu qui soit véritablement, & pourquoi, 244. a. Pourquoi il dit dans l'Ecriture qu'il est *celui qui est*, 230. c. Il est cet être par excellence en qui il n'y a jamais aucune sorte de changement, 5. b. 10. b. 11. c. Il ne peut changer en mieux non plus qu'en mal, 536. a. Idée magnifique de la nature & de la grandeur de Dieu, 5. a. 54. b. Prerogative de la nature, 11. c. 556. a.
- Dieu est tout ce qu'il est au souverain degré,** 11. c. L'être & la vie ne sont point différentes choses en Dieu, *Ibid.* Il est d'un genre tout différent des autres choses, 384 a. Simplicité de sa nature, 124 b. Fausse idée que S. Augustin s'étoit formée de la nature de Dieu, 94. c. 124. c. 126. a. Comment ceux qui ne savent pas s'élever au dessus des impressions des sens, sont sujets à se représenter la nature de Dieu. 207. b. Il n'a ni corps ni membres, 173 a. La doctrine Catholique condamne ceux qui se représentent Dieu avec un corps. *Ibid.* 193. c.

T A B L E

- Dieu. Son éternité, 12. a. Il n'y a que lui qui soit éternel & immortel, 456. a. b. Il n'y a rien qui lui soit coéternel, 488. c. quand bien il y auroit quelque creature qui eût été avant tous les tems, 472. a. Quelle idée il faut avoir de l'immenfité de Dieu, 3. c. De quelle maniere il est par tout, *Ibid.* 5. a. Il est par tout tout entier, 171. b. Il n'y a rien neanmoins qui les renferme & qui le contienne, 3. a. 4. a. b. Toutes choses sont sorties de lui, & ne subliftent que par lui, 3. a. 11. c. 510. a. La main dont il scûtient toutes choses, n'est autre que sa verité, 235. c. Comment la plupart des hommes se représentent l'infinité de Dieu, 235. a. Ce n'est pas par une extention locale qu'il est infini, 244. c. Il ne peut être forcé à rien, 213. c. Rien n'est fortuit ni imprévu à son égard, 213. a. Il est hors d'atteinte à la corruption, 212. b. Personne ne peut se tirer de ses mains, 54. b.
- Dieu. Sa bonté & sa providence ce à l'égard des enfans, 8. b. Où son unité, sa simplicité, sa sagesse & sa beauté paroissent le mieux, 14. c. Sa sagesse, sa bonté & sa route-puissance admirable d'après ce que l'on remarque en l'homme dès son enfance, 38. a. Il est misericordieux sans préjudice des droits de sa justice, 33. b. Combien il est inaccessible aux sens & à l'imagination, 75. a.
- On aperçoit ses grandeurs invisibles par la consideration de ses ouvrages 238. a. 239. b. 243. c. 261. b. 442. a. Entre ses ouvrages & lui, il y a plus ou moins de distance, selon qu'il y a plus ou moins de ressemblance, 381. a. 521. a. Ce qui empêche que nous ne puissions porter l'éclat des splendeurs de Dieu, 39. c. 243. c. Combien les plus grands Saints même sont peu capables d'un si grand objet, 440. b. Ce n'est que pas intervalle qu'ils l'entrevoient, 521. a.
- Dieu. Comment il connoît toutes choses, 427. b. Il ne survient en lui aucune volonté nouvelle, 520. b. Il voit ses ouvrages d'une autre maniere que les hommes ne les voyent, 472. c. 605. a. Il n'y a jamais aucune variation dans sa connoissance, 260. b. Ni tems ni succession, 592. b. Pourquoi l'Ecriture parle comme s'il y en avoit, *Ibid.* Il voit ce qui n'est pas encore comme ce qui est déjà, 87. c. Il n'y a rien en nous qui puisse échapper à sa connoissance, 129. c.
- Dieu. Comment il veut les choses, 493. b. Il ne veut rien qu'il n'ait toujours voulu, *Ibid.* c.
- Dieu. Sa volonté n'est point différente de sa substance, 441. c. Tout concourt à ses desseins, 130. c. Il est inaccessible aux plus grands esprits, quand ils manquent d'humilité, 133. a. Il est

DES MATIERES.

present à ceux mêmes qui s'enfuyent le plus loin de lui, 131. a. Et prêt à les secourir, 143. c. L'élevation infinie où il est, ne lui fait point abandonner le soin de nôtre bassesse, 198. a. Son application est pour chacun en particulier comme s'il n'en avoit point d'autre à conduire, 87. a. Cette application est sans empressement, 470. a. La joye de Dieu est éternelle & nalterable, 261. c. Comment on doit entendre qu'il aime, qu'il est jaloux, qu'il se repent, qu'il est en colere, &c. 51. c.

Dieu Par où il est particulièrement nôtre Seigneur & nôtre Dieu, 30. c. Par où il precede les choses, 445. a. Il est au dessus de l'ame, 351. b. & l'ame a quelque notion de Dieu. 249. a. D'où nous tirons sa premiere notion, 84. c. Combien il est dangereux de se méprendre dans l'idée qu'on a de Dieu, 94. c. Démarches d'un esprit qui cherche ce que c'est que Dieu, 350. c. Comment la plupart se representent Dieu creant le monde, 518. c. Il est contre le bon sens de demander ce qu'il faisoit avant d'avoir créé le ciel & la terre, 441. b. 444. c. 471. b. Il est clair qu'il ne faisoit rien, 445. b. Il y a du déreglement dans la tête de qui-conque trouve à redire à quoi que ce soit de ce que Dieu a fait, 224. b. Tout est en lui aussi bien que par

lui, 112. b. **Dieu** Tout montre Dieu à ceux qui ont les yeux de l'esprit saints & ouverts 14. c. Tout prêche qu'il le faut aimer, 350. a. D'où vient que cette voix n'est entendue que de quelques-uns, 353. a. Qui sont ceux qui l'écoutent, 350. a. Quoiqu'il n'y ait point de distance entre lui & nous, il ne laisse pas d'être vrai de dire qu'on s'en approche ou qu'on s'en éloigne, 384. c. Quel est le premier pas qu'il faut faire pour nous élever vers Dieu, 114. c. Pour aller à Dieu il ne faut que le vouloir, 377. c. Comment on s'approche de Dieu, 33. 82. c. 423. a. Comment on s'en éloigne, 85. b. Les plaisirs que la cupidité cherche nous en éloignent, 404. c. Par où les choses sont proches ou éloignées de Dieu, 481. a. 521. a. Il est tellement le principe & le centre de tout, que même en le fuyant on ne sçauroit s'empêcher de le chercher en quelque maniere, 56. a. Pour venir à le chercher, il faut commencer par bien sentir la misere de n'être point à lui, 306. c. Comment on le cherche, 21. b. Ce que l'on cherche, à proprement parler, quand on cherche Dieu, 274. c. Où il faut chercher Dieu, 228. c. & par où, 75. a. 498. c. Où l'on le trouve, 112. c. 114. a. 239. a. 283. a. Il n'est pas possible de le trouver tant qu'on est hors de

T A B L E

- foi même. 131. c. Ce qui empêche qu'on ne trouve Dieu quoiqu'on le cherche, 163. c. 385. b. Par quelle faculté de l'ame il faut chercher ce que c'est que Dieu, 353. c. On ne le cherche pas en vain dans la memoire, 382. c. En quel endroit de la memoire on le trouve, 383. a. Pour le trouver il faut s'élever au dessus de la memoire, 371. a. Ce qui nous fait chercher autre chose que Dieu, 337. a. Ce qui fait qu'on le perd, 108. a. 404. c. 421. c. On ne sçauoit le perdre à moins qu'on ne cesse de l'aimer. 10. a. Etat où se mettent ceux qui se détournent de Dieu, 108. a. 130. b. Quand on s'est une fois écarté de lui, on a bien de la peine à le retrouver, 262. c. Malheur à l'ame qui croit qu'en le quittant elle trouvera quelque ch. de meilleur. 203. c. Ce qui nous le cache en cette vie, 421. c. A quel prix on peut esperer de le voir. 7. a. 494. c. Par où on devient capable de jouir de Dieu, 240. a. 245. b.
- Dieu. Ce qu'il est à nos ames, 350. c. Il n'y a que lui qui puisse nous le faire comprendre, 37. a. Ce que Dieu est pour ceux qui sont à lui, & comment il faut être pour le goûter, 294. c. Il est la vie de tout ce qui est principe de vie, 74. a. Notre véritable vie, 371. a. La vie de notre ame, 374. c. Il est la nourriture de ceux qui vivent de la vie de la grace, 92. c. Il porte ceux qui sont encore enfans dans la vie de la grace, & ceux même qui y sont le plus avancez. 126. c. Il est le tout des Saints, 294. c. Il n'y a que Dieu qui connoisse ce qui vient de lui. 395. a. Par où nous commençons à connoître Dieu, 229. b. C'est de lui que nous vient tout ce que nous avons de lumiere, 238. b. Il n'y a que folie & vanité dans tous ceux qui ne connoissent point Dieu. 253. c. Il est injuste d'aimer au lieu de lui quoi que ce puisse être de ce qu'il a fait, 113. a. Etat de ceux qui sont pleins de Dieu, 386. b. & de ceux qui ne pensent point à s'en remplir. 61. c. Caractere de ceux qui sont véritablement à Dieu, 306. b. Par où l'on connoit qu'on est à Dieu, 299. a. Ce n'est que faute de confiance qu'on balance de se donner à Dieu, 287. a. Surquoi nous devons nous engager à servir Dieu, *Ibid.*
- Dieu. Pourquoi il demande notre culte, 532. b. Quel est le sacrifice qu'on doit faire à Dieu pour meriter de le connoître & de lui plaire, 114. a. On ne sçauoit lui plaire tant qu'on a de fausses idées de sa nature, 235. a. Il ne s'agit pas tant de comprendre ce que l'on croit de Dieu que de n'en rien croire que de vrai, 12. b. Besoin que nous avons de Dieu 541. b. Il exige du profit de ses dons, 6. a. On le constitue debiteur, quand on lui donne, quoique tout

- lui appartient, *Ibid.* Par les promesses il se constitue debiteur de ceux mêmes à qui il remet ce qu'ils lui doivent, 151. b. Il est au dessus de toutes les louanges qu'on peut lui donner, 1. b. C'est lui-même qui nous porte à le louer, *Ibid.* c. L'homme trouve son bonheur & son plaisir à louer Dieu, *Ibid.* Quoiqu'on n'en puisse parler comme il faudroit, malheur à ceux qui se taisent sur son sujet 6. a. La lumiere de son visage est le livre des esprits célestes, 554. a. Il y a de certains vices qui présentent une image trompeuse des avantages que Dieu possède, 54. a. Ce seroit vouloir se tromper soi même, que d'entrer en contestation avec Dieu, 7. c.
- Dieux.** Quelle vûë a eu Homere dans ce qu'il dit, des Dieux dans ses fables, 30. a.
- Dignité.** Ceux qui sont constitués en dignité doivent faire en sorte qu'on les aime & qu'on les craigne, 411. a. Ils sont plus exposez à l'orgueil que les autres, *Ibid.*
- Discours.** De quoique ce soit que l'on parle, l'on ne dit rien si l'on ne parle de Dieu, 6. a. Ce qui fait la longueur des discours, 475. b.
- Dissipation.** Obstacle à l'amour qu'on doit à Dieu, 470. b. Mieux qu'elle cause à l'ame, 499. a. Voyez Dehors.
- Distraction,** quelle en est la source, 409. b.
- Dons de Dieu,** sont comme des semences, d'où l'on voit qui peut faire de l'élat, 295. b.
- naître de merveilleux fruits. 329. b.
- Douceurs du siecle.** Elles nous éloignent de Dieu, 28. b. Combien les Saints trouvent de plaisir à s'en servir, 294. c. La chair & le sang ne sauroient goûter les douceurs qui se trouvent en Dieu, *Ibid.* Elles passent toutes celles qui se rencontrent dans les creatures, 51. a. 54. b. Effet de la douceur que Dieu nous fait trouver en lui, 41. c. C'est la grace qui fait qu'on trouve plus de douceur en Dieu, qu'on n'en trouvoit dans les plaisirs, 8. c.
- Douleur.** Il y en a qu'on doit approuver, mais à proprement parler, il n'y en a point que l'on doive aimer, 64. c. Par où se doit mesurer la douleur, 107. b. Les douleurs salutaires sont de véritables sujets de joie, 386. c. Celle que produit en nous le souvenir du peché, nous fait goûter les plaisirs célestes, 41. c.
- Dragme.** Sorte de monnoye, 372. a.

E

Eaux. Quand elles ont eu leur forme, 509. c. Ce que signifie cet assemblage des Eaux que Dieu fit lors de la creation du monde, 542. c. Ce que signifient les eaux placées au dessus du firmament, 556. c. Eaux, figure de l'instabilité naturelle des creatures, 550. b.

Eclat Les Saints évitent tout ce

T A B L E

Ecoliers. Insolence des Eco-
liers à Carthage, 67. b. Et
leur licence, 45. b. Infideli-
té de ceux de Rome, 150. c.
Ecriture Fondement de la foi,
242. b. C'est le principal
instrument dont Dieu se
sert pour nous insinuer la
verité, 256. c. Caractere de
l'Ecriture sainte, 70. b. 177.
b. 553. b. Ce qui empêche
qu'on ne la goûte, 70. c.
Condition nécessaire pour
la lire, *Ibid.* La simplicité
de son stile est comme l'a-
pât, par où elle attire tout le
monde, 177. c. Ce que l'E-
criture est à l'égard de ceux
qui se s'ûmettent à sa bas-
sesse aparente, ou qui la mé-
prisent, 519. b. La maniere
dont elle s'exprime est pré-
cisement celle qu'il falloit,
517. 528. Ses moindres pa-
roles enferment des miste-
res d'une grande profon-
deur, 486. a. Sa profondeur
épouvante, 942. a. Pourquoi
elle se sert d'une si grande
diversité de figures pour
faire entendre une même
verité, 568. a. Multiplicatiō
d'expressions d'une même
verité, sur une seule parole
de l'Ecriture, 581. c. Acord
& uniformité de tous les
Livres de l'Ecriture, 246. a.
Dieu veut qu'on s'aplique
à découvrir les tresors qui
y sont enfermez, 410. c. Mo-
yés pour développer ce qu'il
y a d'embarrassant dans
l'Ecriture sainte, 173. b. Il y
faut chercher J. C. 432. b.
Deux sens dans l'Ecriture
sainte, le litteral & le spiri-
tuel, 160. b. Où l'on tombe

quand l'on prend les paroles
de l'Ecriture à la lettre, 518.
c. On ne fait point de mal
tant qu'on ne lui attribue
aucun sens qui ne soit vrai,
quoique ce ne soit pas ce-
lui de l'Auteur, 503. b. On
peut être assuré que le sens
qu'on lui donne, est vrai en
foi, mais on ne peut l'être
que ce soit celui de l'Au-
teur, 512. a. C'est une teme-
rité à un particulier, de sou-
tenir que le sens qu'il lui
donne, est précisément celui
de l'Auteur, 513. b. 514. c. Ce
qui fait que chacun est ata-
ché au sens qu'il donne à
l'Ecriture, *ibid.* b. Quel est le
sens que l'on doit croire
avoir été celui de l'Auteur,
517. b. 529. a. Les Auteurs
sacrez ont vû toutes les ve-
rités qu'o pouvoit tirer de
leurs paroles, 527. b. Quand
ils ne les auroient point
vûes, il est certain que l'Es-
prit de Dieu les a vûes, 528.
c. Ce que s'ont les paroles de
l'Ecriture, en comparaisō
des discours de ceux qui
l'expliquent, 518. a. Deux
manieres dont on peut être
en différent sur ce que di-
sent les interpretes, 511. b.
Belle regle pour entretenir
la paix & l'uniō entre ceux
qui sont partagez de senti-
ment sur l'intelligence de
l'Ecriture, 516. a. 546. b.
Ecriture. Par où elle est digne
de respect, 45. c. Jusqu'où
va le respect, & la soumis-
sion qu'on lui doit, 572. b.
L'autorité de l'Eglise Ca-
tolique imprime beaucoup
de respect pour elle, 121. a.

D E S M A T I E R E S.

Par où elle est digne qu'on y ajoûte foi, 277. c. Par où on peut se convaincre de son autorité, 176. c. 177. b. Il ne nous appartient pas de juger ni de son autorité, ni des choses particulieres qu'elle contient, 577. b. L'autorité de l'Ecriture, bien au dessus de celle des ouvrage d's hommes, 527. a. Parallele des livres des Philosophes, & de l'Ecriture sainte, 247. b. Vertu des paroles de l'Ecriture, 190. a. 303. a. Elle inspire la pieté, 247. b. Nul autre livre que l'Ecriture ne l'inspire, 245. b. Par où elle humilie en même tems qu'elle éclaire, 246. a. Douceur que l'on goûte dans la lecture des livres sacrez, 244. c. 430. a. Comment S. Augustin regardoit l'Ecriture sainte, 492. Designée par le firmament, 552. a. 566. a. Ecrire. On se servoit de tablettes & de poinçons pour écrire, 187. b. Education des enfans Elle demande un juste temperament entre la severité & l'indulgence, 317. b. Eglise. Mere commune de tous les Chrétiens, 21. a. Elle seule est le corps de J.C. 173. a. C'est une montagne fertile & delicieuse, 299. b. Oeconomie de sa formation, 546. c. 500. a. Egypte. Qu'est-ce que S. Augustin appelle les mets d'Egypte, 227. a. Pourquoi Dieu comanda au peuple Juif de piller l'or des Egyptiens, *Ibid.*

Elemens. Les Manichéens en établissoient cinq, 74. b. Eloquence. Elle ouvre le chemin aux vains honneurs, & aux fausses richesses du siècle, 17. b. Par où se mesure la gloire qu'on acquiert de l'éloquence du Bureau, 67. a. Il ne faut pas confondre les choses avec la maniere de les dire, 132. b. 140. c. Elûs. Nom que les Manichéens donnoient à quelques uns d'entr'eux, 152. a. Engagemens. Belle peinture de ceux qui ne peuvent se tirer des engagemens du siècle, 266. c. Enfance. A peine peut on la regarder comme ayant fait partie de la vie que l'on mene ici-bas, 15. a. Differens degrez d'enfance, *Ibid.* c. Description des premiers tems de l'enfance, 9. b. Combien la sagesse, la bonté & la toute puissance de Dieu paroissent dans ce que l'on remarque en l'homme dès son enfance, 38. a. Dependance des fausses opinions des hommes, premier malheur de l'enfance, 17. a. Enfans. Providence de Dieu à leur égard, 8. b. Il y a de la corruption & de la malignité dans ceux mêmes qui sont encore à la mamelle, 13. c. 147. a. Par combien d'endroits cette corruption se fait remarquer, 36. c. 37. b. La dépravation des enfans les tient loin de Dieu, 36. b. Par où on peut dire qu'ils sont innocens, 13. c. Pratiques superstitieuses, par où

les meres & les nourrices prétendoient expier les malices des enfans. 14. a. Comment les enfans apprennent à parler, 15. c. D'où vient leur aversion pour les langues, eux qui ont appris si aisément & si volontiers à parler, 27. b. Dieu leur parle par la bouche de leurs parens, 47. b. c. Il ne faut pas manquer de reprimer certains bouillons de jeunesse, qui sont qu'ils ne sauroient se tenir dans leur peau, 318. b. Combien l'indulgence des peres & des meres est pernicieuse aux enfans, 49. c. Bonheur de ceux à qui l'on a imprimé dès l'enfance quelques sentimens de piété, 70. a. On n'est d'ordinaire dans un âge avancé que ce qu'on a été dès l'enfance, 57. b. Les enfans ne sont capables que de se corrompre les uns les autres, 59. b. Ceux mêmes qui sont chargez d'instruire les enfans les corrompent, & par où, 33. a. Combien on a tort de ne pas choisir des choses utiles & édifiantes pour exercer l'esprit des enfans, 29. b. 32. c. Combien il leur est pernicieux de les laisser s'occuper à des choses frivoles, 19. c. Ils sont coupables d'avoir plus de goût pour des fables, que pour les premiers élémens des lettres, 24. b. 25. c. Ce que J. C. a eu en vue quand il a dit qu'il falloir être comme des enfans, 37. c. Les impudiques dans leurs débauches craignent d'en voir naître, mais quand il en vient ils ne sauroient s'empêcher de les aimer, 94. a. Ennemis. Quand nous les haïssons, nous nous faisons beaucoup plus de mal qu'ils ne sauroient nous en faire, 34. c. Epicure. Il ne croyoit point l'ame immortelle, 202. c. Erreur. Ce qui nous expose à l'erreur, 74. c. Par où nous en pouvons sortir, 74. c. Il est difficile de sortir de l'erreur où l'on a vieilli, 256. a. Esau. Ce que figuroit Esau & les lentilles qui le tentèrent, 226. c. Espece. Pourquoi il en est fait mention dans l'Ecriture, quand elle parle des animaux que la terre produit, 572. c. Pourquoi il n'en est point parlé dans la création de l'homme, 574. c. Esperance. Quel en doit être l'objet, 308. c. & le fondement, 7. c. 304. b. 335. c. 349. b. 398. b. Belle raison de renoncer à toutes les esperances de cette vie, 194. c. Esprit de l'homme incompréhensible à lui même, 308. c. Combien il y a de merveilles à considerer dans l'esprit de l'homme, 337. c. Surquoi fondé, les Manichéens admettoient en nous deux esprits de différente nature, 180. b. 282. b. Pourquoi l'esprit est obéi quand il commande quelque chose au corps, & qu'il ne l'est pas quand il se commande à lui-même, 279. a. On pêche quand l'esprit se laisse aller à l'impetuosité de ses

- mouvemens sans aucun retour sur lui même, 24. b. Quel usage il faut faire de son esprit, 125. b. Les avantages de l'esprit ne sont la plupart du tems qu'éloigner de Dieu, 133. c. 135. a. Par où le mauvais usage que les anciens Philosophes ont fait de leur esprit a été puni, 135. b. Ce qui a empêché les grands esprits de l'antiquité d'arriver à la connoissance de Dieu, 133. a. Ce qui fait que la plupart des hommes croient qu'ils ne sçauroient voir leur esprit, 319. b. Quel est le parti de ceux qui ont moins d'ouverture d'esprit, 126. b. Par où l'esprit tombe dans l'aveuglement, 42. b. C'est beaucoup que l'Esprit soit convaincu, mais ce n'est pas tout, 252. a. 375. c.
- S. ESPRIT. Il n'y a que lui qui soit appelé Don de Dieu, 542. c. Ce n'est qu'en lui & par lui qu'on trouve du repos. Ibid. Ce qu'il faut entendre quand l'Ecriture dit que le saint Esprit se repose sur nous, 537. a. Pourquoi il n'est parlé du saint Esprit dans l'Ecriture que lorsqu'elle dit qu'il étoit porté sur les eaux, 538. c. Pourquoi cela n'est dit que de lui, 542. a. En quel sens il est vrai de dire que le S. Esprit étoit porté sur les eaux, 537. a. Explication de ce mystère, 539. b.
- Estime. Par où on conçoit de l'estime pour ceux dont on entend dire du bien, 116. b. Ce que fait en nous le plaisir de nous voir estimez des hommes, 411. b.
- Eternité. Ce que c'est, 12. a. Difference du tems & de l'Eternité, 442. c. Ce qui fait qu'on raisonne mal sur l'Eternité, ibid. b. Eternité de Dieu, ce que c'est, 10. b. 11. a. 12. a. C'est la maison paternelle où nous devons retourner, 127. b. Par où on peut s'élever jusqu'à la connoissance de l'Eternité de Dieu, 488. b.
- Eternel. Il n'y a rien d'Eternel que Dieu, 236. a. 486. b. 493. a. Avoir été & devoir être, ne se trouve point dans ce qui est l'éternel, 326. a. ni aucun changement, 438. a. 493. b. Il n'appartient qu'au Verbe de Dieu de subsister éternellement sans changement, &c. 327. a.
- Etoile. Ce que signifie la multitude des étoiles, 561. a.
- Etre. L'Etre ne peut venir que de Dieu seul, 11. b. Tous les Etres ne sont que parce que Dieu les a créés, 10. b. Dieu, seul auteur de la perfection de l'Etre aussi bien que de l'Etre simple, 566. a.
- Etude. Ce qu'il y a de plus utile dans ce que l'on apprend aux enfans, 24. b. 25. c. 26. c. Combien sont vaines les fins pour lesquelles la plupart des hommes sont étudiés leurs enfans, 19. c. 23. b. L'aversion pour l'étude est un péché, 23. a. c. 24. b. Voyez Lettres.
- Evangelie. Chacun doit prendre pour soi ce qu'il lit dans l'Evangelie, 289. c.

T A B L E

- Eucharistie, 167. b. Sacrement
des Fideles, 370. a. & leur
nourriture, 508. c.
Evêque. Quels sont ses de-
voirs, 429. a.
Evole. Qui il étoit, 316. a.
Il s'adresse à S. Augustin &
à ses autres amis, 555. c.
Excuse. Les Saints ne s'excusent
pas volontiers, 297. c.
Exemple. Utilité des bons
exemples, 286. b. 296. b.
Danger des mauvais, 197. a.
Existence. L'existence même
des choses fait voir qu'elles
ne scauroient être par
elles mêmes, 244. a. Rien
n'existe véritablement que
ce qui est immuable, 230. c.
244. a. Comment les choses
sont en Dieu, 235. c.

F

- Fables des Grammairiens
& des Poëtes, gland dont
se nourrirent les pourceaux,
74. b. L'ame se prostituë en
s'apliquant à l'étude des
fables, 25. b. Beau mot de
Ciceron sur les fables
d'Homere, 30. a. Elles por-
tent au vice, *Ibid.* & 31. a.
Faim, interieure qui devore
ceux qui ne se nourrissent
point de Dieu, 61. c.
Faire. Difference entre ce qui
s'appelle faire à l'égard de
Dieu, & ce qui s'appelle
faire à l'égard des hommes,
434. b.
Fausseté. Ce que c'est, 235. c.
Les choses ne sont ni plus
ni moins fausses pour être
mal dites, 140. c.
Fauste. Evêque parmi les
Manichéens, 132. b. Quel
homme c'étoit, *Ibid.* & 140.
a. Sa maniere de parler
étoit agreable, mais il ne di-
soit rien de solide, 119. b.
Par où il imposoit, 140. a.
141. b. 142. a. S. Augustin dé-
couvre son ignorance, 141. c.
Bonne foi de Fauste, 143. a.
Felicité. Belle peinture de la
felicité éternelle, 323. b. On
ne scauroit s'en figurer en
cette vie, qui puisse être
comparée à celle de l'au-
tre, 321. c. De quelle manie-
re l'idée de la felicité est
dans la memoire 271. b. Jus-
ques où il faut s'élever
pour pouvoir se former
quelque idée de la felicité
du Ciel, 325. b. Par où on
peut arriver jusqu'à en en-
trevoir quelque chose, 320.
c. Les entretiens sur la feli-
cité du Ciel donnent du
mépris pour celle de cette
vie, 327. c. A quoi se reduit
tout ce qu'on appelle felicité
temporelle, 179. b. V. Bon-
heur. Joye. Vie heureuse.
Femmes. Belle instruction aux
femmes sur la conduite
qu'elles doivent garder a-
vec leurs maris, 320. b. Fon-
dement de l'obéissance
qu'elles leur doivent, 22. a.
Faveur. L'esperance des Saints
ne rallentit point leur fer-
veur, 88. a.
Fin. Dans tout ce que les hom-
mes font, Dieu a ses fins,
bien differentes des leurs,
146. b.
Fidele. Caractere des vrais
Fideles, 136. c. Celui qui est
fidele dans les petites choses
l'est dans les grandes, 191. a.

DES MATIERES.

- Figue.** Les Manichéens croyoient que quand on détachoit une figue, l'arbre & la figue pleuroient, 85. b.
- Firmament,** ce que c'est, 483. b. c. Ce que signifie dans le sens allegorique la creation du firmament, 552. a. 566. c.
- FIRMIN** ami de S. Augustin, 217. a. Il étoit d'une famille considerable, 218. c. & avoit été bien élevé, 219. a.
- Flaterie.** Combien on doit l'éviter, 416. b.
- Foiblesse.** La charité veut qu'on suporte la foiblesse de ceux qui sont encore enfans dans la vie de la foi, 138. c.
- Force.** Nôtre force se mesure par la défiance que nous avons de nous-mêmes, 185. c. L'homme n'a de véritable force, que lorsqu'il ne s'appuye que sur Dieu, 127. a. & il n'en a jamais plus que lorsque l'amour qu'il a pour Dieu va jusqu'à le faire tomber en défaillance, 73. b. Il ne faut point compter sur ses propres forces, mais sur la misericorde de Dieu, pour entreprendre de le servir, 195. b. Personne ne doit attribuer à ses propres forces ce qu'il trouvera d'innocence & de pureté dans ses mœurs & dans sa vie, 57. a.
- Fortuit.** Rien de fortuit dans le monde, 183. b.
- Fortune.** Ce qui a raport à la fortune l'emporte presque toujours sur ce qui a raport au salut, 46. a.
- Foi.** Remede préparé pour la guerison de hommes, 174. c. Il en faut pour prier, 1. b. Ce qui doit nous faire s'immettre à la foi, 176. c. Il est injuste de ne s'y pas s'immettre, en n'en tems qu'on donne creance sur une infinité de choses à la parole des hommes, 175. c. Par qui la foi est inspirée; 2. b. Foi en J. J. Christ, commune aux Saints de l'un & de l'autre Testament, 424. b. La foi est le véritable moyen pour arriver à la connoissance de la vérité 174. b. 176. c. Profession de foi, Voyez Baptême.
- Freres.** Qui sont proprement nos freres, 338. a. 37. c. Fondement de l'amour & du service que nous devons à nos freres, *Ibid.*
- Fruit.** Les Manichéens avoient plus de pitié des fruits de la terre que des hommes pour qui ils sont faits, 85. c. Extravagance de ces heretiques sur les fruits, *Ibid.* & 92. a. Ce que c'est dans un sens allegorique que se nourrir des fruits de la terre, 586. c. Pourquoi ils ne furent point donnez pour nourriture aux poissons, &c. 585. a. Ce qu'ils signifient, *ibid.* b.
- Funeraillies.** Antiquité de ce que l'Eglise pratique dans les funeraillies des Fideles, 333. a. Les larmes ne conviennent point aux funeraillies des Saints. 331. a.

Genefe. De combien de sens tous differens, & tous conformes à la verité les premieres paroles de la Genese sont susceptibles, 499. c. 505. a. 519. c. 521. b.

Gentils. Isaie est celui de tous les Prophetes qui a parlé le plus clairement de leur vocation, 310. c.

S. Gervais. Découverte miraculeuse de son corps, 14. b.

Miracles qui se firent à la translation, *Ibid.*

Gestes & mouvemens du corps, langue naturelle à toutes les Nations, 16. b.

Gloire. Celle qu'on cherche hors de Dieu est vaine, 180. c. Ce n'est point la mépriser que de se glo. fier du mépris que l'on en fait. 417. b.

Grace. Sa vertu, 557. b. Sa necessité, 246. Jusques où va ce que nous lui devons, 57. a. Dessein de Dieu quand il nous appelle à lui par sa grace, 470. a. Changement merveilleux où parut la force de la grace, 72. a. Peinture admirable du combat de la grace & de la corruption, 284. c. Le renouvellement qu'elle fait en nous, n'est jamais parfait en cette vie, 547. c. On lui est redevable d'avoir évité le mal comme d'avoir fait le bien, 56. c. Dieu la dispense par un decret arrêté dans ses conseils éternels, 560. c. C'est elle qui fait fondre & disparaître le peché comme le Soleil fait fondre la glace, 25. c.

Grammaire. C'est une dépravation des hommes d'observer avec tant de soin les loix de la Grammaire, & de fouler aux pieds celles de Dieu, 34. b. Combien il y a de gens qui tombent dans ce dereglement, 35. b. S. Augustin y a été, 36. a.

Grammairiens. Pourquoi il y avoit des voiles à la porte de leurs écoles, 26. a.

Grandeur. Quand on en cherche hors de Dieu, on peche, & on ne trouve que confusion, 39. a. Il n'y a rien de grand ni d'élevé que Dieu, 35. a. 54. a.

Grands. I. n'y en a point que le demon tienne si bien que les grands, 264. a.

Gueri. On seroit bientôt guerri de ses maladies spirituelles si on ne craignoit point de l'être, 274. c.

Guide. On ne scauroit manquer de s'égarer quand on n'a point Dieu pour guide, 60. a. & quand on veut se servir de guide à soi-même, 91. b.

H

Habitudes. Par combien peu de chose elles prennent naissance, 318. a. Les consequences des moindres mauvaises habitudes vont loin, *Ibid.* b. & les impressions qui en restent sont dangereuses, 389. b.

Haine. Non seulement on ne doit point la faire naître ou l'entretenir entre les hommes, il faut encore tâcher de l'éteindre par toutes sortes de moyens, 223. a. Nous nous

- faisons plus de tort à nous-mêmes quand nous haïssons nos ennemis qu'ils ne sçuroient nous en faire, 34. c.
- Herbes.** Ce que c'est dans un sens allegorique que de se nourrir des herbes que la terre produit, 586. c. Pourquoi elles ne furent point données pour nourrir aux poissons, &c. 585. a.
- Herésie.** L'Eglise tire avantage des heresies & par où, 243. b.
- Helpide.** Il disputoit publiquement à Carthage contre les Manichéens, 156. a.
- Heureux.** Il n'y a personne qui ne le veuille être, 556. c. Ce qui nous peut rendre heureux ici bas, 470. c. Ce n'est point par les plaisirs des sens qu'on le peut être, 203. a. Comment il faut que notre cœur soit tourné pour être heureux, 107. c. A quelle sorte de bonheur nous sommes apellés, quand & par où on y arrive, 382. c. 428. b. Unique moyen d'être heureux, 386. b. L'homme pour être heureux doit se tenir soumis à Dieu, 222. a.
- Hierus,** Orateur de la ville de Rome, 115. c.
- Homme.** Rien dans la nature de si grand que l'homme, & c'est à quoi l'on pense le moins, 358. a. Belle peinture de ce qu'il y a d'admirable dans l'homme, à ne considérer même que ce qu'on y remarque dès l'enfance, 38. b. Ce que sont les hommes dans les premiers temps de l'enfance, 9. b. Ce que la chute de l'homme nous apprend, 540. c. De quel côté que l'homme se tourne, il porte avec lui le poids de sa mortalité, 1. b. Sa corruption paroît dès sa première enfance, 13. b. Tout ce qui occupe les hommes n'est qu'un amusement d'enfant, 18. c. Quel est l'unique bien de l'homme, 230. c. L'homme est fait pour Dieu 1. c. Il n'y a pour lui de repos qu'en Dieu, *Ibid.* C'est n'est qu'en Dieu qu'il peut espérer cet état de consistance qu'il ne sçuroit trouver en lui-même, 231. a.
- Honnêteté.** Belle peinture de l'honnêteté, 59. c.
- Honte.** Il y a une honte salutaire que produit la véritable sagesse, 271. b. Dieu se sert de la honte pour presser le cœur, 284. c.
- Horoscope.** Incertitude des horoscopes, 97. b. D'où vient que ceux qui se mêlent d'en tirer rencontrent quelquefois, *Ibid.*
- Hortense,** Ouvrage de Ciceron, qui est perdu, 68. b. Combien la lecture de cet ouvrage donna d'amour à S. Augustin pour la sagesse, *Ibid.*
- Humanitez.** Etude de ce qu'on appelle les humanitez, pure vanité, 32. c.
- Humbles.** Il n'y a qu'eux qui connoissent Jesus-Christ comme il le faut connoître, 240. b. Ce que Dieu a réservé aux humbles, 248. a. Il n'y a qu'eux qui seront élevés dans la gloire avec lui, *Ibid.*

Humilité. Fondement de l'humilité, 336. a. Elle est nécessaire pour lire l'Ecriture sainte, 70. c. & pour participer aux Sacremens, 311. b. Fruit de l'humilité, 82. c. Elle nous rapproche de Dieu quand nous nous en sommes éloignés. *ibid.* J. C. a proposé l'humilité sous le symbole de la petitesse des enfans, 37. c.

I.

Jamais. Ce mot ne se peut employer quand on parle de ce qui est avant tous les tems, 471. b.

Idoâtrie. Punition du mauvais usage que les anciens Philosophes ont fait de leur esprit, 135. b.

JESUS-CHRIST. Comment il faut le concevoir, 439. a. c. Les Manichéens croyoient que son corps n'avoit été qu'un corps phantastique, 299. c. Il faut chercher J. C. dans l'Ecriture sainte, 432. b. Il ne se trouve nulle part ailleurs, 225. b. On ne peut être uni à J. C. qu'à proportion qu'on est dépris de soi-même, 240. c. Ce qui le rendoit capable de toutes les actions des autres hommes, 242. c. 242. a. Les Manichéens faisoient passer sa Passion pour phantastique & imaginaire, 149. a. Causede se préciser de la victoire qu'il a remportée par sa mort sur le démon, 246. c. Par où il a vaincu la mort, 425. a. Quel fruit d'espérance & de confiance s'est pour-

nous que J. C. *ibid.* & 426. a. Pourquoi il a quitté la terre, 113. c. Sa vie est une excellente leçon de charité & d'humilité. 347. c. Ceux qui se fient à ses paroles en éprouvent la vérité, 210. b. J. C. est la voie par où il faut marcher, 281. b. & qui mène à l'immortalité, 154. b. Il n'y a que J. C. qui puisse nous rendre capables de Dieu, 210. a. Ce que Dieu fait par lui à l'égard des hommes, 432. a. J. C. est l'Epoux des Cantiques qui ne se montre qu'au travers des treillis, 555. b.

Jerusalem celeste, ce que c'est. 496. a. C'étoit le seul objet de l'amour de S. Augustin, 498. c. Le caractère de la Jerusalem celeste est la simplicité & la pureté. 408. a. Ce que Dieu est à l'égard de la Jerusalem celeste, 498. c. Jeux. Ceux des enfans n'aboutissent souvent qu'à faire naître l'envie de faire du mal à quelqu'un sans qu'il en revienne rien, 59. b.

Jeunes gens se portent aisément au mal qu'ils voyent faire, 68. a. Jusqu'ou va l'emportement des jeunes gens qui s'abandonnent au vice, 48. a.

Ignorance. Nous ne savons pas jusqu'ou elle va, 462. b.

Imagination. Elle fait grand tort à la raison, 239. a. Combien l'illusion de ses vains phanômes a de pouvoir sur le corps & sur l'esprit pendant le sommeil, 389. b.

DES MATIERES.

- Imitation.** On imite plus volontiers ses semblables & ses amis, 572. c. On commence par imiter les Saints, mais quand on est renouvelé, on ne doit plus s'attacher qu'à J.C. 571. c.
- Immensité de Dieu.** Comment il faut la concevoir, 3. c.
- Immortalité.** On n'en peut avoir le gage tant qu'on laisse subsister volontairement la racine du péché, 134. b.
- Immortel.** Il n'y a que Dieu qui soit véritablement immortel, 486. b.
- Immutabilité.** Différence entre l'immutabilité & le non-changement, 496. c.
- Imparfaits.** Unique espérance des imparfaits, 397. b.
- Impies.** Il y en a de deux sortes, 235 c. 254. a.
- Impressions.** Quelle est la force des premières impressions, 223. a.
- Incarnation.** Par où le Verbe est uni à la chair de Jésus-Christ, 241 c. Quelle a été la fin de l'Incarnation, 20. c. 133. c. 240. a. Connaissance du mystère de l'Incarnation réservée aux Chrétiens, 226. a. Ce que nous croyons de l'Incarnation du Fils de Dieu, ne sert qu'à nous rendre plus coupables si nous demeurons encore attachés à la terre, 114. b. Erreurs des Manichéens sur l'Incarnation, 155. a.
- Indulgence des peres & des meres,** combien pernicieuse aux enfans, 49. b.
- Infidélité.** Ceux qui sont capables de manquement de foi s'ont des infâmes qui en manquent à Dieu même, 157. b.
- Informe.** Ce qu'emporte ce mot, 79. c. 482. a. Fausse idée de ce qu'on appelle informe, 479. b. Par où on parvient à se faire l'idée qu'il faut avoir de la matière encore informe, 480. a.
- Iniquité.** Ce que c'est, 237 a. On ne commence à vouloir connaître son iniquité que lorsque le cœur commence à se changer, 274. a.
- Injures.** Elles redressent quelquefois le cœur, 319. b.
- Innocence.** Belle peinture de l'innocence, 59. c. Ceux dont la vie a été la plus pure, n'ont nul sujet de se préferer aux plus grands pécheurs, & pourquoi, 57. b. Ce qu'on trouve d'innocence & de pureté dans ses mœurs & dans sa vie, doit être attribué à la grace, *ib.* a.
- Inquietudes en tout état.** 87. a. Ce sont des suites du péché, 130. b.
- Inspiration.** Ce qui empêche d'entendre la voix de Dieu, 140. a.
- Insuffisance.** Il est plus beau d'avouer son insuffisance, que d'être le mieux instruit du monde, 143. b. c.
- Insulteurs.** Nom de certains écoliers de Carthage, 67. b.
- Intelligence.** Voye par où il faut chercher Dieu, 75. a. L'intelligence c'est la récompense de la soumission, 553. c. Don d'intelligence réservé aux parfaits, 361. c.
- Condition nécessaire pour arriver à l'intelligence,** 562.

T A B L E

- b. 606. 2. re, 386. c. 388. a. Il n'y a de veritable joye que celle qui se trouve en Dieu, 379. a. 80. a. Par où on entre dans la joye du Seigneur. 60. a. La joye de Dieu & celle des creatures qui jouissent de lui est inalterable, 261. c.
- Intention. C'est elle qui fait la qualité de nos actions, 84. c. On doit toujours bien juger de l'intention des gens de bien, 170. a.
- Intemperance. Principe des crimes qui vont à se corrompre soi-même, 120. a.
- Invoquer Dieu, ce que c'est, 2. c. C'est par la foi qu'on invoque Dieu, & c'est en l'invoquant qu'on le cherche, *Ibid.* b.
- Jouir. Il n'est pas possible de jouir de Dieu & des creatures, 421. b.
- Jour. Ce que comprend le mot de jour, 59. b. Pourquoi il est fait mention de jour quand l'Ecriture vient à parler des choses particulieres qui ont été tirées de la matiere, 490. a. Voyez Tems. Explication allegorique de la separation que Dieu fit du jour & de la nuit. 551. c. 559. c. 64. a.
- Joye. Unique mobile de tous les cœurs, 179. b. Tout le monde desire d'avoir de la joye, 378. b. La grandeur du peril qu'on échape, fait celle de la joye qui lui succede, 261. c. il y a joye & joye, 180. c. Quelle sorte de joye produit l'amour des choses de la terre, 41. a. Les vaines joyes sont de veritables sujets de larmes, 86. c. Les Saints ne se trouvent pas heureux par toute sorte de joye, 379. b. Ce qui peut faire la joye des Chrétiens, 341. c. 440. b. Celle qu'on a des bonnes œuvres qu'on voit faire, sert de nourriture.
- Jugement. Misere de ceux dont les jugemens des hommes gouvernent les inclinations, 116. c. 118. a.
- Juger. Il est rare de savoir juger des choses indépendamment des manieres dont elles sont dites, 132. b. 140. c. Tant qu'on aime les choses du monde, on ne sauroit en juger sainement, 352. c. Combien il faut être circonspect dans le jugement des affaires pour ne pas s'exposer à condamner temerairement des innocens, 187. a. Quelle est la lumiere à la faveur de laquelle nous jugeons des choses, 238. b. 239. a.
- Jugement. Malheur à ceux mêmes qui ont mené une vie louable & réglée, si Dieu les juge sans misericorde, 315. c. 336. a.
- Julien Empereur. Il défendit aux Chrétiens d'enseigner les Lettres humaines, 265. a.
- Justes. Quelles sont les choses qui sont toujours justes ou injustes sans aucune difference de tems, 79. c.
- Juste. Caractere des vrais

DES MATIERES.

- Justes**, 33. c. Ce qui fait leur misere ici-bas, 420. c. Dieu seul fait leur plaisir, 51. c. Ils se réjouissent du bien & s'attristent du mal qu'ils trouvent dans les autres, 346. c. Combat des vaines joyes contre de salutaires douleurs, & des douleurs toutes humaines contre de saintes joies dans le cœur du juste, 386. c. Les plus justes ont sujet de craindre, 335. b.
- Justice**. On n'échape point à la justice de Dieu, 131. a. Justice éternelle invariable quoiqu'elle ordonne tantôt une chose, & tantôt une autre, 78. a. 79. a. Ce que c'est que la justice interieure, & ce qu'elle se propose, 77. a. Elle nous apprend où nous devons porter nôtre amour, 414. b. La vie & la paix en sont la récompense naturelle, 424. a. D'où vient toute nôtre justice, 443. a. En quel sens nous sommes appelez justice de Dieu, 495. c.
- Justification**. Oeconomie de la justification de l'homme, 546. c.
- Justine Imperatrice**, mere du jeune Valentinien, 313. b.
- persecutoir S. Ambroise** par un faux zele pour l'heresie Arienne, *Ibid.* & 314. b. 315. a. Ce qui modera sa fureur, *Ibid.*
- L**
- Langage**. Dans le langage ordinaire tout est plein de façons de parler impropres, 455. c.
- Larcin**. Condamné par cette loi même de Dieu qui est gravée dans le cœur de l'homme, 49. c.
- Larmes**. Sang d'un cœur percé de douleur, 144. b. Elles sont des sacrifices, 334. a. Elles servent comme de lit de repos à un cœur abattu de tristesse, *Ibid.* c. D'où vient que les misérables y trouvent quelque sorte de douceur & de soulagement, 202. c. Elles font le plaisir & la joye des penitens, 131. b. & des Justes, 313. a.
- Lassitude**. Où l'on peut trouver du repos à la lassitude que produit le peché, 220. c.
- Lentilles**. Ce que figuroient les lentilles qui tenterent Esau, 207. a. Celle d'Egipte étoient fort renommées. *Ibid. not.*
- Lettres**. On a erigé en belles connoissances des fables & des contes d'enfans, 23. c. Les premiers élemens des Lettres sôt ceux où il y a le plus de solidité, & qui sôt le plus d'usage, 24. b. 25. c. 26. c.
- Liberté**. Celle que les méchâs se donnent de faire ce qui est défendu, est un veritable esclavage, 56. b. 66. c.
- Libertin**. Le bon sens veut qu'on examine ce que les libertins suposent comme quelque chose de fort clair, 194. b. & not.
- Louanges**, inseparables de la bonne vie, 413. c. Etat malheureux de ceux qui sont plus touchez des louanges que le bien attire que du bien même, 412. b. Les louanges sont des tentes

T A B L E

- dons, *Ibid.* c. L'amour des
louanges tente par le mé-
pris même qu'on en fait;
415. b. Combien c'est une
chose vaine de vouloir être
loué des hommes, 412. a.
Dieu ordonne de garder la
temperance sur l'amour des
louanges, *Ib.* c. Il est difficile
de connoître comment l'on
est à l'égard des louanges,
413. a. 415. b. On peut n'en-
visager dans les louanges
que l'interêt du prochain,
414. c. 415. c. Par où on
peut voir si c'est par rapport
aux autres que nous som-
mes touchés des sentimens
qu'ils ont pour nous, *Ibid.*
Quelles sont les louanges
qui affligent les Justes, 5. a.
Louer. Il est au-dessus de la
force des hommes d'entre-
prendre de louer Dieu, 1. b.
L'homme trouve son bon-
heur & son plaisir à louer
Dieu, *Ibid.* c. Comment les
ouvrages de Dieu le louent,
139. a.
Loi de Dieu, son caractère,
44. c. Par où on prend plai-
sir à violer la Loi de Dieu,
56. a. Les loix immuables
que Dieu a établies sont la
seule voye par où on arrive
au salut éternel, 34. b. Il
faut faire ce que Dieu or-
donne quand il seroit con-
traire aux loix de quelque
société particulière, 80. c.
81. c. On est obligé de sui-
vre celle des pais, & des so-
cietez où l'on se trouve, 80.
b. D'où vient qu'il y a di-
verses pratiques exterieu-
res puisque la Loi éternelle
est immuable, 77. b. Injusti-
ce de ceux qui se plaignent
de la difference des loix
exterieures, *Ibid.* Loi de pe-
ché ce que c'est, 268. a.
Lumiere. Sensible Reine des
couleurs, 401. b. Elle assai-
sonne cette vie mortelle
de mille douceurs, 402. c.
Combien ces douceurs sont
dangereuses, *Ibid.* Elle est
au-dessus de celle qui éclai-
re l'esprit, 401. c. Ce qu'il
faut entendre par ces paro-
les, que la lumiere soit fai-
te, 535. c. 544. c. Ce que sig-
nifie allegoriquement la
separation des tenebres &
de la lumiere, 551. c. 559.
c. 564. a.
Lumiere éternelle. De quelle
maniere elle est au-dessus de
tout, 299. a. Il faut rentrer
dans soi-même pour la dé-
couvrir, *Ibid.* b. Elle ne se
voit que des yeux du cœur,
203. a. C'est par la chari-
té qu'on la connoît, 229. a.
Ce qui nous empêche de
voir la lumiere interieure,
221. c. D'où nous vient ce
que nous avons de lumie-
re, 170. c. Par où les natu-
res spirituelles deviennent
lumiere, 535. c. Pourquoi il
y a des creatures qui sont
appelées lumiere, 495. b. c.
Difference entre cette lu-
miere & la lumiere primi-
tive, *Ibid.*
Luxe, ce qu'il affecte, 55. a.
M
Madaure, ville, 45. b.
Maîtres. Ce ne sont
pas eux qui nous instrui-
sent, mais la verité éternel-
le dont ils sont les instru-
mens, 439. b. Maîtres auf-

DES MATIERES.

- si enfans que les enfans mêmes qu'ils châtient, 18. c.
- Mal** Ce que c'est que le mal, 76. b. Sentiment impie des Manichéens sur le principe du mal, 120. a. 152. a. 210. c. Preuve demonstrative que le mal n'est point une substance, 151. b. A l'égard de Dieu ni à l'égard de l'univers, il n'y a rien que l'on puisse appeler mal, 232. c. Par où certaines choses paroissent des maux 215. a. Tout ce qui paroît mal est bon en soi, 216. Ce qu'on cherche dans le mal même est quelque chose de bon, mais il n'est pas où l'on le cherche 55. c. Heureux qui n'a point connu le mal, 196. b. L'applaudissement qui se donne au mal parmi les jeunes gens corrompt les meilleurs naturels, 67. b. Ce qu'il y a de mal en nous 516. c. Par où il est clair que le mal que nous faisons ne vient que de nous-mêmes, 211. a. Celui qu'on fait comme malgré soi n'est point tant un péché qu'une punition. *Ibid.* On fait souvent le mal pour le mal même, 50. a. b. Il n'est pas naturel de faire le mal pour le mal, 51. a. Sur qui tombe le mal que nous faisons 34. c. 82. a. La corruption de l'homme va jusqu'à lui faire sentir de la joye du mal d'autrui, 39. a. Quel péché c'est de se faire un plaisir des maux d'autrui, 1. b. Dieu fait contribuer au salut des âmes le mal même que font les méchans, 319. a. La même chose est un mal à l'égard de celui qui la fait, & un bien par l'usage que Dieu en sçait faire, 115. c. Plus nous sommes prêts de sortir de nos maux, plus nous le voions clairement, 288. A qui nous sommes redevables de la guerison de nos maux, 316. c. Et d'avoir même évité le mal, 37. a. Unique ressource qu'on peut avoir dans ses maux, 102. a.
- Malheur**, Comme on doit regarder ce qu'on appelle les malheurs de la vie, 341. c.
- Manger**. Comment les Saints regardent la nécessité de boire & de manger, 391. c. Par où ils pechent en cela, 392. c. 397. b. Quelle règle il faut suivre pour le boire & pour le manger, 392. c. 397. a. Il ne faut condamner personne sur la qualité de son boire & de son manger. 395. c.
- MICHE'**, son impudence & sa temerité, 137. b. 138. a. 9. b. Il vouloit persuader que le S. Esprit habitoit personnellement en lui 13. a. 39. a. Il a beaucoup écrit sur les choses de la nature, 115. c. 137. b. Son ignorance & son extravagance. *Ibid.* Providence de Dieu d'avoir permis que Manichée fit le Docteur sur les choses de la nature à quoi il n'eut droit rien, 137. c.
- Manichéens** Leur caractère, 75. a. Leur extravagance, 72. a. b. 74. b. Particulièrement sur la nature de

T A B L E

- Dieu, 73. b. c. 121. a. Sur la
 chair de Jesus-Christ, 299.
 b. & sur sa mort, 305. c.
 Sur l'origine du mal, 210.
 b. 222. b. & sur les fruits,
 35. b. refusez, 10. b. 74. b.
 Ils établissoient un bon &
 un mauvais Dieu, 206. a.
 Ils combattoient l'Ecriture
 sainte, 106. b. & rejettoient
 les livres de Moïse, 492. b.
 Par où ils étudioient les au-
 thoritez du nouveau Testa-
 ment dont ils se sentoient
 incommodez, 156. a. Com-
 ment ils concevoient la
 corruption de la nature de
 l'homme. 269. b. L'igno-
 rance de ce que c'est que la
 corruption de la nature de
 l'homme, cause principa-
 le de leurs erreurs, 122. a.
 Plusieurs de leurs principes
 refusez, 4. a. 10. b. 14. b.
 39. a. 108. a. 262. a. 266.
 a. 380. b. 792. b. 520. b.
 Argument sans repliche
 par où Nebride les con-
 fondonoit, 208. b. Leurs li-
 vres seuls suffisoient pour
 détromper ceux qui étoient
 tombez dans cette heresie,
 89. a. Les Manichéens fai-
 soient profession d'une
 grande continence, 84. a.
 C'étoit une fausse continen-
 ce. *Ibid.*
- Marché Il y en a qu'on netient
 que jusqu'à midy, 77. c.
- Marcher. Il faut marcher quel-
 que peu de lumiere qu'on ait
 encore, 246. b. Ce qui nous
 fait marcher vers Dieu, 543. c.
- Mariage A quoi se doit bor-
 nene l'ouuerce du mariage
 43. a. A quoi se reduit ce
 qu'il y a d'honnête dans le
 mariage, 197. c. Il est avan-
 tageux de ne se point ma-
 rier, 44. a. Quel est le but de
 l'amour conjugal, 94. a.
- Martyrs. On portoit des obla-
 tions sur leurs tombeaux en
 Affrique, 166. a. De quelle
 maniere cela se faisoit, 16. c.
 S. Ambroise les défendit à
 Milan, 167. c. Ce qu'on
 doit regarder principale-
 ment dans les honneurs
 qu'on leur rend, 167. b.
- Matiere Ce que c'est que la
 matiere commune des cho-
 ses; 280. c. En quel sens il
 est vrai de dire que la ma-
 tiere a precedé les choses
 qui en ont été tirées, 525. b.
 Matiere informe ouvrage
 de Dieu, & qui est quelque
 chose de bon. 509. a. 510. c.
 Comment il faut la conce-
 voir, 478. c. Fausse idée que
 saint Augustin en avoit au
 commencement, 479. b.
 Pourquoi il l'appelle infor-
 me, 509. *not.*
- Matin Pourquoi il est fait
 mention de matin & de soir
 à la creation de diverses
 choses particulieres. 598. c.
 703. a.
- Mauvais. Par où l'homme
 l'est devenu, 127. a. Diffe-
 rencede ce qui n'est mauvais
 que par rapport aux circon-
 stances des tems, & de ce
 qui l'est en soi, 79. c.
- Mechans. Ils ne cherchent dans
 leur perversité même qu'à se
 rendre semblables à Dieu en
 quelque chose, 55. c. Ils en-
 trēt dās l'ordre des creatu-
 res du bas étage à proportiō
 qu'ils s'éloignent de Dieu,
 236. c. Ils n'ont de mal quo

DES MATIERES

- celui qui est une suite naturelle de leurs œuvres, 52. c. Ils ne scauroient échaper à Dieu, 31. a. Par où Dieu les punit principalement, *Ibid.* Quelle est la plus terrible punition des méchans, 146. b.
- MEDIATEUR.** Quel Mediateur il nous falloit pour nous reconcilier à Dieu, 42. c. Le vrai Mediateur n'est autre que Jesus-Christ, 413. c. Il n'est Mediateur qu'en tant qu'homme, 21. b.
- Memoire.** C'est une faculté de l'esprit, 337. c. qui n'en est point distinguée, 65. b. 99. a. Combien la memoire est admirable, 70. b. Description de la memoire & de la maniere dont les choses s'y conservent, 354. c. Il y a bien des choses dans la memoire qui ne sont point entrées par les sens, 360. a. Quelles sont les choses qui subsistent dans la memoire par elles mêmes & non pas par des images, 58. c. Comment les veritez mathematiques sont dans la memoire, 362. b. Comment y sont les passions, 364. a. 366. c. & l'oubly même, 367. c. Et les actions de l'esprit & même celles de la memoire, 363. b. 367. c. Comment on cherche ce que la memoire même avoit perdu, 373. a. & comment on l'y retrouve, 371. a. Les bêtes & les oyseaux ont de la memoire, 371. b.
- Mensonge.** L'homme le tire de son propre fonds, 585. b.
- Mentir à Dieu & à soi-même** ce que c'est, 344. a.
- Mer.** Ce qu'elle signifie, 567. b. Ce qu'elle signifie dans le sens allegorique, 557. a. 566. b. c. Explication allegorique de ses productions, 565. b.
- Merites** Nos merites sont des dons de Dieu, 536. a. 532. a.
- Miracles** C'est une tentation de curiosité que de souhaiter d'en voir, 407. c.
- Miserable.** On est miserable quelque part qu'on soit hors de Dieu, 541. a. On l'est dès qu'on livre son cœur à l'amour des choses qui passent, 102. c.
- Miseres.** Elles augmentent à proportion que nous entrōs plus avant dans le commerce des hommes, 16. c. Nous sommes sensibles à tout, hors à nos veritables miseres, 25. a. Nous voyons ce qui les entretient, & nous n'avons pas le courage d'y renoncer, 253. b. A quoi nous nous devons prendre de toutes nos peines, & de toutes nos miseres, 386. a.
- Misericorde.** La misericorde de Dieu vole autour des hommes comme un oyseau autour de ses poussins qu'il craint de perdre 66. a. Quel est le plus grand effet des misericordes de Dieu sur nous 178. a. La misericorde de Dieu est d'autant plus grande pour les pecheurs, qu'elle les épargne moins, 62. b. Sur quel fondement on peut esperer misericorde, 335. c. On ne doit jamais penser à la misericorde de Dieu qu'on ne se souvienne de sa justice, 33. b. Ne compter que sur la miseri-

T A B L E

- corde pour le pardon de ses pechez, 7. c. En quoi consiste le fruit qui se trouve dans les œuvres de miséricorde, 587. a. V. *Oeuvres*. Miséricordieux. Qui sont ceux qui sont véritablement miséricordieux, 64. b. Modestie Elle fait plus d'honneur que la science, 14. b. Monasteres. Ils ont rendu les deserts fertiles en fruits de sainteté. 276. c. Monde. Par où il est clair qu'il a été fait, 433. c. C'est un aveuglement que de demander pourquoi il n'est pas éternel. puisque la volonté que Dieu a eu de le créer est éternelle, 141. a. Condition de toutes les choses du monde, 108. c. La suite des choses agteables que le monde presente, fait vivre l'ame, la recherche la fait mourir, 57. b. S. MONIQUE, fidelle servante de Dieu, 48. a. Sa naissance & son éducation, 427. a. 320. b. Par où elle étoit devenue sujette au vin, 511. a. Comment Dieu la guerir de ce vice là, 319. a. Sa sobriété dans la suite. 19. c. Sa conduite avec son mari. 320. b, 337. c. Par où elle lui étoit aimable & agreable, 320. c. Jusques où alloit son obeïssance pour son mari, 12. a. Elle gagne son mari à Jesus-C. 323. b. Comment elle gagna la belle mere, 321. c. S. Monique étoit fort serieuse, 321. b. Les restes de ce qu'elle avoit contracté au milieu de Babylone, l'apesantif-
- soient un peu. 18. c. Sainte Monique avoit un grand soin d'élever son Fils dans la pitié, 21. c. Pourquoi elle différa de le faire baptiser, 22. c. Jusques où alloit l'amour qu'elle avoit pour son fils, 150. b. 301. b. 334. a. Il y avoit quelque chose de charnel dans cet attachement qu'elle avoit pour son fils, 148. b. Zele de S. Monique pour le salut de son fils, 21. b. 150. b. Son inquietude sur les déportemens de son fils, 27. b. c. Avis qu'elle lui donne, *Ibid.* Elle ofroit à Dieu jour & nuit les larmes pour la conversion de son fils, 144. b. Songe prophetique par où Dieu lui fit connoître la conversion future de son fils, 86. c. 15. a. Assurance qu'un saint Evêque lui en donna, 88. c. 89. c. 115. a. Sa douleur de voir son fils Manichéen, 86. b. Combien eile le pleuroit, *Ibid.* b. Elle ne lui permettoit point de manger avec elle, depuis qu'il fut Manichéen, *Ibid.* c. L'envie de voir son fils Chrétien étoit la seule chose qui lui faisoit souhaiter de vivre, 28. a. Sa douleur de voir parti son fils pour Rome, 47. b. Elle l'accompagne jusqu'à la mer. *Ibid.* Les regrets de cette sainte femme quand elle le vit parti, 128. a, b. S. Monique passe la mer, & vient trouver son fils à Milan, 163. a. Dieu lui avoit promis dans une vision, qu'elle arriveroit à bon port, *Ibid.* Com-

DES MATIERES.

ment elle aprit que son fils
n'étoit plus Manichéens. *Ibid*
b. Elle redouble ses prieres
pour la conversion de son
fils, 164. a. Combien sainte
Monique aimoit saint Am-
broise, 167. a. Son assiduité
à écouter les sermons de S.
Ambroise, 165. b. Elle de-
fere aux défentes qu'il avoit
faites de porter certaines o-
blations sur les tombeaux
des Martyrs. 167. a. Com-
bien elle étoit touchée du
peril où la persecution de
Justine le mettoit, 318. c.
pourquoi sainte Monique
pressoit si fort le mariage de
son fils 198. b. Elle deman-
doit à Dieu quelque vision
par où elle pût s'assurer de
ce mariage. *Ibid*. c. Elle fai-
soit fort bien la difference
des vraies & des fausses vi-
sions, 199. a. Sa joie quand
elle aprit le changement de
son fils & de saint Alipe,
290. c. Combien d'années
elle avoit pleuré son fils,
334. c. Dernière maladie de
sainte Monique, 328. b. Elle
recommande à son fils de
se souvenir d'elle à l'Autel
du Seigneur. 329. a. 337
a. Son indifference sur le
lieu de sa sepulture, 329. a. 330
b. c. 337. a. Sainte Mo-
nique meurt à Ostie 315. b.
En la cinquante sixième an-
née de son âge, 330. b. Ses
funeraillies, 333. a. On of-
fre pour elle le S. Sacrifice
avant de mettre son corps
en terre, *Ibid* Et saint Au-
gustin prie pour elle. 336. b.
sainte Monique avoit une gran-
de foi, 86. b. 302. c. Une
grande pieté, *Ibid* c. & 20. c.
21. a. 325. b. 331. b. Beau-
coup de confiance en Dieu,
20. c. 21. a. Un grand cou-
rage & une longue perseve-
rance, 164. a. Quelle étoit
sa sagesse & sa patience,
320. c. 338. a. Ses bonnes
œuvres, 315. b. Elle assistoit
tous les jours au sacrifice
du corps & du sang de Je-
sus Christ, 337. a. Elle a-
voit soin d'entretenir & de
rétablir par tout la paix &
l'union, 322. c. Combien
son cœur étoit pur & déga-
gé des choses de la terre,
328. b.
Mort. Elle nous sert de passa-
ge à la vie bien heureuse,
221. a. Jesus-Christ en la
souffrant la fait mourir el-
le même par cette abon-
dance de vie, dont il est le
principe, 113. b.
Morts, pourquoi on pleure
les morts, 331. a. priere pour
les morts, 336. b.
Mortalité de l'homme, de
quoi elle doit le faire sou-
venir, 110. b.
Mots. Ce sont des vases ex-
quis, mais qui renferment
souvent le vin de l'erreur,
31. c.
Mourir. Ce qu'on entend par
le mot de mourir, 438. a.
Mouvemens impurs qu'on é-
prouve en dormant, juste
punition des dereglemens
passez, 389. a.
MOISE, Auteur de la Ge-
nese, 432. c.
Multiplicité. La grace fait
qu'on retire son cœur de la
multiplicité des choses qui
l'avoient partagé, 469. a.
Ee

T A B L E

- Multiplier. Pourquoi il ne fut dit qu'à l'homme, aux poissons, & aux oyseaux *croissez & multipliez.* 580. b. 581. c.
- Multitude. Chacun est multitude pour ainsi dire & par où, 469. c.
- Mystere. Celebration des saints Mysteres, 66. b.

N

- Nâire. Ce qu'on entend par le mot de naïe, 438. a.
- Nature. Dans quelle vûe on peut en étudier les secrets, 573. a. Les Marichéens étoient deux différentes natures, 154. b. Ce qu'ils entendoient par le nom de nature simple, & nature double 120. a. Toute nature tient son être de Dieu, 494. a. Natures spirituelles leur excellence. 541. b. Pourquoi Dieu les perfectionne, 536. c. Ce que sont les natures spirituelles, quand elles ne sont point unies à Dieu, 505. *not.* 537. c. D'où vient leur instabilité 540. c. Pourquoi l'Ecriture en parle comme s'il y avoit eu un temps, où elle eût été abandonnées à leur instabilité naturelle. 544. b. Elles sont figurées par le ciel que Dieu fit au commencement, 484. c. *V. y. z.* A ges.
- Naturels. Les meilleurs naturels sont ceux qui se laissent les plus aisément surprendre à ce qui a quelque apparence de bien, 187. a. Par où ils se corrompent 67. b.
- Ecuëil des natures tendres 64. a.
- Neant. Avec quelle vitesse toutes les choses du monde passent & courent vers le neant, 108. c. 109. a. 110. a.
- NEBRIDE. Son pays, 191. b. Ses bonnes qualitez, 269. a. Son esprit. 216. c. Il étoit touché d'un grand amour pour la sagesse & pour la verité, 191. b. Lotiange que S. Augustin lui donna 98. a. Son irresolution sur le ger de vie qu'il devoit suivre, 191. a. Jusqu'où il étoit son amitié pour S. Augustin, *Ibid.* b. Joye qu'il ressentit de la conversion de S. Augustin, 296. b. Conversion de Nebride, *Ibid.* c. Sa sainteté & sa mort, *Ibid.*
- Nuages. D'où sortent les nuages qui offusquent les yeux de nôtre esprit. 42. b.

O

- Obeïssance. Fondement de l'obeïssance que les femmes doivent à leurs maris, 22. a.
- Oblations. De quelle maniere on en portoit sur les tombeaux des Marryrs, 166. a. Saint Ambroise les défendit à Milan, 167. a.
- Oeuvres de misericorde. Fruits que nôtre ame produit, 358. c. D'où naît le sentiment qui nous porte à les exercer, 558. b. Elles sont le fruit du soin que l'on a de regler le dedans du cœur 400. b. Il faut faire diffé-

DES MATIERES.

- rence entre le don & le fruit dans les bonnes œuvres, 589. a. Dans celles des infidelies on ne trouve que le don, & point de fruit, 590. b. Nos bonnes œuvres sont celles de Dieu, 604. b.
- ONESIPHORE.** 583. c.
- Opinion.** Dépendance des fausses opinions des hommes, premier malheur de l'enfance. 17. a. Quel doit être cette dépendance fait aux enfans, 36. b.
- Ordonner,** il est important de bien connoître ce que Dieu ordonne, mais après cela on doit obéir, 84. b.
- Ordre.** Tout entre dans l'ordre de la sagesse de Dieu, 220. b.
- OSTRE.** Jusqu'où alloit son amour pour Pilade, 105. a.
- Orgueil.** C'est la gangrene des cœurs. 223. a. Une des trois sources des péchés des hommes, 81. b. La suite ordinaire des grandeurs, 264. a. C'est le comble de l'orgueil que de croire qu'on se peut suffire à soi même, 60. a. L'orgueil nous éloigne de Dieu, 2. c. 280. c. Le Fils de Dieu n'est descendu jusqu'à nous que pour nous en guérir, 20. c. 240. a. Il en faut faire un sacrifice à Dieu, 134. a.
- Orgueilleux** Dieu leur refuse. 1. c. Par où il les punit, 223. a. Il les consume par une défaillance insensible, 5. b.
- Ouvrages,** D'où vient tout ce qu'il y a de beau dans les ouvrages des hommes, 403. c. Ouvrages de Dieu pour en
- comprendre la beauté, il faut avoir assez d'étendue d'esprit pour les embrasser tous, 234. a. En quel sens il est vrai de dire que Dieu voit & approuve ses ouvrages, 594. c. Différence de la manière dont les Saints & les autres gens voyent que ce que Dieu a fait est bon, 595. c. Qui sont ceux qui oient trouver à redire aux ouvrages de Dieu, 593. c. 595. c.
- Oyseaux** Ce que signifient les oyseaux qu'il est dit que la mer produisit, 556. a. Pourquoi il est marqué qu'ils tirent leur origine des eaux, 579. b. Que quoique sortis de la mer, ils se multiplient sur la terre, 570. b. Pourquoi il est dit que c'est sous le ciel qu'ils volent, 566. b.
- P
- PAIX** du cœur, fruit inséparable de la véritable conversion, 190. a. Récompense naturelle de la sainteté, 416. c. Il n'y a que la bonne volonté qui nous introduise dans la paix. 542. c. Comment il faut être pour jouir d'une paix parfaite, 470. c. Belle règle pour entretenir la paix entre les hommes, 323. a.
- Paresse** Ce qu'elle semble promettre, 54. c.
- Parler** Ce qui fait que les enfans apprennent si aisément à parler, 28. a.
- Paroles** Signes établis entre les hommes pour communiquer leurs pensées, 16. c.
- Parole de Dieu** C'est un pain

- qui nourrit, un huile qui embellit, un vin qui enivre, 58. c. Comment il faut l'écouter, 571. b.
- Parole éternelle de Dieu Ses prerogatives, 417. c. 592. c. Injure que les Manichéens lui faisoient, 209. b, La parole par où Dieu a fait le monde, n'est autre chose que son Verbe, 435. c. 430. b. 437. b. 439. c. Comment ce que Dieu dit éternellement, ne se fait que dans le tems, 438. c.
- Partie. Toute partie qui s'éloigne du rapport qu'elle doit avoir avec son tout, est vicieuse, 80. b.
- Passer Tout passe hors Dieu. & pourquoi, 108. c. Sur quoi l'on doit compter quand on se laisse aller à l'amour des choses qui passent, 102. c. 308. a. Quel usage il faut faire des choses qui passent, 109. b.
- Passions. Ce sont des prostituées, 125. c. Des fruits & des semences de mort, 134. b. Elles éloignent de la lumière divine, 33. c. 34. a. Et forment con me un ruisseau épais entre Dieu & nous, 549. c. Dieu les punit par l'aveuglement, 35. a. Jusqu'où mène l'aveuglement des passions, 105. c. Abandon à ses passions, effet de la colere de Dieu, 42. b. Belle peinture de l'état d'un cœur livré à ses passions. *Ibid* a. Dès que la fièvre des passions diminue, on commence à sentir son mal, 254. a. Souvent une seule passion, même pour des choses qui ne paroissent pas fort criminelles, aneantit tout ce qu'on peut avoir de bon, 182. c. Les passions sont quelque chose de bon quand elles sont soumises à la raison, 573. a. par où l'on vient à bout de les réduire, 580. a. Ce qui fait qu'il y en a qui craignent d'en être délivrez, 226. a, On est ordinairement sujet dès l'enfance aux mêmes passions que dans un âge plus avancé; il n'y a que les objets qui sont differens, 37. b. Il y a quatre principales passions, 365. c.
- pasteurs. Ce qu'il faut qu'ils soient à l'égard des fideles, 571. a. Combien il est utile aux fideles que les pasteurs se fassent aimer, 67. c.
- PATRIARCHES. A quoi on doit rapporter ce qu'ils ont fait d'extraordinaire, 85. a. Leurs actions mêmes étoient des propheties, 79. q.
- PATRICE, mary de sainte Monique, & pere de S. Augustin, 518. b. Quoiqu'il fût d'un excellent naturel il étoit extrêmement colere. 320. c. Sa conversion, 325. b.
- S. Paul, pourquoi il prit ce nom là au lieu de celui de Saul, 263. c. Avantage que S. Augustin tira de la lecture de cet Apôtre, 245. c. 248. c. Elle acheva sa conversion, 290. a.
- PAUL. Proconsul. Sa conversion, 264. 1.
- Peché. Ce que c'est que le peché, 76. b. Ce qui en fait l'énormité, 80. a. pour combien peut-on le compter

DES MATIÈRES.

22. b. Dieu n'en est point l'Auteur, **19. b.** Quelles sont les sources des pechez des hommes, **51. c.** **81. b. c.** L'aveuglement de l'esprit & l'apésantissement du cœur, impression du peché en nous, **305. a.** Combien l'apésantissement du peché se fait sentir aux plus grands Saints nés, **550. a.** Belle peinture de l'état de ceux que le poids du peché empêche de suivre ce qu'ils ont de bons mouvemens, **266. c.** Par quel degré on devient esclave du peché, **265. b.** Ceux qui sont dans la servitude du peché n'ont de mal que celui qu'ils se font fait à eux mêmes. **266. a.** Nos pechez ne font aucun mal à Dieu, **81. c.** **447. a.** C'est contre eux-mêmes que les hommes pechent, lorsqu'ils pechent contre Dieu, **81. a.** De quoi Dieu nous punit quand il nous châtie pour nos pechez, *ibid* Ils entrent dans l'ordre de sa sagesse, **19. b.** & concourent même aux desseins de Dieu, **140. c.**
Pechez contre le prochain, qui sont toujours injustes, sans aucune différence de tems, **81. a.**
Peché Belle regie pour juger de ce qui est peché ou non, **83. c.** On peche dès qu'on manque à son devoir, quoiqu'on se trompe sur ce en quoi on le fait consister, **36. c.** C'est un peché de chercher hors de Dieu du plaisir, de la grandeur & de la verité, & on ne les y trouve jamais, **39. a.** Il y a des actions qui paroissent des pechez, & qui n'en sont point, **84. a.**
Pechez commis après le baptême, sont bien plus grieux & d'une plus dangereuse consequence, **21. c.**
Pechez contre nature. Ils ont toujours été également detestables & punissables, **79. c.**
Pechez. Par où on en obtient le pardon, **216. b.** Sur quoi fondé on peut prétendre la remission de ses pechez, **7. c.** **337. c.** La grace & la miséricorde de Dieu le fait disparaître, côme le Soleil fait fondre la glace, **56. c.** Repasser ses voyes de peché pour s'exciter toujours de plus en plus à aimer Dieu, **41. b.** C'est un effet de la grace d'être en état d'en pouvoir rapeller sans crainte le souvenir, **56. c.** C'est un plus grand bienfait d'avoir été précédé du peché que d'en avoir été tiré, **57. c.**
Peché originel, source de toutes nos miseres, **575. c.** & la premiere cause du peu de pouvoir que nous avons sur nous-mêmes, **280. c.**
Pecheurs. Ils croient chercher des plaisirs, & ce sont des miseres qu'ils cherchent **61. b.** Ils sont d'autant plus incurables, qu'ils sont plus éloignez de se reconnoître pecheurs, **22. c.** C'est souvent à tort qu'ils se font une excuse des tenebres dont ils prétendent que la verité est couverte, **66. b.** **275. c.** Par où ils sont atachez au mal, **265. b.** Dieu est aux

T A B L E

- trouffes des pecheurs comme un maître qui poursuit ses esclaves fugitifs, 99. b. A quoi il tient précisément que les pecheurs ne se donnent à Dieu, 266. c. Ce que les pecheurs craignent comme quelque chose d'affreux devient leur plaisir dès qu'ils sont convertis, 294. b. Où ils peuvent trouver Dieu, 111. b. Les justes mêmes font bien aises de connoître les maux des pecheurs convertis, 344. c. Les plus saints n'ont nul sujet de se preferer aux plus grands pecheurs, & pourquoi, 57. b.
- Leine D'où viennent toutes nos peines, 179. b. 251. b. Pourquoi on ne les aime pas, 387. a.
- Penitence. Bonheur de ceux qui ont fait une sincere penitence, 31. c. Dieu est dans le cœur de tous ceux qui lui confessent leurs miseres, 131. b.
- Pensées Pour retourner vers Dieu, il faut réunir tout ce qui étoit dispersé çà & là de ses pensées, 420. a.
- Penser. D'où ce mot est dérivé, 362. a.
- Perle Il seroit aisé de trouver la perle dont il est parlé dans l'Evangile, s'il en coûtoit moins pour l'acheter, 254. b.
- Permis. Le plus grand de tous les malheurs est de se tromper sur ce que l'on croit permis ou défendu, 145. a.
- Perte. La douleur de la perte se mesure par le plaisir qu'on trouvoit dans la possession, 107. a.
- Philosophes. Combien ils ont vu clair sur les choses de la nature, &c. combien ils ont été aveuglez sur celles de Dieu, 133. a. Ils n'ont pu arriver à la connoissance du Createur, *Ibid.* a. Pourquoi, *Ibid.* 134. a. Ils ont connu le terme où il faut aller, mais ils n'ont point connu par où l'on y va, 245. a. Comment ils ont cherché Dieu, 421. b. Leurs sentimens plus vrais semblables sans comparaison que les fables des Manichéens 133. a. 136. a. Leurs livres inspirent l'orgueil à mesure qu'ils augmentent les connoissances, 244. b. Ce qui fait la difference essentielle des Philosophes & des Chrétiens, *Ibid.* c.
- Philosophie. Il est contre l'amour qu'on doit à Dieu de se trop arrêter à écouter les Philosophes, 71. c. Qui sont ceux qui séduisent par la Philosophie, 69. a.
- Phoré, Heretique, 243. a.
- Pied. Aller pieds nuds, mortification qu'Alipse pratiquoit. Voyez *Alipse*.
- Piété. Ce que c'est, 137. b. Elle est incomparable, avec le mensonge, l'imposture & la vanité, *Ibid.* c. Son caractère, *Ibid.* c. Ce qui empêche qu'on ne se donne à la piété, 266. c. C'est un grand avantage d'avoir été imbu dès l'enfance des sentimens de piété, 70. a.
- Pilade, Jusqu'où alloit son amitié pour Oreste, 103. a.
- Pitié. Rien de plus digne de

DES MATIERES.

- pitié que d'être sans pitié
 pour ses propres miseres ,
 25. a.
 Plaire. Rien ne déplaît tant
 à Dieu que celui qui se
 plaît à soi-même , 418. a.
 Par où nous pouvons plai-
 re à Dieu & à nous-mê-
 mes , 342. b.
 Plaisir, poison de l'ame , 57. b.
 c. Par où il est dangereux ,
 404. a. De quelle nature
 sont les plaisirs criminels &
 ce qu'on en peut attendre ,
 43. a. 181. b. Ils nous éloi-
 gnent de Dieu & nous per-
 dent , 40. c. Ils corrom-
 pent l'ame 41. b. C'est tou-
 jours par quelque sorte de
 douleur qu'on achete les
 plaisirs même ordinaires de
 la vie , 26. a. Comment le
 plaisir accompagne la ne-
 cessité de boire & de man-
 ger , 92. c. Quelle sorte de
 soulagement on trouve
 dans les plaisirs des sens , 65.
 c. Misere de ceux qui sont
 abîmez dans les plaisirs des
 sens , 203. a. Tous ceux qui
 cherchent leur plaisir dans
 les choses extérieures ne font
 que se dissiper & se perdre ,
 306. b. Par où ceux qui sont
 possédés de l'amour des plai-
 sirs repaissent la faim qui les
 devore , *Ibid.* L'on peche
 toutes les fois que les plaisir
 est ce qui nous mene , 399 b.
 Ce n'est que pour l'amour
 de la raison qu'on lui don-
 ne entrée , *Ibid.* Dans les
 meilleures choses où il se
 trouve quelque plaisir pour
 les sens , il est à craindre
 qu'il ne prenne le dessus ,
 400. b. Par où on peut ju-
 ger si l'on est attaché aux
 plaisirs ou non , 413. b.
 Pourquoi l'on prefere les
 plaisirs de cette vie à ceux
 de l'autre , 380. b. Ce qui
 fait quitter sans peine les
 plaisirs que les creatures
 sont capables de donner ,
 194. b. C'est un peché de
 chercher du plaisir hors de
 Dieu , & on ne trouve que
 de la douleur , 39. a. 44. c.
 Dieu ne répand des amer-
 tumes sur les plaisirs cri-
 minels des hommes , que
 pour les reduire par là à
 chercher des plaisirs purs &
 sans mélange , *Ibid.* La crainte
 de demeurer sans plaisir
 est ce qui empêche d'entrer
 dans les voyes du salut ,
 186. a. On ne fait que chan-
 ger de plaisir quand on se
 donne à Dieu tout de bon ,
 & on gagne même au chan-
 ge , *Ibid.* c. Dieu seul fait le
 plaisir des justes , 51. c.
 PLATONICIENS. De tous les
 Philosophes ils sont les
 moins dangereux , 254. c.
 Leur doctrine a plus de rap-
 port aux veritez Chrétiennes
 que celle d'aucun autre
 Philosophe , 224. b. Ils ont
 ignoré le mystere de l'In-
 carnation 225. c. Par où
 ces Philosophes si éclairés
 sont tombez dans l'idola-
 trie. 226. b. En quelle si-
 tuation la lecture de leurs
 livres avoit mis S. Augustin.
 243. c.
 Poètes La lecture des Poètes
 éloigne de Dieu , 33. a. Il
 ne faudroit point s'en ser-
 vir pour instruire les en-
 fans. 29. b. 30. c.

T A B L E.

- Toids.** Ce que c'est que le Priorité. Quatre sortes de poids des choses, 544. a. prioritez, 522. c.
- Quel est le poids des natu-** Prier Ce que c'est, 428. a. Il res spirituelles, *Ibid.* b. faut de la foi pour prier, 2. a
- Poissons,** ce qu'ils signifient, priere. Sa necessité, 556. a. 565. c. 590. b.
- PONTITIEN** Son païs, sa pro- La bonté de Dieu pour les fession, sa pieté, 260. b. siens va plus loin que leurs Affricain, Courtisan de demandes, 291. a. Dieu nous l'Empereur, parfait Chré- exauce quelquefois en fai- tien, *Ibid.* tant tout le contraire de ce que nous lui demandons, 151. a. C'est souvent par mi- sericorde que Dieu refuse de nous exaucer sur de certai- nes choses que nous lui de- mandons, 147. c. Etat mal- heureux de ceux qui crai- gnent que Dieu ne soit trop prompt à les exaucer, 274. c. Belle priere, 26. b. 28 c. 126. c. 341. b. 412. a. 497. a. 541. c. 358. c.
- Pratiques.** Celles dont quel- ques-uns abusent, doivent être défendues, quoiqu'elles ne soient pas mauvaises en elles-mêmes. 67. a.
- Preceptes,** n'ont rien de dur & de perible qu'en aparen- ce. 44. c. Ce n'est que par le moyen de ce que Dieu met en nous que nous fai- sons ce qu'il demande de nous, 338. a.
- Prodigalité,** elle contrefait la magnificence, 55. a.
- Prédicateurs** Ce que sont les Prédicateurs même de l'E- Prodigue. Ce que nous apprend la parabole de l'Enfant pro- digue, 125. b. 17. b.
- Prosperité.** C'est un malheur, & par où, 387. b. Tentation de ceux qui sont dans la prosperité, *Ibid.*
- S, PROTAIS.** Découverte mi- raculeuse de son corps, 11. c. Miracles qui se firent à sa Translation, 314. b.
- Providence** de Dieu à l'égard des enfans, 8. c.
- Psalmodie** Avantage qu'on en retire, 312. c. Elle excite l'ar- deur de la pieté, 399. a. Si la beauté du chant dans la psalmodie fait plus de bien que de mal, *Ibid.* & 400. a.
- Principe** dans lequel ou par lequel Dieu a fait tout ce qui existe, n'est autre chose que sa sagesse, 503. c.
- Principes.** Sur quel fondement les Manichéens admettoient deux principes, 214. c. Ce que c'est qu'apprendre les premiers principes, 361. a.
- Presque** toutes les Eglises

DES MATIERES.

- du monde l'observent à son **Reparation.** **Oeconomie de la** ^{vit}
exemple, 314. a. **Combien** **reparation de la nature par** ^a
S. Augustin étoit touché de **JESUS-CHRIST,** 424. a.
la psalmodie, & les larmes **Repos.** Où se trouve le vrai
qu'il répandoit, 312. c 315.
b. 399 c.
Pseaume. Fruits que produit
la lecture des Pseaumes,
303. a.
Pureté, caractere de la Jeru-
salem celeste, 408. a.
- Q
- Q** **uestion.** Les questions
que l'on fait aux gens
sont de deux sortes, 86. c.
Sur chaque chose l'on peut
faire trois sortes de ques-
tions, 360. 2.
- R
- R** **aport.** Conduite à tenir **R**
à l'égard de ceux qui **Resolution.** Quelle est la cau-
soient des rapports malins, **se de l'incertitude de nos**
321. c. C'est un grand mal **resolutions,** 281. c. 282. a.
de rapporter & de grossir à **Retardement** Unique resour-
des gens qui sont mal en **ce de ceux qui ne peuvent**
semble, ce que la haine leur **plus s'empêcher de voir la**
fait dire les uns des autres, **verité,** 267. c.
322. c.
Récompense. Ce que Dieu re-
compense en nous quand il
nous récompense, 522. a. **Richesses.** Pourquoi on les
Religion. Système abrégé de **recherche,** 413 b. Par où on
toute la Religion Chré- **peut juger si l'on y est ata-**
tienne, 247. c. **ché ou non,** *Ibid.*
Reliques Combien la vénéra- **Romanien,** intime ami de
tion des Reliques est an- **S. Augustin,** 200. a. D'où il
cienne dans l'Eglise, 314. b. **étoit,** *Ibid.* Il avoit projeté
Remontrances. Ce qu'elles **avec S. Aug. & quelques au-**
font sur le cœur des hon- **tres de vivre ensemble en**
nêtes gens, 183 b. **communauté d. biens,** *Ibid.*
Renouvellement de l'ame, par **Roi** La première Loi de tou-
où il s'accomplit, 374. b. **te société, c'est d'obéir à**
375. a. **son Roi,** 80. c.
Ruminer. Pourquoi il étoit
défendu de manger de la
chair des animaux qui ne
ruminent point 109. no

T A B L E

- Poids.** Ce que c'est que le Priorité. Quatre sortes de poids des choses, 544. a. prioritez, 522. c.
- Prier** Ce que c'est, 428. a. Il faut de la foi pour prier, 2. a.
- Poissons,** ce qu'ils signifient, priere. Sa necessité, 556. a. 565. c. 590. b.
- PONTITIEN** Son païs, sa profession, sa pieté, 260. b.
- Affricain,** Courtisan de l'Empereur, parfait Chretien, *Ibid.*
- Pratiques.** Celles dont quelques-uns abusent, doivent être défendues, quoiqu'elles ne soient pas mauvaises en elles-mêmes. 67. a.
- Preceptes,** n'ont rien de dur & de penible qu'en apparence. 44. c. Ce n'est que par le moyen de ce que Dieu met en nous que nous faisons ce qu'il demande de nous, 338. a.
- Prédicateurs** Ce que sont les Prédicateurs même de l'Evangile, 548. a. Par combien de raisons on doit les assister, 589. b. Rien ne nous parle que ce qui nous instruit, 439. a. Si Dieu ne nous parle, c'est en vain que les autres choses nous parlent, 354. c.
- Prophetes** Comment ils ont vu l'avenir, 453. c. La maniere dont Dieu le leur a fait voir est un secret inconnu. 454. c.
- Principe** dans lequel ou par lequel Dieu a fait tout ce qui existe, n'est autre chose que sa sagesse, 503. c.
- Principes.** Sur quel fondement les Manichéens admettoient deux principes, 214. c. Ce que c'est qu'apprendre les premiers principes, 361. a.
- Prodigalité,** elle contrefait la magnificence, 55. a.
- Prodigue.** Ce que nous apprend la parabole de l'Enfant prodigue, 125. b. 27. b.
- Prosperité.** C'est un malheur, & par où, 387. b.
- Tentation** de ceux qui sont dans la prosperité, *Ibid.*
- S. PROTAS.** Découverte miraculeuse de son corps, 11. c.
- Miracles** qui se firent à sa Translation, 314. b.
- Providence** de Dieu à l'égard des enfans, 8. c.
- Psalmodie** Avantage qu'on en retire, 312. c. Elle excite l'ardeur de la pieté, 399. a. Si la beauté du chant dans la psalmodie fait plus de bien que de mal, *Ibid.* & 400. a.
- Ce qui** avoit donné lieu à l'institution de la psalmodie dans l'Eglise de Milan, 313. a.
- Presque** toutes les Eglises

DES MATIERES.

du monde l'observent à son Reparation. Oeconomie de la
 exemple, 314. a. Combien réparation de la nature par
 S. Augustin étoit touché de JESUS-CHRIST, 424. a.
 la psalmodie, & les larmes Repos. Où se trouve le vrai
 qu'il répandoit, 312. c 315. repos, 55. a. 108. b. 110. a.
 b. 399. c. 112. c. 203. b. 308. c. 420.
 Pseaume. Fruits que produit a. 542. c. D'où vient que
 la lecture des Pseaumes, nous n'en trouvons qu'en
 303. a. Dieu, 1. c. 222. a. Tout
 Pureté, caractère de la Jeru- consiste à se bien persuader
 salem celeste, 408. a. que le vrai repos n'est qu'en
 Dieu, 113. b. Condition ne-
 cessaire pour trouver quel-
 que repos en Dieu, 130. a.

Q

Question. Les questions
 que l'on fait aux gens
 sont de deux sortes, 86. c.
 Sur chaque chose l'on peut
 faire trois sortes de ques-
 tions, 360. a.

R

Raport. Conduite à tenir
 à l'égard de ceux qui
 font des rapports malins,
 321. c. C'est un grand mal
 de rapporter & de grossir à
 des gens qui sont mal en
 semble, ce que la haine leur
 fait dire les uns des autres,
 322. c.
 Récompense. Ce que Dieu re-
 compense en nous quand il
 nous récompense, 522. a.
 Religion. Système abrégé de
 toute la Religion Chré-
 tienne, 247. c.
 Reliques Combien la vénéra-
 tion des Reliques est an-
 cienne dans l'Eglise, 314. b.
 Remontrances. Ce qu'elles
 font sur le cœur des hon-
 nêtes gens, 183. b.
 Renouveaulement de l'ame, par
 où il s'accomplit, 374. b.
 375. a.

Resolution. Quelle est la cau-
 se de l'incertitude de nos
 resolutions, 281. c. 282. a.
 Retardement Unique ressour-
 ce de ceux qui ne peuvent
 plus s'empêcher de voir la
 vérité, 267. c.
 Richesses. Pourquoi on les
 recherche, 413. b. Par où on
 peut juger si l'on y est ata-
 ché ou non, *Ibid.*
 Romanien, intime ami de
 S. Augustin, 200. a. D'où il
 étoit, *Ibid.* Il avoit projeté
 avec S. Aug. & quelques au-
 tres de vivre ensemble en
 communauté de biens, *Ibid.*
 Roi La première Loi de tou-
 te société, c'est d'obéir à
 son Roi, 80. c.
 Ruminer. Pourquoi il étoit
 défendu de manger de la
 chair des animaux qui ne
 ruminent point, 109. no

T A B L E

S

Sacremens. Disposition nécessaire pour participer aux Sacremens, 311. b.
 Sacrifice du Corps, & du Sang de J.C. 333. a. 337. a.
 On l'offre pour les morts, 333. a. Ce que nous devons sacrifier à Dieu, 134. a.
 Sagesse éternelle. Ce que c'est, 325. c. 326. a. Notre intelligence ne scauroit atteindre à la sagesse éternelle de Dieu, 134. c. C'est par elle que Dieu a fait toutes choses, 441. a. Elle préside à tout, & fait tout entrer dans son ordre, 220. b. Jusques au péché, 19. b. Elle sait tirer le bien du mal, 23. b. Grande différence entre la sagesse Createur & la sagesse creature. 495. b. Sagesse incréée, Verbe de Dieu; Sagesse créée, substances intellectuelles, *Ibid* La Sagesse éternelle ne s'est fait chair que pour se donner à nous comme un lait proportionné à l'état d'enfance où nous sommes, 240. a. Don de la sagesse, ce que c'est, 561. b. C'est en Dieu que reside la véritable sagesse, 69. a. Il n'y en a point qui ne vienne de Dieu 218. a. Non seulement la possession, mais la simple recherche de la sagesse est préférable à tous les trésors, 174. b. Le don de la sagesse l'emporte sur celui de la science, 561. b. A qui est-ce que ce don est communiqué, *ibid*.
 Saints. Les anges ni les

hommes ne sont saints que par la charité 260. a. Ce qui fait leur esperance dans l'état de cette vie, 398. a. Leur joye & leur bonheur, 555. a. Dieu est leur tout, 294. c. Tout les porte à Dieu, 409. a. Combien les Saints s'examinent de près, 415. b. Quel est l'objet le plus ordinaire de leurs pensées, 324. c. Ce que les plus grands Saints trouvent de meilleur en eux, 416. c. Ils ne se connoissent eux mêmes qu'imparfaitement, 349. a. Grand sujet de craindre pour les plus grands Saints, 398. a. Qui sont ceux qui sont touchez de ce que disent les Saints, 400. b.
 Salut. Où l'homme peut le trouver, 221. a. Combien on en est loin quand on est dans le péché, 159. b. On préfère presque toujours ce qui a rapport à la fortune de ce qui a rapport au salut, 49. a. Il n'est plus tems après la mort de s'instruire de ce qu'on aura négligé d'apprendre durant la vie, 194. a.
 Sanctification. Par où elle commence de s'operer, 574. b. A quoi se reduit tout l'ouvrage de notre sanctification, 470. b.
 Sang. Les Ministres sacrez boivent le Sang de Jesus-Christ & le dispensent aux autres, 416. b.
 Science. Ce que c'est que le don de la science, 561. b. La science des choses de la nature ne fait point partie de la science du salut, 138.

DES MATIERES.

- a. 142. c. La science des choses de la nature, sans celle de Dieu ne fait que rendre malheureux, 136 b. Par où la science est à désirer, 180. b. Desir insatiable de sçavoir, vaine curiosité, 571. c. Combien il est contre la pieté de se vanter de ce qu'on ne sçait pas, & même de faire parade de ce que l'on sçait, 137. c. Ecueil de ceux qui commencent de savoir quelque chose, 241. b. La science des hommes n'est rien au prix des connoissances infinies qui sont en Dieu, 54. c. Secours. Ce n'est qu'en Dieu qu'on trouve le secours dont on a besoin, 201. c. Sel. Simbole de la sagesse celeste, 20. c. On donnoit du sel à ceux qu'on recevoit au nombre des Catecumenes, *Ibid.* Sens. Les offices des sens sont des actions de l'ame qu'ils font par eux, 354. b. Effet du pouvoir que les sens ont sur l'ame, 392. a. Combien ceux dont l'ame est dans les sens sont peu capables des choses de Dieu, 75. b. Ils ont de quoi s'apercevoir que ce n'est point par là qu'on est heureux, 203. a. La peine qu'on sent à se déprendre des choses sensibles est plus ou moins grande selon qu'on y est plus ou moins attaché, 104. b. Par où nous sommes coupables quand nous nous laissons aller à nos sens, 110. c. Par où l'on peut discerner si c'est la volupté ou la curiosité qui les fait agir, 416. a. Quelle est la véritable cause qui nous fait chercher du plaisir dans les choses sensibles, 61. c. Sensualité. Ce que l'on fait, à proprement parler, quand on s'abandonne à la sensualité, 66. c. Il faut la sacrifier à Dieu, 132. b. Sentiment. Belle regle pour entretenir la paix & l'union entre ceux qui sont partagez de sentimens, 516. a. 536. b. Sepulture. C'est une foiblesse de se mettre en peine du lieu de sa sepulture, 339. c. Serpens. Ce qu'ils signifient, 571. c. Servitude du peché, punition du peché, 266. b. 267. c. Sexe. Ce que signifie la difference des sexes, 577. a. Distinction de sexe dans chaque particulier, & par où, 598. a. Simmaque, Prefet de Rome, 158. a. Simplicien, quel homme c'étoit, 152. b. Il avoit servi de pere à saint Ambroise, 254. b. Simplicité, caractère de la Jerusalem celeste, 408. a. Societé. Ce qui fait la justice de quelque societé que ce puisse être; c'est uniquement d'obéir à Dieu, 34. c. Ce qui est contre les loix de la societé humaine est un peché, 83. c. Obligation de suivre les loix & les coutumes des societez où l'on se trouve, sur quoi fondée, 80. b. Les ordres de Dieu sont preferables aux loix

T A B L E

- particuliers des societez stable. Il n'y a rien de stable
80. c. La premiere loi de que ce que Dieu a arreté
toute societé, c'est d'obéir dans ses conseils éternels,
à son Roi, *ibid.* 200. c.
- Soins. Tous nos soins sont Substance. Le mal n'est point
bien peu de chose si Dieu une substance, 120 b. Preu-
n'agit. 318. c. ve demonstative que toute
Soir. Pourquoi il n'est point substance est bonne par sa
fait mention de soir à l'é nature, 251. b. Ce qui avoit
gard du septième jour, 603. fait tomber S. Augustin
a. Voyez Matin. dans l'imagination d'une
bonne & d'une mauuise
Soleil. Il est moins noble que substance, 134. b.
- les substances spirituelles, Succeder. Pourquoi les choses
72. a. se succedent les unes aux
Source. Quelque petite qu'el- autres, 109. a. b.
- le soit, elle est plus riche Sureté. Il n'y en a point dans
& plus abondante que les cette vie, 398. a.
- ruisseaux qui en découlent, 518. b.
- Spe&ctacles. Amusemens des T
- hommes faits, 20. a. Il n'a- T Alens. Ceux qui regar-
partient qu'à ceux qui sont dent leurs talens avec
constituez en dignité d'en complaisance s'éloignent
donner au peuple, *ibid.* Vo- de Dieu, 133. c.
- yez Comedie.
- Spirituel. Propriété des na- Temperance. Don de Dieu,
tures spirituelles, 77. a. 388. a. 393. b. Ce que c'est
Combien ceux qui ne scau- que la temperance, combien
roient concevoir les subs- elle a d'étendue, 388 c. Ce
tances spirituelles, sont é- que fait cette vertu & par
loignez de la verité, 119. b. où elle est necessaire, *ibid.*
Par où les substances spiri- a. & 570. c. Ce qu'elle doit
tuelles peuvent participer reprimer, 412. c. Elle nous
à l'Eternité du Createur, apprend d'où nous devons
494. c. Ce qu'on doit enten- retirer notre amour, 414.
dre par la matiere informe b. Combien le commande-
des substances spirituelles, ment que Dieu nous fait
503. not. de garder la temperance
Spirituels. Qui sont ceux à qui est juste, 388 a.
- on doit donner ce nom, Temple. Par où on devient le
576. a. Par où ils jugent temple de Dieu, 473. c.
- de tout, *ibid.* Ce n'est qu'a Tems. C'est la chose du mon-
vec de certaines restricti- de la plus connue & la plus
ons qu'ils jugent de tout, 577. difficile à définir, 447 b.
- b. De quoi ils ont pouvoir S. Augustin avoué qu'il
de juger, 578. b. Pourquoi ne sçait pas bien ce que
ils ont ce pouvoir, 577. b. c'est, 462. a. Le tems n'est

DES MATIERES.

point le mouvement des
astres, 458. b. 459. b. Ni le
mouvement d'aucun corps,
462. c. Ce qui fait le tems,
484. b. Quelle est la natu-
re, 78. b. 443. c. 446. c. Ce
qu'on appelle le present est
indivisible, 450. a. 457. a.
Quel est le tems qui se
peut mesurer, & quand on
le peut, 451. a. 456. Ce
que, c'est qu'on mesure
quand on mesure le tems,
466. c. On ne sçait pas
bien comment il se mesure,
462. c. C'est dans l'esprit
qu'on le mesure, 466. b.
Belle explication de la ma-
niere dont l'esprit mesure
le tems, 467. c. Par où il se
mesure, 456. c. Ce qui fait
la longueur du tems, 448. a.
Si l'on doit admettre trois
différences du tems, 47. c.
Ce qu'on doit entendre par
les trois sortes de tems,
455. a. Belle idée de ce
qu'on appelle l'avenir, le
present, & le passé, 493. c.
Comment on peut dire que
le passé & l'avenir sont,
452. a. D'où vient que
l'homme est choqué de la
différence des choses or-
données en divers tems,
78. c. C'est se tromper que
de se figurer des tems avant
la creation du monde, 236.
a. 444. b. Pourquoi l'Ecri-
ture n'en fait point de
mention quand elle parle
de la creation des natures
spirituelles, & de la manie-
re informe, 484. b. 487. b.
488. a. 491. c. Il n'y a point
de tems où il n'y a point
de changement, 489. a. 491.

b. Différence de la maniere
dont Dieu connaît le tems,
& de celle dont les hom-
mes le connoissent, 473. a.
Rapidité du tems, 450. c.
Peinture admirable du ne-
ant & de la vanité de tout
ce qui est sujet au tems,
108. b. Le tems fait dans
nos esprits des change-
mens qui surprennent, 106.
a. Belle peinture de la
maniere dont le tems dis-
sipe nos affections, *ibid.*
c.

Tendresse. Elle dégenere fa-
cilement en impureté, 64. a.
Tenebres. Châtiment par le-
quel Dieu punit principa-
lement les déreglemens des
hommes, 35. a.

Tentation. Presque tout ce
que font les hommes ne va
qu'à multiplier les tenta-
tions. 401. b. A quoi il faut
attribuer qu'elles ne nous
font point perir, 418. b. Ce
qui doit faire notre con-
fiance dans les tentations,
349. b. Tentation du boi-
re & du manger, difficile à
combattre, 396. c.

Terence. La lecture de ses
ouvrages, dangereuse, per-
nicieuse, 32. c.

Terre. Differentes manieres
d'entendre ce mot dans le
premier & le second verset
de la Genèse, 499. c. 505.
a. 507. a. 521. b. Ce que
l'Ecriture entend par le
mot de terre informe &
invisible, 476. c. 478. a. 483.
a. 484. a. 490. a. 503. c. Pour-
quoi la terre étoit d'a-
bord couverte d'eaux, 569.
a. Ce que signifie cette ter-

T A B L E

- re qui parut après que les eaux furent ramassées, 557. c. 569. b. Sens allegorique de ces paroles: *Que la terre produise des herbes verdoyantes*, 658. a. Ce que signifient les productions de la terre tirée de dessous les eaux, 557. c. Où tombent enfin ceux qui s'abandonnent à l'amour des choses de la terre, 47. a.
- Thagaste, lieu de la naissance de S. Augustin, 45. c. 105. c.
- Tomber. Il y a grande difference entre se relever promptement & s'empêcher de tomber, 409. a.
- Tour. Quel est le fond necessaire pour bâtir cette Tour dont J. sus-Christ parle dans l'Evangile, 272. b.
- Trinité. Facile à comprendre 545. b. Il y a quelque chose dans l'homme qui peut lui en donner quelque idée, *Ibid* c. Par où il y a Trinité en Dieu, mystere incomprehensible, 546. a. On trouve la Trinité dans les premiers versets de la Genese, 537. c.
- Tristesse. D'où vient qu'on s'attriste de la perte des choses qu'on aime, 55. b.
- Trouble. Quel est le principe de nos troubles. 470. c. Nos troubles ne cesseront que quand nous jouirons de Dieu, 308. b.
- Verbe. Il est la verité qui nous parle & nous instruit, 419. c. Il est le principe ou le commencement dans lequel ou par lequel Dieu a créé le Ciel & la Terre, *Ibid*. Doctrine des Platoniciens conforme à celle de l'Eglise sur le Verbe de Dieu, 224. b. c. 225. a. Sans le Verbe l'homme ne pourroit revenir de ses égaremens, & pourquoi, 439. c. Par où le Verbe est uni à la chair de Jesus Christ, 241. c.
- Verecundus, Citoyen de Milan, 269. a. Il enseignoit la Grammaire, *Ibid*. Il n'étoit pas encore Chrétien, 290. a. Pourquoi il étoit inconsolable de la conversion de saint Augustin, 298. a. 300. b. Prête sa maison de campagne à S. Augustin, 299. a. Sa conversion & sa mort, 298. c.
- Véritables. Les choses ne sont ni plus ni moins vraies pour être bien dites, 140. c.
- Vérité. C'est la viande dont on se nourrit dans le Ciel, 325. c. En quoi S. Augustin faisoit consister la nature de la verité lorsqu'il étoit encore Manichéen, 129. c. La verité est ce que Dieu aime, 341. c. C'est un bien commun, 514. c. La beauté de la verité surpasse infiniment toutes les autres beautés. 54. b. Par où on s'élève jusqu'à la découverte de la verité éternelle, 238. c. Ce n'est que par la lumiere éternelle qu'on la peut voir, 538. c. & par la foi qu'on peut la connoître,

V

- VAcance, durant les vendanges, 295. b.
- Valentinien, Empereur, 313. b.

174. b. Il faut faire bien du chemin pour arriver à la vérité, 475. b. On s'en éloigne quelquefois par l'amour même qu'on a pour elle, 381. c. C'est un dérèglement de chercher la vérité hors de Dieu, on ne trouve qu'erreur, 39. a. Ceux qui la cherchent sincèrement ont sujet d'espérer que Dieu les assistera, 221. b. Qui sont ceux qui la cherchent sincèrement, 185. a. Avantage de ceux qui n'aiment & qui ne cherchent que la vérité éternelle, 110. b. Pour revenir à la vérité il faut commencer par connoître son égarement, 173. c. Elle seule instruit intérieurement tous ses disciples, 439. a. Elle répond à tous ceux qui la consultent, 385. a. D'où vient que tout le monde n'entend pas ses réponses avec la même clarté, *Ibid.* Ce qui nous met en état ou hors d'état d'entendre la voix de la vérité, 122. c. Par où on discerne la vérité, 433. a. Ce qui empêche que la connoissance de la vérité ne fasse son effet en nous, 278. b. 284. a. Où il faut se retirer pour entendre sa voix, 498. c. Il n'y a que Dieu qui puisse la faire entrer dans nos cœurs. *Ibid.* Combien la vérité éternelle paroît clairement à ceux dont l'ame s'est dégagée des sens, 230. b. Par où l'on se défend encore quand on ne peut plus s'empêcher de voir la vérité, 257. c. Ceux qui la suivent ne craignent

point de paroître au grand jour, 341. c. C'est la vérité éternelle & immuable qui nous fait juger des choses, 238. b. Elle ne vient point de nous, 515. a. Par quelque canal que ce soit qu'elle nous vienne, elle ne vient jamais que de Dieu, 101. a. 218. a. Toutes les vérités qui se connoissent par elles-mêmes, sont naturellement en nous, 61. a. Quand nous en voyons clairement quelqu'une, c'est que Dieu nous parle, 786. a. 493. a. Combien il est dangereux de vouloir faire son bien particulier des vérités qu'on connoît, 515. a. Il faut se servir des vérités particulières pour s'élever à la vérité éternelle d'où elles dérivent, 115. b. La vie heureuse n'est autre chose que la joye qui se trouve dans la vérité, 80. c. D'où vient qu'on ne goûte point la joye qui se trouve dans la vérité, 38. b. & qu'on s'attire la haine des hommes quand on la leur dit, *Ibid.* c. Ce n'est qu'à nous qu'il tiét quand elle nous blesse, 236. b. Par où elle punit les hommes du peu d'amour qu'ils ont pour elle, 382. b. On ne doit pas craindre que ses promesses soient sans effet, 476. a. La vérité & la fausseté sont comme des mets: les manieres de dire sont comme des plats, 141. a. C'est Dieu qui fait parler quand on dit vrai, 585. a. Vertu Par où elle se soutient, 296. a. C'est par quelque

T A B L E

- chose d'acordant & de tendant à la paix que la vertu paroît aimable, 119. c. Il n'y a que l'esprit qui soit persuadé que la vie des gens vertueux est heureuse, les sens en jugent autrement, 195. b.
- Vûës. Les meilleures choses deviennent mauvaises quand on les fait par de mauvaises vûës, 23. b.
- Veuves. Quelles sont celles que Dieu aime, 88. a.
- Vice. Il y a dans le vice quelque chose de discordant & de tendant à la guerre, 119. c. D'où procede chaque sorte de vice, 120. b. Par où certains vices s'édaifent les hommes 54. a. Il y en a de certains qui présentent une image trompeuse des avantages que Dieu possède, *Ibid* Dieu remédie quelquefois au vice d'une personne par celui d'un autre, 319. b.
- Victorin, Professeur de Rhétorique à Rome, 254. c. Il avoit obtenu une statue dans la place publique de cette ville, 235. b. Sa conversion, 256. c. Circonstances qui l'accompagnerent, 254. c. Par où elle comme çà, 16. b. Il aimait mieux abandonner son école de Rhétorique, que d'être infidèle à Dieu, 265. a.
- Vie. C'est de Dieu que nous tenons la vie, 11. b. & tout ce qui concourt à la conservation de nôtre vie, 9. a. Vie présente, ce que c'est, 8. b. Ce n'est que misère, 14. a. Combien elle est courte, 457. c. 469. c. Ce qui doit nous consoler quand nous venons à penser que nôtre vie est courte, *Ibid*. Combien le principe qui nous fait vivre a d'activité & de force, 371. a. Vie de l'homme tentation perpétuelle, 287. b. Cette vie ne peut être la vie heureuse, 113. b. Vie heureuse, ce que c'est, 379. b. 580. c. Ce n'est rien de corporel, 376. c. Tous les hommes desirer la vie heureuse, 375. a. 378. a. Les hommes ont quelque notion de la vie heureuse, 375. b. Ce que c'est qui nous en donne quelque notion, 378. c. D'où vient qu'encore que tous les hommes la desirer, la plupart ne la cherche point où elle est, 380. a. 381. b. Où elle se trouve, 383. a. Ou l'on doit chercher la voye qui conduit à la vie bienheureuse, 221. a. Pour être heureux il faut que nous ne soyons plus qu'un avec Dieu, 470. c. Dans le chemin de la vie, il ne faut point d'autres pieds ni d'autre voiture que la charité, 402. a. Nous en avons reçu la promesse & le gage par l'abaissement de Jésus-Christ, 20. c.
- Ste Vierge. Son sein a été le lit nuptial du Verbe Incarné, 113. c.
- Vin. La passion pour le vin rend ennemis de la vérité, 166. b.
- Vindicien. Medecin, 96. a. Il tâche de retirer S. Augustin de l'étude de l'astrolo-

TABLE DES MATIERES

- gie judiciaire, *Ibid.* c. 216. Voir. On se sert de ce mot c. S. Augustin résiste à ses raisons, *Ibid.* Ce fut lui qui en qualité de proconsul couronna S. Augustin lorsqu'il eut remporté le prix de la Pôésie, 96. a. Volonté. C'est une chaîne qui attache les hommes, 265. b. Le combat de deux volontez opposées qui se rencontrent quelquefois dans un même homme ne vient pas de deux natures différentes, 181. b. Etat de ceux qui ressentent deux volontez différentes, 265. c. 275. c. Une demie volonté ne suffit pas pour aller à Dieu, 257. c. 279. b.
- Viperes. Ce sont les ouvrages de Dieu, & sont quelque chose de bon à les regarder en elles mêmes, 239. b.
- Visions extraordinaires, ne sont propres qu'à repaître la curiosité, 422. a. Ce qui cause les fausses visions, 198. c.
- Vivre. Le vivre & le bien vivre n'ont point de connexité nécessaire à l'égard des creatures, 553. b. Il faut vivre de Dieu pour bien vivre, 485. c. Ce qui fait que les hommes vivent mal, 574. a.
- Unité, Dieu est l'unité même. chaque homme en particulier est en quelque façon multitude, 469. c. Principe de l'unité de cœur qui se trouve entre les Saints, 402. c.
- Univers. Dieu l'a fait de rien & par la seule force de sa parole, 433. c. & c. Ce que c'étoit d'abord que la masse de l'univers, 176. c. Tout ce qu'il y a dans l'univers fait retentir les louanges de Dieu, 233. b. Il n'y a rien dans l'univers qui ne paroisse bon & admirable, quand on a assez d'étendue d'esprit pour le comprendre tout entier, 214. a.
- Voiles pendans à la porte des écoles des Grammairiens, 26. a.
- Voix De quelle nature étoit celle que Dieu fit entendre sur le Thabor, 435. c.
- Volupté. C'est une des trois branches des pechez des hommes, 80. c. L'etat de ceux qui ont la force d'y renoncer est plus hureux que celui des autres, 44. b. Il n'y a point de différence entre *pouvoir* & *vouloir* quand il s'agit d'aller à Dieu, 278. b.
- Voye. La voye qui conduit au terme n'est connue que des Chrétiens, 244. b. 48. b. L'homme ne desire les voyes de Dieu, que quand Dieu dresse ses pas, 144. c. Il n'y a que Dieu seul qui puisse nous faire marcher dans la voye par où on arrive jusqu'à lui, 176. c. Ce qui empêche pretque tout le monde d'entrer dans la voye du salut, 252. b. On s'éloigne d'autant plus de Dieu, qu'on court avec plus d'ardeur dans les voyes corrompues du siècle, 66. c.
- Vrai A regarder chaque cho-

DES MATIERES.

<p>se par son existence, il n'y a rien qui ne soit vrai, 233.c. Usage. L'excez dans l'u sage même des choses permises est un peché, & par où, 82.b. Y</p> <p>YEux. A combien de tentati ons ils nous</p>	<p>exposent, 300.c. 402.c. Combien les hommes ont augmenté la tenta tion des yeux, 403 b A quoi ils se plaisent, 401 a. Comment Dieu ou vre les yeux de l'esprit, 223. c. Dieu se sert de tout pour ouvrir les yeux de ceux qu'il veu attirer à lui, 179. ar</p>
---	--

Fin de la Table des Matieres.

PRIVILEGE DU ROY.

L OUIS par la grace de Dieu Roy de Fran
ce & de Navarre ; à nos amez & feaux Con
seillers les gens tenans nos Cours de Parlement,
Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel,
Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs
Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers & Offi
ciers qu'il apartiendra, salut : Nôtre amé le
Sieur du B o i s Nous a fait remontrer qu'ayant
fait depuis plusieurs années une étude très-parti
culiere des *Confessions de Saint Augustin*, il les
auroit traduites en François, & qu'il auroit ap
porté à ce travail tout le soin dont il est capable,
pour exprimer parfaitement la pensée & les sen
timens de l'Auteur, par la fidelité & l'exactitu
de de la Traduction, par des Notes tres-utiles,
& par des Sommaires des Chapitres tout nous
veaux; & qu'il desireroit faire imprimer ladite Tra
duction, s'il Nous plaisoit de lui en accorder la
permission, pour lui donner moyen de jouir du
fruit de son travail, & de se rembourser des frais
de l'Impression ; & le mettre à couvert des entre
prises de ceux qui sous pretexte de changement

ou augmentation, ou même de Traduction nouvelle, pourroient contrefaire celle dudit Exposant, & en empêcher le debit : requerant qu'il Nous plût de lui faire expedier nos Lettres à ce necessaires. A c e s c a u s e s , voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer, vendre & debiter dans tout nôtre Roïaume, païs, terres & seigneuries de nôtre obéissance, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, en tel volume & de tels caracteres, & autant de fois qu'il jugera à propos, ladite Traduction des Confessions de S. Augustin, avec lesdites Notes & Sommaires, durant le tems de V I N G T A N N E E S consecutives, à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer pour la premiere fois; pendant lequel tems nous faisons tres-expresses inhibitions & défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être d'imprimer, vendre ni débiter ladite Traduction, sous prétexte de changement ou augmentation, & generalement sous quelque prétexte que ce soit, ni même d'imprimer pendant ledit tems, aucune autre nouvelle Traduction des Confessions de S. Augustin, quelle qu'elle puisse être, sans le consentement exprés & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de rous dépens, dommages & interêts, confiscation des Exemplaires contrefaits, ou imprimez au préjudice des presenres, & des presses & ustansiles qui auront servi à les imprimer; & en outre de six milles livres d'amende, aplicable un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant; à condition de mettre deux Exemplaires de ladite Traduction dans nôtre Bibliotheque, un dans nôtre Cabinet du Louvre, & un autre dans la

Bibliothèque de notre tres-cher & feal le Sieur L^E
T E L L I E R , Chancelier de France, avant d'ex-
poser ladite Traduction en vente , & de faire en-
registrer ces Presentes sur le Livre de la Commu-
nauté des Marchands Libraires de Paris , à peine
de nullité d'icelles , du contenu desquelles, Nous
vous mandons que vous fassiez jouir ledit Expo-
sant pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il
lui soit fait aucun empêchement. Voulons aussi
qu'en mettant copie ou extrait des Presentes au
commencement ou à la fin dudit Livres , elles
soient tenues pour bien & dûement signifiées à
tous qu'il apartiendra , & qu'aux copies d'icel-
les , collationnées par un de nos amez & feaux
Conseillers & Secretaires , il soit ajouté foi com-
me à l'original. Mandons au premier Huissier ou
Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution
desdites Presentes , tous Exploits nécessaires , sans
demander autre permission. Car tel est nôtre
plaisir , nonobstant opositions ou appellations
quelconques , & sans préjudice d'icelles ; des-
quelles, si aucunes interviennent, nous nous som-
mes réservé la connoissance à nôtre dit Conseil,
& nonobstant toutes autres Lettres à ce contraires,
ausquelles, si aucunes se rencontrent , nous avons
déroge & dérogeons expressément par ces presen-
tes. Données à Versailles , le 13. jour de Decem-
bre, l'an de grace mil six cens quatre-vingt cinq
& de nôtre Regne le quarante-troisième. Par le
Roi en son Conseil.

G O U R D O N.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Im-
primeurs & Libraires de Paris , le 26. Janvier
1686.*

Signé , C. A N G O T.

AUTRE PRIVILEGE
du Roi.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre; à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, salut : JEAN BAPTISTE COIGNARD nôtre Imprimeur ordinaire, & de l'Academie Françoisse à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il auroit ci-devant imprimé en vertu de nos Lettres de Privilege, *les Traductions de saint Augustin, par le sieur du Bois*, lesquelles il desireroit réimprimer s'il Nous plaisoit lui en acorder nos Lettres sur ce nécessaires, Nous lui avons permis & acordé, permettons & accordons par ces Presentes de réimprimer ou faire réimprimer lesdits Livres par tel Libraire ou Imprimeur, en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon lui semblera pendant le tems de douze années consecutives, à compter du jour de la date des Presentes & de les vendre ou faire vendre & distribuer par tout nôtre Royaume, faisant deffenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer lesdits Livres sous quelque pre-texte que ce soit, même d'impression étrangere, & autrement, sans le consentement de l'Exposant ou de ses ayant cause, sur peine de confiscation des Exemplaires contrefaits; de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre audit Exposant, & de tous dé-

pens; dommages interests; à la charge de mettre
mettre deux Exemplaires de chacun desdits Livres,
en nôtre Bibliotheque publique, un autre dans le
Cabinet des Livres de nôtre Chasteau du Louvre,
& un en celle de nôtre tres-cher & feal Cheva-
lier, Chancelier de France, le Sieur PHELYPEAUX
Comte de Pont-Chartrain, Commandeur de nos
Ordres, avant de les exposer en vente, de faire
reimprimer lesdits Livres dans nôtre Royaume, &
non ailleurs, en beaux caracteres & papier, suivant
ce qui est porté par les Reglemens des années
1618. & 1686. & de faire enregistrer les Presentes
és Registres de la Communauté des Marchands
Libraires de nôtre bonne ville de Paris, le tout
à peine de nullité d'icelles, du contenu desquelles
Nous vous mandons & enjoignons de faire jouir
l'Exposant ou ses aïans cause pleinement &
paisiblement, cessant & faisant cesser tous trou-
bles & empêchemens contraires. Voulons que la
Copie ou Extrait desdites Presentes qui sera au
commencement ou à la fin desdits Livres soit re-
nuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies col-
lationnées par l'un de nos amez & feaux Conseil-
lers Secretaires, foy soit adjoutée comme à l'ori-
ginal. Commandons au premier nôtre Huissier
ou Sergent de faire pour l'exécution des Presentes
toutes significations, deffenses, saisies & autres
actes requis & necessaires, sans demander autre
permission, nonobstant clameur de Haro, Char-
tre Normande, & Lettres à ce contraires. Car
tel est nôtre plaisir. Donné à Versaill s le premier
jour de May l'an de grace mil sept cens un, & de
nôtre Regne le cinquante huitième. Par le Roy
en son Conseil.

LE COMTE.

Registré sur le Livre de la Communauté des Li-

braires & Imprimeurs, conformément au Règlement, à Paris ce 14. janvier. 1701.

Signé P. TRABOUILLET. Syndic.

JEAN DE NULLY Libraire à Paris a moitié
de Privilège des Confessions de S. Augustin.



no. 0330

